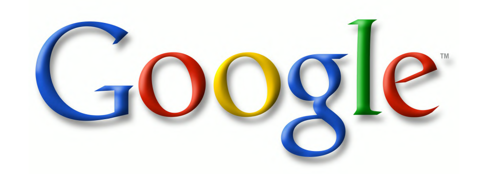




VOYAGE

EN POLOGNE, RUSSIE, SUÈDE, DANEMARCK, &c.

PAR Mr. WILLm. COXE,

Membre du Collége Royal à l'Université de Cambridge, de la Société Royale de Londres, de la Société Impériale Économique de St-Pétersbourg, & de l'Académie Royale des Sciences à Copenhague.

TRADUIT DE L'ANGLAIS, ENRICHI DE NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENS NÉCESSAIRES, ET AUGMENTÉ D'UN VOYAGE EN NORVÈGE.

PAR M. P. H. MALLET,

Ci-devant Professeur Royal à Copenhague, Professeur de l'Académie de Genève, Membre de celles d'Upsal & de Lyon, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, &c. &c.

Ouvrage orné de Cartes géographiques, Portraits, Plans & Figures en taille-douce.

TOME PREMIER.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXXVI.

AU LORD
HERBERT.

MILORD,

L'avantage que j'ai eu d'accompagner Votre Seigneurie dans ses voyages m'a fourni les moyens de rassembler les matériaux de cet ouvrage. Il ne sauroit donc être dédié à personne à plus juste titre

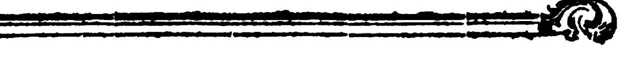
qu'à vous, Milord, qui, à ce que j'ose espérer, vous rappellerez avec plaisir le résultat de ces recherches faites sous vos yeux, & qui ont été l'objet de votre attention particulière. Je me trouve heureux d'avoir cette occasion de témoigner publiquement ma reconnoissance de l'amitié dont Votre Seigneurie m'a honoré, ainsi que le respect & l'attachement sincère avec lesquels je suis,

MILORD,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

GUILLAUME COXE.

Au collége du roi, dans l'université de Cambridge, le 2 Avril 1784.



PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

L'OUVRAGE que je présente au public est le résultat des informations que je me suis procurées, & des observations que j'ai faites pendant le cours de mes voyages dans les royaumes du nord de l'Europe, & il est nécessaire que je rende ici compte à mes Lecteurs des fondemens des principaux faits que j'y rapporte.

A l'égard de la Pologne, des personnes du plus haut rang m'ont honoré de la communication de leurs lumières sur plusieurs objets. J'ai eu le bonheur d'avoir en ma possession quelques lettres originales écrites de Varsovie avant & après le fameux partage, au moyen desquelles j'ai pu répandre beaucoup de jour sur cette période intéressante. Je puis donc me flatter que ma relation de la Pologne renferme plusieurs particularités qui ont été jusqu'ici inconnues au public.

A l'égard de la Russie, l'Impératrice ayant daigné répondre elle-même à quelques questions sur l'état des prisons de cet empire, cette marque précieuse de bonté de la part d'une si grande Souveraine n'a pu manquer de faciliter mes autres recherches.

Je dois ajouter que le célèbre historien de la Russie, M. Muller, (1) a eu la bonté de me communiquer des mémoires sur

(1) M. Muller est mort vers la fin de l'année 1783. L'impératrice qui avoit récompensé son grand mérite en lui donnant l'ordre de St. Uladimir, a honoré encore sa mémoire en annoblissant son fils, & en donnant une pension à sa veuve.

divers points importans & difficiles de l'hiſtoire de Ruſſie, & de m'indiquer les écrivains les plus eſtimés qui en ont traité.

La nature du gouvernement de Suède eſt telle que l'accès aux ſources où l'on peut puiſer des connoiſſances ſur ce royaume n'eſt pas difficile. Et depuis mon retour en Angleterre pluſieurs Suédois qui connoiſſent bien la conſtitution politique de leur pays m'ont procuré de nouvelles connoiſſances ſur ce ſujet.

Celles que j'ai pu acquérir ſur le Dannemarc étant moins étendues, je me ſuis borné à dire de ce royaume ce que j'ai pu en ſavoir avec certitude, ma réſolution invariable ayant toujours été de ne jamais adopter des relations incertaines, & de m'en tenir aux faits que je croyois tenir d'une autorité inconteſtable.

Dans les relations hiſtoriques j'ai eu recours à pluſieurs auteurs anglois & étrangers, & en particulier à des écrivains allemands, dont la vérité & l'exactitude ſont reconnues ſans contradiction, qui ont fait un long ſéjour dans les pays du nord, & qui pouvoient me fournir pluſieurs anecdotes inconnues à nos lecteurs anglois.

Dans tout le cours de cet ouvrage j'ai cité ſcrupuleuſement mes garans. Je dois auſſi reconnoître publiquement les obligations que j'ai à M. Wraxall, M. Pennant & le docteur Pulteney pour les ſecours qu'ils m'ont fournis, & dont je fais mention dans le cours de cet ouvrage. Je n'en dois pas moins à M. le colonel Floyd qui a bien voulu me communiquer un journal très-exact qu'il a fait de notre voyage. Je dois pluſieurs particularités intéreſſantes à ſes obſervations & à ſes deſcriptions, & j'en ai emprunté divers détails dont j'ai enrichi mon ouvrage.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

La réputation de M. Coxe & le sujet de son ouvrage ayant excité ma curiosité, je résolus d'abord sans autre projet que de la satisfaire & de m'instruire, d'en faire une lecture attentive; l'intérêt que cette lecture m'inspira m'engagea ensuite à en faire des extraits étendus, & de les accompagner de notes; enfin l'importance, la nouveauté des faits & des observations que je trouvois dans cet ouvrage, le ton de simplicité, de candeur, d'impartialité qui me parut caractériser l'auteur, son exactitude, son amour pour la vérité & l'humanité, m'attachant à ce travail, il s'est étendu insensiblement sous ma plume, & il est devenu à-peu-près une traduction entière, que j'ai cru pouvoir donner au public après y avoir fait quelques retranchemens & quelques additions.

Je devrois des excuses à M. Coxe des uns & des autres, & ce seroit en effet disposer avec trop de liberté de l'ouvrage d'autrui, si je n'avois eu toujours l'attention d'avertir de ces changemens & d'en expliquer les motifs, si M. Coxe n'étoit pas fait pour comprendre que les lecteurs qui liront son ouvrage en françois sont à divers égards assez différens de ceux auxquels il le destinoit quand il l'écrivoit en anglois, enfin si mes retranchemens ne portoient pas presque toujours sur des digressions historiques qui peuvent paroître étrangères au but principal que se proposent ceux qui lisent des relations de voyages, & qui ne sont pas l'ouvrage de M. Coxe aussi rigoureusement que le sont

ſes obſervations & ſes réflexions que j'ai toujours ſcrupuleuſement traduites.

A l'égard de mes additions & de mes notes, celles qui ont quelque étendue & quelque importance regardent principalement le Dannemarc, & l'on vient de lire dans la préface de M. Coxe que c'eſt de ſon aveu l'article de ſon livre le moins étendu & le moins complet. Comme c'eſt en même temps celui dont le ſujet m'eſt le mieux connu, j'ai cru faire une choſe qui ne ſeroit déſagréable ni à lui ni à ſes lecteurs que d'y ſuppléer ſur quelques points intéreſſans.

Il me reſteroit à dire un mot du voyage en Norvège qu'on trouvera à la ſuite de ceux de M. Coxe, & qui eſt en entier de ma compoſition. Mais je ferai connoître ailleurs l'objet de cet ouvrage, & l'occaſion qui me l'a fait naître. Et je n'ai pas beſoin de faire obſerver ici combien il étoit naturel de joindre à une deſcription du nord de l'Europe, celle d'un pays qui en fait une partie ſi étendue & ſi importante.

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les Cartes & Figures du Voyage en Pologne, Ruſſie, &c. 2 vol. *in*-4°.

Le Relieur aura ſoin de placer exactement les cartons, & de laiſſer cet *avis* dans le livre.

VOYAGE



VOYAGE EN POLOGNE.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I.

Recherches sur l'origine & les révolutions du gouvernement de la Pologne, les causes de l'affoiblissement du pouvoir de ses rois, & de l'établissement d'une monarchie entièrement élective — Pouvoir & conduite licencieuse de la noblesse — Dangereux effets de l'aristocratie.

C'EST une recherche très-difficile que celle qui a pour objet l'origine du gouvernement d'un état. Non-seulement l'histoire est toujours enveloppée d'obscurités & de fables dans ses commencemens, mais les loix & les coutumes d'un peuple n'ont pas été l'ouvrage d'un moment ou d'un seul événement bien déterminé; elles résultent ordinairement d'une suite POLOGNE.

POLOGNE.

d'événemens, & d'une réunion de circonſtances, la plùpart preſque imperceptibles, & du moins difficiles à diſcerner. La Pologne offre cependant à l'obſervateur l'avantage ſingulier d'un nombre d'hiſtoriens eſtimables, qui ont développé avec une préciſion peu commune, les divers événemens auxquels on doit la forme vraiment extraordinaire de ſon gouvernement. Avec ce ſecours on peut ſuivre ſes révolutions, & comprendre comment cette monarchie preſque abſolue s'eſt changée, dans l'eſpace de peu de ſiècles, en une ariſtocratie à-peu-près illimitée, ſans avoir été agitée par de violentes convulſions.

L'hiſtoire de Pologne ne commence à acquérir quelque clarté & quelque certitude que ſous la ſeconde race de ſes rois. Car ce qu'on raconte de la première, ou de la race de *Lesko*, & même de la ſeconde, ou de celle de *Piaſt*, n'eſt guères qu'un tiſſu de fables. Les Polonois étoient encore payens, barbares, & ſans aucune connoiſſance des lettres. Ce ne fut que vers la fin du dixième ſiècle, ſous *Micislas* II, qu'ils commencèrent à être connus des nations voiſines, dont les hiſtoriens entrent dès-lors dans quelques détails ſur ce qui les concerne.

On a diſputé ſur la forme du gouvernement adopté en Pologne ſous cette ſeconde race de ſes rois. Les uns ont cru qu'ils étoient électifs, & que leur autorité étoit très-limitée; d'autres penſent au contraire qu'ils étoient héréditaires, & que leur pouvoir étoit preſque abſolu. (*) On peut concilier ces deux opinions, ſi l'on obſerve

(*) Il eſt très-vraiſemblable que la Pologne étoit gouvernée, dès les temps les plus reculés, comme les autres états du nord, par des loix, ou plutôt par un uſage qui, gravé profondément dans l'eſprit des peuples, leur tenoit lieu de loi écrite. Cet uſage conſacré par le temps, vouloit qu'on choisit les rois dans la même famille, auſſi long-temps qu'elle ſubſiſtoit, à moins que des circonſtances extraordinaires n'y miſſent obſtacle; mais en même temps, la nation étoit conſultée ſur le choix de ſon prince, & ſon approbation ſeule pouvoit le mettre en poſſeſſion du trône. *Reges ex nobilitate, duces ex virtute ſumunt*, dit Tacite des Germains. Tous les gouvernemens fondés par les peuples du nord, ſoit dans leur patrie, ſoit dans les autres contrées de l'Europe, ont été en quelque ſorte jetés dans ce même moule, & tant de preuves atteſtent ce fait, qu'il ne peut plus être un ſujet de diſpute. (*Note du Traducteur.*)

que la couronne pouvoit être jugée héréditaire, parce qu'elle se perpétuoit dans la même famille. Elle paroissoit élective, parce qu'à la mort du monarque, son successeur étoit reconnu & proclamé dans l'assemblée des états de la nation. A l'égard du degré d'autorité dont il jouissoit, il varioit beaucoup sans doute, & dépendoit des circonstances, & surtout du bonheur & de la capacité du prince.

Vers la fin de cette seconde race, *Casimir le Grand* vint à bout de réduire dans de justes bornes l'autorité turbulente & oppressive des grands de son royaume, & il accorda divers privilèges à la noblesse du second ordre. Mais *Louis* de Hongrie, son neveu & son successeur, étant étranger, ne put obtenir la couronne qu'en souscrivant à une diminution de pouvoir, qui détruisit bientôt l'ouvrage de *Casimir*. Ce prince ne laissa point de fils. Les Polonois ne voulant point l'empereur *Sigismond* son gendre pour roi, ils appelèrent au trône *Ladislas Jagellon*, duc de Lithuanie, qui, en acceptant ce bienfait, ne pouvoit refuser de souscrire, comme son prédécesseur, aux conditions qu'on y attachoit, & en particulier à celle de ne point imposer de taxes à la nation sans son consentement. Ses successeurs cédèrent la plupart d'autres branches de la prérogative royale, pour obtenir des subsides de la noblesse. Enfin, sous l'un de ces princes de la maison de *Jagellon*, les grands qui aspiroient depuis long-temps au droit de choisir un roi à leur gré, obligèrent *Sigismond Auguste* en 1550 à souscrire à la loi qui donnoit à la nation le droit illimité d'élection à chaque vacance du trône; & ce prince n'ayant point d'héritier mâle, cette loi qui eût pu être éludée par un proche parent, eut son entière exécution.

C'est ainsi que la couronne de Pologne devint élective sans aucune réserve, & que cette nouvelle forme de gouvernement fut établie sur les bases les plus solides. En effet, on dressa vers la même époque, dans une diète générale, une espèce de charte ou de capitulation, contenant tous les droits que la nation se réservoit, & que les candidats au trône devoient s'engager à reconnoître avant leur élection. Cette charte, connue en Pologne sous le nom de *Pacta conventa*, contenoit toutes les concessions faites par Louis & ses successeurs, avec les additions suivantes: 1°. Que la couronne seroit élective, & que le roi ne se donneroit jamais un successeur pendant sa vie.

POLOGNE.

2°. Que les diètes générales feroient affemblées tous les deux ans. 3°. Que tout homme noble, fujet du royaume, auroit droit de fuffrage dans la diète d'élection. 4°. Que fi le roi portoit quelque atteinte aux loix & aux privilèges de la nation, les fujets feroient déliés de leur ferment de fidélité. Ces *Pacta conventa* ont été étendus encore dans certaines occafions, & tous les rois élus dès-lors les ont confirmés à leur couronnement.

Il étoit naturel en effet qu'en recevant le don d'une couronne, fur laquelle ils n'avoient aucun droit, ces princes ne fe montraffent pas difficiles, & ne s'expofaffent pas à fe voir préférer des concurrens qui l'auroient été moins qu'eux. Après l'avoir reçue, il étoit encore fort fimple qu'ils aimaffent mieux en perdre quelque fleuron que de la perdre toute entière. C'étoit un effet de la loi, qui donnoit à la nation le droit de la leur ôter. Auffi voyons-nous fous cette période de rois élus, l'ariftocratie faire de nouveaux & de rapides progrès. *Henri* de Valois, le premier qui le fut felon les nouvelles conftitutions, prodigua l'or & les promeffes pour s'affurer la pluralité des fuffrages. Cette méthode fut néceffairement adoptée par fes fucceffeurs, & elle rendit le droit électif encore plus cher aux Polonois. Sous *Etienne Batori*, on foumit le roi à l'infpection de feize fénateurs, choifis par la diète, fans la participation defquels il ne pouvoit prendre aucune réfolution importante. On lui ôta en 1578 le droit de juger en dernier reffort les caufes de la nobleffe, à moins que le fait qui y donnoit lieu ne fe fût paffé à une très-petite diftance de la réfidence du roi. On établit des cours fouveraines de juftice, dont les membres font élus par les nobles de chaque Palatinat ou province. Sous le règne turbulent de *Jean Cafimir*, on introduifit le *Liberum veto*, ou le droit dont jouit chaque député, de s'oppofer par fa feule négative à toute réfolution qui fe prend dans une diète contre fon gré, & de rompre & diffoudre même la diète par ce feul acte, privilège refufé au fouverain, & qui fuffifoit pour rompre tout équilibre de pouvoir, & plonger l'état dans l'anarchie.

Il reftoit cependant au roi de Pologne une prérogative précieufe qui pouvoit lui conferver une influence confidérable dans les confeils de la nation : c'étoit lui qui étoit la fource des honneurs & des grâces ;

il conféroit ſeul les ſtaroſties & les principales dignités de la république; mais on a encore privé le roi régnant de cette prérogative, par l'établiſſement du Conſeil-Permanent. POLOGNE.

On voit par cette eſquiſſe des révolutions du gouvernement de Pologne, que depuis la fin du quatorzième ſiècle juſques à notre temps, les grands & la nobleſſe n'ont pas ceſſé de travailler avec ſuccès à élever leur autorité ſur les ruines de celle du roi; qu'en laiſſant ſubſiſter ce nom, & une image du gouvernement monarchique, ils ont établi dans le fait l'ariſtocratie la plus abſolue, enſorte que cette liberté dont quelques Polonois ſe glorifient, n'eſt que le pouvoir du petit nombre, & l'oppreſſion du plus grand, un partage ſouverainement inégal qui place les grands au-deſſus des loix, & refuſe au reſte de la nation tout moyen d'en être protégée. On pourroit croire que ſi les Polonois ſont libres, c'eſt ſurtout dans la circonſtance de l'élection de leur roi, celui de tous leurs privilèges dont ils ſe glorifient le plus. Cependant, un de leurs meilleurs politiques, *Sarnisky*, s'adreſſant à eux, leur diſoit fort bien: *parcourez vos annales, & vous y trouverez à peine un ſeul exemple d'une élection libre.* Un autre hiſtorien polonois très-eſtimé, le célèbre *Stanislas Lubiensky*, évèque de *Plotsko*, ſoutient avec raiſon que les Polonois ſi fiers de leur liberté prétendue, ſont en effet de vrais eſclaves, & que c'eſt là l'effet de leur paſſion inconſidérée pour la liberté. Leur hiſtoire prouve ſans réplique, qu'ils étoient plus libres chez eux, plus indépendans, plus reſpectés au-dehors, lorſque leur ſouverain jouiſſoit d'une plus grande autorité; lorſque les nobles aſſiſtoient aux diètes ſans avoir le droit de les diſſoudre; lorſqu'ils étoient ſoumis, eux & leurs ſerfs, à la juriſdiction du roi. On voyoit ſous les rois *Jagellons* des villes floriſſantes qui ſont aujourd'hui dans l'état le plus miſérable. Leurs citoyens ont perdu le droit de ſe faire repréſenter dans les diètes. La misère des payſans s'eſt accrue avec le pouvoir des nobles. Le roi n'a plus été en état de les protéger. Une confuſion générale s'eſt introduite dans l'adminiſtration des affaires publiques; les meſures les plus néceſſaires, les plus preſſantes ont été négligées. Perſonne n'a plus eu de ſoin de la choſe publique, & l'état a été plongé dans une véritable anarchie.

POLOGNE.

Enfin, la Pologne autrefois redoutable à ses voisins, a perdu depuis cette époque plusieurs de ses provinces, & dernièrement elle a essuyé une perte immense par le fameux partage. Un royaume qui comptoit douze millions d'habitans, n'eut jamais été exposé, sous un bon gouvernement, à un si grand revers; & il est moins que jamais à l'abri d'en éprouver de nouveaux. Sa situation est telle qu'il sera encore obligé de subir la loi la plus dure, toutes les fois que ses voisins voudront s'entendre pour la lui dicter.

Le roi *Stanislas Letzinski* & l'abbé *Konarski* sont les écrivains polonois qui ont exposé, avec le plus de force, tous les abus du gouvernement. Mais que peuvent les représentations de quelques sages contre la fureur des factions, les préjugés & l'intérêt d'une noblesse tumultueuse, les cabales & les intrigues des Puissances voisines? On ne peut espérer que la Pologne, sans armée, sans argent, sans forteresses, avec son mauvais gouvernement, source de tous ses autres maux, se relève jamais de son état actuel. Ses infortunes, loin de cesser, s'accroîtront vraisemblablement, à moins que par quelque cause imprévue, elle ne devienne une monarchie héréditaire, ou une république bien ordonnée; ou, ce qui est bien plus probable, qu'elle ne soit conquise par ses puissans voisins.



CHAPITRE II.

Election de Stanislas-Auguste — Ses excellens réglemens ; les Puissances voisines s'opposent à leur exécution — Des Dissidens — Leurs privilèges abolis par la diète de 1766 — Confédérations formées en leur faveur, soutenues par l'Impératrice de Russie — Ils rentrent dans leurs droits à la diète de 1766 — Opérations de cette diète — Naissance des troubles & des dissentions civiles.

POLOGNE.

A la mort d'*Auguste II*, *Stanislas Auguste*, fils du comte *Poniatowski*, l'ami & le compagnon de *Charles XII*, secondé par l'impératrice de Russie, par le roi de Prusse, par une partie des nobles, & recommandé par ses qualités personnelles, fut élevé au trône de Pologne. Cinq mille russes campoient à peu de distance de la plaine de *Vola*, où s'assemble la diète d'élection, d'où ils maintenoient l'ordre, & réprimoient la violence du parti opposé. Depuis un siècle on avoit vu plus d'un exemple semblable, & cette manière de procéder, quelque déplaisir qu'elle causât à une noblesse factieuse & violente, étoit justifiée par la nécessité de prévenir l'effusion de sang qui avoit souvent inondé ces tumultueuses assemblées.

Stanislas étoit alors âgé de 32 ans. C'étoit l'année 1764. Ses vertus & son habileté étoient sans doute bien propres à rétablir & à sauver la Pologne si la constitution même de ce royaume ne les eût enchaînées, si je puis ainsi parler. On se promettoit déjà les plus grands avantages de son gouvernement, quand les factions d'un peuple turbulent, animées par les intrigues des puissances voisines, firent évanouir ces espérances. Elles prirent de l'ombrage des mesures que ce prince avoit adoptées pour rétablir l'ordre dans son royaume, & l'affranchir de la dépendance où il étoit des étrangers. Une partie des Polonois eux-

mêmes s'y opposa aussi; & pour surcroît de maux, des querelles de religion se joignant aux dissentions politiques, allumèrent les feux d'une des plus cruelles guerres civiles qui ayent jamais désolé la Pologne. L'ordre de ceux qu'on appelle dans ce royaume *Dissidens*, ayant été le prétexte ou le sujet de ces malheureux différends : il n'est pas inutile d'expliquer ici leur origine, leurs droits & leurs prétentions.

La doctrine des Protestans pénétra en Pologne sous *Sigismond I* qui persécuta ceux qui l'embrassèrent. Leur nombre ne laissant pas que de s'accroître, son fils *Sigismond Auguste* leur accorda la liberté entière du culte, & même les admit, ainsi que les Grecs & les autres sectes, qui étoient alors tolérées en Pologne, au droit de suffrage dans les diètes, & à tous les honneurs & privilèges réservés pour les seuls Catholiques. La nation approuva cette tolérance; elle consentit à ce que la différence d'opinion en matière de religion n'en produisît aucune dans les droits civils & politiques; & dans les *Pacta conventa*, prescrits aux successeurs de *Sigismond*, on inséra cet article dont le roi juroit l'observation comme des autres. *Je maintiendrai la paix entre les Dissidens*, car ce nom désignoit tous les sujets indifféremment, considérés comme étant partagés en différentes sectes. *Henri de Valois* tenta inutilement d'éviter de souscrire à cet article. On le menaça de lui ôter la couronne, & il se soumit.

Mais les catholiques ayant repris sous ses successeurs plus de crédit & d'ascendant, reprirent aussi le projet de faire dominer exclusivement leur église. Ils commencèrent par interdire & chasser même de la Pologne la secte des Ariens qui y étoit nombreuse, & les protestans & les grecs eurent l'imprudence de se joindre aux catholiques pour commettre cet acte d'intolérance, cruel & injuste en soi, & qui devoit se tourner un jour contre eux-mêmes. En effet, les catholiques devenus plus puissans, attaquèrent leurs droits & leurs privilèges l'un après l'autre, & parvinrent enfin en 1733 à les faire exclure des diètes.

Ces persécutions continuelles diminuèrent le nombre des Dissidens, & par cela même leurs remontrances furent méprisées. Les catholiques encouragés par le succès, allèrent jusqu'à faire déclarer coupables de haute trahison, les Dissidens qui tenteroient d'obtenir le rétablissement des loix de tolérance par l'intercession des puissances étrangères, quoique

quoique plusieurs de ces puissances eussent été garantes du traité d'Oliva, qui avoit assuré aux Dissidens les privilèges dont on les dépouilloit. POLOGNE.

Tel étoit l'état des affaires en Pologne lors de l'avénement du roi régnant. Ami de la tolérance, il étoit obligé cependant de céder aux volontés de la diète, & d'exécuter ses décrets contre les Dissidens. Alors ceux-ci s'adressèrent aux cours de Londres, de Pétersbourg, de Berlin, de Copenhague, garantes du traité d'Oliva. Ils en obtinrent des réponses favorables. Ces cours firent demander à la diète le rétablissement de tous les privilèges des dissidens, mais ils trouvèrent dans la diète de 1766 des dispositions bien différentes.

Les ennemis de la tolérance, à la tête desquels étoit l'évêque de Cracovie, déclarèrent que les dissidens n'avoient aucun droit de réclamer des privilèges anéantis par plusieurs diètes. Ils proposèrent de passer des loix sévères contre tous ceux qui les favoriseroient. Il s'éleva de violentes altercations à la lecture des mémoires des cours de Prusse & de Russie. On craignit des scènes violentes. Le roi se retira. Les séances suivantes ne furent pas moins orageuses; enfin, les plus modérés étant les plus foibles, la diète confirma en entier les loix qui fermoient aux dissidens l'entrée de ces assemblées. On se contenta, par égard pour les puissances, de leur accorder un plus libre exercice de leur culte, mais ces concessions ne parurent point suffisantes à l'impératrice de Russie. Elle s'en plaignit à la diète, & les dissidens encouragés par l'espérance de cette puissante protection, formèrent des confédérations dans diverses provinces. Plusieurs catholiques mécontens se joignirent à eux. Un corps considérable de Russes les joignit, & occupa la ville de *Thorn*, où s'étoit formée la première confédération, & les cours de Londres, de Copenhague, de Stockholm & de Berlin, firent connoître publiquement l'approbation qu'elles donnoient à ces mesures.

Les disputes embrassèrent bientôt de nouveaux objets. On mit en avant des griefs politiques. Des nobles catholiques formèrent des confédérations, & affectèrent de paroître amis des dissidens. Le prince *Radzivill* qui s'étoit signalé par son opposition à l'élection du roi, fut élu *Maréchal* de toutes les confédérations catholiques qui se réunirent

POLOGNE.

pour former une puiſſante aſſociation ſous le nom de *Mécontens* ; & peu de temps après, cette ligue s'unit de nouveau avec celle des diſſidens, dans le palais du prince de *Radzivill*, à Varſovie. Cependant le roi convoquoit une diète extraordinaire, dans le deſſein de prévenir une guerre civile, & d'appaiſer l'impératrice de Ruſſie dont les troupes étoient déjà à la porte de Varſovie. Cette diète fut très-orageuſe. L'évêque de Cracovie & ſes partiſans s'étant permis des diſcours violens contre les diſſidens & contre les cours qui les protégeoient, les Ruſſes firent arrêter ce prélat de nuit avec l'évêque de *Kiof*, & un petit nombre d'autres perſonnes. On les envoya en Ruſſie ſans autre examen, & ils y furent long-temps détenus. (1) La diète fut intimidée ; & enfin, après bien des débats, elle ſe ſépara en nommant un comité qu'elle chargea de régler les affaires des diſſidens, de concert avec les miniſtres des cours. Dès-lors la préſence des troupes ruſſes donna un tout autre tour aux délibérations de ce comité, & de la diète à laquelle il fit ſon rapport. Les diſſidens y obtinrent tout ce qu'ils demandoient.

Perſonne ne s'oppoſa au rétabliſſement des loix qui leur étoient les plus favorables, ni aux autres réglemens que la Ruſſie voulut faire paſſer dans cette diète, & qui étoient viſiblement deſtinés à perpétuer l'état de foibleſſe & d'anarchie de la Pologne, & à lui ôter tout moyen de réſiſter aux projets ambitieux de ſes voiſins.

Cette ſoumiſſion, cette tranquillité apparente, étoient le calme qui précède une tempête. Le roi qui n'avoit qu'une ombre de pouvoir, étoit forcé, tantôt de ſe laiſſer aller au torrent des paſſions de ſon peuple, tantôt de déférer aux volontés des puiſſances étrangères. Sans appui, ſans crédit, ſans argent, priſonnier dans ſa capitale, perſécuté par tous les partis, enlevé & preſque aſſaſſiné par des traîtres, pendant qu'on uſurpoit ſes plus belles provinces, il ſe vit enfin réduit à ſe jeter dans les bras des puiſſances mêmes qui démembroient ſon royaume.

Les Polonois mécontens avoient certainement quelques ſujets de

(1) L'évêque & ſes aſſociés furent arrêtés le 15 Octobre 1767, & relâchés ſeulement au commencement de 1773.

POLOGNE.

l'être. Les loix passées à la dernière diète, ressembloient plutôt aux décrets d'un vice-roi absolu établi par la Russie, qu'aux résolutions d'un peuple libre. Le traitement qu'avoient essuyé l'évêque de Cracovie & ses partisans, ne laissoit plus de liberté dans les délibérations; & les cours de Petersbourg & de Berlin annonçoient aux Polonois, en entrant dans toutes leurs affaires, qu'elles ne vouloient plus leur laisser qu'une ombre de liberté. Les mécontens trouvoient dans tous ces malheurs autant de prétextes pour s'élever & se liguer contre le roi. A peine la diète eut-elle été dissoute, que les catholiques renouvellèrent leurs plaintes au sujet des privilèges accordés aux dissidens, & formèrent des confédérations vers les frontières de la Turquie, pour la défense de la *Sainte Foi Catholique.* Ils arborèrent des étendards où étoit peinte la Vierge Marie avec l'enfant Jésus. Sur d'autres on voyoit l'aigle de Pologne déployé avec ces mots : *conquérir ou mourir; pour la religion & la liberté.* Les soldats de ces confédérations portoient, comme les croisés des temps anciens, une croix brodée sur leurs habits. Ils s'emparèrent de la forteresse de *Bar* en Podolie, & de la ville de Cracovie. Les troupes que le roi envoya pour s'opposer à leurs progrès, furent défaites ou séduites, & une partie se joignit aux confédérés. Devenus plus redoutables de jour en jour, les Russes seuls pouvoient les contenir. Aussi le sénat fit-il prier l'ambassadeur de Russie de ne pas renvoyer ces troupes; & cette demande lui fut aisément accordée. Ainsi la guerre fut allumée dans presque toutes les parties de la Pologne qui devinrent un théâtre de carnage & de dévastations. Dans les divers combats qui se donnèrent, la bonne discipline des Russes leur assura le plus souvent la supériorité. Les confédérés soutinrent cependant leurs efforts pendant près cinq ans, de 1768 à 1773. Ils furent d'abord encouragés secrètement par la maison d'Autriche, ensuite secourus par les Turcs, & les François leur fournirent de l'argent & des officiers. Le détail de cette guerre ne peut entrer dans le plan de cet ouvrage. Je choisirai seulement entre tant d'actes de cruauté & de vengeance qu'elle produisit, l'attentat commis sur la personne du roi, dont la rélation détaillée qu'on va lire, m'a été communiquée par mon ami *Nathaniel Wraxal.* Le nom de cet ingénieux écrivain est bien connu dans le monde

POLOGNE.

ſavant (*), & ſon ſéjour à Varſovie l'a mis en état de ſe procurer ſur ce remarquable événement des informations très-sûres, que je me trouve heureux de pouvoir communiquer à mes lecteurs, dans les propres termes de l'auteur.

(*) Il a écrit pluſieurs relations de voyages en Suède, Dannemarc, & autres parties de l'Europe, où l'on trouve des détails agréables (*Note du Traducteur.*)



CHAPITRE III.

On conspire contre la vie du roi de Pologne — Les auteurs du complot l'attaquent dans les rues de Varsovie — Il est blessé & enlevé — Traitement qu'il essuie, & sa délivrance miraculeuse — Il est ramené à Varsovie — Sort des principaux conjurés.

POLOGNE.

Au milieu de ces scènes de trouble & de désolations, les confédérés qui persistoient à ne pas reconnoître le roi comme légitimement élu, & qui regardoient les malheurs de leur patrie & l'oppression que les Russes lui faisoient souffrir, comme un effet de l'élévation de ce prince sur le trône, formèrent & exécutèrent un des plus audacieux complots dont l'histoire moderne fasse mention. Ils résolurent d'assassiner le roi; & c'est, pour l'observer en passant, une chose digne d'attention que dans un siècle aussi éclairé, où l'humanité est si respectée, où les grands crimes sont rares, c'est le troisième attentat de cette espèce, & qu'aucun des trois n'ait pû être consommé. Celui qui fut dirigé contre la personne du roi de Pologne, est peut-être le plus atroce des trois : la manière, dont il fut préservé est aussi la plus extraordinaire. C'est ce qui m'engage à entrer à ce sujet dans les plus grands détails.

Ce fut un noble polonois, nommé *Pulaski*, général de l'armée des confédérés qui forma le projet de cet atroce attentat. Ceux qui se chargèrent de l'exécution, au nombre d'environ quarante, avoient trois chefs nommés *Lukawski*, *Strawenski* & *Kosinski*, que le général avoit engagés à *Czetschokow* (*) de la manière la plus solemnelle, en

(*) Ou plutôt Tschenstochowa ville de la petite Pologne avec un couvent fortifié qui appartient à l'ordre de St. Paul l'hermite. On y conserve un image mira-

POLOGNE.

plaçant leurs mains dans les siennes, & en leur faisant promettre de lui livrer le roi vivant, ou si cela se trouvoit impossible, de le faire mourir. Ces trois chefs, accompagnés de trente-sept hommes choisis, se rendirent à Varsovie environ un mois après. Ils se déguisèrent en paysans, & feignant d'y conduire du foin qu'ils avoient à vendre, & sous lequel ils avoient cachés leurs selles, leurs habits & leurs armes, ils y entrèrent sans être reconnus ni soupçonnés.

Le dimanche au soir, troisième Septembre 1771, un petit nombre d'entr'eux se postèrent dans les dehors de la ville, pendant que les autres se rendirent au lieu du rendez-vous, la rue des Capucins, où ils savoient que le roi passeroit en s'en retournant au palais à l'heure ordinaire. Le roi étoit allé rendre visite à son oncle le prince *Czartoriski*, grand-chancelier de Lithuanie, & retournoit au palais entre neuf & dix heures du soir. Il étoit en carrosse, accompagné tout au moins de quinze à seize personnes, outre un aide-de-camp, qui étoit assis à côté de lui. A peine étoit-il à deux cent pas de l'hôtel de Czartoriski, que les conjurés l'attaquèrent, en ordonnant au cocher d'arrêter, sous peine d'être tué sur le champ. Ils tirèrent plusieurs coups sur le carrosse, & un heyduque qui s'efforçoit de défendre son maître, fut percé d'une balle, & mourut le lendemain. Ce brave homme, qui étoit protestant, fut le seul de sa suite qui montra de la fidélité & du courage. Tous les autres se dispersèrent, sans excepter l'aide-de-camp, qui abandonna aussi le roi, & s'enfuit. Cependant le roi avoit ouvert la portière du carrosse, dans le dessein de tenter s'il pourroit échapper aux assassins, à la faveur des ténèbres de cette nuit qui étoit extrêmement obscure. Il étoit même déjà descendu, lorsque les assassins le saisirent par les cheveux, en criant avec d'horribles imprécations : *nous te tenons à présent, ton heure est*

---

culeuse de la Vierge peinte par St. Luc, & qui est l'objet de la vénération d'un nombre de pélerins qui s'y rendent de toutes parts. Les moines à qui ce couvent appartient en propre, ainsi que la forteresse, y tiennent une garnison à leurs frais. Quelques relations portent que *Pulaski* fit prêter serment aux conjurés sur cette image de la Vierge. (*Note du Traducteur.*)

arrivée. L'un d'eux tira fur lui fon piftolet de fi près, qu'il en fentit le feu au vifage, pendant qu'un autre lui porta un coup de fabre fur la tête qui pénétra jufqu'à l'os. Ils le prirent au collet, & remontant à cheval, ils le traînèrent ainfi à pied entre leurs chevaux, qui couroient au grand galop, l'efpace d'environ cinq cent pas dans les rues de Varfovie. (1)

Pendant que cela fe paffoit, tout étoit dans la confufion & dans la confternation au palais, où les perfonnes de fa fuite étoient venue répandre l'alarme. Ses gardes à pied coururent au lieu où l'attentat s'étoit commis; mais ils n'y trouvèrent que fon chapeau enfanglanté, & fa bourfe de cheveux. Ils n'osèrent plus fe flatter de le revoir vivant. Toute la ville fut en mouvement; mais dans ce défordre les affaffins sûrent mettre leur proie en sûreté. S'étant apperçus cependant qu'il feroit impoffible au roi de les fuivre à pied, & que la rapidité avec laquelle ils l'avoient traîné à leur fuite lui avoit déjà prefque fait perdre la refpiration, ils le firent monter fur un cheval, & alors ils précipitèrent leur fuite de crainte qu'on ne les atteignît. Arrivés au bord du foffé qui entoure Varfovie, ils l'obligèrent à faire fauter fon cheval par-deffus; le cheval tomba deux fois, & à la feconde il eut la jambe caffée. Alors ils firent monter le roi fur un autre, tout couvert de la boue du foffé où il étoit tombé.

Auffitôt qu'ils l'eurent paffé, ils lui arrachèrent l'ordre de l'aigle noir de Pruffe qu'il portoit au col, & la croix de diamans qui y étoit attachée. *Lukawski* qui la lui enleva, fe propofoit de la porter à *Pulawski*, pour lui prouver que le roi étoit entre fes mains. Le roi les ayant priés de lui laiffer fon mouchoir, ils y confentirent & le lui laifsèrent auffi-bien que fes tablettes.

Un grand nombre des affaffins fatisfaits du fuccès de leur entreprife,

---

(1) Varfovie n'étoit pas éclairée, la nuit étoit, comme on l'a dit, des plus obfcures. Une feule fentinelle ruffe fe trouva dans les rues où l'on traînoit le roi; mais elle prit les affaffins pour une patrouille de fa nation, parce qu'ils répondirent en ruffe.

On garde encore tous les habits que le roi portoit ce jour là. Il paroît que fa peliffe qui eft percée en plufieurs endroits, empêcha l'effet des balles des piftolets.

POLOGNE.

se sépara alors de la troupe pour porter sans doute cette bonne nouvelle à leur chef, & lui annoncer l'arrivée du roi. Sept seulement restèrent auprès de lui, sous les ordres de *Kosinski*. Ils ne connoissoient point les chemins ; leurs chevaux ne pouvoient marcher ; ils erroient presque à l'aventure dans ces profondes ténèbres ; il fallut donc qu'ils fissent de nouveau suivre le roi à pied, quoiqu'il n'eût qu'un soulier, l'autre s'étant perdu lorsqu'il étoit tombé dans le fossé.

Ils continuèrent à errer ainsi dans des prairies, sans suivre aucun sentier tracé & sans s'éloigner beaucoup de Varsovie. Alors ils firent remonter le roi à cheval: deux d'entr'eux le tenant avec la main de chaque côté, pendant qu'un troisième conduisoit son cheval par la bride. Ils marchèrent ainsi quelque temps, lorsque Sa Majesté s'appercevant qu'ils prenoient le chemin d'un village, nommé *Burakow*, les avertit de ne pas y entrer, parce qu'il s'y trouvoit un poste de soldats russes qui probablement voudroient le délivrer. Il craignoit avec raison que les conjurés ne le missent à mort au moment où ils se verroient menacés par les Russes, & ne prissent la fuite. Cet avis que le roi leur donna commença à les adoucir. Ils virent du moins qu'il ne songeoit pas à leur échapper. Aussi *Kosinski* que les autres sollicitoient sans cesse d'assassiner le roi, les en empêchoit toujours. Il les engageoit à le traiter avec douceur, & il obtint d'eux qu'on lui donnât un chapeau & des bottes ; ce qui n'étoit pas indifférent dans la malheureuse position où étoit ce prince, blessé à la tête & à un pied qui lui causoit d'excessives douleurs. Ils lui donnèrent aussi un autre cheval, & continuant à courir à travers champ dans des endroits souvent impraticables, sans savoir où ils alloient, ils se trouvèrent enfin dans la forêt de *Bielani*, à une lieue seulement de Varsovie.

Cependant la consternation & le trouble ne faisoient que s'accroitre dans cette ville. Les gardes du roi craignoient de se mettre à la poursuite des conjurés, de peur qu'ils ne se déterminassent à le massacrer au moment où ils se verroient poursuivis. D'un autre côté, ils sentoient qu'en ne les poursuivant pas ils leur donnoient le temps d'échapper avec leur proie. Enfin, plusieurs gentilshommes montèrent

à

à cheval, & ſuivant la trace des aſſaſſins, ils attignirent l'endroit où le roi avoit paſſé le foſſé. Ils y trouvèrent ſa peliſſe enſanglantée, déchirée & percée par les coups de ſabre & les balles des piſtolets. Ils ſe perſuadèrent que ce prince n'exiſtoit plus.

Mais pendant qu'il erroit dans la forèt de Bielani avec ſes ſept aſſaſſins, un détachement ou une patrouille de ſoldats ruſſes s'étant fait entendre, répandit l'alarme parmi eux. Sur le champ ils tinrent conſeil, & quatre d'entr'eux diſparurent. Les autres trois continuèrent leur chemin, forçant le roi à les ſuivre. A peine avoient-ils marché un quart-d'heure, qu'une ſeconde patrouille ruſſe leur cria le qui va là. Alors deux des aſſaſſins s'enfuirent encore, & le roi reſta ſeul avec *Koſinski* leur chef. Tous les deux étoient à pied. Le roi, accablé de fatigue, le ſupplia de s'arrêter & de lui accorder un moment pour reſpirer. *Koſinski* le refuſa, & le menaça de ſon ſabre, en lui diſant, qu'après avoir paſſé la forèt il trouveroit un carroſſe. Ils continuèrent donc à marcher juſques à la porte du couvent de *Bielani*. *Koſinski* étoit dans un trouble & une agitation qui n'échappèrent pas au roi. *Je vois*, dit-il à *Koſinski*, *que vous ne ſavez quel chemin vous devez prendre. Laiſſez-moi entrer dans ce couvent, & pourvoyez à votre sûreté. Non*, répliqua *Koſinski*; *j'ai prêté ſerment.*

En continuant, ils arrivèrent à *Mariemont*, petit palais appartenant à la maiſon de Saxe, qui n'eſt qu'à demi-lieue de Varſovie. *Koſinski* parut ſatisfait de ſavoir où il étoit; & le roi lui demandant toujours avec inſtance un moment de repos, il y conſentit enfin. Ils s'aſſirent tous les deux à terre, & le roi employa ce moment à adoucir ſon conducteur & à lui perſuader de le laiſſer échapper. Il lui repréſenta l'atrocité d'un attentat ſur la perſonne de ſon ſouverain, & la nullité du ſerment qu'il avoit prêté de commettre cette horrible action. *Koſinski* l'écoutoit avec attention, & laiſſoit voir quelques remords. *Mais*, dit-il, *ſi je vous reconduis à Varſovie, quelle en ſera la conſéquence? Je ſerai pris & exécuté.*

Cette réflexion le plongeoit dans de nouvelles perplexités. *Je vous donne ma parole*, répondit le roi, *qu'il ne vous ſera fait aucun mal; mais ſi vous en doutez, ſauvez-vous pendant qu'il en eſt encore temps. Je me mettrai quelque part en sûreté, & je ferai prendre à ceux qui pour-*

POLOGNE.

roient vous pourſuivre, une route contraire à celle que vous aurez ſuivie en me quittant. *Koſinski* ne put plus ſe contenir. Il ſe jetta aux pieds du roi, implora le pardon de ſon crime, & jura de le défendre contre tous ſes ennemis, s'en rapportant uniquement à ſa générosité pour obtenir ſon pardon. Le roi lui répéta les aſſurances qu'il lui avoit déjà données à cet égard. Jugeant cependant qu'il lui importoit beaucoup de gagner ſur le champ quelque lieu qui pût lui ſervir d'aſyle, il prit ſans délai la route qui menoit à un moulin aſſez éloigné qu'il ſe rappela fort à propos. Arrivés à la porte, *Koſinski* y frappa inutilement. On ne lui fit aucune réponſe. Enfin, il caſſa un carreau de la fenêtre, & demanda par cette ouverture qu'on voulût bien recevoir un gentilhomme qui venoit d'être attaqué par des voleurs. Le meûnier ne ſe rendit point à cette prière. Il les prit l'un & l'autre pour des voleurs, & perſiſta pendant plus d'une demi-heure à les laiſſer à la porte. Enfin le roi s'étant approché, & lui parlant par la même ouverture, lui perſuada de les laiſſer entrer. *Si nous ſommes des voleurs*, lui dit-il, *comme vous le ſuppoſez, il nous ſera aiſé de briſer la fenêtre entière, au lieu d'un ſeul carreau.* Cet argument eut ſon effet. La porte fut ouverte, & ils furent reçus dans la chambre. Le roi écrivit ſur le champ un billet au général *Coccei*, colonel des gardes à pied. *Par une eſpèce de miracle*, diſoit-il, *je ſuis ſauvé des mains des aſſaſſins. Je ſuis ici au petit moulin de Mariemont. Venez au plutôt me tirer d'ici. Je ſuis bleſſé, mais pas fort.* Mais ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'on put engager quelqu'un à porter ce billet à Varſovie. Les gens du moulin craignoient les voleurs qui devoient avoir attaqué ce gentilhomme. *Koſinski* offrit au roi de lui rendre tout ce qu'il lui avoit pris ; mais le roi lui laiſſa tout excepté le cordon bleu de l'ordre de l'aigle blanc.

Lorſque le billet du roi arriva à Varſovie, la joie & l'étonnement y furent incroyables. *Coccei* ſuivi d'un détachement des gardes, y courut à l'inſtant. Il trouva à la porte du moulin *Koſinski*, le ſabre nud à la main, qui le laiſſa entrer dès qu'il l'eut reconnu. Le roi accablé de fatigue, s'étoit endormi étendu ſur le plancher & couvert d'un manteau du meûnier. *Coccei* en entrant ſe jeta à ſes pieds, en l'appelant ſon maître, ſon ſouverain & lui baiſa les mains. Il ſeroit

difficile de décrire la surprise du meûnier & de sa famille. Ils se jetèrent aux genoux du roi, à l'exemple de *Coccei*. Sa Majesté retourna à Varsovie dans le carrosse de ce général, & arriva au palais vers les cinq heures du matin. Sa blessure ne fut pas trouvée dangereuse, & il ne se ressentit pas long-tems de tout ce qu'il avoit souffert dans cette mémorable nuit.

POLOGNE.

On trouvera sans doute peu d'exemples dans l'histoire d'une délivrance aussi extraordinaire & aussi étonnante. A peine les grands & le peuple de Varsovie en pouvoient-ils croire leurs yeux, quand ils le virent revenir.

Il est naturel de demander ce que devinrent *Kosinski*, qui avoit sauvé le roi, & les autres conjurés. *Kosinski* étoit né dans le palatinat de Cracovie, d'une assez basse condition. Son vrai nom étoit Jean *Kutsma*. Il avoit pris par vanité celui de *Kosinski* qui appartient à une famille noble, & il étoit entré en qualité d'officier dans l'armée des confédérés sous *Pulawski*. Il y a lieu de croire que l'idée de sauver le roi lui vint à l'esprit au moment où *Lukawski* & *Strawenski* l'abandonnèrent. Retenu cependant par son serment, il étoit fort irrésolu, & sa perplexité fut visible. Et même après avoir reconduit le roi à Varsovie, il laissa voir des doutes sur la convenance de ce qu'il avoit fait, & des remords d'avoir trompé ceux qui l'employoient.

Lukawski & *Strawenski* furent arrêtés, ainsi que plusieurs de leurs complices. A la demande instante du roi, la diète fit grace de la vie à ceux qu'on jugea le moins coupables, & les condamna pour leur vie aux travaux de la forteresse de *Kaminiec*, où ils sont encore. On adoucit de même, à la prière du roi, le supplice horrible que la loi de Pologne prononce contre les régicides. On se contenta de trancher la tête à *Lukawski* & à *Strawenski*. *Kosinski* fut étroitement enfermé, & obligé de déclarer ce qu'il savoit à la charge de ses complices. Une personne de distinction qui les a vu mourir l'un & & l'autre, m'a raconté que *Lukawski* mourut avec tout le courage & la grandeur d'ame possible. On ne put s'empêcher de l'admirer, en regrettant qu'il n'eût pas fait briller ces vertus pour une meilleure cause. Il refusa d'embrasser *Kosinski*, le regardant comme un traître. Dans la courte harangue qu'il fit au lieu du supplice, il ne témoigna ni

POLOGNE.

regret, ni repentir de son attentat qu'il persistoit sans doute à regarder comme une action digne d'un héros & d'un patriote. *Strawenski*, décapité en même-temps, ne montra pas plus de remords. On sait que *Pulawski*, le véritable auteur de la conspiration, passa en Amérique, à la fin des troubles de Pologne ; qu'il y entra au service des Etats-Unis, & fut tué au siège de *Savannah* en 1779. C'étoit, de l'aveu même des Russes ses ennemis, un officier très-distingué par ses talens militaires.

Après l'exécution de ces deux conjurés, *Kosinski* reçut ordre du roi de sortir de Pologne. Il est à présent à *Sinigaglia*, dans l'Etat ecclésiastique, où il jouit d'une pension de ce prince.

(Nous jugeons inutile de répéter ici quelques circonstances non-seulement incroyables, mais encore absolument fausses, relatives à une prétendue intervention du nonce du Pape dans cette affaire. On ne doit pas être surpris de voir des faits controuvés se mêler à l'histoire d'un temps où le faux zèle & la passion emportoient les esprits. Quelqu'exalté qu'ait pu être le fanatisme des partis qui déchiroient la Pologne, il n'a point porté ses excès jusqu'à rendre croyables les fables qu'on a ajoutées à cet événement, déjà si terrible, de l'attentat sur le roi).

A la rélation de M. *Wraxall*, qui finit ici, j'ajouterai les circonstances suivantes.

Lorsque le général *Coccei* arriva au moulin, la première question que lui fit le roi, fut pour savoir si aucun de ses serviteurs n'avoit souffert ; & le général lui ayant répondu qu'un de ses *heyduques* avoit été tué, & un autre dangereusement blessé, il en fut sensiblement affecté ; & la joie que devoit lui causer sa délivrance en parut considérablement diminuée.

Lorsqu'il rentra dans Varsovie, les rues par lesquelles il passa furent illuminées, & remplies d'une foule innombrable qui le suivit jusques au palais, en criant sans cesse : *le roi est en vie !* Quand il entra dans le palais, toutes les portes furent ouvertes, & des personnes de tout rang eurent la permission d'approcher de lui & de le féliciter. On ne vit jamais de scène plus touchante. Chacun s'efforçoit d'approcher de sa personne, de lui baiser la main, ou même de toucher ses habits. Tout le monde étoit tellement transporté de joie, qu'on accabloit de caresses *Kosinski* lui-même, & qu'on l'appeloit le *sauveur du*

POLOGNE.

roi. Ce prince fut si touché de tant de marques de zèle & d'affection, qu'il en exprima vivement sa reconnoissance, & déclara que c'étoit là le moment le plus beau de sa vie. Il oublioit les dangers qu'il avoit courus, & les blessures mêmes qu'on lui avoit faites : & comme chacun étoit curieux des circonstances de cette étrange aventure, il ne voulut pas laisser visiter ni panser ses plaies, jusques à ce qu'il eût satisfait à l'impatience qu'on lui témoignoit d'en apprendre tous les détails. Ceux qui l'écoutoient passoient selon les événemens qu'on leur racontoit, de la terreur à la pitié, de la pitié à la surprise ; & ces sentimens, ainsi qu'un attendrissement général peint sur tous les visages, n'étoient interrompus que par des soupirs & des larmes de joie.

Le roi ayant fini son récit remercia ceux qui étoient présens de toutes les marques qu'il venoit de recevoir de leur affection ; ajoutant qu'il espéroit qu'il n'avoit été ainsi délivré par la Providence d'une manière miraculeuse, que pour travailler avec un nouveau zèle au bien de la patrie, qui avoit toujours été son grand objet.

Quand il fut seul, les chirurgiens examinèrent la blessure qu'il avoit à la tête. Il parut que l'os avoit été entamé, mais non pas dangereusement. Une abondance de sang caillé rendit le traitement douloureux ; mais le roi le supporta avec une grande patience. On lui trouva les pieds fort enflés & meurtris, ce qui fit qu'on ne put le saigner.

Il pourvut généreusement aux besoins de la famille de l'*heyduque* qui avoit péri en exposant sa vie pour sauver la sienne. Il le fit enterrer avec pompe, & voulut qu'on élevât un monument pour honorer sa mémoire, avec une belle inscription où il exprime sa reconnoissance de la fidélité de cet homme. J'ai vu ce monument, qui est une pyramide élevée sur un tombeau avec une inscription en latin & en polonois, dont voici la traduction : « Ci gît George-Henri Butzau, qui mourut » glorieusement le 3 Novembre 1771, percé de plusieurs coups pendant » qu'il s'efforçoit de faire de son corps un bouclier contre les traits » que des scélérats parricides destinoient au roi *Stanislas Auguste.* Le roi » pleurant la mort d'un sujet fidelle, a érigé ce monument pour que sa » vertu fût honorée & que celle des autres eût un modèle ».

CHAPITRE IV.

Partage de la Pologne — Le roi de Pruſſe en forme le premier projet — Il eſt adopté par l'empereur, & enfin par l'impératrice de Ruſſie — Après une grande oppoſition, la diète de Pologne eſt forcée d'y donner ſon conſentement — Réſiſtance courageuſe, mais inutile des députés Polonois — Sort des Diſſidens.

POLOGNE. Le projet de partager & démembrer la Pologne fut formé dans un ſi profond ſecret, qu'à peine en eut-on quelque ſoupçon qu'on le mettoit déjà en exécution. La ſûreté de la Pologne étoit due principalement à ſa ſituation. Placée entre trois grandes puiſſances jalouſes les unes des autres, il ſembloit que leur union fût impoſſible, & il ne l'étoit pas moins, à ce qu'on croyoit, que ſi cette union avoit lieu, les autres princes puſſent voir tranquillement qu'en s'aggrandiſſant aux dépens de ce royaume, ſes voiſins rompiſſent auſſi eſſentiellement l'équilibre de l'Europe.

D'un autre côté, on avoit garanti à la Pologne, par des traités multipliés, toutes ſes poſſeſſions, & ces mêmes puiſſances qui les démembrèrent enſuite, avoient renoncé ſolemnellement, à l'occaſion de l'élection du roi régnant, à toute prétention ſur quelque partie que ce pût être de ce royaume. Mais les traités n'ont guères de force qu'autant qu'on n'a point d'intérêt à les enfreindre, & une nation qui fonde ſa ſûreté ſur un pareil appui ne tarde pas à reconnoître combien elle eſt précaire, ſi celui de la force, de l'union, du courage n'y eſt joint. La Pologne avoit dans ſon ſein des forces ſuffiſantes pour ſe défendre contre l'ambition de ſes voiſins; & cette garantie eût mieux valu pour elle, ſi elle eût ſu en uſer, que les traités, la jalouſie ſubſiſtante entre ſes voiſins, & l'attachement des autres puiſſances au ſyſtème de l'équilibre. C'eſt une choſe bien remarquable dans cette

POLOGNE.

circonſtance, que l'affoibliſſement de cette nation rélativement aux puiſſances qui la dépouilloient. La Pruſſe étoit encore dans le ſiècle paſſé un fief relevant de la couronne de Pologne. Les Polonois avoient été pendant un temps maîtres de *Moſcow*, & s'étoient fait redouter des Ruſſes. Il n'y avoit pas un ſiècle que l'archiduc d'Autriche avoit dû la délivrance de ſa capitale, & peut-être ſon exiſtence, comme ſouverain, au roi de Pologne *Jean Sobieski*. C'étoit après avoir ainſi donné la loi à ſes voiſins, que la Pologne la recevoit d'eux à ſon tour. Mais que ne peut opérer pour la ruine ou la grandeur d'un peuple un bon ou un mauvais gouvernement! Pendant que tous ceux des autres nations ſe perfectionnoient, celui de Pologne ſe dégradoit de jour en jour, & n'offroit plus qu'une proie facile à d'ambitieux conquérans.

Le partage de la Pologne fut d'abord projeté par le roi de Pruſſe. La Pruſſe-polonoiſe étoit depuis long-temps l'objet de ſon ambition. Sans parler de ſa fertilité, de ſon commerce, de ſa population, elle étoit extrêmement à ſa bienſéance à cauſe de ſa ſituation. Cette province ſéparoit ſes provinces d'Allemagne, de la Pruſſe orientale qui lui appartient, & coupoit ainſi la communication entre ces deux parties de ſes états. Il avoit éprouvé dans la dernière guerre tous les inconvéniens de cette poſition. En acquérant la Pruſſe-polonoiſe, il pouvoit faire marcher des troupes de Berlin à *Kœnigsberg* ſur ſes terres; ſes états arrondis formoient un corps capable de plus de réſiſtance. La circonſtance favoriſoit ſes déſirs & ſon projet. Il travailla à l'exécuter avec toute la circonſpection d'un habile politique. Indifférent en apparence aux troubles de Pologne dans leurs commencemens, quoiqu'il eût ſecondé l'élection du roi, il ne lui donna aucun ſecours contre les confédérés. Enſuite, quand la Pologne entière fut en proie aux troubles civils, & déſolée par la peſte en 1769, il prit le prétexte de ce dernier fléau pour faire marcher des troupes ſur les frontières, & pour occuper toute la Pruſſe-polonoiſe.

Mais ce n'en étoit pas aſſez pour s'aſſurer de cette province. Il falloit le conſentement de la Ruſſie & de l'Autriche. De-là nâquit l'idée d'un partage entre ces trois puiſſances. Il la communiqua à l'empereur, ou dans ſon entrevue avec ce prince à *Neiſs* en Siléſie en 1769, ou dans celle de l'année ſuivante, à *Neuſtadt* en Autriche. Cette ouverture

POLOGNE.

fut très-bien reçue. *Joseph* qui avoit jusqu'alors encouragé secrètement les confédérés, & même entamé une négociation avec la Porte contre la Russie, changea subitement de mesures, & fit marcher de nouvelles troupes vers les frontières de la Pologne. La peste qui affligeoit ces contrées lui fournit, comme au roi de Prusse, un prétexte spécieux pour occuper les provinces de la république voisines de ses états. Il étendit ses lignes successivement; & en 1772, il avoit déjà pris possession de tout ce qui lui échut ensuite par le traité de partage. Ses vues restèrent si secrètes, & du moins les confédérés prirent tellement le change, qu'ils ne doutoient pas que cette armée Autrichienne ne vînt à leur secours, persuadés de l'impossibilité d'un concert entre les cours de Vienne & de Berlin.

Il ne manquoit plus que l'accession de l'impératrice de Russie. Cette habile princesse ne pouvoit voir sans jalousie des puissances étrangères prendre pied en Pologne. Elle sentoit que l'ascendant tout puissant dont elle jouissoit dans ce royaume, valoit mieux que l'acquisition de quelqu'une de ses provinces. Aussi le roi de Prusse attendit-il qu'elle fût engagée dans une guerre avec les Turcs pour entamer avec une princesse qu'il connoissoit si éclairée, une négociation sur le partage projeté. Alors il lui envoya son frère le prince Henri qui lui fit entendre que la cour de Vienne étant sur le point de se lier avec la Porte, & le danger qui en résulteroit pour elle étant évident, elle devoit le prévenir & regagner l'amitié de la cour de Vienne, en consentant au partage; à cette condition, ajoutoit-il, cette cour renonceroit à toute alliance avec les Turcs, & laisseroit la Russie maîtresse de poursuivre la guerre contr'eux.

Cathérine désirant de poursuivre ses conquêtes de ce côté-là, craignant que l'empereur ne secourût les Turcs, comprenant enfin que dans sa situation actuelle, elle ne pourroit empêcher l'empereur & le roi de Prusse de partager la Pologne, s'ils y étoient résolus, se détermina à la partager avec eux, & prit pour sa part une partie considérable de ce royaume. Le traité entre ces puissances fut donc signé à *Pétersbourg*, en Février 1772.

Leurs troupes occupant déjà la plus grande partie de la Pologne, les confédérés pressés de toutes parts, furent bientôt dispersés & soumis.

L'Europe

POLOGNE.

L'Europe attendoit avec inquiétude quelle feroit l'iffue de tant de négociations, & furtout de ce concert imprévu entre les trois puiffances. Mais le fecret fut fi bien gardé fur le partage, que le traité avoit été ratifié fans qu'on sût autrement que par de vagues conjectures quel en étoit l'objet. La première fois qu'on en donna une connoiffance authentique au public, ce fut en Septembre 1772. Alors l'ambaffadeur de l'empereur fut chargé de la notification du traité auprès du roi & du fénat de Pologne. Les cours de Ruffie & de Pruffe leur remirent de même des mémoires contenant l'expofé de leurs prétentions. Il feroit trop faftidieux de rendre compte ici de ces prétentions, des raifons fur lefquelles les cours les fondoient, & de celles que les Polonois alléguèrent pour leur défenfe. Leur appel à la garantie que d'autres cours leur avoient donnée de toutes leurs poffeffions, des repréfentations de ces cours en leur faveur, des remontrances & des plaintes fans aucun effet, tout cela eft connu, & peut même fe deviner au befoin. Il fuffit de dire que malgré leurs cris & leurs follicitations, les Polonois furent obligés de fe foumettre au démembrement de leur pays, & de reconnoître que cette cruelle néceffité étoit l'effet de leurs factions, de leurs diffentions, de l'anarchie en un mot dans laquelle ils étoient plongés.

On exigea d'eux qu'une diète ratifiât la ceffion des provinces dont on les dépouilloit. Après quelques délais, le roi fit expédier l'ordre pour la convocation de cette diète. Il étoit conçu en ces termes. « Puifqu'il » ne nous refte plus aucune efpérance d'être fecourus, & que de » plus longs délais ne ferviroient qu'à attirer les plus grandes calamités » fur ce qui refte de la république, la diète eft convoquée pour le 19 » Avril 1773, conformément à la volonté des trois cours. Cependant, » pour éviter tout reproche, le roi, de l'avis du fénat, en appelle » encore aux puiffances garantes du traité d'Oliva ».

La diète fe forma au temps fixé, & malgré la déplorable fituation de leurs affaires, malgré les menaces & les préfens, les députés eurent affez de courage pour faire encore une longue réfiftance. Pendant quelque temps la pluralité des députés s'oppofa au démembrement, & le roi perfifta avec fermeté dans cet avis. Les ambaffadeurs voyant cette oppofition joignirent à leurs demandes les plus terribles menaces. On annonça au roi qu'il feroit arrêté & dépofé. Ils firent entendre par leurs

inutile fut congédiée en Avril 1775, & la diète générale confirma tous les articles de la nouvelle forme de gouvernement.

Le mémoire remis par les trois ambassadeurs aux commissaires Polonois le 13 Septembre 1773, peut mieux que tout ce qu'on pourroit dire donner une idée générale des changemens faits à la constitution. C'est ce qui m'engage à l'insérer ici.

« Les cours sont si fort intéressées à la pacification de la Pologne, » que pendant qu'on s'occupe à mettre les traités en état d'être signés » & ratifiés, leurs ministres ne croient pas devoir perdre un instant » de cet intervalle précieux pour rétablir l'ordre & la tranquillité dans » ce royaume. Nous allons donc communiquer à la commission une » partie de ces loix fondamentales à l'acceptation desquelles nos cours » ne permettront pas qu'on apporte aucun obstacle ni retardement.

» 1°. La couronne de Pologne sera élective à perpétuité, & tout » ordre de succession restera prohibé. Toute personne qui tenteroit » d'enfreindre cette loi sera déclarée ennemie de la patrie & poursuivie » en conséquence.

» 2°. Les étrangers qui aspirent au trône occasionnant le plus sou- » vent des divisions & des troubles, en seront désormais exclus, & il » sera passé en loi qu'à l'avenir il n'y aura qu'un Polonois de race, né » gentilhomme, & possédant des terres dans le royaume qui puisse être » élu roi de Pologne & grand-duc de Lithuanie. Le fils ou petit-fils » d'un roi ne pourra être élu immédiatement après la mort de son père » ou de son ayeul, & il ne pourra l'être qu'après l'intervalle de deux » règnes.

» 3°. Le gouvernement de Pologne sera & demeurera à perpétuité » un gouvernement libre, indépendant & de forme républicaine.

» 4°. Les vrais principes de ce gouvernement consistant dans une » exacte observation des loix & dans l'équilibre des trois Ordres, » savoir, le Roi, le Sénat & la Noblesse, il sera établi un conseil » permanent, auquel le pouvoir exécutif sera attribué. On admettra » dans ce conseil des personnes de l'ordre de la noblesse qui avoient été » exclues jusqu'ici de l'administration des affaires dans l'intervalle des » diètes, &c. »

On voit que par le premier article de cette nouvelle loi la maison de

Saxe & tous les princes étrangers qui par leur puissance propre auroient pu acquérir une certaine autorité en Pologne, sont déclarés incapables d'en occuper le trône. Par le second qui en exclut le fils & le petit-fils d'un roi, excepté après l'intervalle de deux règnes, toute perspective d'une souveraineté héréditaire devient chimérique, & le royaume reste à jamais exposé à tous les malheurs attachés à la plus détestable forme de gouvernement qui existe, celle de la monarchie élective. Par le troisième article, le *liberum veto*, & tous les privilèges excessifs de l'ordre de la noblesse lui sont assurés dans leur plus grande étendue, & par le dernier article les prérogatives de la couronne déjà trop restreintes le sont encore davantage.

POLOGNE.

Disons un mot du sort des *dissidens* avant que de terminer ce chapitre. On prononça enfin sur leurs prétentions dans la dernière assemblée de la commission, avec le concours des ministres des trois puissances. Le parti catholique s'opposa avec tant de violence au rétablissement de leurs anciens privilèges qu'ils restèrent exclus des diètes, du sénat & du conseil permanent. Pour les dédommager on leur accorda le libre exercice de leur religion. Ils peuvent avoir des églises, (mais non des cloches) des écoles, des séminaires : ils ont séance dans les cours de justice inférieures, & trois dissidens sont admis comme assesseurs dans les tribunaux auxquels on porte par voie d'appel les causes qui intéressent la religion. Les dissidens se sont prévalus déjà de cette tolérance en divers endroits du royaume. Les luthériens en particulier ont bâti un temple à Varsovie en 1777.



CHAPITRE V.

Du gouvernement actuel de Pologne.

POLOGNE.

C'EST avec beaucoup de raiſon que la Pologne eſt ſouvent nommée une *République* ; car l'autorité royale y eſt tellement limitée, que le roi eſt plutôt le chef ou le premier magiſtrat d'une république que le ſouverain d'une puiſſante monarchie.

L'autorité légiſlative de cette république réſide dans les trois ordres du royaume, le roi, le ſénat, la nobleſſe formant une diète générale. Le pouvoir exécutif, autrefois confié au roi & au ſénat, eſt dans la nouvelle forme de gouvernement attribué excluſivement au conſeil - permanent.

Ce conſeil établi dans la diète de 1775, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, porte le titre de *ſuprême conſeil - permanent*. Il ſubſiſte ſans autre interruption que celle qu'un interrègne ou l'abſence du roi peut exiger. Le roi en eſt toujours membre néceſſaire ; mais les membres choiſis dans les autres ordres doivent être élus tous les deux ans dans les diètes ordinaires, à la pluralité des voix. Tous les ſénateurs & miniſtres ſont toujours cenſés être ſur les rangs pour être préſentés. Les ſimples gentilshommes vont ſe préſenter eux-mêmes au maréchal de la diète. On donne à chaque membre de la diète une liſte imprimée de tous les candidats, ſur laquelle il fait ſon élection en ſoulignant les noms de ceux qu'il veut élire. Il faut qu'il y en ait toujours un tiers qui ſoit pris d'entre les membres du dernier conſeil-permanent : ſavoir, ſix du ſénat & ſix de la nobleſſe ; le conſeil eſt compoſé des perſonnes ſuivantes.

1°. Le roi, chef & préſident.

2°. Trois évèques, dont le primat eſt le premier par le droit inhérent à cette dignité. Il en jouit pendant deux ans ; les deux autres années il n'a pas droit de ſéance.

3°. Neuf ſénateurs laïques.

4°. Quatre ministres de la république; savoir, un de chaque département. POLOGNE.

5°. Le maréchal de la diète.

6°. Dix-huit membres de l'ordre de la noblesse, le maréchal compris.

Le roi comme le chef de la nation, représente la majesté de la république; il convoque selon l'usage par des lettres circulaires & au temps fixé par les loix, les diètes ordinaires. Il doit prendre l'avis du conseil-permanent sur les matières qui seront portées dans ces assemblées, comme auparavant il prenoit l'avis du sénat qui ne s'assemble plus. Le roi doit convoquer de la même manière les diètes extraordinaires quand il juge à propos, ou quand le conseil-permanent le demande à la pluralité des voix.

Tous les décrets de la diète continuent à être rendus & publiés au nom du roi. Il signe toutes les dépêches expédiées par ordre du conseil-permanent, & ne peut s'y refuser si le conseil le demande à la pluralité des voix. Il donne audience aux ambassadeurs & ministres étrangers & confère avec eux; mais il ne peut rien conclure sans l'approbation du conseil.

Le roi disposoit autrefois seul & à son gré des dignités d'évêques, de palatins, castellans & ministres. Aujourd'hui le conseil-permanent lui présente trois candidats, entre lesquels il choisit. Le roi dispose des autres offices ecclésiastiques & civils à la réserve de ceux de membres de la commission de guerre, de celle du trésor, de ceux du département du maréchal & de *l'assessoire* du royaume. Tous ces offices sont conférés par le roi sur une présentation de trois candidats élus par le conseil-permanent.

A l'égard des offices & grades militaires, le roi pourvoit aux places vacantes de capitaines dans les compagnies polonoises, & qui sont sur le pied polonois. Dans les autres promotions on suit l'ordre de l'ancienneté. On admet cependant avec certaines précautions la recommandation du roi & celle du grand général.

Le roi a été dépouillé du beau privilège de disposer des domaines de la couronne & des *Starosties*. On stipula en même temps que ceux qui les possédoient, en jouiroient toute leur vie, & qu'à leur mort

POLOGNE. ils ne feroient plus donnés, mais que le revenu en feroit appliqué à des objets d'utilité publique.

On affigna au roi un revenu particulier, fuffifant pour l'entretien de deux mille hommes qui dépendent uniquement de lui. Cette fomme eft indépendante des nouveaux revenus attribués au roi en compenfation de ce qu'il a perdu par le démembrement d'une partie de fon royaume.

Le primat a féance deux ans de fuite dans le confeil-permanent, & y rentre après deux ans d'exclufion. Pendant qu'il y a féance il doit y affifter au moins fix mois. Il continue à jouir de toutes les prérogatives que les loix lui ont données pendant l'interrègne.

Le primat durant les deux années de fes fonctions, figne tous les actes du confeil-permanent; & dans l'abfence du roi, ou pendant un interrègne, il a deux fuffrages pour décider en cas d'égalité. Pendant l'abfence du primat le premier fénateur remplit fa place.

Du maréchal de la nobleffe.

L'ordre de la nobleffe doit avoir toujours fon maréchal dans le confeil-permanent; il eft élu tous les deux ans dans les diètes ordinaires, & ne peut être réélu en qualité de membre du confeil-permanent qu'après un intervalle de quatre ans; fon office lui donne le droit de faire des remontrances contre l'inexécution des loix; il peut porter au confeil les matières dont il a connoiffance, il doit veiller au maintien des prérogatives des trois ordres; il figne les actes du confeil après le roi & le primat; s'il abufe de fon pouvoir, le confeil peut le citer devant le tribunal de la diète, conformément aux formes prefcrites par la loi.

Le confeil-permanent eft divifé en cinq départemens,

1o. Celui des affaires étrangères,

2o. Celui de la police.

3o. Celui de la guerre,

4o. Celui de la juftice,

5o. Celui des finances.

Le département des affaires étrangères n'eft compofé que de quatre membres; il y en a huit dans chacun des autres. Ils font élus dans le confeil-permanent compofé de tous fes membres, à l'unanimité ou à la pluralité des fuffrages.

Le

POLOGNE.

Le conseil s'assemble en entier aussi souvent que la nécessité le demande, & en présence du roi, s'il plaît à sa majesté d'y venir présider. Le roi, ou en son absence le primat, & en l'absence du primat le premier sénateur fait les propositions qu'il juge convenables. Chaque membre du conseil a aussi le droit de proposer suivant son rang. Le roi qui jouit de deux suffrages peut les donner par écrit s'il est absent. Ils sont admis comme s'il eût été présent; en cas d'égalité de suffrages, celui qui préside le conseil a la voix décisive.

Lorsque la diète est assemblée, le conseil-permanent occupe une place particulière dans la salle du sénat; là il est obligé de répondre à toutes les plaintes qui peuvent être portées contre lui, & il y reçoit un témoignage public, ou que la diète n'a point reçu de plaintes de sa conduite, ou qu'ayant reçu des plaintes elles ont été trouvées mal fondées; ou qu'enfin on a fait justice sur ces plaintes après les avoir examinées. Aucun membre du conseil n'a le droit de s'opposer à la signature des actes approuvés par la pluralité des suffrages; & si le roi, le plus ancien sénateur, ou le maréchal refusoient de signer, la signature des autres membres s'ils forment la pluralité suffit pour rendre l'acte valide.

Le conseil-permanent n'a aucune part ni à la législation, ni à l'administration de la justice. Ses fonctions se bornent à l'exécution des loix; il dispose de certaines sommes réservées pour des cas imprévus; il reçoit tous les projets qui lui sont adressés, & juge s'ils sont conformes aux loix & avantageux à l'état; c'est lui qui forme des projets pour la réformation des loix & qui les présente ensuite à la diète; il donne aux ambassadeurs & ministres qui sont envoyés dans les cours étrangères, les instructions nécessaires, excepté dans les cas que la diète s'est réservés; il distribue les charges de la manière qui a été indiquée ci-dessus, au moyen de la nomination de trois candidats pour chaque charge dont la collation n'est pas réservée au roi ou à la noblesse dans chaque palatinat. Il doit éviter soigneusement de porter aucune atteinte aux droits de la diète générale, & de s'immiscer dans les affaires dont elle s'est reservée la décision. Dans les cas où le conseil auroit excédé ses pouvoirs, les membres qui seront jugés coupables par la diète, encourront la peine de haute trahison conformément aux anciennes

POLOGNE. loix. La diète générale de Pologne conſerve (comme on l'a déjà obſervé) l'autorité ſouveraine. Elle déclare la guerre, fait la paix, ordonne les levées de troupes, conclut des alliances, ordonne des impôts, fait les loix, & exerce en un mot tous les droits de la ſouveraineté.

L'époque de la plus ancienne diète eſt incertaine, ainſi que ſa forme primitive; ce n'a été que ſous *Cazimir* III qu'elle a reçu ſon régime actuel.

Les rois convoquoient autrefois la diète dans le lieu qui leur plaiſoit, & *Louis* la convoqua même une fois en Hongrie; mais en 1569, lorſque la Lithuanie fut réunie à la Pologne, on choiſit Varſovie pour le lieu de cette aſſemblée. Enſuite en 1673, il fut réglé que de trois diètes ſucceſſives, il s'en tiendroit deux à Varſovie & une à *Grodno* en Lithuanie. Cette règle a été généralement ſuivie juſqu'à ce dernier règne ſous lequel les diètes ont toujours été aſſemblées à Varſovie.

Il y a des diètes ordinaires & extraordinaires : les premières ſe tiennent tous les deux ans, les autres quand le beſoin le demande. Le roi convoque la diète avec l'approbation du conſeil-permanent par le moyen des lettres qu'il adreſſe aux palatins des diverſes provinces. Ces lettres ſont expédiées ſix ſemaines au moins avant le temps fixé pour l'aſſemblée; elles contiennent une courte indication des matières qui doivent y être traitées. La diète eſt compoſée du roi, du ſénat & de la nobleſſe repréſentée par ſes nonces ou députés.

1°. *Le roi.* Il eſt préſident & comme chef de la diète. Il ſigne tous les actes & décrets qu'elle a paſſés; ils ſont tous publiés en ſon nom & au nom de la république, mais il n'a le droit de s'oppoſer à rien de ce qu'elle réſout, il n'a même aucun droit de ſuffrage; il peut ſeulement opiner ſur les queſtions qui ſont propoſées. Le roi régnant eſt regardé comme un des plus éloquens orateurs qu'il y ait eu en Pologne; ſa voix agréable & flexible ſe prête à tous les ſujets; ſon ſtyle eſt plein d'énergie & de dignité, & ſes diſcours ſont toujours une grande impreſſion ſur l'aſſemblée. Quand il ſe prépare à parler il ſe lève de ſon ſiège, fait quelques pas & appelle à lui les miniſtres d'état. Alors les grands officiers de la couronne qui occupent les dernières places du ſénat, s'avancent auprès de la perſonne du roi; les quatre grands maréchaux frappent en même temps la terre avec leurs bâtons d'office, & le premier en rang annonce que le roi va parler.

POLOGNE.

2°. Le second ordre de la diète est le *sénat* qui est composé d'ecclésiastiques & de laïques, les premiers sont les évêques, & l'archevêque de *Gnesne* qui est primat du royaume, chef du sénat & vice-roi dans les interrègnes. Les sénateurs laïques sont les palatins, les castellans & les grands officiers d'état; les palatins sont les gouverneurs des provinces, leur office est à vie; en temps de guerre ils commandent les troupes de leurs palatinats, en temps de paix ils en convoquent les assemblées & président dans les cours de justice. Les castellans, soit grands, soit petits, n'ont d'office qu'en temps de guerre; alors ils sont les lieutenans des palatins, sous les ordres desquels ils commandent les troupes des palatinats. Les grands officiers de la république qui ont séance dans le sénat, sont au nombre de dix: savoir, les deux grands maréchaux de Pologne & de Lithuanie, les deux grands chanceliers, les deux vice-chanceliers, les deux grands trésoriers & les deux vice-maréchaux.

3°. Le troisième ordre est formé par les nonces ou représentans de la noblesse. Ces nonces sont choisis dans les *diètines* de chaque palatinat, dans lesquelles tout gentilhomme âgé de dix-huit ans a droit de suffrage & peut être élu. Il faut pour cela seulement qu'il soit d'extraction noble, qu'il n'exerce ni profession, ni commerce, qu'il posséde des terres, ou soit d'une famille qui en a possédé.

Les sénateurs & les nonces ont chacun leur salle particulière. Ces derniers choisissent leur maréchal ou président avant que de procéder à aucune affaire. Cette élection faite les deux chambres se réunissent, les nonces baisent la main du roi, & les membres de la diète prennent leur place. Le roi est sur un trône élevé à un des bouts de la salle; à l'extrèmité opposée les dix officiers d'état sont assis dans des fauteuils à bras; les évèques, les palatins & les castellans sont rangés sur trois lignes, des deux côtés du trône & assis dans des fauteils: derrière eux sont placés les nonces sur des bancs couverts de drap rouge.

Les sénateurs ont le privilège de se couvrir, les nonces restent découverts.

Tous les membres étant placés on fait la lecture des *pacta conventa*, on examine s'ils n'ont souffert aucune atteinte, on élit aussi les membres du conseil-permanent, & ces opérations préliminaires étant

finies, les deux chambres rentrent dans leurs salles respectives, & toutes les affaires sont discutées séparément dans chacune. Celles qui sont rélatives aux finances se décident à la pluralité des voix; mais dans les autres matières de haute importance, aucune résolution n'est valide qu'autant que la diète l'a approuvée unanimément; & chaque nonce a le pouvoir de suspendre toutes les opérations de la diète, par l'exercice du droit de *liberum veto*. La diète ne doit siéger que six semaines; c'est pourquoi le premier jour de la sixième semaine, le sénat & les nonces s'assemblent de nouveau dans la salle du sénat. Si les loix proposées ont été approuvées unanimément par les nonces, (chose qui arrive rarement dans une diète libre) elles ont force de loi; si cette unanimité leur manque, elles sont rejetées. A la fin de la sixième semaine les loix approuvées sont signées par le maréchal & par les nonces, & dès ce moment la diète est finie.

Les diètes extraordinaires sont sujettes aux mêmes règles, excepté qu'elles ne doivent durer que deux semaines. C'est une chose bien remarquable & particulière au gouvernement polonois, que ce droit du *liberum veto* donné à chaque nonce dans la diète. Non-seulement comme les tribuns de l'ancienne Rome ils peuvent rejeter toute loi qu'on leur propose, mais ils ont encore le pouvoir de dissoudre l'assemblée.

Il semble presque incroyable qu'un pareil privilège ait pu être accordé aux membres d'une assemblée nombreuse qui traite des intérêts les plus essentiels d'un état; il n'est peut-être pas indifférent d'indiquer en peu de mots les causes & les effets de ce phénomène politique.

Ce fut en 1652 sous le règne de *Jean Casimir*, qu'un nonce de Lithuanie nommé *Sicinski*, prononça le premier *que toute délibération soit arrêtée.* Après avoir prononcé ces mots il sortit de l'assemblée & alla faire sa protestation entre les mains du chancelier. Elle portoit qu'il regarderoit comme autant d'atteintes aux loix tous les actes que la diète pourroit faire si elle continuoit à siéger. Une protestation de ce genre inconnue jusqu'alors frappa l'assemblée comme d'un coup de foudre: on débattit avec une grande chaleur la question si l'on devoit continuer ou dissoudre la diète. Enfin le parti mécontent

ayant appuyé la proteſtation, la pluralité des voix l'approuva, & l'aſſemblée ſe ſépara dans la plus grande confuſion. POLOGNE.

Cet événement changea entièrement la conſttitution de la Pologne, & ce royaume fut dès lors plus que jamais en proie aux déſordres & aux factions; mais malgré la grandeur des abus, cette innovation favoriſée par des intérêts particuliers n'en fut pas moins confirmée. Les grands officiers de la couronne à qui leurs offices étoient aſſurés pour leur vie, & qui jouiſſoient d'une grande autorité dans l'intervalle des diètes, virent avec plaiſir la durée de ces aſſemblées abrégée & leur autorité affoiblie par le *liberum veto.* Une partie de la nobleſſe penſoit de même par une autre raiſon: un gentilhomme accuſé d'un crime capital ne pouvant être jugé ſuivant les loix de Pologne que par la diète générale, c'étoit acquérir en quelque ſorte le droit d'impunité, que de faire dépendre l'exiſtence de ce tribunal du caprice d'un ſeul de ſes membres. D'autres redoutoient dans la diète le pouvoir qu'elle a de lever de nouveaux ſubſides; mais ce qui contribua plus que tout le reſte à perpétuer cette loi funeſte, ce fut l'influence des puiſſances voiſines intéreſſées à entretenir en Pologne le déſordre & l'anarchie. Il leur ſuffiſoit, depuis ce nouvel établiſſement, d'avoir acheté le ſuffrage d'un ſeul nonce pour s'aſſurer que la diète ne pourroit prendre aucune réſolution contraire à leurs intérêts.

Dès-lors auſſi la décadence de la Pologne a été toujours plus ſenſible; les affaires publiques y ont été négligées, les meſures les plus néceſſaires ſans ceſſe contrariées, & on remarque que dans l'eſpace de cent & douze ans quarante-huit diètes ont été rendues inutiles par du l'exercice *veto.* Dans ces intervalles la juſtice & les loix ſont reſtées ſans force, & ſi l'on excepte le règne de *Sobieski*, la guerre même a été conduite ſans vigueur & ſans ſuccès. Convaincus de ces abus par une fatale expérience, les Polonois auroient enfin aboli ſans doute le *liberum veto*; mais les puiſſances co-partageantes dirigées par d'autres motifs ont conſacré cette loi, & elle eſt encore aujourd'hui en pleine force. Il eſt eſſentiel d'obſerver que ni le roi ni les ſénateurs ne peuvent exercer ce droit, & qu'il appartient excluſivement aux nonces ou députés de la nobleſſe. Pour prévenir les maux d'une anarchie totale, les Polonois ont enfin imaginé de chercher un remède au *liberum veto* dans une

nouvelle espèce de diète qui conservant la forme ordinaire des diètes, en diffère cependant en ce point essentiel, que les affaires s'y traitent à la pluralité des voix. Alors elle s'assemble sous l'autorité d'une confédération que les loix permettent lorsqu'il s'agit de défendre la personne du roi, dans le cas d'une invasion de l'ennemi ou durant un interrègne. Mais ces diètes n'exercent pas le pouvoir législatif & elles ne peuvent ni faire ni abroger les loix.

DE LA DIÈTE D'ELECTION.

Pendant mon séjour à Varsovie j'allai voir la place où se fait l'élection des rois de Pologne. J'eus le bonheur d'y être accompagné par un sénateur Polonois qui eut la complaisance de m'expliquer toutes les formes & les cérémonies qui sont d'usage dans ces occasions.

Le lieu fixé par les loix pour l'élection est la plaine de *Vola*, à environ trois milles de Varsovie. Au milieu de cette plaine il y a deux enceintes réservées l'une au sénat, l'autre aux nonces. La première qui est de forme ovale est environnée d'un fossé & d'une espèce de rempart; c'est au milieu de cette enceinte qu'on élève dans les temps d'élection un bâtiment de bois appelé *Szopa*, ouvert de tous les côtés; près de là est l'autre enceinte destinée aux nonces, où il n'y a aucun bâtiment, les nonces s'assemblent en plein air, ensuite les deux ordres se réunissent dans l'enceinte des nonces, en observant le même ordre que dans les diètes ordinaires: le siège du primat est placé dans le milieu, c'est lui qui exerce tous les droits de la royauté pendant l'interrègne; il notifie aux états la mort du roi, & assemble les diètines & la diète de convocation qui précèdent celle de l'élection, & se tient toujours à Varsovie: cette diète de convocation exerce à son gré le pouvoir législatif & détermine en particulier les articles des *pacta conventa* qui feront prescrits au nouveau roi: elle fixe aussi le temps de la diète de l'élection; l'intervalle entre la mort du dernier roi & la nomination de son successeur n'est point déterminé; la durée en dépend des intrigues des candidats, ou du bon plaisir des puissances étrangères qui donnent la loi à la Pologne. C'est toujours un temps de troubles & de désordres; le royaume est divisé en une multitude de partis & de

factions, l'exercice de la justice y est suspendu, & les nobles y jouissent d'une pleine impunité. Au jour fixé la diète de l'élection s'assemble, & aussi long-temps qu'elle dure, Varsovie & ses environs sont un théâtre de troubles, de violences & souvent de scènes sanglantes : les principaux seigneurs ont de grands corps de troupes à leurs ordres, & ne paroissent à la diète qu'accompagnés d'une suite nombreuse de vassaux & de domestiques; le gentilhomme qui en a le moyen tâche de les imiter en paroissant aussi escorté de ses serviteurs & de ses esclaves. Lorsque la diète de l'élection est assemblée, les deux ordres séparément s'occupent des différens réglemens que la circonstance exige; ils en confèrent ensuite ensemble; les *pacta conventa* sont lus & approuvés, le jour de l'élection est fixé & l'on donne audience aux ministres étrangers. Toutes ces affaires l'occupent plusieurs jours de suite & elles ne seroient peut-être jamais terminées sans la crainte des puissances étrangères qui ont toujours des troupes cantonnées dans le voisinage de la plaine de l'élection. Au jour fixé pour l'élection le sénat & les nonces se réunissent de nouveau, & la noblesse formant différens corps, selon l'ordre des provinces, se tient à l'entour avec ses bannières déployées devant elle, & les principaux officiers de chaque district à cheval. POLOGNE.

Le primat ayant prononcé les noms des candidats, se met à genoux & chante une hymne; ensuite il fait le tour de la plaine, s'adressant à chacun des corps de la noblesse, suivant l'ordre des Palatinats, & ayant ainsi recueilli les suffrages, il ne lui reste plus qu'à proclamer le candidat élu. Chaque noble ne donne pas son suffrage séparément; cela exigeroit un temps infini; mais la noblesse de chaque palatinat fait connoître son choix au primat lorsqu'il fait sa tournée. La cérémonie étant ainsi terminée l'assemblée se sépare le jour même.

Le jour suivant, le sénat & les nonces retournent à la plaine; le candidat élu est proclamé de nouveau, & on lui envoie un député pour l'informer de son élection, car aucun candidat ne peut être présent. La proclamation faite la noblesse se retire & la diète est dissoute, après en avoir ordonné une autre pour la cérémonie du couronnement.

Toutes les élections sont contestées, mais depuis quelque temps la crainte d'une armée étrangère les rend unanimes pour le moment; s'il y a une opposition, le parti qui n'approuve pas l'élection se retire; s'il

POLOGNE.

eſt foible il s'en tient à des proteſtations ; s'il a une certaine force on ne tarde pas à voir éclater une guerre civile. Sans la crainte des troupes étrangères chaque élection feroit ſuivie encore comme autrefois de déſordres & de ſcènes ſanglantes (1).

(1) Ainſi les Polonois tirent quelques avantages d'un mal qui eſt dans le fait un ſujet d'opprobre pour la nation & de ſcandale pour les étrangers.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Des finances de la Pologne — De son commerce — De l'état de l'armée, &c.

LA Pologne a perdu près de la moitié de ses revenus par le dernier démembrement de ses provinces & en particulier ceux des starosties qui se trouvent dans les provinces démembrées : les droits levés sur les marchandises qui descendoient par la Vistule jusqu'à Dantzic, & le revenu des mines de sel qui sont restées affectées à la Pologne-Autrichienne. Les seules salines de Vielitska formoient près du quart des revenus du gouvernement. Pour suppléer à ce vuide il a fallu augmenter & multiplier les impôts ; & la diète de 1775 en abolissant quelques anciennes taxes en a établi d'autres ou augmenté celles qui ont été conservées, de manière que le revenu de l'état est resté aussi considérable qu'il l'étoit avant le démembrement. Les principales taxes sont celles des Juifs ; ils paient aujourd'hui trois florins polonois par tête, soit mâles, soit femelles, enfans ou adultes ; le quart du revenu des starosties ou des grands fiefs de la couronne ; un droit sur la bière, l'hydromel, les liqueurs distillées de grains ; le monopole du tabac ; différens droits sur l'importation & l'exportation de plusieurs marchandises ; un impôt sur les cheminées. Il n'étoit d'abord établi qu'en Lithuanie ; en 1775 on l'a rendu général & très-considérable. C'est le plus productif de tous, mais c'est aussi celui qui est le plus à charge au peuple & aux paysans. POLOGNE.

On estime que le produit de tous ces impôts se monte 11,628,461 florins polonois, ou 323,012 livres sterlings.

Il fallut aussi dédommager le roi dont les revenus étoient considérablement diminués par une suite du démembrement ; en conséquence il lui fut assigné sur le trésor public un revenu de 2,666,666 florins polonois, soit 74,074 liv. sterlings, ce qui ajouté aux domaines royaux qu'il n'a pas perdus, & à quelques starosties qui lui ont été accordées,

POLOGNE.

lui font un revenu aussi considérable que celui dont il jouissoit avant le démembrement, & qu'on peut estimer de 7,000,000 de florins polonois, ou 194,505 liv. sterlings.

Il ne paie sur ce revenu que ses propres domestiques & les dépenses de sa maison ; les autres dépenses générales & les appointemens des grands officiers d'état, sont pris sur les revenus publics. Ceux-ci en y comprenant les domaines royaux & les starosties accordées au roi, se montent à 15,961,795 florins polonois, ou 443,938 liv. sterl. D'où en déduisant les 7,000,000 accordés au roi, il ne reste pour l'entretien de l'armée & toutes les autres dépenses générales que 8,961,795 florins, ou 248,938 liv. sterl. somme si peu considérable qu'elle semble n'avoir aucune proportion avec l'objet auquel elle est assignée. Cependant elle balance à-peu-près la dépense courante. Les troupes réglées sont très-peu nombreuses ; les grands officiers ne reçoivent presque rien du trésor public, & les fiefs de la couronne les dédommagent amplement.

Chaque Palatinat paie ses propres officiers de la caisse particulière, & les différens juges & officiers civils s'enrichissent suffisamment au moyen des extorsions qu'ils exercent ordinairement.

DU COMMERCE DE LA POLOGNE.

La Pologne contient plusieurs rivières navigables, au moyen desquelles elle peut aisément transporter ses productions dans les ports de la mer Baltique. Elle produit abondamment toute sorte de grains, du chanvre, du lin, du bétail, des bois de construction, de la poix, du goudron, du miel, de la cire, du suif, de la potasse & des cuirs. Elle reçoit des étrangers des vins, des draps, toutes sortes d'étoffes de laine, de soie & de coton; des métaux, des verreries, des fourrures, &c. Son commerce pourroit sans doute être très-considérable si les nobles n'étoient pas dégradés lorsqu'ils se mêlent de quelque espèce de trafic que ce soit, si les bourgeois des grandes villes n'étoient trop pauvres pour établir des manufactures ; si la crainte des extorsions de la noblesse ne leur faisoit préférer d'abandonner aux Juifs tout commerce de détail ; si les paysans n'étoient pas esclaves & attachés à la terre de leur seigneur.

De-là il résulte nécessairement que les Polonois achètent beaucoup plus de l'étranger qu'ils ne lui vendent ; & cette différence est estimée de plus de 20,000,000 de florins polonois.

La Pologne a été appelée autrefois le grenier du nord, & c'est plutôt son ancienne fertilité qui lui a mérité cette louange que celle qu'on y observe aujourd'hui ; car l'esclavage des paysans & la distribution trop inégale des terres s'opposant à leur bonne culture, on n'en exporte pas à beaucoup près autant de grains que la nature du sol & l'étendue du royaume pourroient le permettre. Et en effet s'il étoit bien cultivé il seroit en état de fournir la moitié des grains que l'Europe peut consommer. Plusieurs palatinats & particulièrement la Podolie & la Kiovie sont si favorables à cette production que quoique plusieurs parties de ces provinces restent incultes, on y recueille plus de grains que les habitans n'en peuvent consommer. Une partie est employée à distiller des liqueurs spiritueuses ; mais si l'on peut réussir comme on s'en flatte a ouvrir une communication entre ses provinces & les ports de la mer Noire, il est vraisemblable que ces provinces trouveront un nouveau débouché très-avantageux pour leurs grains.

ÉTABLISSEMENS MILITAIRES.

Le roi entretient à ses frais un corps de deux mille hommes qui ne dépend que de lui seul ; cette troupe est composée principalement de Hulans ou cavalerie légère, de laquelle on tire l'escorte qui accompagne sa majesté ; nous en vîmes environ une trentaine campés près de sa maison de campagne, & nous eûmes ensuite une occasion de les examiner plus en détail.

Les Hulans sont la plupart Tartares & Mahométans, & l'on peut compter sur leur fidélité ; leur corps est composé de gentilshommes & de vassaux qui marchent tous ensemble, mais sont armés différemment : les gentilshommes ont seuls le droit de se servir de lances qui ont près de dix pieds de longueur ; les autres sont armés de carabines. Leur habillement consiste dans un long bonnet fourré, une veste verte & rouge, des pantalons de même couleur qui couvrent les bottes jusqu'à la cheville du pied, & une jupe de drap blanc qui descend jusqu'aux

POLOGNE.

genoux. Ils portent la tête rasée selon l'usage des Polonois ; leurs lances, à l'extrémité desquelles est attaché un morceau de drap noir & rouge taillé en queue d'hirondelle, sont plus courtes & plus foibles que celles des Croates autrichiens, mais ils s'en servent de la même manière & avec non moins de dextérité. Les hommes étoient de différentes tailles, mais beaux & bienfaits, quoique défigurés par leurs jupes & leurs pantalons. Leurs chevaux sont pleins de feu & sont estimés très-vigoureux, aussi le roi de Prusse tire-t-il les chevaux de sa cavalerie légère de ce pays ; cette race cependant a été presque ruinée par les dernières guerres civiles, & la noblesse se pourvoit aujourd'hui principalement de chevaux tartares.

Les armées de Pologne & de Lithuanie sont indépendantes l'une de l'autre & commandées séparément par leurs grands généraux respectifs ; en temps de guerre c'est le roi en personne qui commande les armées de la république ; autrefois les grands généraux n'en rendoient compte qu'à la diète.

Mais cette énorme autorité fut limitée en 1768 par l'établissement de la commission de guerre, dont ils sont les présidens perpétuels ; & elle l'a été bien plus encore par la formation d'un département militaire dans le conseil permanent. En 1778 l'armée de Pologne consistoit dans environ douze mille hommes ; celle de de Lithuanie se montoit à environ sept mille, ensorte que les forces du royaume pourroient être portées à un peu plus de dix-huit mille hommes. Une armée aussi peu considérable ne peut suffire pour défendre le pays en cas d'invasion, aussi ce soin est-il laissé à la noblesse que le roi peut faire assembler avec le consentement de la diète. Les palatinats sont divisés en districts, sur chacun desquels il y a des officiers préposés ; & toute personne qui possède une terre libre & noble est obligée à un service militaire, ou seule, ou à la tête d'un certain nombre d'hommes armés suivant l'étendue & la nature de ses possessions. Ces troupes étant ainsi assemblées ne sont obligées de servir que pendant un temps fixé, & on ne peut les obliger à passer les frontières du royaume.

La manière de lever & d'entretenir cette armée est exactement la même qui s'observoit sous le régime féodal. A présent quoiqu'elle soit peu propre à repousser une invasion étrangère, une pareille armée est

un instrument bien dangereux dans les mains d'une faction domestique ; car la promptitude avec laquelle on peut la mettre sur pied facilite la formation de ces confédérations si fatales à la Pologne, qui éclatent dès que l'élection du prince est contestée ou que les nobles sont divisés entr'eux.

POLOGNE.

Il y a deux sortes de confédérations, les premières sont celles qui sont formées avec le consentement du roi, du sénat & de la noblesse, assemblés dans une diète ; par leur moyen la nation entière se réunit pour le bien de la patrie. Les secondes sont des confédérations de divers palatinats qui se liguent pour obtenir le redressement de quelque grief, ou pour s'opposer aux accroissemens du pouvoir royal : elles peuvent être particulières ou générales ; elles sont ordinairement les avant-coureurs d'une guerre civile : la confédération générale dont l'objet est toujours de s'opposer au roi est appelée *Rokoz*, & elle est formée par la réunion des confédérations particulières.

Chaque gentilhomme pouvant entretenir autant de troupes que bon lui semble, on comprend aisément combien un droit aussi dangereux fournit d'occasions de querelles entre les principaux nobles & entre leurs vassaux eux-mêmes. Dans une semblable anarchie il est sans doute bien étonnant que chaque palatinat & le royaume entier ne soient pas plongés dans des troubles continuels & sanglans. C'est une chose qui fait honneur au caractère des Polonois qu'avec tant d'occasions & de moyens de se livrer au goût de la licence ; il règne parmi eux une tranquillité qu'on n'auroit pas cru possible dans une semblable situation.

Les troupes russes ont séjourné si long-temps en Pologne qu'elles peuvent presque être considérées comme une partie de l'armée nationale. Le royaume est sous leur protection, ou en d'autres termes, sous la main de la Russie qui le gouverne comme une de ses provinces. Le roi n'en est dans le fond que le vice-roi, & c'est l'ambassadeur de l'impératrice qui décide de toutes les affaires selon les instructions qu'il reçoit de sa souveraine. Elle tient en Pologne environ dix mille hommes, & dans chaque garnison il y a un certain nombre de russes joint aux troupes nationales. On en compte un millier autour de Varsovie, & à chaque porte de la ville on voit une sentinelle russe & une polonoise. En un mot les troupes russes contiennent les grands

POLOGNE.

& la nobleſſe dans la ſoumiſſion, elles repriment leur licence & préviennent les troubles toujours prêts à renaître. Mais quand la Pologne ſera laiſſée à elle-même, ſi pourtant cela arrive jamais, on les verra éclater avec la même fureur; les partis ſubſiſtent toujours quoique réduits au ſilence, leur inimitié plus envenimée que jamais agitera ce malheureux royaume qui a été ſi long-temps en proie à leurs excès. Quel malheur ne doit pas attendre un pays dont la tranquillité dépend de la préſence d'une armée étrangère?



CHAPITRE VII.

Triste état de la Pologne — Des divers ordres d'habitans, la noblesse, le clergé, les bourgeois, les paysans — De la servitude & de ses dangereux effets — Exemple de quelques nobles qui ont donné la liberté à leurs paysans, & bons effets de ce changement — Juifs — Population de la Pologne.

JE regarde la liberté des polonois comme la source de leur malheureux état, & j'estime d'après les observations que j'ai pu faire, que ce pays est en effet le plus malheureux de tous. Les habitans eux-mêmes n'essaient pas de nier ou de pallier cette triste vérité. Un jour que témoin d'un abus de liberté, j'en marquois ma surprise à un homme versé dans l'étude des loix de son pays, je reçus cette réponse: « Si vous connoissiez la confusion & l'anarchie dans laquelle nous vivons, „ vous ne seriez surpris de rien. Il règne bien des abus dans les états „ les mieux réglés, combien ne doit-il pas y en avoir chez nous qui „ vivons sous le plus détestable de tous les gouvernemens. „ Un autre Polonois déplorant l'effroyable situation de son pays, me disoit: „ Le nom de Pologne subsiste encore, mais nous ne sommes plus „ une nation. La corruption & la vénalité ont gagné toutes les classes. „ Plusieurs des premiers seigneurs ne rougissent point de recevoir des „ pensions des cours étrangères. L'un fait une profession publique d'être „ autrichien, le second d'être prussien, un troisième françois, un qua- „ trième russe. „

POLOGNE.

Tel est ce peuple qui donnoit autrefois la loi à tout le Nord: sans aucune influence au-dehors, pauvre & opprimé au-dedans, il ne lui reste de sa grandeur passée qu'un triste droit à la compassion de ses voisins.

La nation a peu de manufactures & presque aucun commerce; un roi sans autorité; des nobles dont rien ne peut réprimer le pouvoir

POLOGNE.

& les excès ; des payſans qui gémiſſent ſous le joug du deſpotiſme féodal, beaucoup pire que la tyrannie d'un monarque abſolu : je n'avois jamais vu nulle part un partage ſi inégal des fortunes. De quelque côté que je jetaſſe les yeux, des richeſſes immenſes ou une extrême pauvreté, la magnificence & la miſère étoient à côté l'un de l'autre ; en un mot cette liberté ſi vantée par quelques polonois étoit réſervée uniquement aux nobles, & la généralité du peuple n'y avoit aucune part. Les détails ſuivans confirmeront la vérité de cette remarque. On peut diviſer les habitans de la Pologne en quatre claſſes, les nobles, les eccléſiaſtiques, les bourgeois & les payſans. Par les loix de Pologne un noble eſt une perſonne qui poſsède une terre libre, ou qui peut prouver qu'il deſcend de parens qui en ont poſſédé une, qu'il n'eſt attaché à aucune profeſſion, à aucun commerce, ni à aucune demeure particulière. Tous ces nobles, ſelon la lettre de la loi, ſont égaux par la naiſſance, enſorte que tous les honneurs & les titres qu'ils peuvent acquérir, n'ajoutent rien à leur dignité réelle, & ne donnent en particulier aucun droit de préſéance. Par le moyen de leurs repréſentans dans les diètes ils ont une part à l'autorité légiſlative, & dans quelques occaſions, comme aux élections des rois, ils s'aſſemblent en perſonnes, chaque gentilhomme ayant la capacité d'être élu nonce ou ſénateur & même de ſe préſenter lui-même comme candidat pour le trône. Aucun gentilhomme ne peut être arrêté ſans avoir été auparavant jugé & convaincu, excepté dans le cas de haute trahiſon, de meurtre ou de vol ſur les grands chemins, & même alors il faut qu'il ſoit pris ſur le fait ; enfin il ne peut être puni capitalement que par un ordre de la diète.

On peut voir par ce qu'on vient de lire que la nobleſſe polonoiſe doit être extrêmement nombreuſe, puiſque l'on comprend dans cet ordre toute perſonne iſſue de parens ou d'ancètres qui, à quelque époque que ce ſoit, ont poſſédé des terres nobles ; il ſuit auſſi de-là qu'une partie en doit être réduite à la plus grande indigence, & puiſque ſelon les loix de Pologne le commerce & les métiers ſont interdits aux nobles ſous peine d'être dégradés, la plupart d'entr'eux n'ont d'autre reſſource que de s'attacher au ſervice de quelque riche ſeigneur, qui comme les barons de l'ancien régime féodal ſont toujours accompagnés d'un

d'un grand nombre de vaſſaux. La multitude de ces gentilhommes indigens eſt une des ſources des malheurs de la Pologne; auſſi le roi qui eſt plein de conſidération pour la conſtitution angloiſe, ſouhaitoit-il qu'on inſérât dans le nouveau code une loi ſemblable à celle qui règle chez nous les élections des comtés, & qui défendit à toute perſonne qui ne poſſéderoit pas un certain revenu en terres, de voter dans l'élection des nonces. Mais cette propoſition a été ſi mal reçue qu'il n'eſt pas probable que jamais une pareille loi ſoit admiſe.

POLOGNE.

2°. *Le clergé.* Les premiers rois chrétiens de la Pologne accordèrent au clergé des biens & des immunités conſidérables, les plus riches ſeigneurs ſuivirent cet exemple, & les richeſſes de cet ordre s'accrurent ſi rapidement, qu'enfin la diète & en particulier celle de 1669 craignant que la plus grande partie du royaume ne paſsât dans ſes mains, défendit toute nouvelle aliénation en faveur du clergé, & ſous le règne actuel on a confiſqué pluſieurs terres qui lui avoient été données au mépris de cette loi.

Dès le temps où la religion chrétienne a été reçue en Pologne, les évêques ſont entrés dans le ſénat comme conſeillers du roi; ils étoient précédemment nommés par le roi & confirmés par le pape, mais depuis l'établiſſement du conſeil permanent, le roi eſt obligé de choiſir ſur trois candidats que lui préſente le conſeil. Il eſt fait ſénateur en même temps qu'évêque, & jouit auſſitôt des droits attachés à cette première dignité. L'archevêque de Gneſne eſt primat, premier ſénateur & vice-roi pendant l'interrègne.

Les eccléſiaſtiques ſont tous hommes libres, ils ont même des cours de juſtice où l'on juge certaines affaires ſelon le droit canon. Le nonce du pape en a une auſſi qui eſt la cour ſuprême eccléſiaſtique du royaume, devant laquelle on porte l'appel des cours du primat & des évêques. Dans les cas de divorces, de diſpenſes pour des mariages & d'autres affaires de ce genre, on s'adreſſe à la cour de Rome qui tire par ce moyen des ſommes conſidérables de la Pologne. Lorſque cette cour adreſſe une bulle au clergé polonois, il la fait publier & exécuter, ſans qu'il ſoit beſoin de la confirmation du pouvoir civil.

3°. La troiſième claſſe de la nation eſt compoſée des bourgeois ou des habitans des villes, dont les privilèges étoient autrefois beaucoup plus

POLOGNE.

considérables qu'aujourd'hui. L'histoire de Pologne nous apprend que dès le milieu du treizième siècle, Boleslas le chaste, roi de Pologne, accorda à Cracovie & à plusieurs autres villes les droits municipaux qui comprenoient une jurisdiction & la permission aux bourgeois de former un corps & de jouir de certaines immunités. Cet établissement fut très-favorable à la Pologne; plusieurs villes devinrent si florissantes qu'elles envoyoient des députés aux diètes nationales, & y participoient aux résolutions les plus importantes. Un noble pouvoit devenir bourgeois sans se dégrader, & on voyoit des bourgeois devenir officiers de la couronne; mais depuis que la couronne devint absolument élective, les bourgeois virent diminuer leurs privilèges à chaque élection, ils ne purent plus envoyer des députés à la diète, & perdirent ainsi toute influence sur la législation. Une noblesse toute guerrière affecta de mépriser un ordre d'habitans qui par la nature de ses possessions n'étoit pas tenu à porter les armes, mais seulement à en fournir à ceux qui alloient à la guerre; ils ont enfin été réduits aux privilèges suivans qui leur assurent une espèce de liberté.

Ils élisent leur bourguemaître & leurs conseillers, ils font des réglemens pour leur police intérieure, ils ont leurs tribunaux pour les affaires criminelles qui s'y décident sans appel. Quand un bourgeois attaque un noble en justice, l'affaire se porte aux tribunaux des nobles qui prononcent souverainement, si c'est le bourgeois qui est poursuivi par le noble, le premier doit être cité devant le magistrat de la ville à laquelle il appartient, & il n'y a d'autre appel de cette sentence que devant le roi. Cette exemption de la jurisdiction de la noblesse, quoique elle n'ait lieu que dans les causes criminelles a valu à la bourgeoisie un degré d'indépendance bien précieux, puisque sans cela il y auroit long-temps sans doute qu'elle seroit réduite à la servitude comme l'ordre des paysans.

4°. Tel est en effet l'état des paysans en Pologne, comme sous tous les gouvernemens où le régime féodal est resté dans sa force. La valeur d'une terre s'estime moins sur son étendue que sur le nombre des paysans qu'elle contient & qui y sont attachés, & peuvent être vendus comme du bétail à un autre maître.

Il y a cependant en Pologne des paysans allemands d'origine qui

jouiſſent de quelques privilèges refuſés aux payſans polonois. Leur condition eſt meilleure, leurs villages ſont mieux bâtis, leurs champs mieux cultivés, leurs troupeaux plus nombreux, & comparés aux autres ils ſont propres & bien vêtus.

La ſervitude des payſans polonois eſt d'ancienne date & a toujours été très-rigoureuſe. Juſqu'au temps de *Caſimir* le grand, un ſeigneur pouvoit tuer ſon payſan avec une entière impunité, & il ſe portoit pour héritier de celui qui mouroit ſans enfans. En 1347 *Caſimir* établit que celui qui tueroit un payan payeroit une amende, & qu'à la mort de celui qui mourroit ſans enfans ſes biens paſſeroient à ſon plus proche parent. Il donna au payſan le droit de porter les armes, & voulut qu'à ce titre il fut regardé comme un homme libre. Mais toutes les ſages meſures de ce bon & grand prince ne purent ſouſtraire long-temps le malheureux vaſſal à la tyrannie de ſon ſeigneur, ſes loix furent éludées ou abrogées. La maxime reçue de tout temps en Pologne qu'*un eſclave ne peut intenter un procès à ſon ſeigneur* empêche l'effet de la loi qui aſſure au plus proche parent l'héritage du payſan décédé ſans enfans. L'amende pour le meurtre d'un payſan ne peut être exigée que quand un noble eſt convaincu de ce crime, choſe extrêmement difficile. Au contraire les loix qui tendent à aſſurer & à aggraver la ſervitude des payſans ont été expreſſément & ſouvent confirmées. Il y en a entr'autres qui ordonnent des peines très-ſévères contre ceux qui abandonnent ſans congé leur domicile. On les prononce contre eux ſans appel dans des tribunaux établis à cet effet, où ils ſont jugés ſommairement. Tel eſt en effet le malheureux état de cette claſſe d'hommes qu'ils ne peuvent être retenus que par la terreur des peines dans les lieux de leur naiſſance.

Il y a des payſans appartenant à la couronne, & d'autres qui appartiennent à des particuliers. Les premiers établis dans les fiefs de la couronne ou dans les domaines royaux peuvent appeller des jugemens des ſtaroſtes aux cours royales de juſtice, & malgré la partialité qui règne dans ces tribunaux au préjudice du foible & du pauvre, la ſeule poſſibilité de cet appel contient l'injuſtice & ſoutient le payſan juſques à un certain point.

Ceux qui appartiennent à des particuliers ſont abſolument à la

POLOGNE.

discrétion de leurs maîtres; ils n'ont aucune sûreté réelle pour leur propriété ou même pour leur vie. Il est vrai qu'en 1768 on passa un décret qui statue la peine de mort contre le meurtrier d'un paysan, mais cette sûreté n'est qu'apparente, & se réduit en effet à bien peu de chose, car selon les loix il faut pour condamner le meurtrier qu'il soit pris sur le fait, & que le meurtre soit prouvé par le témoignage de deux gentilshommes & de quatre paysans. Si l'on ne trouve pas ce nombre complet de témoins l'accusé en est quitte pour une amende.

Les polonois ne sont pas en général disposés à améliorer la condition des paysans qu'ils regardent à peine comme des créatures nées pour réclamer les droits de l'humanité. Quelques nobles cependant d'un caractère plus humain & d'un esprit plus éclairé ont fait voir qu'ils avoient adopté d'autres principes.

Ils ont essayé de donner la liberté à leurs serfs, & l'événement a prouvé que ce parti étoit aussi judicieux qu'il étoit humain, & que leur propre intérêt s'y trouvoit autant que l'avantage de leurs paysans. Dans les cantons où cet arrangement a eu lieu, la population a considérablement augmenté & le revenu des terres s'est accru du triple.

Le premier noble qui a fait à ses paysans ce beau don de la liberté est *Zamoyski*, ci-devant grand-chancelier, qui en 1760 affranchit six villages dans le Palatinat de Mazovie. L'auteur des *Lettres patriotiques sur la Pologne* m'a fait part des détails que je vais transcrire ici sur les progrès de la prospérité de ces six villages.

Il paroît, dit-il, par les régistres des paroisses que le nombre des naissances, pendant les dix années qui ont précédé immédiatement l'affranchissement de ces villages, étoit de 434. Dans les dix années qui ont suivi cette époque, c'est-à-dire de 1760 à 1770 il y a eu 620 naissances, & de 1770 à 1777, 585. Voilà donc trois périodes aisées à comparer. Durant la première il y avoit par an ... 43 naissances.

Dans la seconde il y en a eu .... 62.

Dans la troisième .... 77.

Si une augmentation aussi rapide avoit lieu dans tout le royaume, quelle ne seroit pas en peu d'années sa population & sa prospérité?

Le revenu de ces six villages s'est accru dans une proportion plus considérable encore. Pendant que les paysans de *Zamoyski* étoient esclaves,

il étoit obligé ſelon la coutume de Pologne de leur bâtir des huttes & des granges à ſes frais, de les fournir de grains pour ſemer, de chevaux, de charrues, de tous les outils néceſſaires à la culture. Depuis qu'ils jouiſſent de la liberté, l'aiſance où ils ſe trouvent leur permet de ſe pourvoir de tout cela à leurs propres frais; au lieu de corvées ils lui payent avec plaiſir une rente annuelle & par là le revenu de ſa terre a preſque triplé. POLOGNE.

En les affranchiſſant ainſi *Zamoyski* leur témoigna quelque crainte qu'ils n'abuſaſſent de la liberté dont ils alloient jouir. La réponſe qu'ils lui firent eſt remarquable. « Quand nous n'avions rien à nous, dirent-ils, » que le bâton qui étoit dans nos mains, rien ne pouvoit nous engager » à avoir une bonne conduite. N'ayant rien à perdre, nous agiſſions » en toute occaſion d'une manière inconſidérée; mais depuis que nos » maiſons, nos terres, notre bétail ſont à nous, la crainte de perdre » tout cela nous ſervira de règle conſtante dans toutes nos actions ». L'événement a prouvé qu'ils avoient raiſon. Pendant qu'ils étoient encore eſclaves, *Zamoyski* étoit ſouvent obligé à payer pour leur compte des amendes à l'occaſion d'excès commis dans l'ivreſſe ou autrement. Ils ſe portoient même quelquefois à attaquer & à tuer des paſſagers. Depuis qu'ils ſont librès ces ſortes de plaintes ſont devenues très-rares.

Ainſi les faits les plus poſitifs détruiſent abſolument ce raiſonnement ſouvent employé par les nobles Polonois, que leurs ſerfs ſont trop déréglés & trop indociles pour ne pas abuſer de la liberté qu'on leur donneroit. *Zamoyski* encouragé par les accroiſſemens de la proſpérité de ſes ſix villages, a affranchi de même les payſans de ſes autres terres.

Son exemple a été ſuivi par *Chreptowitz*, vice-chancelier de Lithuanie & l'abbé *Bryſotoski*, avec un égal ſuccès. Les payſans dans la terre du dernier ont déjà un air ſain & heureux qui les fait paroître une race d'hommes différens de leurs miſérables voiſins. Pénétrés de reconnoiſſance pour ce bon maître, ils ont fait élever une colonne avec une inſcription qui exprime leur affection & leur reconnoiſſance pour lui. Le prince *Stanislas*, neveu du roi, a ſoutenu avec chaleur le projet de l'affranchiſſement. Son jugement, ſon humanité, les principes de liberté & d'égalité qu'il a puiſés durant ſon ſéjour en Angleterre l'ont élevé au-deſſus des préjugés qui ont encore tant de pouvoir ſur l'eſprit de ſes

POLOGNE.

compatriotes. Il a affranchi quatre villages près de Varſovie. Il pouſſe même la bonté juſqu'à diriger les affaires de ceux qu'il a rendus libres. J'ai eu l'honneur de m'entretenir ſouvent avec lui ſur ce ſujet. Il m'a prouvé, de la manière la plus convaincante, que l'intérêt du ſeigneur eſt à cet égard le même que celui de ſon payſan, pourvu que dans le commencement il veuille ſe prêter à le conduire & à l'éclairer. Car telle eſt l'ignorance du plus grand nombre d'entr'eux, l'habitude d'être gouverné & de faire ſervilement la volonté d'autrui, qu'ils ne ſont pas d'abord en état de conduire une ferme avec intelligence. C'eſt ce qui engage le prince, que je viens de nommer, & dont je vénérerai toujours les lumières & la bonté, à s'occuper encore de leurs intérêts; à viſiter leurs chaumières; à leur indiquer les améliorations dont leurs terres ſont ſuſceptibles; à leur enſeigner comment ils doivent gouverner leur bétail & leurs abeilles; à leur faire connoître les erreurs & les mauvaiſes méthodes qu'ils ſuivent à leur préjudice.

L'exemple de ce prince, plus grand encore par ſon humanité que par ſon rang, ne peut manquer de produire ſon effet, ſurtout ſi, comme il ſe le propoſe, il fait connoître au public ſes arrangemens & ſes opérations, & fait voir combien en augmentant le bonheur de ſes payſans, il a augmenté ſes revenus. Malheureuſement ce beau préſent de la liberté ne leur eſt encore aſſuré que pendant la vie de celui qui le leur a fait; ſon ſucceſſeur peut les faire rentrer dans leur ancienne ſervitude. On s'occupe à la vérité du projet d'aſſurer la liberté à ceux qui l'ont une fois obtenue, mais ce projet eſt d'une nature ſi délicate, qu'il ne pourra être propoſé qu'avec beaucoup de précaution & conſolidé que par le temps.

5°. Il faut dire auſſi un mot des Juifs qui ne forment pas une petite partie des habitans de la Pologne. Ils y ſont entrés du temps de *Caſimir* le grand, & y jouiſſent de privilèges qui ne leur ont été accordés nulle part, excepté en Angleterre & en Hollande. De-là vient qu'ils s'y ſont rodipgieuſement multipliés.

Lengnich qui a écrit pluſieurs ouvrages eſtimés ſur la Pologne, dit « que les Juifs ſont un monopole de toutes les branches du commerce » de ce royaume, qu'ils tiennent les auberges & les cabarets, qu'ils » ſont les maîtres-d'hôtel des grands ſeigneurs, & qu'enfin ils y ont

» acquis un tel crédit, qu'on n'y vend & qu'on n'y achète rien que » par le moyen d'un Juif. » *Sobieski* leur accorda une si grande confiance, que la nobleſſe en témoigna le plus grand mécontentement. A ſa mort, on fit revivre une ancienne loi qui fût inſérée dans les *Pacta conventa* qu'on fit ſigner à *Auguſte*, par laquelle on interdiſoit à ce prince d'affermer à un Juif ou à toute perſonne de baſſe naiſſance les revenus de la couronne. POLOGNE.

Ils peuvent s'établir à demeure dans certaines villes, comme à *Caſimir*, *Poſnanie*, &c. Dans d'autres ſeulement pendant les foires ou les diétines. Mais ces reſtrictions ſont mal obſervées. Il eſt difficile de ſavoir leur nombre avec exactitude. Ils paient à la vérité une capitation en Pologne, mais par cela même ils cachent leur nombre, & ſurtout celui de leurs enfans avec tout le ſoin poſſible. Voici une eſtimation qui peut approcher de la vérité. Sur 2,580,796 habitans que contenoit la Pologne-autrichienne, lors du démembrement, on compta 144,200 Juifs. C'eſt environ un dix-huitième. Le dix-huitième des habitans actuels de la Pologne ſeroit 500,000. Si l'on ajoute à ce nombre tous ceux qui ont paſſé en Pologne des provinces démembrées par la Ruſſie, on ne pourra guères ſe tromper en eſtimant leur nombre total de 600,000.

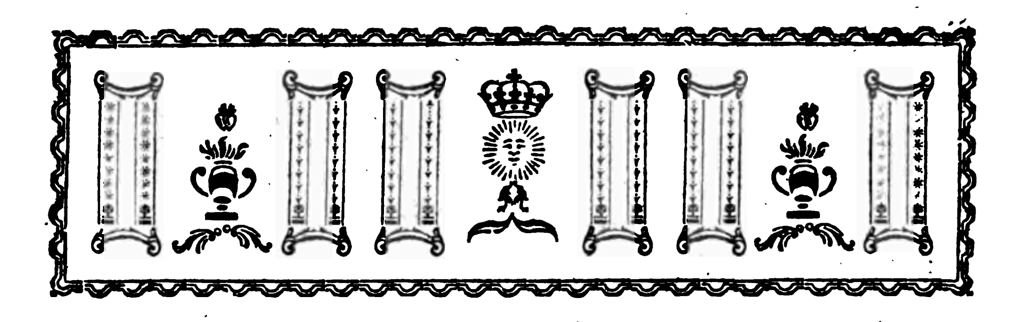
Avant le démembrement, la Pologne contenoit environ 14,000,000 d'habitans. Sur ce que j'ai pu recueillir dans diverſes converſations avec des Polonois inſtruits, ſa population actuelle monte à 9 millions.

En étudiant l'hiſtoire & la conſtitution politique de ce royaume, on voit que les loix féodales autrefois univerſellement reçues en Europe, où il en ſubſiſte encore çà & là plus ou moins de veſtiges, ont été ſucceſſivement abolies chez la plupart des autres nations pour faire place à une adminiſtration plus juſte & plus régulière; tandis qu'en Pologne les circonſtances ſe ſont oppoſées à l'abrogation de ces mêmes loix; elles ont maintenu ce mêlange de liberté & d'oppreſſion, d'ordre & d'anarchie qui forme le caractère le plus marqué du gouvernement féodal. La conſtitution actuelle de la Pologne préſente encore tous les traits les plus frappans de cet ancien régime; une monarchie élective avec un pouvoir très-reſtreint, les grands officiers d'état poſſédant leurs charges à vie & indépendans du roi, des fiefs relevant de la couronne, des

POLOGNE.

ſeigneurs tout puiſſans ; une nobleſſe libre, & le ſeul ordre libre du royaume, poſſédant ſans nulle dépendance ſes terres, ſes fiefs, ſa juriſdiction territoriale, tenue ſeulement à un ſervice militaire ; un commerce avili & languiſſant, des bourgeois opprimés, des payſans eſclaves. Tel eſt l'état de la Pologne, & telles ſont les cauſes de ſa décadence. De-là vient qu'elle n'a pu adopter les loix qui lui auroient aſſuré un état ſtable & tranquille, un bon gouvernement, un commerce floriſſant, une nombreuſe population.





VOYAGE EN POLOGNE.

LIVRE SECOND.

CHAP. I.

Entrée dans la Pologne-autrichienne — Limites des provinces démembrées — Population & production de la Pologne-autrichienne — Arrivée à Cracovie, & description de cette ville; université, palais; citadelle occupée par les confédérés dans les derniers troubles; cathédrale & tombeaux de divers rois de Pologne.

LE 24 Juillet 1778, nous entrâmes en Pologne à quelque distance de *Bilitz*, après avoir traversé le ruisseau de *Biala* qui tombe dans la Vistule; & de-là jusqu'à Cracovie, nous voyageâmes dans le pays que la maison d'Autriche s'est approprié par le dernier partage. POLOGNE.

Ce pays tel que l'impératrice Marie-Thérèse le désigna dans le manifeste

POLOGNE.

où elle le réclamoit, étoit « tout ce qui eſt ſur la rive droite de la
» Viſtule, depuis la Siléſie, au-deſſus de *Sandomir*, juſqu'à l'embou-
» chure de la *San*; & de-là par *Franepole*, *Zamoiſc* & *Rubieſſow* juſqu'au
» *Bog*. De ce fleuve on ſuit les frontières de la Ruſſie rouge à
» *Zabras*, entre la Volhynie & la Podolie; & de *Zabras* en droite
» ligne au *Dnieper*, qui reçoit en cet endroit le ruiſſeau nommé
» *Podhortz*, & enfin les limites qui ſéparent la Podolie de la Moldavie ».

Ces limites étoient tracées ſur une carte de Pologne de *Zannoni*, où la rivière de *Podhortz* limite au levant la portion démembrée de la Pologne en faveur de l'Autriche : mais quand les commiſſaires Autrichiens vinrent ſur les lieux, & voulurent poſer des limites dans l'endroit où le *Podhortz* ſe joint au *Dnieper*, ils ne trouvèrent point de *Podhortz*, ni aucun habitant qui connût ſeulement le nom de cette rivière. Ils allèrent donc plus loin, & ſe ſervant du *Sbrytz* à la place de la rivière qui leur manquoit, ils lui en donnèrent le nom & la firent ſervir de limite. Toutes les provinces cédées ont auſſi changé de nom, & elles ont été incorporées aux états d'Autriche ſous ceux de royaumes de *Galicie* & de *Lodomerie*, dont il eſt fait mention dans quelques anciennes chartes, comme d'états ſitués en Pologne, & relevant de la couronne de Hongrie, à laquelle on prétendit qu'ils avoient dû retourner. La meilleure preuve alléguée pour ſoutenir cette prétention étoit la ſupériorité des forces autrichiennes auxquelles les Polonois n'avoient rien à oppoſer.

On peut juger de l'importance de l'acquiſition que fit la cour de Vienne par le nombre des habitans qu'elle contenoit. Par le dénombrement fait en 1776 il montoit à 2,580,796.

La partie montueuſe de ces provinces produit de beaux pâturages; les plaines ſont en général ſablonneuſes, mais on y recueille du bled, & les forêts y abondent. On y fait un grand commerce de bétail, de cuirs, de cire, de miel. On y trouve des mines de cuivre, de plomb, de fer, & celles de ſel en particulier y ſont d'un grand rapport.

Nous ne traversâmes qu'une langue de terre de la Pologne-autrichienne en allant de *Bilitz* à Cracovie, laiſſant à notre droite la chaîne des monts *Crapack*, les monts *Carpathiens* des anciens. Le pays étoit d'abord inégal, mais enſuite nous ne vîmes que des plaines couvertes

de forêts. Les chemins étoient mauvais, les villages en petit nombre, & misérables au-delà toute expression. On n'y voyoit que des cabanes de bois sâles, & annonçant partout la plus extrême indigence.

Juillet 25. A midi nous arrivâmes au bord de la Vistule & aux limites de l'Autriche-polonoise qui s'étend jusqu'à sa rive méridionale. Nous la passâmes sur un pont, à l'un des bouts duquel est une sentinelle autrichienne, & à l'autre une polonoise. Celle-ci est à l'entrée de *Casimir*, (*) après cela on passe sur un second pont un canal maintenant à sec, nommé l'*ancienne Vistule*, & on se trouve à Cracovie.

C'est une ville ancienne & singulière. Elle a été anciennement la capitale de la Pologne. Les rois y étoient élus & couronnés : mais autrefois presque au centre de la Pologne, elle en est maintenant une ville frontière, tant le royaume a perdu de son ancienne étendue !

Elle est située dans une vaste plaine arrosée par la Vistule qui est large & peu profonde. La ville avec ses fauxbourgs occupe un terrain très-étendu, mais elle est si mal peuplée qu'on y compte à peine seize mille habitans. La grande place qui est au milieu de la ville est fort spacieuse, & on y voit plusieurs maisons bien bâties qui étoient autrefois richement meublées, mais qui sont pour la plupart aujourd'hui ou abandonnées ou prêtes à tomber en ruine.

Il y a plusieurs rues larges & belles qui offrent ce même spectacle de grandeur & de ruine : les églises seules semblent s'être maintenues dans leur premier état. Ce sont les Suédois qui ont commencé les premiers la ruine de cette malheureuse ville, lorsque Charles XII l'assiégea & la prit au commencement de ce siècle ; cependant elle souffrit beaucoup moins alors que durant les derniers troubles, pendant lesquels elle a été plusieurs fois assiégée & prise, tantôt par les confédérés, tantôt par les Russes. On voit encore sur ses murs, & sur ceux de plusieurs maisons les marques des boulets & des bales ; en un mot,

(*) Pour entendre ce que l'auteur dit ici, il est peut-être nécessaire d'ajouter que *Casimir* est un fauxbourg, ou plutôt une ville presque aussi grande que *Cracovie* même, dont elle n'est séparée que par un fossé, son nom lui vient de *Casimir* le grand. Ce prince la bâtit & y fonda l'université qui en est le principal ornement. (*Note du Traducteur.*)

POLOGNE.

Cracovie n'offre plus que les débris de son ancienne magnificence. Le nombre de maisons ruinées ou prêtes à tomber qu'on y voit feroit croire qu'elle a été récemment saccagée, & que l'ennemi ne l'a abandonnée que depuis quelques jours.

La ville est environnée de hautes murailles de briques, soutenues de tours rondes & quarrées, d'une construction le plus souvent très-bisarre, selon l'ancien style de fortifications. Nous y trouvâmes 600 Russes en garnison, dont le quartier est dans le centre de la ville. A chaque porte on voyoit une sentinelle russe & une polonoise, la citadelle étoit entiérement occupée par les Russes.

Je ne négligeai pas de visiter l'université fondée & dotée par *Casimir* le grand ; le bibliothécaire me dit qu'on y comptoit six cent étudians. La bibliothèque ne me parut remarquable à aucun égard : l'université étoit anciennement appelée *la mère de la littérature polonoise*, & c'étoit avec quelque raison, puisqu'elle fournissoit des professeurs & des hommes savans à tous les autres collèges ; mais elle a perdu beaucoup de son lustre depuis que les rois ont transporté leur résidence à Varsovie ; & encore plus pendant les dernières guerres civiles.

Ce fut sous le règne de *Sigismond-Auguste*, dans le seizième siècle, que cette université fut le plus florissante. Plusieurs réformateurs allemands y cherchèrent un asyle contre les persécutions de l'empereur Charles-Quint ; ils y publièrent des traductions des livres sacrés, & d'autres ouvrages théologiques qui répandirent la doctrine protestante dans une grande partie de la Pologne. Ce prince protégeoit les savans de quelque secte qu'ils fussent, & sa tolérance le fit soupçonner d'être incliné en secret pour la nouvelle église. Au midi de la ville, près de la Vistule, s'élève une petite colline ou plutôt un rocher sur le sommet duquel est bâti le palais ; il est environné de murs & de briques qui en font une espèce de citadelle, c'est *Ladislas Jaghellon* qui l'a fait bâtir, mais il reste peu de chose de son ouvrage, la plus grande partie a été détruite par Charles XII en 1702, lorsqu'il entra dans la ville en triomphe après la bataille de *Clissow*. Il a été depuis réparé, & l'on voit encore dans le vieux palais quelques appartemens qu'on a laissé subsister dans leur ancien état ; les salles en sont vastes & d'une belle proportion ; elles sont absolument sans meubles, mais l'on y voit encore des peintures

& divers autres restes qui peuvent faire juger de son ancienne magnificence.

POLOGNE.

Ce palais étoit anciennement la résidence des rois de Pologne, qui depuis le temps de *Ladislas Lokatec* ont été couronnés à Cracovie. Ce prince ordonna qu'à l'avenir la cérémonie du couronnement se feroit toujours dans la cathédrale de cette ville : cet usage a été confirmé depuis par des loix expresses, & les Polonois y étoient attachés avec une espèce de superstition, telle, que J. Sobieski n'osa pas se faire couronner à *Leopol*, quoiqu'il lui importât beaucoup de ne pas s'éloigner de son armée occupée à repousser les Turcs dans le moment de son élection. *Stanislas Letsinski* régna si peu de temps qu'il ne put se faire couronner à Cracovie, & le roi présentement régnant peut être regardé comme le seul monarque polonois dont le couronnement n'ait pas eu lieu dans cette ville avec l'approbation de la diète. En effet elle rendit un décret avant son élection, qui statuoit que pour cette fois le roi seroit couronné à Varsovie, sans préjudice pour la suite des anciens droits de Cracovie, où les joyaux de la couronne qu'on emploie dans la cérémonie sont encore soigneusement gardés ; ils le sont même sous tant de clefs & avec tant de précautions qu'il nous fut impossible d'obtenir la permission de les voir.

Des fenêtres de ce palais on jouit d'une vue fort étendue. Le pays qui environne Cracovie n'est presque qu'une grande plaine sablonneuse ; nous y observâmes deux collines dont l'une est appelée par tradition le tombeau de *Cracus*, duc de Pologne, qui fonda, dit-on, Cracovie l'an 700 ; l'autre est celui de sa fille Venda qui se noya dans la Vistule pour n'être pas obligée d'épouser un homme qu'elle haïssoit.

Ces collines artificielles ont été d'un usage universel dans les anciens temps ; on en trouve encore des vestiges dans tout le nord ; elles servoient à signaler la sépulture des personnages célèbres, & il est assez ordinaire que celles qui sont très-élevées aient été consacrées à quelque héros ou héroïne, tels que sont ici *Cracus* & *Venda*, dont le souvenir mêlé de fables subsiste encore dans la tradition.

A quelque distance de Cracovie nous apperçûmes la forteresse de *Landskrone* située sur un roc ; les confédérés s'en étoient emparés dans les derniers troubles ; un détachement de la garnison qu'ils y tenoient

POLOGNE.

ſurprit la citadelle de Cracovie. Cet exploit brillant mérite d'être connu; la perſonne qui nous montra le palais en avoit été elle-même témoin. A quatre heure du matin, 76 confédérés tous polonois de naiſſance, (*) commandés par un lieutenant nommé *Bytranqski*, entrèrent dans la citadelle par un égout, & ſe jetèrent ſur la garde ruſſe qui n'étoit composée que de 87 hommes. La ſurpriſe & la confuſion des ruſſes furent ſi grandes qu'ils ſe rendirent ſans réſiſtance. La citadelle ainſi occupée, les ruſſes qui étoient dans la ville, loin de pouvoir la reprendre ne purent empêcher M. de Choiſy de s'y jetter avec un corps de 800 confédérés, parmi leſquels on comptoit une quarantaine de françois, la plupart officiers. Ils déſirent même un détachement de 200 ſoldats ruſſes; mais ceux-ci ayant auſſi reçu du ſecours de leur côté furent en état d'aſſiéger la citadelle qui, quoique défendue avec le plus grand courage, capitula au bout de trois mois à des conditions honorables. J'examinai le paſſage ſouterrain par lequel les 76 confédérés entrèrent dans la place; c'eſt un égout, comme je l'ai dit, qui a une petite iſſue du côté de la Viſtule. Ils entrèrent par cette ouverture, & marchant l'un après l'autre, ou plutôt ſe traînant ſur les pieds & ſur les mains dans un eſpace aſſez long, ils en ſortirent par une autre iſſue qui eſt dans l'intérieur du palais, le danger étoit grand, & le ſuccès fit voir ce que peuvent la perſévérance & l'audace.

Nous allâmes viſiter enſuite la cathédrale qui eſt dans l'enceinte de cette même citadelle. Preſque tous les rois de Pologne y ont leur ſépulture. Les loix preſcrivent tous les détails de cette cérémonie comme celle de l'élection & du couronnement des rois. Lorſque le monarque

(*) Dans la plupart des relations qui ont été publiées de cette affaire on lit que les confédérés avoient un officier françois à leur tête. Cet officier étoit, ſelon ces relations, M. de *Vioſmenil*, dont la réputation méritée par beaucoup d'actions d'éclat n'a pas beſoin de l'appui d'aucune fiction. Mais M. *Coxe* aſſure dans une note que le concierge du château qui fut témoin de l'affaire, lui a répété pluſieurs fois qu'il n'y avoit aucun françois, ni officier, ni ſoldat parmi les confédérés. Il reſte à examiner quel degré de foi mérite à ſon tour le récit d'un concierge qui étant Polonois, a pu être auſſi tenté de faire honneur aux Polonois de cette action brillante, que les auteurs françois à des officiers de leur nation. (*Note du Traducteur.*)

décédé a un ſucceſſeur élu, on tranſporte ſon corps en grande cérémonie à Cracovie, où il eſt porté en proceſſion dans l'égliſe cathédrale; ce qu'il y a de particulier dans ce réglement, c'eſt que les funérailles du roi défunt doivent précéder immédiatement le couronnement de ſon ſucceſſeur, & que celui-ci eſt dans l'obligation d'aſſiſter aux obsèques de ſon prédéceſſeur.

POLOGNE.

Les hiſtoriens obſervent ſagement que cette coutume ſingulière avoit été inſtituée pour faire ſentir au nouveau roi la vanité des grandeurs humaines, & pour que l'image de la mort ſe joignant à la pompe qui les environnoit leur rappellât plus efficacement leurs devoirs. Mais il ne ſemble pas que cette précaution ait produit l'effet que l'on en attendoit; on ne voit pas du moins que les rois de Pologne aient fait briller plus de vertu que les autres monarques de l'Europe. Cet uſage tient plutôt aux mœurs des polonois, & à ce principe qu'ils ont adopté de combler leurs princes de marques d'honneur & de reſpect, & de paroître les révérer même après leur mort, tandis qu'ils ne leur laiſſent pendant leur vie qu'une ombre d'autorité.

Les ſépulcres des rois de Pologne n'ont rien de bien magnifique; leurs ſtatues ſont de marbre, mais d'un travail médiocre; quelques-uns ſont ſans inſcription. A la vue des reſtes de *Caſimir* le grand, j'éprouvai le ſentiment d'une profonde vénération; je le regarde comme un des plus grands princes qui aient jamais orné le trône. Ce n'eſt pas cependant la magnificence de ſa cour, ni ſes exploits guerriers, ni la protection qu'il accorda aux arts & aux ſciences qui m'inſpirent ce ſentiment. C'eſt ſon habileté comme légiſlateur, & ſurtout ſa bonté envers les claſſes inférieures de ſon peuple. En liſant l'hiſtoire de ſon règne, on oublie que c'eſt celle du ſouverain d'un peuple barbare dans le commencement du quatorzième ſiècle. La ſupériorité de ſon génie fut telle qu'il s'éleva au-deſſus de ſes contemporains, & qu'il anticipa en quelque ſorte ſur les connoiſſances des temps plus éclairés qui l'ont ſuivi.

C'eſt à lui que la Pologne doit l'acquiſition de la Ruſſie Rouge & du duché de Mazovie; il aſſura par-là les frontières de ſon royaume, particulièrement contre les chevaliers de l'ordre teutonique, & tournant enſuite ſon attention ſur ſon adminiſtration intérieure, il bâtit pluſieurs villes, aggrandit & orna celles qui exiſtoient déjà; il encouragea les

POLOGNE.

ſciences, l'induſtrie & le commerce; il avoit trouvé la Pologne ſans loix écrites; il lui donna un code régulier, dans lequel tous ſes uſages étoient expoſés d'une manière claire & préciſe. La procédure étoit ſimplifiée & perfectionnée, & les payſans protégés autant qu'il étoit poſſible contre les vexations de la nobleſſe. L'affection qu'il portoit à cet ordre avili & maltraité lui avoit fait donner par dériſion le nom de *roi des payſans.* Mais la nobleſſe contre ſa penſée lui donnoit le titre peut-être le plus glorieux que puiſſe mériter un ſouverain, & les regrets de ſes ſujets & la vénération de la poſtérité l'ont bien vengé de cette injure prétendue, en lui aſſurant le rang le plus diſtingué parmi les plus grands rois.

Le tombeau de *Sigiſmond-Auguſte* le dernier de la maiſon de *Jaghellons* me rappela, non ſans un mêlange de regrets & de pitié pour ce malheureux pays, que ce fût avec lui que finit cette eſpèce d'influence héréditaire qui avoit aſſuré la tranquillité des élections pendant une longue ſucceſſion de ſouverains. Depuis l'extinction de cette famille on vit naître toute la confuſion & les déſordres qui ſont la ſuite ordinaire du droit purement électif. A la mort de chaque monarque, la Pologne livrée à de violentes convulſions perdit peu-à-peu toute ſa force, & le ſouverain ſa dignité. Loin de conſerver quelque aſcendant ſur leurs voiſins les Polonois furent obligés de les laiſſer ſe mêler ouvertement de leurs affaires, & de recevoir le plus ſouvent des rois de leurs mains; pluſieurs de ces princes ne purent même ſe maintenir ſur le trône.

De ce nombre un des plus malheureux fut *Jean Caſimir.* Sous ſon règne les Coſaques d'*Ukraine* ſecouèrent le joug de l'ariſtocratie polonoiſe qui s'appéſantiſſoit ſur eux, la Suède triompha pluſieurs fois des Polonois, la nobleſſe ſe ſouleva contre ſon roi qu'elle accuſoit d'indolence, quoique il ne manquât pas de courage à la guerre. Il manquoit encore moins de pénétration, puiſqu'il prédit pluſieurs fois que la foibleſſe du gouvernement & la licence de la nobleſſe occaſionneroient infailliblement un démembrement de la monarchie. Laſſé de tant de troubles, de contradictions, de revers, ce prince ſe détermina enfin à abdiquer après vingt ans de règne à l'âge de 68 ans (en 1668). Il ſe retira en France, où il reprit l'habit eccléſiaſtique; il avoit été premièrement jéſuite & cardinal, Louis XIV lui donna l'abbaye de St. Germain.

Sans

Sans ce bienfait il n'eut pas eu de quoi vivre, car les Polonois lui avoient ôté la penſion qu'ils lui avoient promiſe. Il ne vécut que quatre ans depuis ſon abdication, & on prétend que ce prince n'en ſoutint l'ennui qu'avec le ſecours de *Marie Mignot*, femme extraordinaire, qui ayant été d'abord blanchiſſeuſe, enſuite femme d'un conſeiller de Grenoble, puis du maréchal de l'Hopital, captiva tellement le roi abbé qu'elle l'engagea à l'épouſer ſecrètement.

POLOGNE.

La tombe de *Jean Sobieski* orne auſſi la cathédrale de Cracovie. Quand Charles XII la vit, il s'écria, dit-on, *Quel dommage qu'un ſi grand homme ait dû mourir ?* Quel dommage pourroit-on dire que Charles n'ait imité dans ce prince qu'il admiroit que ſes ſeules vertus militaires? *Sobieski* quoique peut-être le plus grand général de ſon temps étoit grand dans la paix comme dans la guerre ; il réuniſſoit toutes les qualités qui pouvoient être néceſſaires pour défendre ſa patrie, & celles qui pouvoient lui rendre ſa force & ſon luſtre. Il eut du moins la gloire de retarder l'époque de ſa décadence qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de prévenir.

A la diſtance d'environ un mille de Cracovie on voit les reſtes d'un ancien bâtiment nommé le *palais de Caſimir le grand.* Ma vénération pour la mémoire de ce prince m'engagea à le viſiter. Il me parut qu'il ne reſtoit qu'une petite partie de ce qui peut avoir été bâti par ce prince. Quelques colonnes de marbre renverſées & diſperſées atteſtent ſeulement ſon ancienne magnificence. Mais la plus grande partie du bâtiment eſt évidemment d'un temps plus moderne. *Caſimir* faiſoit ſon ſéjour le plus ordinaire dans ce palais. On voit un monticule de terre dans le jardin qu'on nomme encore la tombe d'*Eſther.* C'étoit une belle Juive que Caſimir aimoit beaucoup, & à laquelle on dit que les Juifs doivent ces privilèges ſi étendus qui ont fait appeler la Pologne le *paradis des Juifs.* Pour moi, je croirois en conſidérant le caractère de Caſimir que ce fut plutôt à ſa politique qu'à ſa maîtreſſe que les Juifs durent ces privilèges. En les attirant en Pologne il vouloit ſans doute y appeler le commerce, l'induſtrie, les richeſſes. Mais leur état floriſſant n'eſt pas uniquement l'effet des droits dont ils jouiſſent, ils le doivent ſans doute auſſi à leur induſtrie, & ſurtout à l'oppreſſion ſous laquelle la nobleſſe tient le peuple de Pologne, à ſes préjugés & à ſon indolence.

CHAPITRE II.

Manière de ſaluer & habillemens des Polonois — Deſcription des ſalines de Vielitska — Leur étendue & leur produit.

POLOGNE.

Les Polonois paroiſſent avoir une grande vivacité & ils geſticulent beaucoup en parlant; leur manière de ſaluer eſt d'incliner la tête & de ſe frapper la poitrine d'une main en étendant l'autre vers la terre, mais quand un homme du peuple rencontre un ſupérieur, il baiſſe la tête preſque juſqu'à terre en remuant en même temps la main avec laquelle il touche le bas de la jambe de la perſonne à qui il veut marquer ſon reſpect. Les hommes de toute condition portent aſſez généralement des mouſtaches & ſe raſent la tête, à la réſerve d'un cercle de cheveux qu'ils laiſſent ſur le ſommet. L'habillement d'un payſan en été n'eſt autre choſe qu'une chemiſe & des caleçons de mauvaiſe toile, il n'a ni ſouliers ni bas, mais un chapeau rond ou un bonnet. Les femmes du peuple portent ſur leur tête une eſpèce de voile de linge blanc, ſous lequel leurs cheveux ſont noués & pendent en deux treſſes : j'en ai vu pluſieurs avec une longue pièce de toile blanche ſuſpendue autour du viſage & qui le couvroit juſqu'aux genoux. Cette ſingulière eſpèce de voile les fait reſſembler à des pénitentes. L'habillement des perſonnes de qualité, hommes & femmes, eſt des plus élégans; celui des hommes eſt une veſte avec des manches, ſur laquelle ils portent une robe de différentes couleurs qui deſcend au-deſſous du genou & eſt attachée à la veſte avec une ceinture; les manches de cette robe ſont en été attachées derrière les épaules. Le ſabre eſt une partie eſſentielle de l'habillement des gentilshommes; en été leur robe eſt de ſoie; en hiver de drap ou de velours, ornée de fourrures; le bonnet eſt auſſi fourré; les bottines ſont de cuir jaune avec des talons garnis de fer ou d'acier. L'habillement des dames eſt une ſimple polonoiſe ou longue robe bordée de fourrures.

Si l'on conſidère les traits, le regard, les coutumes, & tout l'exté-

rieur des Polonois, on trouvera qu'ils ressemblent plutôt aux peuples Asiatiques qu'aux Européens. Leurs ancêtres ont été indubitablement un peuple tartare. *Mascow*, historien allemand, très-versé dans les antiquités des nations remarque que la manière dont les Polonois portent leurs cheveux est un des plus anciens indices de leur origine. Dès le cinquième siècle quelques-unes de ces peuplades que l'on comprenoit sous le nom de Scythes avoient la même coutume. *Priscus* le rhéteur qui accompagnoit Maxime, envoyé par Théodose II à la cour d'Attila, représente un seigneur Scythe, dont la tête étoit rasée en forme circulaire, précisément de la même manière que les Polonois observent encore aujourd'hui. (*Capite in rotundum raso*). POLOGNE.

Avant que de quitter cette partie de la Pologne, nous voulûmes visiter les fameuses mines de *Wielitska*, à huit milles de Cracovie; ces mines se trouvent dans une chaîne de collines qui se joint au nord avec les monts Crapack. Elles ont pris leur nom du petit village de de Wielitska; mais dans les pays étrangers, on les appelle quelquefois les mines de Cracovie.

A notre arrivée à Wielitska, nous nous rendîmes à une des entrées de la mine: on attacha trois petits lits de sangles autour de la grande corde qui sert à monter le sel; nous nous y trouvâmes commodément assis, & nous descendîmes ainsi doucement sans la moindre apparence de danger, environ 160 verges au-dessous de la première couche de sel. Ayant quitté nos lits, nous descendîmes par un long chemin, quelquefois assez large pour que plusieurs voitures y pussent passer de front; quelquefois coupé en forme de degrés taillés dans le sel qui ont la grandeur & la commodité de l'escalier d'un palais; chacun de nous portoit un flambeau, & plusieurs guides nous précédoient avec des lampes à la main. La réflexion de ces lumières sur les côtés brillans de la mine produisoit un très-bel effet; mais nous ne lui trouvâmes pas cet éclat que les auteurs de quelques rélations comparent à celui des pierres précieuses.

Le sel qu'on tire de cette mine est appelé sel vert, je ne sais pas pourquoi, car sa couleur est gris de fer; quand il est pilé il est de couleur de cendre, comme ce que nous appellons du sel brun; ce sel a d'autant plus de qualité qu'on le prend plus avant dans la mine; à

POLOGNE.

la surface il est mêlé de parties pierreuses, plus bas on dit qu'il est parfaitement pur, & il n'est plus question que de le piler pour l'employer ; comparé cependant avec notre sel marin il est d'une qualité bien inférieure ; ensorte qu'on ne peut douter qu'il ne s'y trouve quelque mêlange de parties hétérogènes, mais il n'en est pas moins propre aux usages ordinaires. Sa dureté égale à celle de la pierre oblige les mineurs à se servir de pioches & de haches pour le couper avec beaucoup de peine en grandes pièces dont plusieurs pèsent 6 à 700 livres. Ces grandes masses sont élevées avec des cabestans, mais les petites sont portées par des chevaux le long d'une galerie tournante qui s'élève jusqu'à la surface de la terre. Outre ce sel gris les mineurs découvrent de petits cubes de sel blanc transparent comme le crystal, mais ils sont rares ; ils trouvent aussi quelquefois dans le sel des morceaux de charbon & de bois pétrifié. La mine paroît inépuisable, comme on peut en juger par ce que je vais dire de son étendue ; sa largeur connue est de 1115 pieds ; sa longueur de 6691 pieds, sa profondeur de 743. Ceux qui la connoissent le mieux supposent avec beaucoup de probabilité qu'elle se divise en plusieurs branches qui suivent différentes directions dont on ne peut connoître l'étendue, puisque l'on n'a pu calculer que celle de la partie qui a été fouillée. Notre guide n'oublia pas de nous faire observer comme une des curiosités les plus remarquables de ce lieu de petites chapelles creusées dans le sel où l'on dit la messe certains jours de l'année. Une de ces chapelles a plus de 30 pieds de longueur sur 25 de largeur ; l'autel, le crucifix, les ornemens, les statues de plusieurs saints, tout y est fait de sel.

Plusieurs des excavations d'où le sel a été tiré sont d'une immense étendue. Quelques-unes sont soutenues par des poutres, d'autres par de grands piliers de sel qu'on y a laissés dans ce dessein. D'autres quoique très-vastes n'ont aucun support dans le milieu. J'en remarquai une de cette dernière sorte qui avoit certainement 80 pieds de haut, & qui étoit si longue & si large que dans cette obscurité souterraine elle sembloit n'avoir point de limites ; le plafond de cette voûte étoit tout plat ; c'est sans doute l'étendue immense de ces chambres, les spacieux passages ou galeries qui communiquent de l'une à l'autre ; les chapelles dont je viens de parler & les couverts construits en quelques

endroits pour les chevaux & le fourrage qui ont donné lieu à ces relations exagérées, où l'on assure que ces mines contiennent plusieurs villages habités par un peuple qui n'a jamais vu la lumière du jour. Il est certain qu'il y auroit assez de place ici pour recevoir une colonie nombreuse, mais le fait est que les mineurs ne demeurent jamais sous terre plus de huit heures de suite, après lesquelles ils sont relevés par d'autres. Ces mines sont assez merveilleuses par leur vaste étendue & leur profondeur pour n'avoir pas besoin qu'on exagère en les décrivant. Nous les trouvâmes parfaitement sèches sans aucune vapeur ni humidité, & dans toute la partie que nous parcourûmes nous n'observâmes qu'une seule petite source qui est imprégnée de sel. C'est un phénomène bien admirable dans l'histoire du globe que cette énorme masse de sel. M. Guettard qui l'a visitée avec beaucoup d'attention & en a donné une rélation, nous apprend que la première couche de terre qu'on trouve à la surface au-dessus de la mine est de sable, la seconde d'argile mêlée en quelques endroits de sable, de gravier & de corps marins pétrifiés, la troisième de pierre calcaire. De toutes ces circonstances il conclut que ce terrain doit avoir été anciennement couvert par la mer, & que le sel est un dépôt qui s'est formé graduellement par l'évaporation de ses eaux.

POLOGNE.

Il y a plus de 600 ans qu'on exploite cette mine, puisqu'il en est déjà fait mention dans les annales de Pologne en 1237, comme d'une découverte qui n'étoit pas récente. Il n'est pas aisé d'en deviner l'époque; les produits en ont été long-temps affectés aux revenus particuliers du roi. Avant le partage de la Pologne cet objet formoit une partie considérable du revenu du roi, puisqu'on l'estimoit d'environ 3,500,000 florins de Pologne; ou 97,222 livres sterlings. Ce revenu appartient à présent à l'empereur, la mine étant située dans la province qu'il a démembrée de la Pologne; mais dans le temps que nous l'avons visitée, ce revenu avoit beaucoup diminué; les commissaires autrichiens ayant imprudemment haussé le prix du sel, persuadés que les Polonois seroient également obligés de l'acheter d'eux, le roi de Prusse profita habilement de cette circonstance pour faire venir une grande quantité de sel, particulièrement d'Espagne, par les ports de Dantzic, de Memel & de Kœnigsberg, d'où il le fit transporter sur des barques en

POLOGNE.

remontant la Viſtule juſques dans l'intérieur de la Pologne. Par ce moyen il fournit de ſel une grande partie de ce royaume à un prix inférieur à celui du ſel d'Autriche ; auſſi en 1778 le ſel de *Wielitska* ne ſe vendoit qu'aux habitans des diſtricts des pays qui touchent aux frontières de la Pologne autrichienne.

Je n'ai jamais vu de pays auſſi dénué de tout ce qui peut intéreſſer un moment l'attention du voyageur le plus curieux que celui qu'on parcourt en allant de Cracovie à Varſovie ; il eſt preſque toujours uni, & le plus ſouvent couvert de forêts vaſtes & ſombres. Et là où il eſt plus découvert l'horiſon eſt pourtant encore environné de forêts. Les arbres les plus communs ſont des pins, des ſapins, des hêtres, des bouleaux & de petits chênes. Quelques pâturages ſe trouvent çà & là entremêlés dans ces bois avec un petit nombre de champs peu fertiles. On ne peut imaginer un ſpectacle plus triſte. Un lugubre ſilence règne dans cette vaſte contrée, ou plutôt dans cette ſolitude, car on n'y apperçoit que rarement des veſtiges humains, & moins encore d'un peuple civiliſé. Quoique nous fuſſions dans la grande route qui va de Cracovie à Varſovie, nous fîmes 258 milles d'Angleterre ſans rencontrer plus de deux carroſſes & une douzaine de chariots. Le pays étoit à-peu-près auſſi déſert. Nous rencontrions ſeulement à de grandes diſtances l'un de l'autre quelques villages compoſés de huttes de bois éparſes confuſément, dont la ſeule vue annonçoit la misère générale du pays. Dans cet amas de huttes le ſeul endroit où des étrangers puiſſent trouver un abri ſont les chaumières appartenantes à des Juifs ; mais on n'y trouve ni meubles ni aucune eſpèce de commodités. Rarement pûmes-nous obtenir d'autre chambre que celle où ſe tenoit toute la famille. Des œufs & du lait étoient notre plus grand luxe, mais nous ne pouvions pas toujours en avoir. Nos lits étoient de la paille étendue ſur la terre, heureux d'en trouver qui fût propre. Et quoique nous fuſſions accoutumés depuis long-temps à ſouffrir toute ſorte de fatigues & de privations, quoique nous ne fuſſions ni délicats ni difficiles à contenter, nous nous trouvâmes très à plaindre dans ce pays de déſolation. Notre uſage avoit été dans la plupart des pays de ne voyager que de jour pour que rien d'intéreſſant n'échappât à nos regards ; mais ici nous préférâmes d'aller nuit & jour, afin d'éviter de nous arrêter dans ce ſéjour de la

ſaleté & de la misère, perſuadés que l'obſcurité de la nuit ne nous déroboit que de ſombres forêts & un pays pauvre & malheureux. POLOGNE.

Les habitans étoient en effet les plus indigens, les plus humbles, les plus malheureux humains que nous euſſions encore vus dans nos voyages. Dès que nous nous arrêtions, ils s'amaſſoient en foule autour de nous, & nous demandoient la charité de la manière la plus ſoumiſe.

Après une marche ennuyeuſe & fatigante, nous nous trouvâmes enfin dans le voiſinage de Varſovie, mais les chemins continuant à être mauvais, le pays mal cultivé, les fauxbourgs de cette ville un amas de huttes & de chaumières comme les villages, nous ne penſions pas d'être près de la capitale de la Pologne, quand nous apprîmes que nous y étions arrivés.



CHAPITRE III.

Arrivée à Varſovie — Deſcription de cette ville — Préſentation au roi — Palais & potraits des rois de Pologne — Société littéraire — Fête à la maiſon de plaiſance de S. M. — Souper dans le jardin du prince Poniatowski — *Deſcription d'une fête champêtre donnée à* Povonski *par le prince* Czartoriska.

POLOGNE.

La ſituation de Varſovie n'eſt pas déſagréable. Cette ville eſt bâtie en partie dans une plaine, en partie ſur la pente peu ſenſible d'une colline qui s'élève ſur les bords de la Viſtule. Ce fleuve a dans cet endroit à-peu-près la largeur de la Tamiſe ſous le pont de *Weſtminſter*, mais il a peu de profondeur en été. La ville & ſes fauxbourgs occupent une vaſte étendue de terrain. On y compte entre ſoixante & ſoixante-dix mille habitans, dont un nombre conſidérable eſt d'étrangers. En général Varſovie a l'air triſte par une ſuite de ce contraſte de richeſſe & de pauvreté, de luxe & de misère qui ſe fait ſentir dans tout ce malheureux pays. Les rues ſont grandes, mais mal pavées, les égliſes & les bâtimens publics vaſtes & magnifiques, les hôtels ou palais des grands ſont beaux & nombreux, mais les maiſons, ſurtout dans les fauxbourgs, ne ſont pour la plupart que des cabanes chétives & mal-bâties.

Le 2 Août. Le miniſtre d'Angleterre étant abſent, nous portâmes nos lettres de recommandations au comte *Rzewuski* grand maréchal de la couronne qui nous reçut avec beaucoup de politeſſe, & nous indiqua le dimanche ſuivant au matin pour être préſentés au lever du roi. Au temps fixé nous nous rendîmes à la cour, & on nous introduiſit dans la ſalle d'audience où les principaux officiers de la couronne attendoient que S. M. parût. J'obſervai quatre buſtes dans cette ſale qui y ont été placés par ordre du roi préſentement régnant. Celui d'Eliſabeth reine d'Angleterre, celui de Henri IV, celui de Jean Sobieski, & celui de l'impératrice de Ruſſie.

Le

Le roi étant sorti nous lui fûmes présentés. Il parla à chacun de nous de la manière la plus obligeante, nous dit plusieurs choses agréables sur la nation Angloise, sur son séjour à Londres dont il avoit été fort satisfait, & finit en nous invitant à souper pour le même soir. Ce prince a une belle figure & beaucoup d'expression dans les traits; il est brun, a le nez aquilin & un coup-d'œil pénétrant. Il a quelque chose d'extrêmement engageant dans son ton & dans ses manières, & un mélange rare de douceur, de bonté & de dignité. C'est le premier roi de Pologne qui a quitté l'habit national pour adopter le nôtre, & qui n'ait pas porté les cheveux rasés à la polonoise : son exemple a eu beaucoup d'imitateurs, & je fus surpris de voir si peu de grands seigneurs dans le costume du pays. Les Polonois sont cependant en général si attachés à ce costume que dans la diète qui s'assembla avant l'élection du roi on proposa d'insérer dans les *pacta conventa* un article qui obligeroit le roi à se vêtir à la Polonoise, mais cette proposition ne fut pas adoptée, & on laissa au roi la liberté de suivre son goût. A la cérémonie du couronnement il laissa même l'ancien habit royal qui étoit d'usage, pour une robe d'un goût plus moderne, & porta ses cheveux étalés & flottans sur les épaules.

POLOGNE.

Après le lever nous visitâmes le palais. Il a été bâti par Sigismond III, & a été dès-lors le séjour le plus ordinaire des rois. *Varsovie* est beaucoup mieux située pour une capitale que Cracovie. Elle est presque au centre du royaume & la diète s'y assemble. Le palais est bâti sur un terrain qui s'élève au-dessus de la Vistule. On y jouit d'une très-belle vue sur cette rivière & sur les environs. Près de la salle d'audience est une autre salle revêtue de marbre que S. M. actuellement règnante a consacré par une inscription à la mémoire des rois de Pologne : *Regum memoriæ dicavit Stanislaus Augustus hocce monumentum* 1771. Les portraits des rois y sont rangés selon l'ordre chronologique, depuis *Boleslas* jusqu'au roi régnant dont le portrait n'est pas fini. Tous ces portraits sont de *Bacciarelli* & bien peints. Les plus anciens sont l'ouvrage de l'imagination du peintre, mais celui de *Ladislas II* & de la plupart de ses successeurs sont peints sur des originaux. Il résulte de toute cette collection un effet agréable, & c'est une table généalogique qu'on ne peut voir qu'avec plaisir.

POLOGNE.

Le roi donne à dîner tous les jeudis dans cette salle aux hommes de lettres les plus distingués. Il est le président de cette assemblée & y est aussi supérieur par les grâces de sa conversation que par son rang, car il ne croit pas au-dessous de lui quoique souverain de plaire & d'être aimable. Les personnes admises dans cette société y lisent dans l'occasion des mémoires sur différens sujets d'histoire, de physique & de philosophie. Dans le temps où nous étions en Pologne il étoit question de proposer à la diète un code de loix. Différens essais de ce code, des observations sur la législation en général, & celle de la Pologne en particulier étoient conséquemment les objets dont l'assemblée s'occupoit. Le roi encourage particulièrement tout ce qui peut contribuer à perfectionner la langue polonoise qui a été fort négligée sous les deux derniers de ses prédécesseurs auxquels elle étoit absolument inconnue. Il aime la poésie; ainsi ce genre de composition est bien reçu dans l'assemblée. Il y a un appartement voisin où l'on voit les portraits des principaux membres qui la composent.

Nous nous rendîmes à huit heures du soir à une des campagnes de S. M. conformément à l'invitation que nous avions reçue. Elle est située au milieu d'une belle forêt à environ trois milles de Varsovie. La maison n'est composée que d'un sallon & de quatre appartemens avec une salle pour les bains au rez-de-chaussée. Cette salle l'a fait nommer la *maison des bains*. Au-dessus sont autant d'appartemens disposés & ornés avec tout le goût possible. Le roi nous reçut avec une admirable affabilité. Son frère & deux de ses neveux étoient présens avec quelques personnes de qualité des deux sexes qui forment sa société particulière. Il y avoit deux tables de whist; ceux qui ne jouoient pas se promenoient & le roi qui joue rarement s'entretenoit avec eux. A neuf heures & demi nous suivîmes S. M. dans un appartement voisin où le souper étoit servi. Il n'y avoit que huit couverts sur une petite table ronde, & le souper consistoit dans un seul service & le fruit. Le roi s'assit & ne mangea pas. Il parla long-temps sans se rendre le maître de la conversation. Après souper le roi ayant repassé dans le sallon forma un petit cercle autour d'une table, & nous ayant fait asseoir, la conversation continua sur le ton de la plus grande aisance jusqu'à minuit. Avant que de se retirer il donna ordre à un des seigneurs qui

étoient préſens de nous faire voir tout ce que Varſovie peut offrir de curieux à un étranger. Cette marque de bonté nous pénétra de reconnoiſſance & nous annonça de plus grandes diſtinctions encore.

Le 5 Août. Nous eûmes l'honneur de dîner avec S. M. à la même maiſon de plaiſance, & nous en fûmes reçus avec la même affabilité. Juſqu'ici elle nous avoit toujours parlé françois, mais ce jour-là elle me fit l'honneur de converſer avec moi en anglois qu'elle parle très-bien. Elle me témoigna une grande prédilection pour notre nation, & me ſurprit par la connoiſſance extraordinaire qu'elle avoit de notre conſtitution, de nos loix, de notre hiſtoire, & qui ſuppoſoit une étude très-approfondie de ces matières. Toutes les remarques du roi étoient pertinentes, juſtes, raiſonnées. Il connoît à fond nos meilleurs auteurs, & ſon enthouſiaſme pour *Shakeſpeare* ſuffiroit ſeul pour me prouver à quel point il entend notre langue, & eſt ſenſible aux vraies beautés de la poéſie. Il me fit beaucoup de queſtions ſur l'état des arts & des ſciences en Angleterre, & me parla avec admiration de la protection & des encouragemens que notre monarque accorde aux beaux arts & à toutes les branches des ſciences. Après avoir pris congé nous parcourûmes la forêt & les autres maiſons que le roi y a fait bâtir & dans leſquelles il ſéjourne quelquefois. Elles ſont toutes bâties dans un genre différent, mais avec beaucoup de goût & d'élégance. Le roi aime & cultive l'architecture. Il fait lui-même les deſſins de ſes bâtimens, de leur diſtribution & de leur décoration.

Le même ſoir nous eûmes le plaiſir de retrouver S. M. chez ſon frère le prince *Poniatowski* qui nous donna une fête très-agréable dans un jardin voiſin de ſa maiſon de plaiſance, orné de très-beaux bâtimens. Nous y arrivâmes à neuf heures. A une journée accablante par la chaleur ſuccédoit la plus belle ſoirée. Après nous être promenés autour du jardin, nous fûmes conduits dans une grotte formée par un rocher artificiel, des côtés duquel ſortoit une ſource qui tomboit en murmurant dans un baſſin. A peine étions-nous aſſemblés dans ce lieu délicieux que le roi parut; nous allâmes le recevoir, & après les complimens d'uſage nous revînmes dans la grotte & nous nous aſsîmes ſur un banc couvert de mouſſe.

La lune venoit de ſe lever & rendoit ce ſpectacle encore plus

POLOGNE.

brillant. Je me trouvai placé à côté du roi, car toute étiquette étoit bannie de ce lieu; il me parla en anglois de divers ſujets de littérature, de ſcience & d'hiſtoire. Dans le cours de la converſation je me haſardai à lui demander s'il y avoit de belles poéſies en langue polonoiſe. S. M. me répondit : nous avons quelques poéſies légères qui ne ſont pas ſans mérite, & un poëme épique médiocre. Mais le meilleur ouvrage de poéſie ſans aucune comparaiſon qui exiſte dans notre langue eſt une traduction de la Jéruſalem délivrée du Taſſe. Elle eſt très-ſupérieure à toutes les traductions qu'on a faites de ce poëme en d'autres langues. Des Italiens qui ont du goût & du jugement l'ont trouvée très-peu inférieure à l'original. Je pris enſuite la liberté de demander à S. M. quels étoient les hiſtoriens les plus eſtimés de Pologne. Elle me répondit qu'il n'y avoit dans la langue polonoiſe aucune bonne hiſtoire de ce royaume, ce qui ſembloit être une eſpèce de honte pour la nation, mais le roi ſe flattoit qu'elle ne mériteroit bientôt plus ce reproche; parce qu'il y avoit dans ce moment un homme de génie & de ſavoir, extrêmement propre à ce travail, qui s'en occupoit. Sur ce que je parus étonné que la nation polonoiſe fût preſque la ſeule qui n'eût point d'hiſtoire écrite dans ſa propre langue, S. M. voulut bien m'apprendre que les Polonois avoient pluſieurs hiſtoires excellentes, mais toutes écrites en latin. « La connoiſſance de cette langue, ajouta-t-elle, eſt très-» commune en Pologne. (1) Nos anciennes loix étoient toutes en » latin, & cet uſage a duré juſqu'au règne de Sigismond Auguſte ſous » lequel on commença à ſe ſervir de l'idiome vulgaire. Les anciens » *pacta conventa* furent toujours écrits en latin juſqu'au règne de Ladis-» las IV. » Cette converſation durant laquelle je ne ſavois ce que je devois admirer le plus des connoiſſances ou de la bonté du roi, fut interrompue par le prince qui propoſa de faire un tour dans le jardin avant le ſouper. Il nous conduiſit, & la compagnie le ſuivit. Nous paſsâmes par un long ſouterrain qui formoit divers détours, & n'étoit éclairé que çà & là par la foible clarté d'une lampe. Nous arrivâmes

(1) J'ai eu plus d'une occaſion de remarquer combien le latin eſt familier aux Polonois. Un jour que je viſitois une priſon, je converſai dans cette langue avec un ſimple ſoldat qui étoit en ſentinelle à la porte & qui le parloit fort aiſément.

enfin à une porte qui sembloit celle d'une cabane, elle s'ouvrit, & alors nous nous trouvâmes à notre grand étonnement dans un sallon superbe éclairé par un nombre infini de lampions. C'étoit une rotonde couverte d'un dôme élégant & de la plus belle proportion. Dans sa circonférence on avoit ménagé quatre niches ou cabinets entre des colonnes de marbre artificiel, où étoient placés des sophas, & dont le fond étoit des peintures à la fresque, représentant les triomphes de Bacchus, Silène, l'Amour, & les victoires de l'impératrice de Russie sur les Turcs. Nous étions occupés à admirer toutes les beautés de cette rotonde lorsque nos oreilles furent soudain frappées & charmées par une musique excellente. Nous en jouissions sans pouvoir comprendre d'où elle partoit, lorsqu'une table magnifiquement servie s'éleva tout-à-coup au milieu du sallon comme par l'effet d'un pouvoir magique. Nous y prîmes place avec le roi, le prince & une compagnie choisie. Nous étions enchantés de la beauté du sallon, de l'hospitalité du prince, & de l'affabilité du roi qui loin de chercher à en imposer à la compagnie animoit tout par la vivacité de son esprit & les charmes de sa conversation. Je n'ai jamais passé une soirée plus agréable. La conversation étoit enjouée & sensée tout-à-la-fois, l'aisance, la liberté y régnoient. Privé de l'éclat de la couronne qui peut éblouir les yeux, le roi de Pologne seroit également recherché partout comme un des hommes les plus polis & les plus aimables de l'Europe. Il a un fond étonnant de connoissances propres à rendre sa conversation intéressante, & je n'ai jamais eu l'honneur d'en jouir sans en avoir été également charmé & instruit. Il ne se retira qu'à une heure après minuit avec toute la compagnie, & nous retournâmes à Varsovie extrêmement satisfaits.

POLOGNE.

J'ai eu de fréquentes occasions de remarquer l'élégance & le luxe qui régnent dans les maisons & les campagnes des seigneurs polonois. Ils semblent y avoir réuni par un heureux choix les modes angloises & françoises.

Dans les fêtes, les parties de plaisirs, ils poussent la recherche très-loin, ils n'épargnent aucune dépense, ils ont un goût très-bon, ils excellent surtout à causer d'agréables surprises. Nous éprouvions chaque jour les effets de leur politesse hospitalière. Mais la fête champêtre

POLOGNE.

que nous donne la princesse *Czartoriska* surpassa tellement toutes les autres, que je crois devoir en donner ici une description.

Povonski maison de plaisance du prince Adam Czartoriski, est à environ trois milles de Varsovie au milieu d'une forêt. Le terrain en est parsemé ça & là, de petites collines qui forment une agréable variété; une rivière le traverse, & on y a ménagé dans le goût anglois un mèlange de prairies & de bois avec des promenades qui coupent ces bois & suivent les contours de la rivière.

La maison est bâtie sur une petite colline, & représente une chaumière construite comme celle des paysans, de troncs d'arbres couchés les uns sur les autres & joints ensemble avec de la paille & de la terre. Outre un bâtiment principal occupé par le prince & par la princesse, il y a des cabanes séparées pour les enfans & leurs domestiques, chacune desquelles à une enceinte fermée avec un jardin. Ce groupe de chaumières figure un village composé de huttes éparses. On découvre ensuite en se promenant des bâtimens d'un autre genre. Ce sont des pavillons pour prendre le frais, des couverts rustiques, des ruines dispersées ça & là. Les écuries ont la forme d'un amphitéâtre à moitié détruit. Des ponts dans un goût fantastique composés grossièrement de troncs d'arbres & de branches ployées ensemble donnent encore un plus grand air de vérité à ce spectacle champètre.

En arrivant, nous nous rendimes à la principale cabane où la princesse nous attendoit. Nous pensions que l'intérieur représenteroit comme le dehors la simplicité rustique de la maison d'un paysan, mais nous fûmes bien surpris d'y trouver tout ce que la magnificence & le goût peuvent réunir. Tous les appartemens étoient décorés de la manière la plus somptueuse. La beauté des bains étoit surtout remarquable. Les côtés de cet appartement étoient revètus du haut en bas de la plus belle porcelaine de Dresde dont chaque carreau étoit orné d'une bordure peinte en festons avec beaucoup de goût. Cette seule dépense devoit avoir été prodigieuse, puisque j'ai su qu'il y avoit dans ce sallon au moins trois mille de ces carreaux de porcelaine, chacun desquels coûte trois ducats à Dresde. Après avoir parcouru tous les appartemens, nous allâmes voir une enceinte attenant à la maison qui est formée par de grands blocs de granit entassés les uns sur les autres, & par des arbres renversés, placés

de maniere à former le coup-d'œil le plus naturel & le plus pittoresque. Après avoir pris le thé dans ce lieu sur une belle pelouse, nous allâmes voir les diverses cabanes appartenant aux enfans; chacune est bâtie dans un goût particulier, mais avec la même élégance. Au dehors tout est disposé pour représenter le séjour d'une famille heureuse de cultivateurs. Au dedans tout est l'ouvrage du goût & de la richesse. Je n'ai jamais vu la simplicité & la magnificence former un contraste aussi frappant.

Nous parcourûmes ensuite le parc qui est arrangé selon notre goût anglois. La compagnie se réunit après cela sous une tente turque d'une construction aussi riche que singulière, élevée dans un lieu retiré & agréable près de cet amphithéâtre à demi-ruiné qui cache les écuries. Cette tente appartenoit au grand-vizir, & fut prise dans la dernière guerre entre les Russes & les Turcs; au dedans étoit un grand canapé & un tapis étendu sur la terre: la conversation nous y retint jusques à ce que la nuit fût tout-à-fait obscure. Alors la princesse nous ayant proposé de nous en retourner, elle nous conduisit vers un monticule où nous fûmes tout-à-coup frappés par une très-belle illumination. Un pont rustique formé d'une seule arche au-dessus d'une grande pièce d'eau étoit couvert de plusieurs milliers de lampions de différentes couleurs, qui se réfléchissant dans l'eau, trompoient l'œil enchanté & sembloient un cercle de feu suspendu dans les airs. L'effet en étoit brillant au delà de toute expression, & la forêt sombre qui étoit au fond de ce tableau en relevoit encore l'éclat. Pendant que nous admirions ce délicieux spectacle une bande de musiciens se fit entendre à quelque distance, & nous régala d'un excellent concert. De ce lieu enchanté nous fûmes conduits par le pont illuminé vers un pavillon couvert de chaume, ouvert par les côtés, & soutenu par des piliers ornés de guirlandes & de festons. Nous y trouvâmes une collation où les mets les plus délicats n'étoient pas épargnés; les vins, les fruits les plus excellens y étoient en abondance. La soirée fut charmante, le spectacle pittoresque, la chère délicieuse, la compagnie de la meilleure humeur, comme on devoit l'attendre dans une fète où le goût & les talens de notre belle hôtesse s'étoient réunis pour nous procurer des plaisirs. La collation étant finie nous nous levâmes de table & je crus que la fête étoit finie; mais je

POLOGNE. fus agréablement détrompé. Les jardins furent illuminés en un moment, & on nous fit entendre des instrumens à vent qui dispersés dans divers endroits du parc enchantoient nos oreilles par leurs accords. Nous repassâmes le pont, & retournâmes dans la cabane où les deux filles ainées de la princesse, habillées à la grecque avec la plus élégante simplicité, exécutèrent une danse polonoise & une cosaque. La première étoit sérieuse & noble, la seconde vive & comique. Le fils ainé âgé d'environ dix ans dansa aussi avec beaucoup d'agilité & de grâce. Il étoit deux heures après minuit, & comme tous les plaisirs de ce monde doivent avoir une fin nous prîmes congé sans pouvoir exprimer notre reconnoissance que d'une manière bien inférieure à celle dont nous étions affectés. Je ne saurois me représenter une fête champêtre plus agréable & de meilleur goût que celle-là.

Le jour avant notre départ de Varsovie, nous dînâmes avec l'évêque de *Plotsko*, frère du roi, à son palais de *Jabloniska* à huit milles environ de Varsovie. C'est une jolie maison bâtie sur les plans de S. M. & à ses dépens. Un des appartemens appelé le *sallon turc* est remarquable par son élégance & sa singularité. Il est dans le goût oriental, de forme ovale, fort élevé, avec une fontaine au milieu, environnée d'une platte-bande de fleurs. Sur les côtés il y a des sophas à la turque. Les belles couleurs & le parfum des fleurs, la limpidité, le murmure de la fontaine, tout cela réuni forme un effet charmant. L'air y est d'une fraîcheur qui ajoute encore à ces agrémens pour en faire une retraite délicieuse dans les grandes chaleurs de l'été. La Vistule serpente à peu de distance autour de ce palais dans une plaine sablonneuse & presque unie.

Dans la soirée nous accompagnâmes le prince Stanislas à une maison de plaisance du roi, sûrs de passer quelques heures d'une manière intéressante, quoique notre plaisir fût bien troublé par l'idée que c'étoit la dernière fois que nous jouirions de la présence de cet aimable monarque. J'eus dans cette conversation une nouvelle preuve de son humanité & de sa bonté. « Vous avez vu nos prisons, me dit-il, & vous avez » dû les trouver, à ce que je crains, dans un misérable état ». Le roi n'ayant

n'ayant pas été le maître d'en corriger les abus, il eût été trop dur de les lui rappeler. Je crus donc devoir éluder la question, & je me contentai de dire qu'à beaucoup d'égards (ce qui n'est que trop vrai) les prisons de Pologne étoient sur un meilleur pied que celles d'Angleterre. « Je suis surpris, répondit le roi, qu'une nation qui se pique » autant d'humanité que la vôtre & avec justice néglige un objet de » police aussi essentiel ». Alors je hasardai d'indiquer avec tout le ménagement possible un des plus grands abus que j'avois observé dans la prison de Varsovie, & auquel je crus que le roi pourroit apporter du moins quelque remède. C'est que les prisonniers malades n'avoient point de chambre séparée. Je demandai pardon en même temps de la liberté que je prenois, & que la pitié pour des infortunés avoit pu seule m'inspirer. « Celui qui plaide la cause des malheureux, me répondit S. M., » est toujours entendu avec plaisir. » La manière dont ce beau mot fut prononcé prouvoit assez combien il étoit senti. La conversation étant ensuite tombée sur le code qu'on devoit présenter à la prochaine diète. Le roi rappelant avec satisfaction divers réglemens avantageux qu'on y avoit insérés pour réformer la justice. « Heureux Anglois, s'écria-t-il, » votre maison est élevée, & la mienne est encore à bâtir! » Tout ce que j'entendis ce jour-là ajouta à la haute opinion que j'avois de sa bienveillance, de son patriotisme & de son habileté dans les matières de législation.

Après un souper aussi agréable que le reste de la fête, nous fûmes présentés pour prendre congé. Le roi voulut bien s'informer de la route que nous nous proposions de prendre, & nous indiquer ce qui pourroit s'y trouver de plus remarquable. « Votre majesté, dis-je alors, » a oublié les manufactures qu'elle a établies à Grodno. » Un Anglois, » répliqua le roi, après avoir vu les manufactures de son pays ne peut » guères trouver ailleurs de quoi satisfaire sa curiosité, & surtout » dans ce pays où l'on a une aversion si décidée pour le commerce. » L'établissement de Grodno n'est qu'un essai de ce que j'aurois intention » de faire dans la suite ». Je parlai alors des nouveaux réglemens donnés à l'université de *Vilna* & de l'établissement d'un jardin de botanique à *Grodno*. « Vous êtes induit en erreur, dit le roi, par la ressemblance des

POLOGNE.

» mots. Une université angloise est aussi supérieure à ces séminaires
» étrangers que votre nation, l'est aux autres dans la culture des
» sciences & les encouragemens donnés au génie & aux talens. L'aca-
» démie de Vilna est plutôt une image de ce qu'elle a été, & de ce
» qu'elle devroit être qu'un objet de curiosité pour un voyageur ».
Après cela il daigna nous exprimer son regret de notre prompt départ & nous souhaiter un bon voyage.



CHAPITRE IV.

Villanow, *palais de Jean Sobieski — De ce monarque, de sa mort, intrigues de sa femme — De ses enfans & de leur postérité.*

Le 6 Août, nous passâmes ce jour-là à *Villanow*, où nous dînâmes avec le prince Czartoriski. C'est un beau vieillard, âgé d'environ quatre-vingt ans, qui exerce l'hospitalité comme dans les anciens temps. Il est toujours accompagné de ses gardes, en vertu du droit qui appartient à tout gentilhomme polonois d'en tenir autant que bon lui semble, & non comme un privilège attaché aux premières dignités de la république dont il est revêtu. POLOGNE.

Ce prince tient une table ouverte, où il y a rarement moins de vingt ou de trente couverts. Ses revenus sont considérables, puisqu'ils montent annuellement à près de cent mille livres sterling, & sa manière de vivre répond à cette grande fortune.

Villanow a été bâti par *Jean Sobieski* le vainqueur des Turcs & le libérateur de Vienne. C'étoit le séjour favori de ce grand prince. Il y passoit presque tout le temps que la guerre ne l'appelloit pas ailleurs, & il y finit ses jours.

Ce palais ayant été vendu après sa mort passa par un mariage à la maison de *Czartoriski*. Il fut prêté à Auguste II qui l'aggrandit considérablement. L'extérieur est orné de plusieurs bas reliefs qui représentent les victoires de Jean Sobieski. C'est sans doute un ouvrage du roi Auguste, car Sobieski étoit trop modeste pour ériger ainsi chez lui des monumens à sa gloire.

Le règne de ce prince fut en quelque sorte relevé & embelli par celui qui le précéda & celui qui le suivit. Les dissentions, les guerres civiles, l'anarchie furent suspendues sous son gouvernement pour renaître bientôt après lui. La Pologne parût reprendre par ses soins son ancienne splendeur, tant est puissant l'ascendant d'un génie supérieur!

POLOGNE.

Il ne faut pas d'autre preuves de ses talens militaires que la victoire de *Chotzim*, la soumission de l'Ukraine, les défaites réitérées des Turcs & des Tartares, & la délivrance de Vienne. Ses vertus civiles ne lui assurèrent pas des droits moins réels à l'admiration de son siècle. Il connoissoit à fond les loix & le gouvernement de son pays, son éloquence étoit mâle & persuasive, il aimoit & protégeoit les lettres, il parloit très-bien plusieurs langues; son affabilité, sa modération, sa tempérance relevoient l'éclat de ses autres vertus.

Il ne fut pas si heureux à prévenir les dissentions de sa famille que celles de son royaume. Le vainqueur des Turcs étoit l'esclave d'une femme françoise (Marie de la Grange) que sa grande beauté & ses manières engageantes l'avoient déterminé à épouser, & qui fit le malheur de sa vie par ses intrigues continuelles, son avarice insatiable & son ambition déréglée. Elle entretint le trouble dans sa famille, & persécuta sans ménagement son fils aîné pour lequel elle avoit une extrême aversion. Son avarice fit enfin perdre à son mari même l'affection de ses sujets, & troubla & ternit la fin d'un règne dont le commencement avoit été si glorieux.

Accablé de maladies & de chagrin, témoin des cabales qui se formoient pour lui donner un successeur, & des inimitiés de ses enfans, ce prince infortuné mourut le 17 Juin 1696 avec son courage ordinaire, mais l'esprit occupé de ses malheurs actuels & de ceux qu'il prévoyoit devoir résulter pour son pays & sa famille de l'état où il les laissoit. Il n'étoit âgé que de 66 ans dont il avoit passé 23 sur le trône. Le nom de *Sobieski* n'existe plus que dans l'histoire. Sa famille est éteinte aujourd'hui. Il laissa trois fils dont l'aîné malgré ses talens militaires & la faveur des Polonois ne pût monter sur le trône après lui. Ses imprudences & la haine de sa mère l'en exclurent, & favorisèrent l'élection de l'électeur de Saxe: Charles XII vainqueur de ce prince & maître de la Pologne voulut à la vérité faire monter l'aîné des *Sobieski* sur le trône, mais persécuté par sa mauvaise fortune ce prince fut fait prisonnier dans ce même temps par les Saxons, & au lieu de la couronne il trouva une étroite captivité durant laquelle Charles fit élire *Stanislas Letzinski*. Il ne laissa que des filles de la princesse palatine Hedwige-Eléonore qu'il avoit épousée & ses frères moururent sans enfans.

Des deux filles du prince Jaques Sobieski, l'aînée Marie-Charlotte épousa le duc de Bouillon. C'est de ce mariage que sont issus les ducs de Bouillon d'aujourd'hui. POLOGNE.

La seconde fut mariée au prétendant dont elle eut deux fils, *Charles* comte d'Albanie & Henri cardinal d'Yorck. Il paroît que cette branche de la maison de *Sobieski* ne sera pas long-temps continuée. Elle subsiste encore par les femmes au moyen d'une troisième branche formée par le mariage de *Thérèse Cunegonde*, fille du roi Sobieski avec l'électeur de Bavière en 1696. Charles qui naquit de ce mariage fut l'infortuné empereur Charles VII. Sa petite-fille Marie-Antoinette, mariée à l'électeur de Saxe, a porté dans la maison de Saxe les restes du sang du grand Sobieski. (*).

(*) J'ai cru devoir abréger tous ces détails sur les enfans de Sobieski, leurs aventures, leurs dissentions, leurs enfans & leurs petits-enfans. Ils m'ont paru plutôt du ressort de l'histoire que propres à intéresser dans la relation d'un voyage. D'ailleurs ils se trouvent dans un livre connu de tous les lecteurs, l'histoire de Sobieski par l'abbé *Coyer*, ouvrage agréable & assez exact auquel M. *Coxe* donne de grands éloges. (*Note du Traducteur.*)



CHAPITRE V.

Monnoie de Pologne — Bibliothéque publique — Etat des ſciences — Elles ſont protégées par le roi — Mauvaiſe adminiſtration de la juſtice — Priſons de Varſovie — Peines infligées aux criminels — Abolition de la torture — Loix contre les débiteurs.

POLOGNE.

AVANT notre départ de Varſovie nous allâmes voir ce qui pouvoit mériter encore l'attention d'un voyageur. La littérature fut notre principal objet. Nous commençâmes par l'examen d'une collection de monnoies & de médailles dont le comte *Mazinski*, fils naturel du roi Auguſte III, a fait préſent au roi régnant & que l'on conſerve dans le palais.

La plus ancienne monnoie polonoiſe qu'on y montre eſt de l'année 999. Elle fut frappée par l'ordre de Boleslas I, le premier roi de Pologne qui ait embraſſé le chriſtianiſme. La tête de ce prince n'eſt point cependant ſur cette monnoie. On y voit d'un côté l'aigle de Pologne & une couronne ſur le revers : dès-lors juſques à Sigiſmond I cette ſuite eſt interrompue. De Sigiſmond elle ne l'eſt plus juſques à nos jours, excepté ſous le règne de Henri de Valois, pendant la courte durée duquel on n'eut ſans doute pas le temps de frapper aucune monnoie. Une belle médaille rappelle le ſouvenir de la délivrance de Vienne par Jean Sobieski. On y lit ces mots *Urbem ſervaſtis & Orbem.* Il y en a une à l'honneur du roi régnant frappée dans le temps des troubles de la Pologne. D'un côté eſt ſa tête très-reſſemblante ; au revers un vaiſſeau battu de la tempête avec ces mots ; *ne cede malis.*

La bibliothèque publique doit ſes commencemens à la libéralité de deux évêques de la maiſon de *Zaluski*, comme l'apprend une inſcription écrite ſur la porte : *Civium uſui perpetuo, Zaluſicorum par illuſtre dicavit* 1714. Elle a depuis été conſidérablement enrichie par divers bienfaiteurs : elle contient, à ce que me dit le bibliothécaire, au delà de cent mille

volumes, & eſt riche ſurtout en livres & manuſcrits relatifs à l'hiſtoire de Pologne.

POLOGNE.

J'ai dit qu'il y avoit une univerſité à Cracovie : il y en a une autre à *Vilna.* Dans l'une & l'autre preſque toutes les études ſe bornoient à la théologie. Depuis la ſuppreſſion des Jéſuites qui dirigeoient celle de *Vilna*, le roi à établi un comité d'éducation, compoſé de perſonnes diſtinguées ou par leur rang ou par leurs lumières. Il a un pouvoir abſolu ſur tout ce qui a rapport à l'éducation, il nomme les profeſſeurs, détermine leurs ſalaires, & dirige les études. On a déjà éprouvé d'heureux effets de cet établiſſement.

Quoique par une ſuite de l'état politique de ce royaume les ſciences n'y ayent jamais été bien répandues, cependant on y a toujours vu des hommes de génie & de ſavoir qui l'ont illuſtré, & peut-être aucune nation ne pourroit-elle citer un plus grand nombre d'excellens hiſtoriens, ni des hommes qui ayent écrit plus ſavamment ſur ſes loix & ſa conſtitution politique. *Sigiſmond* I & ſon fils *Sigiſmond Auguſte*, encouragèrent puiſſamment les arts & les ſciences. Pluſieurs de leurs ſucceſſeurs & ſurtout *Jean Sobieski* leur continuèrent la même protection; mais aucun prince ne les a plus favoriſés que le roi régnant. Sa munificence a produit dans ce genre les plus heureux effets, & les ſavans polonois ont fait paroître depuis peu d'années plus d'ouvrages eſtimables ſur toute ſorte de ſujets, qu'il n'en avoit paru ci-devant dans aucune période de même étendue. Mais ce qui eſt plus important encore, c'eſt que le goût des ſciences s'eſt répandu dans l'ordre de la nobleſſe, & qu'il y eſt regardé aujourd'hui comme une des qualités qui doit diſtinguer un gentilhomme. Par-là pluſieurs ont tourné l'activité qui les rendoit des citoyens turbulens & dangereux, vers des objets propres à adoucir leurs caractères & leurs mœurs. Ils pourront ainſi avec le temps ſentir que l'intérêt de leur patrie exige un degré de ſubordination qu'ils ont cru juſqu'ici incompatible avec leur liberté. Ils mépriſeront peut-être moins leurs vaſſaux & leurs eſclaves ; ils comprendront que les bourgeois & les payſans ſont les vrais ſoutiens d'un état, & que la Pologne n'a beſoin que de l'ordre & de la juſtice pour devenir un royaume floriſſant.

Pendant mon ſéjour à Varſovie je viſitai diverſes priſons, & je m'informai de ce qui regarde les tribunaux & les diverſes punitions

POLOGNE. qu'on y inflige. Mon principal but étoit de ſatisfaire en cela le deſir que m'avoit témoigné M. *Howard*, qui s'eſt acquis un ſi grand honneur par ſes recherches ſur ces objets triſtes & rebutans, mais qui intéreſſent ſi fort le bonheur de l'humanité.

Je n'obſervai rien de particulier ſur les priſons. On m'apprit que les grands criminels comme les meurtriers &c., étoient pendus ou décapités. Les autres étoient punis par le fouet, les travaux publics, la priſon; mais que les nobles ne pouvoient être qu'empriſonnés ou condamnés à mort, & non punis d'aucun autre châtiment corporel.

La torture fut abolie en 1776, par un décret de la diète que le roi y fit paſſer par ſon crédit, & qui eſt une nouvelle preuve du jugement & de l'humanité de ce prince. C'eſt un grand ſujet de ſatisfaction de voir ainſi les droits de l'humanité étendus & confirmés dans des pays où ils avoient été trop peu connus juſqu'ici, pendant que quelques-unes des nations les plus civiliſées reſtent encore en arrière à cet égard.

Les défauts de la police dans ce pays ſont en grand nombre, mais le plus ſenſible de tous eſt l'impunité dans laquelle on laiſſe ſouvent les crimes les plus atroces; ce dangereux abus peut être attribué à pluſieurs cauſes.

1°. Les plus grands criminels ſont ſouvent protégés par de grands ſeigneurs qui arment leurs eſclaves & leur vaſſaux pour leur défenſe, & bravent dans l'étendue de leurs terres tout le pouvoir de la juſtice.

2°. La loi défend d'arrêter aucun gentilhomme quelque forte préſomption qu'il y ait contre lui, à moins qu'il ne ſoit convaincu; ainſi l'accuſé peut toujours, s'il craint d'être trouvé coupable, ſe mettre en ſûreté avant la fin de ſon procès. Il eſt vrai que le meurtre, le vol ſur les grands chemins, & quelques autres crimes capitaux ſont exclus de ce privilège, mais un gentilhomme qui s'en rend coupable ne peut être arreté qu'autant qu'il eſt pris ſur le fait, & dans ce cas-là même, qui eſt ſans doute toujours fort rare, il ne peut être condamné à mort que par la diète.

3°. Le droit que chaque ville poſsède d'avoir ſes propres tribunaux, nuit encore beaucoup à l'adminiſtration de la juſtice. Pluſieurs de ces villes ne ſont plus aujourd'hui que des villages, & les juges qui doivent

être

POLOGNE

être choisis parmi les habitans, sont des hommes incapables d'en remplir les fonctions.

4°. Il n'y a point ici d'officiers publics, chargés de la poursuite des délits au nom du roi; ainsi dans la plupart des crimes le coupable échappe, à moins qu'un particulier ne le poursuive devant les tribunaux, ce qui l'engage dans de grandes dépenses, & par conséquent arrive très-rarement. La jurisdiction du grand maréchal peut seule arrêter & poursuivre d'office les délits majeurs, mais elle ne s'étend que sur les lieux où le roi réside, & à trois milles à l'entour.

5°. Tout homme qui porte une plainte devant un tribunal & même contre le plus grand criminel, peut terminer le procès en retirant sa plainte, d'où il résulte qu'avec de l'argent on peut soustraire aux tribunaux la connoissance de tous les crimes. C'est une suite de cette maxime ancienne, & digne des siècles barbares où elle avoit cours, que les griefs des particuliers ne regardent point le public; comme si ces griefs lorsqu'ils restent sans punition, ne devenoient pas une injure des plus graves pour toute la société. Lorsque je visitai les prisons, on me fit appercevoir une preuve frappante des mauvais effets de cet usage. Deux personnes étoient accusées d'avoir assassiné un juif, & sa veuve ayant consenti à recevoir une somme d'argent convenue, ils alloient sortir de prison, & être entièrement absous. Cet exposé de la manière dont la justice est administrée en Pologne prouve combien elle a besoin de réforme; aussi le comte Zamoiski, dont nous avons déjà indiqué les grands & utiles travaux, a-t-il donné une attention particulière dans son code aux loix criminelles; malheureusement les changemens les plus avantageux ne peuvent manquer de porter quelque atteinte aux privilèges de la noblesse; & dès-lors on comprend combien il sera difficile qu'ils obtiennent la sanction de la diète.



CHAPITRE VI.

Départ de Varſovie — Bialliſtock — Accueil fait aux voyageurs dans le palais de la comteſſe Braniski — Duché de Lithuanie ; deſcription de Grodno ; des diètes — Jardins de botanique — Productions de la Lithuanie — Du bœuf ſauvage. Manufactures ; fêtes ; hoſpitalité des Polonois — Dîners d'élection, &c.

POLOGNE.

AVANT que de quitter Varſovie, nous reçûmes une autre marque de la grande bonté du roi ; c'étoit une lettre écrite de ſa propre main au maître de la poſte de Grodno pour lui ordonner de nous prévenir dans tout ce qui dépendroit de lui, & de nous permettre de viſiter les manufactures & les autres objets de curioſité. Nous partîmes de Varſovie le 10 août, nous paſsâmes la Viſtule & le fauxbourg de Praga. A un mille de Varſovie commence une forêt qui s'étend preſque ſans interruption à dix-huit milles de-là. A Wengrow nous trouvâmes un beau corps de troupes ruſſes qui étoient en quartier dans le village. Quelques-uns de ces villages, quoiqu'extrêmement miſérables, avoient leurs propres juges & leurs magiſtrats de police ; ils étoient compoſés de huttes de bois, la plupart couvertes de chaume, quelques-unes de planches, & fort peu de tuiles ; le terrain étoit ſablonneux & uni, juſqu'à ce que nous arrivâmes au bord du Bog que nous traversâmes à Gran. Cette rivière eſt large & peu profonde ; nous montâmes un peu, & alors nous trouvâmes un meilleur ſol & un pays plus varié ; la route n'étoit pas déſagréable, nous traverſions des champs ſemés de bled, de chanvre & de lin. Cependant nous ne perdîmes jamais de vue les forêts qui terminoient toujours notre horiſon ; je remarquai dans pluſieurs endroits que les bois empiétoient ſur les champs, & que de

jeunes arbres s'élevoient en grand nombre dans des endroits qui avoient été précédemment cultivés. On m'apprit ensuite que la même chose a lieu dans la plus grande partie de la Pologne, & que l'on trouve dans le centre des forêts plusieurs vestiges d'anciennes clotures, & même de rues pavées.

POLOGNE.

La plus grande ville que nous trouvâmes fut *Bielsk*, capitale du Palatinat de Podlachie, où s'assemble la diétine de la province. Cette grande ville, comme l'appellent les descriptions géographiques de la Pologne, n'est pourtant dans la réalité qu'un misérable village. A quelque distance de-là, un accident arrivé à notre voiture nous ayant obligé de nous arrêter, j'entrai dans plusieurs maisons de paysans que je trouvai dans un état infiniment plus mauvais que les chétives maisons que j'avois vues ci-devant dans les villes où l'on jouit d'un peu plus de liberté. Dans ces dernières nous avions trouvé quelques meubles, ici il n'y avoit que des murailles; les paysans étoient absolument esclaves, & leurs habitations aussi-bien que leurs personnes annonçoient assez leur malheureuse situation. Je n'aurois pas cru qu'il pût exister des hommes si misérables & si dignes de pitié. Le pays que nous avions traversé étoit en général sablonneux, mais dans quelques endroits le terrain étoit très-fertile & par-tout il étoit susceptible de culture. Cependant dans les endroits les plus fertiles on ne voyoit que des moissons des plus médiocres, & il étoit visible que la terre n'étoit pas cultivée comme elle eût pu l'être.

Nous arrivâmes tard à *Biallistock*, ville propre & bien bâtie; les rues en sont larges & les maisons qui sont la plupart enduites de plâtre, sont séparées les unes des autres à des distances égales; la propreté & la beauté de cette ville sont dues à l'illustre famille de Braniski, qui s'est plue à orner le lieu de sa résidence, & dont le palais est attenant à la ville. Il appartient aujourd'hui à la comtesse de Braniski, sœur du roi & veuve du dernier grand général Braniski qui malgré cette alliance protesta toujours avec chaleur contre l'élection du roi son beau frère.

Le lendemain de notre arrivée la comtesse, pour laquelle nous avions une lettre du prince Stanislas Poniatowski, nous invita à dîner, & nous reçut avec toute la politesse imaginable. Ses manières aimables,

POLOGNE.

son affabilité, sa conversation aisée & animée, nous persuadèrent toujours plus que la bonté & l'esprit sont des dons naturels à la famille de Poniatowski. Nous trouvâmes dans cette maison une nombreuse compagnie, & une table servie avec goût & avec profusion. La conversation ayant tourné entr'autres sujets sur la manière dont nous voyagions dans un pays dépourvu de toute sorte de commodités. — *Je suppose*, dit un gentilhomme Polonois, *que vous portez vos lits avec vous:* ayant assuré que non; — *comment pouvez-vous donc dormir?* répliqua-t-il: — *Sur la paille quand nous pouvons en avoir, & si nous ne sommes pas si heureux, sur le plancher, sur un banc, ou sur une table.* — *Et vos provisions?* — *C'est tout ce que nous pouvons nous procurer: nous envoyons un de nos domestiques devant nous; il trouve ordinairement quelques provisions qui suffisent pour appaiser la faim, si elles ne flattent pas le palais, & l'appétit d'un voyageur est facile à contenter.* — *Vous portez du moins avec vous des couteaux, des fourchettes & des cuillers; car ces choses là ne se trouvent pas chez les paysans?* — *Chacun de nous porte un couteau de poche, de temps en temps nous avons le bonheur de trouver une cuiller, & jamais nous ne regrettons une fourchette.* Sur cela notre généreuse hôtesse nous proposa d'accepter, couteaux, cuillers & fourchettes avec du vin & d'autres provisions, & sur notre refus: *vous trouvez peut-être*, dit-elle plaisamment, *au-dessous de vous de recevoir ces bagatelles. Je sais que les Anglois ont le cœur fort haut, eh bien voulez-vous que je vous les vende?* Nous nous excusâmes de la manière que nous crûmes la plus honnête, & pour que notre refus ne parût pas offensant, nous consentîmes à accepter quelques bouteilles de vin.

La comtesse nous conduisit elle-même dans tous les appartemens du palais qui est un grand bâtiment dans le goût italien. Sa grandeur & sa magnificence lui ont fait donner le nom de Versailles de Pologne. *Jean Casimir* le donna avec *Bialliftock* & d'autres biens à *Czarnieski* général fameux par ses victoires sur les Suédois. On montre encore dans ce palais la coupe dorée que ce général portoit à sa ceinture, suivant l'usage du temps, & une bourse brodée qu'on trouva dans le bagage de Charles X après sa défaite, & qu'on croit lui avoir appartenu. *Czarnieski* laissa une fille qui épousa *Braniski* père du dernier grand général, & ce fut par ce mariage que cette terre passa dans cette dernière

famille. On voit dans le palais l'appartement qu'Auguste III occupoit quand il se rendoit à *Grodno* pour y tenir la diète. On la laissé tel qu'il étoit alors par respect pour sa mémoire. On voit aussi un beau portrait de ce prince dans son habit royal, la tête rasée à la polonoise, tel qu'il étoit en un mot le jour de son couronnement. Le parc & les jardins sont beaux & étendus, & dans le goût anglois.

Nous terminâmes cette agréable journée par un souper qu'on nous donna au palais, & nous prîmes congé avec regret de cette aimable & noble dame.

Le 13e. Août nous partîmes de bon matin de *Biallistock*. Après avoir traversé une grande forêt, nous trouvâmes un pays ouvert, des champs & des prairies; les villes & les villages s'étendoient en longueur sans régularité; toutes les maisons & les églises même étoient de bois; une foule de mendians environnoient notre voiture dès que nous nous arrêtions. On voyoit par tout des juifs sans nombre. A quatre heures nous arrivâmes à *Grodno*. Il fallut dabord traverser quelques misérables fauxbourgs habités par des juifs, ensuite passer sur un bac la rivière de Niemen qui est large, claire & peu profonde; enfin nous montâmes à la ville qui est bâtie sur une éminence.

Quoique *Vilna* soit la capitale de la Lithuanie, *Grodno* en est la ville la plus considérable.

Anciennement la Lithuanie n'avoit aucune liaison avec la Pologne. Elle étoit gouvernée par ses grands ducs, & des guerres perpétuelles entr'eux & les rois de Pologne remplissent la plus grande partie de ses annales jusques vers l'année 1386. Ce fut alors que le grand duc *Ladislas Jaghellon* épousa *Hedwige* fille de Louis roi de Pologne & de Hongrie, embrassa la religion chrétienne, & fut élevé sur le trône de Pologne qu'il unit ainsi avec la Lithuanie.

Le zèle de ce nouveau converti fut si ardent qu'il n'épargna rien pour faire renoncer les lithuaniens à l'idolâtrie, dans laquelle ils étoient encore plongés. Il fit abattre leurs bosquets sacrés; les sanctuaires où l'on rendoit des oracles furent détruits, on éteignit les feux sacrés; on tua les serpens auxquels on rendoit un culte. Le peuple se persuadoit que leur mort seroit punie sur le champ par celle des profanes qui oseroient attenter à leur vie. Désabusés par l'événement, les lithua-

niens vinrent en foule demander le baptême. Les prêtres ne purent baptiser un à un que les personnes de distinction. La multitude fut baptisée par une aspersion générale donnée à toute une troupe. Chaque troupe reçut aussi le même nom sans distinction de sexe. Cependant il fallut du temps pour affermir la paix & la nouvelle religion en Lithuanie. Il y avoit un parti de mécontens, & le paganisme conservoit des sectateurs. Enfin par des traités renouvellés en diverses occasions, l'union des deux états fut étendue & cimentée, & elle fut rendue aussi parfaite qu'elle pouvoit l'être, dans une diète générale tenue à Lublin en 1569, sous le roi Sigismond Auguste. On y convint qu'à l'avenir les polonois & les lithuaniens ne formeroient plus qu'une seule nation, qu'ils éliroient le même roi de concert, que les lithuaniens enverroient leurs nonces aux diètes générales, qu'ils seroient admis dans le sénat, & auroient part aux honneurs & aux emplois; qu'on n'entreroit dans aucune alliance étrangère, & qu'on n'enverroit aucun ambassadeur que d'un consentement mutuel; que la même monnoie auroit cours chez les deux nations; enfin que leurs privilèges & leurs intérêts seroient les mêmes. Depuis cette époque le même prince a été constamment roi de Pologne & grand duc de Lithuanie, & les deux peuples n'ont plus formé qu'une seule république.

Grodno est une ville grande & irrégulière; elle ne contient que trois mille habitans outre un millier de juifs & les personnes employées aux manufactures. Elle a l'air d'une ville en décadence. C'est un mèlange de misérables cabanes, de maisons, de palais qui tombent en ruines avec de belles portes, restes de leur ancienne magnificence. Quelque peu de bâtimens qui sont en bon état ne servent qu'à rendre le contraste plus frappant.

Le vieux palais où logeoient les rois durant les diètes est situé sur une colline sablonneuse & escarpée au bord de la rivière. Il en reste quelques portions de murailles. Vis-à-vis est le nouveau palais bâti par Auguste III, mais que ce prince n'a jamais habité, & qui n'étoit pas fini lorsqu'il mourut. On y voit les salles où devoit se tenir la diète, & où elle se tiendra si jamais on la convoque encore à Grodno. Par le traité d'union des deux états, leurs députés devoient s'assembler à Varsovie; mais en 1673 on fit une loi qui ordonnoit que chaque

troiſième diète ſe tiendroit à *Grodno*, & en effet *Jean Sobieski* tint une diète dans cette ville en 1678. Il n'en fut pas de même lorſque ce fut le tour de cette ville, quelques années après. Au mépris de la loi la diète fut convoquée à Varſovie. Les lithuaniens offenſés refusèrent de s'y rendre, & s'aſſemblèrent à *Grodno*. Enfin, pour prévenir une ſciſſion dangereuſe, les choſes furent remiſes ſur l'ancien pied, & l'on tint de nouveau des diètes à *Grodno* juſqu'au règne actuel, ſous lequel elles ſe ſont conſtamment tenues à Varſovie. Les lithuaniens ont donné un conſentement tacite à cette innovation, à cauſe de l'éloignement où eſt *Grodno* de la réſidence du roi, & des troubles dont le royaume a été preſque toujours agité. POLOGNE.

Nous préſentâmes une lettre de recommandation a M. *Gillibert*, naturaliſte françois de beaucoup de ſavoir & de talens, qui a la ſurintèndance du collége de médecine & du jardin de botanique. Le roi à établi à *Grodno* une académie royale de médecine pour la Lithuanie, où l'on apprend cette ſcience à dix élèves, & la chirurgie à dix autres. Ils ſont tous logés, entretenus & enſeignés aux dépens du roi. Cette inſtitution qui fait tant d'honneur à ce prince, a déja produit les plus heureux fruits par ſes ſoins & ſous ſa protection. Le jardin de botanique qui n'exiſtoit pas en 1776 étoit déjà ſur le meilleur pied deux ans après, quand je paſſai par *Grodno*. C'étoit l'effet des ſoins intelligens de M. *Gillibert*. Il contenoit quinze cent plantes exotiques, parmi leſquelles il y en avoit pluſieurs d'Amérique très-délicates, ſemées en plein air & qui proſpéroient très-bien dans ce climat. M. *Gillibert* me dit qu'il avoit trouvé en Lithuanie deux cent eſpèces de plantes qu'on croyoit particulières à la Sibérie, à la Tartarie, & à la Suède, & qu'il avoit obſervé en Lithuanie neuf cent quatre-vingt eſpèces, outre celles qui ſont communes dans la plupart des pays de l'Europe.

Ce ſavant a formé une petite collection compoſée principalement des productions de la Lithuanie, & il s'occupoit à arranger les matériaux d'une hiſtoire naturelle de la Lithuanie. Il commencera par la deſcription des plantes, ou une *Flora Lithuanica*; il rendra compte enſuite des minéraux, des inſectes, des quadrupèdes & des oiſeaux. Ces ſciences ſont tellement encore au berceau dans ce pays, qu'un pareil ouvage

POLOGNE.

demandera sans doute beaucoup de temps & de persévérance avant que d'être complet; mais il n'y a rien dont un travail assidu & bien dirigé ne puisse venir à bout.

Les principaux animaux qui errent dans les immenses forêts de la Lithuanie sont l'ours, le loup, l'élan, le bœuf sauvage, le linx, le castor, le glouton, le chat sauvage, &c.

J'eus occasion de voir à *Grodno* la femelle d'un bœuf sauvage; c'est probablement le même quadrupède qui se trouve décrit dans Aristote, sous le nom de *Bonasus*, qui est appelé *Urus* dans les commentaires de *César*, & *Bison* par quelques naturalistes. Celui que l'on me fit voir n'avoit pas atteint sa grandeur ordinaire. Il n'avoit que celle de nos vaches de taille moyenne; sa forme étoit celle d'un buffle, mais il n'avoit pas la protubérance que les buffles ont sur le dos. Il avoit le col élevé, épais, couvert d'une longue crinière qui pendoit sur sa poitrine & presque jusqu'à terre, à peu près comme celle d'un vieux lion. Le front étoit étroit & armé de deux cornes (*) tournées en dedans, la langue de couleur bleuâtre. Le mâle, à ce qu'on nous dit, a quelquefois six pieds de haut & est plus fier & plus ombrageux que la femelle.

(*) Aristote dans son histoire naturelle *Liv. IX*, dit que les cornes du bonasus *sont crochues & tournées l'une contre l'autre*. Cette circonstance a embarrassé les naturalistes qui n'ont pas considéré combien la forme des cornes varie dans la même espèce, suivant que les individus sont apprivoisés ou sauvages, & combien peu ces variétés sont propres à établir un caractère spécifique. (*Note de l'Auteur.*)

J'avoue que je ne comprends pas le fondement de cette remarque; car si j'entends bien le passage d'Aristote & celui de M. Coxe, l'un & l'autre décrivent les cornes du bœuf sauvage comme étant tournées de la même manière, & cette circonstance devoit éclairer les naturalistes au lieu de les embarrasser. Quoiqu'il en soit, il est certain que l'*urus* des anciens étoit le bœuf sauvage, nommé encore en allemand *auerochs*, c'est-à-dire *bœuf de forêt*, & qui se trouvoit en abondance dans les Pyrénées, dans les Alpes, & dans toutes les grandes forêts de l'Europe, lorsque la plus grande partie de l'Europe étoit ce qu'est la Lithuanie aujourd'hui. César observe que l'*urus est un peu plus petit que l'éléphant*. Il pouvoit y avoir alors de ces animaux plus grands que ceux d'aujourd'hui, parce qu'ils vivoient dans des contrées plus méridionales; car tous les quadrupèdes sont plus petits au nord; mais

Linnæus

Linnæus a fait du *bonasus*, de l'*urus* & du *Bison* trois espèces différentes. *Buffon* les réduit à deux, l'*urus* & le *bison* ; *Pennant* ne fait qu'une seule espèce des trois. Ce dernier sentiment a été adopté par *Pallas* dans une dissertation très-curieuse, publiée dans les mémoires de l'académie de Pétersbourg. Ce célèbre naturaliste nous apprend que le bœuf sauvage autrefois commun en Europe n'existe plus dans ce continent que dans la Lithuanie, dans quelques parties des monts Crapack, & peut-être dans le Caucase. Il pense aussi comme *Buffon*, que le *bison* ou le bœuf sauvage d'Amérique n'est qu'une variété de l'*urus* changé par l'effet du climat.

La Lithuanie est riche en oiseaux. Parmi ceux de proie l'aigle & le vautour sont communs. Le *Rémiz*, petite espèce de mésange, appellé par les naturalistes *Parus pendulinus* se trouve ici assez communément. Cet oiseau est remarquable par la manière singulière & l'art avec lequel il fait son nid. Il lui donne la forme d'une longue bourse garnie à l'intérieur d'un fin duvet qu'il suspend à l'extrêmité des branches les plus flexibles du saule ou de quelque autre arbre sur le bord d'une rivière. Par ce moyen il défend ses petits des attaques de leurs ennemis, & cela est nécessaire à la conservation de l'espèce, car ses œufs sont toujours en petit nombre.

M. *Gillibert* m'apprit qu'on trouve souvent en terre dans les forêts de Lithuanie des morceaux d'ambre jaune ; il y en a d'aussi gros que le bras, & ce sont probablement les produits du petit pin résineux. (1)

---

il y a encore une telle distance du bœuf sauvage à l'éléphant qu'il est permis de croire que César a été trop loin. On peut mieux l'en croire sans doute quand il ajoute que ces animaux avoient une force & une agilité extraordinaires, qu'ils n'épargnoient ni les hommes ni les bêtes qui se présentoient devant eux, & que par cette raison on exerçoit à cette chasse les jeunes gens qu'on destinoit à être des guerriers de profession. Ceux qui en tuoient le plus & qui en produisoient les cornes pour preuves de leur valeur recevoient de grandes louanges, & on faisoit souvent de ces cornes des coupes pour boire dans les festins. (*Note du Traducteur.*)

(1) L'origine de l'ambre a partagé les naturalistes. Quelques-uns veulent que ce soit une substance animale, d'autres minérale, d'autres une huile végétale unie à l'acide minéral; la plupart prétendent que c'est un bitume fossile. Le plus petit

POLOGNE.

Il me dit auſſi que la Lithuanie abonde en une ſorte d'ochre ferrugineuſe appelée par *Linnæus*, *Tophus humoſo-ochraceus*, & par *Vallerius*, *ferrum limoſum* qui rend 40 livres de fer par quintal ; qu'on y trouve pluſieurs eſpèces de cuivre & de pyrites, de l'agate noire qui reſſemble toujours à des racines de pins, (1) des maſſes détachées de granit rouge & gris, des poudings contenant des cryſtaux de quartz blanc, des *echinus* agatiſés, une quantité prodigieuſe de fauſſes pierres précieuſes, particulièrement d'améthyſtes, de topazes, de grenats, de calcédoines, de cornalines, d'agates laiteuſes, d'œil de chat, de jaſpe, & ſurtout de rouge. Il ajoutoit que la Lithuanie étoit très-riche en pétrifications, & particulièrement en coquillages & en poiſſons de la Baltique ; que les madrépores étoient les plus communs, auſſi bien que le *corail* dit de *Gotlande* que *Linnæus* décrit comme fort rare dans ſes aménités académiques. (pag. 211.)

Le lendemain nous allâmes voir les manufactures établies par ordre du roi en 1776. Elles ſont dans des maiſons de bois qu'Auguſte III avoit fait conſtruire pour ſervir d'écuries, & on ſe propoſe de les

---

nombre avec M. Gillibert ſoutient que c'eſt le ſuc réſineux du pin durci par le temps. C'étoit auſſi l'opinion des anciens Romains. L'ambre ſe trouve ordinairement ſur les côtes de la Baltique, & on a ſouvent avancé que quoiqu'il y en ait dans la terre à pluſieurs pieds de profondeur, on n'en trouvoit jamais qu'à une petite diſtance de la mer. Mais cette obſervation n'eſt point fondée, puiſque comme on l'a dit, on en déterre de grands morceaux dans des forêts de Lithuanie très-éloignée de la mer.

(1) On trouve dans les mémoires de l'académie de Pétersbourg l'extrait d'une lettre de M. *Gillibert* touchant ces agates. « M. Gillibert dans une lettre à » M. Pallas parle d'une pétrification très-remarquable commune en Lithuanie. » C'eſt une agate par ſa nature, mais elle reſſemble parfaitement par ſa forme à » des racines de ſapin pétrifiées. Ces racines agatiſées ont des bandes noires autour » de leur axe incruſtées d'une écorce griſe. On en trouve qui ne ſont qu'à demi-» pétrifiées, & toutes répandent une odeur empyreumatique au feu, qui provient » d'un reſte de principe bitumineux. D'ailleurs toutes les pétrifications marines ſe » trouvent agatiſées dans ce pays couvert d'un ſable très-fin, dont les eaux peuvent » extraire un principe pétrifiant de cette nature. » (*Nov. act. Acad. Petersb. ann.* 1777.)

transporter bientôt à *Lossona*, village voisin où l'on bâtit aux frais du roi des maisons plus convenables pour cet usage. Les principales manufactures sont de drap, de camelot, d'étoffes de lin, de coton, de soie, de broderies, de bas de soie, de chapeaux, de dentelles, d'armes à feu, d'aiguilles, de cartes. On y blanchit la cire, on y fait des voitures. Le pays fournit de la laine, du chanvre, du lin, du poil de castor, de la cire en abondance. La soie, le coton, le fer, les couleurs, l'or & l'argent pour la broderie viennent de dehors. Le fil pour la dentelle est apporté de Bruxelles.

Ces manufactures employent trois mille personnes en y comprenant celles qui dans les villages voisins sont occupées à filer. Soixante-dix étrangers dirigent les divers métiers, les autres sont nés dans les domaines du roi. Les apprentis des deux sexes sont tous des enfans de paysans polonois qu'on habille & qu'on nourrit & qui reçoivent de plus une petite paye. Les directeurs se plaignent qu'ils sont sans émulation & qu'on ne peut les obliger au travail que par la crainte, quoiqu'ils soient mieux nourris & habillés que les autres paysans. Cela n'est pas étonnant puisqu'ils restent esclaves & que s'ils font quelques épargnes ils ont à craindre qu'on ne les leur ôte. Il est souvent arrivé en effet que leurs parens se sont emparés de ce qu'ils avoient gagné à force de travail, pour payer leurs redevances à leurs seigneurs. Il faut convenir que ce motif au découragement ne sauroit être mieux fondé. Aussi la plupart d'entr'eux portoient dans tout leur extérieur une impression si profonde de mélancolie que je souffrois de les voir, & il étoit bien aisé de se convaincre qu'ils ne travailloient qu'à regret & par nécessité. On a proposé comme un remède à ce mal de donner la liberté à ceux qui au bout de quelques années se seroient le plus distingués, mais cette proposition sage & humaine a été rejetée dans la crainte que ces ouvriers devenus libres ne voulussent plus travailler, & que les manufactures ne perdissent ainsi ceux qui les faisoient le plus prospérer. Il semble au contraire qu'avec cette précaution on crééroit plus de bons ouvriers qu'on n'en perdroit, puisqu'elle augmenteroit l'industrie, l'émulation & le goût du travail.

Ces manufactures sont encore dans leur enfance, mais leur création n'en fait pas moins d'honneur au prince qui les a établies, & qui

POLOGNE.

malgré les troubles dont ſon règne a été agité n'a pas ceſſé d'en faire un des objets de ſes ſoins & de ſon attention.

Le jour même de notre arrivée à Grodno un gentilhomme polonois chez lequel nous avions été menés par M. *Gillibert*, nous invita à ſouper d'une manière ſi aiſée & ſi amicale que ç'eût été mal répondre que de ne pas accepter. Après une converſation d'une heure il chargea ſa femme du ſoin de nous entretenir, & s'en alla ſans reparoître de toute la journée. Nous fûmes d'abord ſurpris de ce manque d'égard auquel ſon invitation obligeante ne nous avoit pas préparés, mais nous fûmes bientôt édifiés. Avant notre arrivée il avoit invité à ſouper quelques polonois qui ne ſavoient pas le françois & qui aimoient à boire ; il penſa avec raiſon que cette compagnie nous conviendroit moins que celle des dames. Le ſouper fut en effet très-gai & très-agréable, car les Polonois ont en général de l'eſprit & de la bonne humeur, & leurs femmes ſont aimables & bien élevées.

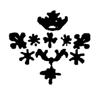
Le jour ſuivant nous dînâmes avec le comte *Tyſenhauſem*, vice-chancelier de Lithuanie. C'étoit un dîner d'élection, car on alloit aſſembler à *Grodno* une diétine, pour l'élection des députés qui devoient repréſenter ce diſtrict à la prochaine diète. Il y avoit quatre-vingt gentilshommes à ce dîner, preſque tous dans l'habit national & la tête raſée à la manière polonoiſe. Avant le dîner ils ſaluèrent le comte avec beaucoup de reſpect, les uns baiſoient le bord de ſon habit, les autres ſe baiſoient & embraſſoient ſes jambes. Il y avoit deux dames à table ; en qualité d'étrangers on nous plaça à côté d'elles. J'eus le bonheur d'en avoir une pour voiſine qui étoit extrêmement amuſante, & ne laiſſoit jamais languir la converſation. Après dîner on but des ſantés au roi, à la diète, aux dames, à notre bon voyage. Celui qui donnoit la fête nommoit la perſonne à qui on devoit boire, rempliſſoit un grand verre, le buvoit, le renverſoit pour prouver qu'il l'avoit tout bu, & le paſſoit enſuite à ſon voiſin, après quoi ce verre paſſoit à un autre & faiſoit le tour. Le vin étoit du champagne, les verres grands, les ſantés nombreuſes, mais on étoit diſpenſé après le premier tour de remplir le verre.

Le ſoir nous fûmes invités par le comte à un bal ſuivi d'un beau ſouper. Le bal fut très-animé. On danſa des contredanſes polonoiſes

POLOGNE.

& angloises. Les premières sont simples, mais elles ne sont pas sans grâces & accompagnées d'un air charmant. Un homme mène une dame autour de la salle d'un pas qui diffère peu de celui du menuet, il la quitte, forme un cercle, la reprend & répète le même mouvement jusqu'à la fin. Un second couple s'avance sur les pas du premier, & il est bientôt suivi par les autres, ensorte que tous dansent en même temps. Les Polonois aiment beaucoup cette danse quoiqu'elle soit peu variée. Dans les intervalles on dansa des contredanses angloises avec autant de justesse que de vivacité. Un souper très-agréable & très-élégamment servi termina les amusemens de cette journée.

Le comte eut la politesse de nous presser de prolonger notre séjour à Grodno, & de nous offrir sa maison. Mais nous souhaitions d'arriver à Pétersbourg avant le commencement de l'hiver, & nous refusâmes cette invitation par ce seul motif. Quelques personnes de la compagnie tentèrent de nous retenir par un stratagème. Elles voulurent engager l'ouvrier qui réparoit notre carosse à prolonger son travail. Le hasard nous fit découvrir ce projet, & à force de remontrances & de prières, nous obtînmes de n'être pas arrêtés plus long-temps. Notre intention étoit de passer par *Vilna*; mais comme c'étoit le temps où l'on élisoit les nonces ou députés, le maitre de la poste nous avertit que nous pourrions ne pas trouver des chevaux sur cette route, & être arrêtés long-temps dans quelque méchant village. Nous changeâmes donc de dessein quoique à regret, & nous eûmes le chagrin de ne pouvoir visiter la capitale de la Lithuanie.



CHAPITRE VII.

Continuation du voyage en Lithuanie — Des Juifs — Mauvais chemin & mauvais gîtes — Clôture de la diétine de Minsk — Pauvreté des habitans — Comparaison de l'état du paysan en Suisse & en Pologne — Remarques sur la Plica Polonica.

POLOGNE.

En traversant la Lithuanie nous ne pûmes qu'être frappés de la multitude des Juifs qu'on y rencontre. Ils sont nombreux dans toutes les parties de la Pologne, mais il semble que ce soit ici leur chef-lieu, & leur résidence propre. Demandez-vous un interprète, on vous amène un juif. Entrez-vous dans une auberge, l'hôte est un juif. Voulez-vous des chevaux de poste, c'est un juif qui vous les procure & un juif qui les mène; avez-vous quelque chose à acheter, un juif est l'entremetteur. C'est peut-être le seul pays de l'Europe où les juifs cultivent la terre. Nous les avons vus souvent occupés à semer, à moissonner & à tous les ouvrages de la campagne.

Les chemins sont ici absolument négligés; ce ne sont presque que des sentiers tortueux, tracés par le hasard au travers des forêts. Ils sont souvent si étroits qu'à peine une voiture peut y passer, & tellement embarrassés de troncs d'arbres & de racines, & sablonneux en quelques endroits, que huit petits chevaux avoient de la peine à nous en tirer. Les postillons n'étoient souvent que des garçons de dix à douze ans, mais forts & robustes, qui couroient quelquefois vingt & trente de nos milles sans selle & sans autre habillement qu'une chemise & des caleçons de toile. Les ponts sur lesquels il falloit traverser des ruisseaux étoient la plupart si vieux & si mal construits, qu'ils sembloient hors d'état de soutenir le poids d'une voiture, & nous nous trouvâmes heureux de les avoir passés sans accident.

Quelques voyageurs ont remarqué que les forêts par lesquelles nous passions sont sujettes à s'enflammer, soit par le feu du ciel,

ſoit par quelque autre cauſe naturelle, & qu'alors elles brûlent pendant long-temps. Cette idée nous parut dabord d'autant mieux fondée que nous appercevions en divers endroits des traces non équivoques de pareils incendies. Nous apprîmes cependant enſuite que les payſans étant obligés de fournir annuellement à leurs ſeigneurs une certaine quantité de térébenthine, mettent le feu aux troncs des pins pendant qu'ils ſont ſur pied, & prennent la thérébentine lorſqu'elle découle des tiges de l'arbre. Nous ne vîmes guères d'arbres de cette eſpèce qui ne portâſſent des traces de feu. Quelques-uns étoient tout noirs & preſque réduits en cendres, d'autres à demi brûlés, & d'autre quoique entamés par le feu ne laiſſoient pas de continuer à végéter.

Le 15e. Août. Après vingt heures de route ſans interruption nous arrivâmes le ſoir à *Bielitza* qui eſt à quatre-vingt-dix milles de *Grodno*, & nous en repartîmes le lendemain avant le jour afin de ne pas manquer la ville de *Minsk*; le jour ſuivant, (17e.) où nous déſirions de voir la diétine qui devoit s'y tenir pour l'élection des nonces de la province. Nous nous arrêtâmes quelques momens à *Novogrodeck*, ville toute bâtie en bois, à la réſerve de deux ou trois maiſons de briques qui tombent en ruine; un couvent qui appartenoit aux jéſuites, & quelques pans de murailles ou de décombres qui environnoient une petite éminence ſur laquelle on voit les reſtes d'une vieille citadelle. Près de cette ville nous trouvâmes un grand nombre de tertres ou de petites collines que les payſans appelent les *tombeaux des Suédois*. Le terrain eſt ici moins ſablonneux & plus fertile, il offre une agréable variété de côteaux & de vallons. La vaſte étendue des forêts y eſt plus ſouvent diverſifiée par des villages, par des champs & des prairies où paiſſent de nombreux troupeaux.

Arrivés au petit village de *Mir* nous trouvâmes que notre projet de gagner *Minsk* le lendemain matin ſeroit à peu près impraticable, lors même que nous marcherions toute la nuit. Nous avions encore ſoixante à ſoixante-dix milles de chemin. La nuit étoit extrêmement obſcure, le chemin très-mauvais, & on nous dit que dans pluſieurs endroits il nous faudroit paſſer ſur des ponts qui, même de jour, exigeoient la plus grande circonſpection des voyageurs. Ainſi il fallut que notre déſir d'aſſiſter à une élection polonoiſe cédât à de ſi fortes conſidéra-

POLOGNE.

tions, & que la curiosité fût sacrifiée à la sûreté. Les plaisirs du séjour de *Mir* n'eurent aucune part à cette résolution. La pauvreté des habitans étoit telle qu'ils avoient à peine les choses les plus nécessaires à la vie. Le repos fut donc la seule douceur que nous pûmes y goûter.

Au sortir d'un lieu si dénué de tout, *Minsk* nous parut quand nous y arrivâmes (le 17e. au soir) le séjour de l'élégance & du luxe. Nous y trouvâmes une chambre propre & nouvellement blanchie, carrelée de briques, sans mouches ni puces, de la paille en abondance, du bon pain, de la viande fraîche. Délassés par un sommeil paisible nous nous rendîmes dès le matin dans le couvent qui avoit appartenu aux jésuites. Le réfectoire avoit servi la veille à la cérémonie de l'élection. On fit dabord difficulté de nous laisser entrer. Enfin un homme qui paroissoit avoir de l'autorité étant sorti nous demanda en allemand de quel pays & qui nous étions. Sur notre réponse que nous étions trois gentilshommes anglois, & que nous voyagions par curiosité; il témoigna beaucoup de surprise de la simplicité de nos habillemens, & surtout de ce que nous n'avions point d'épées. « En Pologne, dit-il, tout gen„ tilhomme porte un sabre. C'est le privilège & la marque de son rang. » Il ne paroît jamais autrement en public, & si vous voulez être » regardés comme des gentilshommes dans ce pays, je vous conseille » d'en faire autant ». Nous le remerciâmes de l'avis, & le suivîmes dans le réfectoire où nous trouvâmes encore la majeure partie de la diétine assemblée, mais pour la seule affaire de boire, ce qui dans les élections de Pologne comme dans celles d'Angleterre n'est pas la moins essentielle. Un des assistans pour lequel on paroissoit avoir du respect étoit continuellement occupé à faire offrir du vin aux électeurs. Et chaque fois que les verres circuloient, on observoit diverses cérémonies, on portoit sa main sur sa poitrine, on s'inclinoit, on buvoit à la santé des élus, & à celle des électeurs. Plusieurs m'entretinrent en latin; ils m'apprirent que chaque palatinat est divisé en districts dont chacun élit deux nonces. Je leur demandai si l'élection de *Minsk* avoit été contestée. Ils me dirent que trois candidats s'étoient présentés. Je voulus savoir si les nonces élus étoient du parti du roi. *Nous avons déféré cette fois*, me dirent-ils, *à la recommandation du roi. Vous avez bien*

bien fait, *repliquai-je*: *n'est-ce pas un bon prince? Un bon prince*, s'écrièrent-ils, *c'est le meilleur prince qui ait jamais occupé un trône.*

Minsk est une grande ville. Il y a deux églises bâties de briques aussi-bien que le couvent des jésuites. Les autres bâtimens quoique de bois ont plus d'apparence que ceux de ce pays n'en ont ordinairement. Un comte polonois nous fit inviter à dîner, mais le temps étoit beau, & notre carrosse prêt à partir, ainsi nous préférâmes de continuer notre voyage.

Le 18e. Août. Nous fûmes très-fatigués de la route de Minsk à *Smolowitzo*, quoiqu'elle ne soit que de trente milles. Nous y restâmes près de douze heures à cause des mauvais chemins, & de quelques autres retardemens. Le temps étoit froid & pluvieux, le vent violent, les chemins détestables. La nuit étoit très-sombre quand nous arrivâmes. Nous désespérions déjà d'atteindre notre gîte cette nuit, quand le bruit des postes & le roulement du carrosse sur un plancher nous tirèrent de peine. Quand nous eûmes ouvert nos volets, nous nous trouvâmes au milieu d'une grande grange ou étable; à l'extrêmité de laquelle deux gros sapins tout entiers avec leurs branches brûloient sur la terre sans le secours d'aucune cheminée. Autour de ce feu étoient rangées diverses figures revêtues de grandes robes noires avec de longues barbes qui remuoient un grand chaudron suspendu sur le feu. Avec un peu de superstition & de foi aux sorciers on eût pu aisément croire voir un groupe de magiciens occupés à exercer leurs talens. En y regardant de plus près, nous trouvâmes des juifs qui préparoient leur souper & le nôtre.

Nous partîmes le lendemain avant jour, suivant notre coutume. La nécessité seule pouvoit nous déterminer à nous arrêter dans ces sales cabanes où il n'y avoit que vermine, ordure & misère. Près de *Borisow* nous traversâmes la rivière *Berezyna* que quelques géographes ont pris mal à propos pour la limite actuelle entre la Russie & la Pologne. De l'autre côté nous rencontrâmes un corps de deux mille russes qui marchoient à Varsovie.

A *Borisow* les juifs nous firent avoir dix chevaux qu'ils rangèrent sur deux lignes, six devant la voiture & quatre de front. Il ne falloit pas peu d'adresse pour atteler tant de chevaux à une voiture. L'inconvénient

POLOGNE.

étoit que cet arrangement exigeoit des chemins beaucoup plus larges que ceux où nous devions passer. Nous essayâmes de persuader aux cochers qu'il valoit mieux les atteler deux à deux, mais soit opiniatreté, soit défaut d'intelligence, nous ne pûmes obtenir d'eux qu'ils fissent aucun changement à leur méthode. Il fallut nous contenter de renvoyer les deux chevaux qui nous auroient le plus embarrassés, & nous achetâmes cet acte de complaisance de leur part en consentant à laisser les huit autres comme ils les avoient attelés.

Nous nous mîmes en marche après cet accommodement, & nous trouvâmes bien de la difficulté à pénétrer au travers des épaisses forêts qui étoient sur notre route. Dans plusieurs endroits le passage étoit à peine de la largeur d'une voiture. Quelquefois il falloit dételer deux, quelquefois quatre chevaux. Souvent il falloit descendre pour aider aux postillons & aux domestiques à débarrasser le chemin fermé par des arbres qui y étoient tombés, ou pour conduire les chevaux dans des sentiers tortueux, ou pour en chercher dans ces forêts presque impénétrables. Nous nous trouvâmes extrêmement heureux de ce que notre voiture ne fut pas brisée & de ce que nous n'avions pas versé très-souvent.

Dans plusieurs endroits nous observâmes des espèces d'échafauds hauts d'environ douze pieds, fixés autour d'un arbre, & qui pouvoient avoir six pieds de diamètre. On nous apprit que dans les grandes parties de chasse on pose des échelles contre ces échafauds, & que le chasseur pressé par un ours s'y met en sûreté en y montant par cette échelle qu'il tire après lui. Les planches formant une saillie, l'ours ne peut l'y suivre quelque habile qu'il soit à grimper.

Nous fûmes heureux d'arriver enfin à *Naitza*, quoique ce fût un des plus mauvais gîtes où nous nous fussions encore arrêtés. Il n'y avoit pour tous meubles qu'une petite table & un pot de terre cassé, où l'on avoit préparé notre souper, & qui nous servit aussi de plat & d'assiette. Nous fîmes ce triste repas à la lueur d'une buche de sapin longue d'environ cinq pieds, que l'on avoit enfoncée dans une fente de la cloison, & qui étoit ainsi suspendue au-dessus de la table. A l'aide de la térébenthine qu'il contenoit il nous tint lieu de chandelle, car il n'y en avoit pas d'autres dans tout le village.

Il est étonnant que cet usage ne produise pas plus d'accidens, car les

habitans de ces cabanes portent cette ſorte de flambeau par tout avec ſi peu de précautions, que nous avons ſouvent vu des étincelles en tomber ſur la paille que l'on préparoit pour nos lits. Ils ne tenoient aucun compte des craintes que nous témoignions là-deſſus de la manière la plus expreſſive. Enfin avec le temps nous prîmes, à l'exemple des habitans, l'habitude de devenir inſenſibles à ce danger, & je me ſouviens de m'être oublié moi-même au point de tenir long-temps un de ces bâtons allumés au-deſſus d'un tas de paille où je cherchois quelques bagatelles. J'appris par-là, ſi l'on peut comparer les petites choſes aux grandes, comment les habitans du pied du Véſuve ont pu s'accoutumer à ſes éruptions, & ceux de Conſtantinople aux ravages de la peſte.

POLOGNE.

C'eſt une choſe inconcevable à combien peu de beſoins ſont ſujets les payſans lithuaniens. Il n'y a point de fer dans leurs chariots, les brides & les traits de leurs chevaux ſont faits ordinairement d'écorces d'arbres ou de branches treſſées enſemble. Ils n'ont pas d'autre inſtrument qu'une hache pour conſtruire leurs huttes, leurs meubles & leurs chariots; leur habillement conſiſte dans une chemiſe & des caleçons de toile groſſière; un long juſtaucorps d'une mauvaiſe étoffe de laine, ou un manteau de peau de mouton; un chapeau rond de feutre doublé de laine & des ſouliers d'écorce d'arbre. Leurs huttes ſont formées de troncs d'arbres entaſſés les uns ſur les autres, & ne reſſemblent pas mal à un de ces tas de bois qu'on voit ſur les quais & qui ſont couverts de planches. Quelle différence de ces huttes aux maiſons des payſans ſuiſſes, quoique bâties des mêmes matériaux! Et leurs manières ſont encore plus différentes que leurs maiſons: tout annonce chez les uns & chez les autres le contraſte entre les gouvernemens ſous leſquels ils vivent. Le payſan ſuiſſe eſt ouvert, franc, groſſier, mais officieux; il ſalue ceux qu'il rencontre d'un mouvement de la tête, ou porte négligemment la main à ſon chapeau; il attend en retour une marque de civilité, il s'offenſe de la moindre hauteur, & ne ſe laiſſe pas inſulter impunément. Au contraire le payſan polonois exprime ſon reſpect d'une manière rampante & ſervile, il s'incline juſqu'à terre, il ôte ſon chapeau & le tient à la main juſqu'à ce qu'on l'ait perdu de vue: ceux que nous rencontrions arrêtoient leurs chariots

POLOGNE.

dès qu'ils appercevoient notre carroſſe; en un mot toute leur conduite eſt la preuve de la ſervitude abjecte dans laquelle ils gémiſſent. Cependant on entend les Polonois faire l'éloge de la liberté auſſi ſouvent que les Suiſſes; mais quelle différence n'y a-t-il pas dans la manière dont les deux nations en jouiſſent! Chez les derniers tous les ordres de l'état y participent, & elle répand chez tous un ſentiment de dignité & de bonheur. Chez les Polonois elle n'appartient qu'au plus petit nombre, & n'eſt réellement pour les autres que la plus mauvaiſe eſpèce de deſpotiſme.

Avant que de terminer ces remarques ſur la Pologne, je dois dire encore qu'en traverſant ce royaume nous avons eu pluſieurs occaſions d'y voir des perſonnes attaquées de la maladie appelée *plica polonica*, parce que l'on a cru qu'elle étoit particulière à la Pologne, quoiqu'elle exiſte auſſi en Hongrie, en Tartarie & chez pluſieurs autres peuples.

Suivant les obſervations du docteur *Vicat*, habile médecin ſuiſſe qui a long-temps demeuré en Pologne, & qui a publié un traité complet ſur ce ſujet (1), la *plica polonica* vient d'une humeur âcre & viſqueuſe qui pénètre dans les cheveux, leſquels ſont comme l'on ſait de petits tubes; (2) cette humeur ſuintant par les côtés & les extrêmités des cheveux les cole enſemble, & en fait pluſieurs paquets ou même quelquefois une ſeule maſſe. Les ſymptômes varient ſuivant la conſtitution du patient ou le degré de malignité de l'humeur. Ce ſont en général des demangeaiſons, des tumeurs & des ulcères, des fiévres intermittentes, des maux de tête, de la langueur & de la foibleſſe, des douleurs de rhumatiſme & de goutte, quelquefois même des convulſions, la paralyſie & la démence. Ces ſymptômes diminuent à meſure que les cheveux ſont plus affectés; ſi l'on raſe la tête du malade il eſt attaqué de nouveau par tous les accidens terribles qui ont précédé l'éruption

(1) Mémoires ſur la plique polonoiſe.

(2) La dilatation du cheveu eſt quelquefois ſi conſidérable qu'il y entre de petit globules de ſang; cette circonſtance quoique fort rare a donné lieu à l'opinion que ſi l'on coupe les cheveux du malade tout ſon ſang s'écoule juſqu'à la mort.

de la plica, & ces accidens continuent jusqu'à ce que les cheveux croissant de nouveau, absorbent cette humeur âcre qui en est la cause. On croit que cette maladie est héréditaire, & il est prouvé qu'elle est contagieuse lorsqu'elle est au plus haut point de virulence. POLOGNE.

On a attribué à plusieurs causes physiques la fréquence de la plica dans ce pays; ce seroit un ouvrage sans fin que de rapporter toutes les conjectures sur lesquelles chacun a bâti son système; le plus probable est celui du docteur *Vicat.*

La première cause de la plica, selon lui est l'insalubrité de l'air en Pologne; c'est l'effet de la quantité immense de forêts & de marais de cette contrée, & de la vivacité de l'air qui est souvent très-froid au milieu même de l'été à cause de la position des monts Crapack. En effet les vents de sud & de sud-est qui portent la chaleur dans les autres pays sont refroidis ici en passant sur les sommets couverts de neige de cette montagne.

La seconde cause est l'eau mal saine qu'on y boit, car quoiqu'il ne manque pas de bonnes sources en Pologne, les gens du peuple ont coutume de boire la première eau qu'ils trouvent dans les lacs, les rivières ou même dans des étangs bourbeux.

La troisième cause est la malpropreté des habitans; car l'expérience prouve que ceux qui ont soin de leur personne & de leurs maisons sont moins sujets à la plica que ceux qui sont négligens à cet égard. Ainsi les personnes d'un certain rang y sont moins exposées que celles du peuple; les habitans des grandes villes moins que ceux des petits villages, les paysans libres, moins que ceux qui sont esclaves, les sujets de la Pologne proprement dite, moins que ceux de la Lithuanie.

Quoiqu'on ne puisse attribuer l'origine de cette maladie que par voie de conjectures à ces causes séparées ou réunies ou même jointes à d'autres, on peut cependant assurer qu'elles contribuent toutes & surtout la dernière à répandre la plica, à en aggraver les symptômes & à en rendre la cure difficile. En un mot la plica paroît être une

POLOGNE.

maladie contagieuſe qui ſemblable à la lèpre s'eſt perpétuée chez une nation ignorante en médecine & peu attentive à en arrêter les progrès. Mais elle eſt peu connue dans les pays où l'on a ſû prendre les précautions convenables pour l'empêcher de ſe répandre.

Fin du Voyage en Pologne.

VOYAGE
EN
RUSSIE.

VOYAGE



VOYAGE
EN
RUSSIE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I.

Entrée en Ruſſie — Limites & état des provinces démembrées de la Pologne — Bas prix des chevaux de poſte — Voyage à Smolensko, & deſcription de cette ville — Service divin dans la cathédrale — Viſite à l'évêque — Dîner avec un juge — Voyage à Moſcow — Des payſans, &c.

LE 20 Août nous entrâmes en Ruſſie par le petit village de *Tolitzin*, compris aujourd'hui dans les provinces cédées à la Ruſſie, en vertu du dernier traité de partage. Ces provinces ſont la Livonie polonaiſe, la partie du palatinat de Polotsk qui eſt au levant de la rivière de Duna; les palatinats de Witepsk, Micislaw, & de petites portions au nord-eſt, & au ſud-eſt du palatinat de Minsk. Tout ce pays, excepté la Livonie

RUSSIE. polonoise, est située dans la Russie blanche, & forme au moins le tiers du duché de Lithuanie.

Les limites qui séparent cette nouvelle province russe du reste de la Pologne, sont la Duna depuis son embouchure jusqu'au-dessus de Witepsk, de-là une ligne droite qui va au sud jusqu'à la source du Drug près de Tolitzin, ensuite le Drug jusqu'à sa jonction avec le Dnieper, & enfin le Dnieper jusqu'à l'endroit où il reçoit le Sotz.

Ce vaste territoire est à présent divisé en deux gouvernemens, celui de Polotsk & celui de Mohilef. Sa population est d'environ 1,600,000 ames; il produit abondamment du grain, du chanvre, du lin & des pâturages; ses forêts fournissent une quantité de mâts, de planches, de bois de chêne pour la construction des vaisseaux, de la poix, du goudron, &c. dont on envoie la plus grande partie à Riga par la Duna.

En entrant en Russie à Tolitzin, nous fûmes très-étonnés du bon marché des chevaux de poste, & lorsque notre domestique eut payé notre premier compte qui se montoit seulement à deux copecs ou environ un sol pour chaque cheval, à raison d'un verste, c'est-à-dire, de trois quarts de milles d'Angleterre; nous aurions cru qu'il avoit trompé le maître de la poste en notre faveur, si nous n'avions pas été bien convaincus par ce que nous savions du caractère des Russes, qu'ils n'étoient pas aisément dupes des étrangers. En effet nous découvrîmes bientôt après que nous aurions pu épargner la moitié de cette dépense, toute modique qu'elle étoit, si nous avions pris la précaution de demander un ordre à l'ambassadeur de Russie à Varsovie.

De Tolitzin on traverse le nouveau gouvernement de Mohilef par un chemin excellent & très-large, bordé d'un double rang d'arbres & d'un fossé pour écouler les eaux. Nous passâmes plusieurs chétifs villages; nous traversâmes à Orsa le Dnieper qui n'est en cet endroit qu'une petite rivière, & nous arrivâmes le soir à Lady.

Le pays de Tolitzin à Lady est inégal, parsemé de collines & de beaucoup de forêts. Il produit du bled, du millet, du chanvre & du lin; dans les grands villages il y a des écoles & d'autres bâtimens construits aux dépens de l'impératrice. On y voit aussi des églises avec des dômes destinées aux dissidens polonois, du rit grec, & aux Russes qui voudront s'établir dans ce pays.

Lady eſt dans le gouvernement de *Smolensko*, & avant le démembrement c'étoit une ville frontière. Nous logeâmes à la poſte où nous fûmes fort bien. Ces maiſons de poſte qu'on trouve fréquemment ſur les grandes routes en Ruſſie ſont la plupart bâties ſur le même plan, & fort commodes pour les voyageurs. Ce ſont de grand bâtimens de bois, de forme quarrée qui enferment une grande cour. Une partie de la face eſt occupée par les appartemens deſtinés aux voyageurs. L'autre eſt réſervée au maitre de la poſte & à ſes domeſtiques. Les trois autres côtés du bâtiment ſont des écuries, des remiſes, & de vaſtes granges. Nous fûmes agréablement ſurpris de trouver dans un endroit ſi éloigné de la forte bière d'Angleterre, & nous n'eûmes pas moins de plaiſir à nous voir ſervir à ſouper dans des plats & des aſſiettes de porcelaine de notre pays. Enfin la paille fraîche qu'on mit dans nos lits mit le comble au luxe & aux agrémens de cette ſoirée.

Le lendemain nous trouvâmes que notre dépenſe étoit auſſi modérée que notre traitement avoit été bon. La ſatisfaction que nous en témoignâmes engagea peut-être le ſecrétaire de la maiſon (le maître de la poſte étoit abſent) à nous regarder comme des gens à qui on pouvoit en impoſer. La poſte que nous allions faire étoit de dix milles, il nous demanda trois fois plus que les ordonnances ne l'y autoriſoient, ſous prétexte que nous n'avions point d'ordre pour nous faire donner des chevaux. Nous en témoignâmes notre ſurpriſe. Il nous répondit d'un ton mépriſant & fit rentrer les chevaux dans l'écurie. Nous réſolûmes de nous venger à notre tour, & nous allâmes porter nos plaintes au directeur de la douane, qui heureuſement parloit allemand. Après avoir expoſé le fait, le directeur nous dit qu'on nous avoit demandé trois fois plus que nous ne devions, que nous aurions ſatisfaction ſur le champ, & que cette mauvaiſe foi ſeroit punie comme elle le méritoit. Il envoya auſſitôt un meſſager, & nous ayant priés de reſter juſqu'à ſon retour, il nous offrit du caffé en attendant. Pendant que nous le prenions il nous apprit diverſes choſes relatives aux poſtes en Ruſſie, qui nous furent dans la ſuite d'une grande utilité. Il nous avertit en particulier de nous procurer un ordre du gouverneur de *Smolensko* pour avoir des chevaux. Pendant cette converſation nous entendîmes un carroſſe qui s'arrêta à la porte. C'étoit le nôtre avec tout ce qu'il

RUSSIE.

falloit pour partir ſur le champ. Il étoit ſuivi par le ſecrétaire en queſtion, qui ſe préſenta devant nous dans la poſture la plus humble & la plus ſoumiſe. Nous intercédâmes pour ſes épaules auprès du directeur, qui voulut bien nous promettre qu'elles ſeroient épargnées, & qu'on s'en tiendroit à une reprimande. Après avoir fait à l'honnête directeur les remercîmens que nous lui devions nous prîmes congé & continuâmes notre route.

Ce fut un grand chagrin pour nous que de voir finir à Lady cette excellente route dont j'ai parlé. Cependant de là à *Smolensko* les chemins étoient encore bien meilleurs que ceux de Lithuanie; les villages avoient auſſi une toute autre apparence.

Celle des payſans ruſſes eſt également très-différente de celle des payſans polonois. Ce contraſte frappe ſurtout dans leur chevelure. Les Polonois ſe raſent la tête à la réſerve d'un petit toupet qu'ils laiſſent ſur le ſommet. Les Ruſſes portent les cheveux longs & pendans juſques ſur les yeux & les oreilles, & les coupent autour du col. Le pays eſt parſemé de collines, & plus ouvert que nous ne l'avions encore trouvé juſqu'à une petite diſtance de *Smolensko*, où nous nous retrouvâmes comme plongés de nouveau dans une épaiſſe forêt qui nous conduiſit juſques aux portes de cette ville, ſans nous offrir aucune trace d'habitation.

Dans le cours des guerres continuelles que ſe firent long-temps les Ruſſes & les Polonois, *Smolensko* étoit regardée comme une place très-importante. Quoique ſes fortifications ne fuſſent, ſelon l'uſage du temps, que des ouvrages de terre, des foſſés, des paliſſades & une citadelle bâtie de bois (1); elles étoient ſuffiſantes pour mettre cette ville à l'abri des incurſions d'une troupe indiſciplinée que les longueurs d'un ſiége régulier euſſent bientôt rebutée; & ce ne fut que dans le ſeiziéme ſiècle que le Tzar *Baſile Iwanovitsch* s'en rendit maître en corrompant la garniſon. Les Ruſſes la gardèrent environ un ſiècle dans l'état où ils l'avoient priſe. Enſuite ſon importance les engagea à l'environner d'un mur qui ſubſiſte encore à préſent. Les Polonois la

(1) *Rerum Moſc. Auct. p. 52, Mayersberg. iter Moſc. pag. 74.*

reprirent cependant en 1611, mais elle retourna vers la fin du siècle sous l'autorité des Russes. RUSSIE.

Smolensko n'est assurément pas la plus belle ville, mais c'est sûrement la plus singulière que j'aie vue. Elle est située au bord du Dnieper, sur deux collines & dans la vallée qui est entre deux. Les murailles qui l'environnent ont trente pieds de haut & quinze de largeur. Le bas en est de pierres, le haut est de briques. Ces murs suivent les contours des collines, & ont sept verstes (ou trois milles trois quarts anglois) de tour. A chaque angle il y a une tour ronde ou quarrée de deux ou trois étages, beaucoup plus large en haut qu'en bas, & couverte d'un toit en bois de forme ronde. Les intervalles entre ces tours sont garnis de tourelles, & au dehors le mur est encore défendu par un fossé profond, un chemin couvert, un glacis, &c. Là où le terrain est le plus élevé il y a encore des redoutes de terre construites à la moderne. La cathédrale est bâtie sur une éminence au milieu de la ville. On a de-là la vue la plus pittoresque de cette singulière ville qui dans son enceinte renferme des jardins, des bosquets, des champs & des prés. La plupart des maisons sont de bois & à un seul étage. Ce ne sont guères que des chaumières, il y a cependant quelques maisons plus belles qu'on nomme des palais & plusieurs églises bâties en briques & ornées de stucs. Une large & longue rue pavée coupe la ville en droite ligne; les autres rues sont la plupart irrégulières & couvertes de planches au lieu de pavé. Les murs de la ville s'élèvent ou s'abaissent avec le terrain & s'étendent jusques aux bords du Dnieper : leur architecture antique, leurs tours bizarrement construites, les aiguilles des clochers élevés au-dessus des arbres qui cachent par leur multitude la plupart des maisons, les champs, les prés qui y sont épars, tous ces objets forment le contraste le plus singulier. Au-delà du Dnieper est une espèce de fauxbourg composé de cabanes éparses qui tient à la ville par un pont de bois. D'après des informations assez vagues je crois que la ville peut contenir environ quatre mille habitans. Elle n'a point de manufactures, mais elle fait quelque commerce avec l'Ukraine, Dantzic & Riga. Elle vend du lin, du chanvre, du miel, de la cire, des cuirs, de la soie de cochon, des mâts, des planches, des fourrures de Sibérie.

RUSSIE.

Le *Dnieper* prend sa source dans la forêt de Volkonsky près de la source du Volga, à environ cent milles de *Smolensko*. Il traverse cette ville & *Mohilef*, sépare l'Ukraine de la Pologne, & se perd dans la mer noire entre *Otzakof* & *Kinburn*. Depuis l'acquisition de la province de *Mohilef* cette rivière coule entièrement dans le territoire russe ; elle devient navigable un peu au-dessus de *Smolensko*, quoique en certaines saisons elle soit si basse près de cette ville, qu'on ne peut plus transporter les marchandises que sur des radeaux.

Comme il falloit nous pourvoir d'un nouveau passeport & d'un ordre pour avoir des chevaux, nous nous rendîmes chez le gouverneur, accompagnés d'un étudiant russe qui parloit latin & qui nous servoit d'interprète. Le gouverneur étant à l'église nous allâmes à la cathédrale où nous attendîmes jusqu'à la fin de l'office. Cette église est un magnifique bâtiment élevé sur les ruines du palais des anciens ducs de *Smolensko*. Les murs en sont couverts au-dedans de mauvaises peintures représentant notre Seigneur, la Vierge & un grand nombre de saints, car ils abondent dans la religion grecque. Le sanctuaire dans lequel les prêtres seuls ont droit d'entrer est séparé du corps de l'église par une espèce de paravent composé de grandes portes qui se plient l'une sur l'autre, & qui est orné de pillers corinthiens richement sculptés & dorés. Le service divin admet une infinité de cérémonies; le peuple fait le signe de la croix à chaque instant ; chacun s'incline vers le sanctuaire, ou l'un vers l'autre, ou baisse le front jusqu'à terre. L'évèque de Smolensko officioit. Sa figure étoit vénérable ; ses cheveux blancs flottoient sur ses épaules, il avoit une grande barbe, une couronne sur la tête & des riches habits épiscopaux.

Les portes dont je viens de parler s'ouvroient & se fermoient avec beaucoup de pompe & de solemnité toutes les fois que l'évèque se retiroit dans le sanctuaire, ou en sortoit pour bénir le peuple. Quand le service fut fini, les portes étant tout ouvertes, l'évèque s'avança un chandelier à chaque main, dont l'un portoit trois cierges allumés, l'autre deux, qu'il croisoit souvent l'un sur l'autre en différentes directions, ensuite il les balança du côté de l'assemblée à laquelle il donna une bénédiction finale. Ces chandeliers, à ce que j'appris ensuite, sont les symboles, l'un de la Trinité, l'autre des deux natures du Christ.

Le ſervice étant fini, nous nous préſentâmes au gouverneur qui, à notre grande ſurpriſe, nous reçut avec un air de froideur dont notre interprête fut ſi frappé qu'il n'y eut pas moyen de lui faire prononcer un ſeul mot. Enfin un gentilhomme de la ſuite du gouverneur nous ayant adreſſé la parole en français nous demanda ce que nous déſirions. Sur notre réponſe que nous étions des gentilshommes anglois & que nous demandions un paſſeport, il nous dit en ſouriant que la ſimplicité de nos habillemens avoit fait ſoupçonner que nous étions des marchands, mais qu'il n'ignoroit pas que les gentilshommes anglois portoient rarement l'épée & des habits galonnés en voyage. Cela nous rappela l'avis qu'on nous avoit donné à Minsk. Il dit après cela quelque choſe à l'oreille du gouverneur qui prenant ſur le champ un air de complaiſance nous fit comprendre que nous allions être ſatisfaits. Là-deſſus l'évêque joignit la compagnie. Il avoit quitté ſes habits pontificaux, & étoit vêtu d'une longue robe noire, avec un voile & un chapeau rond de même couleur. Il nous parla en latin, & nous invita à venir chez lui. Toute la compagnie l'y ſuivit, & il nous reçut dans une maiſon de bois commode & voiſine de la cathédrale. Quand nous fûmes entrés, le gouverneur & le gentilhomme qui l'accompagnoit lui baisèrent la main avec de grandes marques de reſpect. Il fit enſuite aſſeoir tout le monde, & nous témoigna en particulier beaucoup de conſidération, obſervant que notre préſence lui étoit d'autant plus agréable que depuis qu'il étoit à *Smolensko* il n'avoit reçu la viſite d'aucun anglois dont il eſtimoit infiniment la nation. Pendant cet entretien un domeſtique étendit une nappe ſur une petite table & y plaça du pain, du ſel & des fleurs. Un autre ſuivoit avec une ſoucoupe chargée de petits verres pleins d'une liqueur tranſparente. L'évêque bénit le pain & la ſoucoupe avec beaucoup de ſolemnité & prit enſuite un des verres. Nous crûmes dabord que tout cela nous annonçoit une cérémonie religieuſe; mais nous fûmes détrompés quand nous vimes les domeſtiques offrir le pain & les verres à la compagnie. Tout le monde étant ſervi, l'évêque but à la ſanté de tous les aſſiſtans qui lui répondirent par une inclination, & vuidèrent auſſitôt leurs verres. Nous ſuivimes cet exemple & bûmes de la liqueur qui étoit de l'eau de ceriſes. Après ces préliminaires

RUSSIE.

nous reprîmes le fil de la converſation avec l'évêque à qui nous fîmes diverſes queſtions ſur l'ancien état de *Smolensko*. Il répondoit à tout avec beaucoup de vivacité & de promptitude ; il nous rendit compte de l'état de la ville ſous ſes anciens ducs dont le palais occupoit le ſol où la cathédrale a été bâtie par *Féodor* frère de Pierre-le-grand. Après une demi-heure de converſation très-agréable nous prîmes congé du prélat, très-ſatisfaits de ſa politeſſe & de ſon affabilité.

Notre interprète nous conduiſit de-là au ſéminaire où l'on inſtruit les jeunes gens deſtinés à l'état eccléſiaſtique. On leur enſeigne le grec, le latin, l'allemand, le polonois. Le prêtre qui nous fit voir la bibliothèque parloit latin. Il nous fit entrer dans ſa chambre, & ſuivant la coutume hoſpitalière du pays, il nous offrit des rafraîchiſſemens conſiſtant en gâteaux & en hydromel.

L'après-midi le gentilhomme qui nous avoit tiré d'embarras en parlant au gouverneur vint obligeamment nous rendre viſite & nous invita à dîner pour le lendemain. Nous acceptâmes & nous nous rendîmes chez lui à deux heures ſuivant l'uſage. Il étoit juge de la ville & habitoit une maiſon de bois que la cour lui donnoit en cette qualité. Les chambres étoient petites mais bien meublées. Il n'y avoit avec lui que ſa femme & ſa fille qui parloient françois l'une & l'autre. Elles étoient vêtues à la françoiſe ſans excepter le rouge qu'elles n'avoient pas oublié. Mais elles ne faiſoient point de révérence & ſaluoient en inclinant la tête fort bas. Avant dîner on offrit des liqueurs ; les dames en prirent & nous les recommandèrent comme étant favorables à la digeſtion. La table étoit ſervie avec propreté, le dîner excellent & ſervi ſur de la porcelaine angloiſe. Outre la viande bouillie & rotie, il y avoit des plats de la cuiſine ruſſe, comme une ſalade de mouſſerons & d'oignons, & une de bled encore verd trempé dans de l'huile. A la fin du repas notre hôte demanda un grand verre, il le remplit de champagne & le but à notre ſanté, après quoi il le fit paſſer. « C'eſt une ancienne » coutume, dit-il, qu'on regardoit autrefois comme une marque » d'égards. Aujourd'hui on eſt devenu plus délicat, & l'on retranche » ces uſages qui étoient un épanchement des ſentimens d'hoſpitalité. » Pour moi je ſuis un homme à la vieille mode, & je ne puis renoncer » aiſément aux habitudes de ma jeuneſſe. » Après dîner nous paſsâmes dans

dans une autre chambre & nous fîmes une partie de whist. On servit du thé, du caffé & des confitures, & à six heures nous quittâmes cet hôte obligeant pour retourner dans notre auberge. Je ne sais pourtant s'il faut lui donner ce nom honorable. C'étoit bien la meilleure de la ville puisque c'étoit la seule, mais au fond ce n'étoit qu'une maison de bois peinte en dehors & qui menaçoit ruine. L'appartement que nous occupions avoit été une fois tapissé de papier, quelques lambeaux pendans l'attestoient encore; la cloison étoit un mêlange de planches neuves & vieilles, les meubles consistoient en deux bancs & deux chaises dont une n'avoit plus de fond, l'autre plus de dossier; la table étoit un vieux coffre. Nous soupçonnâmes que dans ce pays l'air & la lumière payoient de grands droits, car toutes les fenêtres étoient bouchées avec des planches à la réserve d'une seule qu'on ne pouvoit ouvrir, & qui étoit si sale qu'elle fermoit tout accès à la lumière. Je ne dois pas omettre dans cet inventaire le lit où je couchai. Il avoit été si souvent réparé qu'il étoit impossible d'y découvrir aucune trace de la matière première dont il avoit été fait. On peut s'étonner de ce qu'une ville comme *Smolensko* n'a pas une meilleure auberge; mais il passe très-peu d'étrangers par cette ville, & les Russes portent leurs provisions avec eux, voyagent jour & nuit, ou logent chez des particuliers.

RUSSIE.

Le 25 Août nous partîmes de Smolensko nous traversâmes le Dnieper sur un pont de bois, & continuâmes notre route pendant quelque temps le long d'une vallée remplie de belles prairies arrosées par le Dnieper, parsemées de broussailles & bordées d'agréables côteaux couronnés de bois. A mesure que nous avancions le terrain devenoit plus inégal & plus coupé, mais sans aucune montagne un peu considérable. Près de *Slovoda*, grand village formé de maisons éparses où nous reposâmes quelques heures, nous traversâmes une seconde fois le *Dnieper* sur un bac composé de troncs d'arbres liés par des cordes, & à peine assez large pour recevoir notre carrosse qui s'enfonçoit de quelques pouces dans l'eau. Cette machine étoit poussée du bord du rivage, & s'avança ainsi jusqu'à ce qu'elle en rencontrât une autre de la même espèce sur laquelle les chevaux ne purent monter qu'avec la plus grande difficulté. La distance des deux radeaux étoit si considérable que ce ne fut pas

RUSSIE. ſans peine qu'on put faire paſſer la voiture de l'un à l'autre, & empêcher qu'elle ne tombât dans l'eau.

Le premier endroit que nous rencontrâmes enſuite, & où nous changeâmes de chevaux, étoit une petite ville nommée *Dogorobush*, bâtie ſur une colline & préſentant comme *Smolensko*, quoiqu'en petit, le même mêlange d'égliſes, de maiſons, de cabanes, de champs & de prés. On y voyoit quelques maiſons bâties depuis peu aux frais de l'Impératrice; elles ſont de briques & couvertes d'une ſorte de ſtuc, & comparées aux cabanes qui les environnent elles reſſemblent à des palais. C'étoit autrefois une place de défenſe, & elle a ſoutenu pluſieurs ſiéges dans les guerres entre la Pologne & la Ruſſie. On voit encore les reſtes de l'ancienne citadelle d'où la vue s'étend au loin ſur un pays de plaines arroſé par le Dnieper qui y ſerpente, & terminé par des côteaux éloignés. De *Dogorobush* nous fîmes 24 milles pour arriver à un petit village nommé *Zaratesh* où nous nous trouvâmes fort heureux de paſſer la nuit dans une hutte où, par un raffinement peu commun dans le pays, il y avoit une chambre ſéparée de celle qu'occupoit la famille. Notre hôteſſe avoit une figure vraiment aſiatique. Elle portoit une robe bleue ſans manches qui deſcendoit juſqu'aux talons & étoit attachée à ſa veſte par une ceinture rouge; une pièce de toile entortillée autour de la tête comme un turban, des boucles d'oreilles & un collier de grains de diverſes couleurs. Ses ſouliers étoient attachés avec des cordons bleus qui faiſoient le tour du pied, afin d'aſſujettir un morceau de mauvaiſe toile entortillée autour des jambes qui lui tenoit lieu de bas.

Le 27 Août. De Zaratesh à Viasma nous traverſâmes une forêt interrompue de temps en temps par des prairies & des champs. Quand nous réfléchiſſions que nous étions au 55ᵉ. degré de latitude, nous étions ſurpris de trouver la moiſſon auſſi avancée. Le bled & l'orge étoient déjà ſerrés, & les payſans moiſſonnoient l'avoine & le millet. Depuis notre départ de *Smolensko* le temps avoit été très-froid, & le vent étoit auſſi piquant que nous l'avons en Novembre. Les payſans avoient déjà mis leurs habits de peau de mouton & leur accoutrement d'hiver.

Près de *Viasma* nous paſſâmes un ruiſſeau de même nom qui ſe jette dans le Dnieper. Nous montâmes enſuite ſur une éminence où eſt bâtie cette ville qui ſe préſente d'une manière impoſante avec ſes dômes &

ſes clochers au-travers des arbres. Elle occupe ſans régularité un terrain très-étendu; ſes bâtimens ſont la plupart de bois, un petit nombre qui ſont en brique ſont dûs à la munificence de l'Impératrice. La principale rue, ſemblable aux grandes routes de Ruſſie, eſt couverte en partie de troncs d'arbres couchés en travers, & en partie de planches comme le plancher d'une chambre. Elle contient plus de vingt égliſes, nombre étonnant pour une ville auſſi peu peuplée. Les égliſes dans les petites villes & villages de Ruſſie ſont la plupart ornées d'une coupole & de pluſieurs dômes. Les murs ſont blanchis ou peints de couleur rouge; les dômes ordinairement d'une couleur différente du reſte. A une certaine diſtance le grand nombre des clochers & des dômes qui dérobent la vue des cabanes voiſines pourroient aiſément perſuader aux voyageurs qu'ils vont voir une grande ville là où ils ne trouveront bientôt qu'un amas de huttes de bois.

RUSSIE.

Les payſans ruſſes paroiſſent être en général une race d'hommes grands, endurcis à la fatigue & très-forts. Leur habillement conſiſte dans un chapeau rond ou un bonnet fort élevé, une robe de mauvais drap, ou en hiver une fourrure de peaux de mouton qui deſcend juſqu'au deſſous du genou, & s'attache à la veſte avec une ceinture, un haut-de-chauſſes d'une toile auſſi forte que celle dont on fait les ſacs, une pièce de drap ou de flanelle roulée autour des jambes en place de bas, des ſandales de cordes d'écorce treſſées, & attachées avec des liens de même matière qui remontant autour de la jambe ſervent de jarretières. En été la chemiſe & la culotte de toile ſont le plus ſouvent tout leur habillement.

Leurs cabanes ſont conſtruites comme celles des Lithuaniens, mais elles ſont plus grandes & un peu mieux pourvues de meubles & d'uſtenſiles. La forme en eſt quarrée, & elles ſont bâties avec des arbres entiers entaſſés les uns ſur les autres & joints dans les angles par des mortaiſes & des tenons: les vuides entre ces arbres ſont remplis de mouſſe: en dedans ils ſont unis avec la hache & reſſemblent à une cloiſon; au dehors on les laiſſe tels quels avec leur écorce. Le toit à deux pentes eſt en général d'écorce d'arbres ou de bardeau recouvert de terre-glaiſe ou de gaſon. Le payſan ne ſe ſert à l'ordinaire pour toute cette conſtruction que de ſa hache: avec ce ſeul inſtrument il taille ſes bois. La plupart ignorent l'uſage de la ſcie. Les fenêtres ſont

RUSSIE.

des ouvertures de quelques pouces quarrées qu'on ferme avec un volet qui gliſſe dans une rainure, & les portes ſont ſi baſſes qu'un homme de taille ordinaire doit ſe baiſſer pour y paſſer.

Ces cabanes ont rarement deux étages. Dans ce cas celui de deſſous ſert de magaſin pour les proviſions, & celui d'en-haut ſert à loger la famille : l'eſcalier eſt une eſpèce d'échelle poſée en dehors; mais le plus ſouvent la cabane n'a qu'un rez-de-chauſſée & une ſeule chambre. Il m'eſt ſouvent arrivé quand j'y paſſois la nuit d'être réveillé par les poules qui venoient chercher du grain dans la paille où je couchois, & ſouvent ce n'étoit pas un animal ſi innocent qui venoit me rendre viſite. A *Tabluka*, village où nous paſsâmes la nuit du 27, un troupeau de cochons ayant fait irruption dans notre chambre à quatre heures du matin, je fus réveillé par un bruit très-voiſin de mes oreilles. J'ordonnai à mon domeſtique de les mettre à la porte, mais il m'apprit que la porte ne pouvoit ſe fermer aſſez bien pour les empêcher d'entrer, & qu'on avoit déjà fait pour cela des efforts inutiles. Je pris donc le parti de leur céder la paille où je couchois, & m'étant aſſis je m'amuſai à contempler à la lueur d'un bâton allumé par un bout le ſpectacle qui s'offroit à moi. Mes deux compagnons reſtoient couchés ſur la paille que j'avois partagée avec eux. Un peu plus loin étoient nos domeſtiques ſur un autre tas. Enſuite on voyoit trois Ruſſes avec leurs longues barbes étendus ſur le plancher; vis-à-vis trois femmes tout habillées dormoient ſur un banc, pendant que le deſſus du poële ſervoit de lit à une autre femme auſſi habillée, & à quatre enfans preſque nuds qui y étoient étendus.

Les meubles de ces cabanes conſiſtent principalement en une table de bois & des bancs attachés autour de la chambre. Les uſtenſiles ſont quelques plats, baſſins, cuillers (toujours de bois) quelquefois un pot de terre qui ſert à cuire leurs mets. Ils ſe nourriſſent principalement de pain de ſeigle, le plus ſouvent aſſez noir, d'œufs, de poiſſon ſalé, de lard, de mouſſerons. Leur plat le plus eſtimé eſt un ragoût compoſé de viande fraîche ou ſalée, de gruau, de farine d'avoine, aſſaiſonné d'oignons & d'ail, car les Ruſſes mettent partout de l'ail.

Les payſans ſemblent fort avides d'argent, & ils nous demandoient

leur paiement d'avance toutes les fois que nous leur achetions ou marchandions la moindre bagatelle. Ils paroissent aussi assez enclins au vol. En Pologne il n'étoit pas nécessaire d'être constamment sur ses gardes, & nous laissions souvent notre carrosse toute la nuit sans que personne y veillât. En Russie il falloit qu'un domestique fût continuellement en faction, sans quoi on auroit vu bientôt disparoître tout ce qui peut être pris, & même la vigilance de notre argus étoit sans cesse mise en défaut par la vigilance supérieure des gens du lieu, ensorte qu'on nous annonçoit ordinairement chaque matin quelqu'une de leurs entreprises de la nuit.

RUSSIE.

Les paysans étoient obligés de nous fournir des chevaux à chaque poste à un prix fixé & modéré, ce qui les rendoit très-lents à nous servir. Comme notre seul interprête étoit un domestique Bohémien qui n'entendoit qu'imparfaitement le russe, (à raison de l'affinité qui est entre ces deux langues) cette difficulté jointe à la mauvaise volonté des paysans nous faisoit perdre souvent plusieurs heures chaque fois qu'on changeoit de chevaux. Les paysans nous servoient de cochers & de postillons. Ils mettoient toujours quatre chevaux de front, & ordinairement huit ou dix pour mener notre voiture, les postes étant ordinairement de vingt à trente milles & les chemins très-mauvais. Ils ne se servoient guères ni de bottes ni de selles & n'avoient pour tout étrier qu'une corde double qu'ils passoient sur le dos du cheval. Un filet qui entroit rarement dans la bouche du cheval, mais pendoit autour, tenoit lieu de bride. Les chevaux n'avoient point de pas réglé. On les faisoit aller par sauts & par bonds. Au lieu de les faire trotter ils les faisoient souvent galopper par le plus mauvais chemin, & les laissoient aller au pas quand il étoit ferme & uni. Un bout de corde leur servoit de fouet, mais ils ne s'en servoient guères, leur usage étant de les exciter en criant & en sifflant comme avec un appeau. Dans l'intervalle entre ces sifflemens ils se mettoient à chanter. C'est l'usage constant des Russes, comme l'ont observé tous les voyageurs qui ont parlé de la Russie depuis deux ou trois siècles, & comme je le dirai plus amplement dans une autre occasion.

Le mauvais état de nos harnois qui se rompoient sans cesse, l'état non moins mauvais des chemins, le temps perdu à chaque station

RUSSIE.

& d'autres embarras inévitables réduisoient notre marche à quarante ou cinquante milles par jour quoique nous partissions avant le lever du soleil & que nous allassions jusques à nuit close.

Le 27 Août. Près de *Viasma* nous entrâmes dans la vaste forêt de Volkonski qui s'étend de-là sans interruption dans un espace de 150 milles presque jusques aux portes de Moscow. C'est dans cette forêt immense que sont les sources des principales rivières de la Russie européenne, la Duna, le Dnieper, le Volga. Les sources de la Duna étoient assez loin de notre route, mais celles du Dnieper & du Volga peu éloignées l'une de l'autre ne l'étoient pas non plus de Viasma. Le terrain dans cette contrée est plus entrecoupé qu'à l'ordinaire de collines & de vallées, mais sans élévation considérable.

Le 28 nous arrivâmes le soir au village de Gretkeva, & nous eûmes l'imprudence de continuer notre route jusques à la première station distante de 18 milles. La nuit étoit extrêmement obscure, froide & pluvieuse, le chemin des plus mauvais, & nous avions à craindre à chaque instant d'être renversés. Cependant le plus grand danger que nous courûmes nous resta inconnu, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à la poste ; là nos domestiques nous apprirent que nous venions de traverser une grande pièce d'eau sur un pont de bois sans barrieres ; ce pont étoit si foible qu'il paroissoit prêt à se rompre sous le poids du carrosse, & si étroit qu'une des roues de derrière fut un moment suspendue sur le précipice. Notre bonne fortune ordinaire nous fit arriver sains & saufs entre minuit & une heure dans une cabane où nous trouvâmes un excellent ragout de bœuf & d'oignons que nous avoit préparé le fidelle domestique qui nous précédoit toujours, & pourvoyoit à notre logement & à notre souper.

Nous partîmes au point du jour, & après avoir changé de chevaux à Selonaro nous arrivâmes de bonne-heure à Malo-A-Viasma qui est situé agréablement au milieu de la forêt sur le bord d'un petit lac. Cet endroit n'est éloigné que de 24 milles de Moscow où nous étions impatiens d'arriver, mais nous différâmes prudemment notre départ jusqu'au lendemain matin, ne voulant pas tenter la fortune en nous exposant une seconde fois au danger d'une nuit obscure dans un pays inconnu.

Un peu avant que d'arriver à Malo-A-Viaſma, & de-là juſques à Moſcow, le chemin n'eſt plus qu'une large avenue coupée en droite ligne au travers de la forêt. Les arbres qui la bordent plantés des mains de la nature, ſont des chênes, des bouleaux, des frênes, des peupliers, des pins & des ſapins mêlés enſemble avec la plus grande variété, les différentes nuances de verd & les riches teintes des couleurs de l'automne étoient d'une beauté inexprimable, & l'étendue majeſtueuſe & uniforme de la forêt étoit relevée de temps en temps par des champs & des prairies. RUSSIE.



CHAPITRE II.

Arrivée à Mofcow — Origine & progrès de cette ville — Le fiége de l'empire transféré à Pétersbourg — Defcription générale & particulière de Mofcow — Ses divers quartiers, le Kremlin — Khitaigorod — Bielgorod — Semlaigorod — *Le* Sloboda *ou le fauxbourg — Jardins du nouveau palais — Vieux ftyle —* Muller *hiftorien célèbre — Fête de* St. Alexandre Neuski, *& cérémonies qui s'obfervent ce jour-là — Maifon du comte Alexis Orlof — Manière dont l'auteur y eft reçu — Haras de ce comte — Combats à coup de poing — Vauxhall.*

RUSSIE.

Le 30 Août. Notre arrivée à *Mofcow* nous fut annoncée à fix milles de diftance, par les pointes de quelques clochers. Ces aiguilles s'élevoient au-deffus d'une hauteur qui terminoit la large avenue coupée au travers de la forêt. Deux ou trois milles plus loin nous montâmes fur cette éminence d'où le plus magnifique fpectacle frappa nos regards. C'étoit cette immenfe ville qui s'étend en forme de croiffant, & préfente une quantité innombrable d'Eglifes, de tours, de pointes de clochers dorées, de dômes, de bâtimens blancs, rouges, verts qui brillent au foleil, & au milieu de ce fpectacle pompeux, le contrafte d'un nombre infini de miférables cabanes de bois. Le pays que nous traverfions étoit inégal. La forêt s'étendoit jufqu'à un mille des remparts. Dans cet intervalle étoient des prairies fans aucune clôture. Nous traversâmes la *Moskua* fur une forte de radeau ou de bac attaché aux deux rivages, & que les Ruffes appellent un *pont vivant*, parce qu'il plie & fe meut fous le poids d'une voiture. Nos pafféports ayant été examinés avec foin, on nous permit d'entrer; nous traversâmes le fauxbourg, ce qui prit beaucoup de temps, nous entrâmes enfuite dans l'enceinte du

quartier

quartier appelé *Bielgorod*, & nous allâmes descendre dans une aubetge tenue par un françois, & dans laquelle des personnes de la noblesse ont une assemblée. Les appartemens qu'on nous donna étoient commodes & spacieux. Nous y trouvâmes de tout en abondance, excepté des lits & des draps. Comme personne ici ne voyage sans en être pourvu, on n'en trouve que rarement dans les auberges. Nous nous procurâmes cependant enfin avec beaucoup de peine deux lits & un matelas qu'on étendit sur le plancher. Mais notre hôte ne put nous fournir que trois draps, dont un m'échut en partage. Nous étions depuis si long-temps accoutumés à dormir dans nos habits & sur la paille, que ce qu'on nous offroit nous parut d'un luxe très-recherché, & que nous bénîmes notre bonne fortune.

Moscow, que les Russes appellent *Moskua*, n'est pas aussi ancien que *Novogorod*, *Kiof*, *Volodimir* & *Tver*, où les souverains de la Russie ont fait leur résidence avant que cette ville existât. Les savans de ce pays ne s'accordent point sur ce qui regarde son origine & sa fondation. Voici ce que l'on en dit de plus probable. (1)

Kiof étoit la capitale de la Russie, lorsque *George* fils de *Volodimir Monomaka* monta sur le trône en 1154. Ce prince insulté par un riche seigneur, nommé *Etienne Kutchko*, se vengea en le faisant mourir & en confiscant ses terres, qui sont le sol occupé aujourd'hui par la ville de *Moscow* & les environs. Les deux rivières de *Moskua* & de *Neglina* se réunissent dans cet endroit. Cette situation lui plut, & il y fit bâtir une ville qu'il nomma *Moskua* du nom de la rivière principale. A la mort de *George*, son fils *André* ne négligea pas *Moscow*; mais cette ville tomba sous ses successeurs dans une telle décadence, que lorsque *Daniel* reçut dans le partage de l'Empire le duché de *Moscovie* pour sa part, il fallut qu'il fondât en quelque sorte une seconde fois cette ville dans laquelle il fixa sa résidence. Le terrain occupé aujourd'hui par le *Kremlin* (château & citadelle des Tzars) n'étoit qu'un bois & un marais, au milieu duquel il y avoit une petite isle contenant une

(1) Voyez *Sumorokof*, dans sa petite chronique de *Moskow*. Journal de Pétersbourg année 1776; & l'histoire de Russie de *Scherebatof*, page 736.

RUSSIE.

ſeule cabane de bois. C'eſt là que *Daniel* fit conſtruire des égliſes, des monaſtères & d'autres bâtimens qu'il environna de paliſſades. Ce fut auſſi lui qui prit le premier le titre de duc de Moſcow ou de Moſcovie. Il étoit tellement attaché à ce ſéjour, que quand il hérita en 1304 du grand duché de *Volodimir*, par la mort de ſon frère, il n'alla point s'établir à *Volodimir* qui en étoit la capitale, mais il reſta à *Moſcow* qui devint ainſi celle de toute la Ruſſie. Ses ſucceſſeurs ſuivirent ſon exemple. Son fils *Ivan* aggrandit conſidérablement Moſcow. En 1367 ſon petit-fils *Démétrius* enferma le *Kremlin* d'un mur de briques, ce qui n'empêcha pas *Tamerlan* de s'en emparer en 1382, après un ſiége aſſez court. Mais ce conquérant qui cherchoit ſans ceſſe de nouvelles victoires, l'abandonna bientôt, & elle fut ſouvent priſe, tantôt par les Ruſſes, tantôt par les Tartares, qui dans les 14me. & 15me. ſiècles ſoumirent la plus grande partie de la Ruſſie. Ils ne furent entièrement chaſſés de *Moskow* que ſous le règne d'*Ivan Baſilowitz* I. C'eſt à ce prince que cette ville doit ſurtout ſa ſplendeur, & elle fut déjà ſous ſon règne la plus conſidérable de l'empire ruſſe.

Le Baron de *Herbertſtein* qui fut envoyé en qualité d'ambaſſadeur par l'empereur Maximilien I. au tzar *Ivan* Baſilowitz, petit-fils de celui qu'on vient de nommer, vers le commenment du ſeizième ſiécle, eſt le premier écrivain étranger qui a donné une deſcription de *Moſcow*. Elle eſt accompagnée d'une mauvaiſe gravure en bois qui repréſente cette ville. On y reconnoit les murs du *Kremlin*, tels qu'ils ſont à préſent, & pluſieurs bâtimens publics qui ont encore leur beauté. Dès lors on peut ſuivre les progrès & les accroiſſemens de Moſcow & du *Kremlin* ſous ſes différens maîtres, dans les relations de pluſieurs voyageurs anglais & autres (1).

(1) Tels que le chancelier *Fletcher*, *Smith*, la relation de l'ambaſſade du Lord *Carlisle*, *Perry*, *Bruce*, *Poſsevin*, *Olearius*, *Le Bruyn*, &c. (*Note de l'Auteur.*)

Il y a auſſi en allemand & en danois des relations très-eſtimées de voyages faits en Ruſſie dans les deux derniers ſiècles, mais elles ne ſont pas traduites. Au reſte les deux hiſtoires de Ruſſie publiées depuis quelques années par Mrs. l'*Eveſque* & *Clerc* contiennent ſur tous ces objets des détails intéreſſans qui ne paroiſſent pas avoir été connus de M. *Coxe*. (*Note du Trad.*)

Malgré la prédilection de *Pierre-le-Grand* pour sa ville de *Pétersbourg*, malgré le séjour presque continuel que tous ses successeurs y ont fait, (à la réserve de Pierre II.) *Moscow* est encore la ville la plus peuplée de l'Empire. C'est là que sont fixés ceux des grands qui ne sont pas attachés à la cour par des emplois : ils y tiennent un état & y font une dépense considérable ; leur goût les porte encore à cette magnificence un peu sauvage qui leur rappelle l'ancienne grandeur de la noblesse, & ils n'y sont pas, comme à Pétersbourg, éclipsés par la splendeur & l'autorité toute-puissante de la cour. RUSSIE.

Moscow est situé au 37′ 31″ degré de longitude du premier méridien de *Greenwich*, & au 55′ 45″ 43‴ de latitude septentrionale.

C'est certainement la plus grande ville de l'Europe. Sa circonférence en dedans des remparts qui environnent les fauxbourgs est de 39 verstes ou 26 milles (d'Angleterre). Mais elle est bâtie d'une manière si inégale, & il y reste tant de vuides, que sa population ne répond nullement à son étendue. Quelques auteurs russes la portent à cinq cent mille ames, mais ce nombre est évidemment exagéré. *Busching* (*) qui a séjourné quelque temps en Russie, dit qu'en 1770 *Moscow* contenoit 708 maisons bâties de briques, 11, 840 maisons de bois, 85, 731 habitans mâles, & 67, 059 femmes, en tout seulement 152, 790 ames, calcul qui semble pécher par l'autre extrême.

Suivant un autre calcul, qui se trouve dans le journal de Pétersbourg pour l'année 1781, on comptoit dans le district de *Moscow*, au commencement de 1780, 2178 foyers, & le nombre des habitans se montoit à 272, 616. Dans le cours de la même année il y eut 3702 morts, & 8621 naissances. A la fin de la même année, la population du même district étoit de 277, 535 ames.

On peut certainement faire plus de fond sur ce calcul que sur tout autre. Son exactitude m'a été confirmée par un anglais revenu depuis peu de *Moscow*, qui avoit fait des recherches pour s'en assurer. Et le lieutenant de police de *Moscow*, obligé pour une entreprise d'utilité publique d'avoir un dénombrement exact, lui avoit communiqué le résultat suivant.

(*) Auteur d'une géographie universelle, & de plusieurs mémoires sur la Russie, remplis de recherches curieuses. (*Note du Traducteur.*)

RUSSIE.

Habitans dans l'enceinte de *Moscow* 250, 000
Dans les villages adjacens. 50, 000

Si j'avois été frappé de la singulière construction de *Smolensko*, l'immensité de la ville de *Moscow*, & la variété qui y règne me causèrent bien plus d'étonnement encore. Je n'avois jamais vu de ville si irrégulière, si extraordinaire, qui offrît de si grands contrastes. Les rues sont en général extrêmement longues & larges, quelques-unes pavées, d'autres jonchées de troncs d'arbres & de planches comme une chambre; ces dernières sont plus communes dans les fauxbourgs. De misérables huttes s'y trouvent à côté de vastes palais; des maisons de brique y sont couvertes de planches; il y a des maisons de bois qui sont peintes, d'autres ont des portes & des toits de fer. Un grand nombre d'églises bâties dans un goût d'architecture singulier se présentent de toutes parts. Quelques-unes ont des dômes couverts de cuivre, d'autres d'étain, d'autres peints en verd, ou dorés, plusieurs ne sont que de bois. En un mot, il y a dans cette grande ville des quartiers qui ressemblent à un désert sauvage, d'autres à une ville florissante & peuplée, ceux-ci ont l'air d'un misérable village, d'autres d'une grande capitale.

On doit considérer *Moscow* comme une ville qui a d'abord été bâtie dans le goût de l'architecture asiatique, & qui successivement & peu à peu est devenue européenne. Elle présente dans son état actuel un modèle bisarre de cette discordante architecture. Ses divisions principales sont 1°. Le *Kremlin*, 2°. le *Khitaigorod*, 3°. *Bielgorod*, 4°. *Semlainogorod*, 5°. *Sloboda*, espèce de fauxbourg.

1°. Le *Kremlin*. Il est vraisemblable qu'il a pris ce nom sous la domination des Tartares, du mot *Krem* ou *Krim* qui signifie *forteresse*. Il est situé dans le centre & sur la partie la plus élevée de *Moscow*, au confluent de la *Moskua* & de la *Neglina* qui en baignent les deux côtés; sa forme est triangulaire & sa circonférence de deux milles. Il est entouré de hautes murailles de pierre & de briques construites en 1491 sous la direction d'un architecte milanois, nommé Pierre *Solarius*, & par les ordres d'*Ivan Basilowits* I. Le *Kremlin* n'est pas défiguré comme les autres quartiers par des maisons de bois. Il renferme l'ancien palais des *Tzars*, plusieurs églises, deux couvens, le palais du patriarche, l'arsenal,

à présent en ruines, & une maison qui appartenoit à *Boris Godunof* avant qu'il montât sur le trône.

2°. La seconde division est le *Khitaigorod*, mot que Voltaire d'après d'autres auteurs traduit par la *ville Chinoise* dans son histoire de Pierre I. Mais ce nom est bien plus ancien que les plus anciennes relations des Russes avec les Chinois. Il paroît que ce sont les Tartares qui l'ont introduit en Russie, & ce qui ajoute à cette probabilité, c'est qu'il y a en *Ukraine* & en *Podolie* deux villes du même nom qui ont été connues des Tartares, & n'ont jamais eu de connexion avec la Chine.

Le Khitaigorod est enfermé d'un côté par le mur du Kremlin, qui s'étend depuis la Moskua à la Néglina & de l'autre côté par un mur de briques moins élevé.

Ce quartier est plus grand que le Kremlin, & contient l'université, l'Imprimerie, plusieurs autres bâtimens publics, & toutes les boutiques de marchands. Les édifices sont pour la plupart blanchis & revêtus de plâtre, & c'est là qu'on voit la seule rue de Moscow dans laquelle les maisons se touchent sans aucun intervalle.

3°. Le *Bielgorod*, ou la *ville blanche* qui entoure les deux divisions précédentes : son nom lui vient à ce qu'on croit, d'une muraille blanche qui l'environnoit autrefois & dont il y a encore quelques restes.

4°. *Semlainogorod*, qui environne les trois autres quartiers. Son nom lui vient d'un rempart circulaire qui l'enferme & qui est fait de terre; ces deux dernières divisions présentent un groupe bisarre d'églises, de couvens, de palais, de maisons de briques & de bois, & de cabanes semblables à celles des paysans.

5°. Le *Sloboda*, c'est-à-dire les fauxbourgs, forment une dernière & vaste enceinte autour de tous les quartiers dont on vient de parler. Ils sont fermés par un rempart peu élevé & un fossé. Ces fauxbourgs contiennent, outre des bâtimens de toute espèce, des champs, des pâturages, & quelques petits lacs où la Néglina prend sa source.

La *Moskua* qui a donné son nom à la ville de Moscow la traverse en serpentant, mais excepté au printemps elle n'est navigable que pour des radeaux. Quant à la Néglina & à l'Iaousa qui s'y jettent, ce ne sont que deux ruisseaux qui sont presque à sec en été.

Le lendemain de notre arrivée, nous ordonnâmes à notre domestique

RUSSIE. russe de nous louer un carrosse pour le temps de notre séjour à Moscow. L'équipage qu'il nous procura étoit un carrosse coupé à quatre chevaux de différentes couleurs, le cocher & le postillon étoient habillés comme des paysans, avec de longs chapeaux de forme cylindrique ; le cocher portoit une longue barbe & une pelisse de mouton ; le postillon habillé d'un drap grossier montoit un des chevaux, suivant l'usage de son pays : derrière la voiture étoit un énorme sac de foin. Ayant témoigné quelque surprise à la vue de ce bagage, on nous dit que presque toutes les voitures à Moscow portoient avec elles cette provision de foin que l'on donnoit aux chevaux pendant que le maître faisoit ses visites ou dînoit ; & effectivement cette précaution étoit bien nécessaire, puisque nos chevaux n'entroient pas à l'écurie depuis qu'ils la quittoient le matin jusqu'au moment où ils rentroient le soir ou à minuit, & pendant tout ce temps-là, ils restoient dans la rue comme ceux de nos fiacres.

Pendant notre séjour à Moscow, il nous est arrivé souvent de voir à l'heure du dîner dans les cours des maisons où nous étions invités, quantité de chevaux débridés, qui se nourrissoient du foin qu'ils avoient apporté, & qu'on étendoit par terre. On voyoit pêle-mêle avec eux les cochers & les postillons qui mangeoient aussi, sans beaucoup plus de cérémonie, les vivres dont ils s'étoient pourvus ; la fréquence de ces objets nous les rendit bientôt familiers, & nous cessâmes de regarder avec surprise ce tas de foin qui nous suivoit. Dans notre nouvel équipage nous allâmes d'abord voir notre banquier qui demeuroit à l'extrêmité la plus éloigné de l'un des fauxbourgs, à quatre milles de distance environ de notre auberge. Notre cocher nous mena très-bon train au travers de la ville, quelquefois au trot, & souvent au grand galop sans s'embarrasser si les rues étoient pavées ou couvertes de planches.

Nous réglâmes nos affaires avec le banquier qui étoit notre compatriote, & qui nous prêta obligeamment une quantité de gazettes angloises ; après quoi ayant traversé l'Iaousa sur un pont de bateaux, nous allâmes voir le palais que l'on bâtit pour l'usage de l'impératrice lorsqu'il lui plait de venir à Moscow. Ce palais ne forme pas un seul corps de bâtiment, mais suivant les idées de grandeur asiatique, c'est un

vaste assemblage de plusieurs bâtimens qui forment différentes rues & ressemblent à une ville de moyenne grandeur. Le fondement en est de pierre, mais elle est si tendre, qu'elle paroit peu propre à supporter le poids dont on la charge; les briques dont on se sert pour le reste de la maçonnerie sont aussi mauvaises, & se décomposent quand on les touche. L'art n'y est pas supérieur aux matériaux. Tout le monde peut s'appercevoir au premier coup-d'œil, qu'en plusieurs endroits les murs ne sont pas d'à-plomb.

Je fus surpris de voir aussi que la plus grande partie des bois employés dans ce vaste bâtiment n'avoient été travaillés qu'avec la hache, comme ceux des chaumières ordinaires des paysans. Quoique j'aie souvent vu des charpentiers à l'ouvrage, je ne les ai jamais vu manier une scie; ils coupent les arbres avec la hache, ils taillent les planches avec la hache, ils façonnent les poutres avec la hache, ils les assemblent avec la hache. Avec ce seul outil ils font des mortaises & des tenons dans les petites comme dans les grandes pièces de bois. Enfin, ils viennent à bout de polir les planches pour les parquets avec la plus grande exactitude sans aucun autre secours. Leur dextérité à manier cet instrument est sans doute admirable, mais il est évident que cet usage doit entraîner une prodigieuse perte de temps & de bois.

On a conservé les jardins qui appartenoient au vieux palais bâti par Elisabeth près du lieu où l'on construit le nouveau. Ils sont d'une grande étendue, & il y a des allées sablées les plus belles que j'aie vues depuis que j'ai quitté l'Angleterre. Dans quelques endroits le terrain est disposé d'une manière aussi naturelle & négligée qu'agréable; mais en général on y a suivi l'ancien goût: ce sont de longues files d'ifs taillés au ciseau, de longs canaux bien droits, une profusion de statues déplacées. Hercule préside à une fontaine avec une suite nombreuse d'amours, de dauphins & de lamies. Chaque petit cabinet a la forme du panthéon, chaque bosquet son Apollon ou sa Diane; mais la divinité la plus chérie est une femme qui tient une corne d'abondance renversée, & d'où sortent au lieu de fruits & de fleurs des couronnes & des mîtres. On croit que le règne de toutes ces divinités va finir. Sous celui de l'Impératrice règnante on va faire déloger ces productions d'un goût bizarre, & des ornemens plus naturels prendront

RUSSIE.

leur place. Ce palais & ces jardins ſont à l'extrèmité des fauxbourgs, mais renfermés dans l'enceinte du rempart qui environne la ville.

Nous ceſsâmes bientôt d'être ſurpris de ce qu'on nous avoit donné un carroſſe à quatre chevaux. Nous rencontrions à tout moment des carroſſes à ſix, dont les perſonnes de la nobleſſe font uſage ſans ſortir de Moſcow. Nous vîmes auſſi beaucoup de fiacres qui attendent dans les rues ceux qui peuvent en avoir beſoin. Ces voitures ſont ordinairement découvertes, à quatre roues, avec un long banc, ou pluſieurs places dans les côtés. Ils ſont à ſi bon marché que les domeſtiques s'en ſervent ſouvent pour faire leurs affaires, ces voitures font ordinairement huit ou neuf milles par heure.

Le premier Septembre. Nous fûmes invités ce jour là à dîner par le comte Oſterman gouverneur de Moſcow pour le 23e. Août. Nos domeſtiques rioient de nous voir invités à un dîner qui devoit avoir eu lieu depuis long-temps; il fut aiſé d'éclaircir l'équivoque en ſe rappellant que les Ruſſes ont conſervé le vieux ſtyle.

Juſques au temps de Pierre le grand les Ruſſes commençoient leur année en Septembre, & datoient non de la naiſſance du Chriſt, mais de la création du monde. En 1700, Pierre fit célébrer un grand jubilé à Moſcow, & ordonna que dès ce moment l'année commenceroit au premier Janvier, & ſe compteroit depuis l'Ere chrétienne conformément au vieux ſtyle alors ſuivi encore en Angleterre. Par reſpect pour ſa mémoire on n'a fait dès-lors aucun changement au calendrier ruſſe, enſorte qu'aujourd'hui la Ruſſie eſt avec quelques-unes des républiques proteſtantes de la Suiſſe la ſeule nation de l'Europe qui conſerve l'ancien ſtyle. (*)

(*) Depuis que M. Coxe a été en Suiſſe le canton de Glaris, le ſeul qui conſervât l'uſage de l'ancien calendrier, a pris la réſolution d'adopter le nouveau. Le premier n'eſt plus reçu que dans une partie des communautés des ligues des Griſons, & ce ſont les communautés catholiques qui y ſont le plus attachées puiſque l'année dernière quelqu'un ayant propoſé à ces communautés d'adopter le nouveau ſtyle, elles répondirent que ce ſeroit trop accorder aux proteſtans que de retrancher dix jours entiers, mais que s'ils vouloient en retrancher cinq de leur côté, il y auroit moyen de s'arranger. (*Note du Traducteur.*)

Le

Le même matin nous présentâmes une lettre de recommandation du comte *Stakelberg*, ambassadeur de Russie en Pologne, au prince *Volkonski* gouverneur de la province qui nous reçut avec beaucoup d'aisance & de cordialité, & il nous invita sur-le-champ à dîner, en nous priant de regarder sa table comme la nôtre. Ce prince est dans sa soixante-septième année, & se ressouvient d'avoir vu Pierre-le-grand. Il nous peignit ce prince comme un homme qui avoit plus de six pieds de haut, fort & bien fait, ayant la tête penchée en avant & de côté, fort brun & sujet à de continuelles convulsions. Il portoit ordinairement un uniforme bleu, ou un habit brun tout uni, du linge extrêmement fin, les cheveux noirs sans poudre, & des moustaches. Il nous amusa beaucoup par diverses anecdotes curieuses qu'il nous apprit sur ce grand monarque. Il avoit entendu raconter le trait suivant au prince Menzicoff.

Après la bataille de *Pultawa*, le prince Volkonski, le père de celui qui nous parloit, fut envoyé à la poursuite de Charles XII, & il en étoit assez près, lorsqu'un aide de camp lui vint apporter de la part de *Menzicoff* l'ordre de faire halte. Il obéit, mais il dépêcha en même temps un courrier à ce prince, pour l'informer qu'il poursuivoit le roi de Suède avec la plus grande espérance de se rendre bientôt maître de sa personne. *Menzicoff* fut très-surpris de ce message, il n'avoit point fait donner d'ordre pareil, & l'aide de camp qui l'avoit apporté ne put jamais être découvert. Quand Pierre fut instruit de cettte singulière affaire, il n'ordonna aucune information pour découvrir celui qui avoit été la cause du salut de son redoutable ennemi, & l'on conjectura que c'étoit lui même qui avoit voulu éviter de faire un prisonnier dont on suppose qu'il auroit été embarrassé.

Rien ne peut égaler l'hospitalité des Russes. Nous ne rendions jamais de visite à un gentilhomme qu'il ne nous retînt à dîner, & il nous venoit des invitations de toutes parts. Dans l'idée que ce n'étoit qu'une attention de pure civilité, nous évitions d'en profiter sans avoir formé de plus grandes liaisons. Mais nous sûmes bientôt que les personnes du premier rang tenoient table ouverte, & qu'elles étoient bien aises que nous y vinssions sans cérémonie. Le prince *Volkonski* en particulier, ayant appris que nous avions dîné un jour à notre auberge, nous en

RUSSIE. fit des reproches pleins d'honnêteté, en nous répétant que sa table étoit la nôtre, & qu'il nous attendroit toutes les fois que nous ne serions pas engagés ailleurs. Nous ne saurions trouver des termes assez expressifs pour rendre justice aux attentions & aux amitiés que nous reçûmes de cet excellent seigneur. Non content de nous recevoir chez lui sans cérémonie, il eut soin que nous vissions avec facilité tout ce que la ville a de curieux. Il ordonna à son aide de camp de nous accompagner, & comme nous desirions beaucoup de connoître M. *Muller*, célèbre historien de la Russie, il invita ce vieillard respectable à dîner avec nous.

Gerhard Fréderic *Muller* est né en 1705 à *Herford* en Westphalie. Il s'établit en Russie sous le règne de Catherine I, & fut reçu peu après dans l'académie des sciences dont il est aujourd'hui un des plus anciens membres. En 1731 à l'avénement de l'impératrice Anne, il voyagea aux dépens de la cour dans la Russie d'Europe & jusqu'à l'extrêmité de la Sibérie. Il employa plusieurs années à ces voyages, & ne revint à Pétersbourg que sous le règne d'Elisabeth. L'impératrice régnante qui sait apprécier le mérite & le récompenser, lui donna une pension considérable, & le fit conseiller d'état & garde des archives à *Moscow*, où il demeure depuis environ seize ans. Il rassembla dans ses voyages une quantité de matériaux pour l'histoire & la géographie de ce vaste empire qui étoient à peine connus aux Russes eux-mêmes, avant qu'il les eût publiés dans divers ouvrages qu'il a donnés au public. Son principal ouvrage est une *collection d'histoire de Russie* (en allemand), imprimé à différentes reprises à l'Imprimerie de l'académie des sciences. La première partie parut en 1732, la dernière en 1764. C'est un trésor de connoissances précieuses pour tout ce qui a rapport aux antiquités, à l'histoire, à la géographie, au commerce de la Russie & des pays voisins, trésor qui atteste le savoir, la diligence & la fidélité de l'auteur. A cet ouvrage il en a joint d'autres sur des sujets du même genre qui ne lui font pas moins d'honneur, & qui sont en allemand & en russe.

M. Muller parle & écrit l'allemand, le russe, le françois, le latin avec la plus grande facilité. Il lit les livres écrits en anglois, en hollandois, en suédois, en danois, en grec. Sa mémoire est encore étonnante,

& la connoiſſance qu'il a des moindres détails de l'hiſtoire de Ruſſie ſurpaſſe toute créance. Russie.

En ſortant de dîner avec lui chez le prince Volkonski, j'eus le plaiſir d'accompagner cet habile hiſtorien dans ſa maiſon, & de paſſer quelques heures dans ſa bibliothèque. Il poſsède preſque tout ce qui a été écrit ſur la Ruſſie dans les différentes langues de l'Europe. J'y vis beaucoup plus d'auteurs anglois qui ont traité ce ſujet que je ne l'aurois imaginé. Sa collection d'actes & de manuſcrits eſt inappréciable. Tout cela eſt rangé dans le meilleur ordre, diviſé en pluſieurs volumes, & étiqueté d'après les noms des grands perſonnages dont il y eſt le plus queſtion; comme Pierre I, Catherine I, Menzicoff, Oſterman, &c. (*)

Tous les amateurs de la littérature doivent regretter que M. Muller n'ait pas entrepris une hiſtoire complète & ſuivie de Ruſſie. Perſonne n'étoit qualifié comme lui pour une pareille entrepriſe: mais ſon grand âge ne permet plus de l'eſpérer, quoiqu'il en ait préparé tous les matériaux. Il n'en ſera pas moins regardé toujours comme le père de l'hiſtoire de Ruſſie, ſoit à cauſe des morceaux qu'il en a publiés, ſoit ſurtout à raiſon des richeſſes qu'il a léguées à ceux qui écriront cette hiſtoire après lui.

Le 10 Septembre. Ce jour étant celui de la fête de *St. Alexandre Neuski* qui eſt extrêmement vénéré par les Ruſſes, & à l'honneur duquel on a fondé un ordre de chevalerie, on le ſolemniſa avec beaucoup de magnificence. Il y eut un ſervice dans les principales égliſes de Moſcow, célébré avec toute la pompe qui eſt propre à la religion grecque, & le gouverneur de la province donna un feſtin magnifique, auquel il avoit invité les principales perſonnes de la nobleſſe & du clergé. Nous étions curieux de connoître les cérémonies de ce jour, & nos amis nous fournirent les moyens de ſatisfaire notre curioſité. Mais avant que d'en donner ici la deſcription je crois devoir dire

(*) Dernièrement l'impératrice a acheté cette belle collection pour le prix de 2000 liv. ſterlings, & a chargé M. Muller d'arranger & de publier aux dépens de la cour la collection des traités entre la Ruſſie & les autres puiſſances, ſous la même forme que le corps diplomatique de Dumont.

RUSSIE.

quelque chose du saint qui en étoit l'objet, & qui bien qu'adoré par les Russes, n'est guères connu que de nom par les étrangers.

Alexandre Neuski, le saint le plus respectable de tous ceux qui remplissent le calendrier russe, étoit fils du grand duc *Jaroslaf*, & vivoit dans le commencement du treizième siècle, c'est-à-dire, dans un temps où les ennemis de la Russie l'avoient réduite aux dernières extrêmités. Il repoussa l'armée des Suèdois & des chevaliers Teutoniques, & blessa de sa propre main le roi de Suède, sur les bords de la *Neva*, d'où lui vint son surnom de *Neuski*. Il défit plusieurs fois les Tartares, & affranchit son pays du tribut humiliant qu'il payoit aux successeurs du *Gingbiskan*.

Il fut toute sa vie occupé du bien de son pays, & il montra tant de vertu & donna des preuves si extraordinaires de valeur, qu'on ne doit pas s'étonner si un peuple ignorant & superstitieux a cru devoir le regarder comme un être d'une nature supérieure, & dont la mémoire devoit être sacrée. L'idolâtrie la plus naturelle sans doute & la plus excusable est celle qui a pour objet le mérite réel, & pour motif des services distingués. Il mourut en 1262 à Gorodetz, près du bas Novogorod. Sa grande supériorité n'est pas moins démontrée par les victoires que les armées russes remportèrent sous son commandement, que par les nombreuses défaites qui suivirent immédiatement sa mort.

Dès le matin la fête s'annonça par un bruit incroyable de cloches; on les sonnoit en branle dans tous les quartiers de la ville, mais plus particulièrement dans le Kremlin où sont les principales églises, & les plus grosses cloches.

Avant onze heures nous allâmes rendre nos respects au prince Volkonski qui a un lever en qualité de gouverneur de la province de Moscow; il portoit le cordon rouge de l'ordre de St. Alexandre, & reçut les complimens de la noblesse. Après le lever nous nous rendîmes à la cathédrale de St. Michel, & nous assistâmes à une grande messe dans laquelle l'archevêque de Rostof officia. L'église étoit remplie d'une telle foule de peuple, que ce ne fut pas sans la plus grande difficulté que nous pénétrâmes jusqu'au bas des degrés du sanctuaire. C'étoit au haut de ces degrés que l'évêque s'avançoit lorsqu'il s'adressoit à

l'assemblée. La confusion que causoit cette immense multitude, & la succession rapide des diverses cérémonies, nous mirent hors d'état de distinguer les différentes parties du service; nous pûmes seulement observer en général qu'il se faisoit avec beaucoup de pompe & de magnificence; que plusieurs cérémonies ressembloient à celles que nous avions vues à Smolensko, mais qu'on y en avoit ajouté d'autres qui sont particulières aux grandes fètes de l'église russe.

Quand le service fut fini, après avoir duré deux heures, nous retournâmes chez le prince Volkonski où il y avoit environ quatre-vingt & dix personnes invitées au festin qu'il donnoit à l'occasion de la fête. Quand l'archevèque de Rostof entra, le prince alla au-devant de lui jusqu'à la porte, & lui baisa la main après que l'archevêque eut fait le signe de croix. Il donna la même marque de respect à deux autres évèques, & la plus grande partie de la compagnie suivit cet exemple. Ayant été présenté à l'archevèque, j'eus l'honneur de m'entretenir long-temps avec lui en latin qu'il parloit avec beaucoup de facilité; il me parut un homme judicieux & instruit dans plusieurs branches de la littérature; il avoit lu les ouvrages de plusieurs de nos meilleurs théologiens, en anglois ou en latin, & il en parloit avec beaucoup d'éloges. Je lui adressai plusieurs questions rélatives aux cérémonies de l'église russe, & il y satisfit avec beaucoup de complaisance. Il m'apprit que la bible est traduite en langue esclavonne, que la lithurgie est écrite dans la même langue qui est la mère de la langue russe; que par cette raison, le style de l'écriture sainte est un peu ancien & hors d'usage, mais que le peuple l'entend néanmoins sans beaucoup de difficulté. Il m'apprit aussi que le clergé est composé de prêtres séculiers & réguliers, que les derniers parmi lesquels on choisit les dignitaires de l'église, n'ont pas la permission de se marier; que les séculiers sont les prêtres des paroisses, & que conformément à l'observation littérale du précepte de St. Paul, qu'*ils soient les maris d'une seule femme*; on exige d'eux comme une condition nécessaire qu'ils se marient; mais aussi en suivant l'esprit du même précepte, on estime qu'après la mort de leurs femmes, ils deviennent incapables des fonctions sacerdotales, & c'est en général l'usage qu'un prêtre séculier qui devient veuf se retire dans un monastère. Cependant le prêtre veuf peut être relevé de cette incapacité par une

RUSSIE.

dispense de l'évêque, mais s'il se remarie une seconde fois, il est pour jamais & irrévocablement exclus de l'autel. Cette conversation fut interrompue par le dîner, mais je dois dire qu'auparavant on avoit dressé une petite table, dans un coin, qui étoit couverte, suivant l'usage du pays, de plats de caviar, de harengs, de pain, de beurre, de fromage & de différentes sortes de liqueurs, avec le secours desquelles la compagnie se préparoit à dîner.

Nous étions environ quatre-vingt-dix personnes à table, le repas fut servi avec magnificence & profusion. Au second service, on apporta un grand verre avec son couvert au prince Volkonski qui s'étant levé remit le couvert à l'archevêque assis à côté de lui, remplit le verre de Champagne, & but à la santé de l'impératrice au bruit d'une décharge d'artillerie. L'archevêque suivit cet exemple, & le verre fit ainsi le tour de la table. On but successivement avec les mêmes cérémonies les santés du grand duc, de la grande duchesse, & de leur fils le prince Alexandre. Après cela le comte Panin se leva, & but en remerciant le prince Volkonski, & toute l'assemblée se joignit à lui. Lorsque le prince portoit les santés, tous ceux qui étoient à table, se levoient & restoient debout jusqu'à ce qu'il eût bu; ces petites particularités peuvent mériter quelque attention parce qu'elles servent quelquefois à caractériser un peuple.

Pendant notre séjour à Moscow, nous fîmes plusieurs fois l'épreuve de l'hospitalité du comte Alexis Orlof qui pendant la dernière guerre contre les Turcs commandoit la flotte russe dans l'Archipel & brûla celle des Turcs dans la baye de *Tchesme*, victoire mémorable qui lui valut le surnom glorieux de *Tchesminski*. Cet usage de donner des surnoms aux généraux qui ont rendu des services signalés fut transmis des Romains aux empereurs grecs qui règnoient à Constantinople. C'est de-là probablement qu'il a passé aux Russes, qui dès les temps les plus anciens dont leurs annales fassent mention en fournissent divers exemples. C'est ainsi que le grand duc Alexandre fut surnommé *Neuski* à cause de la bataille qu'il gagna sur les bords de la Neva; *Démétrius Ivanowitch* vainqueur des Tartares sur les bords du Don fut surnommé *Donski*. L'impératrice règnante a fait revivre cet usage long-temps oublié. Elle a accordé au maréchal *Romanzof* le surnom de *Sudanowski*

à cause de ses victoires au-delà du Danube, au prince Dolgorucki celui de *Crimski* parce qu'il a subjugué la Crimée, au comte Orlof celui de *Tchesminski* à cause de sa victoire à *Tchesmé*. RUSSIE.

La maison de ce comte est située à l'extrêmité de l'un des fauxbourgs, sur un terrain élevé, d'où l'on a une très-belle vue sur la grande ville de Moscow & le pays qui l'environne. Cette maison avec tous les bâtimens séparés qui en dépendent occupe une grande place. Les offices, les écuries, le manège, &c. sont entièrement bâtis en brique. Le fondement & le rez-de-chaussée de l'hôtel le sont de même. Tout le reste est en bois, mais peint proprement en vert. Dans ce pays bien des gens estiment qu'un appartement est plus sain & plus chaud quand il est construit de bois & le préfèrent aux autres pour y habiter. Nous présentâmes à ce comte une lettre de recommandation du prince *Stanislas Poniatowski* neveu du roi de Pologne. Il nous reçut avec beaucoup de politesse & d'amitié, nous retint à diner, & nous pria de mettre de côté toute cérémonie, ajoutant que pour lui il étoit un homme tout simple & sans façons, qu'il avoit une grande estime pour les Anglois, & qu'il seroit charmé de nous rendre pendant notre séjour à Moscow tous les services qui dépendroient de lui. Nous dinâmes plusieurs fois chez lui, & nous en fûmes toujours reçus de la manière la plus polie. Il nous parut qu'il vivoit selon l'ancienne hospitalité des Russes, qu'il tenoit table ouverte, qu'on y servoit avec profusion toute sorte de vins grecs qu'il avoit rapportés de l'Archipel. Je dois faire ici une mention particulière d'un plat qu'on servoit sur cette table abondante, & qui est le plus délicieux du même genre que je connoisse, & seulement inférieur à notre meilleure venaison d'Angleterre. C'étoit du mouton d'Astracan remarquable par l'abondance & le goût relevé de sa graisse. Il y avoit dans des étables attenantes aux cours de l'hôtel plusieurs brebis de cette espèce très-familières. Elles sont presque aussi grosses qu'un daim, mais elles ont les jambes plus courtes, point de cornes, de longues oreilles pendantes, & au lieu de queues un grand morceau de chair graisseuse qui pèse quelquefois jusques à trente livres. M. Pennant en a donné une exacte description dans son histoire des quadrupèdes.

Nous eûmes de la musique durant le diner; c'est un amusement que

RUSSIE.

les seigneurs russes se procurent volontiers pendant le repas. Un autre usage qui est plutôt d'ostentation que de plaisir est celui d'être entouré d'un grand nombre de clients & de serviteurs mêlés avec les domestiques, mais qui ne servent point. Ils se tiennent autour du fauteuil de leur seigneur, & paroissent infiniment satisfaits quand il les favorise d'un sourire ou d'un signe de tête.

De ce nombre étoit un Arménien arrivé depuis peu du mont Caucase, qui suivant l'usage de son pays habitoit sous une tente dressée dans le jardin, & recouverte d'une espèce de peau très-épaisse. Il étoit vêtu d'une longue robe flottante attachée avec une ceinture, d'une grande culotte & de bottes. Ses cheveux étoient coupés en rond à la manière des Tartares. Ses armes étoient un poignard & un arc fait de corne de buffle & garni des nerfs de ce même animal au lieu de corde. Il étoit très-attaché à son maître. Quand on le lui présenta pour la première fois, il prêta volontairement serment de lui être fidelle, lui promettant, suivant le génie hyperbolique des orientaux, d'attaquer tous les ennemis du comte, & lui offrant de se couper les oreilles pour lui prouver la sincérité de son dévouement. Il souhaita aussi que toutes les maladies qui pourroient jamais attaquer son maître lui fussent envoyées à lui-même par préférence. Il examina nos habits, & parut s'applaudir de ce que les siens étoient beaucoup plus commodes. Il prenoit diverses attitudes avec une extrême agilité, & nous défioit d'en faire autant. Il dansa une danse calmouque qui consistoit à tendre ses muscles de toutes ses forces & à faire diverses contorsions sans bouger de la place. Il nous fit signe de le suivre dans le jardin, & témoigna beaucoup de plaisir à nous montrer sa tente & ses armes. Il tira plusieurs flèches à une hauteur prodigieuse. La naïveté de cet Arménien, sa simplicité nous frappèrent. Il ressembloit à un sauvage qui commence à se civiliser.

Le comte Orlof qui aime beaucoup les chevaux passe pour avoir, si ce n'est pas le plus grand, du moins le plus beau harras qu'il y ait en Russie. Il est à une terre à environ quinze milles de Moscow, & il eut la complaisance de nous y conduire dans son équipage tiré par six chevaux attelés avec des cordes, deux de volée & quatre de front. Un carrosse vuide suivoit pour la parade attelé de six chevaux rangés deux à deux. Il étoit accompagné de quatre hussards & de l'arménien avec son carquois

&

& son arc. Celui-ci crioit & agitoit ses mains comme un homme transporté de joie. Quelquefois il venoit en galoppant tout près du carrosse ; ensuite il s'arrêtoit tout court & passoit de la droite à la gauche & de la gauche à la droite avec une promptitude inconcevable.

Dans notre route nous passâmes devant plusieurs grands monastères environnés de gros murs avec des crénaux de briques, ensorte qu'ils ressembloient à des forteresses. Nous traversâmes deux fois la Moscua, & dans l'espace de deux heures nous nous trouvâmes dans une vaste & belle prairie abondante en pâturage, & du milieu de laquelle s'élève sur une éminence isolée la maison du comte Orlof. La vue en est des plus belles. C'est une plaine circulaire arrosée par la Moscua, environnée de jolies collines, dont le penchant présente une riche variété de bois, de champs & de pâturages.

La plus grande partie des chevaux paissoit dans plaine. Il y avoit beaucoup d'étalons de la plus grande beauté, & plus de soixante cavales dont la plupart avoient des poulains. On les avoit fait venir des pays les plus éloignés, d'Arabie, de Turquie, de Tartarie, de Perse, d'Angleterre. Il s'étoit procuré les arabes pendant son expédition dans l'Archipel ; c'étoit des présens d'Ali-Bey. Il avoit pris les autres aux Turcs ou les avoit achetés. Entre ceux-ci il en estimoit surtout quatre de la véritable race *cochléenne*, si fort estimée en Arabie, & qu'on voit si rarement hors de leur pays.

Après nous avoir montré avec beaucoup de politesse le harras & les environs, le comte nous fit servir un très-beau repas dont la magnificence fut encore relevée par l'agrément & la vivacité de son esprit. En nous retournant à *Moscow* nous fimes un détour pour passer par, un village qui est à six milles de cette capitale où l'on bâtit une maison de campagne pour l'impératrice, qui se nomme *tzaricino.* Outre le principal bâtiment, il y en a huit ou dix plus petits dans le goût gothique qui sont dispersés agréablement dans les plantations. La situation en est *rômantique* ; c'est un terrain doucement incliné, orné de bois & d'une grande pièce d'eau qui embrasse le pied de la colline.

Je ne puis m'empêcher de faire connoître un acte de magnificence presque orientale auquel cette visite donna lieu quelque temps après. L'hiver suivant, pendant notre séjour à Pétersbourg, milord Herbert

RUSSIE.

reçut en présent un superbe cheval arabe qu'il avoit beaucoup admiré quand nous allâmes voir les harras du comte. Il étoit accompagné du billet suivant. « Milord, j'ai remarqué que ce cheval vous plaisoit, & » par cette raison je vous prie de l'accepter. Je l'ai reçu en présent » d'Ali-Bey. C'est un véritable arabe de la race nommée *cochléenne.* » Dans la dernière guerre il m'a été apporté d'Arabie sur des vaisseaux » russes, pendant que j'étois dans l'Archipel. Je souhaite qu'il vous » agrée comme à moi, & je suis avec estime votre obéissant serviteur, » le comte Alexis Orlof Tchesminski. » Ce précieux cheval a été envoyé par mer en Angleterre, & appartient à présent au comte de Pembroke.

Un jour après avoir dîné chez le comte, il nous fit voir un combat à coup de poing qui est en Russie l'amusement favori du peuple. Nous nous rendîmes au manège où nous trouvâmes environ trois cent paysans assemblés. Ils se partagèrent en deux bandes, chacune desquelles choisit son chef qui nommoit les combattans & les mettoit aux prises. Ils se servoient de gands de cuir épais, où le pouce seul étoit séparé des doigts. Ces gands étoient si épais que les lutteurs ne pouvoient guères fermer le poing, & la plupart ne frappoient que du plat de la main. Quand un des combattans avoit jetté son antagoniste à terre, il étoit déclaré vainqueur, & le combat entre les deux champions étoit sur le champ terminé. Nous fûmes témoins de vingt de ces combats à peu près pendant que nous restâmes-là. Quelques-uns de ces athlètes nous parurent d'une grande force, mais leur manière de se battre ne les exposoit à aucun accident fâcheux, & nous n'apperçûmes aucune de ces fractures & de ces contusions par lesquelles ces combats se terminent en Angleterre. Les deux partis s'intéressoient vivement en faveur de leurs champions respectifs, & paroissoient quelquefois sur le point de vouloir entrer en lice pour leur défenses; mais le comte interposoit sa médiation, & dès que la querelle s'échauffoit il l'appaisoit avec humanité, par un mot d'amitié ou par un signe. Comme il témoignoit désirer que le combat finît, ils le prièrent humblement de vouloir bien rester encore un moment, & quand il y consentit ils baissèrent la tête vers la terre comme s'ils eussent reçu la plus grande faveur. Le comte est chéri de ses paysans, & sa seule présence répand aussitôt chez eux l'air de la joie & de l'affection.

Nous fîmes un jour une excursion fort agréable à *Milkaulka*, terre du comte Panin, seigneur russe de grande distinction & qui s'est signalé dans la dernière guerre par la prise de Bender, & plus récemment en soumettant & faisant prisonnier le rebelle *Pugatchef*. Cette maison est située à six milles de Moscow, au milieu d'une grande forêt. Ce n'est qu'une bonne maison de bois qu'il n'avoit d'abord bâtie que pour y passer quelques jours de temps en temps. Les offices, les écuries, les remises, &c. forment deux longs bâtimens de bois uniformes & peints proprement. Les jardins sont agréablement disposés dans le goût de nos parcs, avec de petites collines, des plaines d'une belle verdure, des plantations irrégulières, & une grande pièce d'eau bordée de bois. Nous ne pouvions voir sans une extrême satisfaction que le goût des jardins anglois avoit pénétré jusques dans ces régions éloignées. Ce genre peut être adopté ici avec le plus grand succès; les parcs y sont vastes, & la verdure pendant le peu de temps que dure l'été y est d'une beauté rare. Le comte qui aime les amusemens de la campagne a une meute composée principalement de chiens de race angloise. Il chasse au loup, au daim, au renard, au lièvre. Il a aussi des chiens russes fort estimés pour leur vitesse. Ils sont gris, à longs poils, & il y en a de plus grands que les plus grands chiens de Terre-neuve que j'aie jamais vus.

Le comte Panin nous donna un somptueux dîner où je fus frappé surtout de la quantité & de la qualité des fruits qu'on servoit. L'ananas, la pêche, l'abricot, le raisin, les poires, les cerises, tous fruits qui ne croissent en Russie que dans des serres chaudes, s'y trouvoient avec profusion. Il y avoit une délicieuse espèce de petit melon qui est apporté d'Astracan par terre, quoique à la distance de mille milles. Aux deux bouts de la table on voyoit deux cerisiers dans des vases de porcelaine, avec leurs feuilles & leur fruit. Nous remarquâmes aussi une sorte de pommes fort curieuse qui se trouve dans les environs de Moscow. Elle est plus grande que notre *gouldpepin*, elle a la couleur & la transparence de l'ambre jaune pâle, & est d'un goût exquis; les Russes l'appellent *navinich*. Cet arbre croît ici en plein air sans exiger beaucoup de soin, mais il dégénère dans les autres pays. Il n'y produit qu'une sorte de pomme fort commune & qui n'est point transparente.

En nous en retournant nous passâmes devant la maison de campagne

RUSSIE.

du comte *Rasoumoski*, hetman de l'Ukraine. Elle ressemble plus à une ville qu'à une maison champêtre; ce sont quarante à cinquante bâtimens de différentes grandeurs, les uns de briques, les autres de bois, les uns peints, les autres sans peinture. Il a une garde, un nombreux domestique & une bande de musiciens à son service. Les seigneurs russes déploient une grande magnificence dans leurs maisons, leur dépense, leurs domestiques. Leurs palais à Moscow & dans les environs sont des bâtimens immenses, & l'on m'a dit qu'à quelque distance de Pétersbourg & de Moscow ils sont plus vastes encore; ils y vivent comme des princes indépendans, sur le même pied à peu près que les barons dans les temps du régime féodal. Ils ont leurs propres cours de justice, & gouvernent leurs vassaux avec une autorité presque illimitée.

Je ne m'attendois pas à trouver dans un pays si septentrional une sorte de vauxhall. La curiosité nous y conduisit. Il est à l'extrémité du fauxbourg dans un lieu écarté qui tient plus de la campagne que de la ville. Nous y entrâmes par une allée couverte semblable à celle de notre vauxhall, & nous arrivâmes à des jardins magnifiquement illuminés. Une salle en forme de rotonde sert à la promenade dans les temps froids & pluvieux: autour sont des appartemens où l'on prend du thé & l'on soupe. On paie quatre schellings d'entrée. Le propriétaire est un anglois nommé *Mattocks*. Les encouragemens qu'il a reçus dans ce pays l'ont mis en état d'entreprendre à grands frais un théâtre en briques, & il a obtenu de l'impératrice le privilège exclusif pour tous les spectacles & les bals masqués pendant le terme de dix ans à compter du jour où son théâtre sera achevé.

La plus belle vue de Moscow est celle dont on jouit sur une colline qui est à quatre ou cinq milles de cette ville, & où l'on voit encore les ruines d'un grand palais bâti par *Alexis Michaelowitch*. Le prince *Dolgorucki* a aussi une maison sur cette colline. La *Moscua* plus large dans ce lieu qu'à l'ordinaire décrit un demi-cercle à l'entour, & la capitale se présente vis-à-vis. Cette maison est un grand bâtiment en bois où nous arrivâmes après avoir monté trois terrasses. Le propriétaire est ce même prince Dolgorucki Crimski, qui s'est signalé par ses victoires sur les Turcs & la conquête de la Crimée. On a placé dans les jardins les

modèles de diverses forteresses qu'il a assiégées & prises. Je remarquai en particulier celles de *Jenicale*, *Kersch* & *Precop*. RUSSIE.

En parcourant cette maison je ne pus m'empêcher de me rappeller toutes les vicissitudes de bonne & de mauvaise fortune auxquelles cette famille a été exposée. J'avois devant les yeux le portrait de la princesse Catherine Dolgorucki, dont le sort & les malheurs véritablement touchans ont été racontés d'une manière si pathétique dans les *Lettres écrites de Russie par une dame* (Madame Vigor.) Cette princesse infortunée fut arrachée à l'homme qu'elle aimoit & mariée contre son inclination à l'empereur Pierre II. A la mort de ce Prince elle fut un moment souveraine; mais bientôt, & presque en un instant, elle passa du palais impérial dans une prison où elle languit pendant tout le règne de l'impératrice Anne. A l'avénement d'Elisabeth elle fut remise en liberté, elle épousa le comte Bruce, & mourut sans laisser d'enfans.



CHAPITRE III.

Grand nombre d'églises à Moscow — Description des plus anciennes — Leur construction extérieure & intérieure — Culte des images. — Description d'une énorme cloche — Principaux bâtimens du Kremlin — Ancien palais — Couvent de Tchudof & de Vienovitskoi — Cathédrale de St. Michel — Tombeaux & caractères des anciens souverains de la Russie.

RUSSIE.

Les églises & les chapelles sont extrêmement nombreuses à Moscow; on en compte plus d'un millier, & de ce nombre cent quatre-vingt-dix-neuf sont de briques, les autres ne sont construites qu'en bois. Les premières sont ordinairement peintes en blanc & ornées de plâtre ou de stuc, les dernières sont peintes en rouge.

Les plus anciennes églises de Moscow sont ordinairement des bâtimens quarrés avec une coupole & quatre petits dômes (1) dont quelques-uns sont de cuivre ou de fer doré, quelques autres d'étain, peints en vert ou sans couleur. Ces coupoles ou dômes sont pour la plupart ornés de croix entortillées de chaînes ou de fil de métal: chaque croix est traversée par deux barres, l'une horisontale, celle de dessous inclinée, ce qui est (s'il en faut croire quelques Russes) la forme de la véritable croix, Notre Seigneur ayant été attaché avec les bras dans une position horisontale & avec une jambe plus haute que l'autre. J'observai souvent un croissant (2) sous la barre inférieure, mais personne n'a pu me dire

(1) L'église de la Sainte Trinité qu'on appelle quelquefois l'église de Jérusalem & qui est dans le Khitaigorod a un clocher fort élevé avec neuf ou dix dômes. On en peut voir le dessin & celui de quelques-unes des plus anciennes églises dans les voyages d'Olearius & de Le Bruin.

(2) Le docteur King donne une explication ingénieuse de cet usage. « Quand » les Tartares, dit-il, qui ont été les maîtres de la Moscovie pendant deux

ce qu'il signifioit. L'intérieur d'une église est composé le plus souvent de trois parties, celle que les Grecs appeloient *pronaos* & les Russes *trapeza*, la *nef* & le *sanctuaire*. Dans la nef il y a ordinairement quatre pilliers quarrés, épais & lourds, destinés à supporter la coupole; ces pilliers aussi bien que les murs & la voûte ou le plafond de l'église sont peints d'un nombre infini d'images du Sauveur, de la Vierge & de différens saints : plusieurs de ces images sont d'une grandeur énorme & très-grossièrement peintes; quelques-unes sont barbouillées sur la muraille toute nue, d'autres sur de grandes plaques massives d'argent ou de cuivre & encadrées avec le même metal; la tête de chaque figure est invariablement ornée d'une auréole qui est un demi-cercle massif en forme de fer à cheval, de cuivre, d'or ou d'argent, & quelquefois presqu'entièrement de perles & de pierres précieuses. Quelques-uns des saints les plus vénérés sont ornés d'une draperie de soie, attachée au mur avec des pierreries; quelques-uns sont peints sur un fond d'or, d'autres sont dorés de la tête aux pieds, excepté le visage & les mains : à l'extrémité de la nef est une rampe qui conduit au sanctuaire, & au haut de cette rampe est une plateforme sur laquelle le prêtre se tient pour faire une partie de l'office.

Le sanctuaire est séparé de la nef parce qu'on appelle l'*iconastus*, espèce de grand paravent qui est ordinairement la partie de l'église la plus richement ornée, & sur laquelle sont peintes ou suspendues les images les plus révérées. Dans le centre est une porte à deux battans, appelée *la belle porte ou la porte sainte & royale*, par laquelle on entre dans le sanctuaire. C'est-là, comme le dit le docteur King, « qu'est la sainte » table, couverte par un dais supporté par quatre petites colonnes; » à ce dais est suspendu le περιστέριον ou la *colombe*, symbole du St. Esprit; » une croix est toujours étendue sur la sainte table, ainsi que l'évan-

» siècles changeoient les églises chrétiennes en mosquées, ils y fixoient le croissant » qui est le symbole du mahométisme; le grand duc Ivan Basilovitch ayant chassé » les Tartares à son tour, il rendit les églises aux chrétiens & planta une croix » au-dessus du croissant comme un trophée de sa victoire. » Voyez *rites & cérémonies de l'église grecque*, *pag.* 23.

RUSSIE.

„ gile & le pixis ou boete dans laquelle on conſerve les élémens „ conſacrés pour viſiter les malades, & pour d'autres uſages. „

La religion grecque n'admet point de ſculpture dans les égliſes, s'en tenant à la lettre du précepte, *tu ne te feras point d'images taillées*; mais les canoniſtes grecs permettent d'ailleurs, comme on le voit, l'uſage de la peinture, enſorte que outre les images qui ſont dans l'intérieur des égliſes, on voit ordinairement ſur les portes celles du ſaint auquel elle eſt dédiée, & cette image eſt l'objet du culte de toutes les perſonnes du peuple qui paſſent devant, ils ôtent leurs chapeaux, font le ſigne de croix, ou baiſſent la tête juſqu'à ce que leur front touche la terre. Avant que de terminer cet article je ne dois pas oublier les cloches qui ne ſont pas une partie indifférente du culte public dans ce pays, puiſque le plus ou moins de temps qu'on les ſonne marque la plus ou moins grande ſainteté du jour. Elles ſont ſuſpendues à des tours ſéparées des égliſes, & attachées à des poutres, enſorte qu'on ne les met pas en branle comme chez nous, mais qu'on les ſonne en frappant avec des battans au moyen d'une corde qui le tient attaché. Quelques-unes de ces cloches ſont d'une grandeur étonnante; il y en a une dans la tour de l'égliſe de St. Ivan qui pèſe 3,551 puds de Ruſſie, ou 127,836 livres poids d'Angleterre. On a toujours regardé comme un acte méritoire de donner des cloches à une égliſe, & la piété du donateur eſt en raiſon de leur grandeur. Suivant cette meſure, *Boris Godunof* qui donna une cloche du poids de 288,000 livres à la cathédrale de Moſcow a été le plus pieux des ſouverains de Ruſſie, juſqu'à ce qu'il ait été ſurpaſſé par l'impératrice Anne qui fit fondre une cloche du poids de 432,000 livres, cloche qui par conſéquent eſt la plus grande qui exiſte dans le monde: ſa grandeur eſt ſi énorme que je n'aurois jamais pu ajouter foi à ce que j'en avois entendu dire, ſi je ne l'avois examinée moi-même, & ſi je n'en avois pris les dimenſions avec une grande exactitude. Elle a dix-neuf pieds de haut; ſa circonférence en bas eſt de vingt-une verges onze pouces; ſa plus grande épaiſſeur eſt de vingt-trois pouces: la poutre à laquelle cette vaſte machine étoit attachée ayant été brûlée par accident, la cloche tomba, & il s'en caſſa un morceau vers le bas qui a laiſſé une ouverture aſſez large pour que deux perſonnes de front puiſſent y entrer ſans ſe baiſſer.

Le

Le palais des anciens Tzars eſt à l'extrêmité du Kremlin. Une partie eſt vieille & dans le même état où elle a été bâtie ſous Ivan Vaſſilievitch I. Le reſte a été ajouté ſucceſſivement à différentes époques, ſans aucun plan, & dans des genres d'architecture différens; il en eſt réſulté une maſſe de bâtimens des plus bizarres, & qui n'eſt remarquable que par là. Le faîte en eſt fort lourd, & couvert de pluſieurs petits clochers & globes dorés; une grande partie de la face eſt ornée des armes de toutes les provinces qui compoſent l'empire ruſſe; les appartemens ſont en général extrêmement petits, à la réſerve d'une ſeule ſalle appelée la ſalle du conſeil, dans laquelle les anciens Tzars donnoient audience aux ambaſſadeurs étrangers. Cette ſalle eſt vaſte & voutée, & dans le centre eſt un énorme pilier de pierre qui ſupporte la voute, & qui dans les grandes occaſions étoit orné d'une quantité étonnante de vaiſſelle d'or & d'argent, comme nous l'apprend le comte de Carliſle, dans la relation de ſon ambaſſade en 1663 & 1664. Ce palais qui avant le temps de Pierre-le-grand étoit regardé par les Ruſſes comme un édifice qui n'avoit pas ſon pareil au monde, & dans lequel les Tzars déployoient toute la magnificence des cours orientales, eſt bien au-deſſous aujourd'hui des hôtels de la plupart des ſeigneurs ruſſes, & les ſouverains ne pourroient pas même y ſéjourner un peu de temps. Ce qu'il a de plus remarquable, c'eſt ſans doute que Pierre-le-grand y eſt né en 1672; ce fut avec beaucoup de regrets que je fus obligé de renoncer à voir cette partie du palais qu'on nomme le tréſor. Celui qui en avoit la garde, étant mort depuis peu, & ſon ſucceſſeur n'étant pas nommé, les ſcellés étoient encore ſur la porte. Outre la couronne, les joyaux, & les habits dont on ſe ſert au couronnement du ſouverain, ce lieu renferme diverſes curioſités qui peuvent ſervir à éclaircir différens points de l'hiſtoire de Ruſſie.

Il y a deux couvents dans le Kremlin, l'un de filles, l'autre d'hommes; ce dernier ne mérite aucune deſcription particulière; celui de filles nommé *Viesnovitskoi* fut fondé en 1393 par Eudoxie femme du grand duc Démétrius Donski. L'abbeſſe eut la politeſſe de nous accompagner, & de nous faire voir tout ce qui méritoit quelque attention dans ce couvent; elle nous conduiſit d'abord à la chapelle principale où ſont les tombeaux de pluſieurs Tzarines, & princeſſes de la famille impériale.

RUSSIE.

Ces tombeaux sont de pierres, & rangés sur deux lignes fort près les uns des autres; quelques-uns sont enfermés par une balustrade de cuivre ou de fer, mais il n'y en a point au plus grand nombre. Sur chaque tombeau est un poéle de velours cramoisi ou noir, orné d'une croix brodée, & bordé d'un galon d'or & d'argent. Dans les grandes solemnités on étend encore par-dessus d'autres couvertures de draps d'or ou d'argent, relevées de perles ou de pierres précieuses. La fondatrice du couvent est une sainte; elle est enterrée sous l'autel. Après avoir visité les morts, & vu les riches habillemens des prêtres, & les images des saints peintes sur les murailles, l'abbesse nous conduisit dans ses appartemens. Etant entré à sa suite dans l'antichambre, elle frappa deux ou trois fois le plancher avec sa canne, & dans l'instant parut un chœur d'environ vingt nones qui nous reçurent en chantant des hymnes, ce qui dura pendant tout le temps que nous fûmes dans le couvent. Cette mélodie n'étoit pas désagréable; dans la chambre voisine on offrit du thé à la compagnie, & il y avoit une table abondamment servie de harengs assaisonnés, de tranches de poisson salé, de fromage, de pain, de beurre, & de gateaux. L'abbesse elle-même nous versa du champagne & des liqueurs; après avoir pris notre part de ces rafraîchissemens, nous accompagnâmes l'abbesse dans les appartemens des nones, dont la plupart étoient occupées à broder les habits sacerdotaux de l'archevêque de Moscow. Elles portent une longue robe d'étoffe noire, des voiles noirs, un fronteau noir, & enfin une espèce de guimpe noire, ce qui les fait paroître laides & pâles. L'abbesse est distinguée par une robe de soie noire, les nones ne peuvent absolument point manger de viande, elles se nourrissent principalement de poisson, d'œufs & de végétaux : à d'autres égards, l'ordre n'est pas rigide, & elles peuvent sortir quelquefois pour faire des visites.

J'ai déjà eu occasion de parler du grand nombre d'églises que contient cette ville. Le *Kremlin* en a sa part. Dans un petit espace j'en comptai huit qui se touchoient, ou peu s'en faut. Il y en a deux de remarquables, celle de St. Michel & celle de l'assomption : la première, parce qu'on y enterroit autrefois les souverains de la Russie : la seconde, parce qu'on les y couronnoit. L'architecture de l'une & de l'autre est du même goût, & probablement c'est l'ouvrage de ce *Solarius* de Milan

qui a bâti les murailles du Kremlin. Il étoit obligé ſans doute de prendre pour modèles les égliſes déjà bâties en Ruſſie; cependant il y a quelque élégance dans la forme extérieure de celles qu'il a fait conſtruire. Ce ſont des quarrés longs beaucoup trop élevés à proportion de leur largeur. RUSSIE.

Je me fis montrer dans l'égliſe cathédrale de St. Michel les tombes des ſouverains dont les corps ſont dépoſés, non comme chez nous dans des voutes, & ſous le pavé, mais dans des ſépulcres élevés, la plupart de briques, en forme de cercueil, & hauts d'environ deux pieds. Les plus anciens étoient couverts de poéles d'un drap rouge, d'autres de velours rouge, celui de Pierre II d'une étoffe d'or bordée de franges d'argent & d'hermine. Dans les grandes fêtes on les couvre tous de riches étoffes d'or & d'argent brodées de perles & de pierreries. Au bas de chaque tombe eſt une plaque d'argent qui porte le nom du ſouverain & l'année de ſa mort.

Depuis que Moſcow eſt devenue la réſidence impériale juſques à la fin du dernier ſiècle tous les Tzars ont été enterrés dans cette cathédrale, excepté *Boris Godunof* dont le corps eſt au couvent de la Trinité, le Tzar qui porta le nom de *Démétrius* & qui périt dans un tumulte, & enfin *Baſile Shuisky* qui mourut dans une priſon à Varſovie.

Le tombeau d'*Ivan Vaſſilievitch* I attira principalement mon attention. A ſon avênement au trône en 1462, la Ruſſie étoit diviſée en pluſieurs petites principautés qui étoient perpétuellement en guerre, & dont pluſieurs n'étoient ſoumiſes que de nom au grand-duc de Moſcovie, & toutes enſemble, ſans en excepter le grand-duc, étoient tributaires des Tartares. *Ivan* changea la face de la Ruſſie, il réunit diverſes principautés à ſon Etat, il ſecoua le joug des Tartares, il forma des liaiſons avec pluſieurs nations de l'Europe, il ouvrit des communications avec elles, il favoriſa le commerce, il encouragea les arts les plus néceſſaires, il mérita enfin à divers égards le nom de *Grand* qui lui fut donné malgré ſes mœurs qui ſe reſſentoient encore de la barbarie de ſon ſiècle, & que ſa femme Sophie princeſſe grecque d'un mérite diſtingué ne put adoucir entièrement.

Ivan Vaſſilievitch II ſon fils & ſon ſucceſſeur a ſa tombe dans une petite chapelle voiſine. Ce prince a été repréſenté par pluſieurs écri-

RUSSIE.

vains, comme le tiran le plus cruel qui ait jamais affligé & déshonoré le genre humain. Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans cette peinture. On ne peut cependant douter qu'il ne fût très-féroce & très-inhumain. Malgré ces vices il fit de grandes choses. Il arma, il disciplina les Russes, il conquit les royaumes de Casan & d'Astracan, il donna à ses sujets un code de loix écrites, il appela divers artistes à Moscow, il y établit l'Imprimerie, encouragea le commerce, régla sur un pied fixe les droits d'entrée & de sortie, permit aux marchands anglois d'avoir des comptoirs dans ses Etats, & leur accorda le libre exercice de leur religion. Il mourut en 1584 du chagrin que lui causa la mort de son fils ainé qu'il tua par accident. *Théodore* son second fils lui succéda, mais ce prince foible & borné n'a rien fait de remarquable. Avec lui s'éteignit la ligne masculine de la maison de *Ruric* qui avoit régné plus de sept cent ans en Russie.

La maison de Romanof qui lui succéda commence à *Michel Feodorovitch* élu Tzar en 1613. Cette élection termina un long période de guerres civiles qui déchiroient la Russie & la menaçoient de sa ruine. Il dut son élection à son haut rang, à son origine illustre, aux vertus & aux talens de son père *Philarethes* patriarche de Russie. Il monta sur le trône avec répugnance, & l'occupa avec dignité pendant un règne heureux de 28 ans.

Alexis Michalovitch son fils qui est enterré près de lui n'est guères connu des étrangers que parce qu'il est le père de Pierre-le-grand. Cependant la Russie dut à ce prince d'utiles établissemens. Il reforma les loix, disciplina mieux son armée, fit bâtir des vaisseaux sur la mer Caspienne, conquit sur les Polonois Smolensko & une grande partie de l'Ukraine. Il traça les premiers traits du plan que Pierre aggrandit & perfectionna. Il mourut en laissant deux fils d'une première femme *Féodor* & *Ivan*, & un de la seconde, savoir *Pierre-le-grand*.

Féodor qui succéda à son père ne fut, quoiqu'en dise Voltaire, qu'un prince foible de corps & d'esprit, & incapable de gouverner; mais sa sœur Sophie qui se chargea de ce soin fit sous son nom diverses choses glorieuses & utiles avec le secours du grand *Galitzin* son premier ministre. *Féodor* mourut en 1682 laissant le trône à son frère *Ivan* qui n'étoit pas plus en état que lui de le remplir. Des accès fréquens d'épilepsie

lui ôtoient assez souvent l'usage de ses sens. Il fallut lui associer son frère de père, Pierre-le-grand qui tint seul en effet les rênes de l'empire. Ce prince & ses successeurs, excepté Pierre II, ont été enterrés à Pétersbourg. On sait que Pierre II fils de l'infortuné *Tzarovitch* succéda en 1727 à Catherine I & mourut en 1730 à Moscow où il avoit rétabli la résidence impériale à la grande satisfaction du peuple. On regretta en lui le petit-fils de Pierre-le-grand, & le dernier rejetton mâle de la maison de Romanof. RUSSIE.



CHAPITRE IV.

Cathédrale de l'aſſomption de la Vierge dans le Kremlin — Tombeaux des patriarches ruſſes — Origine & ſuppreſſion de la dignité patriarchale — De Philarethes ſouche de la maiſon de Romanof — Du patriarche Nicon.

RUSSIE. IL me reſte à décrire la cathédrale de l'Aſſomption de la Vierge qui a ſervi long-temps à la cérémonie du couronnement des Tzars. Cette égliſe eſt auſſi dans le *Kremlin*, & c'eſt la plus magnifique de Moſcow. L'enceinte du ſanctuaire eſt en partie couverte de plaques d'argent & d'or, ouvrages d'une grande valeur. Du centre de la voute pend un énorme chandelier maſſif qui pèſe 2940 livres. Il a été fait en Angleterre, & fut donné à l'égliſe par *Moroſof*, premier miniſtre & favori du tzar *Alexis Michaelovitch*. Les vaſes ſacrés & les vêtemens épiſcopaux ſont extraordinairement précieux, mais le goût en eſt groſſier & ne répond point à la richeſſe de la matière.

Pluſieurs des peintures qui ſont ſur les murs de l'intérieur ont des proportions coloſſales. Quelques-unes ſont fort anciennes & de la fin du quinzième ſiècle. On y voyoit entr'autres une tête de la Vierge qu'on croit peinte par St. Luc, & qui eſt fort célèbre à cauſe de cela, & par le don qu'elle a de faire des miracles. Le viſage eſt preſque noir, la tête ornée d'une auréole de pierres précieuſes, ſes mains & ſon corps ſont dorés, ce qui produit un effet des plus bizarres. Cette peinture ſe voit ſur l'enceinte du ſanctuaire; elle eſt enfermée dans une grande armoire d'argent qu'on n'ouvre que dans les grandes fêtes, ou pour ſatisfaire la curioſité des étrangers. C'eſt la plus ancienne des images qu'on voit ici. Suivant la tradition elle a été apportée de Grèce à *Kiof* lorſque les ſouverains de la Ruſſie y faiſoient leur réſidence. De-là elle a été tranſportée à *Volodimir* & enfin à Moſcow. Il paroît que c'eſt un ouvrage des Grecs plus ancien que l'époque de la renaiſſance de l'art en Italie.

C'est dans cette même église que sont déposés les corps des patriarches de Russie.

Le premier est *Job*, avant lequel il n'y avoit en Russie qu'un primat suffragant du patriarche de Constantinople. Il fut installé en 1588 en qualité de patriarche de Russie par celui de Constantinople avec toutes les solemnités requises. Il lui remit son bâton patriarchal entre les mains, avec un acte qui certifioit la cession qu'il lui faisoit de ses droits sur lui & son église. On parle diversement des motifs qui l'engagèrent à faire ce sacrifice à l'église russe.

Le plus respectable des successeurs de Job a été *Philarethes* dont nous avons déjà parlé. C'est de lui que sont issus tous les princes de la maison de *Romanof*. C'étoit le nom de son ayeul, & l'usage en Russie voulant que la famille adopte le nom de l'ayeul, celle-ci a été dès-lors désignée par ce nom. Son nom séculier étoit *Théodore* ou *Féodor*. Il descendoit d'*André*, prince Prussien qui vint en Russie dans le milieu du quatorzième siècle, & s'y éleva aux premières dignités; ses descendans continuèrent d'occuper les plus grandes places. La naissance & les talens de *Philarethes* l'ayant fait redouter de *Boris Godunof*, celui-ci l'obligea à entrer dans un monastère où il changea suivant l'usage russe, le nom de *Féodor Romanof* en celui de *Philarethes*. Il eut beaucoup à souffrir durant les troubles qui agitèrent la Russie sous le faux Démétrius, mais enfin l'amour des peuples, ses vertus, son habileté valurent la couronne à son fils *Michel*, âgé seulement de dix-sept ans, sous le nom duquel il gouverna réellement la Russie avec autant de bonheur que de sagesse.

Le dernier des patriarches russes est *Adrien*, mort en 1699. Pierre-le-grand jaloux de son autorité ne voulut jamais lui donner un successeur, & en 1721 la dignité patriarchale fut formellement abolie.

J'ai déjà observé qu'il n'y a point de siéges dans les églises russes, les cérémonies du culte des Grecs exigeant que tout le monde reste debout pendant l'office. Dans la cathédrale dont je parle j'observai cependant deux places élevées près de l'enceinte du sanctuaire enfermées d'une grille & sans aucun siége. L'une est destinée au souverain, l'autre étoit anciennement pour le patriarche auquel on rendoit des honneurs égaux à certains égards à ceux du Tzar lui-même. On raconte que

RUSSIE. l'archevêque de Novogorod qui aſpiroit à la dignité de patriarche, montrant à Pierre I cette place que le patriarche occupoit auparavant; lui diſoit : « Sire, cette tribune eſt inutile aujourd'hui, ne voulez-vous „ pas la faire ôter ? „ Pierre garda le ſilence; mais le prélat ayant répété cette queſtion, l'empereur ſe tournant vers lui, « cette tribune ne ſera „ pas ôtée, lui dit-il, & vous ne l'occuperez pas. „

Les Ruſſes comptent onze patriarches depuis Job juſques à Adrien. Le plus fameux eſt *Nicon*, le ſeul qui ne ſoit pas enterré dans cette égliſe. Parmi les Ruſſes les uns l'ont en horreur comme l'antechriſt, d'autres le vénèrent comme un ſaint. Cet homme extraordinaire naquit en 1613 dans une condition très-obſcure. Il étudia la théologie & ſurtout l'écriture ſainte, ſe maria & obtint une cure dans un petit village. Dégoûté du monde & épris des charmes du cloître, il perſuada à ſa femme de prendre le voile afin de pouvoir entrer auſſi dans un monaſtère. Il ſe retira dans une isle de la mer blanche, y forma une eſpèce de communauté religieuſe, remarquable par l'auſtérité de ſa règle qui ſurpaſſoit à cet égard tout ce que l'on connoiſſoit en Ruſſie.

Après un court ſéjour dans cette isle, *Nicon* alla à *Moſcow* avec le ſupérieur de la communauté pour y faire une collecte deſtinée à la conſtruction d'une égliſe. Il ſe brouilla dans ce voyage avec le ſupérieur qui le chaſſa de l'isle à ſon retour. Obligé de s'enfuir dans un petit bateau avec un ſeul compagnon, il fut long-temps battu des flots, & n'aborda que par un heureux haſard à une isle à l'embouchure de l'*Onega*.

De-là il gagna un monaſtère voiſin, où il fut bien reçu, & où l'auſtérité de ſa vie lui attira tellement la vénération des religieux, qu'à la mort de leur ſupérieur ils l'élurent unanimément pour le remplacer. Il y ſéjourna trois ans au bout deſquels des affaires l'ayant appelé à Moſcow, il fut préſenté au tzar *Alexis Michalovitch* qui plein d'admiration pour ſa piété, ſes talens & ſon éloquence, le retint auprès de lui, & dans l'eſpace de cinq ans l'éleva de dignités en dignités juſques au ſiége patriarchal. (1652) Il y acquit la réputation d'un homme de tête, de mœurs irréprochables, doué d'une charité, d'un ſavoir & d'une éloquence très-rares. Il fonda des ſéminaires où l'on devoit enſeigner aux prêtres le latin & le grec, il enrichit la bibliothéque patriarchale de

de plusieurs manuscrits précieux sacrés & profanes, qu'il fit venir du couvent du mont Athos. Il fit assembler sous l'autorité du Tzar un concile général de l'église grecque à Moscow, pour y faire revoir & corriger la version de la bible & les lithurgies. Ce fut lui qui fit adopter l'ancienne version en langue sclavonne, dont il fit imprimer une nouvelle édition sous ses yeux. L'ancienne étoit si rare qu'on ne pouvoit l'acquérir à aucun prix. Il fit ôter des églises les portraits des personnes décédées qu'y plaçoient leurs parens, & auxquelles le peuple ignorant adressoit souvent ses hommages. Il abolit des cérémonies superstitieuses. En un mot il contribua lui seul plus que tous ses prédécesseurs ensemble à la réforme de son église. Il ne se distingua pas moins dans le maniement des affaires civiles. Le Tzar le consultoit dans toutes les occasions, & il devint l'ame de tous ses conseils. (1)

RUSSIE.

Après être ainsi monté au faîte des grandeurs auxquelles un sujet peut atteindre, la haine du peuple & les cabales des courtisans l'en précipitèrent aussi promptement qu'il s'y étoit élevé. Une partie des Russes attachés superstitieusement à tous les articles du culte adopté par leurs ancêtres n'avoient vu qu'avec une peine extrême les images ôtées de leurs églises, les changemens faits dans la liturgie, dans la version de la bible, & la suppression de quelques cérémonies. Ceux qui étoient opposés à ces innovations formèrent un parti sous le nom de *vieux croyans*, & se soulevèrent dans plusieurs provinces. Le clergé ignorant & paresseux redoutoit ces séminaires nouveaux où il falloit aller apprendre le grec & le latin. Son ascendant sur le Tzar excitoit la jalousie des ministres & des grands, & surtout celle de la Tzarine & de son père. Enfin la hauteur, la roideur de son caractère & de ses manières achevèrent de le priver de l'appui que sa vertu & ses bonnes intentions auroient dû lui conserver. On sut aliéner peu à peu l'esprit du Tzar contre lui, & l'éloigner de sa personne. *Nicon* incapable de plier prit le

(1) Il dut cette influence à la supériorité de son génie; mais ce que Voltaire ajoute est sans aucun fondement, " qu'il voulut élever sa chaire au-dessus du „ trône, qu'il prétendoit avoir le droit de s'asseoir dans le sénat à côté du Tzar, „ & qu'on ne pouvoit faire la guerre ni la paix sans son consentement. „ *Voyez Histoire de Pierre-le-grand*, p. 74.

RUSSIE. parti de prévenir sa disgrace en résignant volontairement la dignité patriarchale (1658) après l'avoir occupée six ans seulement, & se retira au couvent de Jérusalem qu'il avoit bâti & doté lui-même, à trente milles de Moscow. Il y reprit l'esprit de la vie monachale, & en pratiqua toutes les austérités avec la plus grande rigueur. On raconte qu'il s'enferma dans une étroite cellule, où il n'avoit d'autre lit qu'une pierre sur laquelle il couchoit, couvert d'une natte de joncs. Il portoit sur sa poitrine une large plaque de fer sur laquelle étoit une croix de cuivre, & qui étoit attachée à une chaîne du poids de plus de vingt livres. Et il porta tout cela autour de son col pendant plus de vingt ans. Ces pratiques de dévotion ne l'empêchèrent pas de s'occuper d'objets plus utiles. Il fit une collection complète & régulière des annales de Russie, depuis le moine Nestor le plus ancien des historiens de cet empire, jusques au règne d'*Alexis Michaelovitch*. Cette collection, le travail de vingt années, est connue sous le nom de chronique de *Nicon* ou du couvent de Jérusalem ; elle est regardée comme un ouvrage d'un grand poids & d'une grande utilité par les meilleurs historiens de Russie. On y reconnoît aussi l'esprit altier & l'enthousiasme de l'auteur, car dès les premières lignes, il prononce un anathême contre tous ceux qui oseroient changer la moindre expression dans son ouvrage.

On lui avoit laissé le titre de patriarche après sa résignation. Ce fut un prétexte à ses ennemis pour le persécuter dans sa retraite même & au milieu de ses saintes, ou du moins innocentes occupations. On l'accusa d'entretenir des correspondances criminelles avec les ennemis de l'état. Le Tzar, obsédé & trompé le fit déposer & dégrader dans un grand concile du clergé grec & russe, tenu à Moscow en 1666. Il fut enfermé dans le couvent de *Thérapont* de la manière la plus rigoureuse. Mais à la mort du tzar Alexis, son successeur Féodor, à la persuasion de *Galitzin* protecteur déclaré du génie & du mérite, le fit conduire au couvent de St. Cyrille, où il jouit de la plus grande liberté. Nicon vécut encore quinze ans après sa déposition. Il mourut en 1681. Et son corps fut transporté au couvent de Jérusalem, & enterré avec tous les honneurs qu'on avoit accoutumé de rendre aux patriarches.

CHAPITRE V.

Archives de Russie — Relations entre les cours d'Angleterre & de Russie — Anecdotes sur le même sujet — Du titre de Tzar — Université — Manuscrits de la bibliothèque du saint Synode, &c.

M. *Muller* eut la complaisance de nous conduire à l'endroit du Khitai-gorod où sont déposées les archives publiques. C'est un grand bâtiment de briques, contenant plusieurs appartemens voûtés, dont le parquet est couvert de plaques de fer. Ces archives renferment une nombreuse collection d'actes publics qui sont restés entassés dans des caisses comme de vieux meubles jusqu'au moment où l'impératrice régnante a ordonné qu'ils fussent mis en ordre. C'est ce qu'a exécuté M. Muller avec tant de régularité qu'on peut trouver chaque document sans la moindre peine. Ceux qui sont relatifs à la Russie sont classés suivant les diverses provinces auxquelles ils appartiennent. Les papiers relatifs aux nations étrangères sont de même distribués dans des cabinets séparés sous le titre de Pologne, Suède, Angleterre, &c. Ces derniers attirèrent principalement mon attention. Les premières relations entre les souverains d'Angleterre & de Russie datent du milieu du seizième siècle, d'abord après la découverte d'Archangel qui donna lieu d'accorder aux Anglois établis dans ce pays un privilége exclusif d'y commercer. On voit une lettre de Philippe & de Marie à *Ivan Vassilievitch* II, dans laquelle ils remercient ce prince de ce qu'il a ouvert aux Anglois le commerce de ses états. On trouve aussi dans ces archives la charte dans laquelle ces privilèges de commerce leur sont accordés par le Tzar, & un grand nombre de lettres qui lui furent écrites par la reine Elisabeth. Il y en a une remarquable dans laquelle Elisabeth offre à *Ivan* un asyle dans ses états, au cas qu'il soit forcé de quitter la Russie par quelque révolte de ses sujets. Quelques historiens ont prétendu

RUSSIE.

RUSSIE.

qu'*Ivan* aſpiroit à l'épouſer ; d'autres, comme Camden ſoutiennent au contraire qu'Ivan n'avoit des vues que ſur lady *Anne Haſtings*, fille du comte de *Huntingdon*. J'ai eu la curioſité de faire quelques recherches ſur ce point d'hiſtoire. Les archives de Ruſſie ne contiennent rien qui puiſſe autoriſer à croire que le Tzar ait recherché Eliſabeth en mariage ; mais on y trouve des circonſtances remarquables ſur ſon projet d'épouſer *Anne Haſtings*.

Ce fut un médecin anglois nommé Robert *Jacob* que la reine avoit envoyé au Tzar qui lui en fit naître la première idée, quoique dans ce moment le Tzar vînt de ſe marier pour la cinquième fois avec *Marie Fædorofna*. Jacob releva par beaucoup de menſonges la beauté & la naiſſance de lady *Haſtings*. Il eſt vraiſemblable que ce médecin étoit un intrigant qui agiſſoit pour ſon compte, ſans aucune commiſſion de la reine. Le Tzar enflammé par ſes deſcriptions ſe hâta d'envoyer à Londres un gentilhomme du premier rang nommé Grégoire *Pirſemskoy* avec ordre d'y demander formellement lady *Haſtings* en mariage. Ses inſtructions portoient qu'il devoit avoir d'abord une conférence avec la reine, enſuite voir la dame, lui demander ſon portrait, & s'informer de ſon rang & de ſa famille. Après cela il devoit demander qu'un ambaſſadeur anglois retournât avec lui à Moſcow avec des pleins pouvoirs pour régler les conditions du mariage. Si on lui objectoit qu'*Ivan* étoit déjà marié, il devoit répondre qu'ayant épouſé une de ſes ſujettes, il étoit le maître de la répudier, & que pour ce qui regardoit les enfans à naître ils ne pourroient pas lui ſuccéder, mais qu'il ſeroit pourvu amplement à leurs beſoins.

En conſéquence de ces ordres Grégoire eut une audience d'Eliſabeth, vit lady *Haſtings*, ſe fit donner ſon portrait, & retourna à *Moſcow* en 1583 accompagné d'un ambaſſadeur anglois, nommé le chevalier Jerôme *Bowes*, homme capricieux & hautain qui offenſa le Tzar dès la première audience par la liberté avec laquelle il lui parla, mais ſurtout parce qu'il n'avoit aucun ordre de conclure le mariage, mais ſeulement de traiter des conditions & d'en informer la reine. Le Tzar peu accoutumé aux délais en pareille affaire déclara, « que rien ne ſauroit le détourner » du projet qu'il avoit d'épouſer une parente de ſa majeſté, qu'il » renverroit quelqu'un en Angleterre pour lui en procurer une pour

» sa femme, & que si sa majesté ne vouloit pas en remettre une à » l'ambassadeur qu'il lui enverroit pour cet effet, il iroit lui-même en » Angleterre, & ramèneroit ce trésor avec lui après l'y avoir épousée ». Le chevalier *Bowes* avoit apparemment des ordres de ne pas répondre à cet extraordinaire empressement. Il fit naître toute sorte d'obstacles, il parla avec assez de dédain de la personne de lady *Hastings*, il nia qu'elle fût parente de la reine, comme le médecin l'avoit avancé, ajoutant que sa souveraine avoit beaucoup de nièces de cette espèce là. Ainsi cette affaire souffrit des délais, & au commencement de l'année suivante le Tzar étant mort il n'en fut plus question.

RUSSIE.

La mort de ce prince ne termina pas de même les liaisons entre les deux Etats. Au contraire leur bonne intelligence s'affermit si bien que Charles I envoya un corps de troupes au secours du Tzar Michel contre les Polonois, & qu'*Alexis* fils de Michel secouru à son tour le roi Charles dans ses adversités, en lui envoyant du bled & de l'argent. On voit une lettre de ce malheureux prince à Alexis datée de la dernière année de sa vie, & une autre de Charles II où il annonce au Tzar la fin tragique de son père. Pendant l'usurpation de Cromwell, *Alexis* continua à être en correspondance avec Charles, & long-temps Alexis plus généreux que la plupart des princes contemporains soutint que la cause de Charles I étoit une cause commune qu'ils devoient tous défendre, & en conséquence il refusa d'entretenir aucune liaison avec le protecteur. Cependant il paroît qu'il se départit à la fin de cette résolution, & qu'il consentit à recevoir des ambassadeurs de Cromwell.

Après le rétablissement de Charles II, les liaisons entre les souverains des deux Etats reprirent une nouvelle vigueur. C'est ce que prouve la multitude de dépêches que contiennent ces archives. Il eût fallu plusieurs jours pour les examiner. Je me retirai donc sans avoir pu satisfaire que très-imparfaitement ma curiosité sur des objets qui intéressent autant l'histoire de notre nation.

A l'égard des documens relatifs à l'histoire des autres nations, je ne pus y jeter qu'un coup-d'œil. Le garde des archives me fit seulement observer une lettre très-remarquable de l'empereur Maximilien I au Tzar *Basile Ivanovitch*, écrite en allemand, en date du 4 Août 1514, & scellée avec la bulle d'or, dans laquelle Maximilien

RUSSIE.

donne au Tzar le titre d'*empereur* (Kayſer) & de *ſouverain de toutes les Ruſſies*. Ce fait découvert par le baron *Shavirof* au commencement de ce ſiècle, fit naître, dit-on, à Pierre la première idée de prendre le titre d'empereur. Cette prétention donna lieu à diverſes négociations & à des recherches ſur les titres des anciens ſouverains de la Ruſſie. Il en a reſulté que le premier titre qu'ils ſe ſont fait donner a été celui de *grands ducs*, & que *Baſile Ivanovitch* fut probablement le premier qui prit le titre de *Tzar*, ce qui veut dire roi en langue eſclavonne. Ses ſucceſſeurs continuèrent à en faire uſage jusqu'à ce que Pierre-le-grand fit uſage le premier du titre de *Povélitel* ou d'empereur; mais il eſt certain en même temps que les cours étrangères, lorſqu'elles s'adreſſoient à celle de Moſcow, donnoient indifféremment aux ſouverains de Ruſſie les titres de grands ducs, de tzars & d'empereurs. A l'égard de celle d'Angleterre en particulier, on ſait avec certitude qu'elle donnoit ces titres dès le milieu du XVIe. ſiècle aux ſouverains de Ruſſie. La relation de Chanceller qui eſt de ce temps-là appelle Ivan Vaſſilievitch II ſeigneur & empereur de toute la Ruſſie, & dans les dépêches adreſſées à ſes ſucceſſeurs, depuis le règne d'Eliſabeth juſqu'à celui d'Anne, on fait toujours uſage des mêmes titres. On n'en faiſoit pas plus de difficulté que nous n'en faiſons aujourd'ui d'accorder ce titre à divers ſouverains de l'Aſie, aux empereurs de la Chine & du Japon par exemple. Ainſi quand Pierre-le-grand voulut être nommé empereur, il lui fut aiſé de prouver que la plupart des puiſſances de l'Europe avoient déjà donné ce titre à ſes prédéceſſeurs; mais quand il témoigna déſirer qu'on attachât à ce terme la même valeur qu'il a quand on le dònne à l'empereur d'Allemagne, cela fut conſidéré comme un innovation de conſéquence qui donna lieu à plus de négociations que les affaires d'Etat les plus importantes. Enfin après beaucoup de délais & d'objections, les principales cours de l'Europe ont conſenti au commencement de ce ſiècle à accorder aux ſouverains de Ruſſie le titre d'empereur, ſans préjudice néanmoins des autres têtes couronnées de l'Europe.

Les archives contiennent auſſi treize volumes de lettres, de journaux, de notes, & d'autres manuſcrits de Pierre-le-grand écrits de ſa main. Cette collection fait voir avec quel ſoin infatigable ce grand

RUSSIE.

prince prenoit des notes ſur les plus petits objets qui pouvoient contribuer au ſuccès de ſon deſſein de civiliſer ſon empire & de le rendre floriſſant. M. Muller a publié depuis peu des lettres & d'autres manuſcrits de cette eſpèce qui répandent beaucoup de lumière ſur le règne de ce prince, & font voir d'une manière frappante combien il étoit perſévérant. Des archives nous nous rendîmes à l'univerſité qui eſt auſſi dans le Khitaigorod; elle a été fondée à la ſollicitation du comte *Schuwalof* par l'impératrice Eliſabeth, pour ſix cent étudians qui ſont habillés, nourris & inſtruits aux dépens de la couronne: nous fûmes reçus avec beaucoup de civilité par le directeur de l'univerſité & les profeſſeurs; ils nous conduiſirent premièrement à l'Imprimerie de l'univerſité, ils nous préſentèrent diverſes feuilles imprimées ſous nos yeux, comme des échantillons de la Typographie ruſſe; en y regardant de près, nous fûmes ſurpris d'y trouver un compliment qu'on nous adreſſoit en anglois & en ruſſe (1). Nous allâmes voir enſuite la bibliothéque qui ne contient qu'une petite collection de livres & quelques inſtrumens de phyſique expérimentale. En prenant congé du directeur, il eut la politeſſe de me faire préſent d'une grammaire tartare qu'on enſeigne dans l'univerſité, d'un ſyllabus ou tableau des leçons qui ſe donnent pendant l'année, & d'un catalogue des manuſcrits grecs qui ſont dans la bibliothéque du Saint-Synode.

L'extrait de ce ſyllabus ou tableau fera connoître aux lecteurs les études qui ſe font dans l'univerſité, & les principaux livres dont on ſe ſert pour l'éducation des étudians.

1°. Un cours de leçons ſur l'hiſtoire des loix de Ruſſie, ſur Nettelbaldianus, ſur le ſyſtême de la juriſprudence univerſelle, ſur les loix relatives aux lettres-de-change; huit heures par ſemaine.

2°. Sur les catilinaires de Cicéron, le 6e. livre de l'Enéïde, les comédies de Plaute & de Térence, la verſification latine & ruſſe avec des exemples tirés de Lomonozof & d'Horace, une explication des panégyriques de Lomonozof, avec des traductions & des exercices en proſe latine & ruſſe; huit heures par ſemaine.

3°. Sur l'arithmétique, la trigonométrie & l'optique, d'après les inſtitu-

(1) *Traduction de ce compliment.* Cet échantillon de la Typographie ruſſe a été préſenté au lord Herbert pendant le voyage qu'il a fait en Ruſſie en compagnie du capitaine Floyd & de M. Coxe, lorſqu'ils honorèrent de leur viſite obligeante l'univerſité de Moſcow.

tions mathématiques de Weidler & la philosophie expérimentale de Kruger.

RUSSIE.

4°. Sur l'histoire ancienne & moderne.

5°. Une introduction à la connoissance de la philosophie morale d'après les instituts de Bielfeld.

6°. Sur la médecine clinique & la matière médicale d'après l'abrégé de Vogel. 7°. Sur les Pandectes, en suivant l'abrégé de Heineccius, & une comparaison entre les loix romaines & les russes, huit heures par semaine. Le professeur chargé de ces leçons en donne aussi quatre par semaine sur la langue angloise. 8°. Sur la logique & la métaphysique d'après la logique de *Baumeister*; huit heures par semaine, & quatre heures sur la géométrie & la trigonométrie. 9°. Sur la médecine d'après l'abrégé de Ludwig. 10°. Sur la botanique selon le système de Linnæus. 11°. Sur l'anatomie d'après Ludw. 12°. Sur la langue françoise; huit heures par semaine. 13°. Sur la langue allemande.

Outre l'université il y a deux séminaires ou colléges dotés aussi par Elisabeth dans lesquels on enseigne la théologie, la littérature ancienne, la philosophie, le grec, le latin, le russe, le françois, l'allemand, l'italien & le tartare, l'histoire, la géographie, les mathématiques, l'architecture, la fortification, l'artillerie, l'algèbre, le dessin, la peinture, la musique, l'escrime, la danse, à lire & à écrire. Il y a vingt-trois professeurs pour ces colléges. On a aussi un tableau des études qui s'y font annuellement, mais ce qu'on vient de dire peut suffire pour en donner une idée, sans entrer à cet égard dans des détails qui n'intéresseroient qu'un bien petit nombre de lecteurs.

Le catalogue des manuscrits grecs de la bibliothéque du saint synode qui me fut donné par le directeur a été imprimé à Moscow en 1776 ; *folio.* C'est l'ouvrage d'un savant allemand nommé *Matthæi* qui a été appelé par l'impératrice à remplir une chaire dans l'université. Elève du célèbre *Ernesti* qui lui avoit inspiré le goût de la littérature grecque; dès qu'il fut à Moscow, il s'occupa à reconnoître tous les trésors de ce genre que contenoit la bibliothéque du saint synode, dont la plus grande partie avoit été apportée au couvent du mont *Athos*, à la persuasion du patriarche *Nicon* & aux frais du tzar Alexis.

Matthæi s'étoit déjà distingué par d'excellentes éditions de quelques auteurs classiques. Il entreprit de donner un catalogue exact, étendu, raisonné de ces manuscrits, & fut encouragé dans son dessein par le

prince

prince *Potemkin* qui eſt lui-même un protecteur zélé de l'ancienne littérature. Ce prince fournit à la dépenſe qu'exigeoit cette belle entrepriſe. En 1776 la première partie de l'ouvrage fut donnée au public; on y trouve tous les détails les plus exacts & les plus inſtructifs ſur cinquante-un manuſcrits avec des recherches critiques & des notes très-judicieuſes. L'auteur ſe propoſe de continuer juſqu'à ce qu'il ait conduit cette entrepriſe à ſa perfection. Mais comme il faudroit bien des années pour décrire dans ce détail cinq cent deux manuſcrits que contient cette bibliothèque, l'auteur a pris le parti d'en donner une notice préliminaire générale & abrégée ſous le titre d'*index codicum*, &c. *in*-4°. Pétersbourg, 1780. Cet index eſt précédé d'une introduction fort intéreſſante & fort inſtructive, dans laquelle on apprend que l'auteur l'a compoſé pour l'uſage du prince *Juſapof* qui fait ſes délices de la littérature grecque. Parmi les manuſcrits qu'il fait connoître on en diſtingue pluſieurs de la verſion des Septante, un du livre des rois qui eſt du neuvième ſiècle, & contient diverſes leçons eſſentiellement différentes de celles des éditions connues, pluſieurs du nouveau teſtament avec d'anciens commentaires qui étoient inconnus, & que l'auteur ſe propoſe de publier. Le plus ancien de ces manuſcrits contenant le nouveau teſtament a été écrit à différentes époques, la première partie eſt du ſeptième ou huitième ſiècle, le reſte du douzième ou du treizième. Il ajoute que quoique les livres de théologie ſoient les plus nombreux dans cette collection elle contient auſſi des livres claſſiques, entre leſquels il nomme Homère, Æſchyle, Sophocle, Démoſthènes, Æſchyne, Héſiode, Pauſanias, Plutarque. Il s'y trouve auſſi un Strabon d'une grande beauté qu'il a collationné pour la nouvelle édition de cet auteur que M. *Falkener* ſe propoſe de faire imprimer à l'Imprimerie du collége de *Clarendon* à Oxford.

M. *Matthæi* a découvert auſſi dans cette bibliothèque une ancienne hymne à Cerès à la ſuite d'un Homère qui paroît être de la fin du quatorzième ſiècle, mais qu'il croit tranſcrit ſur un manuſcrit très-ancien Ce manuſcrit d'Homère, outre un fragment de l'Iliade, contient les ſeize hymnes communément attribuées à Homère dans le même ordre où elles ſont imprimées, & à la fin douze vers d'une hymne à Bacchus, & une hymne à Cérès, à laquelle il manque quelques vers

RUSSIE. à la fin. *Matthæi* ſachant combien l'impreſſion de ces morceaux ſeroit lente & difficile à *Moſcow*, les envoya à Leyde au célèbre *Runkenius*, qui les a publiés en 1780.

L'éditeur a fait précéder cette hymne d'une ſavante préface où il examine ſi on doit la regarder en effet comme un ouvrage d'Homère. En examinant tout ce qui a été dit ſur cette queſtion, on peut conclure que la choſe eſt au moins douteuſe; mais l'hymne n'en ſera pas moins regardée comme un ouvrage de la plus haute antiquité.

Ce fut un vrai chagrin pour moi que de ne pas trouver M. *Matthæi* à Moſcow. Outre que j'aurois tiré ſans doute bien des lumières de ſa converſation, ſon abſence fut cauſe que je ne pus voir les manuſcrits dont je viens de parler.



CHAPITRE IV.

Commerce de détail qui se fait dans le Khitaigorod — Marché où l'on vend des maisons — Promptitude avec laquelle on bâtit des maisons de bois — Excellente police de Moscow dans les tumultes & les incendies — Hôpital des enfans trouvés — Couvent de la Sainte Trinité — Tombeau de Marie, reine titulaire de Livonie — De cette reine & de Magnus son époux — Tombeau de Boris Gudunof.

MOSCOW est le centre du commerce intérieur de la Russie, & en particulier de celui qui se fait entre l'Europe & la Sibérie. RUSSIE.

La seule navigation qu'il y ait dans cette ville est par la Moscua, qui tombant dans l'*Occa* communique ainsi avec le Volga. On verra ensuite comment le Volga communique avec la mer Baltique : mais la *Moscua* n'est navigable qu'au printemps, à la fonte des neiges : ainsi la plupart des marchandises ne viennent à Moscow & n'en partent qu'en hiver par le moyen des traineaux.

Tout le commerce de détail se fait ici dans le Khitaigorod, où suivant l'usage de Russie & de la plus grande partie de l'Orient toutes les boutiques sont rassemblées dans le même lieu. Ce quartier ressemble donc à une foire perpétuelle ; il est formé de plusieurs rangs de bâtimens peu élevés & bâtis de briques. L'intervalle ressemble à des allées. Ces boutiques occupent un espace considérable. Les marchands n'y ont point de logemens. Ils demeurent dans un autre quartier assez éloigné. Ils viennent le matin dans leurs boutiques, y restent tout le jour, & retournent dans l'après-midi auprès de leurs familles. Chaque branche de commerce a son quartier affecté, & ceux qui vendent les mêmes choses ont leurs boutiques les unes à côté des autres. Le plus grand objet de commerce est ici les pelleteries & les fourrures ; cet article seul occupe plusieurs rues.

RUSSIE.

On doit mettre au nombre des curiosités de Moscow le *marché aux maisons*. Il se tient dans une vaste place d'un des fauxbourgs, & présente une grande variété de maisons à acheter, étendues sur la terre & fort près les unes des autres. Celui qui a besoin d'une maison vient sur les lieux, dit combien de chambres il lui faut, examine les bois qui sont numérotés avec soin, & marchande la maison qui lui convient. Quelquefois elle est payée sur le champ & l'acheteur l'emporte avec lui. Quelquefois il fait son prix à condition qu'on la lui porte, & il la monte au lieu où il veut l'avoir. Il est constant que l'on voit souvent une maison s'acheter, se transporter, s'élever & être habitée dans l'espace d'une semaine: Ce qui explique une chose aussi singulière c'est que ces maisons ne sont formées le plus souvent que de troncs d'arbres avec des tenons & des mortaises aux extrêmités, ensorte qu'il n'y a plus qu'à les assembler quand on en a besoin.

Cette manière si abrégée de bâtir n'est pas seulement, comme on pourroit le croire, réservée à des cabanes ou à des maisons peu spacieuses. Il y en a de grandes & d'une belle apparence que l'on bâtit en Russie quand le besoin l'exige avec une promptitude tout aussi grande, & qui paroîtroit impossible dans d'autres pays. On en vit un exemple remarquable lors du dernier voyage de l'impératrice à Moscow. Sa Majesté se proposoit d'occuper l'hôtel du prince *Gallitzin*, qu'on regarde comme le plus grand de Moscow. Mais cet hôtel ne s'étant pas trouvé suffisant, on résolut d'y ajouter pour le moment les bâtimens nécessaires en bois, & ces bâtimens plus grands que l'hôtel même, & qui contenoient un grand nombre d'appartemens magnifiques furent commencés & finis dans l'espace de six semaines. On les trouva si beaux & si commodes que les ayant défaits au départ de l'impératrice, on les a reconstruits de nouveau pour en faire une maison de plaisance sur une colline voisine de cette ville.

On observe à Moscow une police admirable dans les cas de tumultes & d'incendies. Ces derniers sont fréquens & dangereux dans les quartiers où il n'y a que des maisons de bois & où les rues sont couvertes de planches en place de pavé. L'entrée de chaque rue peut se fermer, & on y tient une sentinelle quand il le faut. Alors la

ſentinelle ferme la porte qui eſt conſtruite de façon à ne pouvoir être forcée aiſément.

Le jeu d'échecs eſt ſi commun en Ruſſie que pendant notre ſéjour à *Moſcow* il m'eſt rarement arrivé d'être en compagnie ſans trouver des gens qui y jouoient. Et ſouvent en paſſant dans les rues je voyois les marchands & les gens du peuple faire une partie d'échecs devant les portes de leurs boutiques. Les Ruſſes paſſent pour d'habiles joueurs. Chez eux la reine joint la marche du cavalier à ſa marche ordinaire, ce qui, ſuivant Philidor, gâte le jeu, mais qui le rend certainement plus compliqué & quelquefois plus intéreſſant. Les Ruſſes ont auſſi une autre manière de jouer aux échecs ; quatre perſonnes jouent à la fois, deux contre deux. Pour cet effet on ſe ſert d'un échiquier plus long, qui a plus de caſes & plus de pièces. On m'a dit que le jeu devient ainſi plus difficile, mais beaucoup plus agréable.

La plus remarquable des fondations publiques que j'ai vues à Moſcow eſt celle des *enfans trouvés*, qui a été dotée par l'impératrice régnante en 1764, & qui eſt entretenue par des contributions volontaires, des legs & d'autres charités. Pour encourager les Ruſſes à ces libéralités S. M. accorde à tous les bienfaiteurs certains privilèges utiles, & un rang proportionné à la valeur de leurs contributions. Un de ces bienfaiteurs mérite d'être connu. C'eſt un négociant nommé *Dimidof* dont les ancètres ont les premiers découvert & exploité les plus riches mines de Sibérie. Il a donné à cette fondation charitable au-delà de 100,000 livres ſterlings. La maiſon eſt ſituée dans un lieu fort airé, ſur une pente peu rapide, au bord de la Moſcua. C'eſt un immenſe bâtiment de forme quarrée dont il n'y avoit qu'une partie de finie quand nous étions à Moſcow. Il contenoit alors 3000 enfans trouvés. Quand il ſera fini on pourra y en recevoir 8000. On porte les enfans à la loge du portier, & ils ſont reçus ſans recommandation. Les chambres ſont grandes & élevées. Les dortoirs ſéparés des atteliers ſont fort airés. Les lits n'y ſont pas trop preſſés ; chaque enfant a le ſien à part ; le lit eſt monté ſur des tringles de fer au lieu de bois. On change de draps toutes les ſemaines & de linge trois fois la ſemaine. En parcourant ces chambres je fus frappé de leur propreté, ſans excepter les chambres mêmes des nourrices, où elle n'eſt pas moins extraordinaire.

RUSSIE.

On n'y fait point usage de berceaux, & il est expressément défendu de bercer les enfans. Ils ne sont point non plus emmaillotés ; mais laissés libres dans leurs langes.

Le directeur eut la complaisance de nous accompagner par tout, il nous montra les enfans dans les divers atteliers où ils sont occupés ; aussitôt qu'il paroissoit ils accouroient en foule auprès de lui ; quelques-uns prenoient son bras, d'autres son habit, d'autres lui baisoient la main, & tous exprimoient la plus grande satisfaction. Ces marques d'une affection libre & sincère étoient la preuve la plus convaincante de sa douceur & de son bon naturel, puisque les enfans qui sont maltraités tremblent naturellement devant leurs maîtres. Je ne pus juger par une seule visite s'ils sont bien instruits, & si les réglemens sont bien observés ; mais je suis parfaitement convaincu par leur conduite qu'ils sont en général contens & heureux, & leur air me faisoit voir qu'ils étoient très-bien portans ; ce qui est sans doute l'effet du soin extraordinaire que l'on prend de la propreté sur leurs personnes & dans leurs chambres. Ils sont partagés en classes distinctes à raison de leur âge. Ils restent deux ans avec les nourrices, après quoi on les admet dans la plus basse classe ; on laisse ensemble les garçons & les filles, jusqu'à l'âge de sept ans ; alors ils sont séparés, ils apprennent tous à lire, à écrire & à chiffrer ; les garçons apprennent à tricoter, quelquefois à carder le chanvre, le lin & la laine, & à travailler à différens métiers.

Les filles apprennent à tricoter, à filer, & toute sorte d'ouvrages à l'aiguille ; elles font des dentelles, & elles sont employées à la cuisine, à faire le pain, & à tous les ouvrages d'une maison.

A quatorze ans les enfans trouvés entrent dans la première classe ; alors ils ont la liberté de choisir la profession qui leur plaît, & pour cet effet on a établi diverses sortes de manufactures dans l'hôpital ; on y brode, on y fait des dentelles, des bas de soie, des gants, des boutons, des ouvrages de menuiserie ; il y a des atteliers séparés pour chaque métier.

On apprend le françois & l'allemand à quelques garçons & à quelques filles ; un petit nombre de garçons apprend aussi le latin, la musique, le dessin & la danse.

A l'âge de vingt ans environ, ils reçoivent une ſomme d'argent & on leur accorde d'autres avantages qui les mettent en état de s'établir dans quelque partie de l'empire qu'ils jugent à propos. C'eſt un grand privilége en Ruſſie où les payſans ſont eſclaves, & ne peuvent quitter leur village ſans la permiſſion de leur maître. Dans une autre viſite que je fis à cet hôpital, j'aſſiſtai au dîner des enfans; les garçons & les filles dînent ſéparément; les ſalles où ils mangent, ſont au rez-de-chauſſée, vaſtes, voutées, & diſtinctes de celles où ils travaillent. La première claſſe eſt aſſiſe à table, le reſte debout, les petits enfans ont des perſonnes pour les ſervir; ceux de la première & de la ſeconde claſſe, ſe ſervent alternativement les uns les autres. On leur donne à dîner de la viande de bœuf ou de mouton bouillie avec du riz: je goûtai de l'une & de l'autre que je trouvai très-bonnes, le pain étoit fort doux & fait dans la maiſon; chaque enfant a ſa ſerviette, ſon aſſiette d'étain, ſon couteau, ſa fourchette & ſa cuiller: on change trois fois la ſemaine de ſerviettes & de nappes, les enfans ſe levent à ſix heures, dînent à onze & ſoupent à ſix; on donne aux plus petits du pain à ſept & à quatre: quand ils ne ſont pas occupés de leurs devoirs, on leur laiſſe la plus grande liberté, & on les engage à être à l'air autant qu'il eſt poſſible. Tout cela forme un ſpectacle fort agréable, & ces enfans ont l'air du contentement & du bonheur.

Il y a un théâtre dans cet hôpital dont toutes les décorations ſont l'ouvrage des enfans trouvés; ils ont bâti le théâtre, ils l'ont peint, & fait les habits; j'aſſiſtai à la repréſentation de *l'Honnête criminel*, & *du Devin de village* traduits en langue ruſſe; comme je n'entends pas cette langue, je fus obligé de me borner à rendre juſtice à l'aiſance avec laquelle ils ſe préſentoient ſur le théâtre, & à la bonne grâce avec laquelle ils jouoient; il y eut quelques voix agréables qui chantèrent dans l'opéra; l'orcheſtre n'étoit point mal compoſé, quoiqu'il ne le fût que d'enfans trouvés, excepté le premier violon qui étoit leur maître de muſique: cette fois la pièce ne fut pas terminée par un ballet, comme à l'ordinaire, à cauſe de l'indiſpoſition du premier danſeur, ce qui nous priva d'un plaiſir; car nous ſavions que ces jeunes gens danſent avec beaucoup de grâce.

L'impératrice, à ce que j'ai appris, favoriſe les repréſentations

théâtrales dans cette maison, comme un moyen d'en répandre le goût parmi ses sujets, goût qu'elle croit propre à les civiliser de plus en plus. Par cet établissement les théâtres de Russie pourront se pourvoir aisément de bons acteurs.

Les avantages qui résultent de la maison des enfans trouvés sont grands & nombreux. Une institution si belle ne peut que répandre la connoissance des arts & des métiers parmi le peuple, accroître le nombre des sujets libres, & surtout diminuer l'horrible crime, trop fréquent autrefois en Russie, des mères qui font périr leurs enfans.

Nous ne voulûmes pas quitter cette partie de l'empire sans visiter le couvent de *Trotskoy* ou de la sainte Trinité, célèbre dans les annales de Russie par l'asyle qu'il a souvent fourni à ses souverains dans des temps de révolte & de dangers, & encore plus connu des étrangers parce que le Pierre-le-grand s'y refugia lorsqu'il ôta à sa sœur Sophie l'administration de ses Etats.

La distance de ce couvent à Moscow étant de quarante milles nous commandâmes des chevaux de poste pour le lendemain à cinq heures du matin dans le dessein de revenir à Moscow la nuit suivante. La chose nous paroissoit aisée ; mais dans les pays étrangers les obstacles aux volontés des voyageurs se multiplient sans cesse par une suite de l'ignorance où ils sont de beaucoup de circonstances locales. Nous nous levâmes donc de bon matin, mais nous ne trouvâmes point de chevaux, & quoique nous eussions produit un ordre du gouverneur de la province & de celui de la ville, nous eûmes la plus grande peine à nous en procurer. La raison en est que les chevaux sont taxés à un prix si bas que ce n'est qu'avec repugnance que les propriétaires les louent. A moins qu'un étranger ne soit accompagné d'un soldat russe qui le fasse craindre, il éprouve une infinité de délais en voyageant dans ce pays. Quelques-unes de nos connoissances nous en avoient déjà avertis, mais pour un voyage aussi court que celui que nous allions faire nous avions pensé que cette précaution étoit superflue.

Il nous fallut donc attendre nos chevaux pendant neuf heures, & se trouver trop heureux d'en avoir à deux heures après-midi. Nous comptions après cela d'aller, sans nous arrêter jusques à *Bretofskina* où nous savions qu'un relais nous attendoit. Mais nos postillons s'arrêtèrent

à quatre milles de Moſcow, & refusèrent poſitivement de nous mener plus loin. En vain nous produiſions nos ordres, ils ſoutenoient que ces ordres ne nous autoriſoient qu'à prendre des chevaux d'un village au village voiſin, & convaincus de la force de leur argument ils s'en retournèrent à Moſcow ſans autre cérémonie. Il fallut encore employer deux heures avec le ſecours de notre interprète Bohémien pour perſuader aux habitans du village où l'on nous avoit laiſſés de nous mettre en état d'aller juſques au village voiſin, où il fallut recommencer à plaider, menacer & promettre ſur nouveaux frais. Nous continuâmes de la même manière à avancer de village en village, & malheureuſement ils ſont nombreux dans ce canton, juſques à ce que vers minuit nous nous trouvâmes à *Kliſma*, à dix-ſept milles ſeulement de Moſcow, où nous logeâmes dans la chaumière d'un payſan. Notre domeſtique Bohémien ayant couru toute la nuit de maiſon en maiſon, nous eûmes cette fois des chevaux au point du jour, & nous eûmes encore le plaiſir de faire ſept milles ſans nous arrêter, enſorte qu'à huit heures du matin nous nous trouvâmes à *Bretofskina* qui eſt à moitié chemin. Là nous trouvâmes un ſergent ruſſe que le prince Volkonski avoit eu la bonté de nous envoyer pour nous procurer les chevaux qu'il nous avoit promis à cet endroit, & pour nous accompagner pendant le reſte de notre voyage. L'expérience que nous venions de faire la veille, nous avoit fait ſentir tout le prix d'une pareille eſcorte.

RUSSIE.

Nous allâmes voir à *Bretofskina* un palais qui a été bâti par *Alexis* Michælovitch, & où il demeuroit ſouvent. C'eſt un long bâtiment de bois peint en jaune, qui n'a qu'un étage compoſé de chambres baſſes & petites. Il y a long-temps que perſonne n'habite plus ce palais, ſi c'en eſt un. L'impératrice charmée de la beauté de la ſituation, & reſpectant un ſéjour que le père de Pierre-le-grand avoit aimé par préférence à tout autre, ſe propoſe d'y bâtir un grand palais en briques, & une partie des matériaux y a déjà été tranſportée. A notre retour au village nous demandâmes des chevaux, & nous eûmes le plaiſir d'être ſervis ſur-le-champ. Nous avions dans la perſonne du ſergent le meilleur négociateur poſſible pour obtenir tout des payſans. Dès qu'ils commençoient ſelon leur uſage à quereller & à chicaner, ſa canne les perſuadoit en un inſtant mieux que les plus beaux diſcours du monde.

RUSSIE. Les payſans accoutumés à cette manière de traiter les affaires, la ſupportoient patiemment, & tout battus qu'ils étoient auſſitôt qu'ils montoient ſur le ſiége du cocher, ils commençoient à ſiffler & à chanter ſuivant l'uſage des ruſſes. Nous continuâmes ainſi notre route & nous arrivâmes au couvent; quoiqu'encore éloigné de vingt milles, ſans nous arrèter même pour changer de chevaux.

Le couvent de Trotskoy ou de la ſainte Trinité eſt ſi vaſte qu'à une certaine diſtance on croiroit que c'eſt une petite ville. Il eſt environné, comme pluſieurs couvents de Ruſſie, de fortifications conſidérables à l'ancienne manière, c'eſt-à-dire, d'une haute muraille de briques avec des créneaux & des tours. Le parapet eſt couvert d'un toit en planches, & les murs & les tours ont des embrâſures pour le mouſquet & le canon. Tous ces ouvrages ſont encore entourés d'un foſſé profond. Cette fortereſſe ou ce couvent a ſoutenu plus d'un ſiége. Elle a entr'autre bravé tous les efforts de Ladislas, prince polonois, qui l'aſſiégea avec une nombreuſe armée.

Outre l'habitation des moines, il y a dans cette enceinte un palais impérial, & neuf grandes égliſes bâties par divers ſouverains. Le couvent proprement dit eſt formé d'un rang de bâtimens très-ſpacieux qui enferment une cour. Ils ſont beaucoup trop vaſtes pour le nombre des habitans actuel. On y comptoit autrefois trois cent moines & des étudians à proportion. C'étoit la maiſon religieuſe la mieux rentée de la Ruſſie. Elle poſſédoit des terres ſi étendues qu'on y comptoit au moins cent mille payſans. Ces terres ayant été réunies à la couronne avec toutes celles qui appartenoient à l'égliſe, les moines reçoivent aujourdhui de petites penſions, & leur nombre a diminué avec leurs revenus. On en compte à préſent une centaine au plus. Ils portent un habit noir avec un voile de même couleur; ils ne mangent point de viande, & ſont ſoumis à une règle ſévère. Il y a auſſi dans ce couvent un ſéminaire où l'on compte environ deux cent étudians deſtinés à l'égliſe.

Le palais eſt petit. Lorſque les ſouverains réſidoient à Moſcow ils y faiſoient de fréquens ſéjours. Dans un des appartemens il y a des ouvrages en ſtuc qui repréſentent les principales actions de Pierre-le-grand. Les égliſes ſont, comme toutes celles que j'ai vues, ſuperbes & ſplendides par les grandes richeſſes en ornemens d'or & d'argent & les

beaux vètemens des prètres qui y ſont étalés. La principale a une coupole & quatre dômes, celui de devant eſt de cuivre doré, le dernier d'étain ou de fer peint en verd. Nous montâmes ſur un clocher neuf conſtruit par ordre de l'impératrice Eliſabeth qui eſt un morceau d'architecture aſſez agréable. De-là on a une très-belle vue ſur un pays riant & varié, très-bien cultivé, couvert de villages & très-fertile en grains. L'archimandrite ou l'abbé étant abſent nous ne pûmes obtenir la permiſſion de voir la bibliothéque, & nous y eûmes regret, parce que, s'il faut en croire Buſching, elle contient une collection de livres précieuſe.

Quelques-uns des tombeaux qu'on voit dans la principale égliſe attirèrent mon attention.

Le premier fut celui de Marie reine de Livonie, la ſeule perſonne qui ait jamais porté ce titre qu'elle paya cher & qui n'eut jamais aucune valeur. Elle deſcendoit d'*Ivan* Vaſſilievitch I, & elle épouſa Magnus fils de Chrétien III roi de Dannemarc, en faveur duquel Ivan II voulut faire de la Livonie un royaume. Mais ce royaume qui ne dépendoit qu'en partie des Ruſſes ne ſubſiſta que quatre ans. *Magnus* ayant voulu s'affranchir de la dépendance où ils le tenoient, fut battu & fait priſonnier par Ivan, & quoique remis en liberté, il ne put jamais relever ſa fortune, & il finit ſes jours malheureux en Courlande, où il s'étoit réfugié en 1583. Sa femme Marie fut enfermée dans un couvent avec Eudoxie, ſeul fruit de ce mariage. On voit les tombeaux de ces deux princeſſes dans l'égliſe du couvent de la Ste. Trinité. Les détails de la vie du malheureux *Magnus* peuvent ſe lire avec intérêt dans les hiſtoires de Ruſſie, de Livonie & de Dannemarc. (*)

(*) Magnus étoit le ſecond fils de Chrétien III, roi de Dannemarc. Son père & le roi Fréderic II ſon frère lui avoient fait un établiſſement très-avantageux dans la Livonie, où les peuples pleins d'horreur pour les Ruſſes à cauſe des cruautés que le tzar avoit exercées contre eux & fatigués du joug des chevaliers Teutoniques tendoient les bras à un prince qui promettoit de les protéger. Mais Magnus gâta toujours ſes affaires par ſa mauvaiſe conduite, ſes diſſipations & ſon imprudence. Il fut trompé par Ivan qui n'avoit jamais voulu ſérieuſement lui abandonner la Livonie, mais ſeulement engager les Danois par ſon moyen à prolonger la guerre contre les

RUSSIE.

On trouve dans la même église la tombe de *Boris Godunof* qui de simple particulier devint Tzar de Russie en 1597, à la mort de Féodor Ivanovitch. Ce devroit être un grand frein pour les princes que de penser qu'ils ne peuvent commettre un crime sans qu'on leur en impute beaucoup d'autres. Tel a été le sort de Boris qui s'étant attiré avec raison la haine & le mépris de la postérité par un crime, a été condamné avec la dernière sévérité pour les actions mêmes qui méritoient les plus grands éloges.

Boris d'une famille noble & d'origine tartare, naquit en 1522. A l'âge de vingt ans Ivan II le plaça auprès de son fils Ivan. Il monta par degrés à de plus grandes dignités, & acquit un grand crédit par le mariage de sa sœur Irène avec le tzar Féodor Ivanovitch. Il obtint bientôt sous ce prince un pouvoir illimité, & le titre seul de souverain lui restoit encore à désirer.

Féodor étant mort sans enfans, tous les partis ayant la plus haute opinion de son habileté, lui déférèrent la couronne, & en effet il s'en montra digne par sa prudence consommée & ses manières engageantes & populaires. Mais bientôt la crainte de la perdre le porta à des crimes atroces; il persécuta cruellement plusieurs familles puissantes qu'il redoutoit, & fit assassiner le prince Démétrius, attentat qui ne resta pas impuni, puisque les Russes se soulevèrent contre lui, & que désespéré de s'en voir abandonné, il s'empoisonna lui-même dans le couvent où il s'étoit réfugié. Sa mort arriva en 1605 après un règne de huit ans, & elle fut sans doute un malheur pour la Russie. En effet, si l'on peut oublier ses crimes, on le regardera comme un des plus grands princes qui l'aient gouvernée. Elle fut heureuse sous son règne, & désolée d'abord après sa mort par les guerres civiles & des calamités de tout genre. La vie de ce prince écrite par le savant Muller

---

Suédois. Quand ces deux nations eurent fait la paix, il ne garda plus aucun ménagement avec Magnus.

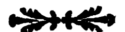
Suivant Bœcler, *de Jure imp. in Livon.* & les tables général. de Tubingen, la fille unique de Magnus se nommoit *Marie*, & épousa Albert *Janowitz*, chancelier de Russie. (*Note du Traduct.*)

rectifie un grand nombre d'erreurs qui se trouvent dans la plupart des histoires de Russie publiées avant lui. (*)

(*) J'ai cru devoir abréger le récit que fait ici M. Coxe de divers traits du caractère & de la vie de Boris. Je supprime aussi de longues recherches sur l'histoire du vrai ou faux Démétrius, qui font le sujet du chapitre suivant. Quand M. Coxe les écrivoit, l'histoire de Russie par M. L'Evesque étoit sans doute moins connue. Aujourd'hui tous les lecteurs ont ce bon ouvrage entre les mains, & y trouvent tous les faits de ce genre discutés avec beaucoup de savoir & de jugement. C'est-là sans doute aussi qu'ils sont à leur place, bien plus que dans la relation d'un voyage que le lecteur ne voit interrompre qu'à regret par des discussions sur des points difficiles de l'ancienne histoire.

J'aurois conservé plus volontiers le chapitre huitième que l'auteur a consacré en entier à la défense de la princesse Sophie Alexiefna, sœur de Pierre-le-grand, parce que ce sujet appartient à des événemens plus récens & à l'histoire d'un prince que tout le monde connoît ou veut connoître. Mais tout bien considéré cette apologie devient inutile depuis que l'ouvrage de L'Evesque a paru, & qu'on y trouve les mêmes faits & les mêmes argumens en faveur de cette princesse trop maltraitée par la plupart des historiens. On ne doit pas en excepter Voltaire qui a adopté sans examen tout ce qu'un nommé La Neuville raconte de Sophie dans sa relation de la Moscovie, *comme venant*, dit-il, *d'un homme qui fut témoin de ce qui se passa.* Mais ce La Neuville, (ou plutôt *Baillet*, car c'est son véritable nom) fut si peu témoin de ce qui se passa qu'il n'a jamais été en Russie, & qu'il compila sa relation en Hollande sur des ouï-dire & des gazettes.

M. *Coxe* & M. *L'Evesque* ont puisé l'un & l'autre dans de meilleures sources, & en particulier dans les écrits du savant *Muller*, dont il a été question dans cet ouvrage. On peut donc regarder Sophie comme justifiée en grande partie des imputations de toute espèce qui lui avoient été faites, & s'en rapporter avec confiance à ce que M. L'Evesque en raconte dans son ouvrage. Cette longue discussion sur une partie isolée de l'histoire de Russie où le lecteur ne verroit ni ce qui l'a précédée ni ce qui l'a suivie lui paroîtroit sans doute absolument déplacée dans la relation de ce voyage. (*Note du Traducteur.*)





VOYAGE EN RUSSIE.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAP. I.

Départ de Moscow — Arrivée à Tver — Histoire & description de cette ville — Productions du pays — Quadrupèdes — Oiseaux — Poissons — Du sterlet — Suite du voyage — Côteaux de Valdaï & lac de ce nom — Chemins en bois, & comment ils se font — Des paysans, de leurs maisons, manières & usages — Des postes — Des chansons des Russes & de leur goût pour le chant.

RUSSIE.

NOUS quittâmes Moscow le 14 Septembre, & nous traversâmes un pays parsemé de collines agréables, quelquefois découvert, quelquefois boisé. Nous passâmes la nuit dans le petit village de *Parski*, &, suivant la coutume, sous la chaumière d'un paysan. Le lendemain nous

changeâmes de chevaux à Klin au bord de la petite rivière de Seſtra. Les payſans étoient occupés à rebâtir leur village qui venoit d'être brûlé. Nous y vîmes un moulin à ſcie, choſe trop rare dans ce pays pour ne pas attirer notre attention. Au-delà de Savidof on traverſe une petite rivière, & peu après on ſe trouve ſur les bords du Volga que nous ſuivîmes juſqu'à Gorodna. Le jour ſuivant notre voiture s'étant trouvée en très-mauvais état nous la fîmes aller lentement ſous la garde de nos domeſtiques, & ayant loué pour nous-mêmes un de ces chariots de payſans qu'on nomme ici *Kibitkis*, nous le remplîmes de foin & nous nous remîmes en marche. Après avoir été impitoyablement ſecoués dans cette voiture nous arrivâmes enfin à *Tver* ville dont la ſituation eſt magnifique ſur les bords élevés du Volga.

Cette ville eſt ancienne : elle a commencé par une petite fortereſſe que fit bâtir en 1182 le grand-duc *Volodimir*, pour arrêter les incurſions des habitans de Novogorod. En 1240 le grand-duc *Jaroslaf* II bâtit dans ce même lieu une autre citadelle & une ville qui s'accrut à un tel point qu'elle devint bientôt la capitale d'une ſouveraineté indépendante, connue ſous le nom de principauté de Tver, & qui appartint pendant aſſez long-temps à des princes cadets de la famille regnante.

Michel Boriſovitch fut le dernier prince de Tver. Ivan I, quoiqu'il eût épouſé ſa ſœur, l'attaqua & l'obligea à s'enfuir en Lithuanie où il mourut dans la plus grande misère. Peu de temps après cette principauté fut annexée à l'empire & n'en a plus été démembrée.

Tver eſt diviſée en ville vieille & en ville neuve; la première ſituée de l'autre côté du Volga eſt preſque toute de chétives maiſons de bois; la dernière qui n'étoit guères mieux bâtie il y a environ quinze ans, ayant été heureuſement conſumée par les flammes, s'eſt relevée avec ſplendeur de ſes cendres. L'impératrice informée de ce malheur ordonna auſſitôt à un habile architecte de lui donner le plan d'une ville nouvelle, belle & régulière, & elle ordonna que toutes les maiſons feroient rebâties ſuivant ce plan; elle fit conſtruire à ſes frais celle du gouverneur, le palais de l'évêque, celui où l'on rend la juſtice, la bourſe, les priſons & pluſieurs autres édifices publics; elle offrit à tous ceux qui voudroient bâtir une maiſon de briques, de leur prêter une ſomme de 300 liv. ſterl. pour douze ans, ſans intérêt;

RUSSIE.

les sommes qu'elle avança à cette occasion se montent à 60,000 liv. sterl. & elle s'est désistée depuis d'un tiers de cette somme. Aujourd'hui les rues de cette nouvelle ville sont larges & longues, elles vont en droite ligne aboutir à une place octogone qui en est le centre; les maisons de cette place & celles des principales rues sont bâties de briques, & enduites d'un stuc blanc, ce qui leur donne une apparence magnifique. Il n'y avoit qu'une partie de la nouvelle ville qui fût finie quand nous y passâmes : quand elle sera achevée, elle consistera en deux places octogones avec plusieurs rues qui y tendront & se couperont à angles droits, & elle pourra être regardée comme une des belles villes qu'il y ait, même chez les nations les plus anciennement civilisées & les plus opulentes. Il y a un séminaire à Tver sous l'inspection de l'évêque où l'on admet 600 étudians. En 1776 l'impératrice y fonda une école pour l'instruction de 200 enfans de bourgeois; on leur y apprend à lire, à écrire, à chiffrer; quelques-uns apprennent aussi des métiers.

En Juin 1779, on ouvrit aussi une académie dans cette ville pour l'éducation de la jeune noblesse; cet établissement est dû de même à la munificence de Sa Majesté; on y reçoit 120 jeunes gentilshommes à qui l'on enseigne les langues étrangères, l'arithmétique, la géographie, la fortification, la tactique, la physique, la musique, à monter à cheval, danser, &c. Il se fait un grand commerce à Tver, & le Volga & la Tvertza sont couverts de bateaux. Ces deux rivières en se joignant près de la ville, favorisent beaucoup son commerce; on s'en sert pour transporter par eau les productions de la Sibérie, & celles des provinces méridionales à Pétersbourg.

Le Volga est la plus grande rivière de l'Europe; il a sa source dans la forêt de Volkonski à environ quatre-vingt milles de Tver. Il commence à être navigable à peu de distance au-dessus de la ville; en cet endroit, il peut avoir la même largeur que la Tamise à Henley, mais il y a très-peu de profondeur; bientôt après il est considérablement augmenté par la jonction de la Tvertza qui est plus large, plus profonde & plus rapide. Par le moyen de cette rivière on a établi une communication entre le Volga & la Neva, ou, en d'autres termes, entre la mer Caspienne & la mer Baltique.

Le nombre de barques qui passèrent devant cette ville en 1776 se

monta

monta à 2567, en 1777 à 2641, & le nombre moyen eſt eſtimé environ 2550. Ces barques ſont plates par le fond, à cauſe des bancs qui ſe forment fréquemment dans le Volga & dans les autres rivières, au moyen deſquelles on a établi cette navigation intérieure; elles ſont conſtruites de planches neuves qui ſe retirent avec le temps, & laiſſent de grands vuides qu'on remplit quelquefois de copeaux de bois ſerrés avec des crampons de fer & ſouvent bouchés avec des étoupes. Le gouvernail dont on ſe ſert ſur ces barques a une ſingulière apparence; c'eſt un arbre d'environ 50 pieds de long, à l'extrêmité duquel on attache une perche qui deſcend perpendiculairement dans l'eau, où elle eſt attachée à une large pièce de bois qui flotte ſur la ſurface; le pilote ſe tient ſur une eſpèce d'échaffaud à la diſtance de trente ou quarante pieds de la poupe, & il tourne le gouvernail par le moyen de ce long manche; ces bateaux ne ſervent qu'à un ſeul voyage; arrivés à Péterſbourg on les met en pièces & on les vend pour bois à brûler. RUSSIE.

J'ai déjà eu occaſion de parler du prodigieux dégat de bois qu'occaſionne l'uſage général de tailler les planches avec la hache; une pratique auſſi préjudiciable aux forêts de l'empire, n'en eſt pas moins commune chez les conſtructeurs de navires que chez les payſans; & pour vaincre l'ignorance & les préjugés des premiers, & les reconcilier avec l'uſage de la ſcie, il a fallu recourir à l'expédient ſuivant. Le gouvernement a ordonné que tout vaiſſeau qui paſſeroit par Tver & dans lequel on trouveroit une ſeule planche travaillée avec la hache payeroit une amende de ſix liv. ſterl. En conſéquence de cet ordre l'officier chargé d'exiger cette amende recueillit la première année 6000 liv. ſterl., la ſeconde 1500, la troiſième 100, & la quatrième rien. Par ce ſage réglement, l'uſage de la ſcie a été introduit dans les chantiers des conſtructeurs ruſſes, & avec le temps, il ſera ſans doute adopté par les autres charpentiers & payſans.

Les progrès qu'ont fait ici l'induſtrie & l'eſprit du commerce ont déjà beaucoup contribué à augmenter les richeſſes & la population de cette ville. On y compte à préſent au moins dix mille habitans, & le nombre de ceux du gouvernement de Tver s'eſt accru d'une manière encore plus ſurprenante. Tels ſont les avantages qu'a produit le nouveau

RUSSIE.

code de loix de sa majesté l'impératrice regnante. La province de Tver est la première qui a été mise sur le pied prescrit par ce code, & l'expérience a prouvé combien cet excellent réglement produisoit d'heureux effets.

Tver étant une grande ville, nous crûmes que nous pourrions y faire réparer notre voiture assez bien pour soutenir deux ou trois jours de route sans de nouvelles réparations. Ainsi pleins de confiance dans l'ouvrier russe que nous en avions chargé, nous partîmes de bon matin pour continuer notre voyage; mais à peine avions-nous fait dix milles que nous nous apperçûmes que le forgeron au lieu d'avoir renforcé notre roue l'avoit affoiblie par sa maladresse. La crainte d'un accident inévitable nous obligea donc de nous arrêter dans un petit village où il ne fut pas possible de rien trouver, non pas même une chandelle pour graisser les roues qui en avoient le plus pressant besoin. Comme nous ne devions trouver qu'à soixante milles de-là un endroit où l'on pût espérer de plus grandes ressources, la prudence nous obligea de retourner à Tver. Je me consolai sans beaucoup de peine de ce contretemps dans l'espérance qu'il me fourniroit le moyen de mieux connoître cette ville & ses environs. Nous retournâmes donc dans notre auberge qui étoit tenue par un allemand, & qui étoit un de ces nouveaux & magnifiques édifices bâtis de briques dont j'ai parlé, mais d'ailleurs absolument dépourvu de meubles & de lits.

Le jour suivant nous fîmes une promenade très-agréable dans les environs. Nous traversâmes d'adord le Volga sur un pont de bateaux, & la Tvertza sur un radeau, & nous parcourûmes le pays situé entre les bords de ces deux belles rivières. Nous laissâmes ensuite le Volga continuer son voyage au travers des plus belles provinces de Russie, passer sous les murs de Casan & d'Astracan, & se perdre dans la mer caspienne. Nous nous arrêtions souvent pour admirer divers points de vue délicieux que présente la nouvelle ville assise sur les bords élevés du Volga, & la pente douce que forme le terrain jusques aux bords de ce fleuve.

Tver est situé au milieu d'une vaste plaine parsemée de petites éminences, trop peu élevées pour mériter le nom de montagnes. Le pays produit en abondance du bled, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du

RUSSIE.

bled noir, du chanvre, du lin, toute ſorte de végétaux. On trouve dans les forêts des chênes, des bouleaux, des aunes, des peupliers, des frênes, des pins, des ſapins, des genièvres, &c. A quelque diſtance il y a des élans, des ours, des loups, des renards, des chèvres ſauvages, des lièvres, des lapins. On y trouve auſſi des blaireaux, des martes, des belettes, des hermines, des furets, des écureuils, des marmottes, & les principaux oiſeaux qu'on y obſerve ſont des aigles, des faucons, des grues, des hérons, des cygnes, des oies ſauvages, des canards, des perdrix, des cailles, des coqs de gruyère, des beccaſſines, des corneilles, des corbeaux, des pies, & autres de ce genre, des moineaux, des étourneaux, des roſſignols, des linotes, des alouettes, &c. Les poiſſons qu'on pêche dans le Volga ſont le ſaumon, le ſterlet, la tenche, le brochet, la perche, le gougeon, & quelquefois mais rarement l'eſturgeon & le *beluga*.

Le *ſterlet* eſt un poiſſon peu commun, & qui ne ſe trouve probablement que dans les pays du nord. C'eſt l'*acipenſer Ruthenus* de Linnæus. Il eſt de l'eſpèce de l'eſturgeon, & eſtimé comme un excellent manger; on le diſtingue de l'eſturgeon par la couleur, & parce qu'il eſt beaucoup plus petit, ſa longueur étant rarement de plus de trois pieds. Il a le deſſus de la tête & le dos d'un gris jaunâtre, les côtés blanchâtres, le ventre tacheté de blanc & de rouge, les yeux bleus de ciel, bordés de blanc. Sa tête eſt pointue, longue & effilée. La bouche eſt en travers avec des lèvres épaiſſes & ſaillantes, que l'animal retire en dedans quand il veut; au-deſſous eſt une eſpèce de barbe. Il a cinq rangs d'écailles oſſeuſes, un ſur le dos, deux aux côtés, & deux ſous le ventre; le reſte de ſon corps eſt ſans écailles, mais couvert d'une peau fort rude au toucher.

Pluſieurs auteurs avancent ſans fondement qu'on ne trouve le ſterlet que dans le Volga & la mer Caſpienne; mais il y en a dans pluſieurs autres rivières, lacs & mers en Ruſſie. Muller nous apprend qu'on en pêche dans le Dnieper & dans pluſieurs rivières qui ſe jettent dans la mer glaciale & ſurtout dans la Lena. Lange aſſure qu'il s'en trouve dans le Yeniſei; Pallas, qu'il y en a dans l'Irtish, l'Oby, le Yaïck; Georgé dit la même choſe du lac Baikal, & de l'Angara; enfin Linnæus nous apprend que Fréderic I roi de Suède fit venir des ſterlets vivans

RUSSIE.

en Suède, & qu'en ayant mis dans le lac Méler, ils s'y sont multipliés. On en a pris quelquefois dans le golfe de Finlande & dans la mer Baltique, mais on suppose qu'ils n'y sont pas nés, & qu'ils y ont été jetés par quelque accident.

Le 19e. Septembre. Ayant eu enfin le bonheur de nous procurer une roue; nous continuâmes notre route, & nous arrivâmes le soir à Torshok, sur les bords de la Tvertza. C'est une ville assez grande, mais irrégulière & presque toute composée de maisons de bois; il y a pourtant quelques bâtimens publics & autres qui sont en brique, & qui ont été construits depuis peu aux dépens de l'impératrice.

Nous nous trouvâmes heureux d'être venus jusques là sans accident, quoique ce ne fût qu'à 40 milles de Tver; mais nous ne fûmes pas si fortunés le jour suivant, car l'essieu de notre voiture s'étant cassé, à six milles de Vidropusk, nous fûmes obligés d'aller à pied à ce village, & de-là, après avoir suppléé comme nous pûmes à l'essieu cassé, nous continuâmes notre route en *kibitkis* jusqu'à Vishnei-Voloshock, lieu remarquable à cause du canal qui joint la Tvertza & la Masta, & par conséquent établit une communication par eau entre la mer Caspienne & la mer Baltique.

Vishnei-Voloshock est un de ces villages dépendans de la couronne qui ont été affranchis par l'impératrice, avec la concession de plusieurs privilèges considérables. Il en a aussi déja recueilli les fruits; les habitans passant de l'état d'esclaves à celui d'hommes libres semblent avoir perdu leur ancienne indolence; un nouvel esprit d'émulation & d'industrie s'est répandu parmi eux; ils se sont appliqués au commerce, & ils ont compris tous les avantages qu'ils pouvoient tirer de la situation du lieu qu'ils habitent; c'est aujourd'hui une ville qui a des rues régulières, & un long rang de boutiques & de magasins qui bordent les deux côtés du canal. Tous les bâtimens sont de bois, excepté la cour de justice, bâtiment élevé aux frais de l'impératrice, & quatre maisons de briques qui appartiennent à un riche bourgeois.

Pendant notre séjour dans ce lieu nous ne négligeâmes pas d'examiner dans le plus grand détail, le fameux canal dont je viens de parler & dont il sera plus amplement traité dans l'article de la navigation intérieure de la Russie. Lorsque nous nous fûmes procurés un nouvel

essieu, nous quittâmes, le 21 Septembre, Vishnei-Voloshock, nous traversâmes la rivière de Shlina, & suivîmes un chemin couvert de poutres à travers des marais fort étendus où l'on voyoit un nombre infini de petits ponts, sans barrières & la plupart en très-mauvais état. J'observai que plusieurs villages, aussi bien que des jardins & même des champs, étoient environnés de pieux d'environ 12 pieds de haut, qui formoient un spectacle pittoresque. Cette coutume d'environner les villages de palissades est fort ancienne en Russie, car dans les premières loix du pays on en trouve une qui ordonne aux paysans sous peine du knout, de fortifier ainsi les villes & les villages. On avoit sans doute en vue de les défendre par ce moyen contre les incursions passagères des Tartares, avant l'invention de la poudre à canon; & quoique cet usage soit inutile aujourd'hui, il subsiste toujours chez un peuple dont l'attachement à ses anciennes pratiques est un des caractères les moins équivoques.

Nous continuâmes encore pendant quelque temps à traverser ce pays marécageux & couvert de forêts; les villages y étoient bâtis sur des collines de sable qui s'élevoient de place en place du milieu du marais. Nous passâmes la nuit à Kholiloff, petit village qui a été dernièrement réduit en cendres. Ces fréquens incendies ne doivent pas surprendre quand on réfléchit que les maisons des paysans sont toutes bâties de bois, & que la plupart d'entr'eux, comme les Polonois, se servent au lieu de chandelles de longs éclats de bois de sapin allumés, qu'ils portent dans toute la maison, & souvent même dans le grenier à foin, sans la moindre précaution. Le lendemain les mauvais chemins ayant ébranlé notre nouvelle roue qui avoit été mal raccommodée, la crainte de hâter la destruction dont elle étoit menacée, nous obligea à nous arrêter; mais elle fut raccommodée avec aussi peu de bonne foi qu'elle l'avoit été d'abord, car avant que d'arriver à la poste elle fut de nouveau mise en pièces, & nous fûmes obligés de rester quelques heures à Yedrovo avant que de pouvoir nous hasarder à continuer notre voyage; enfin nous eûmes le bonheur d'être mis en état d'aller jusqu'à Zimagor, petit village agréablement situé sur les bords du lac Valdaï.

Ce pays est le plus agréable & le plus varié que nous eussions vu depuis notre départ de Moscow; il est parsemé d'une quantité de jolies

RUSSIE. collines & de plusieurs lacs fort beaux, du sein desquels on voit s'élever des isles couvertes de bois; dans le lointain c'est un mêlange de forêts, de champs, & de prairies; le plus grand de ces lacs est celui de Valdaï. Il paroît avoir vingt milles de tour; au milieu est une isle d'où s'élève un couvent avec ses nombreux clochers au travers des bosquets qui l'environnent. Valdaï qui donne son nom au lac & aux collines, au milieu desquelles cette ville est située, contient plusieurs bâtimens neufs de briques, les maisons de bois qui y sont paroissent plus propres que les chaumières des paysans russes ne le sont ordinairement. Cette petite ville est située sur une pente agréable d'où l'on jouit de la belle vue du lac; les côteaux de Valdaï quoique peu élevés sont les plus hauts qu'il y ait dans ce pays, & ils séparent les eaux qui coulent vers la mer Caspienne de celles qui se rendent à la mer Baltique. Du pied de ces montagnes le pays n'offre plus cette même variété de côteaux, de vallées & de lacs; pendant long-temps, on ne voit plus qu'une plain uniforme avec de vastes marais.

Le 24 Septembre nous arrivâmes de bonne heure à Bronitza, village sur le Masta, à vingt milles de Novogorod. Nous allâmes loger dans la maison d'un prêtre russe, qui ne différoit en rien des autres maisons du village; il y régnoit seulement plus de propreté, & nous eûmes le plaisir d'y trouver une cheminée & beaucoup d'utensiles de bois & de terre. Le prêtre étoit habillé dans ce moment comme un paysan, & n'étoit distingué que par ses longs cheveux qui flottoient sur ses épaules. Cet homme, sa femme, & le reste de la famille étoient fort occupés à tirer les œufs d'une quantité de poisson que l'on prend dans le Masta, & avec lequel on prépare de l'excellent caviar; nous nous fîmes donner par l'hôtesse quelques-uns de ces poissons, & nous étant pourvus dans le village d'une couple d'oiseaux assez ressemblans aux perdrix, nous allâmes nous promener pendant qu'on préparoit notre souper, vers une colline voisine qui excitoit notre curiosité. A deux milles environ du village, s'élève au milieu d'une vaste plaine cette colline isolée de forme circulaire, composée de sable & de terre-glaise; vers le bas & jusques au milieu de sa hauteur, elle est presque couverte de fragmens détachés de granit rouge & gris, semblable à plusieurs autres morceaux qu'on découvre dans les environs; je mesurai une de ces masses qui

avoit douze pieds de largeur, huit d'épaiſſeur & cinq au-deſſus de la ſurface, j'ignore quelle profondeur elle avoit dans la terre.

Les naturaliſtes ont des opinions bien différentes ſur l'origine de ces maſſes de granit, & ſur les cauſes de leur diſperſion en différens endroits de la ſurface de la terre; quelques uns conjecturent qu'ils y ont été portées & dépoſés par les eaux; d'autres ſuppoſent qu'ils ont fait anciennement partie des rochers primitifs qui couvroient une partie de notre globe, & que par le laps du temps ou par de violentes convulſions de la terre, ils ont été briſés en pièces & ont laiſſé partout ces vaſtes monumens de leur ancienne exiſtence (1).

Au ſommet de cette colline eſt une égliſe de brique peinte en blanc qui forme un agréable point de vue, & de laquelle on domine ſur tout le pays à une aſſez grande diſtance. Il s'étend du pied de la colline à trois ou quatre milles & renferme des prairies & des champs ſéparés par des clôtures. Au midi les montagnes de Valdaï bornent cette vaſte plaine qui s'étend à perte de vue ſans la moindre élévation qui la borne. Une forêt preſque continuelle occupe preſque tout cet immenſe terrain, à la réſerve d'un petit nombre de villages iſolés qui ſe font remarquer çà & là dans ce déſert. Au delà, mais à une grande diſtance, nous découvrîmes les pointes des clochers de Novogorod & le lac Ilmen qu'on démêle avec peine à travers l'obſcurité de la forêt.

J'ai déjà remarqué combien les récoltes ſont retardées dans le nord. On avoit déjà moiſſonné depuis quelques temps, & le bled ſemé depuis levoit en pluſieurs endroits. Il reſte enſeveli tout l'hiver ſous la neige, & quand elle eſt fondue au printemps, il pouſſe promptement dans ces climats où le retour de la chaleur eſt ſuivi d'une végétation des plus vigoureuſes; mais comme l'été eſt fort court, & que le grain n'a pas toujours le temps de mûrir, ils uſent de l'expédient ſuivant pour le ſécher. Ils conſtruiſent un bâtiment en bois ſans fenêtres & avec une ſeule petite porte, ſous lequel il y a un grand creux. On fait du feu

(1) Il y a pluſieurs conjectures curieuſes ſur ces granits de Bronitza dans les voyages de Pallas & dans l'hiſtoire des découvertes faites dans pluſieurs contrées de la Ruſſie. *Voyez Tom. I, p. 42, &c.*

RUSSIE.

dans ce creux & l'on féche ainsi le bled en épis en l'étendant sur le plancher. Après cela on le suspend sur des espèces de cadres en plein air, & alors on peut le battre.

Nous rencontrâmes en continuant notre route un nombre infini de troupeaux de bœufs qu'on conduisoit à Pétersbourg pour la consommation de cette capitale. La plupart venoient de l'Ukraine, dont la partie la moins éloignée est à huit cent milles de Pétersbourg. Pendant ce long voyage ceux qui conduisent ces troupeaux n'entrent presque jamais dans aucune maison. Ils nourrissent leurs bœufs de l'herbe qui se trouve des deux côtés du chemin, & quand il fait mauvais temps ils se mettent à couvert sous un arbre. Vers le soir, le silence continuel qui régne dans les campagnes étoit interrompu par les mugissemens des bœufs, & les cantiques que les bergers avoient accoutumé de chanter à cette heure, pendant que les ténèbres & la solitude de la forêt étoient aussi un peu animées par les feux qu'ils allumoient, à la lueur desquels on les voyoit rassemblés en divers groupes & dans des attitudes variées. Quelques uns étoient rangés autour du feu, d'autres préparoient leur repas, d'autres étendus à terre paroissoient goûter le plus profond repos. Leur air, leurs habits, leurs manières pouvoient les faire prendre pour une horde de Tartares errans à l'aventure.

Le grand chemin de Moscow à Pétersbourg est coupé presque en droite ligne au travers des bois, dans une longueur de cinq cent milles. C'est une route extrêmement ennuyeuse : des deux cotés on a coupé les arbres à la distance d'environ quarante ou cinquante pas, & l'on ne sort presque jamais de la forêt que quand on rencontre des villages, autour desquels il y a ordinairement un peu de terrain cultivé.

Le chemin est constamment de la même largeur & voici comme il est fait ; on couche en travers des troncs d'arbres rangés parallèlement, & attachés ensemble dans le milieu & à chaque extrêmité par de longues perches ou par de grosses solives que l'on fait tenir à la terre avec des chevilles de bois qu'on y enfonce ; ces troncs (1) sont recouverts

(1) M. Hanway fait un calcul curieux dans ses voyages du nombre d'arbres qui entrent dans la construction d'un chemin de cent cinquante verstes ou cent mille d'Angleterre. En supposant, dit-il, que ces arbres l'un dans l'autre aient neuf

d'un

d'un lit de branches, sur lesquelles on met encore une couche de sable ou de terre. Ces chemins sont très-bons pendant qu'ils sont neufs, mais lorsque les troncs sont gâtés, ou qu'ils se sont enfoncés dans la terre, quand le sable qui les couvre a été emporté par les pluies, alors (& cela arrive souvent dans l'espace de plusieurs milles) le chemin est comme criblé d'une infinité de trous, & on y est cahoté d'une manière incroyable. Dans plusieurs endroits le chemin n'est presque qu'une succession perpétuelle de sillons, comme dans un champ labouré, & le mouvement d'une voiture, une secousse continuelle plus forte que celle qu'on éprouve sur le pavé le plus inégal.

RUSSIE.

Les villages que l'on rencontre de temps en temps sur cette route se ressemblent absolument les uns aux autres; c'est une seule rue formée par des chaumières de bois; il y en a peu où l'on distingue des maisons de briques, mais les chaumières dans ces cantons sont bien supérieures à celles que nous avions vues entre le Tolitzin & Moscow; elles paroissent, à la vérité, plus convenables dans un climat rigoureux, & ce sont d'assez bonnes habitations, quoique construites de la manière la plus grossière. Ces bâtimens sont un quarré long qui environne une cour, & n'ont pas mal l'air par dehors d'une vaste grange; dans un des angles de cette enceinte est la partie habitée de la maison faisant face sur la rue du village avec un escalier en dehors; elle contient une ou tout au plus deux chambres occupées par la famille. J'ai souvent eu occasion d'observer que les lits ne sont pas communs dans ce pays; dans toutes les maisons de paysans où je suis entré en Russie je n'en ai vu que deux, chacun desquels contenoit deux femmes couchées, l'une à un bout, l'autre à l'autre avec leurs habits; la famille en général est couchée sur

---

pouces de diamètre & vingt-trois pieds de longueur, supposant encore que le fondement des chemins & les côtés n'exigent que la moitié des arbres qu'on emploie pour le milieu, ou ce qu'on appelle le pont; enfin en donnant au chemin quarante-six pieds de largeur, on verra qu'on emploie pour cent milles de chemin 2,100,000 arbres. *Voyage d'Hanway*, *Tom. I*, *p.* 29.) Si l'on étend le calcul à tout l'empire de Russie qui a 4000 milles de largeur, & que l'on y ajoute tous les chemins qui le traversent, la consommation du bois paroîtra immense; mais les forêts sont immenses aussi & inépuisables.

RUSSIE.

des bancs, à terre ou fur le poële, efpèce de four de briques qui occupe prefque un quart de la chambre & qui eft plat par-deffus. Souvent les hommes, les femmes & les enfans font couchés pèle-mèle enfemble, fans aucun égard à la différence du fexe ou des conditions, & fréquemment prefque dans l'état de nature. Dans quelques chaumières j'obfervai une efpèce de table haute de fix ou fept pieds, qu'on tranfportoit d'un bout de la chambre à l'autre fuivant le befoin; il y avoit au-deffous plufieurs planches attachées en travers, formant des efpèces de tablettes, fur lefquelles quelques perfonnes de la famille couchoient, & fouvent avec les pieds & la tête pendante, de manière que nous qui n'étions pas accoutumés à cette efpèce de lit, nous les jugions menacées de tomber à chaque inftant à terre.

Ce grand nombre de perfonnes renfermées dans un petit efpace, (car il fe montoit quelquefois jufqu'à vingt) ajouté à la chaleur du poële, rendoit quelquefois la chambre inhabitable pour nous, & produifoit une odeur fuffoquante que l'habitude feule pouvoit enfin nous rendre capables de fouffrir. Cette incommodité étoit encore plus grande dans les maifons où il n'y avoit point de cheminées, & où la fumée par conféquent n'avoit point d'iffue; fi nous voulions ouvrir nos jaloufies pendant la nuit pour nous foulager en refpirant un air frais, un vent froid & perçant qui pénétroit dans la chambre nous forçoit bientôt à préférer la chaleur avec toutes fes exhalaifons.

Dans le milieu de chaque chambre eft fufpendu au plafond un vafe plein d'eau bénite, & une lampe qu'on n'allume que dans certaines occafions; chaque maifon eft auffi pourvue de l'image de quelque faint groffièrement barbouillé fur le bois & qui a d'ordinaire plutôt l'air d'une idole des Calmucs que de la peinture d'une tête humaine. On ne laiffe pas de lui rendre les plus grands hommages; toutes les perfonnes de la famille en fe levant & en fe couchant fe tiennent debout devant cette image, & pendant plufieurs minutes ils font des fignes de croix, de profondes révérences & quelquefois même fe profternent jufqu'à terre; chaque payfan qui entre dans la chambre commence auffi avant que de parler à perfonne par marquer fa vénération pour cette image facrée. Les payfans font fort polis les uns envers les autres, ils ôtent leurs chapeaux quand ils fe rencontrent, ils s'inclinent fréquem-

ment & avec beaucoup de cérémonie ; dans la conversation ordinaire ils parlent avec beaucoup d'action, gesticulent sans cesse, & marquent surtout leur respect à leurs supérieurs d'une manière extrêmement servile ; quand ils abordent une personne de conséquence ils se prosternent & baissent leur front jusqu'à terre ; nous avons été très-souvent surpris d'être salués, selon cet usage oriental, non-seulement par des mendians, mais par des enfans & des paysans mêmes.

Nous fûmes d'abord très-surpris, en voyant les gens du peuple, de la prodigieuse grosseur de leurs jambes : nous crûmes qu'ils les avoient ainsi naturellement, mais nous fûmes ensuite détrompés en voyant leurs jambes nues. Cette masse qui nous étonnoit étoit due à la quantité d'enveloppes dont ils les couvrent en été comme en hiver. Outre une ou deux paires de gros bas de laine, ils entourent encore leurs jambes de bandes de grossière flanelle ou de drap qui ont plusieurs pieds de longueur, & par dessus tout cela ils portent souvent une paire de bottes assez larges pour admettre ce gros volume avec la plus grande facilité.

Les paysans sont bien vêtus, bien logés & paroissent avoir une nourriture saine & abondante. Leur pain de seigle choque d'abord les yeux par sa noirceur, & le palais par son goût aigre, mais c'est un aliment nourrissant, & quand j'y fus accoutumé je ne le trouvai pas désagréable. Avec un bon appetit on le trouve même délicieux. Ils l'assaisonnent en le farcissant avec des oignons, du gruau, des carottes, du bled verd & de l'huile. J'ai déjà parlé ailleurs de leurs autres alimens. J'observerai seulement ici que les mousserons sont si communs dans ce pays qu'ils font une partie très-considérable de la nourriture des habitans. J'entrois rarement chez un paysan sans en voir une grande provision, & en passant dans les marchés j'étois étonné de la quantité de mousserons que j'y voyois exposée. Leur variété n'est pas moins surprenante. Il y en a de diverses couleurs, des blancs, des noirs, des bruns, des jaunes, des verts, de ponceaux. La boisson ordinaire des paysans est ce qu'on nomme le *Quass*, liqueur fermentée qui a le goût du moût & que l'on fait en versant de l'eau chaude sur de la farine de seigle ou d'orge. On estime que c'est un excellent antiscorbutique. Ils

RUSSIE.

aiment extrêmement l'eau-de-vie de grain que les pauvres ne peuvent boire que rarement & dont ils font volontiers un grand excès.

La plus légère attention suffit pour s'appercevoir à quel point le paysan russe est reculé, comparativement aux autres nations, dans tout ce qui tient aux arts méchaniques. A mesure que nous approchions de Pétersbourg & des parties plus civilisées de l'Europe, nous nous appercevions cependant que l'on trouvoit chez les paysans plus de commodités & une connoissance plus grande des arts nécessaires qu'entre Tolitzin & Moscow. Les planches n'étoient pas toujours taillées à coups de hache. On trouvoit des moulins à scie, les maisons des paysans étoient plus spacieuses, plus commodes, elles avoient de plus grandes fenêtres & assez généralement des cheminées. On y trouvoit aussi plus de meubles & d'utensiles.

Il ne faut pas croire avec cela qu'ils ayent fait jusqu'ici de grands progrès vers la civilisation. Nous avons observé chez eux des mœurs encore bien barbares à divers égards, pendant que nous avons été dans le cas de vivre avec eux. J'en citerai un exemple qui pourra faire voir dans quelle extrême ignorance des mœurs & des bienséances ce peuple est encore plongé. Dans plusieurs familles le père marie son fils dès qu'il a atteint l'âge de sept, huit ou neuf ans, & il lui donne pour femme une fille d'une âge beaucoup plus avancé, afin, dit-on, qu'elle soit plus en état de gouverner le ménage. Mais au fait le père habite avec sa belle-fille, & souvent il en a plusieurs enfans. J'ai souvent vu en Russie chez des paysans deux maîtresses dans la même famille. L'une étoit la femme du paysan qui auroit été assez âgée pour être sa mère, & l'autre qui avoit le nom de la femme de son fils, n'étoit au vrai que la concubine du père. Ces mariages incestueux consacrés par une ancienne coutume & tolérés par les prêtres, étoient autrefois plus communs qu'à présent. La nation étant plus éclairée, les prêtres un peu mieux instruits & le gouvernement ayant dernièrement défendu ces sortes de mariages ils deviennent plus rares de jour en jour, & il y a lieu d'espérer qu'ils seront enfin tout-à-fait supprimés. (1)

(1) La réalité de cet usage m'a été confirmée par des personnes de tout rang. Elle l'est aussi par le passage suivant tiré du livre intitulé *Antidote contre le voyage*

Les payſans qui fourniſſent des chevaux pour la poſte ſont appellés *Yamshics* & jouiſſent de quelques privilèges. Ils ſont obligés de fournir aux couriers & aux voyageurs des chevaux à un prix très-modéré, & en compenſation ils ſont exempts de la capitation & du ſervice militaire. Malgré cela on leur paye ſi mal leurs chevaux qu'ils ne les donnent jamais que malgré eux. Dès qu'un voyageur arrive & leur en demande, ils s'aſſemblent, querellent & chicanent d'une manière qui pourroit amuſer toute autre perſonne qu'un voyageur preſſé de continuer ſa route. Tous les étrangers ont été frappés de ces ſcènes répétées, & nous voyons déjà que *Chanceller*, le premier voyageur anglois qui ait débarqué à Archangel, & qui alla de-là à Moſcow, en fait une deſcription dans ſa Relation qui fait partie du Recueil de Hackluyt, Tome I. Mais *Chanceller* a fait ici une plaiſante mépriſe; il croyoit que les payſans ruſſes ſe diſputoient à qui auroit l'honneur de lui fournir des chevaux, & c'étoit au contraire à qui ne lui en donneroit pas.

J'ai remarqué qu'une heure de diſpute des plus vives ne ſuffiſoit pas pour mettre d'accord les *Yamshics*. Il faut ordinairement que le maître de la poſte les faſſe tirer au ſort. Et quand il eſt abſolument eſſentiel à un voyageur de faire diligence, il faut, comme je l'ai déjà obſervé, qu'outre ſon paſſeport il ſe faſſe accompagner d'un ſoldat ruſſe. La canne du ſoldat abrège toutes les controverſes, décide ſommairement toutes les queſtions, & les chevaux arrivent preſque au moment qu'on les demande.

J'obſervai auſſi avec ſurpriſe pendant la route la paſſion que les Ruſſes ont pour le chant. A peine nos cochers & nos poſtillons étoient-ils ſur le

---

de Sibérie de l'abbé Chappe, &c. quoique l'auteur allègue une autre raiſon de ces mariages prématurés. " Les payſans & les gens du peuple, dit cet auteur, „ marient leurs enfans à quatorze ou quinze ans, & même à huit ou neuf, afin „ d'avoir de bonnes ménagères dans la perſonne de leurs belles-filles. Par le même „ motif, ils marient leurs filles le plus tard qu'ils peuvent. Ces mariages prématurés „ ſont d'une petite utilité pour l'état, & c'eſt par cette raiſon qu'on tâche d'en „ détourner les payſans, & j'eſpère qu'on y réuſſira bientôt. Les évêques les empê- „ chent autant qu'il leur eſt poſſible, & leurs efforts ont eu déjà de grands ſuccès. „ Il n'y a que quelques provinces de Ruſſie où cette mauvaiſe coutume ſubſiſte „ encore „. *Antidote*, *p.* 323.

RUSSIE.

siége & en selle qu'ils commençoient à frédonner un air, & cela duroit plusieurs heures sans cesser un instant. Ce qui m'étonna plus encore, c'est qu'ils chantoient quelquefois en parties, & exécutoient un dialogue en musique, se faisant des questions & des réponses, comme s'ils eussent chanté, si je puis ainsi parler, leur conversation ordinaire.

Les postillons chantent sans cesse d'une station à l'autre; les soldats chantent pendant tout le temps qu'ils sont en marche, les paysans chantent en travaillant, les cabarets retentissent de cantiques, & le soir il arrive au travers des airs des chants de tous les villages voisins.

Un homme d'esprit qui a long-temps demeuré en Russie & qui s'est occupé de cette musique nationale, nous donne à ce sujet un détail assez curieux. (*) " Le genre de musique adopté généralement par le peuple » de Russie, depuis la Duna jusques au fleuve Amur, & la mer » glaciale, est une simple mélodie susceptible d'une infinité de variations, » suivant les talents de celui qui chante, ou la coutume des diverses » provinces de ce vaste empire. Les paroles qu'on chante ne sont le plus » souvent que de la prose, & un impromptu relatif à l'idée qui occupe » le chanteur dans ce moment. Quelquefois il sera question d'un géant » énorme, d'une déclaration d'amour; d'autrefois, c'est un dialogue » entre un amant & sa maîtresse, un assassinat, ou la peinture d'une » belle fille; quelquefois ce ne sont que des syllabes qui s'arrangent » avec l'air, & selon la mesure; rarement on y observe la rime. Ces » syllabes qui n'ont aucun sens sont surtout employées par les femmes » qui chantent pour amuser leurs enfans, pendant que les hommes dan- » sent sur le même air en l'accompagnant de quelque instrument de musique. »

On m'a dit aussi que le sujet de la chanson étoit souvent relatif aux aventures du chanteur, ou à sa situation présente, & que les paysans chantent sur cet air généralement adopté, les sujets ordinaires de la conversation, & les disputes qu'ils ont entr'eux, ce qui produit un effet assez extraordinaire, & m'autorisoit à conjecturer, comme je l'ai fait, qu'ils chantoient leur conversation ordinaire.

(1) *Stehelin* dans sa relation sur la musique des Russes. Cet ouvrage écrit en allemand est inséré dans Haygolds Beylagen, T. VII, p. 60. On y trouve de cette musique notée.

CHAPITRE II.

Novogorod — Son ancienne grandeur & sa décadence — Son état présent — Cathédrale de Sainte Sophie — Evénemens pendant notre voyage à Pétersbourg.

Nous traversâmes la Masta à Bronitza sur un radeau formé par sept ou huit arbres grossièrement assemblés & à peine assez large pour recevoir notre voiture & deux chevaux. Ayant continué notre route dans un pays uni jusques au bord du petit Volkof, que nous passâmes dans un bac, nous nous trouvâmes dans une plaine ouverte & marécageuse où sont de vastes pâturages qui s'étendent jusques aux murs de Novogorod. Cette ville présente à un certain éloignement la plus magnifique apparence; un grand nombre d'églises & de couvents qui frappent d'abord les regards semblent promettre une ville considérable, mais en y entrant nous trouvâmes notre attente bien trompée. RUSSIE.

Je n'ai jamais vu de ville qui me frappât autant par le triste spectacle des débris de son ancienne grandeur que Novogorod; c'est une des plus anciennes de Russie, & on l'appelloit autrefois la *grande Novogorod*, pour la distinguer de toutes celles qui portent le même nom. Suivant *Nestor*, le premier des historiens russes, elle a été bâtie en même-temps que Kiof, c'est-à-dire, dans le milieu du cinquième siècle par une horde de Sclavons qui, s'il en faut croire Procope, venoient des bords du Volga. Un passage de *Jornandes*, historien des Goths, ne laisse aucun doute sur l'ancienneté de *Novogorod*; il en parle sous le nom de *ville neuve*, ce qui est la même chose que *Novogorod*; il n'en est presque plus question jusques au neuvième siècle, lorsque Ruric premier grand duc de Russie, en fit la conquête, & la choisit pour la capitale de ses vastes états. Il mourut en 879, & l'année suivante son fils transporta sa résidence à Kiof. Dès-lors *Novogorod* fut gouverné, d'abord par des officiers envoyés par les grands ducs, ensuite par des princes cadets de leur maison qui lui accordèrent de si grands privilèges qu'elle devint

RUSSIE.

presque une ville libre & indépendante. Les habitans s'attribuèrent même le droit d'élire leurs grands ducs qui ne dépendoient plus des souverains de Russie, ils les déposoient continuellement sous le moindre prétexte, & ne leur laissant que le nom de maîtres, ils formoient en effet une véritable république.

Pendant que cette ville jouissoit ainsi de la liberté, elle étendoit son commerce, & devenoit l'entrepôt de tout ce que les villes anséatiques tiroient de Russie. Son opulence, sa population, ses conquêtes jusques à l'extrémité de la Livonie, de la Finlande, de la province d'Archangel, &c. la rendoient si puissante & si redoutable qu'on disoit en proverbe: *qui est-ce qui peut résister aux Dieux, & à la grande Novogorod?*

Elle resta dans cet état brillant jusques à ce que les grand-ducs de Russie qui étoient venus résider à Moscow, & dont les ancètres avoient possédé Novogorod dont ils prenoient encore le titre, sommèrent ses citoyens de les reconnoître de nouveau pour leurs seigneurs suzerains; après bien des contestations, & une assez longue résisttance, Ivan I vainqueur des Tartares & de plusieurs princes voisins, s'avança vers Novogorod avec une armée formidable qui défit complètement celle de la république. Il fallut qu'elle se soumît à ce maître qui lui donna un gouverneur, mais lui laissa cependant de grands priviléges; en effet, les habitans conservèrent leurs immunités les plus précieuses, leurs loix, leurs propres magistrats; & le gouverneur russe ne prenoit de part aux affaires publiques que quand on lui en déféroit la connoissance.

Ivan peu content d'une autorité aussi bornée n'attendoit qu'une occasion favorable pour se rendre maître absolu de Novogorod. Les dissentions perpétuelles des citoyens ne tardèrent pas à la faire naître; il y rentra avec une armée en 1477, en abattit les portes, se fit prèter serment d'obéissance comme souverain, & leur ôta la charte de leurs libertés & privilèges.

On raconte comme une preuve qu'ils se soumirent sans condition, que le vainqueur fit enlever & porter à Moscow une cloche énorme que les habitans appelloient la *cloche éternelle*, & qu'ils révéroient comme le *palladium de leur liberté*. Elle étoit suspendue à la place du marché, & dès qu'on la sonnoit le peuple accouroit de tout côté comme au signal d'un danger pressant. Ivan qui appeloit cette cloche le *tocsin*

de

de la fédition, l'ayant fait emporter, les Novogorodiens crurent voir leur liberté partir avec elle, & en effet cette ville devenue fujette, „ dit M. l'Evefque avec beaucoup de raifon, va chaque jour perdre de „ fa population, de fon commerce, de fes richeffes, & dans moins „ d'un fiècle à peine fera-t-elle une ville importante, tant le fouffle du „ pouvoir arbitraire eft brûlant & deftructeur ».

Dès-lors en effet le grand duc fut abfolu dans l'état & la ville de Novogorod. Il ne laiffa fubfifter qu'une vaine forme de fon gouvernement. Et pour mieux s'affurer de leur obéiffance, il tranfporta une fois à Mofcow un millier des principaux citoyens, & fit environner le Kremlin ou la citadelle d'une forte muraille de briques. Novogorod fut cependant encore long-temps la ville la plus grande & la plus commerçante de la Ruffie, & elle l'étoit encore en 1554 quand *Chanceller* y paffa, puifque ce voyageur en parle comme d'une ville plus grande & plus fameufe que Mofcow même. On remarque auffi qu'en 1508 une maladie épidémique y emporta plus de quinze mille perfonnes, ce qui eft plus que le double du nombre des habitans actuel. On prétend que dans fa plus grande profpérité il y en avoit eu quatre-cent mille. Aujourd'hui elle en compte à peine fept mille. Le coup le plus funefte lui fut porté par Ivan II. Ce prince découvrit en 1570 une correfpondance dangereufe, entre quelques-uns des principaux habitans & Sigifmond Augufte roi de Pologne. Ivan fe rendit lui-même à Novogorod & ce prince barbare y fit couler des flots de fang. Il immola a fa vengeance, felon les uns, vingt-cinq mille victimes, felon d'autres trente mille. Il y a fans doute de l'exagération dans ces récits, mais à n'en croire que les hiftoriens les plus favorables à ce prince, il reftera toujours vrai qu'il fe montra dans cette occafion un tyran barbare & fanguinaire, dont la férocité furpaffa celle que Chriftierne exerçoit en Suède dans le même fiècle.

Ce maffacre acheva promptement la ruine de cette ville, & *Ulfeld* ambaffadeur danois qui y paffa peu de temps après la peint dans fa relation, comme une ville ruinée & défolée. Enfin la fondation de Pétersbourg lui a porté les derniers coups; Pierre-le-grand ayant transféré dans cette ville favorite tout le commerce de la mer Baltique qui fe faifoit auparavant à Novogorod.

RUSSIE.

La ville eſt aujourd'hui enceinte d'un rempart de terre avec un rang de vieilles tours à diſtances égales, & cette enceinte qui n'a qu'un mille & demi de longueur tout au plus, n'eſt pas même remplie de maiſons habitées. Il y en a pluſieurs de vuides, & d'aſſez grands eſpaces ne ſont point occupés. Novogorod ayant été bâtie originairement, comme toutes les anciennes villes de Ruſſie à la manière aſiatique, il eſt probable que ce rempart de terre, comme celui de Semlainogorod à Moſcow, renfermoit pluſieurs autres enceintes circulaires. Il y avoit de plus un fauxbourg ſi vaſte qu'il s'étendoit à ſix milles de diſtance, & comprenoit les couvens, les égliſes, le palais des anciens ducs & d'autres bâtimens publics qui ſont encore aujourd'hui un effet aſſez beau, mais qui ont en même temps l'air d'être autant de ſolitudes, parce qu'ils ſont épars dans une plaine où il n'y a plus d'autres habitations.

La ville eſt ſituée ſur les deux bords du Volkof, rivière belle, profonde & rapide, & un peu plus large que la Tamiſe à Windſor. Un des côtés eſt le quartier marchand, l'autre eſt nommé le quartier de ſainte Sophie. Ils ſont joints par un pont moitié de bois & moitié de brique; le quartier marchand n'eſt à la réſerve de la maiſon du gouverneur, qu'un amas informe de maiſons de bois qui reſſembleroit à un village ordinaire, ſans un grand nombre d'égliſes & de couvens de briques qui y ſubſiſtent encore comme de triſtes monumens de ſon ancienne magnificence. Ces reſtes frappent de tous côtés les regards, d'autant plus qu'ils ſe trouvent à côté de champs à demi cultivés & enclos de hautes paliſſades, & de grands eſpaces abſolument incultes qui atteſtent la misère actuelle de cette ville. A une des extrêmités de ce quartier, l'impératrice a fait conſtruire des bâtimens de briques où elle a établi une fabrique de cordes & de voiles; ces bâtimens qui ſont très-beaux contraſtent ſinguliérement avec les chaumières qui les environnent.

L'autre quartier a pris ſon nom de Sainte Sophie de celui de la cathédrale; il comprend auſſi la forteresſe ou le Kremlin qui a été bâtie pour contenir les habitans, & prévenir les fréquentes inſurrections auxquelles les portoit le regret d'avoir perdu leur liberté. Cette forteresſe eſt d'une forme ovale, irrégulière & environnée d'une haute muraille

de briques avec des tours rondes & quarrées; la muraille ressemble à celle qui fait l'enceinte du Kremlin à Moscow, & elle a été bâtie en 1490 sous la direction de l'architecte Solarius de Milan, par les ordres d'Ivan I, d'adord après la conquête de Novogorod. C'est dans cette citadelle que sont la cathédrale de sainte Sophie, le vieux palais archiépiscopal avec un escalier en dehors, une partie du nouveau palais qui n'est pas encore fini, & quelques autres bâtimens de briques; mais il reste un grand espace qui est enseveli sous l'herbe & les ruines. La cathédrale de sainte Sophie est probablement une des plus anciennes églises de Russie; elle a été commencée en 1044 par Uladimir duc de Novogorod, & achevée en 1051. C'étoit le temps où la religion chrétienne commençoit à se répandre en Russie par les soins des Grecs qui donnèrent à cette église le nom de sainte Sophie, d'après celle de Constantinople. C'est un bâtiment élevé de forme quarrée avec une coupole dorée & quatre dômes couverts d'étain, nous entrâmes dans cette masse vénérable de pierres par des portes de bronze ornées de diverses figures en relief, qui représentent la passion & d'autres traits de l'histoire sacrée. On dit dans le pays qu'elles ont été portées par Uladimir le grand, de la ville de Cherson en Crimée; mais une inscription latine que j'y ai lue & qui fait mention de Wickman de Magdebourg me feroit plutôt croire qu'elles sont venues de cette ville, avec laquelle les habitans de Novogorod ont eu de très-bonne heure des relations de commerce autant qu'avec les Grecs.

Dans l'intérieur de la cathédrale on remarque douze piliers fort massifs & blanchis qui sont couverts d'images de notre Sauveur, de la Vierge Marie & des saints. Quelques-unes de ces peintures sont d'une grande ancienneté, & probablement antérieures à la renaissance de cet art en Italie. En effet plusieurs de ces figures sont sur un fond d'or, & colorées d'une manière exactement semblable à celle de ces artistes grecs qui, suivant Vasari, introduisirent les premiers la peinture en Italie. Cet art passa sans doute bien plutôt de la Grèce en Russie, non-seulement à cause des liaisons continuelles qu'il y eut entre les grands ducs & les empereurs grecs, mais aussi parce que les Russes ayant été convertis par des Grecs, étoient accoutumés à leur exemple à orner leurs églises d'images, & en avoient sans doute reçu plusieurs des Grecs,

RUSSIE.

en même-temps qu'ils empruntoient d'eux les autres cérémonies du service divin. Ainsi cette cathédrale de Ste. Sophie bâtie dans le onzième siècle & dont le patriarche étoit le chef de l'église de Russie, a dû être ornée de bonne heure d'images faites par quelque artiste grec qui aura été appelé à Novogorod de Constantinople par les grands ducs ou les patriarches de cette ville; ces images au reste sont si mauvaises qu'elles ne mériteroient point d'être l'objet d'une pareille recherche, s'il n'en résultoit quelques notions propres à éclaircir l'histoire de la peinture.

Plusieurs princes de la famille des Tzars sont enterrés dans cette cathédrale. Le premier est Vladimir son fondateur, mort en 1051, d'abord après en avoir achevé la construction. Les plus anciens de ces tombeaux sont de bois sculpté, doré, argenté & environné d'une grille de fer; d'autres sont bâtis en briques; les murailles du sanctuaire sont couvertes en dedans d'une mosaïque curieuse, l'ouvrage en est grossier, mais il paroit ancien.

Notre hôte étoit allemand & son auberge quoique petite étoit une des plus commodes que nous eussions vues jusques là en Russie; il avoit des meubles fort propres & nous fit avoir des lits; ce qui est un grand luxe dans ce pays, & que nous ne pûmes pas nous procurer sans beaucoup de peine dans la grande ville de Moscow. Notre carrosse avoit si fort été maltraité par les mauvais chemins, que nous crûmes convenable de le laisser à Novogorod, & nous continuâmes notre voyage dans les voitures ordinaires de la campagne, nommées *Kibitkis*; ce sont de petits chariots ou deux personnes peuvent s'asseoir de front, outre le cocher qui est assis à l'un des bouts, derrière & très-près des chevaux. Le kibitki peut avoir cinq pieds de longueur, la moitié de derrière est couverte d'un dais en demi cercle à-peu-près comme un berceau, fait avec des branches entrelassées, sur lesquelles on étend des écorces de bouleau & de hêtre. Il n'y a pas un morceau de fer dans toute cette machine, elle n'a point de ressorts & n'est attachée qu'avec des chevilles, des cordes & des bâtons aux quatre roues dont la boëte est d'une longueur extraordinaire, & a au moins un pied de saillie. Quand les Russes voyagent dans ces voitures, ils y mettent un lit de plumes, précaution admirable sans laquelle on ne pourroit soutenir les secousses insupportables causées par les poutres dont les

chemins ſont jonchés; mais avec cette précaution un kibitki ne le céde que par l'élégance aux voitures les plus commodes; le voyageur peut s'y étendre tout de ſon long & y paſſer la journée dans la plus parfaite tranquillité. Malheureuſement nous manquions d'expérience ſur la manière de tirer le meilleur parti de ces voitures, & nous ſouffrîmes qu'on y mît une couche de coffres & d'autre bagage tout auſſi dur, à la place du lit de plumes; ces ſubſtances beaucoup plus volumineuſes & beaucoup moins tendres que le duvet, nous obligèrent à nous tenir ſous le berceau ſur un plan très-incliné, ou ſur le bord très-étroit du charriot, & nous paſsâmes douze heures dans cette agréable alternative ſans aucune interruption. Il n'y a que ceux qui ont eu le bonheur de voyager dans un coche lourdement chargé, & de s'y trouver au milieu des coffres, des malles & des caiſſes ſur un pavé des plus raboteux qui puiſſent bien apprécier les délices que nous goutâmes dans cette journée. L'eſpérance d'arriver à Pétersbourg pouvoit ſeule répandre du baume ſur les contuſions que nous recevions fréquemment, ſoit du *kibitki*, ſoit des effets qu'il contenoit, & elle fut aſſez puiſſante pour nous perſuader de faire route juſqu'à dix heures du ſoir. Alors nos corps ayant été dépoſés dans un cabaret de village, ce ne fut pas ſans peine que je me traînai vers le coin d'une chambre ſans meubles où l'on avoit étendu un peu de paille pour nous ſervir de lits. Dans ce lieu de repos je me livrai tellement à ſes charmes qu'il fut impoſſible de me perſuader de le quitter pour un excellent ſouper que nous avoit préparé notre domeſtique, & qu'un jeûne rigoureux qui duroit depuis le matin rendoit encore plus ſéduiſant.

Une nuit aſſez bonne & l'idée qu'il ne nous reſtoit plus que cinquante milles pour être à Pétersbourg nous rendirent aſſez de courage pour reprendre notre ſtation de la veille, & en braver encore toutes les fatigues.

Mais le pays que nous traversâmes étoit peu propre à nous en diſtraire. Excepté les environs de Novogorod qui ſont aſſez découverts, toute la route (avec ſes ſolives & ſes poutres) coupe en droite ligne une forêt éternelle où l'on ne découvre ni collines, ni vallées, & preſque point de terres cultivées. Dans l'immenſe étendue de cent dix milles cette forêt toujours uniforme n'eſt interrompue que de loin en

RUSSIE.

RUSSIE.

loin par quelques villages. *Itchora* le dernier de ceux où l'on prend des chevaux, quoiqu'il ne ſoit qu'à vingt milles de la capitale, eſt petit & miſérable, & le pays n'eſt ni mieux peuplé, ni mieux pourvu des choſes néceſſaires que celui que nous avions déjà traverſé. A environ dix milles d'*Itchora* nous tournâmes tout-à-coup à droite, & la ſcène fut tout auſſi ſubitement embellie. Les bois firent place aux terres cultivées, les maiſons animèrent le payſage; au lieu de poutres ſur les chemins, ils étoient unis, fermes & auſſi beaux que les meilleurs que nous ayons en Angleterre. A chaque verſte (trois quarts de mille) une belle colonne milliaire de granit ou de marbre ſervoit à meſurer les diſtances (1), & une longue avenue d'arbres en nous faiſant voir déjà Pétersbourg à ſon extrêmité nous annonçoit l'objet de nos déſirs & le terme de nos fatigues.

(1) Dans toutes les grandes routes de Ruſſie chaque verſte eſt marquée par un poteau de bois peint en rouge, de douze pieds de haut.



CHAPITRE III.

Raisons qui justifient Pierre-le-grand d'avoir transporté sa résidence de Moscow à Pétersbourg — Description de cette nouvelle capitale — Sa fondation, ses progrès, son étendue, sa population — Inondations de la Newa — Ses ponts — Statue colossale de pierre — Température de l'air à Pétersbourg — Du froid qui y régne, des précautions qu'il exige, & de ses divers effets.

St. Pétersbourg est situé sous le 59', 56'', 23''', degré de latitude septentrionale, & 30', 25'', de longitude orientale, à compter du premier méridien de Greenwich. Cette ville est bâtie sur les bords de la Neva près du golfe de Finlande, & en partie dans des isles qui sont à l'embouchure de ce fleuve. Les principales divisions sont 1°. Le quartier de l'amirauté. 2°. L'isle de Basile, (Vassili-Ostrof.) 3°. La forteresse. 4°. L'isle de St. Pétersbourg. 5°. Les fauxbourgs de Livonie, de St. Alexandre-Neuski, de Moscow & de Vibourg. La situation de ces divers quartiers ne peut être bien comprise que par l'inspection du plan de cette capitale. RUSSIE.

On a beaucoup blâmé Pierre-le-Grand d'avoir porté le siége de l'empire de Moscow à Pétersbourg. On a dit qu'il devoit plutôt se considérer comme un prince asiatique que comme un prince européen, que Moscow étoit bien plus près du centre de son empire; qu'en éloignant sa capitale de ce centre, il négligeoit les provinces intérieures, & sacrifioit tous ses intérêts à la passion d'avoir un établissement sur la mer Baltique.

Mais il ne paroît point qu'en bâtissant Pétersbourg à une extrémité de la Russie, il ait négligé pour cela les autres parties de l'empire. Au contraire il fut tout aussi occupé de ses provinces d'Asie que de celles d'Europe. Il négocia avec les Chinois, il fit la guerre aux Turcs, il conquit des provinces de Perse sur les bords de la mer Caspienne. Il

RUSSIE.

n'eſt pas moins certain que c'étoit du côté de l'Europe qu'il avoit le plus à craindre ; les Suédois étoient ſes plus dangereux ennemis. Ce n'étoit pas en faiſant la guerre pour repouſſer les attaques paſſagères des Tartares, des Turcs & des Perſans qu'il pouvoit former une bonne armée, mais en l'exerçant à ſoutenir les attaques régulières de bataillons bien diſciplinés, & en leur apprenant à vaincre par leurs défaites mêmes. Dans ce deſſein il ſe rapprocha de la Suède, dont les vétérans avoient été long-temps la terreur du Nord, afin que ſes ſoldats priſſent à leur exemple, le véritable eſprit militaire & les leçons de l'art de la guerre. Ajoutez à cela qu'ayant ouvert un nouveau commerce par la mer Baltique, il falloit le protéger par une nouvelle force navale qu'il ne pouvoit ni créer ni maintenir que par une attention vigilante & preſque continuelle.

C'eſt à ce changement qu'il faut attribuer en effet l'élévation rapide de la puiſſance ruſſe, ſa prépondérance dans le nord, & le poids dont elle eſt aujourd'hui dans la balance de l'Europe. On peut dire que ſi Pierre I n'avoit pas transféré ſa capitale à Pétersbourg, on n'auroit pas vu une flotte ruſſe triompher ſur les côtes de Turquie, ni Catherine II devenir l'arbitre du Nord, & la médiatrice de deux des principales puiſſances de l'Europe dans le congrès de Teſchen.

A l'égard de l'adminiſtration intérieure de l'empire que Pierre ſouhaitoit ſurtout de perfectionner, ainſi que la civiliſation de ſes ſujets, il y a ſans doute beaucoup contribué en rapprochant ſa capitale des nations policées de l'Europe. Il a fait oublier ainſi à ſa nobleſſe cette magnificence barbare, cette dignité féodale dans laquelle ils s'envelop-poient à Moſcow, pour les amener à une manière de vivre plus polie & plus ſociale, & en même-temps à plus d'obéiſſance & de ſoumiſſion à ſon autorité. Cette cauſe a produit le plus grand effet. Les liaiſons des Ruſſes avec les étrangers ont été dès-lors ſi multipliées qu'ils en ont adopté les mœurs & les arts. Et ſans ce changement de réſidence les étrangers n'auroient jamais été attirés en Ruſſie en auſſi grand nombre, ni par le commerce ni par aucun autre motif.

Ce n'eſt donc pas aller trop loin que de dire qu'en s'établiſſant ſur les bords de la mer Baltique, Pierre a fait la choſe la plus utile à ſon empire qui ait ſignalé le cours de ſon règne, & que ſi par quelque

révolution

révolution la Russie perdoit ce qu'elle a conquis de ce côté-là, si la cour retournoit à Moscow, si ses liaisons avec les autres nations de l'Europe devenoient moins étroites, avant que la nation fût plus essentiellement réformée, elle ne tarderoit pas à retomber dans la barbarie, & que tous les glorieux & utiles établissemens de Pierre-le-grand & de Catherine II, ne subsisteroient bientôt plus que dans ses annales. RUSSIE.

En me promenant autour de cette capitale j'étois rempli d'étonnement lorsque je réfléchissois qu'encore au commencement de ce siècle le terrain sur lequel Pétersbourg est bâti n'étoit qu'un vaste marais habité seulement par quelques pêcheurs. Le premier bâtiment qu'on y a élevé est d'une date assez récente pour que plusieurs personnes encore vivantes en aient conservé le souvenir. Les progrès successifs de cette ville sont aisés à suivre depuis cette époque. Aussitôt que Pierre-le-grand eut conquis l'Ingrie sur les Suédois, & reculé les limites de son empire jusques aux bords de la mer Baltique, il résolut de faire bâtir une forteresse dans une petite isle qui est à l'embouchure de la Neva, afin d'assurer ses conquêtes, & d'ouvrir une nouvelle route au commerce. On commença d'abord par établir une petite batterie sur une autre isle de la Neva qui est occupée aujourd'hui par l'académie des sciences; c'étoit un officier nommé *Vassili* qui y commandoit, & tous les ordres de l'empereur lui étant envoyés sous l'adresse, à *Vassili-na-Ostrof*, c'est-à-dire, à *Vassili dans l'isle*, cette partie de la ville en a conservé le nom de Vassili-Ostrof.

La forteresse fut commencée le 16 Mai 1703, & malgré tous les obstacles qui naissoient de la nature marécageuse du terrain, & de l'inexpérience des ouvriers, on vit s'élever en peu de temps une petite citadelle environnée d'un rempart de terre & de six bastions. Un auteur qui étoit alors en Russie, (1) nous apprend que les travailleurs manquoient des outils les plus nécessaires, comme de pioches, de bêches, de pelles, de brouettes, de planches, &c. & que malgré cela on vit avec étonnement dans l'espace de moins de cinq mois la forteresse s'élever au-dessus du sol, quoique la terre, ajoute-t-il, fût si rare en cet endroit que les

(1) Perry, Etat de la Russie, T. I, p 300.

RUSSIE.

travailleurs étoient obligés de la porter le plus souvent dans le pan de leurs habits ou dans des sacs faits avec des nattes & des haillons, l'usage des brouettes ne leur étant pas encore connu.

On fit construire quelques baraques de bois dans cette forteresse, & Pierre voulut qu'il y eût dans une isle voisine une petite hutte pour son propre usage. Cette isle qu'il nomma l'isle de St. Pétersbourg a donné ensuite son nom à la capitale; la hutte est basse & étroite, & on la conserve encore en mémoire du souverain qui a bien voulu y loger. Bientôt après il fit bâtir dans le voisinage une autre maison de bois plus grande & plus commode, où logea le prince Menzicof, & où il donnoit audience aux ministres étrangers. A une petite distance de-là étoit une auberge fort fréquentée par les courtisans & par des personnes de tout rang. Pierre lui-même y alloit souvent le dimanche après le service divin, il y buvoit avec les personnes de sa suite, & avec tous ceux qui y étoient attirés par les feux d'artifice & les autres divertissemens qu'il ordonnoit.

Le 30 Mai 1706, Pierre fit raser les remparts de terre de la forteresse, & en fonda une nouvelle sur le même terrain en 1710. Le comte Golovkin bâtit la première maison de briques, & l'année suivante l'empereur posa lui-même les fondemens d'une maison bâtie des mêmes matériaux. Tels ont été les commencemens de la capitale actuelle de l'empire russe. Dans moins de neuf ans, à dater de la construction de ces premières huttes de bois, le siége de l'empire a été transféré de Moscow à Pétersbourg. On peut juger de l'autorité despotique de Pierre, de son zèle pour agrandir & embellir sa capitale, & pour la rendre la rivale des autres villes de l'Europe par les détails suivans. En 1714 il ordonna que toutes les maisons dans l'isle de St. Pétersbourg, & dans le quartier de l'amirauté, particulièrement celles des bords de la Neva, fussent bâties à la manière allemande, en briques & en bois; que toutes les personnes de l'ordre de la noblesse & les principaux marchands eussent une maison à Pétersbourg; que tout grand navire qui entreroit dans le port eût à y apporter trente pierres, les petits dix, & chaque chariot de paysan trois qu'on employeroit à la construction des ponts & autres édifices publics; que les faîtes des maisons ne fussent plus couverts de planches & d'écorces trop exposées aux

incendies, mais de tuiles, ou de gazons. En 1716 l'empereur donna son approbation à un plan régulier pour la nouvelle ville, & il le fit publier. La partie principale devoit être l'isle de Vassili, (Vassili-Ostrof,) & elle devoit être coupée, comme les villes de Hollande par des canaux creusés dans les principales rues & bordés d'arbres; mais ce plan ne fut jamais exécuté. L'impératrice Anne voulut demeurer dans le quartier de l'amirauté. La noblesse suivit l'exemple de la souveraine, & aujourd'hui, si l'on en excepte quelques édifices publics, & un rang de maisons sur les bords de la Neva, *Vassili-Ostrof* est le plus mauvais quartier de la ville, & il contient seul plus de maisons de bois que tous les autres ensemble.

Les successeurs de Pierre ont continué à embellir Pétersbourg; mais aucun n'y a plus travaillé que l'impératrice régnante qui peut sans aucune exagération en être appelée la seconde fondatrice. Mais malgré tous ces travaux & ces embellissemens on apperçoit encore partout que c'est une ville encore au berceau, & qui, comme l'observe très-bien M. *Wraxall*, n'est que *le premier trait d'un plan immense qui ne pourra être entièrement exécuté que par les impératrices & les siècles à venir.* Les rues sont en général très-larges, surtout celles où il y a des canaux. Il y en a trois entr'autres qui partent de l'amirauté, & s'étendent jusques à l'extrémité des fauxbourgs qui ont au moins deux milles de longueur. La plûpart sont pavées; on laisse cependant subsister dans quelques unes des planchers à l'ancienne mode russe. Dans quelques quartiers & surtout dans celui de Vassili-Ostrof, on voit des maisons de bois qui ne sont guères que des chaumières à coté des bâtimens publics; mais cette bigarrure y est bien moins commune qu'à Moscow, la seule ville où l'on puisse se former une idée de ce qu'étoit autrefois une ville russe.

Les maisons de briques sont revêtues d'une espèce de stuc de couleur blanche, qui a fait dire à plusieurs voyageurs qu'elles étoient bâties de pierres. Mais, ou je suis fort trompé, ou il n'y a que deux édifices à Pétersbourg qui en soient bâtis: l'un est le palais que l'impératrice fait bâtir sur le bord de la Neva. Il est appelé le palais de marbre, & est de granit avec des colonnes & des ornemens de marbre; l'autre

RUSSIE.

eſt l'égliſe de St. Iſac bâtie de même, mais qui n'eſt pas encore achevée.

Les hôtels des ſeigneurs & de la nobleſſe ſont la plupart de vaſtes maſſes de bâtimens, quoiqu'en général moins grands & moins magnifiques que pluſieurs de ceux que j'ai vus à Moſcow. Ils ſont richement meublés, & avec autant d'élégance qu'à Paris ou à Londres. La plupart ſont ſur la rive méridionale de la Neva, ou dans le quartier de l'amirauté, ou dans les fauxbourgs de Livonie & de Moſcow qui ſont les beaux quartiers de la ville.

Les bords de la Neva offrent le ſpectacle le plus grand & le plus animé que j'aie jamais vu. Ce fleuve eſt en pluſieurs endroits plus large que la Tamiſe à Londres, il eſt profond, rapide & l'eau en eſt claire comme du cryſtal. Ses bords ſont ornés par-tout des deux côtés de belles maiſons. Du coté du nord, la citadelle, l'hôtel de l'académie des ſciences & celui de l'académie des arts ſont les objets les plus frappans. De l'autre c'eſt le palais impérial, l'amirauté, pluſieurs hôtels appartenant à des ſeigneurs, les maiſons des anglois rangées ſur une même ligne & preſque toutes occupées par des négocians anglois. En face de ces bâtimens du côté du ſud-eſt un quai qui a trois milles de longueur, & qui n'eſt interrompu que par les bâtimens de l'amirauté. Dans toute cette étendue on a élevé un quai depuis peu aux dépens de l'impératrice. Le mur s'élève à hauteur d'appui & il eſt revêtu de quartiers de granit, enſorte que c'eſt un monument auſſi beau que durable de la magnificence de l'impératrice.

Quoique les maiſons ſoient plus preſſées à Pétersbourg que dans les autres villes ruſſes, & qu'elles ſe touchent même dans pluſieurs quartiers, cependant cette capitale leur reſſemble encore par la manière irrégulière dont elles ſont éparſes ſur le terrain. Le gouvernement a ordonné dernièrement que la ville fût fermée par un rempart qui a vingt-un verſtes ou quatorze milles anglais de circonférence.

On peut s'aſſurer de l'état de la population de Pétersbourg, par la liſte ſuivante des morts & des naiſſances dans l'eſpace de ſept années.

RUSSIE.

		Naissances.	*Morts.*
1771	Hommes	2459.	
	Femmes	2322.	
		4781.	4779.
1772	. . .	4759.	4727.
1773	. . .	5483.	5031.
1774	. . .	5437.	4458.
1775	. . .	4961.	3107.
1776	. . .	5397.	4463.
1777	. . .	5854.	5660.
		Total des naissances. 36,672.	Total des morts. 32,165.

C'est par année, en négligeant les petites fractions, 5238 naissances & 4594 morts. En multipliant les naissances, 5228, par 25 le produit est 134,950, & les morts 4594, par 26 le produit est 119,444, le nombre moyen entre ces deux est 126,697 qui peut être regardé comme celui des habitans (1).

La ville de Pétersbourg étant bâtie dans un terrain bas & marécageux, est sujette à des inondations qui ont failli quelquefois à la submerger entièrement. Ces accidens sont occasionnés par des vents de sud & de sud-ouest qui soufflant directement du golfe arrêtent le cours de la Neva, & en font refluer les eaux. Le 16 Novembre nous fûmes témoins nous-mêmes d'une pareille calamité. Nous avions été invités à un bal masqué à l'hôtel des cadets dans Vassili Ostrof. En approchant du pont nous nous apperçûmes qu'un vent violent de sud-ouest avoit tellement fait enfler la rivière que les pontons étoient déjà très-élevés, & que le pont étoit sur le point de se rompre. Au lieu de nous rendre

(1) *Sussmilch*, auteur allemand estimé, fait un calcul un peu différent. Il multiplie les naissances par 28, & les morts par 26, & fait monter ainsi la population de Pétersbourg à 133,196. On ne se trompera pas beaucoup en comptant en nombre rond qu'elle a autour de cent trente mille habitans. C'est une remarque importante de cet auteur que Pétersbourg est la seule grande ville où le nombre des naissances surpasse celui des morts. *Voyez Sussmilchs Gottliche ordnung*, &c. *T. III.*

RUSSIE.

au bal, nous crûmes donc plus convenable de rentrer chez nous; attendant à chaque moment la nouvelle d'un terrible désastre. Mais par un coup de la Providence le vent ayant changé inopinément, la ville fut préservée du malheur qui la menaçoit, & les habitans revinrent d'une consternation d'autant plus grande que des catastrophes de ce genre encore récentes ne s'étoient pas effacées de leur souvenir. En effet au mois de Novembre 1777 toute la ville avoit été inondée, mais surtout les isles de Vassili-Ostrof & de St. Pétersbourg. Les eaux s'y étoient élevées à quatre pieds & demi de hauteur, & elles avoient renversé plusieurs bâtimens & plusieurs ponts. Pendant quelques heures la rivière avoit été de dix pieds sept pouces au-dessus de son niveau ordinaire (1).

M. *Kraft* de l'académie des sciences a écrit un traité savant & judicieux sur ces inondations. Il observe qu'elles sont moins dangereuses qu'autrefois, parce que le sol de la ville s'est élevé graduellement, & qu'il n'y a plus que les parties les plus basses qui y soient exposées. Il les attribue principalement aux vents de sud-ouest & de nord-ouest qui soufflent avec violence vers le temps de l'équinoxe d'automne, & en effet elles n'ont presque jamais lieu que dans les quatre derniers mois de l'année; ni la fonte des neiges, ni les glaces qui s'entassent à l'embouchure de la Neva n'élèvant jamais beaucoup les eaux de cette rivière. (*V. nov. act. ac. Petr. ad ann.* 1777.)

On communique d'une partie de Pétersbourg à l'autre par un pont de bateaux sur lequel on traverse la Neva. Mais quand elle commence à charrier des glaces on ôte le pont que les grands glaçons entraînés du lac Ladoga par un courant rapide, ne manqueroient pas de gâter. Alors on est pendant quelques jours privé de toute communication jusqu'à ce que la rivière soit prise au point de pouvoir porter des hommes & des voitures.

Elle est trop profonde pour qu'il soit possible d'y bâtir un pont de pierres, & si cela se pouvoit cet ouvrage ne seroit pas de durée à cause des glaçons qu'elle charrie avec une force très-grande au commencement de l'hiver Pour remédier à cet inconvénient un paysan

(1) Voyez Journal de St. Pétersbourg. Septembre 1777.

russe a eu l'idée sublime de jetter sur le fleuve un pont de bois d'une seule arche, quoique ce fleuve ait dans les endroits les plus étroits une largeur de 980 pieds. Il en a exécuté un modèle qui a 98 pieds de longueur. Je l'ai examiné avec attention, & l'auteur m'en a expliqué lui-même obligeamment les proportions & le méchanisme. Ce pont est construit sur le même principe que celui de Schaffouse, mais il est moins simple & moins uni. Il seroit couvert d'un toit & fermé par les côtés. L'artiste m'a dit qu'il entreroit dans sa construction 49,650 cloux, 12,908 grands arbres, 5,500 poutres, & qu'il coûteroit 300,000 roubles. Il parle de ce hardi projet avec la chaleur de l'enthousiasme, & paroit parfaitement convaincu de sa possibilité. J'avoue que je le crois possible aussi, quoique je ne le dise qu'avec défiance. Quel bel effet ne produiroit pas un pareil pont qui auroit une seule arche de 980 pieds de largeur, & qui s'éleveroit avec son toit de 168 pieds au-dessus de la surface de la rivière? Un pareil projet paroît d'abord chimérique, mais quand on en a vu le modèle on revient de cette idée. Cependant soit qu'elle soit fondée ou non, le modèle mérite toujours beaucoup d'attention, & ne peut que faire le plus grand honneur au génie inventif d'un auteur qui l'a produit sans le secours d'aucune étude. Il est fait avec tant de solidité qu'il a pu supporter un poids de 127,440 livres sans avoir le moins du monde plié, ce qui suppose une force de résistance beaucoup plus grande que le pont exécuté en grand n'en auroit besoin, toute proportion gardée, pour soutenir le poids des voitures ajouté au sien propre.

RUSSIE.

L'auteur de ce projet est un paysan russe, & semblable en tout au charpentier suisse qui a bâti le pont de Schaffouse (1): il n'a qu'une très-légère connoissance des principes de la méchanique. Il étoit apprenti chez un artisan à *Nishnei-Novogorod*; vis-à-vis de sa boutique étoit une horloge de bois qui excitoit sa curiosité. A force de l'examiner il en comprit le méchanisme, & sans aucun secours il en construisit une pareille. Ce succès l'encouragea à entreprendre de faire des horloges de métal & des montres. L'impératrice instruite de ses talens le prit sous sa protection, & l'envoya en Angleterre d'où il revint

(1) Voyez sur ce sujet l'esquisse de l'état de la Suisse, Lettre II.

RUSSIE. bientôt en Russie à cause des difficultés que l'ignorance de la langue lui faisoit éprouver dans ce pays. J'ai vu de lui une montre à répétition qui est à l'académie des sciences & qui est de la grosseur d'un œuf. L'intérieur représente le sépulcre de notre Sauveur avec la pierre qui le fermoit & un soldat en faction. Tout-à-coup la pierre disparoît, la sentinelle tombe, l'ange arrive, les femmes entrent dans le sépulcre, & on entend chanter le cantique de la veille de Pâques. C'est un ouvrage sans utilité, mais curieux sans doute, quoique bien inférieur au seul projet du pont dont j'ai parlé. Ce russe se nomme *Kulibin*, & il a tout l'air d'un paysan. Il porte la barbe & l'habit des paysans russes. L'impératrice lui fait une pension & l'encourage à cultiver ses talens.

Un des plus nobles monumens, pour me servir des expressions de mon ingénieux ami, M. Wraxall, que *la reconnoissance & l'admiration ayent élevé à Pierre-le-grand, c'est sa statue équestre en bronze.* Elle est de grandeur colossale, & c'est l'ouvrage de M. *Falconet* célèbre sculpteur français. Elle a été faite aux frais de l'impératrice pour honorer la mémoire d'un prédécesseur qu'elle révère & qu'elle imite.

Le monarque y est représenté montant sur un rocher escarpé & sur le point d'en atteindre le sommet. Il est couronné de lauriers, vêtu à la manière asiatique, assis sur une peau d'ours. Il tend une main comme pour bénir son peuple; il tient la bride de l'autre : le dessin est d'un grand maître, l'attitude est pleine d'audace & de feu. S'il y a un défaut dans la figure c'est cette position horizontale de la main droite; aussi le côté gauche est-il le plus frappant; rien de plus gracieux & de plus animé. Le cheval est dressé sur les jambes de derrière. Sa queue qui est longue & flottante touche légèrement un serpent de bronze qui a été heureusement imaginé pour aider à tenir la statue en équilibre. Dans cet ouvrage plein de génie l'artiste a voulu représenter Pierre comme le législateur de son pays, sans faire aucune allusion à ses conquêtes & à ses victoires, préférant sagement de rappeler ses vertus civiles à ses exploits guerriers (1). Le contraste qu'on remarque entre

(1) M. *Falconet* a fort bien répondu aux critiques qu'on a faites de sa statue dans une lettre à M. Diderot. Dans une autre lettre à M. *Wraxall*, " J'ai tâché, dit-il,

l'air

l'air calme & tranquille de Pierre, & l'ardeur avec laquelle son cheval s'efforce d'atteindre le sommet du rocher est véritablement frappant. RUSSIE.

La simplicité de l'inscription répond à la sublimité du dessin, & vaut bien mieux qu'un détail pompeux & hyperbolique de vertus & de grandes actions que la flatterie applique indifféremment à tous les souverains. Elle est gravée en beaux caractères de bronze, d'un côté en latin, & de l'autre en russe.

PETRO PRIMO	PETROMU PERVOYU
CATHARINA SECUNDA	ECATHERENA VTORAIYA
1782.	1782.

Cette statue n'étoit pas encore dressée quand j'étois à Pétersbourg. Elle étoit sous une grande baraque de bois près de la Neva, à peu de distance de son énorme piedestal. Lorsque Falconet eut fait le dessin de sa statue, dont la baze devoit être un rocher énorme, pour marquer d'où le héros législateur étoit parti, & quels obstacles il avoit surmontés, il examina avec soin les environs de Pétersbourg, pour voir si parmi tous les fragmens de granit qui y sont épars, il n'y en auroit point de proportionné à sa statue équestre (1). Après bien des recher-

„ de saisir le véritable esprit du législateur russe, & de lui donner une expression „ qu'il eût avouée lui-même. Je n'ai voulu lui donner ni la toge consulaire, ni mettre „ un bâton de maréchal dans sa main. La peau sur laquelle il est assis est un „ emblême de la nation qu'il a civilisée. Peut-être, ajoute-t-il, le Tzar m'eût „ demandé pourquoi je ne lui avois pas mis un sabre à la main? mais c'est qu'il „ en fit un trop fréquent usage pendant sa vie, & un sculpteur ne doit signaler que „ ce qu'il y a de glorieux dans le caractère de son héros, & jeter un voile sur les „ vices qui l'ont terni. Tout panégyrique plus étendu étoit superflu. L'histoire s'est „ acquitée de ce devoir, & l'impératrice qui a assez de goût & de jugement pour „ en être bien convaincue, a préféré la courte inscription dont on a fait usage à „ toutes celles qu'on eût pu composer. „

(1) Ce piédestal est d'un granit rougeâtre dans lequel on trouve des morceaux de *mica* fort grands & fort brillans, ce qui a donné lieu à l'auteur d'une relation de dire fort ridiculement qu'on y voit un *assemblage de pierres fines & précieuses, de crystaux, d'agates, de grenats, de topazes, de cornalines, d'améthystes, &c.*

RUSSIE.

ches il découvrit un rocher d'une grandeur prodigieuse à moitié enterré au milieu d'un marais. La dépense & la difficulté du transport n'arrêtèrent point Catherine. Par ses ordres le marais fut bientôt mis à sec : un chemin fut tracé au travers des bois & des eaux, & le rocher qui fut ensuite un peu diminué transporté à Pétersbourg, quoiqu'il pesât au moins 1,500 tonnes.

Cette entreprise plus que romaine fut achevée en moins de six mois après la découverte du rocher. Il fut transporté au moyen d'un cabestan & de plusieurs grandes boules qu'on plaçoit & ôtoit alternativement dans des rainures fixées de chaque côté du chemin. De cette façon il fut transporté, avec quarante hommes qui se tenoient sur le sommet, à quatre milles de-là, c'est-à-dire, jusques aux bords de la Neva où on l'embarqua sur un vaisseau construit exprès pour le recevoir. Il fut transporté de cette façon quatre autres milles plus loin, à-peu-près jusques au lieu où il est actuellement déposé. Quand cette pierre fut débarquée à Pétersbourg, ceux qui la mesurèrent trouvèrent qu'elle avoit 42 pieds de longueur à sa base, 36 au sommet, 21 pieds de largeur & 17 pieds de hauteur. Les monumens des Romains les plus vantés n'ont pas une pareille masse, quoique les zélés admirateurs de l'antiquité prétendent que ces monumens sont au-dessus de la portée de tous les méchaniciens modernes, & qu'ils suffiroient pour illustrer les règnes des empereurs des moins illustres.

Ce rocher prodigieux est bien loin d'avoir conservé sa première grandeur. Pour en faire un piedestal à la statue & représenter cette pente dont le cheval s'efforce de gagner le haut il a fallu nécessairement le diminuer ; mais je n'ai pu voir sans regret que l'artiste ait voulu renchérir sur la nature, & que pour rendre sa montagne plus escarpée il ait fait tant d'usage du cizeau. Il y avoit à côté un modèle en plâtre, d'après lequel les ouvriers devoient façonner le piedestal, mais il me parut que l'art s'y faisoit trop sentir, & que l'effet auroit été beaucoup plus sublime, si la pierre avoit été laissée autant qu'il étoit possible dans son état naturel, avec ses dimensions étonnantes & sa forme brute & sauvage. Et je suis bien trompé, si ce piedestal, quand il sera

fini ſur ce modèle, aura la largeur ſuffiſante pour former la baze d'une ſtatue coloſſale (1).

Comme j'ai ſéjourné pluſieurs mois en Ruſſie j'ai pu faire diverſes obſervations ſur la température de l'air de ce pays, & les effets du froid qu'on y reſſent.

Pendant notre voyage de Moſcow à Pétersbourg, c'eſt-à-dire, pendant le mois de Septembre nous éprouvâmes un temps très-variable. Les pluies d'automne y étoient très-fréquentes & très-abondantes. (2)

(1) La ſtatue a été placée ſur ſon piédeſtal le 27 Août 1782. La cérémonie de l'inauguration ſe fit avec beaucoup de ſolemnité. A cette occaſion l'impératrice, entre pluſieurs autres actes de clémence, fit grâce à tous les criminels condamnés à mort, à tous les déſerteurs qui retourneroient joindre leurs drapeaux dans un certain temps, & à tous ceux qui avoient été condamnés aux travaux publics, pourvu qu'ils ne fuſſent pas coupables d'aſſaſſinat.

(2) Sur trente jours, il y en eut vingt-quatre de pluvieux, & pendant le mois de Septembre (vieux ſtyle) il tomba à Pétersbourg deux pouces anglois & trois cinquièmes d'eau. Des obſervations très-exactes qu'on y a faites ſur ce ſujet nous apprennent qu'il y pleut ou neige preſque la neuvième partie de l'année. On a obſervé ſur dix années, qu'année commune il y a cent trois jours pluvieux, & ſoixante-douze où il neige, & que ſi on partage l'année en douze parties, une quatrième ſeroit de beaux jours, une troiſième de pluie & une cinquième de neige. La quantité de pluie & de neige priſes enſemble, qui ſont tombées dans le cours d'un an eſt partagée comme il ſuit.

Janvier	0,979	pouces
Février	0,979	
Mars	0,801	
Avril	1,246	
Mai	1,335	
Juin	3,116	
Juillet	2,760	
Août	2,671	
Septembre	3,473	
Octobre	2,493	
Novembre	1,513	
Décembre	0,979	
	22,345	

RUSSIE. Il faisoit très-froid les soirs & les matins, & lors même qu'il n'avoit pas plû, l'herbe & les arbres étoient couverts de blanche gelée. A notre arrivée à Pétersbourg le 29 Septembre (nouveau style) l'hiver n'avoit pas encore commencé. Au mois d'Octobre pendant les vingt premiers jours il plut presque sans cesse, & le mercure du thermomètre de Farenheit étoit rarement au-dessous du point de la glace, mais il flottoit entre 32 & 44. Le 9 on vit pour la première fois tomber de la neige mêlée de pluie. Le jour suivant elle tomba en gros flocons & très-abondamment. Le 24 le mercure baissa tout-à-coup jusqu'à 25. Le jour suivant il remonta au-dessus de la glace, & il y eut un dégel si prompt que toute la neige disparut en peu d'heures. L'été & l'hiver ne sont pas comme dans nos climats séparés par un printemps & une automne de quelque durée. Ils semblent se succéder l'un à l'autre presque immédiatement.

Le 15 Novembre la Neva (1) fut entièrement prise, & peu de

La quantité moyenne de pluie qui tombe à Londres dans un an est de 19,241 pouces. (*Rem. de M. Coxe.*)

Cette observation étant énoncée d'une manière qui pourroit embarrasser plus d'un lecteur, l'éclaircissement suivant ne paroîtra peut-être pas inutile.

La manière dont M. Coxe marque la quantité d'eau tombée chaque mois consiste à faire usage des fractions décimales jusques aux millièmes parties du pouce. Ainsi, 0,979, quantité d'eau tombée en Janvier est de 9 dixièmes, 7 centièmes & 9 millièmes de pouce. Le zéro qui est à la tête sert à marquer qu'il n'y a pas d'entier, & la virgule qui le suit avertit qu'il est à la place des unités. Pareillement 2,760, quantité d'eau tombée en Juillet est de 2 pouces 7 dixièmes 6 centièmes & 0 de millièmes. La somme des quantités d'eau tombées dans les douze mois de l'année est de 22,345, c'est-à-dire, de 22 pouces avec 3 dixièmes, 4 centièmes & 5 millièmes de pouce. En observant que *si l'année étoit divisée en douze parties*, &c. l'auteur suppose que $\frac{2}{1}+\frac{3}{1}+\frac{2}{1}$ fait l'entier, quoiqu'il ne fasse pas $\frac{12}{12}$. Apparemment que les $\frac{11}{12}$ qui manquent sont des temps qui n'ont point de nom. (*R. du Tr.*)

(1) Cette rivière se gèle comme toutes les autres sans aucun phénomène qui lui soit particulier. J'ai noté dans mon journal que le 7 de Novembre elle commença à charrier de petits glaçons, que le soir du même jour on enleva le pont de bateaux qui eût pu être entraîné par les glaces réunies & augmentées, comme elles le furent en effet le 8. Le 9 elles ressembloient déjà à de petites isles flottantes, & la rivière en étoit presque couverte. Il n'y avoit que ses bords qui fussent

temps après le golfe de Finlande fut couvert de glaces, ensorte que les traîneaux passoient de Pétersbourg à Cronstadt, la route étant marquée sur la surface par des perches.

J'ai observé que même dans les mois de Décembre & de Janvier le temps étoit extrêmement inconstant, & qu'il passoit subitement du froid le plus vif au dégel. Le mercure s'élevoit souvent dans le thermomètre en moins d'un jour de 20 à 34, & redescendoit aussi rapidement dans le même intervalle. Quoique j'aie observé le thermomètre chaque jour, je n'essayai pas de donner l'ordre & la suite nécessaire à mes observations, ce dont j'ai beaucoup de regret aujourd'hui. Ce que j'ai recueilli suffit cependant pour confirmer la vérité de ce que j'ai dit sur l'inconstance du climat de Pétersbourg, & pour détruire ce qu'avancent plusieurs relations de voyageurs, que lorsqu'un froid rigoureux a commencé, il continue uniformément & sans presque aucune variation pendant tout l'hiver.

Quand le froid n'étoit pas extrême, c'est-à-dire, quand le mercure du thermomètre de Farenheit n'étoit pas au-dessous de dix degrés, je me promenois enveloppé d'un grand manteau ordinaire. Quand le froid étoit plus vif j'adoptois l'habillement russe, & faisois mes courses dans la ville en pelisse, c'est-à-dire, en grand manteau fourré, en bottes ou souliers fourrés, bonnet de velours noir, ou bonnet fourré qui préservoit mes oreilles, la partie la plus sensible au froid, selon mon sentiment. Durant trois jours, savoir du 9 au 11 de Janvier le froid fut aussi vif qu'on l'ait jamais éprouvé à Pétersbourg, (1) le mercure

---

gelés à quelques pieds de distance de la terre. Tous les canaux étoient couverts de glace, & le peuple s'y promenoit en patins. Le 12 & le 13, la Neva étoit gelée dans la place seulement où étoit le pont, les glaçons s'y étant accumulés. Au-dessous le courant étoit très-libre & les bateaux y passoient sans obstacle. Le 13, on rétablit le pont de bateaux à cause qu'il n'y avoit plus de dangers qu'il fût entraîné par des glaçons flottans. Il resta-là tout l'hiver, chose qu'on n'a jamais vue depuis la fondation de Pétersbourg. Le 15, la Neva fut entièrement gelée au-dessus & au-dessous du pont, & j'ai vu bien des personnes qui la traversoient. On peut juger de la rigueur du froid par ce seul fait. Un courant aussi rapide fut gelé dans l'espace d'un jour.

(1) L'hiver durant lequel le professeur Braun réussi à geler du mercure fut si rigoureux que le thermomètre de Farenheit marqua 65 au-dessous de la congélation.

RUSSIE.

ayant descendu à 63 degrés au-dessous du point de congélation. Ce froid ne m'obligea pas cependant à rester enfermé ; je sortis, comme à l'ordinaire, sans autre précaution que de m'envelopper de ma pelisse, de mes bottes & de mon bonnet, & le soleil étant fort brillant je ne trouvai pas ce temps désagréable. Le 12 au matin en traversant la ville je vis plusieurs personnes qui avoient senti les effets du froid d'une manière dangereuse. Elles avoient de grandes escares sur les joues, comme si on y avoit passé un fer chaud. J'étois avec un anglois qui au lieu du bonnet fourré avoit jugé à propos de porter son chapeau ordinaire. Il eut tout-à-coup les oreilles gelées. Il ne sentoit point de douleur, & ne s'en seroit pas apperçu si un Russe que nous rencontrâmes ne l'en eût averti. Les membres gelés deviennent absolument blancs, ce symptôme bien connu est d'abord remarqué par les Russes. Celui-ci aida l'anglois à se frotter les oreilles avec de la neige au moyen de quoi il fut d'abord guéri. Cette friction & celle avec de la flanelle sont le remède ordinaire, mais si l'on a l'imprudence d'approcher du feu ou de plonger dans l'eau chaude la partie affectée elle se mortifie & se détruit sur-le-champ.

Les gens du peuple continuoient à travailler comme à l'ordinaire. Les cochers menoient leurs traîneaux dans les rues sans paroître affectés du froid. Leurs barbes étoient toutes en glaçons & les chevaux en étoient couverts. Le peuple ne paroissoit pas avoir rien ajouté à son habillement d'hiver ordinaire, qui est à la vérité très-bien imaginé pour en soutenir toute la rigueur. Ils mettent tout leur soin à bien garantir les extrêmités ; ils couvrent de fourrures leurs jambes, leurs mains & leurs têtes. Leur habit de dessus est de peau de mouton dont la laine est tournée en dedans, & ils le serrent autour de leur corps avec une ceinture, mais ils ont le col nud & la poitrine couverte seulement d'une mauvaise chemise. Il est vrai que ces parties sont garanties par leurs barbes qui par cette raison sont très-utiles dans ce pays. Je fus très-surpris de voir que pendant un froid si extrême des femmes lavoient du linge dans la Neva ou dans les canaux. Elles ouvrent la glace à coups de hache, trempent leur linge dans ces trous avec leurs mains nues ; & pendant qu'elles le battent, la glace se forme de nouveau, ensorte qu'elles sont continuellement obligées de la rompre. Il n'y en

« qui lavent deux heures de suite sans cesser dans un temps où le thermomètre marque 60 au-dessous de la glace, ce qui prouve bien que nos corps peuvent se faire à tout.

Il arrive quelquefois que les cochers & les domestiques en attendant leurs maîtres meurent gelés. Pour prévenir autant qu'on le peut ces tristes accidens, on allume de grands feux avec des arbres entiers dans la cour du palais & dans les principales places. Les flammes de ces arbres entassés s'élèvent au-dessus des toîts des maisons & répandent au loin une grande clarté. C'étoit pour moi un spectacle très-amusant que de considérer ce groupe pittoresque de Russes, avec leurs habits asiatiques & leurs longues barbes, assemblés autour de ces feux. Les sentinelles ne pouvant porter la barbe, qui est très-utile pour garantir les glandes de la gorge, enveloppent ordinairement leurs cols d'un mouchoir & couvrent leurs oreilles d'un morceau de flanelle.

Rien de plus animé & de plus varié que le spectacle de la Neva pendant l'hiver. Aussi ne se passoit-il guères de jour que je ne me promenasse sur cette rivière à pied ou en traîneau. Les voitures, les traîneaux, un nombre infini de gens à pied la traversent sans cesse, & forment ainsi une succession d'objets toujours en action. Divers groupes de gens du peuple, ou dispersés ou réunis, s'occupent ou s'amusent chacun à sa manière. Ici ce sont de longs espaces environnés de barrières en faveur de ceux qui vont en patins, plus loin c'est un autre enclos dans lequel on exerce des chevaux comme dans un manége. Dans un autre endroit la foule est attirée par le spectacle d'une course de traîneaux. La carrière est de forme ovale d'environ un mille de longueur & assez large pour que le traîneau puisse tourner. On ne peut pas l'appeler proprement une course, car il n'y a ordinairement qu'un traîneau attelé de deux chevaux, & tout l'art de celui qui mène consiste à faire trotter un des chevaux aussi vite qu'il peut pendant qu'il fait galopper l'autre.

Les montagnes qu'on fait avec de la glace sont encore un autre amusement continuel pour la populace. On élève sur la rivière un échaffaud qui peut avoir trente pieds de haut, avec une platte-forme au sommet, sur laquelle on monte avec une échelle. De ce sommet jusques au bas s'étend une espèce de pont de planches, large d'environ

RUSSIE.

quatre verges & incliné de manière que la pente n'eſt pas fort rude. On porte ſur ces planches des glaçons quarrés d'environ 4 pouces d'épaiſſeur, on les ſerre près les uns des autres pour qu'il n'y ait point de vuides, & on jette deſſus de l'eau qui ſe gelant ſur-le-champ n'en fait plus qu'une ſeule maſſe, & on a ainſi un plan incliné couvert de glace dans toute ſon étendue. De l'endroit où il touche la terre on trace un chemin de la longeur de deux cent verges ſur quatre de largeur, on en ôte la neige, on le borde de pins & de ſapins auſſi bien que la montagne. Alors ceux qui ont un traîneau montent au ſommet, ſe placent ſur le traîneau, & de-là ils ſe laiſſent aller ſur le plan incliné avec une telle rapidité que le traîneau continue à avancer encore de plus de cent verges dans le chemin tracé ſur la glace qui couvre la rivière. Au bout de la carrière il y a ordinairement une autre montagne de glace toute ſemblable, enſorte que celui qui eſt deſcendu de l'une monte ſur l'autre quand ſa courſe eſt finie, & cela ſe répète auſſi ſouvent qu'on y prend plaiſir. J'ai paſſé ſouvent plus d'une heure au pied de ces montagnes de glace à regarder les traîneaux qui ſe ſuivoient avec une rapidité inconcevable, mais je n'ai jamais eu le courage d'en faire l'eſſai. Il faut ſavoir gouverner ces traîneaux, & tenir un certain équilibre quand on ſe précipite le long du plan incliné. Si par crainte ou par inadvertance on fait quelque faux mouvement, on peut aiſément être renverſé & ſe caſſer les jambes ou même le col. Cette conſidération me détermina à me contenter de partager le plaiſir des autres. Les jeunes garçons s'amuſent auſſi à gliſſer du haut de la montagne en bas, ordinairement ſur un ſeul patin, parce qu'ils trouvent plus aiſé d'obſerver l'équilibre avec une ſeule jambe qu'avec deux. Ces montagnes forment un point de vue tout-à-fait agréable ſur la rivière, à cauſe des arbres dont elles ſont ornées, & des objets animés qui y ſont dans un mouvement continuel.

Le marché qui ſe tient ſur la Neva mérite bien auſſi qu'on en faſſe mention. Lorſque le long jeûne qui dure juſqu'au 24e. Décembre (vieux ſtyle) eſt fini, les Ruſſes font leurs proviſions pour le reſte de l'hiver, & l'on tient pour cet effet un marché annuel qui dure trois jours, ſur la rivière près de la forteresse. Des deux côtés d'une rue qui a un mille de longueur on expoſe en vente une quantité immenſe de proviſions ſuffiſante

ſuffiſante pour nourrir tous les habitans de la capitale pendant trois mois. On y apporte pluſieurs milliers de bœufs, de brebis, de porcs, de cochons de lait, d'oies, d'oiſeaux, tous morts & gelés. Les grands animaux ſont rangés en cercles, les jambes de derrière fixées dans la neige, celles de devant & la tête tournées les unes contre les autres. Comme ils s'élèvent plus haut ils ſont placés dans le dernier rang. Dans celui qui ſuit ce ſont les animaux un peu moins grands, & de-là chaque rang eſt formé proportionnellement d'animaux plus petits. Les intervalles ſont remplis de volaille & de gibier, arrangé en forme de feſtons, & par des tas de poiſſon, d'œufs & de beurre.

Je m'apperçus bientôt qu'aucune loi ne gènoit en Ruſſie la vente du gibier. Cet article y étoit en profuſion, ſurtout les perdrix, les faiſans, les oiſeaux de marais, les bécaſſes. J'y vis auſſi la preuve de ce que l'on a ſouvent avancé que les oiſeaux & la plupart des autres animaux blanchiſſent en hiver dans les pays du nord. Pluſieurs animaux de couleur noire étoient devenus blancs; quelques autres qui avoient été pris avant que leur métamorphoſe fût complette étoient bigarrés de plumes blanches & noires.

Ces proviſions ſi abondantes venoient en partie de provinces très-éloignées. Le meilleur veau étoit venu par terre d'Archangel qui eſt à 830 milles de Pétersbourg. Cependant le prix en eſt extrêmement bas. On ne vendoit qu'un denier la livre du bœuf, c'eſt-à-dire, 14 onces & demie. Celle du porc 5 liards d'Angleterre. Celle du mouton 1 ½ den. Une oie 10 d. Un cochon de lait 8 den. & tout le reſte à proportion. Pour pouvoir faire uſage de ces viandes il faut les faire dégeler dans l'eau froide.



CHAPITRE IV.

Présentation à l'impératrice — Cours — Bals & mascarades — Divertissemens publics — Ordres de chevalerie — Du palais appelé l'Hermitage *— Comment l'impératrice distribue son temps — Noblesse russe — Son hospitalité — Sa politesse — Ses assemblées — Négocians Anglais.*

RUSSIE.

Le premier d'Octobre, au matin, entre onze heures & midi nous accompagnâmes le ministre de notre cour, le chevalier Harris, au palais, très-impatiens de voir l'impératrice. Heureusement c'étoit le jour de naissance du grand-duc, & la cour devoit être à cause de cela des plus brillantes. A l'entrée de l'appartement où la cour s'assemble étoient deux gardes à pied en faction, leur uniforme est un habit vert avec parement & collet rouge, veste & culottes blanches. Ils portent un casque d'argent attaché sous le menton avec des agraffes de même métal, & surmonté d'un grand plumet rouge, jaune, noir ou blanc. Dans l'intérieur de l'appartement & à la porte de ceux de sa majesté il y avoit deux autres sentinelles de la garde noble. Leur uniforme est peut-être le plus magnifique qu'il y ait en Europe. Ils portent des casques comme ceux des anciens, avec un beau plumet noir, & tout leur habillement est de la même somptuosité. Des tresses & de larges plaques d'argent massif sont brodées sur leurs uniformes, ensorte qu'ils ont l'air d'une riche cotte de maille. Leurs bottes sont ornées du même métal avec une pareille profusion.

Nous trouvâmes dans l'appartement une assemblée nombreuse composée de ministres étrangers, de seigneurs & de gentilshommes russes, & d'officiers de divers corps, qui attendoient que l'impératrice parût. Elle étoit dans ce moment à l'office, à la chapelle du palais où nous nous rendîmes aussi. J'y apperçus à travers ceux qui étoient plus avancés que moi, l'impératrice qui étoit debout derrière une balustrade; c'étoit

la feule marque qui diftinguât la place qu'elle occupoit. Tout près d'elle étoient le grand-duc & la grande-ducheffe; l'impératrice s'inclinoit fouvent, & faifoit de fréquens fignes de croix, fuivant l'ufage de l'églife grecque, & donnoit de grandes marques de dévotion. Avant que le fervice fût fini nous retournâmes dans l'appartement, & nous nous poftâmes près de la porte afin d'être préfentés lorfqu'elle entreroit. Enfin un peu avant midi, les principaux officiers de la maifon de fa majefté, les maîtreffes de la garderobe, les demoifelles d'honneur, & les autres dames de la chambre s'avançant deux à deux, & formant une longue proceffion, nous annoncèrent que la fouveraine approchoit. Sa majefté s'avança d'un pas lent & avec dignité & folemnité, tenant la tête fort élevée, & faluant perpétuellement à droite & à gauche ceux qui étoient fur fon paffage. Elle s'arrêta un moment à l'entrée de la falle, & parla avec beaucoup d'affabilité aux miniftres étrangers qui lui baisèrent la main. Enfuite ayant fait quelques pas, le comte d'*Ofterman* vice-chancelier nous préfenta l'un après l'autre, & nous eûmes auffi l'honneur de baifer la main. L'impératrice étoit felon fa coutume habillée à la manière ruffe; elle avoit une robe avec une queue fort courte, une efpèce de vefte dont les manches étoient fermées autour du poignet comme une polonoife. Cette vefte étoit de brocart d'or, la robe de foie d'un verd clair. Ses cheveux defcendoient affez bas & étoient légèrement poudrés. Elle portoit un bonnet couvert de diamans & avoit beaucoup de rouge. Elle a quelque chofe de majeftueux dans fa perfonne, quoiqu'elle foit plutôt au-deffous qu'au-deffus de la taille moyenne. Elle a dans les traits du vifage, furtout quand elle parle, beaucoup de dignité & de douceur. Elle fit lentement tout le tour de la falle & rentra feule dans fon appartement. Le grand-duc & la grande-ducheffe la fuivirent jufques à la porte de la falle, & allèrent enfuite recevoir la cour dans leur appartement. Nous ne pûmes les y fuivre parce que nous ne leur avions pas été encore préfentés, fuivant l'étiquette ruffe, dans une audience particulière. La grande-ducheffe s'appuyoit fur le bras de fon alteffe impériale, & tous les deux faluoient ceux qui fe trouvoient fur leur paffage.

Le même jour à fix heures du foir nous allâmes au bal qu'on donnoit à la cour. Les appartemens de l'impératrice & ceux où elle tient

RUSSIE.

la cour ſont au troiſième étage, & ils forment une longue ſuite de pièces vaſtes & magnifiques. On s'aſſembla d'abord dans l'antichambre, & quand le grand-duc & la grande-ducheſſe parurent, tout le monde paſſa dans la ſalle du bal. Le grand-duc l'ouvrit par un menuet qu'il danſa avec la grande-ducheſſe. Après quoi ce prince prit une dame, & la princeſſe un gentilhomme avec leſquels ils dansèrent un ſecond menuet en même-temps. Ils firent enſuite le même honneur à diverſes perſonnes de la principale nobleſſe, pendant qu'on danſoit ailleurs d'autres menuets. Aux menuets ſuccédèrent les polonoiſes, & à celles-ci les contredanſes anglaiſes. Dans ce moment l'impératrice entra dans la ſalle. Elle étoit plus richement vêtue que le matin, & portoit ſur ſa tête une petite couronne de diamans.

Auſſitôt qu'elle parut le bal fut ſuſpendu, le grand-duc & la grande-ducheſſe & les perſonnes les plus diſtinguées s'empreſſant de lui aller faire leur cour. Après avoir parlé un moment à quelques perſonnes du premier rang, elle monta ſur une eſpèce de ſiége élevé, & ayant regardé danſer pendant quelques momens elle ſe retira dans ſes appartemens. Nous nous mîmes à ſa ſuite avec une partie de la cour, & nous formâmes un cercle autour de la table où elle s'aſſit pour jouer. Ceux qui firent ſa partie étoient la ducheſſe de Courlande, la comteſſe Bruce, le chevalier Harris, le prince Potemkin, le maréchal Razoumoski, le comte Panin, le prince Repnin, le comte Ivan Tchernichef. On joua au macao, & on pouvoit perdre au prix où étoit le jeu deux ou trois cent livres ſterlings.

Dans la ſoirée le grand-due & la grande-ducheſſe ſe préſentèrent à l'impératrice & ſe tinrent près d'elle environ un quart d'heure. Elle entra ſouvent avec eux en converſation. Elle paroiſſoit fort peu occupée de ſon jeu, & parloit familièrement, & ſouvent avec beaucoup de vivacité, à tous ceux qui étoient auprès d'elle. A dix heures elle rentra dans ſon appartement & le bal finit.

Le 6 nous eûmes l'honneur d'être préſentés en particulier au grand-duc & a la grande-ducheſſe, qui nous entretinrent avec toute la bonté & l'affabilité poſſibles. Suivant l'uſage de cette cour nous baisâmes la main de la grande-ducheſſe.

Il y a appartement à la cour tous les dimanches matin à midi, & les

ambassadeurs s'y rendent ordinairement les jours de fète, ainsi que tous les étrangers qui ont été une fois présentés. Chaque jour de cour les étrangers baisent la main de l'impératrice dans la salle d'audience ; les russes font cette cérémonie dans un autre appartement, avec une génuflexion qu'on n'exige pas des étrangers. Les femmes ne paroissent point dans ces occasions, excepté celles qui sont de la maison de l'impératrice. RUSSIE.

On va faire aussi sa cour au grand-duc & à grande-duchesse dans leurs appartemens tous les jours de cour. Dans certaines occasions, comme les jours de naissance de cette princesse & de l'impératrice, on est admis à l'honneur de baiser la main de la première, mais non les jours de cour ordinaires.

Les soirs des jours de cour, il y a un bal au palais qui commence entre six & sept heures. Alors les dames étrangères baisent la main de l'impératrice qui les baise à son tour sur la joue. Sa majesté, si elle n'est pas indisposée, paroit vers les sept heures, & si l'assemblée n'est pas très-nombreuse elle fait sa partie de macao dans la salle du bal. Le grand-duc & la grande-duchesse après avoir dansé, jouent au whist. Ensuite ils se lèvent, s'approchent de l'impératrice, lui rendent leurs respects, & retournent à leur jeu. S'il y a foule au bal, l'impératrice joue dans une salle voisine qui est ouverte à tous ceux qui ont été présentés.

La richesse & la splendeur de la cour de Russie surpassent tout ce qu'on pourroit en dire. On y retrouve diverses choses qui tiennent de la magnificence asiatique, réunie aux recherches ingénieuses du luxe européen. Un cortége immense de courtisans précède toujours & suit l'impératrice, leurs habits riches & brillans, ornés avec profusion de pierreries, produisent un effet dont la pompe des autres cours ne peut donner qu'une foible idée. L'habit de cour des hommes est l'habit français ; celui des femmes est une robe & une juppe à panier. La robe à de longues manches pendantes, une queue courte, & elle est d'une couleur différente de la juppe. Les dames portoient des coëffes fort hautes, suivant la mode qui régnoit à Paris & à Londres pendant l'hiver de 1777. Elles n'épargnoient pas le rouge. Mais entre tous les objets de luxe qu'étale la noblesse russe, aucun n'est plus propre à frapper les

RUSSIE.

étrangers que la quantité de diamans & de pierres précieuses qui brille dans toutes les partie de leurs habillement. Dans les autres pays de l'Europe les diamans semblent presque entièrement réservés pour l'usage des femmes : ici les hommes & les femmes paroissent s'être défiés à qui en portera le plus. Plusieurs seigneurs en étoient presque couverts ; leurs boutons, leurs boucles, la garde de leurs épées, leurs épaulettes en étoient formées. Souvent leurs chapeaux étoient brodés, si je puis ainsi parler, de plusieurs tours de pierres précieuses, & une étoile de diamans sur un habit étoit à peine remarquée. Cette passion pour les pierreries à passé jusques chez le peuple ; car il y a des familles dans cette classe qui en ont beaucoup. La femme d'un bourgeois russe très-peu riche, veut se montrer avec une coëffure ou avec une ceinture de perles ou de pierres précieuses, de la valeur de deux ou trois cent livres sterlings.

Dans les jours de grande cérémonie l'impératrice porte ordinairement une couronne de diamans d'un prix immense ; elle fait usage des cordons de l'ordre de St. André, & de celui du mérite, passés sur la même épaule, des colliers de ces ordres, & des deux étoiles brodées ensemble sur sa veste.

L'impératrice dîne en public à certains jours de fête. Il y en eut deux pendant notre séjour à Pétersbourg. Le 2 Décembre qui étoit la fête du régiment des gardes Somohilof, sa majesté qui est colonel de ce corps donna un grand repas aux officiers, suivant l'usage. Nous nous rendîmes à la cour à midi pour voir cette cérémonie dont nous étions curieux ; sa majesté étoit en habit de cheval, imitant l'uniforme du régiment qui est verd bordé d'or. Aussitôt que les officiers lui eurent baisé la main, un des gentilshommes de service lui apporta une soucoupe avec des verres pleins, & elle en présenta un à chaque officier qui le but après avoir fait une profonde révérence. Cela fait, sa majesté passa dans une salle voisine où l'on avoit servi un somptueux dîner. Elle s'assit au milieu de la table, & les officiers se placèrent des deux cotés selon leur rang. Elle servit elle-même la soupe, & eut les plus grandes attentions pour ses hôtes pendant tout le repas qui dura environ une heure, après quoi elle se retira.

Nous assistâmes aussi à un autre repas qu'elle donna aux chevaliers

de l'ordre de St. André. Elle avoit ce jour-là une robe de velours vert, bordée & doublée d'hermine, & le collier de l'ordre en diamans. L'habit des chevaliers étoit somptueux, mais extrêmement bisarre & de mauvais goût. C'étoit une robe de velours vert, doublée de brocart d'argent, une veste & des culottes d'étoffe d'or, des bas de soie rouges, un chapeau *à la Henri IV*, orné d'un plumet, & de diamans. L'ordre de St. André étant le premier de Russie, il est réservé à un petit nombre de personnes du premier rang ou d'une grande importance. Il n'y avoit que douze chevaliers à table avec l'impératrice, le prince Potemkin, le prince Orlof, le maréchal Galitzin, les comtes Alexis Orlof, Panin, Rasoumoski, Ivan Tschernichef, Voronzof, Alexandre & Leon Nariskin, Munich, & M. de Betskoi. L'impératrice présenta à chacun des verres de vin avant dîner, comme dans l'autre fête. Elle étoit assise à table sur un fauteuil orné des armes de Russie, & elle en fit les honneurs avec sa dignité & sa bonté accoutumées. Les ministres étrangers, & une nombreuse & brillante assemblée de personnes de la cour restèrent debout autour de la table, & l'impératrice adressa la parole à plusieurs d'entr'eux. RUSSIE.

L'ordre de St. André ou le cordon bleu de Russie en est le plus ancien. C'est Pierre I qui l'institua en 1698, dabord après être revenu de son premier voyage.

Celui de St. Alexandre Neuski ou le cordon rouge a le même prince pour fondateur, mais il fut conféré pour la première fois en 1725 par Cahetrine I.

L'ordre de sainte Anne de Holstein fut institué en 1735 par Charles-Frédéric duc de Holstein, en mémoire de sa femme Anne, fille de Pierre-le-grand; son fils Pierre III l'introduisit en Russie. Le grand-duc en dispose dans sa qualité de duc de Holstein. Le cordon est rouge bordé de jaune.

L'ordre militaire de St. George ou du mérite précède celui de sainte Anne. Il a été créé par l'impératrice en 1769 en faveur des officiers de terre & de mer, & ne se donne jamais qu'en temps de guerre. Le cordon est rayé noir & orange. L'ordre comprend quatre classes; les chevaliers de la première sont les grand-croix, ils portent le ruban sur

RUSSIE.

l'épaule droite & l'étoile au côté gauche. Ils ont une pension de 700 roubles ou 140 livres sterlings par an.

Les chevaliers de la seconde classe portent l'étoile sur le côté gauche, le ruban & la croix qui y est attachée autour du col. Ils ont 400 roubles par an. Les chevaliers de la troisieme classe portent une petite croix pendue autour du col. Ils ont deux cent roubles de pension.

Les chevaliers de la quatrieme classe portent une petite croix attachée à la boutonniere, comme les chevaliers de St. Louis en France. Ils ont chacun cent roubles ou vingt livres sterlings de pension.

Il y a un fond de 40,000 roubles par an assigné par l'impératrice au payement de ces pensions & des autres dépenses de l'ordre. Le nombre des chevaliers n'est pas limité. En 1778 il n'y avoit dans la première classe qui est reservée pour des généraux que quatre chevaliers, savoir, le maréchal Romanzoff à cause de ses victoires sur les Turcs, le comte Alexis Orlof pour avoir brûlé la flotte turque, le comte Panin qui avoit pris Bender, & le prince Dolgorucki qui a conquis la Crimée.

Dans la seconde classe il n'y avoit que huit chevaliers, quarante-huit dans la troisième, & deux cent trente-sept dans la quatrième. Il faut avoir fait quelque action brillante pour entrer dans l'ordre, ou avoir du moins servi avec distinction comme officier vingt-cinq ans sur terre, & dix-huit sur mer.

Enfin il y a l'ordre de Ste. Catherine qui est affecté aux femmes seules. Pierre l'institua en 1714 à l'honneur de Catherine sa femme. La devise est *amour & fidélité*. Il avoit voulu illustrer les vertus que cette princesse avoit fait briller dans la fameuse affaire du Pruth. Cet ordre est extrêmement honorable. Outre l'impératrice, la grande-duchesse, & un petit nombre de princesses étrangères, il n'y a que cinq dames russes qui le portent.

Dans l'ordre de St. André, outre les princes souverains & les étrangers, il y avoit en 1778 vingt-six seigneurs russes. Dans celui de St. Alexandre cent neuf. Dans celui de Ste. Anne deux cent huit. Il faut ajouter que l'impératrice a aussi en quelque sorte à sa disposition les ordres polonois de l'aigle blanc & de St. Stanislas.

Depuis que nous avons quitté la Russie sa majesté a institué (le 4me. Octobre

Octobre 1782) un nouvel ordre, nommé de St. Volodimir, en faveur des personnes de l'état civil. Il est à-peu-près sur le même pied que celui de St. Georges, à l'égard des appointemens affectés aux différentes classes qui le composent. Il y a dix chevaliers grand-croix, vingt dans la seconde classe, trente dans la troisième, soixante dans la quatrième, outre une cinquième en faveur de ceux qui ont servi trente-cinq ans.

Il y a deux ou trois fois chaque hiver des bals masqués à la cour, auxquels on admet des personnes de tout rang. Dans un de ces bals où nous étions, on avoit distribué environ 8000 billets, & à en juger par la foule que nous y trouvâmes, je suppose qu'il y avoit à peu-près ce nombre de personnes: vingt magnifiques salles étoient ouvertes à cette occasion, & toutes étoient fort bien illuminées. Dans l'une de ces salles qui étoit vaste & de forme oblongue, il y avoit au milieu un espace fermé par une balustrade peu élevée; c'est là où dansoit la noblesse. Un autre sallon très-élégant, de forme ovale appelé le sallon d'Apollon & presque aussi grand que la rotonde de Ranelag, servoit de salle de bal aux bourgeois & aux autres personnes qui n'ont pas été présentées à la cour. Les autres salles dans lesquelles on servoit du thé & des rafraîchissemens étoient remplies de tables de jeu, d'allans & de venans; chacun étoit le maître de porter le masque à son gré ou de l'ôter. La noblesse en général étoit en domino; les Russes d'un rang inférieur portoient les habits à la mode dans leur province avec quelque parure de plus; la vue de tous ces divers habillemens que portent les habitans des diverses provinces de l'empire produisoit une plus grande variété & des figures plus bigarrées que l'imagination la plus capricieuse n'en inventa jamais dans les mascarades des autres pays. Plusieurs femmes de marchands étoient couvertes de belles perles qui étoient quelquefois partagées en deux, afin de produire plus d'effet. Vers les sept heures l'impératrice parut à la tête d'un superbe quadrille composé de huit dames que conduisoient huit seigneurs. Sa Majesté & les autres dames étoient magnifiquement habillées à la grecque; les hommes portoient l'habit militaire romain avec des casques enrichis de diamans; je distinguai dans ce quadrille la duchesse de Courlande, la princesse Repnin, la comtesse Bruce, le prince Potemkin, le maréchal Razoumouski, & le comte Ivan Tchernichef. L'impératrice étoit appuyée sur le bras du

maréchal Razoumouski, & après avoir passé en grande pompe dans ses divers appartemens & fait deux ou trois fois le tour du sallon d'Apollon, elle se mit à jouer dans une chambre voisine; on s'y rendit en foule sans aucune distinction, & ceux qui purent entrer se rangèrent autour de la table à une distance respectueuse. L'impératrice, suivant sa coutume, se retira avant onze heures.

Peu de jours avant notre départ le baron de Nolken, ministre de Suède, donna un bal masqué à l'occasion de la naissance du prince-royal de Suède, que l'impératrice, le grand-duc & la grande-duchesse honorèrent de leur présence. On avoit invité à ce bal 500 personnes de la noblesse & les ambassadeurs & les autres étrangers qui avoient été présentés à la cour. Le bal commença à sept heures; le grand-duc & la grande-duchesse y parurent dabord avec une suite peu nombreuse, & bientôt après Sa Majesté arriva à la tête d'un quadrille composé à-peu-près comme celui dont je viens de parler. La baronne Nolken conduisit Sa Majesté & sa compagnie au travers de la salle du bal à un autre salle où l'on avoit préparé un dais fort riche sous lequel Sa Majesté s'assit pour jouer au macao; à neuf heures on apporta une petite table sans beaucoup de cérémonie dans le sallon où Sa Majesté jouoit; mais comme elle ne soupe jamais, elle se contenta de prendre un peu de pain & un verre de vin: pendant ce temps-là on servit un souper magnifique dans une grande salle pour le grand-duc & le reste de la compagnie. Leurs Alt. Imp. étoient assises à une table dans le centre avec une trentaine de personnes; les autres étoient distribués à différentes tables dressées sur les côtés de la salle. La gaieté & l'affabilité du grand-duc & de la duchesse, les attentions & la politesse du baron & de la baronne Nolken répandirent dans toute l'assemblée un air de plaisir & de satisfaction qui rendit cette fête aussi agréable qu'elle étoit brillante.

L'Hermitage est un édifice séparé du palais avec lequel il communique par une galerie couverte. On l'appelle ainsi parce que c'est là que l'impératrice se retire quelquefois, car d'ailleurs il n'a d'un hermitage que le nom; les appartemens au contraire sont très-spacieux & décorés avec une magnificence vraiment royale. C'est dans cette retraite favorite que l'impératrice passe ordinairement une heure ou deux tous

les jours, & le jeudi au soir elle y donne un bal particulier & un souper aux principales personnes qui forment sa cour. Les ministres étrangers & les autres y sont rarement invités ; toute cérémonie, dit-on, est bannie de ces parties autant qu'il est possible, sans manquer au respect que l'on rend même involontairement à une grande souveraine. On en exclud tous les domestiques, & l'on sert le souper & les autres rafraîchissemens sur de petites tables qui s'élevent au travers du plancher par une trappe. On trouve dans les divers appartemens des directions ou des réglemens sur la manière dont on doit se conduire dans cette société choisie. Je me suis fait expliquer ceux qui étoient écrits en langue russe. Le but général en est d'encourager à bannir toute étiquette, & a bien graver dans les esprits que chacun doit se regarder comme libre. Un de ces réglemens étoit écrit en français, je l'ai retenu & le voici. « Asseyez-vous où vous voulez, & quand il vous plaira, sans qu'on le » répète mille fois ». RUSSIE.

Cet hermitage contient une nombreuse collection de tableaux, la plupart achetés par sa majesté, les plus beaux sont ceux du cabinet de Crosat qui passa par héritage au baron de Thiers, des héritiers duquel l'impératrice l'a acheté. La collection de Houghton, dont tous les amateurs des arts en Angleterre doivent déplorer la perte, enrichira considérablement celle de l'impératrice.

Un jardin d'hiver & d'été renfermé dans l'enceinte de ce bâtiment sont des objets de curiosité qu'on ne voit peut-être dans aucun autre palais de l'Europe. Le jardin d'été, qui est dans le véritable goût asiatique, occupe tout le faîte de l'édifice ; mais comme dans cette saison de l'année il étoit enséveli sous la neige, nous ne pûmes pas le voir. Le jardin d'hiver est entièrement couvert & environné de vitrages ; c'est une haute & spacieuse serre-chaude où il y a des allées sablées, ornée de parterres, de fleurs, d'orangers & d'arbustes, & peuplé de différentes sortes d'oiseaux & de différens climats qui volent en liberté d'arbre en arbre. Tout cela produisoit un agréable effet, d'autant plus qu'il contrastoit avec la plus triste saison de l'année.

Le lecteur ne sera pas fâché d'apprendre comment l'impératrice distribue l'emploi de son temps ; les informations que j'ai reçues là-dessus ne sauroient qu'intéresser, ayant une si grande princesse pour objet. Sa majesté

RUSSIE.

se lève ordinairement à 6 heures & s'occupe jusques à 8 ou 9 des affaires publiques avec son secretaire. A 10, elle commence ordinairement sa toilette, & pendant ce temps-là les ministres d'Etat & les aides-de-camp qui sont de service, lui rendent leurs respects & reçoivent ses ordres. Quand elle est habillée à onze heures ou environ, elle fait venir ses petits-fils les jeunes princes Alexandre & Constantin; ou va les voir dans leur appartement. Avant dîner elle reçoit la visite du grand-duc & de la duchesse, elle se met à table avant une heure; elle a toujours compagnie à dîner, ordinairement neuf personnes qui sont des généraux & des officiers de service, une dame de chambre, une demoiselle d'honneur, & deux ou trois gentilshommes qu'elle invite. Leurs Alt. Imp. dînent avec elle trois fois la semaine, & ces jours-là il y a dix-huit personnes à table. Le gentilhomme de la chambre qui est de service est toujours assis vis-à-vis de l'impératrice; il sert un plat & le lui présente, elle l'acepte une fois fort poliment & le dispense ensuite de cette attention. Sa majesté est d'une très-grande sobriété, & passe rarement plus d'une heure à table. Elle se retire ensuite dans son appartement, & vers les trois heures environ elle passe dans sa bibliothéque à l'hermitage. A cinq heures elle va au concert ou au spectacle. Il y a à Pétersbourg opéra italien, comédie russe & comédie française; ces spectacles sont entretenus aux dépens de sa majesté, & on entre au théâtre gratis. Quand il n'y a pas de cour elle fait le soir une partie. Elle soupe rarement, & se retire ordinairement à dix heures & demie & est couchée avant onze.

Le grand-duc aime beaucoup les chevaux, & deux ou trois fois la semaine il se donne l'amusement d'une espèce de tournoi, dont mon ami le colonel *Floyd* a fait la description suivante.

« Le comte Orlof ayant obtenu pour moi du grand-duc la permission » de voir le manége de la cour, je m'y suis rendu ce matin. S. A. I. » & onze gentilshommes de sa maison en uniforme de peaux de buffle » galonnés d'or, armés de lances, d'épées & de pistolets étoient » assemblés dès les neuf heures quoiqu'il ne fût pas encore jour. Le » grand-duc les rangea deux à deux, & au son de la trompette. S. A. » & ses chevaliers montèrent à cheval, & entrèrent en ordre dans le » manége environné d'une grille. On avoit suspendu deux anneaux aux

» côtés opposés du mur du manége, à chaque angle étoit une tête de » mort de carton, ou une pomme fixée au bout d'un pieu, & dans » l'intervalle deux têtes qui avoient une fusée dans la bouche. Tout » cela étoit placé sur une espèce de guéridon à-peu-près de la hauteur » d'un homme à cheval & à quelques pas de la muraille. A chaque » extrêmité il y avoit aussi un casque de carton, posé sur un guéridon » à un pied de terre, & à quatre environ de la muraille. Les deux juges » avec milord Herbert & moi, les seuls spectateurs qu'on eût admis, » se tenoient hors de la grille. La trompette ayant donné le signal une » seconde fois, deux cavaliers entrèrent par les deux extrêmités oppo- » sées du manége. Une musique animée se fit entendre pendant que les » deux cavaliers galoppant sur la droite & faisant une volte saluèrent » en même-temps de leurs lances. Ensuite ils continuèrent leur course » autour du manége la lance en arrêt, d'abord contre les anneaux sus- » pendus aux murs, ensuite contre les têtes de morts, après quoi ils » rendirent leurs lances, & ayant pris leurs pistolets, ils firent une » seconde volte autour des autres têtes & tirèrent sur les fusées dans » l'intention d'y mettre le feu. Ensuite poursuivant leur course autour » du manége, ils mirent l'épée à la main & faisant une troisième volte » autour de la pomme, ils tachèrent de la jeter à terre. Enfin, s'étant » arrêtés tout-à-coup, pendant qu'ils galoppoient, ils poussèrent leurs » épées contre les casques, & les ayant ainsi enlévés & balancés dans » l'air ils s'avancèrent vers le juge, le saluèrent, lui rendirent compte » de ce qu'ils avoient fait, & demandèrent le prix. C'étoit quatre » schellings pour chaque succès qu'ils avoient eus, & il falloit en payer » autant pour chaque tentative manquée.

« Tout cela s'exécutoit en galopant continuellement & toujours à » droite, en courant la bague, la tête ou le casque : c'est une cir- » constance honorable pour le cavalier parce qu'elle augmente la difficulté » de courir au grand galop. Le juge ayant accordé les prix ou exigé » les amendes ordonna aux cavaliers de se retirer. La trompette sonna » encore, & deux autres cavaliers ayant paru firent les mêmes » manœuvres.

« Cet exercice fut répété deux fois par chaque paire de cavaliers; » ensuite toute la troupe entra à-la-fois, marcha, chargea, se forma,

RUSSIE. » tira l'épée, la remit, descendit & remonta à cheval au commandement » du grand-duc. On alla ensuite se chauffer, on prit du chocolat, & » après une courte conversation, le grand-duc salua la compagnie & se » retira. »

La noblesse russe ne se distingue pas moins à Pétersbourg qu'à Moscow par son hospitalité. Dès que nous avions été présentés à quelque personne de rang, nous étions regardés comme les amis de la maison. Plusieurs seigneurs tiennent table ouverte, & quand on y a été invité une fois on est censé l'être toujours. On observe seulement de faire demander le matin si le maître de la maison dîne chez lui. S'il y dîne on se présente sans autre cérémonie à l'heure du dîner. Plus nous y allions souvent, & plus nous recevions de caresses, & on nous accueilloit comme si on nous avoit eu une véritable obligation.

La table des seigneurs russes est servie avec goût & profusion. Quoiqu'ils aient adopté les raffinemens de la cuisine française; ils n'affectent pas de mépriser les plats de leurs pays, & ne dédaignent pas non plus les plats de résistance, qui caractèrisent notre cuisine anglaise. Les viandes communes, comme celles qui sont les plus recherchées viennent également de pays très-éloignés. J'ai souvent vu servir au même repas le sterlet du Volga, le veau d'Archangel, le mouton d'Astracan, le bœuf d'Ukraine, le faisan de Hongrie ou de Bohême. Les vins les plus communs sont le Bordeaux, le Bourgogne & le Champagne, je n'ai jamais vu de meilleure bière d'Angleterre & en plus grande abondance qu'ici. C'est l'usage même dans les plus grandes maisons de servir avant le dîner quelques plats de caviar, de harengs secs ou marinés, de jambon ou de langue fumée, du pain, du beurre, du fromage avec différentes sortes de liqueurs, & il y a peu de personnes de l'un & de l'autre sexe qui ne préludent ainsi au festin qui les attend. Cet usage a donné lieu à des voyageurs de dire dans leurs relations que les Russes boivent abondamment de l'eau-de-vie avant dîner. Je ne puis dire quel est l'usage du peuple, mais je n'ai jamais vu dans l'ordre de la noblesse personne s'écarter le moins du monde des règles de la plus grande modération à cet égard. Si l'on considère que les verres où l'on boit des liqueurs sont extrêmement petits, on comprendra que cet usage est bien loin de supposer aucun excès, & que les Russes ne diffèrent des François en ce point

que parce qu'ils boivent avant le dîner le verre de liqueur que ces derniers boivent après.

On dîne ordinairement à trois heures. On ſert ſuivant l'uſage de France, & on fait offrir du vin à tous les convives pendant qu'ils mangent. Dès qu'on a deſſervi on paſſe dans une autre chambre & on ſert le café. Les hommes n'ont pas accoutumé, comme en Angleterre, de reſter à table & de laiſſer les dames ſe retirer ſeules dans leur appartement.

Pluſieurs perſonnes de la nobleſſe reçoivent auſſi compagnie le ſoir avec beaucoup de politeſſe & d'aiſance. On ſe met au jeu vers les ſept heures. On joue au whiſt, au macao, au loup &c. D'autres font la converſation, d'autres danſent. On ſert entr'autres choſes du thé auſſi régulièrement qu'en Angleterre. A dix heures on ſoupe, & on ſe retire ordinairement entre onze heures & minuit. Je n'exagère point en aſſurant que pendant tout notre ſéjour dans cette ville il n'y a pas eu une ſeule ſoirée que nous n'ayons pu paſſer dans quelque aſſemblée de cette eſpèce, & ſi nous y avions été tous les ſoirs nous y aurions toujours été reçus avec la plus grande cordialité. A cet égard il n'y a peut-être pas une capitale en Europe, ſi l'on excepte Vienne, où les étrangers trouvent plus d'agrément qu'à Pétersbourg.

Les maiſons des ſeigneurs & de la nobleſſe ſont meublées avec beaucoup d'élégance. Pluſieurs ſalles qui ſe ſuccèdent & ſont deſtinées à recevoir compagnie ſont d'une grande magnificence: elles ſont diſpoſées & meublées comme celles de Paris & de Londres, & les nouvelles modes ſont auſſitôt adoptées ici que dans ces deux villes.

J'ai parlé ailleurs de la manière dont les payſans & les gens du peuple ont accoutumé de ſaluer. Je dois faire mention ici de celle qui eſt d'uſage chez les perſonnes d'un rang plus élevé. Les hommes s'inclinent profondément, & les dames au lieu de faire une révérence baiſſent la tête. Quelquefois les hommes baiſent la main des femmes pour leur marquer du reſpect, ainſi que cela ſe pratique ailleurs. Quand il y a une grande liaiſon entr'eux, que les deux perſonnes ſont d'égales conditions, ou que la dame veut faire une politeſſe, elle donne un baiſer ſur la joue à l'homme, pendant que celui-ci lui baiſe la main. Souvent quand elle ſe baiſſe pour donner ce baiſer, l'homme la prévient en lui en donnant un lui-même. J'ai vu ſouvent cela ſe pratiquer dans des aſſemblées & même

RUSSIE. à la cour. Si c'eſt un homme d'un rang fort élevé, pendant que la dame ſe met en devoir de lui baiſer la main, l'homme la prévient en lui donnant un baiſer ſur la joue. Les hommes & en particulier les parens ſe ſaluent réciproquement de cette manière, ils ſe baiſent la main l'un à l'autre & après cela ſur les joues.

Lorſqu'ils s'adreſſent la parole, les Ruſſes ne joignent jamais à leurs noms aucun titre d'honneur, & de quelque rang qu'ils ſoient, fuſſent-ils même de la première diſtinction, ils s'appellent les uns les autres par leurs noms de baptême & d'un nom provenant de la famille. Ce dernier nom ſe forme quelquefois par l'addition de la particule *Vitch* au nom de baptême du père, quelquefois par celle d'*Of* ou d'*Ef*. La première manière ne s'emploie que par les perſonnes de condition. L'autre eſt pour celles d'un rang inférieur, ainſi

Ivan Ivanovitch. }
Ivan Ivanof. } veut dire Ivan, fils d'Ivan.

Peter Alexievitch. }
Peter Alexeof. } veut dire Pierre, fils d'Alexis.

Pour les femmes on emploie la particule *Efna* ou *Ofna*, comme *Sophie Alexefna*, Sophie fille d'Alexis, *Marie Ivanofna*, marie fille d'Ivan.

Il y a de grandes familles qui ſont diſtinguées par un ſurnom, comme celles de *Romanof*, *Galitzin*, *Scheremetof* &c.

Les étrangers qui ont appris à connoître par eux-mêmes toute la politeſſe & le goût qui régnent aujourd'hui dans les manières, les ſociétés, & les amuſemens de la nobleſſe ruſſe, ne peuvent qu'être bien ſurpris lorſqu'ils reliſent les réglemens que Pierre-le-grand crut néceſſaires de publier ſur ces objets il n'y a que ſoixante ans. Tout ce qui étoit relatif à la manière de tenir une aſſemblée étoit preſcrit par cette loi ſingulière (1). Elle commence par définir une *aſſemblée*. « Ce mot, y eſt-il » dit, ne peut ſe rendre en ruſſe par un ſeul mot. Il ſignifie un certain » nombre de perſonnes qui ſe réuniſſent pour parler de leurs affaires » ou pour s'amuſer. L'aſſemblée ne doit pas commencer avant quatre » ou cinq heures, ni durer plus long-temps que juſqu'à dix.... On y

(1) On la trouve en entier dans la relation de la Ruſſie par Perry. T. I, p. 186.

» vient

RUSSIE.

» vient à l'heure qu'on veut, il suffit d'y paroître..... Le maître de la » maison n'est pas obligé d'aller au-devant de ses hôtes ni de les recon- » duire; il doit seulement faire ensorte qu'ils soient pourvus de chaises, » de chandelles, de ce qu'il faut pour jouer, qu'ils ayent à boire &c.; » chacun peut s'asseoir, se promener, jouer suivant qu'il lui plaît. Per- » sonne ne doit le gêner, ni s'offenser de ce qu'il fait, sous peine de » vuider le grand aigle (c'est une grande tasse pleine de vin ou d'eau- » de-vie).... Les gentilshommes, personnes de rang, officiers, négo- » cians, constructeurs de vaisseaux, employés dans la chancellerie, » avec leurs femmes & leurs enfans, ont la liberté d'assister aux assem- » blées &c. »

Les marchands anglois goûtent ici toutes les douceurs de la société & font beaucoup de dépense. Outre les assemblées qui se tiennent dans leurs maisons, ils en ont une tout les quinze jours dans une maison qu'ils louent pour cet effet, & dans laquelle ils reçoivent fort obligeamment tous leurs compatriotes qui se trouvent à Pétersbourg & quelquefois aussi des dames russes. On y donne le bal, on y joue & on y soupe; l'assemblée est très-gaie & très-agréable.

Pendant mon séjour à Pétersbourg je dînai deux ou trois fois dans un cercle ou *club*, composé de trois cent associés, la plupart anglois ou allemands. On n'y admet personne qui ait un grade supérieur à celui de major-général, à moins qu'avant d'y parvenir il n'en fût déjà membre. Chacun paye en entrant cinq livres sterlings, & ensuite deux livres par an. Ce cercle occupe une grande maison qui est ouverte jour & nuit; il y a toujours des domestiques prêts à servir. On y trouve des jeux de billard, un café, des salles de jeu, un grand sallon où il y a un souper tous les soirs, & un dîner trois fois la semaine. On paye deux schelings (anglois) par tête sans le vin. Chacun peut mener avec lui un ami, en faisant inscrire son nom dans un journal & en payant pour lui au prix fixé.



CHAPITRE V.

Description de la forteresse de Pétersbourg — Cathédrale de St. Pierre & de St. Paul — Tombeaux de Pierre-le-grand & de la famille impériale — Monnoie — Du bateau appelé le petit grand Sire *qui a donné lieu à l'établissement d'une marine sur la mer Noire.*

RUSSIE.

J'AI déjà parlé de la manière dont fut construite la forteresse qui donna lieu à la fondation de Pétersbourg, dans la description générale de cette ville. Ses murs de brique fortifiés de cinq bastions réguliers, environnent une petite isle d'un demi mille de tour, formée par deux bras de la Neva. Il y a dans cette enceinte des casernes pour une petite garnison, des prisons ordinaires, & un donjon pour les prisonniers d'état.

Au milieu de l'isle est la cathédrale de St. Pierre & St. Paul. L'architecture est d'un goût différent de celui des églises grecques ordinaires. Au lieu de dôme elle a un clocher de cuivre doré, qui est élevé de deux cent quarante pieds au-dessus du sol. Les décorations intérieures sont beaucoup plus simples & plus élégantes que celles des églises de Novogorod & de Moscow. Les peintures sont dans le goût moderne des écoles d'Italie, & non selon la manière sèche des peintres grecs. C'est dans cette église que sont enterrés Pierre-le-grand & ses successeurs, excepté Pierre II qui l'est à Moscow, & l'infortuné Pierre III dont les restes sont dans le couvent de St. Alexandre Neuski.

Ces tombes sont de marbre de la même forme que celles de Moscow & de Novogorod, c'est-à-dire, qu'elles ont la forme d'un cercueil quarré, & toutes à la réserve d'une, portent une inscription en langue russe : quand je les ai vues, elles étoient couvertes d'un brocart d'or, bordé d'une dentelle d'argent & d'hermine. A la vue du sépulcre qui contient le corps de Pierre I, j'éprouvai un sentiment de vénération &

même de crainte, en penſant à ce fondateur de la puiſſance ruſſe. Sa ſévérité ou plutôt ſa férocité n'épargna ni âge ni ſexe, ni les liaiſons même les plus étroites de la parenté. Il en convenoit lui-même avec douleur, quand il diſoit: *je puis réformer mon peuple & ne puis me réformer moi-même.* Un hiſtorien couronné a eu raiſon de dire de lui; « qu'il mourut laiſſant dans le monde plutôt la réputation d'un homme » extraordinaire que d'un grand homme, & couvrant les cruautés d'un » tyran des vertus d'un législateur (1). »

Nous convenons volontiers qu'il a beaucoup contribué à réformer & à civiliſer ſes *ſujets*, qu'il a créé une marine & une armée, qu'il l'a diſciplinée, qu'il a fait faire de grands progrès aux arts, aux ſciences, à l'agriculture, au commerce; enfin qu'il a jeté les fondemens de la grandeur à laquelle la Ruſſie eſt parvenue dans la ſuite; mais au lieu de nous écrier ſur le ton du panégirique,

Erubeſce ars! hic vir maximus tibi nil debuit,
Exulta natura, hoc ſtupendium tuum eſt? (2).

Nous oſons au contraire regretter qu'il n'ait pas pris des leçons d'humanité, que ſon génie impétueux & élevé n'ait pas été perfectionné & adouci par une meilleure culture, & que l'art n'ait pas corrigé ſon naturel ſauvage. Si Pierre n'éclaira pas ſa nation autant qu'il l'eût déſiré, la faute en eſt principalement à ſon caractère impétueux & impatient, à l'idée chimérique qu'il avoit de la poſſibilité d'introduire les arts & les ſciences par la force, & d'exécuter dans un moment ce qui ne pouvoit être que l'ouvrage des années; à ce qu'il bleſſoit les mœurs & les opinions de ſon peuple, & les principes d'une ſaine politique, en exigeant un prompt ſacrifice de préjugés conſacrés par pluſieurs ſiècles; en un mot, ſes fautes furent celles d'un génie ſupérieur qui s'égara parce qu'il manqua de guide; & le plus grand éloge qu'on puiſſe donner à ce caractère extraordinaire, eſt de dire que ſes vertus lui appartinrent en propre, & que ſes vices furent ceux de ſon éducation & de ſon pays.

(1) Hiſtoire de la Maiſon de Brandebourg.
(2) Voyez la vie de Pierre, par Gordon.

RUSSIE.

J'obſervai près du tombeau de Pierre quelques pavillons turcs qui ont été pris dans la bataille de Tchefmé ; on les a déployés à l'occaſion d'une proceſſion ſolemnelle qui ſe fit pour célébrer cette victoire ; & enſuite l'impératrice les plaça de ſa propre main ſur la tombe du fondateur de la marine ruſſe.

Près des cendres de Pierre I, repoſent celles de ſa ſeconde femme Catherine I qui lui ſuccéda. C'eſt cette belle Livonienne que la fortune fit ſortir d'une humble chaumière pour l'élever juſqu'au trône.

Dans une voute de cette égliſe eſt auſſi enterré ſans tombe & ſans inſcription Alexis fils de Pierre I, qui fut la victime des artifices de l'ambitieux Mentchicoff, & du reſſentiment d'un père inhumain, quoique peut-être juſtement offenſé. Le ſouvenir de ſa deſtinée ne peut qu'affecter fortement toutes les ames ſenſibles, & ſurtout un homme né dans un pays libre tel que l'Angleterre, où la volonté d'un ſeul ne fait pas la loi, où l'héritier de la couronne a le même droit à être protégé par la loi que le ſouverain lui même, où le droit de ſucceſſion eſt tellement fixé, que ni le caprice ni la jalouſie du monarque ne peuvent le changer. On peut dire à la vérité en faveur de Pierre, que le ſouverain doit avoir le droit d'exclure du trône un ſucceſſeur qui n'en étoit pas digne, qui menaçoit de détruire tous ſes projets de réforme, & de replonger ſa nation dans la barbarie dont il avoit eu tant de peine à la tirer. Ce ſont là de beaux raiſonnemens dans la théorie ; mais dans le fait c'eſt ſoumettre le deſtin d'un empire au caprice d'une ſeule perſonne, qui peut dans le cours de ſa vie changer auſſi ſouvent d'héritier que d'opinion, ou qui peut même, comme Pierre, mourir ſans nommer ſon ſucceſſeur & laiſſer ſa couronne en proie aux entrepriſes de ceux mêmes qui n'y ont pas le moindre droit. Par ce moyen elle ſera diſputée & enlevée par tous ceux qui ſauront s'aſſurer de l'appui de l'armée. Si ce changement dans l'ordre de la ſucceſſion n'a pas attiré ſur la Ruſſie tous les malheurs qu'on auroit pu en attendre, il faut l'attribuer à ce que, malgré ce pouvoir abſolu que le ſouverain s'eſt attribué de nommer ſon ſucceſſeur, les idées d'un droit héréditaire, & des privilèges de la primogéniture ont ſubſiſté toujours dans les têtes, & ont eu une influence conſidérable ſur la façon de penſer de la nation. Cependant l'excluſion

d'Alexis, le décret qui ſuivit ſa mort (1), les idées incertaines & flottantes ſur le droit de ſucceſſion, que ce fatal décret introduiſit en Ruſſie, ont cauſé depuis de fréquentes révolutions dans le gouvernement de cet empire, & le régiment des gardes qui ſe trouvoit dans la capitale a preſque toujours dès-lors diſpoſé du ſceptre (2). Quoique je ne veuille pas juſtifier la conduite d'Alexis, je ne ſaurois qu'être de l'avis d'un judicieux hiſtorien (3) qui penſe « que c'eſt à cette imprudente loi qu'on doit „ attribuer toutes les révolutions de la Ruſſie, & qu'il eût mieux valu

(1) Ce décret eſt du mois de Février 1722. Il obligeoit tout ſujet & tout étranger établi en Ruſſie à promettre par ſerment de reconnoître comme ſucceſſeur à l'empire la perſonne que S. M. nommeroit, & à reconnoître également dans Sa Majeſté & dans les empereurs qui lui ſuccéderoient, outre le droit de nommer ſon ſucceſſeur, celui de changer l'ordre de la ſucceſſion auſſi ſouvent qu'il le jugeroit à propos, &c.

(2) Après l'avènement de Catherine I au trône, la conduite licencieuſe des gardes ne put plus être réprimée, & c'étoit une ſuite néceſſaire de ce qu'ils diſpoſoient de la couronne. Voici ce qu'on trouve là-deſſus dans le magaſin hiſtorique de Buſching, Tom. XI. d'après la relation d'un envoyé de l'empereur. " Quoique l'impératrice „ paroiſſe abſolue, il eſt certain qu'elle dépend abſolument du caprice des gardes „ Preobraſinski & des ſeigneurs qui l'ont placée ſur le trône. Il n'y en a aucun qu'elle „ osât contredire ou ſoumettre. Tout ce qu'elle a fait dans cette vue a été ſans „ ſuccès, & il a fallu pour les contenter remettre les choſes ſur l'ancien pied, &c. „ La même choſe eut lieu à l'avènement d'Eliſabeth. *Manſtein* raconte que les grenadiers de ce même régiment qu'elle avoit ennoblis & fait officiers, causèrent tous les déſordres imaginables pendant quelque temps.

(3) Voyez l'hiſtoire de Ruſſie par l'Eveſque, Tom. IV. Un auteur ingénieux qui vient de publier un volumineux ouvrage ſur la Ruſſie combat cette judicieuſe réflexion, eſſaie de juſtifier le décret de Pierre, & nie qu'il ait eu aucun mauvais effet & qu'il ait été la cauſe d'aucune révolution. (*Voy. Le Clerc Hiſt. moderne de Ruſſie, p.* 441 —). Mais on doute que ces argumens faſſent beaucoup d'impreſſion ſur les perſonnes qui ont lu avec attention l'hiſtoire de Ruſſie depuis la mort de Pierre-le-grand. Peut-on dire en effet que l'élévation de Catherine I ſur le trône n'a pas été une révolution ? L'abolition du pouvoir deſpotique & l'élection de la princeſſe Anne n'ont-elles pas été une révolution ? Le rétabliſſement du deſpotiſme par cette même impératrice n'a-t-il pas été une révolution ? L'avènement d'Eliſabeth n'a-t-il pas été une révolution ? Le détrônement de Pierre III, & l'élévation de Catherine II ſur le trône, quoique juſtifiée par les circonſtances ſingulières où ſe trouvoit l'empire, n'ont-ils pas été une révolution ? Et toutes n'ont-elles pas été l'effet de l'incertitude de l'ordre de ſucceſſion, & l'ouvrage de quelques régimens des gardes?

RUSSIE.

„ laiſſer régner Alexis, que d'ouvrir cette ſource abondante de troubles „ & de déſolation „. Et je ne craindrai pas d'ajouter que le rétabliſſement du droit héréditaire doit être mis à la tête des excellens réglemens qui diſtinguent le règne de Catherine II.

Dans cette même voûte où eſt enterré le malheureux Alexis ſont auſſi les reſtes de Charlotte-Chriſtine-Sophie de Brunſwick ſon épouſe non moins infortunée. Son ſort eſt plus touchant encore, parce qu'il fut moins mérité. Née en 1694, elle épouſa en 1711 le Tzarovitch qui l'avoit vue à la cour de ſon père. Elle mourut en 1715, en partie de la douleur que lui causèrent les mauvais traitemens de ſon mari, en partie des ſuites d'une fâcheuſe couche lors de la naiſſance de Pierre II.

On voit auſſi la tombe d'Anne de Holſtein dans cette égliſe. C'étoit la fille aînée de Pierre & de Catherine; elle eſt moins connue & méritoit bien plus de l'être que ſa ſœur l'impératrice Eliſabeth, mais ſes vertus n'empruntèrent pas l'éclat d'une couronne. Elle étoit belle, très-inſtruite, douée d'un jugement pénétrant, de candeur, de bonté, d'une vertu ſans tache. Ce ſont les termes d'un auteur qui a eu occaſion de la connoître (1).

Anne épouſa en 1725 Charles-Frédéric duc de Holſtein-Gottorp auquel elle étoit depuis long-temps fiancée. Deux couronnes ſembloient l'attendre, & elle n'obtint ni l'une ni l'autre. Elle devoit avoir celle de Suède par ſon mari fils unique de la ſœur aînée de Charles XII; mais les états de Suède lui préférèrent Ulrique-Eléonore ſœur cadette de ce monarque. A l'égard de celle de Ruſſie il eſt certain que Pierre I ſon père la lui deſtinoit, mais ſa mort précédée par un long délire l'empêcha de mettre la dernière

---

Toutes n'ont-elles pas été accompagnées d'exécutions, de banniſſemens, de confiſcations, de détentions d'un nombre infini de perſonnes de rang, à la réſerve de la dernière, durant laquelle la clémence de l'impératrice a prévalu ſur l'uſage de ſacrifier en pareille occaſion des victimes à la politique & à la vengeance? Ces troubles, ces violentes convulſions qui ont ſi long-temps ébranlé l'empire n'ont-ils pas été appaiſés par l'attente bien fondée de voir un ordre régulier de ſucceſſion héréditaire établi dans la famille impériale actuelle? Et depuis que le décret funeſte de Pierre I eſt ſans influence, depuis qu'il n'y a plus aucune probabilité qu'il arrive de nouvelles révolutions, n'a-t-on pas vu les rapides progrès du commerce & de la population atteſter tous les heureux effets du gouvernement ſtable & tranquille de Catherine II.

(1) Baſſewitz dans le mag. hiſtor. de Buſching, T. IX.

main à l'exécution de son dessein (1). Catherine I sa mère auroit aussi voulu qu'elle lui succédât, mais elle craignit le parti qui demandoit *Pierre Alexievitz* comme étant le petit fils de l'empereur, & elle se borna à lui donner l'entrée dans le conseil de régence qui devoit gouverner pendant la minorité de ce prince. Le destin qui la poursuivoit ne voulut pas qu'elle y assistât plus d'une fois. Elle en fut exclue par le despotisme de ce même *Menzicoff* qui lui devoit en grande partie son élévation. Chassée de Russie par les ordres de ce ministre arrogant, elle se retira à Kiel avec son mari, & y mourut en 1728 dans la 22me. année de son âge, laissant un fils qui a été l'infortuné Pierre III.

Sa cousine l'impératrice Anne, seconde fille d'Ivan Alexievitz, est enterrée dans la même cathédrale. On la peint comme une femme qui avoit de la beauté, qui, quoique timide, savoit soutenir son rang, qui étoit très-affable, bonne & humaine. Elle étoit veuve du duc de Courlande, & demeuroit à Mittau quand elle fut appelée au trône auquel elle ne songeoit pas. Pierre II étoit mort sans enfans, il n'avoit point nommé de successeur, & le droit héréditaire avoit été aboli, comme on l'a vu, par Pierre I. Les huit membres qui composent le conseil privé profitèrent de cette conjoncture qui les rendoit tout puissans. Ils formèrent le projet de limiter le pouvoir énorme de la couronne, de laisser tous les dehors de la royauté

---

(1) Bassewitz, ministre de Holstein, assure positivement *que c'étoit dans les mains de cette princesse que Pierre-le-grand souhaitoit de voir passer son sceptre.* (Busch. hist. mag. page 9.)

Il paroît aussi par l'extrait suivant des dépêches du chevalier Schaube qui sont entre les mains du comte de Hardewicke, que Pierre avoit déjà pris quelques mesures pour assurer sa couronne à sa fille Anne. " Le cardinal Dubois ne paroît guères touché, „ dit-il, de l'injustice qui seroit faite au fils du czarowitz, & il dit que si le *czar régloit* „ *la succession en faveur de sa fille*, il faudroit bien que ceux qui voudroient se lier „ avec lui de son vivant promissent de la maintenir après sa mort, après laquelle tou- „ tefois il arriveroit vraisemblablement de cette disposition comme si elle n'eut jamais „ existé. „ (Lettre du chev. Schaube au lord Carteret de Paris, le 20 Janvier 1722.)

„ Ce que les ministres Moscovites disoient à M. de Campredon, que le czar vouloit se „ procurer une garantie pour *la succession à ses états de la manière qu'il se propose* „ *de l'établir*, paroît fort singulier, *par rapport à l'exclusion de son petit-fils en faveur* „ *de sa fille*, sans marquer en même-temps à quel prince il la destine. „ (Extrait d'une lettre du lord Carteret au cardinal Dubois, Janvier 1721).

RUSSIE.

au monarque, & de se réserver toute l'autorité. Pour s'assurer du consentement de la personne qu'ils éliroient, ils choisirent la princesse Anne par préférence à sa sœur ainée la duchesse de Mecklembourg & aux descendans de Pierre-le-grand, parce que cette princesse avoit le moins de droit apparent à la couronne. Ils lui dictèrent des conditions auxquelles elle souscrivit sans hésiter, persuadée qu'il lui seroit aisé de s'y soustraire ensuite. En effet, elle étoit à peine arrivée à Moscow que les gardes lui fournirent les moyens de détruire tout cet ouvrage. L'acte par lequel elle avoit renoncé au pouvoir absolu fut annullé, le conseil privé supprimé, & l'impératrice revêtue de nouveau d'une autorité aussi illimitée que celle d'aucun de ses prédécesseurs. Elle se livra après cela sans réserve aux conseils de *Biren*, Courlandois de la plus basse naissance, & qui devenu le favori & le ministre absolu de sa maîtresse, gouverna l'empire de la manière la plus arbitraire.

Anne a été généralement accusée de sévérité, & l'on a dit d'elle qu'elle avoit gouverné les Russes le knout à la main. Mais les cruautés qui ont terni son règne doivent être attribuées à la férocité de Biren. Elle étoit naturellement humaine, & souvent elle s'opposoit aux mesures sanguinaires de son favori. Elle employoit même les prières les plus instantes & les larmes pour adoucir cet homme sans pitié, & obtenir grâce pour les malheureuses victimes de son ressentiment. Mais elle n'en fut & n'en sera pas moins coupable de ces cruautés aux yeux de ses contemporains & de la postérité, pour avoir permis qu'elles se commissent en son nom quand elle pouvoit s'y opposer. Anne mourut en 1740 après avoir nommé son neveu Ivan pour son successeur. Elle vouloit par ce choix d'un enfant prolonger le règne de Biren qu'elle avoit déclaré régent pendant sa minorité.

A la vue du tombeau d'Elisabeth je me rappelai le caractère de cette indolente & voluptueuse impératrice qui fit remonter sur le trône en sa personne (en 1741) la postérité de Pierre I. Elle étoit née en 1709, & ses agrémens personnels la firent bientôt admirer. Sa beauté, son rang, les richesses qu'elle possédoit en propre la firent rechercher par plusieurs princes, mais aucun projet de cette espèce n'eut son exécution & elle mourut sans avoir été mariée. Pendant la vie de Pierre I son père il y avoit eu une négociation entamée pour la marier avec Louis XV, & elle se suivit, quoique sans intention sérieuse de la part de la cour de France, jusqu'au mariage du roi avec la fille du roi de Pologne.

L'impératrice

L'impératrice Catherine sa mère l'avoit promise à Charles-Auguste de Holstein-Gottorp, évêque de Lubeck & frère du roi de Suède, mais ce prince mourut avant que ce mariage pût avoir lieu. Sous Pierre II elle fut demandée par le margrave d'Anspach; en 1741 par le fameux tyran de la Perse Tamas-Kouly-Kan. A l'époque de la révolution, la régente Anne voulut l'obliger à épouser le prince Louis de Brunswick pour lequel elle avoit une aversion décidée. Aussitôt qu'elle fut montée sur le trône elle éloigna toute idée de mariage & adopta son neveu Pierre. On sait assez que son dégoût pour cet état ne venoit pas d'insensibilité. « Elle étoit voluptueuse à l'excès, dit le comte de Munich, (1) » née d'un sang voluptueux, & elle disoit souvent à ses confidentes » qu'elle n'étoit contente qu'autant qu'elle étoit amoureuse, mais elle » étoit avec cela fort inconstante & changeoit souvent de favoris ». Par une suite de ce même caractère ardent & extrême elle ne connoissoit point de bornes dans la dévotion. Elle se confessoit scrupuleusement toutes les années de tous ses égaremens, témoignoit la plus grande contrition, & ne négligeoit ni en public, ni en particulier aucune des pratiques les plus minucieuses de la dévotion & des ordonnances de son église.

RUSSIE.

A l'égard de ses autres qualités on a célébré assez généralement son humanité, parce qu'en montant sur le trône elle avoit fait vœu de n'infliger aucune peine capitale pendant son règne. On ajoute qu'elle versoit des larmes quand on lui apportoit la nouvelle de quelque victoire remportée par ses armées. Mais quoiqu'on n'ait exécuté aucun criminel publiquement & formellement sous son règne, les prisons étoient remplies de malheureux dont plusieurs y ont péri sans bruit, de l'air infect qu'ils y respiroient: l'inquisition d'état, ou comme on l'appeloit, le comité secret qui recherchoit les personnes suspectes de crimes d'état, fut continuellement occupé pendant sa vie. Plusieurs personnes sur les plus légers indices y subirent la torture en secret, plusieurs reçûrent le knout & expirèrent dans les tourmens de ce cruel supplice. Ce qui déshonore surtout le règne de cette princesse c'est la peine qu'elle

(1) Voyez Ebauche pour donner une idée de la Russie, &c.

RUSSIE.

fit infliger en public aux comteſſes Beſtuchef & Lapouchin. Chacune reçut par ſes ordres cinquante coups de knout dans une place publique de Pétersbourg, on leur coupa la langue & elles furent réléguées en Sibérie. Une de ces dames, la comteſſe Lapouchin, regardée comme la plus belle femme de Ruſſie, étoit accuſée d'avoir entretenu une correſpondance ſecrète avec l'ambaſſadeur de France; mais ſon véritable crime étoit d'avoir parlé avec trop de liberté des amours de l'impératrice. Le ſeul récit d'une ſcène auſſi touchante que celle d'une femme d'un rang & d'une beauté diſtinguée, condamnée à être déchirée en public par les mains du bourreau, ne peut qu'exciter au plus haut point l'horreur & la pitié, & nous interdire tout ſentiment de vénération pour la mémoire d'une princeſſe qui, ſans aucun égard pour ſon ſexe, put ſe permettre une ſemblable barbarie.

Mais en déplorant les inconſéquences humaines, & en conſidérant de plus près le caractère d'Eliſabeth, on pourra dire en ſa faveur qu'elle avoit un cœur naturellement porté à la bonté, mais qui s'étoit laiſſé corrompre par le pouvoir abſolu & endurcir par le ſoupçon, & qu'elle revenoit aux ſentimens de la pitié & de la clémence quand ſes paſſions & ſes préjugés ne l'entrainoient pas. En effet je ſais de bonne part qu'il étoit impoſſible d'obtenir d'elle un conſentement pour punir de mort les crimes les plus atroces, & que le lieutenant de police recouroit alors en ſecret à l'affreux expédient de faire donner le knout à des criminels de cette claſſe juſqu'à ce qu'ils en mouruſſent. Quel dommage qu'elle ne réſervât pas pour des cas où elle eût ſervi à tempérer la rigueur des loix, cette humanité qui devenoit alors une véritable cruauté pour ſon peuple! Eliſabeth mourut en 1761, âgée de 53 ans, après 22 ans de règne.

Il y a dans la fortereſſe un petit arſenal où l'on remarque entr'autres choſes quelques vieux canons qui ont été fondus au milieu du ſeizième ſiècle ſous le règne d'Ivan Vaſſiliewitch II, & qui me parurent, contre mon attente, d'un très-beau travail. J'ai déjà obſervé que l'art de fondre le canon fut introduit en Ruſſie ſous Ivan I par Ariſtote de Bologne. Ivan II ſuivit l'exemple de ſon ayeul en faiſant venir des artiſtes étrangers pour ſe procurer une bonne artillerie, & c'eſt à cette attention que ces deux monarques durent principalement leurs ſuccès à la guerre, & la conquête de diverſes provinces qu'ils annexèrent à leur empire.

Dans un bâtiment séparé est la monnoie. On y apporte de l'argent & de l'or des mines de Sibérie, & le départ s'en fait dans un laboratoire voisin. Nous suivîmes tout ce procédé jusques au moment où l'on bat les espèces. Parmi les monnoies d'argent, nous observâmes une grande quantité d'écus de Hollande que l'on fond pour en frapper des roubles. Pierre I manquant de matières d'argent pour la monnoie, ordonna que tous les droits d'entrée de marchandises se payeroient en écus de Hollande; à présent on ne paie que la moitié de ces droits dans cette monnoie, & les Anglois sont dispensés de cette obligation par les traités, mais comme ni l'or & l'argent qui viennent de Sibérie ni les écus de Hollande ne suffisent en aucune façon pour la quantité de monnoie qui est en circulation, on importe annuellement en Russie de ces deux métaux pour des sommes considérables. La monnoie dans l'état d'altération où elle est aujourd'hui doit donner beaucoup de profit, puisqu'il y a tant d'alliage dans l'or qu'on y gagne 48 pour 100, & 37 sur l'argent. (1) Cette altération de la monnoie de la Russie rend inutile la défense de l'exporter, & elle produit le fâcheux effet d'encourager l'introduction de la fausse monnoie qui se fait dans le pays étranger & sur laquelle il y a un grand profit à faire.

RUSSIE.

Entre les choses remarquables que l'on voit à la monnoie, la machine qui sert à frapper les espèces mérite d'être remarquée, parce qu'elle a été inventée par l'impératrice régnante, & qu'on en estime le méchanisme simple & ingénieux.

On montre aussi dans cette forteresse un bateau à quatre rames que l'on conserve avec beaucoup de vénération dans un bâtiment de briques construit pour cet usage, afin de consigner à la postérité la première origine de la marine russe. Pierre I. appeloit ce bateau *le petit grand Sire*, & il ordonna qu'il fût transporté à Pétersbourg; on le conduisit au milieu d'une procession solemnelle, pour exciter l'admiration du peuple, en lui faisant comparer l'état dans lequel Pierre avoit trouvé la

(1) Voyez Essais sur le commerce de Russie, ch. X. Le lecteur y trouvera un exact de la monnoie de Russie, dans lequel la différence de la monnoie actuelle à l'ancienne est déterminée avec beaucoup de justesse à ce que j'ai appris d'une bonne autorité.



RUSSIE.

marine & la perfection à laquelle il l'avoit portée. J'obſerverai à l'occaſion de l'hiſtoire de ce bateau diverſes erreurs dans leſquelles ſont tombés la plupart des hiſtoriens de Pierre I, erreurs qui ſi elles n'étoient pas relevées ſeroient enfin conſacrées par le temps comme des vérités. Je dois obſerver d'abord qu'il n'y a pas le moindre fondement à ce que l'on a dit que Pierre avoit une crainte naturelle de l'eau, & qu'il ne put ſurmonter cette averſion qu'avec une grande difficulté. Au contraire il ſemble avoir eu toujours un grand goût pour cet élément; le bateau en queſtion avoit été fait ſous le règne d'Alexis Michælovitch par un conſtructeur Hollandois, nommé Brant, que ce prince avoit appelé en Ruſſie en 1691. Pierre ayant vu par haſard ce bateau dans un village près de Moſcow, demanda pourquoi il étoit conſtruit d'une manière ſi différente de tous ceux qu'il avoit vus juſqu'alors. Un étranger nommé Timmermann qui enſeignoit au Tzar la fortification lui répondit que ce bateau avoit été fait de cette manière pour pouvoir aller contre le vent; la curioſité de Pierre fut encore plus excitée par cette réponſe, il fit venir ſur-le-champ Brant qui étoit encore en Ruſſie. Le bateau fut pourvu d'un mât & d'agrêts, on le lança dans la rivière d'Yaouſa; Brant s'y embarqua & mit à la voile à la grande ſurpriſe du jeune prince qui voulut s'y embarquer auſſi, & qui prit bientôt ſous la direction de Brant une idée de la manœuvre d'un vaiſſeau.

Ayant répété les expériences ſur l'Yaouſa, & ſur un lac voiſin, il ordonna, à ce que nous apprenons par un journal du général Gordon, de bâtir un yacht ſur les bords de la Moſcua. Brant qui l'avoit conſtruit, le lança en 1691, & Pierre qui le montoit alla juſqu'à Columna. Encouragé par ce ſuccès il ordonna au même Brant de lui conſtruire ſur le lac de Perislaf pluſieurs petits vaiſſeaux qui portoient du canon. Le Tzar les monta dès le printemps de l'année ſuivante, & au mois de Mai il s'en ſervit pour retourner à Moſcow.

La mort de Brant, qui arriva peu de temps après, interrompit les progrès de ce petit armement, mais elle n'empêcha pas Pierre de continuer ſes expéditions ſur le lac. L'extrait ſuivant du journal de Gordon prouve avec quel empreſſement ce jeune monarque pourſuivoit cet objet nouveau pour lui, puiſqu'il y eſt fait une mention détaillée de circonſtances auſſi minutieuſes que celles de lever l'ancre & d'aller à voile d'un bord

du lac à un autre. « Gordon arriva le 11 Août à Perislaf; le 14 il fut « traité avec beaucoup de cérémonie à bord du vaisseau amiral. » (M. Muller croit que cet amiral étoit Le Fort.) Le 18 nous fîmes » voile d'un côté du lac au côté opposé. Le 21 nous fîmes voile de » l'autre côté où nous jetâmes l'ancre de nouveau. Le 24 Gordon suivit » le Tzar sur son vaisseau; le 28 nous partîmes de Perislaf, & le 31 » nous arrivâmes à Alexaefsk. » Et comme un lac devenoit un trop petit théâtre pour les idées du Tzar qui s'agrandissoient de jour en jour, il partit pour Archangel où il arriva en Juin 1693. RUSSIE.

« Le 17, ajoute Gordon, la poste nous apporta la nouvelle que le » Tzar avoit été sur la mer blanche, & qu'après une navigation heureuse » il étoit entré dans le port, le 11 Octobre; il revint à Moscow, au » commencement de Mai 1694, il retourna à Archangel où il resta » jusqu'en Septembre, & pendant cet intervalle il fit de fréquens » voyages sur la mer, & perfectionna ses connoissances dans la navi- » gaion. »

Ces petites aventures qui ne sembloient d'abord que les amusemens d'un jeune homme, donnèrent lieu par la suite au plus glorieux événement de son règne. Quand il fit le siége d'Azof en 1695, il reconnut qu'il étoit impossible de prendre cette ville sans en bloquer le port, & comme il ne possédoit pas alors un seul vaisseau, il fut obligé de lever ce siége.

Mais son courage ayant été plutôt excité qu'abattu par ce mauvais succès, il donna ordre qu'on construisît sur-le-champ plusieurs vaisseaux; quelques-uns furent ébauchés à Occa, & transportés par terre jusqu'au Don; mais la plus grande partie fut construite à Veronetz. En moins d'une année il recommença le siége d'Azof, & conduisit devant cette ville, à l'extrême surprise des Turcs, deux vaisseaux de guerre, 23 galères, 2 galiotes, & 4 brulots. Avec cette petite escadre qui avoit descendu le Don jusques dans la mer Noire, il bloqua le port d'Azof, défit les galères turques, & prit cette ville. Il signala cet événement étonnant en entrant dans Moscow en triomphe, & en faisant frapper une médaille, avec ces mots en russe, *vainqueur par le tonnerre & par les ondes.* Ce succès ne fut que le prélude de plus grands exploits; & comme la sûreté de ses nouvelles conquêtes sur la mer Noire exigeoit une puissante marine, il fit venir de tout côté les plus habiles constructeurs,

RUSSIE.

& ayant fait faire ſous ſes yeux les préparatifs néceſſaires à Veronetz, Azof & Taganroc, il partit pour le premier voyage qu'il ait fait hors de ſes états. En 1699, d'abord après ſon retour, il fit faire une revue générale de ſes forces navales ſur la mer Noire. On y compta 10 frégates dont les plus grandes portoient 50 canons, les plus petites 26; & trois ans après la flotte qu'il avoit dans les ports & ſur les chantiers de cette mer conſiſtoit en neuf vaiſſeaux de 60 canons, dix de 50, dix de 48, deux de 42, quatorze de 34, deux de 32, trois de 30, un de 26, un de 24, quatre de 18, trois de 14, & quatre de 8, outre dix-huit trirêmes, 100 brigantins, & 300 bateaux dans le Dnieper. Ce rapide accroiſſement paroîtroit incroyable s'il n'étoit atteſté dans le plus grand détail par le ſecretaire de l'ambaſſade de Vienne (1), qui étoit alors à Moſcow. A peine peut-on comparer à de ſi grands efforts ceux des Romains dans le même genre après la première guerre Punique.

Quand Pierre ſe vit en poſſeſſion de Cronſtadt & qu'il eut fondé Pétersbourg, il fit ſur la mer Baltique des choſes auſſi étonnantes que celles qu'il avoit faites ſur la mer Noire. Mais pour en revenir au bateau qui nous a engagé dans cette longue digreſſion, & que Pierre I regardoit comme la première cauſe qui lui avoit donné lieu de penſer à créer une marine, il le fit tranſporter dans ſa nouvelle capitale en 1723 & donna à cette occaſion une grande fête qu'il appela *la conſécration du petit grand ſire*. La flotte forte de vingt-ſept vaiſſeaux de guerre fut rangée en forme de croiſſant devant Cronſtadt; l'empereur monta le petit batteau, & tint le gouvernail lui-même, pendant que trois amiraux & Menzicof ramoient; ſe faiſant enſuite remorquer par deux chaloupes, il fit un petit tour dans le golfe, & s'étant rapproché de la flotte, tous les vaiſſeaux le saluèrent de leurs pavillons & de leurs canons, à quoi le petit grand ſire répondoit par des décharges de trois petites pièces. Il fut de-là conduit dans le port eſcorté par les vaiſſeaux de guerre.

Peu de jours après il fut tranſporté à Pétersbourg où ſon arrivée fut

(3). Voyez *Korb Diarium*, *p.* 136, où le nom, la grandeur de chaque vaiſſeau, le nombre des canons, & celui des hommes ſont ſpécifiés en détail. Voyez auſſi les Voyages de Le Bruyn, Tome I.

célébrée par une mascarade sur l'eau. Enfin cet illustre bateau, si l'on ose ainsi parler, portant l'empereur jusques à la forteresse, fut déposé au bruit de toute l'artillerie dans le lieu où il est encore enfermé comme un monument consacré à la postérité.

De la forteresse nous allâmes par eau à l'isle voisine de Pétersbourg, & nous descendîmes auprès d'une cabane de bois, qui est illustre aussi parce qu'elle servit de demeure à Pierre-le-grand pendant qu'il faisoit bâtir la forteresse. Elle a été conservée dans son premier état au moyen d'un bâtiment de brique bâti pour cet effet. Cette maison n'a qu'un rez-de-chaussée & trois chambres que j'eus la curiosité de mesurer. La salle de compagnie à 15 pieds quarrés, la chambre à manger 15 sur 12, celle à lit 10 pieds quarrés. Près de là est un autre bateau à quatre rames, construit de la main même de Pierre, qui a été quelquefois appellé *le petit grand sire*, mais mal-à-propos, ce nom honorable devant être réservé à celui dont j'ai fait mention.



CHAPITRE VI.

Palais & jardins de Sarsko-Selo — Oranienbaum — Histoire du prince Menzicof — Forteresse — Appartemens de Pierre III — Palais & jardins de Peterhof — Maison Hollandoise bâtie par Pierre-le-grand — Schlusselbourg — Origine, histoire & description de cette forteresse.

RUSSIE.

LA saison étant fort avancée quand nous arrivâmes à Pétersbourg, nous ne pûmes voir plusieurs lieux remarquables qui sont dans le voisinage de cette capitale. Nous tentâmes cependant, avant l'approche de l'hiver, de faire des promenades à Sarsko-Selo, à Oranienbaum, à Peterhof, & enfin à Schlusselbourg. Je vais en rendre compte dans ce chapitre.

Sarsko-Selo est un palais du souverain, à 15 milles environ de Pétersbourg; c'est le séjour favori de l'impératrice pendant l'été. Elle y vit d'une manière plus retirée que quand elle est à Peterhof. Le palais a été bâti par Elisabeth en briques revêtues de plâtre ou de stuc blanc. Il est d'une longueur disproportionnée & d'une architecture fort lourde. Les principaux piliers & autres ornemens de la façade, les statues de bois qui supportent la corniche; celles qui sont destinées à orner le toît sont toutes dorées & il résulte de tout cela un spectacle pompeux, & de mauvais goût. Les appartemens sont vastes & magnifiques, quelques-uns sont dans l'ancien genre, c'est-à-dire, que cette magnificence est sauvage & mal-entendue; ceux qui sont nouveaux & ordonnés par l'impératrice régnante sont moins somptueux, mais d'un très-bon goût. On admire beaucoup une chambre qui est richement incrustée d'ambre donné par le roi de Prusse.

Après avoir visité le palais, nous nous promenâmes dans les jardins qui sont à la manière anglaise, & agréablement diversifiés par des prairies, des bois & des eaux. Entre plusieurs ponts qu'on y voit, nous fûmes surtout frappés d'en voir un bâti sur le modèle du pont de Palladio,

Palladio, qui est à Wilton chez le lord Pembroke. Il a exactement la même forme, mais il est plus magnifique parce que le bas en est de granit & la colonnade de marbre. Ce marbre a été taillé & sculpté en Sibérie par un artiste italien qui y a travaillé neuf ans. De la Sibérie il a été porté par eau à Pétersbourg, & de-là par terre à Sarsko-Selo. Ce fut un grand plaisir pour nous de voir le goût anglais & nos beaux ouvrages pris pour modèles dans ces régions éloignées & naguère désertes. Divers bâtimens sont épars dans les jardins, & plusieurs sont destinés à honorer des personnes qui se sont distinguées au service de sa majesté : tel est l'arc de triomphe du prince Orlof pour être allé à *Moscow* mettre des bornes aux progrès de la peste qui ravageoit cette ville, un monument dédié au comte Alexis Orlof pour sa victoire de Tchesmé, un obélisque au maréchal Romanzoff pour ses victoires sur les Turcs.

Nous allâmes voir après cela Peterhof, Oranienbaum & Cronstadt. Mais je ne parlerai de ce dernier lieu que quand il sera question de la marine russe.

Nous suivions d'assez près les côtes du golfe de Finlande; le pays étoit uni, marécageux, plus riche en pâturages qu'en grains. A notre gauche étoit un rang de collines peu élevées qui sembloient avoir été anciennement les bords de la mer. Nous montâmes sur ces collines d'où nous découvrîmes sur la gauche le couvent de St. Serge, & à la droite le palais de Strelna commencé par Elisabeth, & qui n'a jamais été fini.

Quatre milles plus loin nous passâmes par Peterhof, & de-là nous allâmes à Oranienbaum au travers des forêts dont le pays est couvert.

Le palais d'Oranienbaum est situé sur les bords de la mer, à 27 milles de Pétersbourg. Il a été bâti par Menzicof lorsqu'il jouissoit d'un degré de pouvoir & de grandeur auquel il est rare qu'un sujet parvienne. On raconte différemment l'origine de ce favori. Quelques-uns disent qu'il étoit garçon pâtissier, & qu'il vendoit des petits pâtés dans les rues de Moscow. C'est l'opinion la plus probable, & elle a été adoptée par Weber, Manstein & Bruce : suivant ces auteurs, Pierre s'étant arrêté pour causer avec lui, fut si frappé de la vivacité de son esprit & de ses promptes reparties, qu'il le prit à son service & le fit monter rapidement au faîte des honneurs. D'autres assurent qu'il étoit fils d'un

RUSSIE.

domestique qui appartenoit à la cour, & que le hasard le plaça auprès de la personne de l'empereur. Quoiqu'il en soit, sa naissance étoit sans doute des plus obscures, & la première fois qu'il est fait mention de lui, c'est à l'occasion de ce corps de jeunes gens que forma Pierre en 1687 & qu'il discipline à la manière européenne. *Menzicof* étoit de cette troupe; on l'appelloit *Alexasca* ou le petit Alexis, il avoit à-peu-près 15 ans ce qui étoit aussi l'âge de l'empereur, & comme il faisoit son service avec beaucoup d'activité il fut remarqué par Le Fort qui le recommanda au Tzar. Plusieurs autres jeunes gens de cette compagnie furent élevés de même dans la suite aux plus grands emplois. Mais Menzicof se distingua surtout par le zèle avec lequel il servit son maître dans ses plans de réforme; il faisoit sa cour avec soin aux étrangers que le Tzar attiroit à son service. Il étudioit son caractère, & savoit souffrir sans murmurer les plus mauvais traitemens. „ Le Tzar, dit Gordon, „ témoin oculaire, le bat souvent en public comme un chien, & lui „ donne des coups de pied, ensorte que ceux qui voyent cela le „ croyent perdu, mais dès le lendemain la paix est faite entre eux, ce „ que le peuple croit ne pouvoir venir que d'une cause surnaturelle. „

Korb cite un trait de son obéissance aveugle aux ordres de son maître & de son adresse à les exécuter. On sait que Pierre assistoit ordinairement à l'examen des prisonniers accusés de haute trahison, aux tortures qu'il leur faisoit souffrir pour en extorquer des aveux, quelquefois même aux supplices auxquels il les condamnoit, & dans lesquels il vouloit souvent faire lui-même l'office de bourreau, ou le faire faire par ses favoris & les principaux seigneurs de la cour. (1) D'abord après la révolte des Strelitz, en 1698 ce Prince ayant fait de grands reproches à quelques courtisans de ce qu'ils répugnoient à trancher les têtes des coupables, alléguant qu'il n'y avoit point de victime plus agréable à la divinité qu'un méchant homme, *Menzicof* ne se montra pas si délicat. Il se promena en traîneau dans les rues de Moscow, tenant son épée

(1) Korb ajoute qu'il y eut une fois cinq têtes de rebelles tranchées par les mains des premiers seigneurs de la cour, & que dans la rebellion des Strelitz le tzar voulut que *Blumberg* & *Le Fort* fissent aussi quelques exécutions comme les autres, mais qu'ils s'excusèrent sur ce que ce n'étoit pas l'usage de leur pays.

tue à la main, & la faisant voir en l'agitant il se vantoit de l'adresse avec laquelle il avoit déjà coupé une vingtaine de têtes. Mais ce ne fut pas seulement par des actes de cruauté ou par des bouffonneries qu'il acquit l'estime & la confiance de Pierre, ce fut aussi par sa grande capacité comme homme d'état & comme guerrier. L'empereur l'ayant pris pour l'accompagner dans ses voyages, il fut fait prince de l'empire en 1706, & dès-lors il s'éleva rapidement aux premières dignités de l'état civil & militaire. Dans quelques occasions, il lui fut même permis de représenter son souverain en donnant des audiences publiques aux ambassadeurs, pendant que Pierre dégoûté de la pompe de la royauté paroissoit à sa suite comme un simple particulier. Enfin l'ascendant que ce favori prit sur l'empereur & que Catherine soutint de toute son influence, fut porté si loin que c'étoit une opinion parmi les Russes qu'il avoit jeté un sort sur l'esprit de son maître.

A la mort de Pierre I le pouvoir de Menzicof devint encore plus illimité. Catherine qui devoit principalement à ses intrigues & à ses talens son élévation au trône lui remit par reconnoissance toute l'administration des affaires, & l'on peut dire qu'elle n'étoit que le souverain ostensible pendant que lui seul règnoit en effet (1). Son autorité se soutint sur le même pied jusqu'à la mort de l'impératrice, & la clause de son testament par laquelle elle ordonnoit à son successeur Pierre II d'épouser la fille de Menzicof prouve tout à la fois l'ascendant de l'un & la gratitude de l'autre.

Ses intrigues, son despotisme, son arrogance, sa conduite despectueuse envers Pierre II, & toutes les circonstances de sa disgrace sont racontées dans les mémoires de Manstein, ouvrage qu'on ne sauroit trop louer par son exactitude & son impartialité. Deux jours avant sa chute le prince Menzicof se rendit au palais d'Oranienbaum pour la dédicace d'une chapelle; il avoit invité Pierre II à cette cérémonie; mais l'empereur s'étant excusé sous prétexte d'une indisposition, la chapelle fut également consacrée, & l'on ne manqua pas d'observer que Menzicof s'assit sur un trône qui avoit été préparé pour l'empereur. Il fut arrêté

(1) *Le gouvernement*, dit le comte Munich, *n'étoit autre chose que le vouloir despotique du prince Menzicof.* Ebauches, &c. page 63.

RUSSIE.

en Septembre 1727, & conduit à Beresof, petite ville sur le fleuve Oby; où il fut enfermé dans une hutte de bois environnée de palissades; c'est là qu'il finit ses jours.

On dit qu'il supporta sa disgrace avec fermeté & résignation; on lui assigna pour sa dépense dix roubles par jour, sur lesquelles il fit une épargne assez considérable pour bâtir une église de bois à laquelle il travailloit avec les ouvriers pour son amusement; il vécut encore deux ans & cinq mois depuis sa chute, & mourut en Novembre 1729 d'un regorgement de sang.

La femme du prince Menzicof fut si affectée de la disgrace de son mari, qu'elle devint aveugle à force de pleurer, & mourut avant que d'arriver à Beresof. Sa fille qui avoit été fiancée à l'empereur mourut en prison avant son père, & le reste de sa famille qui consistoit dans un fils & une fille fut remis en liberté à l'avénement de l'impératrice Anne. La fille fut mariée à Gustave Biren frère du duc de Courlande, & le fils fut avancé dans l'armée par la même impératrice. Il y a encore un petit fils du prince Menzicof vivant qui est officier dans l'armée de Russie; mais il n'a hérité de son ayeul que le nom, sans ses richesses & son pouvoir.

D'abord après la disgrace de Menzicof on fit de son palais un hôpital pour la marine; mais dans la suite Pierre III le reprit & en fit sa résidence favorite. Le milieu de cet édifice est le même que celui que fit Menzicof, & consiste en deux étages qui renferment beaucoup de petits appartemens. L'empereur y fit ajouter des ailes qui sont de longs bâtimens à un seul étage. Après avoir traversé ce palais dans lequel il n'y a rien de remarquable, nous nous rendîmes à la forteresse; chemin faisant nous observâmes le modèle en petit d'une citadelle que Pierre III fit faire lorsqu'il prit une passion pour les études militaires: elle devoit servir aux leçons de fortifications qu'il se faisoit donner. La forteresse est environnée d'un fossé & d'un rempart défendus par des bastions; le dernier empereur le fit construire lorsqu'il n'étoit que grand-duc; on y voit un bâtiment qu'il appeloit la maison du gouverneur, mais qu'il habitoit ordinairement lui-même, & dans laquelle il ne recevoit que ses officiers & ses favoris, pendant que le reste de sa cour étoit dans le palais. Près de-là étoient les casernes pour une

petite garnifon, quelques maifons de bois pour les principaux officiers, & une petite chapelle luthérienne où l'on faifoit le fervice divin pour fes foldats de Holftein. La maifon du gouverneur eft un bâtiment de briques qui a fept ou huit croifées de face, & contient environ huit petites chambres; on l'a laiffé exactement dans le même état où il étoit pendant la vie de l'empereur, avec les meubles & le lit dans lequel il dormit la nuit qui précéda fa dépofition. Ce lit a une couverture de fatin blanç avec des rideaux de brocart ponceau & argent; le ciel du lit eft orné de plumes rouges & blanches; à côté de cet appartement eft un joli cabinet tapiffé d'une étoffe de foie d'un brun clair fur laquelle font diverfes figures brodées par l'impératrice.

De la forterefſe on nous conduifit à une grande galerie de tableaux qui a été formée par le même empereur. Entre plufieurs portraits de ce prince infortuné on nous en montra un dont la reffemblance eft frappante. Il eft peint dans fon uniforme de Holftein; fon teint eft blanc & fes cheveux blonds, mais il n'y a aucune expreffion dans fes traits, & l'on obferve dans fes regards & dans tout fon air quelque chofe d'efféminé.

Dans le jardin eft un pavillon fort élégant, conftruit par ordre de l'impératrice lorfqu'elle étoit grande-ducheffe. On y voit dix-huit appartemens dont chacun eft meublé dans un goût différent, à la grecque, à la turque, à la chinoife, &c. Il eft au milieu d'un bois fort épais, & comme on y va par un chemin qui tourne, on ne l'apperçoit que quand on y arrive. La furprife que caufe cette vue inattendue lui a fait donner le nom de *Ha*.

Peterhof eft à fept milles d'Oranienbaum & à vingt de la capitale. Ce palais a été commencé par Pierre I & fini par Elifabeth. Il eft fur une éminence d'où la vue eft fuperbe. On découvre de-là Cronftadt, Pétersbourg, le golfe & la côte oppofée de Carélie. Il eft magnifiquement meublé, & il y a une fuite d'appartemens dignes du fouverain. La falle d'audience eft ornée de portraits des Tzars de la maifon de Romanof. Le plus frappant de tous eft celui de l'impératrice régnante entrant en triomphe dans la capitale la veille de la révolution qui la plaça fur le trône. Elle eft habillée en homme, avec l'uniforme des gardes, une

RUSSIE.

branche de chêne eſt à ſon chapeau, une épée nue dans ſa main; elle eſt montée ſur un cheval blanc.

On a ſouvent vanté le goût & la beauté des jardins de Peterhof, leurs nombreux jets d'eau, leurs fontaines, leurs baſſins, leurs caſcades, leurs parterres, &c. On les a comparés à ceux de Verſailles, & à certains égards ils leur ſont en effet très-ſupérieurs, car les eaux ne jouent à Verſailles que dans certaines occaſions, & à Peterhof elles ne tariſſent pas. Ces jardins furent fort admirés en Ruſſie dans le temps qu'on les établit, & quoiqu'ils ne ſoient pas du goût de l'impératrice, elle les a laiſſés ſubſiſter tels qu'ils ont été faits. Sa majeſté réſide d'ailleurs le plus ſouvent en été à Sarsko-Selo, où le terrain eſt diſpoſé & employé dans un goût plus moderne & plus agréable. J'épargnerai au lecteur la deſcription des dauphins d'argent & des ſtatues dorées qui ſont répandues ici avec profuſion; mais je dois dire un mot cependant de deux gladiateurs qu'on voit au milieu d'un baſſin rempli d'eau. Ils ne ſont pas armés à l'antique d'une épée & d'un bouclier, mais d'une manière très-moderne, car ils tiennent une paire de piſtolets qu'ils ſont prêts à tirer l'un contre l'autre dans une attitude menaçante, & l'eau ſort avec impétuoſité de leurs piſtolets au lieu de feu.

Une partie du jardin eſt ſituée entre le palais & la mer, & entr'autres bâtimens on en voit un au bord de l'eau qui mérite une attention particulière parce que c'étoit la retraite favorite de Pierre I. Cette maiſon & les meubles qu'elle contient ayant été conſervés tels qu'ils étoient avec un ſcrupule religieux, on peut y prendre quelque idée de la ſimplicité dans laquelle ce prince aimoit à vivre. Il fit bâtir cette maiſon d'abord après ſon retour de Hollande, & voulut qu'elle fût dans le goût de ce pays & qu'elle portât le nom de *maiſon hollandoiſe*, quoiqu'il lui donnât quelquefois celui de *Monplaiſir* qui lui eſt reſté.

Pierre étoit ſujet à la fiévre, & il s'étoit perſuadé que l'air de la mer convenoit à ſon tempérament. Quand il ſéjournoit en été à Peterhof l'air de ſes vaſtes jardins lui ſembloit étouffé (1) & c'eſt pour cela qu'il avoit voulu avoir une maiſon dont les flots de la mer vinſſent baigner.

(1) Voy. Baſſewitz dans le mag. hiſt. de Buſching, T. 9.

les murs. Elle eſt de briques, n'a qu'un étage, & le toit eſt de fer. Les fenêtres vont du bas au ſommet de la maiſon, ce qui joint à ce qu'elle eſt longue & baſſe lui donne l'air d'une ſerre. La partie habitable eſt compoſée d'un ſallon & de ſix petites chambres meublées proprement & ſimplement. La cheminée eſt ornée de vaſes de vieille porcelaine fort curieux, & qu'il eſtimoit beaucoup, parce qu'on les avoit apportés de la Chine dans le temps où l'on ouvrit pour la première fois une communication entre cet empire & la Ruſſie. La chambre à coucher eſt petite & blanchie, une toile à voiles de couleur ſert de tapis. Un lit de camp ſans rideaux n'a de diſtingué que des draps d'une grande fineſſe. Deux galeries & deux chambres ſont ornées de tableaux de l'école hollandoiſe & flamande. On y voit auſſi pluſieurs portraits de Pierre lui-même dans le coſtume de maître *Peter* travaillant au chantier de Sardam, & un portrait de ſa maîtreſſe favorite, la belle hollandoiſe.

Il y a un autre bâtiment très-extraordinaire dans les jardins de Peterhof, qu'on nomme la *montagne des traîneaux* ou la *montagne volante*. Elle eſt au milieu d'une place oblongue formée par une colonnade ouverte, avec un toit plat & une baluſtrade deſtinée à l'uſage des ſpectateurs. Cette colonnade a au moins un demi mille de tour. Au milieu de la place eſt la montagne volante qui s'étend preſque d'un bout à l'autre. C'eſt un bâtiment de bois ſoutenu par des piliers, & qui figure un terrain inégal ou une montagne avec trois principales montées dont la hauteur diminue par degrés, avec un eſpace intermédiaire reſſemblant à des vallées. Du bas au ſommet eſt un chemin couvert de planches dans lequel on a tracé trois rainures parallèles. En voici l'uſage. On place dans la rainure du centre une petite voiture où il y a place pour une ſeule perſonne. Cette voiture deſcend du ſommet d'une des hauteurs juſqu'au bas avec une grande rapidité. La viteſſe qu'elle acquiert en deſcendant la fait remonter juſques ſur la ſeconde hauteur, & elle continue de la même manière juſques à ce qu'elle ait gagné le bas de la montagne, ſoit la grande place dans laquelle elle roule encore long-temps ſur un terrain uni, & ne s'arrête que vers la barrière qui la termine. Alors on la replace ſur une des rainures des côtés & on la fait remonter par le moyen de cordes attachées à un cabeſtan. Quelqu'un qui n'eſt pas accoutumé à ce méchaniſme trouve cet amuſement effrayant,

RUSSIE.

mais comme les rainures sont faites de façon à tenir la voiture dans la direction convenable, il n'y a aucun danger d'être versé. Au sommet de la montagne est un joli appartement pour la commodité des personnes de la cour. Il y a place aussi dans la colonnade & sur le toit pour plusieurs milliers de spectateurs.

Près de la montagne volante il y a un amphithéâtre spacieux dans lequel on donne les tournois.

Je désirois trop de voir tout ce qu'il y a de remarquable dans les environs de Pétersbourg, pour ne pas aller à Schlusselbourg, forteresse dont il est souvent question dans l'histoire de Russie, & qui est célèbre par le nombre & le rang des prisonniers d'état qui y ont été enfermés.

Schlusselbourg est à quarante milles de Pétersbourg. Le chemin suit toujours les bords de la Neva qui coule rapidement dans un canal large & qui va en serpentant. Ses bords qui sont hauts & escarpés, sont ornés de plusieurs villages & de plusieurs maisons de campagne bâties çà & là, & comme suspendues sur le bord de la rivière. Le village de Schlusselbourg qui est situé sur ces deux bords contient environ 300 maisons de bois & 2800 habitans. La forteresse est bâtie sur une petite isle de la rivière, à l'endroit où elle sort du lac Ladoga; sa largeur est dans cet endroit d'environ trois quarts de mille, & le courant est très-rapide.

Voici ce que les historiens russes nous apprennent sur l'origine de cette forteresse. En 1324 George Danilovitch grand-duc de Moscow bâtit une petite forteresse dans le milieu de cette isle, à l'occasion de son expédition contre Vibourg. Elle fut appelée *Oreschek* de la forme de l'isle qui ressemble à celle d'une noix. Ce fort ayant été pris par Magnus roi de Suède, les Suédois traduisirent ce nom dans leur langue & l'appelèrent *Notebourg*; dans la suite ils enfermèrent l'isle entière d'une muraille avec des crénaux qui subsiste encore à présent.

En 1702 Pierre s'étant approché des frontières de Suède avec une armée considérable, & ayant fait quelques tentatives sans succès pour prendre Notebourg; il envoya le prince Galizin colonel des gardes avec une troupe d'élite pour donner l'assaut à cette place. Cet officier ayant fait passer sa troupe avec des radeaux la débarqua près des fortifications qui s'avancent presque jusqu'au bord de l'eau. Il y fut reçu par les

Suédois

Suédois avec tant de courage, & sa troupe fut si maltraitée que Pierre jugeant l'assaut impossible, envoya ordre à ses gens de se retirer. Mais Galitzin refusa d'obéir, & animant sa troupe par sa voix & par son exemple, il la conduisit de nouveau à l'assaut, escalada les murs, & prit la forteresse. Pierre fut si frappé de cette belle action que quand il vit Galitzin, il lui dit, *demandez moi tout ce que vous voudrez*, *excepté Moscow & Catherine.* Le prince par une magnanimité qui fait le plus grand honneur à son caractère demanda instamment la grâce de son ancien rival le prince Repnin qui avoit été dégradé par Pierre, & de maréchal étoit devenu soldat. Il obtint ce qu'il demandoit & acquit de plus la confiance de son souverain & l'applaudissement du public. (1)

Pierre donna à la forteresse le nom de Schlusselbourg qu'elle porte aujourd'hui; il vient du mot *Schlussel* qui en allemand signifie clef; car il la regardoit comme étant par sa situation la clef de ses conquêtes; mais depuis que les frontières de l'empire ont été considérablement reculées, elle ne peut plus être de la même importance que lorsqu'elle étoit presque sur les limites de la Suède; sa grande force & sa situation dans une isle l'ont fait servir principalement de prison d'état. Cette isle qui est située à moitié chemin entre les deux rives opposées est d'une forme oblongue, & peut avoir six cent verges de longueur sur deux cent soixante dans sa plus grande largeur. Les murailles qui l'environnent dans presque toute sa circonférence sont bâties de pierres & de briques, hautes de cinquante pieds, épaisses de onze jusqu'à vingt pieds, & fortifiées, suivant l'ancienne manière de crénaux, & de huit tours rondes. Nous passâmes dans l'isle sur un pont-levis, & nous examinâmes la forteresse; mais nous ne pûmes obtenir la permission d'entrer dans aucune des chambres où les prisonniers sont enfermés. De longs corridors ouverts en-dedans enferment une grande cour. Nous observâmes que les fenêtres des prisons sont murées, excepté vers le haut, où il reste un trou de quelques pouces quarrés par lequel il doit entrer si peu de lumière que les malheureux habitans de ces cachots ne doivent jouir que d'une espèce de crépuscule. Dans le milieu de la cour est la

(1) Je tiens cette anecdote d'un des descendans du prince Galitzin, & elle m'a été confirmée par plusieurs autres russes.

RUSSIE.

maison du gouverneur avec une petite cabane de bois dans laquelle il y a un prisonnier d'état enfermé. De-là nous entrâmes par une porte fermée d'une herse dans l'intérieur de la forteresse. Elle a environ cent quarante-six pieds quarrés, l'enceinte en est formée par des murs de pierre très-élevés. Une maison de briques d'un seul étage s'étend d'un côté à l'autre, & contient onze chambres qui ont chacune dix-sept pieds sur douze; cette maison n'a pas été finie; il n'y a point de planchers & elle n'a jamais été habitée. L'empereur Pierre III la fit bâtir avec une telle précipitation qu'elle fut commencée & conduite au point où elle est aujourd'hui, dans moins de six semaines; mais au moment même de sa déposition, on cessa d'y travailler. La construction d'un si grand bâtiment au milieu d'une forteresse & dans un espace de temps aussi court, a toujours été regardée comme ayant quelque chose de mystérieux; mais il y a toutes sortes de raisons de supposer qu'il le destinoit à son épouse l'impératrice régnante, puisqu'il est bien connu aujourd'hui qu'il avoit résolu de la répudier & de l'emprisonner.

Ce prince malheureux & inconsidéré alla peu de jours avant sa déposition à Schlusselbourg pour y voir le prince Ivan, & à cette occasion il examina cette maison avec beaucoup d'attention, & parut satisfait de la diligence des ouvriers. *Busching* paroît croire qu'il la destinoit à Ivan. Cet auteur ignoroit sans doute que dès le commencement de Juin Ivan avoit été transféré à Kexholm. Mais d'autres raisons me persuadent encore que la maison en question étoit en effet destinée à l'impératrice.

Plusieurs prisonniers d'état du premier rang ont été enfermés dans cette forteresse, comme *Marie* sœur de Pierre-le-grand, *Eudoxie* première femme de ce prince qui fut jetée dans un de ses plus noirs cachots; (1) le comte *Piper* ministre de Charles XII qui fut pris à la bataille de

---

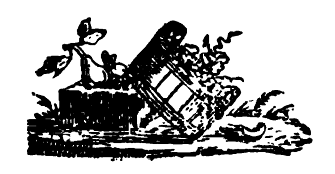
(1) Marie fut soupçonnée d'être d'intelligence avec le Tzarowitch; mais elle fut ensuite remise en liberté. Eudoxie s'étoit rendue odieuse à Pierre, parce qu'elle s'opposoit à ses plans de réforme, & qu'elle lui reprochoit sans cesse son incontinence. Il la répudia en 1696, & l'obligea à prendre le voile. Pendant son séjour dans le couvent de Susdal, on la soupçonna d'avoir formé des liaisons avec le général Glebof, & de lui avoir promis sa main. Cette femme foible & crédule rentra dans le monde, & reprit l'habit séculier & le titre d'impératrice sur la foi d'un prêtre

Pultava & mourut ici après une longue captivité, *Biren* duc de Courlande, favori de l'impératrice Anne & régent de Ruſſie, qui étant comme aſſis ſur le trône en deſcendit pour entrer dans cette lugubre priſon, & l'infortuné prince *Ivan* qui après une détention de 23 ans y périt à la fleur de ſon âge. RUSSIE.

Ces triſtes idées empruntoient une nouvelle force de la ſombre obſcurité qui régnoit dans ces lieux & de l'aſpect menaçant des ſentinelles placées aux portes de ces noirs cachots. Aujourd'hui même l'impreſſion qu'elles me firent ne peut être effacée, & malgré la diſtance du temps & des lieux, le ſouvenir de ces priſons me fait encore friſſonner.

---

qui lui avoit prédit la mort prochaine de l'empereur. On la conduiſit à Moſcow, où ſon cruel époux l'ayant fait interroger, ordonna qu'elle fut fouettée par deux religieuſes, & conduite de nouveau dans un couvent où elle fut traitée avec la dernière rigueur. De-là elle fut tranſportée à Schluſſelbourg, & à l'avénement de ſon petit-fils Pierre II, elle fut remiſe en liberté. Elle mourut en 1731 dans le couvent de Devitz où elle tenoit ſa cour. (*Voyez les hiſtoires de Ruſſie de Voltaire*, *Schmidt*, &c.



CHAPITRE VII.

De Catherine I, de son origine, ses aventures, son élévation au trône, sa mort & son caractère.

RUSSIE.

ON a souvent été étonné des contradictions qui se trouvent dans l'histoire d'une femme aussi célèbre que Catherine I. Mais quand on considère l'obscurité de sa naissance, les aventures singulières qui lui arrivèrent pendant le premier période de sa vie, ses liaisons équivoques avec le général Bauer & le prince Menzicof, avant qu'elle fût connue de Pierre I; quand on pense qu'elle n'a dû attirer sur elle l'attention du public que depuis qu'elle fut devenue la favorite de l'empereur, & qu'alors elle & ses parens purent empêcher jusques à un certain point toutes les recherches qu'on auroit pu faire sur sa précédente situation, je crois qu'on doit être plutôt surpris qu'on en sache autant sur sa naissance & sur les premiers événemens de sa vie. Ce seroit exiger une chose impossible que d'attendre en cas pareil une histoire complète, exacte, sans incertitude ni doute; mais en écartant les préjugés & la partialité; en examinant & en comparant les témoignages des divers historiens, je tenterai de donner un précis de l'histoire de cette princesse extraordinaire qui renferme ce qu'on en sait de plus vraisemblable. (1)

(1) Je dois dire ici un mot des principaux auteurs qui vont me servir de guides. Le premier & le plus digne de foi est Weber.

1°. *Weber* a été résident pour Hanovre pendant une partie du règne de Pierre I. Il se donna des peines infinies pour être informé de l'origine de Catherine, & il eut des occasions très-favorables pour l'être avec sûreté.

2°. *La Motraye* a donné dans ses voyages une courte relation de la famille de Catherine. Il avoit appris bien des choses d'une fille Livonienne que les russes avoient vendue à des Turcs, & qu'il racheta en Turquie. Cette fille avoit connu Catherine. Le récit de La Motraye s'accorde pour l'essentiel avec celui de Weber.

3°. *Bruce* a aussi parlé dans ses mémoires de l'origine de Catherine; il tient, dit-il,

Catherine étoit fille naturelle d'une payſanne, & née à *Ringen* petit village ſur le lac de Witzerwe près de Dorpt en Livonie. L'année de ſa

---

ces détails de perſonnes qui l'avoient connue dans ſon enfance. Son récit ne diffère de celui de Weber dans rien d'important. Ces trois auteurs étoient en Ruſſie au commencement du ſiècle; ils ont reçu leurs informations ſur les lieux & de perſonnes bien inſtruites, & tous les trois ſont d'accord ſur les points importans & en particulier ſur la baſſe naiſſance de Catherine & ſur le fait de ſon mariage avec un dragon ſuédois.

Voltaire dans ſon hiſtoire de Pierre-le-grand a paſſé légèrement ſur les premières aventures de Catherine. Il ne fait aucune mention de tout ce qui pouvoit n'être pas propre à l'illuſtrer; il ne vouloit pas déplaire à l'impératrice Eliſabeth qui l'avoit chargé d'écrire cette hiſtoire, & il alla même plus loin; car pour lui faire ſa cour, il adopte une hiſtoire très-romaneſque & très-merveilleuſe fondée *ſur un manuſcrit curieux d'un homme au ſervice du Czar* (manuſcrit que lui ſeul a vu, & dont il ne nomme pas l'auteur) & d'après lequel il ſe trouve que Catherine eſt la fille d'un bon gentilhomme Lithuanien, nommé *Scavronski.*

Il eſt vrai que l'impératrice Eliſabeth reconnoiſſoit ces Scavronski pour ſes parens & accorda des grâces à pluſieurs d'entr'eux, mais le fait avancé par Voltaire eſt d'ailleurs contredit formellement par un témoignage de grand poids. C'eſt celui de Baſſewitz qui aida Menzicof à placer Catherine ſur le trône, & qui affirme poſitivement que pendant la vie de ſon époux elle ne produiſit jamais aucun de ſes parens; qu'après la mort de Pierre il parut un homme à la cour qui ſe diſoit frère de Catherine, & ſe nommoit le comte Hendricoff; qu'il vécut dans l'obſcurité pendant les règnes de Pierre II & d'Anne, & qu'Eliſabeth fit ſon fils chambellan.

Il paroit évident que ſi Catherine avoit eu une origine noble, ce ſecret auroit été découvert & divulgué pendant la vie de Pierre, & que cet empereur auroit appris volontiers ce ſecret, lui qui n'oſa mener l'impératrice avec lui à Paris, comme il le ſouhaitoit, *dans la crainte*, dit Baſſewitz, *des rebuts qu'il craignoit pour elle*, *vu l'obſcurité de ſa naiſſance & la délicateſſe françoiſe*, &c. (*Remarque de M. Coxe.*)

Je paſſe ſous ſilence le compte rendu en détail par M. Coxe des opinions de divers autres auteurs ſur la naiſſance de Catherine, & je le ſupprime avec d'autant moins de ſcrupule que lui-même rejette leur témoignage, & convient 1°. que la relation des trois premiers auteurs cités eſt la plus vraiſemblable de toutes; 2°. qu'il reſtera toujours incertain ſi ces parens de Catherine qui ſe préſentèrent à la cour pendant ſon règne étoient en effet ſes parens, ou ſi on les avoit ſeulement apoſtés pour annoblir ſon origine. A quoi je prendrai la liberté d'ajouter que cette diſcuſſion ne ſauroit paroître un peu intéreſſante qu'autant qu'il en pourroit réſulter une parfaite certitude au lieu des doutes dont le fait reſte enveloppé. (*Remarque du Traducteur.*)

RUSSIE.

naiſſance eſt incertaine, mais ſur ce qu'elle racontoit elle-même elle devoit être née le 5me. Avril 1689. Son vrai nom étoit Marthe qu'elle changea contre celui de Catherine lorſqu'elle embraſſa la religion grecque. Le comte Roſen, lieutenant-colonel au ſervice de Suède, à qui appartenoit le village de *Ringen*, entretint ſuivant l'uſage du pays, la mère & la fille, ce qui donna lieu a bien des gens de ſuppoſer qu'il étoit le père de celle-ci. Catherine perdit ſa mère à l'âge de 3 ans, & le comte Roſen étant mort dans le même-temps, elle fut tellement abandonnée qu'il fallut que le clerc de la paroiſſe la reçût dans ſa maiſon. Peu de temps après le miniſtre luthérien de Marienbourg, nommé Gluck, voyageant de ce côté-là, vit cette orpheline, la prit ſous ſa protection, la fit porter chez lui, & la plaça auprès de ſes enfans. En 1701 étant dans la quatorzième année de ſon âge, elle épouſa un dragon de la garniſon ſuédoiſe de Marienbourg, & s'il en faut croire Weber, elle fut un modèle de bonne conduite pendant qu'elle demeura dans cette ville, ce qui eſt bien oppoſé à ce que d'autres ont avancé qu'elle vécut dans le déſordre pendant ſon ſéjour en Livonie. L'hiſtoire de ce mariage eſt racontée très-différemment. *Weber* aſſure que les époux reſtèrent enſemble huit jours après leur mariage; *Bruce* prétend au contraire qu'il ne fut jamais conſommé, parce que le dragon le matin même du jour où il s'étoit marié fut envoyé en détachement à Riga. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'étoit pas à Marienbourg quand cette ville ſe rendit aux Ruſſes, & que Catherine qui étoit deſtinée à une plus grande fortune ne le revit jamais, & qu'on n'a jamais ſu avec certitude ce qu'il eſt devenu.

Le général Bauer qui avoit trouvé dans Marienbourg Catherine au nombre des priſonniers; fut frappé de ſa jeuneſſe & de ſa beauté; il la prit dans ſa maiſon, & lui en confia le gouvernement avec une autorité entière ſur ſes domeſtiques, dont elle ſut ſe faire aimer en même-temps que de ſon maître. Bientôt après elle paſſa au ſervice du prince Menzicof qui ne fut pas plus indifférent ſur ſa beauté & les agrémens de ſon eſprit. Elle vécut avec lui juſques en 1704 qu'elle devint la maîtreſſe de Pierre I, à l'âge d'environ dix-ſept ans, & elle le captiva bientôt avec tant d'empire qu'il ſe détermina à l'épouſer, le 29 Mai 1711,

(1) La cérémonie du mariage se fit secrètement à *Jawerof* en Pologne, en présence du général Bruce, & le 22 de Février 1712 il fut célébré publiquement avec beaucoup de pompe à Pétersbourg.

Catherine prit un ascendant étonnant sur l'esprit de l'empereur par son assiduité & son attention soutenue à rechercher tout ce qui pouvoit lui plaire, par la douceur & la complaisance qui formoient son caractère & surtout par sa vivacité & sa gaieté extraordinaires. Ce prince avoit quelquefois des accès de tristesse & de terreur qui le rendoient défiant à l'excès, & d'une humeur si noire qu'il sembloit hors de lui & dans un état voisin de la démence. Dans ces terribles momens elle étoit la seule personne qui osât approcher de lui. *Elle avoit un ascendant sur ses sens*, dit Bassewitz, *qui tenoit presque du prodige.* Sa présence produisoit sur-le-champ l'effet le plus heureux, comme si elle eût exercé sur Pierre un enchantement supérieur à celui qui aliénoit son esprit. Au son de sa voix il reprenoit son assiette & ses transports étoient calmés. C'étoit donc avec raison qu'il la regardoit non-seulement comme nécessaire à son bonheur, mais à son existence même, & qu'elle devint sa compagne inséparable dans ses voyages & même dans toutes ses expéditions militaires.

La paix du Pruth qui sauva l'armée russe d'une destruction inévitable a été entièrement attribuée à l'habileté de Catherine. Cependant elle n'y eut d'autre part que de contribuer à la faire agréer à l'empereur. Dans la campagne de 1711 il avoit pris imprudemment une position très-désavantageuse, & pour s'en tirer il pensoit à s'ouvrir pendant la nuit un chemin au travers de l'armée des Turcs. Après avoir pris cette résolution désespérée il se retira dans sa tente, l'ame en proie au plus violent chagrin, & défendit sous peine de mort que personne y entrât.

(1) Gordon dit qu'elle eut plusieurs enfans du tzar avant que de l'épouser, & entr'autres la princesse Anne: Weber, que le mariage qu'on avoit tenu secret fut rendu public en 1711. Voltaire, que le Tzar se maria secrètement en 1707. Le passage suivant des mémoires de Bruce paroît décisif. " Le 17 Mai 1711 nous arrivâmes " à Varsovie, & à Jawerof le 29: nous y trouvâmes le czar & la czarine qui étoient " mariés en particulier, & j'avois assisté à cette cérémonie, & été fait à cette " occasion grand maître de l'artillerie, &c. "

RUSSIE.

Dans ce moment critique les généraux russes & le vice-chancelier Shaffirof, assemblés en présence de Catherine, proposèrent quelques conditions préliminaires pour obtenir une trêve du grand visir, & envoyèrent, sans que Pierre I en eût aucune connoissance, des députés à ce ministre qui consentit à faire la paix à des conditions bien plus raisonnables qu'on n'auroit osé l'espérer. Catherine entra dans la tente du Tzar malgré ses défenses, & sut l'engager à accepter cette paix. Ainsi, & c'est le sentiment de la Motraye & de Gordon, l'honneur principal en appartient aux généraux russes & surtout au vice-chancelier Shaffirof. Le premier de ces auteurs conteste même la réalité des présens faits au grand-visir, mais il n'en est pas moins vrai que la part qu'eut Catherine dans cette affaire la rendit très-chère à la nation, & Pierre allégua cette raison comme une de celles qui le déterminoient à la couronner de sa propre main, comme il le fit solemnellement à Moscow. Cette cérémonie eut lieu en 1724, & quoique le dessein de Pierre ne fût que de lui donner en cela une marque de son affection, cet acte solemnel n'en fut pas moins dans la suite la cause principale de son élévation au trône.

Quelques auteurs ont avancé au contraire que ce prince avoit voulu lui en frayer le chemin par cette cérémonie, ou même qu'il l'avoit expressément désignée pour lui succéder. Mais cette assertion est sans aucun fondement, car jamais on n'a pu produire aucune trace de cette disposition de Pierre I, ni par testament, ni d'aucune autre manière ; & le manifeste même que Catherine publia à l'occasion de son avènement, établit uniquement son droit sur l'acte de son couronnement à Moscow, sur les résolutions du sénat, du clergé, & des généraux de l'armée. (*) Il fallut sans doute dans cet état des choses qu'une femme

(*) Ce manifeste commence ainsi : « L'ordre de succession au trône de Russie » ayant été réglé par S. M. l'empereur de glorieuse mémoire dans son édit du 5 » Février 1722, notifié à toute la nation, & confirmé par les sermens de tous les » ordres de l'état, de manière que celui ou celle qu'il plairoit à S. M. de nommer » lui succéderoit, & S. M. ayant trouvé bon *en conséquence* de cet édit, d'ordon- » ner, en 1724, que sa chère épouse notre gracieuse impératrice Catherine reçût » la couronne & la sacrée inauguration, à cause de ses services, &c. Par ces raisons

d'une

d'une aussi basse naissance eût recours à des moyens bien extraordinaires pour réussir à écarter du trône le petit-fils de Pierre-le-grand qui étoit *son héritier en ligne directe*, & pour monter sur un trône auquel elle ne pouvoit avoir aucun droit que par un acte exprès de la volonté de son époux. (*) Son crédit sur son esprit avoit enfin souffert quelque altération peu de temps avant sa mort, & sans cet événement si avantageux pour elle, une rupture entr'eux sembloit inévitable. Voici ce qui y donna lieu. L'empereur qui soupçonnoit depuis quelque temps qu'elle avoit un amant, nommé *Mons*, son premier chambellan, sortit de Pétersbourg sous prétexte d'aller passer quelques jours à la campagne; mais il revint aussitôt en secret dans le palais d'hiver, & ayant envoyé à l'impératrice un page qui avoit sa confiance pour lui porter des complimens, comme s'il eût été à quelques lieues de distance, & pour observer tout ce qui se passoit, guidé par les informations qu'il reçut du page, il surprit la troisième nuit Catherine avec son amant sous un berceau des jardins. Madame Balke sœur du chambellan veilloit avec un page à peu de distance de ce berceau.

RUSSIE.

„ le sénat, le saint Synode, & le corps des généraux réunis ont ordonné unani-
„ mément que toute personne fût sujette & fidelle à S. M. l'impératrice Catherine,
„ absolue souveraine de toutes les Russies, &c.

Il me paroît évident d'après les termes de ce manifeste que le couronnement de Catherine en 1724 ne contribua à la faire reconnoître pour successeur au trône après la mort de son époux que parce que cet acte fut interprété comme une déclaration que Pierre I avoit faite de son choix en sa faveur. Ainsi, ce n'étoit peut-être pas sans raison, au moins apparente, que les auteurs que réfute ici M. Coxe ont avancé que Pierre l'avoit désignée pour lui succéder. Il est vrai que l'édit de 1722 ne dit pas que l'empereur régnant doit faire connoître son successeur en le couronnant, mais aussi il ne dit rien du tout sur la manière dont il doit le faire connoître; & dans le cas d'un silence absolu de sa part, il semble qu'un acte de cette nature puisse mieux que tout autre faire présumer sa volonté (*Note du Traduct.*)

(*) Mais par l'édit de 1722 il n'y avoit *plus d'héritier du trône*, & le petit-fils de Pierre n'étoit pas plus désigné par sa naissance pour lui succéder que toute autre personne. Il falloit un acte de la volonté du monarque régnant, & sans doute que Catherine pouvoit dans ce genre alléguer quelque chose de plus en sa faveur que Pierre II. (*Note du Traducteur.*)

RUSSIE.

Pierre naturellement violent fut transporté de colère à cette vue. Il frappa Catherine de sa canne, & ne maltraita pas moins le page qui avoit voulu l'empêcher d'entrer. Il se retira cependant après cela sans dire un seul mot ni à Mons, ni à sa sœur. Mais peu de jours après il les fit arrêter, & Mons fut conduit au palais d'hiver dans un appartement où personne n'entroit que l'empereur qui lui portoit lui-même des vivres. Le bruit se répandit en même-temps que le frère & la sœur avoient été emprisonnés pour s'être laissés corrompre par des présens, & s'être servi de leur crédit auprès de l'impératrice dans des vues intéressées. Mons ayant été examiné par l'empereur, en présence du général Uschakof, & menacé d'être appliqué à la question, s'avoua coupable de la prétendue vénalité dont on l'accusoit. Il eut la tête tranchée; sa sœur eut cinq coups de knout & fut réléguée en Sibérie : deux de ses fils qui étoient chambellans furent dégradés & envoyés en qualité de simples soldats à l'armée qui étoit sur les frontières de Perse. Le jour qui suivit l'exécution de la sentence, Pierre conduisit Catherine dans une voiture ouverte sous le gibet auquel on avoit cloué la tête de Mons; l'impératrice sans changer de visage à cet horrible spectacle, s'écria : *quel dommage qu'il y ait tant de corruption parmi les courtisans!* (1) Cela arriva vers la fin de l'année 1724; la mort de Pierre I suivit de près, & comme Catherine à son avénement au trône rappela Mde. Balke, on l'a soupçonnée d'avoir abrégé les jours de son mari par le poison; mais malgré la situation critique où étoit Catherine quand il mourut, & son élévation après sa mort, cette accusation est absolument destituée de preuves; les circonstances de la maladie de Pierre sont trop bien connues, ainsi que les symptômes dont il fut attaqué dans ses

(1) Bassevitz & Voltaire racontent très-différemment cette affaire, mais ni l'un ni l'autre n'ont voulu rien dire qui pût faire paroître Catherine criminelle. L'envoyé de Vienne de la relation duquel j'ai principalement emprunté cette anecdote, assure qu'il la tenoit du page même que Pierre avoit employé pour découvrir l'intrigue de sa femme, & qui se nommoit Drevenick.

Bassevitz fait aussi mention de ce que Pierre conduisit Catherine sous le gibet, ce qui prouve qu'il se croyoit assuré du crime de sa femme. *Voyez Busch. hist. mag. T. IX, page 372.*

derniers momens, pour qu'il y ait la moindre nécessité de recourir à la supposition d'un empoisonnement. (1)

RUSSIE.

Après l'édit que Pierre avoit publié en 1724 pour attribuer au monarque régnant le droit de se choisir un successeur à son gré, il auroit dû y pourvoir au cas d'une mort subite ; mais il fut attaqué par sa dernière maladie sans avoir fait ce que la prudence exigeoit à cet égard. Les douleurs excessives qu'il eut à souffrir lui ôtèrent en peu de temps l'usage de ses sens. Dans un intervalle lucide, il demanda une plume & du papier, & s'efforça d'écrire, mais ce qu'il écrivit ne fut pas lisible ; il fit ensuite venir sa fille Anne, & avant qu'elle arrivât il perdit la parole & la connoissance, & resta dans cet état pendant trente-six heures avant que d'expirer.

Il résulte de ces faits qui sont fondés sur des autorités incontestables qu'il ne nomma point de successeur, & quoique quelques personnes aient avancé que son dessein étoit de laisser la couronne à son petit-fils Pierre II, il paroîtra toujours bien plus croyable qu'il la destinoit à Anne sa fille aînée, & que sa mort subite prévint l'exécution de ce dessein. (2) Mais sans nous arrêter plus long-temps sur des fait étrangers

(1) Pierre, dit l'envoyé de Vienne dans ses mémoires, avoit reçu anciennement d'une de ses maîtresses le germe d'une maladie que ses excès empêchèrent de guérir radicalement. Ayant bu dans une occasion une quantité énorme de vin, de bière, d'hydromel & d'eau-de-vie, ce mal s'accrut au point de devenir incurable ; mais comme il n'en paroissoit rien à l'extérieur les médecins imaginèrent que c'étoit la pierre & le traitèrent en conséquence. Ainsi la maladie s'envenimant peu-à-peu, il se forma un abcès dans la vessie, & dans sa dernière maladie il fut attaqué d'une strangurie qui causa bientôt sa mort. Dans les derniers momens il témoigna un grand repentir de ses péchés, confessa qu'il avoit versé beaucoup de sang innocent, & exprima beaucoup de regrets sur le sort de son malheureux fils, ajoutant qu'il espéroit cependant que Dieu lui pardonneroit en faveur du bien qu'il avoit fait à son pays. *Voyez Busch. hist. mag. T. XI.* Gordon dit la même chose.

(2) J'ai déjà parlé des raisons sur lesquelles cette opinion me paroît fondée, & qui m'ont engagé à l'adopter.

M. Le Clerc dans son histoire physique, morale, civile & politique de la Russie moderne, assure que Pierre I avoit expressément nommé Pierre son petit-fils pour son successeur. C'est une anecdote qui a été inconnue jusques à lui, & comme elle,

RUSSIE.

à l'histoire de Catherine, hâtons-nous de parler de son élévation au trône.

Pendant que Pierre étoit aux prises avec la mort, divers partis se

---

est très-curieuse, je l'insère ici en l'accompagnant de quelques réflexions. " Lorsque » ce prince (Pierre I) vit arriver l'instant de sa mort, il fit un dernier effort pour se » lever de son lit & pour écrire l'ordre qui excluoit du trône Catherine I, & qui y » plaçoit Pierre II fils de l'infortuné Alexis. On verra dans la suite de cet ouvrage » les raisons qui déterminèrent Pierre I a exclure Catherine qui lui avoit été si » chère. Nous nous bornons à dire ici que l'ordre étoit écrit lorsqu'il tomba en foi- » blesse, & qu'il mourut quelques heures après. Pierre I mourut entre les bras du » prince Menzicof, des comtes de Roumantzof & Tolstoé, & de deux majors des » gardes à pied nommés Mammonof. Avant d'annoncer la mort de l'empereur, leur » premier soin fut de lire ses dernières volontés, & d'opiner sur l'usage qu'ils en » devoient faire. Le prince Tolstoé porta la parole aux autres & dit: les intentions » de Pierre nous sont connues, mais prenons garde à ce que nous allons faire. » Pierre II nous hait, si nous le plaçons sur le trône nous serons les premières » victimes qu'il immolera à la vengeance de son père. Tolstoé étoit naturellement » éloquent & persuasif, & dans cette conjoncture l'éloquence étoit jointe à la vérité. » On fut d'avis de déroger aux intentions de l'empereur défunt, & de supprimer » l'ordre d'exclusion. Alors les majors des gardes annoncèrent la mort de Pierre I, le » règne de Catherine; & les gardes la proclamèrent en criant *oura*, selon l'usage » du pays. Cette anecdote secrète est exacte dans tous ses points. » *Hist. mod. de Russie*, *page* 443.

J'avoue franchement que je crois devoir suspendre mon jugement sur la vérité de cette anecdote jusqu'à ce que l'ingénieux auteur veuille bien nous citer ses autorités. Elle contredit la relation de Bassewitz qui eut une si grande part à l'élévation de Catherine, celle de Munich qui connoissoit si bien les intrigues de la cour de Russie, & celle de l'envoyé de Vienne qui se trouvoit à Pétersbourg au moment où Catherine fut proclamée impératrice, & par cela même cette anecdote a besoin d'être confirmée par des preuves tout autrement concluantes que la simple assertion d'un historien, lors même qu'elle ne contiendroit pas diverses circonstances qui semblent fausses.

Peut-on dire que Pierre exclut Catherine du trône en le destinant à son petit-fils, quand même on supposeroit qu'il le lui destina en effet? Le terme d'exclusion suppose un droit: & quel droit Catherine pouvoit-elle avoir que la nomination de Pierre?

Le discours de Tolstoé est improbable en lui-même, & contredit par des témoignages positifs.

formoient & cabaloient pour disposer de la couronne. Dans une assemblée nombreuse des principales personnes de la noblesse, il fut résolu secrètement de faire arrêter Catherine au moment de la mort de son époux, & de placer Pierre son petit-fils sur le trône. Bassewitz instruit de ce dessein se rendit auprès de l'impératrice, quoiqu'il fût déjà nuit. « Ma douleur & ma consternation, repliqua-t-elle, m'ôtent la faculté » d'agir. Consultez ensemble, vous & le prince Menzicof, & j'adopterai » toutes les mesures que vous aurez prises en mon nom ». Bassewitz ayant trouvé Menzioof couché, le réveilla & lui apprit le danger pressant qui menaçoit l'impératrice & son parti. Comme il n'y avoit pas du temps pour délibérer longuement, le prince se saisit sur le moment du trésor & de la forteresse, gagna les officiers de la garde par des présens & des promesses, quelques personnes de la noblesse & les principaux membres du clergé. Ceux de ce parti s'étant assemblés au palais, Catherine se rendit auprès d'eux, reclama le droit de succéder à son époux comme

RUSSIE.

Il est improbable, parce que quoiqu'on puisse croire que Tolstoé, créature de Menzicof, lui avoit conseillé de détruire le testament de l'empereur ou tout acte de cette nature, on ne peut supposer cependant qu'il eût fait cette proposition ouvertement en présence du comte Romanzof & de deux majors, sans les avoir fondés auparavant, & sans avoir essayé de les mettre dans ses intérêts.

Il est contredit par les témoignages les plus positifs, parce qu'il paroît par les mémoires de Bassewitz que pendant les derniers momens que Pierre passa dans une espèce de léthargie, Menzicof eut soin de prendre toutes les mesures nécessaires pour faire régner Catherine.

A l'égard de l'ordre donné par l'empereur pour exclure Catherine, & pour déférer le sceptre à Pierre II, il est bien propable qu'il n'a jamais existé. Car ce *dernier effort pour se lever de son lit* est le même dont parle Bassewitz, & qui ne produisit que ces lignes indéchiffrables qu'il écrivit. C'est ce qui est confirmé par l'envoyé de Hanovre, par Weber qui n'avoit aucune liaison ni avec Menzicof ni avec Bassewitz. L'envoyé de Vienne dit aussi : *Pierre voulut écrire quelque chose, mais sa foiblesse l'en empêcha.* Bassewitz assure que *l'empereur expira dans les bras de son épouse.* Weber ajoute : Enfin ce grand monarque expira sans avoir fait aucun testament, pendant que l'impératrice s'écrioit en se jetant à ses pieds, *Dieu veuille t'ouvrir son paradis, & recevoir cette grande ame dans son sein.* Telles sont les raisons qui me font douter si cette secrète anecdote de M. Le Clerc est aussi vraie dans tous ses points qu'il l'assure.

RUSSIE. une conſéquence de ſon couronnement ſolemnel à Moſcow, expoſa les ſuites dangereuſes d'une minorité, & aſſura que « bien loin de vouloir » priver le prince de ſa couronne, elle ne la recevroit que comme un » dépôt ſacré pour la lui rendre au moment où elle ſe réuniroit dans » le ciel à l'époux adoré qu'elle alloit perdre ».

La manière pathétique dont elle prononça ce diſcours, les larmes dont il fut accompagné, les riches préſens en argent & en bijoux qui l'avoient précédé; tout cela réuni, produiſit l'effet déſiré. L'aſſemblée s'étant ſéparée, le reſte de la nuit fut employé à faire les préparatifs néceſſaires pour s'aſſurer de la couronne au moment où l'empereur auroit rendu le dernier ſoupir.

Ce moment arriva le matin du 28me. Janvier. (vieux ſtyle) Dès que ſa mort fut connue, le ſénat, les généraux, la principale nobleſſe & le clergé ſe rendirent en diligence au palais pour la proclamation du nouveau ſouverain. Les partiſans du prince Pierre Alexiowitz ſembloient certains du ſuccès, & on évitoit ceux de Catherine comme des gens dont la perte étoit certaine. Dans cette conjoncture Baſſewitz dit à l'oreille de quelqu'un du parti du prince: « l'impératrice eſt la maîtreſſe » du tréſor & de la fortereſſe, elle a gagné les gardes & le ſynode, » & pluſieurs des premières perſonnes de la nobleſſe; elle a plus de » partiſans que vous n'imaginez. Avertiſſez donc vos amis de ne lui faire » aucune réſiſtance puiſqu'ils expoſeroient leurs têtes ». Cet avis circula rapidement; Baſſewitz donna le ſignal convenu, & les deux régimens des gardes qui avoient été engagés par des largeſſes à proclamer Catherine ayant déjà environné le palais battirent aux armes. *Qui eſt-ce qui a oſé*, s'écria le prince Repnin, commandant en chef, *donner cet ordre aux troupes à mon inſçu? C'eſt moi*, répliqua le général Butturlin, *ſans prétendre vous diſputer votre autorité, mais pour obéir aux ordres de ma gracieuſe ſouveraine.* A cette courte replique ſuccéda un morne ſilence. Pendant que tout le monde étoit ainſi dans l'attente & l'anxiété, Menzicof entra ſuivi de Catherine qui ſe ſoutenoit ſur le duc de Holſtein. Elle eſſaya de parler; mais ſes ſoupirs & ſes larmes étoufferent quelque temps ſa voix: (1) enfin reprenant ſes eſprits, « je viens, dit-elle,

(1) L'envoyé de la cour de Vienne dit que Catherine, quoique charmée au fond du

» malgré le chagrin dont je suis accablée pour vous déclarer que soumise » à la volonté de mon défunt époux, dont la mémoire me sera toujours » chère, je suis préte à consacrer mes jours aux pénibles soins du » gouvernement, jusqu'à ce que la Providence m'ordonne de le rejoindre ». Et après un court silence, elle ajouta avec beaucoup d'artifice : « si le » grand-duc veut profiter de mes instructions j'aurai peut-être la con» solation pendant mon triste veuvage de former pour vous un empe» reur digne du sang & du nom de celui dont vous venez de faire l'irré» parable perte ». « Ce moment, repliqua Menzicof, " étant aussi » critique & aussi important pour le bien de l'empire, & exigeant la » plus mûre délibération, votre majesté voudra bien nous permettre de » conférer ensemble en liberté, afin que toute cette affaire soit conduite » de manière à ne nous attirer aucun reproche, ni des contemporains, » ni de la postérité ». « Puisque ce que je fais, répondit Catherine, est » plus pour le bien public que pour mon avantage particulier, je ne » crains point de soumettre tout ce qui me regarde au jugement d'une » assemblée aussi éclairée. Non-seulement je vous permets d'en conférer » en liberté, mais je vous ordonne à tous de délibérer avec maturité » sur cet important sujet, & je vous promets d'adopter le résultat de » vos résolutions quel qu'il puisse être ». Après qu'elle eut achevé ces mots l'assemblée passa dans un autre appartement, & les portes en furent fermées.

Menzicof & son parti avoient décidé d'avance que Catherine seroit impératrice, & les gardes qui battoient aux armes & déployoient leurs drapeaux autour du palais surent bien vaincre toutes les oppositions. Il ne restoit donc plus qu'à colorer du mieux qu'on pourroit ce qu'on alloit faire, en persuadant à l'assemblée que Pierre avoit destiné sa couronne à sa femme. Dans ce dessein Menzicof fit venir le secrétaire

---

cœur de la mort de Pierre, joua la comédie admirablement, qu'elle ne cessa pas de se lamenter & de pleurer, qu'elle baisoit sans cesse le corps de son époux, qu'elle poussoit des cris & s'évanouissoit alternativement; ensorte que ceux qui n'étoient pas au fait étoient attendris pendant que les autres avoient bien de la peine à s'empêcher de rire. *Bassewitz* au contraire en bon courtisan veut persuader à ses lecteurs que Catherine étoit inaccessible à tout autre sentiment qu'à celui de l'affliction.

RUSSIE.

de l'empereur, & lui demanda si son maître n'avoit laissé aucun écrit qui pût faire connoître ses intentions. Le secrétaire répondit : « Que peu de » temps avant son dernier voyage à Moscow il avoit supprimé un » testament, & qu'il avoit fréquemment témoigné son dessein d'en faire » un autre, mais qu'il en avoit toujours été détourné par la réflexion ; » que si son peuple, après avoir été élevé par lui de l'état de barbarie » au plus haut point de pouvoir & de gloire, étoit capable d'ingrati- » tude il ne devoit pas exposer ses dernières volontés à l'affront d'un » refus, & que si au contraire ses sujets se rappeloient ce qu'ils lui » devoient, ils régleroient leur conduite sur ses intentions qu'il avoit » manifestées déjà & plus solemnellement qu'il ne pouvoit le faire par » aucun écrit ». Là dessus il s'éleva une dispute entre les membres de l'assemblée, & quelques seigneurs ayant eu le courage de s'opposer aux partisans de Catherine, Theophanes archevèque de Plescof leur rappela le serment qu'ils avoient prêté en 1722, de reconnoître pour leur souverain la personne qui seroit nommée par l'empereur, ajoutant que ses sentimens tels que son secrétaire venoit de les faire connoître étoient en effet une désignation formelle de Catherine. Le parti opposé nia que cela fût aussi clair & aussi concluant que le secrétaire le prétendoit, & soutint que Pierre n'ayant point nommé son successeur, le droit de l'élire retournoit à l'état. Sur cela l'archevèque certifia de plus « que » la veille du jour où Catherine avoit été couronnée, Pierre avoit déclaré » dans la maison d'un négociant anglois, qu'en lui plaçant la couronne » sur la tète il n'avoit pas eu d'autre vue que de lui laisser l'empire » après la mort » : & cette assurance ayant été confirmée par plusieurs personnes qui étoient présentes, Menzicof s'écria, *Qu'avons-nous donc besoin d'un testament ? Ne seroit-ce pas une injustice & un crime que de refuser de nous conformer à ce qu'a désiré notre souverain d'une manière si expresse ? Vive l'impératrice Catherine !* Ces mots ayant été répétés à l'instant par la plus grande partie de ceux qui étoient là, Menzicof salua le premier Catherine du nom d'impératrice, & lui rendit le premier ses respects en lui baisant la main ; toute l'assemblée suivit cet exemple, & s'étant ensuite fait voir aux gardes & au peuple par une fenètre, les acclamations de *vive Catherine* retentirent de toutes parts, pendant que Menzicof répandoit l'argent à pleines mains.

C'est

RUSSIE.

C'est ainsi, (1) dit l'envoyé de Vienne qui étoit alors à Pétersbourg, *que Catherine fut portée sur le trône par les gardes, de la même manière que les empereurs romains l'étoient par les Prétoriens, sans la participation du peuple, ni des légions.*

Le règne de Catherine doit être considéré comme le règne de Menzicof. Elle n'avoit ni goût, ni capacité pour tenir les rênes d'un état, & elle s'étoit livrée avec un aveugle confiance à l'homme qui avoit été le premier auteur de sa fortune dans sa jeunesse, & auquel elle devoit encore la couronne dans un âge plus avancé.

Pendant le peu de temps qu'elle règna sa vie fut très-peu régulière. Elle avoit une grande aversion pour les affaires. Quand le temps étoit beau, elle passoit souvent les nuits en plein air, elle faisoit de fréquens excès de vin de Tokay, ce qui joint à un cancer & à une hydropisie termina promptement ses jours. Elle mourut le 17e. Mai 1727 après un règne de deux ans & quelques jours, & dans la 39e. année de son âge.

La mort des souverains dans les états despotiques est rarement attribuée à des causes naturelles. Celle de Catherine le fut au poison, comme si les maux qui la minoient depuis quelque temps n'eussent pas suffi pour la conduire au tombeau. Quelques-uns ont dit qu'elle avoit été empoisonnée dans un verre de liqueur; d'autres, que ce fut avec une poire que lui donna le général Diever. Les soupçons tombèrent aussi sur le prince Menzicof qui peu de temps avant sa mort eut avec elle une

(1) Cette relation de la manière dont Catherine fut élevée sur le trône est principalement tirée des mémoires de Bassewitz qui aida Menzicof à opérer cette révolution, & qui en a bien su toutes les circonstances. Mais il est possible qu'il n'ait pas voulu tout dire, & qu'en particulier il ait gardé le silence sur le fait des menaces par lesquelles, selon d'autres mémoires, on contraignit les opposans à se soumettre. Il vouloit faire regarder l'élection de Catherine comme aussi unanime qu'il étoit possible, mais il se laisse deviner en ajoutant ces mots : *C'est ainsi que Catherine saisit le sceptre qu'elle méritoit à si juste titre.....*

Au reste les divers récits qu'on a là-dessus dans les mémoires de Bassewitz, de Munich & de l'envoyé autrichien ne diffèrent en rien d'essentiel; ils prouvent tous que Menzicof par lui-même ou par ses agens, par ses présens, ses promesses & ses menaces contraignit la noblesse à reconnoître Catherine.

CHAPITRE VIII.

Du prince Alexis Petrovitch — Pourquoi Pierre I voulut l'exclure du trône — Sa mauvaise éducation — Crainte qu'il avoit de son père — Sa fuite de Pétersbourg — Son jugement & sa condamnation — Recherche sur la cause de sa mort — Histoire de sa femme Charlotte, princesse de Brunswick — Circonstances de sa mort, & faux bruits qui se sont répandus à ce sujet.

RUSSIE.

ALEXIS le seul enfant que Pierre-le-grand ait eu de son mariage avec Eudoxie de Lapukin, étoit né en 1690, & jamais prince ne naquit sous de plus malheureux auspices, soit pour lui-même, soit pour ses parens & pour son pays.

Je commencerai ce que j'ai à dire de ce prince par transcrire une lettre curieuse qu'écrivit en 1715 l'envoyé de Vienne au premier ministre de cette cour. Elle servira à développer les principes sur lesquels Pierre se fondoit pour essayer de justifier le dessein d'exclure son fils de sa succession.

« Dans ma dernière j'informai votre excellence, que j'avois eu une » occasion de pénétrer les sentimens du tzar, & à présent je vais vous » raconter des particularités qui vous surprendront. Etant à dîner » dimanche passé chez le vice-chancelier Shaffirof en compagnie avec » le tzar, S. M. me fit l'honneur de converser avec moi sur différens » sujets, lorsque la conversation étant tombée sur le dernier roi de » France, elle me dit, certainement la France n'a jamais été gouvernée » par un plus grand homme que Louis XIV; néanmoins, ajouta-t-il, » quand je considère le peu de soin qu'il a pris d'assurer la tranquillité » de son royaume après sa mort, je ne reconnois plus en lui l'auteur » de tant de grandes & d'héroïques actions; car s'il savoit, comme

» on n'en peut douter, que le duc d'Orléans étoit un génie supérieur, » pourquoi ne l'a-t-il pas déclaré son successeur au lieu de son arrière » petit-fils qui étoit d'un âge trop tendre pour pouvoir gouverner l'état? » Par ce moyen il auroit affermi & rendu même inébranlable après sa » mort le grand systême politique qu'il avoit formé, & la France n'au- » roit pas été menacée comme elle l'est d'être agitée par de dangereuses » convulsions. »

Je répondis « que les loix fondamentales du royaume ordonnoient » que le premier prince du sang fût toujours régent pendant la minorité » du roi, & qu'aucun roi de France ne hasarderoit jamais d'enfreindre » cette loi de succession, &c. » « Ainsi, repliqua le tzar, un prince qui » seroit venu à bout en sacrifiant sa santé, & même en exposant sou- » vent sa vie, de rendre son état respectable & formidable devroit, » suivant votre hypothèse, laisser périr tranquillement les fruits de son » travail entre les mains d'un homme incapable de régner, pourvu » qu'il fût son plus proche parent. J'avoue que je ne suis point de votre » avis; il ne suffit point qu'un monarque s'évertue pour aggrandir son » état & pour le rendre florissant pendant sa vie, il doit aussi par de » sages mesures perpétuer sa gloire après sa mort, ce qui ne se peut » absolument qu'en se donnant un successeur qui soit capable non- » seulement de conserver ce qu'il a acquis & les établissemens qu'il a » faits, mais aussi d'exécuter le reste de ses desseins, dût-il choisir ce » successeur dans le dernier ordre de ses sujets. Vous appelez cruel un » prince, ajouta-t-il, quand pour sauver son état qui doit lui être » plus cher que le sang qui coule dans ses veines, il prive de la succession » à la couronne un prince de son sang; & moi au contraire, je trouve » que c'est la plus grande des cruautés que de sacrifier le salut de l'état » à l'ordre de succession établi. Si ce successeur n'a pas les qualités » nécessaires pour un souverain, c'est dans un couvent qu'est sa place, » & non sur un trône. David, par exemple, avoit plusieurs fils, mais » ne trouvant pas dans l'aîné les qualités que devoit posséder un roi » d'Israel, il choisit le plus jeune pour son successeur. Dieu lui-meme » approuva ce choix au lieu de le blâmer de n'avoir pas eu égard aux » prétentions de la primogéniture qui étoit cependant très-respectée par » les Juifs. Si la gangrène attaque mon doigt (& en même temps il

RUSSIE. „ me faiſoit toucher le bout de ſon pouce) ne ſuis-je pas obligé de le „ couper, quoiqu'il faſſe partie de mon corps, à moins que je ne veuille „ être coupable de ſuicide.

„ A préſent je comprends le motif de la loi publiée dernièrement par „ le tzar, qui adjuge tous les biens de la famille à un des enfans mâles, „ mais qui laiſſe en même-temps au père un pouvoir abſolu de nommer „ ſon héritier, ſans aucun égard au droit d'aîneſſe, & je ſuis à préſent „ convaincu que le tzar a pris la réſolution de donner l'excluſion à ſon „ fils aîné, enſorte que nous verrons un jour Alexis, avec ſa tête „ raſée, jeté dans un monaſtère & obligé de paſſer le reſte de ſa vie „ à prier & à chanter des hymnes. » Le 15 Novembre 1715.

Cette prophétie fut enſuite accomplie, mais au lieu d'être enfermé dans un couvent, le malheureux prince expira dans une priſon. Les circonſtances de ſon excluſion & de ſa mort ſont bien connues, mais comme on les tient pour la plûpart de ſes accuſateurs, on doit prendre garde de ne pas ajouter foi à toutes les imputations dont ſa mémoire a été flétrie. Un fait inconteſtable eſt que ſon éducation avoit été honteuſement négligée, & qu'il n'avoit jamais reçu aucune des corrections néceſſaires à ſon âge, juſqu'à ce qu'il ne fût plus temps de lui faire prendre de bonnes habitudes. On l'avoit confié aux ſoins des femmes, & on avoit chargé de ſon inſtruction des prêtres ruſſes, les plus vils & les plus ignorans des hommes, qui lui avoient inſpiré tous les préjugés de leur religion, & déclamoient continuellement contre ſon père, parce qu'il avoit aboli pluſieurs coutumes barbares, l'objet de leur reſpect ſuperſtitieux. Avant l'âge de 11 ans on le tira des mains de cette mépriſable eſpèce de gouverneurs pour le confier au baron de Huyſen, homme d'une grande capacité & d'un grand mérite, ſous lequel il paroît qu'il fit d'aſſez grands progrès, enſorte qu'on auroit pu le guérir peu-à-peu de ſes préjugés, ſi le prince Menzicof n'avoit pas trouvé bon d'éloigner la ſeule perſonne qui pouvoit lui inſpirer des ſentimens honnêtes, & de ſe charger lui-même de la ſurintendance de ſon éducation; mais comme Menzicof le voyoit très-rarement (1) & ne plaça auprès de lui que des perſonnes dépourvue de tout mérite; on peut croire qu'il

(1) Buſch. hiſt. mag. p. 196.

eut une intention expresse de donner carrière aux inclinations vicieuses du prince, & de le livrer à la plus mauvaise compagnie. Et en effet, il y passoit ses jours dans une yvresse continuelle & dans toutes sortes de débauches; cependant ce même Menzicof qui avoit ses vues, sut extorquer ensuite du prince dans sa prison un aveu que c'étoit lui seul qui avoit pris soin de son éducation (1).

Plusieurs faits prouvent que Pierre I avoit conçu de bonne heure une grande prévention contre son fils, & lui avoit inspiré une telle terreur, que pour n'être pas obligé de dessiner devant lui, le jeune prince se tira un jour un coup de pistolet sur la main droite. Son imprudence & son obstination ne sauroient cependant être justifiées; il semble que ses passions le privèrent quelquefois de la raison & lui causoient même des accès de démence. Bruce qui le connoissoit, bien fait le portrait suivant de sa personne & de ses manières, & comme il n'avoit aucune prévention contre lui, son témoignage est plus digne de foi que toutes les accusations préparées avec art par ses ennemis.

« Le tzarovitz est arrivé à Moscow cet hiver (1714) où je l'ai vu » pour la première fois, il entretient une fille du peuple qui est Finlan- » doise; je suis allé souvent avec le général lui faire ma cour, & il est » venu souvent dans la maison du général, suivi de fort mauvaise » compagnie; il est fort mal-propre sur sa personne, il est de grande » taille, bien fait, il a le teint brun, une mine sévère, une voix forte. » Il m'a souvent fait l'honneur de me parler en allemand qu'il entend » très-bien. Il est adoré par la populace; mais les personnes d'un rang » plus élevé ont peu de respect pour lui, & lui n'a pour elles aucun

---

(1) L'Evesque fait sur cette étrange circonstance une réflexion fort juste. « Croira- » t-on qu'Alexis ait fait sincèrement & de lui-même l'éloge des soins que Menzicof » avoit pris de son éducation, lorsqu'on sait d'ailleurs que Menzicof approchoit » de lui tout au plus trois ou quatre fois par an, & ne lui parloit qu'avec le ton » du mépris le plus outrageant? Si on le contraignit à louer le favori de Pierre, » l'ami de Catherine, ne peut-on pas lui avoir dicté de même tout ce qu'on » vouloit lui faire dire? » *Hist. de Russie*, *T. IV. p.* 442.

Cette conjecture reçoit une nouvelle force par la considération que cet éloge du prince Menzicof fut arraché à Alexis dans la prison par Tolstoé qui étoit la créature de Menzicof.

RUSSIE.

„ égard. Il eſt toujours environné d'une multitude de prêtres ignorans „ & débauchés, & d'autres perſonnes du commun & d'un mauvais „ caractère, dans la ſociété deſquels il ne ceſſe de blâmer la conduite „ de ſon père, pour avoir aboli les anciennes coutumes, & il déclare „ qu'auſſitôt qu'il lui ſuccédera, il rétablira la Ruſſie dans ſon premier „ état. Il menace même de faire périr ſans exception tous les favoris de „ ſon père. Il a tenu ces diſcours ſi ſouvent & avec ſi peu de précaution „ qu'ils n'ont pu manquer de parvenir à l'empereur, & l'on croit géné- „ ralement qu'il a ainſi jeté les fondemens de ſa propre perte. „

Et dans un autre endroit: « C'eſt une choſe remarquable que le prince „ ne ſe montre jamais dans aucune de ces aſſemblées où S. M. reçoit „ la cour de toutes les perſonnes de qualité & de rang, comme les jours „ de naiſſance, les fêtes à l'occaſion de quelque victoire, celles où „ l'on lance des vaiſſeaux, &c. Le général Bruce qui demeuroit à côté „ du prince, avoit ordre de l'avertir toujours la veille de ces ſortes de „ fêtes, & c'étoit moi qui avois l'honneur d'être chargé de cette com- „ miſſion. Mais ce prince pour éviter de paroître en public, ou prenoit „ médecine, ou ſe faiſoit ſaigner, s'excuſant toujours ſur quelque indiſ- „ poſition, pendant qu'on ſavoit que dans ce même-temps il s'enyvroit „ en très-mauvaiſe compagnie, & ne ceſſoit d'y condamner toutes les „ actions de ſon père. „ Voyez *les Mémoires de Bruce*. p. 100 & 127.

Echauffé par des excès de table continuels, & pouſſé à bout par les perſécutions qu'il ne ceſſoit d'eſſuyer, ce prince ſe laiſſa aller au déſeſpoir; & enfin en 1716, il renonça tout-à-coup au droit de ſucceſſion en faveur du fils que Pierre avoit eu de Catherine, & demanda la permiſſion de ſe retirer dans un cloître. Mais bientôt après il préféra de ſuivre le conſeil que lui donnoient ſes principaux confidens, & s'étant échappé il ſe réfugia à Vienne, où il ſe mit ſous la protection de l'empereur Charles VI. Cet empereur voulant le ſouſtraire au reſſentiment de ſon père l'envoya d'abord à Inſpruck, & enſuite pour le mettre encore plus en ſûreté, au château St. Elme à Naples. Il y fut trahi ſecrètement par ſa maîtreſſe finlandoiſe, qu'on diſoit mariée avec lui, & ſéduit par les promeſſes ſolemnelles d'un pardon abſolu, il ſe laiſſa perſuader par les émiſſaires de ſon père de retourner à Moſcow. Là il renonça ſolemnellement à tout droit de ſucceſſion à la couronne, & ayant été conduit

conduit à Pétersbourg; il fut jeté dans la forteresse, jugé par une commission, & condamné à mort. Les actes de son procès sont bien connus, ayant été rendus publics par ordre de l'empereur & insérés dans plusieurs ouvrages. RUSSIE.

Quelque prévention qu'on puisse avoir contre Alexis, on ne peut lire les pièces de ce procès sans être choqué de la manière injuste & cruelle dont il fut conduit. Ses impitoyables persécuteurs saisissoient avec avidité tout ce que sa jeunesse & sa simplicité leur fournissoient contre lui, pendant que sa maîtresse finlandoise qui reçut ensuite pour cela une pension, rapportoit dans ses dépositions toutes les expressions, que l'humeur ou la colère lui avoient fait employer contre son père dans des momens où il n'étoit pas sur ses gardes. Non-seulement on alléguoit en preuves contre lui ses actions & ses paroles, mais on vouloit sonder ses pensées, & les confessions qu'on lui avoit arrachées dans la prison étoient employées pour le convaincre (1). En effet, il y eut plusieurs

(1) On remarque "que dans ce procès, on suivoit les formes odieuses de l'inquisition. C'étoit à l'accusé à chercher laborieusement ses fautes, à faire des efforts „ de mémoire pour les aggraver. Son innocence dépendoit de se déclarer, de se „ prouver criminel. Un oubli, une réticence innocente ou même louable, devenoit „ un crime. Ou plutôt épié, pressé, surpris de tous côtés, il ne pouvoit éviter „ sa condamnation; s'il taisoit ses fautes, son silence le rendoit coupable; s'il les „ dévoiloit, il étoit convaincu par son aveu. „ *Hist. de Russie par l'Evesque*, *T. IV. p.* 427.

" La simplicité enfantine de toute cette dernière déclaration (ajoute l'auteur) est „ précieuse. Elle prouve qu'Alexis pouvoit avoir les vices & la grossièreté d'une „ mauvaise éducation, mais qu'il ne pouvoit être criminel „.

Il ajoute de plus: "que seroit-ce si ces aveux les plus forts lui avoient été dictés, „ arrachés, extorqués! Si l'on avoit mis a profit sa timidité, sa foiblesse pour le „ forcer à se rendre plus coupable qu'il ne l'étoit en effet! Si chaque jour des mauvais „ traitemens nouveaux fatiguoient, domptoient sa patience, & l'obligeoient à faire „ les aveux qu'on exigeoit de lui! Si l'on employoit même les tortures pour vaincre „ sa résistance! Si les cris & le bruit des coups qu'il recevoit étoient entendus „ par un prisonnier qui étoit en même-temps dans la forteresse, & qui a dévoilé „ depuis cet odieux secret? Si le tzar lui-même étoit le spectateur & peut-être le „ ministre des tourmens de son fils? On ne peut s'empêcher de rapporter cette „ tradition; mais elle afflige l'humanité qui se plaît à la révoquer en doute, elle „ semble en même-temps choquer la vraisemblance. „ *ibid. p.* 440, 441.

RUSSIE.

de ses dépositions qui étoient de nature à le faire regarder comme coupable d'avoir voulu se révolter, & il ne les contredit point, il les signa même dans sa prison, & l'on trouve une différence remarquable entre les aveux qu'il fit à son premier interrogatoire à Moscow qui fut assez public, & celui qu'il subit à Pétersbourg qui eut lieu le plus souvent en particulier & en présence de son père & de ses plus intimes confidens, circonstances qui sembleroient prouver qu'il fut appliqué à la question.

A l'égard des circonstances de sa mort, il y a deux opinions différentes qui sont adoptées par préférence à d'autres. Suivant l'une qui est appuyée sur le manifeste de Pierre I, il eut une attaque d'apoplexie & mourut dans des convulsions causées par la violence de ses passions & la terreur de la mort. Selon d'autres il fut secrètement exécuté en prison. La dernière de ces leçons paroît la plus croyable, malgré les assertions de Pierre I, & l'apologie de ses panégyristes, & en particulier celle de Voltaire qui a employé les argumens les plus spécieux pour justifier cet empereur.

De toutes les relations qu'on a de sa mort, celle qu'a donnée Busching semble la plus probable & la plus authentique. Cet auteur assure positivement qu'il eut la tète tranchée par ordre de son père, & que le maréchal *Weyde* fit l'office de bourreau. C'est un fait qu'il dit tenir d'une dame de Pétersbourg, nommée *Cramer*, intime confidente de Pierre & de Catherine, & qui fut employée à coudre la tète du prince à son corps avant qu'il fut exposé sur le lit de parade. Pendant mon séjour à Pétersbourg je me donnai quelques peines pour vérifier ce fait; mais je trouvai beaucoup de difficulté à me procurer des informations certaines sur une chose aussi secrète. Ce que j'en appris de plus important ce fut par le moyen d'une personne qui avoit été fort liée avec la dame que je viens de nommer. Cette personne m'assura qu'ayant souvent essayé de faire tomber la conversation sur la mort d'Alexis, elle l'avoit toujours trouvée extrêmement éloignée de s'y prêter, & même très-offensée de ce qu'on mettoit ce sujet sur le tapis, & que tout ce qu'on avoit pû en arracher c'est que c'étoit elle qui avoit préparé le corps de ce prince pour être exposé en public. La répugnance de madame Cramer à s'expliquer sur ce sujet, jointe à son aveu, que c'étoit elle

RUSSIE.

qui avoit préparé le corps du malheureux Alexis, me paroit ajouter un grand degrés de probabilité à la relation de Busching, & il est assez croyable qu'étant avec elle sur le pied de la confiance il ait trouvé quelque occasion favorable d'en obtenir la communication d'un secret qu'elle étoit d'ailleurs résolue à tenir inviolablement caché.

Une autre preuve en faveur de ce sentiment, c'est ce que j'ai su depuis peu d'un anglois sur la véracité duquel le public peut compter. Il m'a assuré savoir du secrétaire du prince Cantimir avec lequel il a été lié intimément, qu'Alexis eut la tête tranchée en prison. Le prince Cantimir ayant été dans la plus haute faveur auprès de Pierre, le témoignage de son secrétaire de confiance ne peut qu'être ici d'un grand poids.

Ce fait a paru si bien attesté que plusieurs historiens allemands qui ont traité de la Russie l'ont adopté sans restriction; & dans plusieurs tables généalogiques de la famille impériale, on lit *Alexis décapité.* Cependant il y a un passage dans les mémoires de Bruce, qui, au premier coup d'œil, semble infirmer tous ces témoignages, & prouver qu'Alexis fut empoisonné. Ce passage est trop curieux pour ne pas avoir place ici.

« Le procès commença le 25 Juin, & continua jusqu'au 6 Juillet, » que la commission suprême prononça unanimément la sentence de » mort, en laissant à sa majesté à en déterminer le genre. Le prince » fut conduit devant la commission; on lui lut la sentence, & il fut » reconduit à la forteresse. Le jour suivant, sa majesté accompagnée de » tous les sénateurs & les évèques, avec plusieurs autres personnes de » rang, se rendit dans l'appartement où le prince étoit détenu. Peu de » temps après le maréchal Weyde sortit, & m'ordonna d'aller chez » M. Bear, marchand droguiste dont la boutique étoit tout près, & de » lui dire de faire la potion forte qui lui avoit été commandée, le » prince se trouvant très-mal. Lorsque j'eus fait ma commission auprès » de M. Bear, il devint pâle & tremblant, & me parut dans un grand » trouble; mais il ne put me faire aucune réponse. Alors le maréchal » arriva lui même presque dans le même état que le droguiste, disant » qu'il auroit dû se dépècher davantage, parce que le prince étoit griève- » ment frappé d'apoplexie. Alors le droguiste lui remit un gobelet d'ar- » gent avec un couvert, que le maréchal porta lui même dans l'appartement

RUSSIE.

» du prince, en chancelant tout le long du chemin comme s'il eût été » yvre. Environ demi-heure après, le tzar sortit avec toute sa suite » l'air extrêmement triste. Quand ils passèrent le maréchal m'ordonna » de me tenir à l'appartement du prince, & s'il arrivoit quelque » changement de l'en avertir. Il y avoit aussi là deux médecins & deux » chirurgiens qui attendoient avec lesquels & un officier de la garde je » dînai des restes du dîner qui avoit été servi pour le prince. Les » médecins furent appelés d'abord après pour soigner le prince, qui » passoit d'une convulsion à l'autre, & qui après une cruelle agonie, » expira à cinq heures du soir. Je me rendis tout de suite chez le » maréchal pour l'en informer, & il alla faire la même chose auprès » de sa majesté qui ordonna qu'on ôtat les entrailles du corps, qu'il fût » mis dans un cercueil couvert de velours noir, avec un poële d'un » riche tissu d'or par dessus. Il fut porté dans cet état du fort dans » l'église de la sainte Trinité, où le corps resta exposé jusqu'au onzième » au matin qu'on le reporta au fort, où il fut déposé dans la voûte » destinée aux tombeaux de la famille impériale, à côté du cercueil de » la princesse son épouse. Le tzar & la tzarine & les principaux de la » noblesse le suivirent en procession. On a débité diverses choses sur » sa mort. On a dit publiquement qu'à la lecture de son arrêt de mort, » la frayeur lui donna une attaque d'apoplexie dont il mourut; *très-peu » de personnes croyent que sa mort ait été naturelle, mais il etoit dange- » reux de dire ce qu'on pensoit.* Les ministres de l'empereur & des états » de Hollande ont reçu une défense de paroître à la cour, pour avoir » parlé trop librement à ce sujet; on se plaignit d'eux à leurs supé- » rieurs, & tous les deux furent rappelés ». (*Mém. de Bruce* p. 185).

Il paroît par ce recit que le prince étoit encore en vie quand Pierre & sa suite se rendirent à la forteresse; & qu'il mourut dans l'intervalle de leur sortie, & du soir du même jour. Mais en supposant même que les choses se sont ainsi passées, il ne s'ensuit point qu'Alexis fut empoisonné. Peut-on supposer en effet que Pierre eût fait préparer le poison dans la boutique d'un apoticaire, & que le maréchal Weyde l'y eût envoyé chercher publiquement & sans aucun mystère? Ne doit-on pas croire plutôt que cette potion étoit une médecine semblable à celles qui avoient déjà été données à ce prince, depuis quelque temps fort

indipofé. L'effroi de l'apoticaire a pu venir de ce qu'on lui demandoit une médecine pour le prince qu'on difoit être à l'agonie, parce que dans un état defpotique, & fous un maitre tel que Pierre, il pouvoit croire que fa sûreté étoit intéreffée dans cette affaire. L'agitation du maréchal Weyde eft encore plus aifée à comprendre, & la relation de Bufching en donne la clef, puifque alors il avoit fait l'exécution ou s'y préparoit.

L'objection la plus confidérable eft fondée fur cette vifite des médecins, après que le prince eut repris fes convulfions, parce que, fuivant Bufching, il devoit alors avoir été décapité; le maréchal Weyde étant déja forti de la forterefle, à ce que prétend Bruce. Mais il eft poffible que les médecins n'ayent pas pu voir le prince, quoiqu'on leur en eût donné l'ordre, & que le maréchal Weyde foit retourné fecrètement à la forterefle à l'infu du colonel Bruce. Il eft poffible que Bruce lui-même étant l'intime ami du maréchal Weyde ait fu ce fecret, & qu'il ait voulu taire dans fes mémoires cette horrible circonftance entièrement contraire au récit du manifefte de l'empereur; & en effet on voit clairement par fa narration qu'il en favoit plus qu'il n'en vouloit dire.

Il eft toujours bien difficile de vérifier les circonftances d'un événement tel que celui-là, dans un état defpotique; & il feroit déraifonnable de prétendre que les relations d'un myftère auffi étrange fuffent d'accord dans tous les points, tandis qu'il n'y a pas deux perfonnes qui racontent de la même manière les événemens les plus ordinaires.

Catherine n'a pas été exempte de tout foupçon d'avoir eu part à cette horrible affaire, foit parce que fon fils Pierre fut déclaré fucceffeur, foit à caufe de Tolftoé auquel la direction du procès, & l'examen particulier d'Alexis furent confiés, & qui étoit connu pour être la créature de Menzicof, dont les intérèts & ceux de l'impératrice étoient les mêmes. Mais cette imputation n'eft qu'une pure conjecture, & fi elle fe mêla dans cette affaire, ce doit avoir été avec un fecret impénétrable. Pierre lui-même la juftifia, en déclarant publiquement qu'elle avoit intercédé pour fauver la vie de fon fils, & demandé qu'au lieu de le faire mourir on l'enfermât dans un couvent. D'ailleurs une femblable action eft abfolument contraire au caractère bien connu d'humanité de Catherine. Il n'étoit pas néceffaire d'irriter l'efprit farouche de Pierre,

RUSSIE.

trop disposé sans doute à décerner les peines les plus sévères contre un fils qui avoit menacé de détruire tous ses plans de réforme, & de renverser en un instant le vaste édifice de gloire & de puissance qu'il avoit élevé par tant de pénibles travaux. Un prince qui pouvoit soutenir le spectacle d'un homme à la torture, qui avoit quelquefois fait lui-même les fonctions de bourreau, qui avoit fait punir par le fouet sa première épouse, n'avoit pas besoin qu'on l'excitât à ordonner le supplice de son fils, après l'avoir traité publiquement avec la plus grande barbarie. Le billet que Pierre écrivit de sa propre main au comte Romansof qui ramena de Naples de concert avec le comte Tolstoé l'infortuné prince Alexis, peut servir à faire connoître encore mieux l'inflexibilité de cet empereur qui poussa ses sollicitudes pour le bien public, jusqu'à étouffer chez lui tous les sentimens paternels. « Je vous » accorde, lui disoit-il, le rang de major-général & de lieutenant- » général, & les biens d'Alexandre Kikin & Curil Matuskin (1), en » considération du service signalé que vous avez rendu, non seule- » ment à moi, mais ce qui est bien plus à votre patrie, en ramenant » celui qui est mon fils par sa naissance, mais qui par ses actions est » l'ennemi de son père & de son pays (1). „

Alexis avoit épousé le 25 Octobre 1711 à Torgau en Saxe, Charlotte-Christine-Sophie, fille de Rodolphe de Brunswick Blankenbourg, sœur d'Elisabeth-Christine, femme de l'empereur Charles VI. Elle étoit née le 29 Août 1694, & fit son entrée publique à Pétersbourg avec son époux en Juillet 1712.

Quoique cette aimable princesse parût avoir été du choix d'Alexis qui l'avoit vue à la cour de son père, il la traita toujours avec le plus grand mépris, & passa sa vie avec une maîtresse nommée Euphrosine née en Finlande, & de la plus basse extraction. Il ne faut pas croire cependant que ce prince l'ait traitée avec autant d'inhumanité que

(1) C'étoient deux gentilshommes attachés au malheureux Alexis, qui furent exécutés à cette occasion avec plusieurs autres.

(1) Ce billet n'avoit jamais été imprimé, il m'a été communiqué par un gentilhomme russe qui a bien voulu le traduire pour moi sur l'original.

quelques écrivains l'ont prétendu, par exemple, qu'il l'ait battue fréquemment; car lors même qu'il auroit eu assez de férocité pour se permettre d'aussi mauvais traitemens, il auroit été retenu par la crainte qu'il avoit de son père qui, aussi bien que Catherine, témoigna toujours la plus grande compassion pour le malheureux sort de cette princesse, & lui donna des marques constantes de son affection & de son estime. L'antipathie insurmontable de son mari pour elle paroît avoir eu pour principale cause l'idée où il étoit qu'elle se plaignoit de lui à l'empereur, & que c'étoit elle qui lui attiroit les violens reproches que lui faisoit souvent son père sur ce sujet. Malheureusement ses peines domestiques furent encore aigries par Juliane princesse d'Ostfrize, qui l'avoit accompagnée en Russie, & étoit la confidente de tous ses chagrins. Cette femme imprudente attisoit souvent le feu au lieu de l'éteindre.

De ce mariage si mal assorti nâquirent Natalie née à Pétersbourg en 1714 & morte à Moscow en 1728, & un prince qui nâquit le 23 Octobre 1715, & qui a été l'empereur Pierre II.

Peu de jours après la naissance de ce prince, elle mourut des suites de sa couche, & surtout de celles du chagrin qui la dévoroit depuis long-temps. Elle n'étoit que dans sa 21e année, & l'approche de sa mort dont tout le monde étoit touché, n'étoit indifférente qu'à elle & à son mari. Elle étoit tellement accablée par le sentiment de ses maux, qu'elle ne considéroit plus cet événement que comme le terme heureux qui alloit y mettre fin; & ce sentiment étoit si vif chez elle qu'elle supplia ses médecins de la laisser mourir.

La veille de sa mort elle dicta la requête suivante à Pierre-le-grand, qui peut être considérée comme sa dernière volonté.

Très-humble & dernière prière de la soussignée à Sa Majesté Impériale.

« 1°. Sa Majesté ordonnera pour mes obsèques ce qui lui semblera
» bon; je souhaite cependant que mon corps soit déposé dans un lieu
» où il puisse rester en paix jusqu'à la seconde apparition de N. S.
» 2°. Je recommande aux soins & à l'affection de S. M. mes deux
» chers enfans, afin qu'ils puissent être élevés suivant leur naissance &
» leur rang.

RUSSIE.

» 3°. Je laisse à mes enfans mes joyaux & autres bijoux de prix en » or & en argent, & une portion raisonnable de mes hardes & de mon » linge à ma cousine la princesse d'Ostfrize.

» 3°. Je supplie S. M. de vouloir bien permettre aux personnes qui » m'ont accompagnées ici de s'en retourner chez elles, & de leur payer » la dépense du voyage.

» 5°. Tout étant fort cher dans ce pays, & mes domestiques étant » étrangers, j'ai fait quelques dettes que je supplie S. M. de vouloir » bien payer, afin que mon nom soit rappellé avec honneur, & que » ma mort ne donne pas lieu à des reproches. Les sommes que la cou- » ronne épargnera par ma mort peuvent être employées à acquitter » ces dettes, puisque c'est la volonté de Dieu que je quitte ce monde » d'une manière si prématurée & si inattendue.

» 6°. Ma mort inopinée est aussi la cause de ce que je ne puis pas » récompenser mes domestiques qui ont eu soin de régler mes dépenses; » & comme je suis parfaitement satisfaite de mes secrétaires Cluver & » J. Clément, & qu'ils m'ont servi avec fidélité & avec honneur, je » supplie très-humblement qu'on reçoive leurs comptes qui sont » acquittés, & que les dépenses qu'ils ont faites leur soient rembour- » sées sur leur serment.

» J'ai une telle confiance dans S. M. I. que je me persuade qu'elle » ne rejettera pas cette dernière requête, surtout quand je réfléchis » aux preuves multipliées que j'ai reçues de son affection & de sa ten- » dresse paternelle.

» Je dois aussi ajouter que je reçois la mort sans beaucoup de peine; » mais que je suis très-fâchée de quitter le monde dans un moment » où S. M. est indisposée; cette circonstance m'ayant empêché de la » remercier moi-même des preuves fréquentes qu'elle m'a données de » sa bonté & de son affection.

» Veuille le Tout-Puissant être son aide & son protecteur, & ajouter » à sa vie les années qu'il a retranchées de la mienne! c'est ce que je » demande aussi avec foi & de tout mon cœur pour S. M. l'impéra- » trice, & remplie de reconnoissance pour ce que je leur dois à tous deux,

» deux, & pour toutes les marques de leur amour & de leur bonté, » j'expire la T. H. & T. O. fille de leurs majeſtés ». (1)

RUSSIE.

CHARLOTTE-CHRISTINE-SOPHIE.

St. Pétersbourg, 21 Octob. 1715.

C'eſt une aſſez grande preuve de la méſintelligence dans laquelle elle vivoit avec ſon mari que de ne l'avoir pas nommé une ſeule fois dans cet écrit, ne voulant pas peut-être troubler ſes derniers momens par des réflexions affligeantes. Son deſir ardent de voir encore l'empereur avant ſa mort fut ſatisfait. Pierre qui étoit à Schluſſelbourg au moment de ſon accouchement ſe mit en chemin dès qu'il en eut la nouvelle; mais en arrivant dans ſa capitale il ſe trouva mal, & fut obligé de garder la chambre; cependant en liſant les expreſſions d'affection & d'attachement de ſa belle-fille, il ſe fit porter dans ſon appartement. Leur entrevue fut des plus touchantes; elle prit congé de lui dans les termes les plus attendriſſans, elle recommanda ſes enfans à ſes ſoins, & ſes domeſtiques à ſa protection, & elle reçut de lui toutes les conſolations que ſa ſituation pouvoit admettre, & les plus fortes aſſurances que toutes ſes volontés ſeroient ſuivies. Alors elle embraſſa ſes enfans, & les ayant baignés de ſes larmes, elle les remit dans les mains de ſon mari, que la décence obligea d'aſſiſter à cette ſcène touchante; elle expira à minuit, après avoir ſouffert les plus grandes douleurs & la plus cruelle agonie. (2)

Elle mourut dans la religion luthérienne à laquelle on l'avoit en vain ſollicitée de renoncer, & rien ne prouve mieux la grande eſtime que l'empereur avoit pour elle que l'ordre qu'il donna de la faire enterrer dans une égliſe ruſſe quoiqu'elle n'eût pas embraſſé la religion grecque. Son corps fut porté le 28 Novembre dans la cathédrale de St. Pierre & St. Paul avec tous les honneurs dus à ſon rang.

Je ſuis entré dans tous ces détails ſur la mort de cette princeſſe, non-ſeulement parce que ſon ſort doit intéreſſer toutes les ames

(1) Muller & Buſch. T. XV, pag. 237.
(2) Muller & Bruce.

RUSSIE. ſenſibles, mais auſſi à cauſe de la relation très-extraordinaire qui parut il y a quelques années en France à ſon ſujet. Suivant cette relation l'empereur étant abſent de Pétersbourg dans le temps de ſes couches, elle perſuada peu de temps après aux perſonnes qui lui étoient attachées de faire courir le bruit de ſa mort; ſon mari qui n'avoit fait aucune attention à elle pendant ſa maladie ordonna qu'elle fût enterrée ſans délai, & au lieu de ſon corps on enterra un morceau de bois dans la cathédrale. Après cela la princeſſe s'enfuit en France où craignant d'être découverte, elle s'embarqua pour la Louiſiane. Là elle épouſa un ſergent françois qui avoit été autrefois à Pétersbourg, & dont elle eut une fille. En 1752 elle revint avec ſon mari à Paris & elle y fut reconnue un jour qu'elle ſe promenoit aux Thuilleries par le maréchal de Saxe qui lui promit le ſecret, & fit avoir de l'emploi à ſon mari dans l'isle de Bourbon. Ayant perdu ſon mari & ſon enfant elle revint en 1754 accompagnée d'une négreſſe; les lettres-de-change ſur la compagnie des Indes qui étoient tirées au nom de ſon mari, n'ayant pas été payées, parce qu'elle ne put prouver qu'elle étoit ſa femme, un gentilhomme qui l'avoit connue dans l'isle de Bourbon lui offrit ſes ſervices qu'elle refuſa, mais elle lui avoua en même temps, à ce qu'on dit, ce qu'elle étoit, & c'eſt de lui que l'auteur de la relation prétend avoir appris cette anecdote. A quoi il ajoute qu'elle diſparut peu de temps après, & qu'on a lieu de croire qu'elle ſe retira à la cour de Brunſwick. Dans ce merveilleux récit on prétend auſſi que le roi de France l'avoit reconnue ſecrètement, & qu'il avoit même ordonné au gouverneur de l'isle de Bourbon, de lui rendre les honneurs dus à ſa naiſſance. Ce n'eſt pas tout. Dans une lettre écrite de ſa propre main, ce prince communiqua cette découverte à l'impératrice reine de Hongrie qui le remercia de l'avis & écrivit ſur-le-champ à la princeſſe comme à ſa tante, lui conſeillant de quitter ſon mari & ſon enfant dont le roi de France avoit promis d'avoir ſoin, & la preſſant de venir à Vienne.

Quoiqu'il n'y ait guères de raiſon d'ajouter foi au recit d'un auteur anonyme, ſurtout quand il a comme celui-ci toute l'apparence d'une fable, j'ai voulu cependant en faire l'objet de mes recherches, & j'ai trouvé après beaucoup d'informations que ſa mort avec toutes ſes circonſtances étoient des faits indubitables, & conformes à ce que je

vieus d'en raconter. Un gentilhomme ruſſe d'une grande diſtinction m'a aſſuré de plus que ſa mère avoit ſoigné la princeſſe dans ſa maladie, qu'elle avoit été témoin de ſes derniers momens & qu'elle avoit vu ſon corps expoſé ſur le lit de parade, lorſque des perſonnes de tout rang, ſuivant l'uſage, avoient été admiſes à lui baiſer la main. (1). RUSSIE

(1) On trouve dans l'hiſtoire de Ruſſie par l'Eveſque un grand détail ſur l'origine & les progrès de cette prétendue anecdote. Il en eſt queſtion pour la première fois dans la continuation de l'hiſtoire moderne de l'abbé *Marcy* par *Richer*; enſuite dans les nouveaux voyages dans l'Amérique Septentrionale par *Boſſu*. Enfin on l'a fait revivre derniérement dans l'ouvrage intitulé *Pièces intéreſſantes & peu connues pour ſervir à l'hiſtoire*, &c. dont l'éditeur pour donner plus de poids à l'anecdote, prétend l'avoir tirée des papiers de feu M. Duclos, ſecrétaire de l'académie françoiſe & hiſtoriographe de France. Cette anecdote, comme toutes celles qui s'accroiſſent en ſe répandant, eſt racontée de différentes manières. Selon les uns, le mari ſe nommoit *D'Auban*; ſelon les autres, *Moldack*. D'autres veulent qu'elle ſe ſoit mariée trois fois, & qu'elle ſoit morte veuve: les circonſtances de ſa fuite ſont auſſi racontées fort différemment, & l'on trouve dans toutes ces variantes, des fauſſetés palpables, comme, par exemple, qu'elle avoit été aidée dans ſa fuite par la comteſſe de Kœnigsmarc, quoiqu'il n'y eût alors ni auprès d'elle ni à Pétersbourg aucune dame de ce nom; qu'elle fut enterrée preſque au moment de ſa mort, & ſans aucun honneur funèbre; que Pierre I n'étoit pas à Pétersbourg lorſqu'elle mourut, qu'elle accoucha d'une princeſſe avant le terme, & pluſieurs autres circonſtances pareilles qui ne méritent pas d'être réfutées ſérieuſement. Le lecteur qui déſirera de plus amples informations ſur ce ſujet, les trouvera dans le T. IV de l'hiſt. de Ruſſie par l'Eveſque, p. 384. Et dans la dernière partie de la relation de Muller, qui ſe trouve dans le magaſin hiſtorique de Buſching, T. XV, p. 259, &c. &c.





VOYAGE EN RUSSIE.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAP. I.

De Pierre III — Il eſt fait grand-duc de Ruſſie par l'impératrice Eliſabeth — Il épouſe la princeſſe d'Anhalt-Zerbſt — Son mécontentement — Il fait ſa réſidence à Oranienbaum — Conſtruit une forteresſe — Diſcipline la garniſon — Intrigues pour l'exclure de la ſucceſſion ; elles ſont ſans ſuccès — Mort d'Eliſabeth — Avènement de Pierre — Sa paſſion pour les réformes — Il irrite par ſa conduite imprudente le clergé, l'armée & la nobleſſe — Son admiration pour le roi de Pruſſe — Sa conduite inconſéquente avec Catherine ſon épouſe — Grande habileté de cette princeſſe, ſa prudence, ſa popularité — Elle eſt maltraitée par l'empereur & en grand danger d'être arrêtée — Elle eſt à

la tête d'un parti — Assemblée de ceux qui le composent — Aveugle entêtement de Pierre — Catherine s'enfuit à Peterhof — Elle harangue les gardes & monte sur le trône — Son manifeste — Elle marche contre l'empereur — Arrivée de ce prince à Péterhof — Son découragement & son irrésolution — Il s'embarque pour Cronstadt où on refuse de le recevoir — Il se refugie à Oranienbaum, & se met entre les mains de l'impératrice — Il signe son abdication, & est conduit en prison à Robscha où il meurt — Son corps est exposé & enterré — Clémence de l'impératrice envers ceux qui lui étoient attachés.

RUSSIE. LA révolution de 1741 plaça sur le trône de Russie Elisabeth, fille de Pierre-le-grand & de Catherine I. L'année suivante cette impératrice appela à la succession son neveu Charles-Pierre-Ulric, fils de Charles-Fréderic duc de Holstein-Gottorp, & d'Anne fille de Pierre-le-grand. Ce prince alors âgé seulement de quatorze ans embrassa publiquement la religion grecque, & fut nommé grand-duc de Russie avec toutes les formalités accoutumées. Il prit le nom de Pierre Feodorovitch, & en 1748 il épousa Sophie-Auguste, princesse d'Anhalt-Zerbst qui ayant été rebaptisée, suivant les usages de l'église grecque, reçut le nom de Catherine Alexiesna. Elle étoit née en 1729 & avoit seize ans quand elle se maria. Deux enfans seulement sont nés de ce mariage, le grand-duc Paul né en 1754, & Anne morte en bas âge.

Pendant quelques années la plus parfaite intelligence régna entre les deux époux, mais insensiblement elle fut remplacée par un dégoût & une aversion mutuelles. Pierre dont l'esprit avoit été gâté par une mauvaise éducation, & qu'on avoit éloigné des affaires à dessein, étoit tenu par Elisabeth dans une grande dépendance. Livré à l'oisiveté, incapable de goûter des amusemens raisonnables & de s'occuper de l'étude ; il chercha des distractions dans des objets puériles, ou même dans des plaisirs malhonnêtes. Il étoit toujours environné d'espions qui faisoient quelquefois à l'impératrice les rapports les plus désavantageux de sa

conduite, & cette princeſſe déjà trop diſpoſée à ſuſpecter ſes intentions, craignoit toujours de ſa part quelque projet de révolution ſemblable à celle qui l'avoit portée elle-même ſur le trône. Quand Pierre étoit à Pétersbourg il logeoit au palais, & y vivoit plutôt comme un priſonnier d'état que comme l'héritier de l'empire. Quand l'impératrice alloit à Peterhof on lui permettoit de demeurer dans ſon ſéjour favori d'Oranienbaum, où il ſuivoit ſon goût pour les exercices militaires qui furent ſon ſeul amuſement pendant les dernières années du règne d'Eliſabeth. Il commença par former une compagnie de ſes domeſtiques, il les fit exercer, & étoit très-régulier chaque jour à cet exercice. L'impératrice approuvoit cet amuſement innocent qui pouvoit le détourner des intrigues politiques; elle ordonna même qu'on tirât de pluſieurs régimens un certain nombre de ſoldats qui furent ajoutés à la troupe d'Oranienbaum & mis en garniſon dans ce palais.

RUSSIE.

Pierre ſe livra avec ardeur à cette nouvelle occupation. Il bâtit dans le jardin une forteresse en miniature qui avoit quelques pieds quarrés, & qui ſervoit à ſes études dans l'art de fortifier les places. Content de ce premier eſſai, il en fit conſtruire une ſeconde plus grande & plus régulière près du palais. Dans ce nouveau fort étoit une maiſon de brique qu'il avoit fait faire pour lui, quoiqu'il la nommât la maiſon du gouverneur. Il y ajouta des maiſons de bois pour les principaux officiers, & des caſernes pour quinze cent ſoldats. Tout avoit l'air guerrier dans cette cour. Le matin & le ſoir à l'heure de la parade on tiroit le canon, on poſoit des ſentinelles, la troupe vêtue d'uniformes à l'allemande apprenoit du prince l'exercice pruſſien. C'étoit ſurtout dans la maiſon qu'il avoit au milieu de la forteresse qu'il donnoit des feſtins quand il n'étoit pas occupé à l'exercice, ou qu'il expédioit des ordres à ſon armée. C'étoit là qu'il buvoit & fumoit avec ſes officiers, & qu'aſſez communément il paſſoit la nuit à s'enyvrer.

Cependant il ne pouvoit s'accoutumer à la contrainte dans laquelle la défiante impératrice le retenoit toujours, & ſouvent il s'échappoit contre elle publiquement en violentes invectives. On l'a quelquefois entendu ſe plaindre qu'il n'avoit été appelé en Ruſſie que pour y être confiné comme un priſonnier d'état; il témoignoit le plus grand deſir de retourner en Holſtein, & fondoit tout ſon eſpoir & ſa conſolation ſur la mort d'Eliſa-

RUSSIE.

beth. Ces discours étoient toujours rendus à Elisabeth, souvent même exagérés au gré de ceux qui les rapportoient, ou malignement commentés; aussi firent-ils tant d'impression sur elle que ses soupçons croissant avec son âge, elle fut une fois sur le point de suivre le conseil du chancelier Bestucheff, d'exclurre Pierre de la succession au trône, & de nommer son fils le prince Paul son héritier, & Catherine régente en cas de minorité. Bestucheff lui représentoit que Pierre avoit prouvé par sa conduite qu'il étoit indigne du trône, qu'il faisoit une profession publique de mépriser souverainement la nation Russe, qu'il n'accordoit sa confiance qu'à des étrangers, qu'il étoit coupable de la plus basse ingratitude envers elle, qu'elle rendroit à ses sujets le plus signalé service en ne remettant pas les rênes de l'empire dans des mains si peu propres à les manier (1). Elisabeth cédant à ces raisons, & craignant quelque complot formé contre elle, consentit presque à ce qu'on lui proposoit, mais en y réfléchissant plus mûrement elle persista à laisser la succession au grand-duc, & Bestucheff fut disgracié. Tel étoit l'état des choses quand Elisabeth mourut, le 25 Décembre 1761.

Pierre III monta sur le trône avec toute la joie que peut ressentir un homme qui sort d'une longue servitude, pour être revêtu du pouvoir suprême. Son premier soin fut de remettre en liberté les prisonniers d'état du règne d'Elisabeth, & entr'autres *Biren* (2) duc de Courlande, le maréchal *Munich* (3) & *Lestof* (4). Il embrassa de même un système

(1) De toutes les personnes de distinction disgraciées par Elisabeth, Bestucheff fut la seule que Pierre III ne rappela pas à sa cour, ce qui prouve bien la réalité de ses intrigues contre ce prince qui, avec tous ses défauts, étoit très-humain & très-disposé à pardonner. Bestucheff fut ensuite rappelé par Catherine.

(2) Biren né en Courlande, favori & premier ministre de l'impératrice Anne, avoit été élu duc de Courlande à sa recommandation, A la mort de cette impératrice en 1740, il fut déclaré régent pendant la minorité du jeune Ivan. La même année il fut arrêté par le maréchal Munich, & Anne mère de l'empereur fut régente à sa place. Il fut ensuite détenu à Schlusselbourg, & à l'avènement d'Elisabeth envoyé à Yaroslaf d'où il fut rappelé par Pierre III. On lui rendit le duché de Courlande, & il mourut à Mittau.

(3) Voyez sur ce général le chapitre suivant.

(4) Lestof avoit été chirurgien. Il étoit allemand, & étant devenu le favori

politique

politique absolument opposé à celui qu'avoit suivi l'impératrice Elisabeth.

A l'époque de sa mort cette princesse faisoit la guerre au roi de Prusse de concert avec les cours de Versailles & de Vienne; & elle avoit lieu d'en attendre une prompte & glorieuse fin. Les ressources de Fréderic étoient presque épuisées; sa résistance vigoureuse & accompagnée de succès sembloit sur le point d'être vaincue, par le nombre & la persévérance de ses ennemis. Mais Pierre ne fut pas plutôt monté sur le trône, que sacrifiant toute considération à son enthousiasme pour le monarque prussien, il fit partir un envoyé pour Berlin avec ordre de lui proposer une prompte réconciliation. Cette offre fut acceptée sans délai, & on conclut aussitôt une trêve. Pierre rappela les troupes russes qui servoient dans l'armée autrichienne, & il envoya peu de temps après un secours de vingt mille hommes à son héros. Ainsi dans l'espace de quelques mois des russes se joignirent à l'armée prussienne pour chasser de la Silésie ces mêmes autrichiens, auxquels des armées russes avoient ouvert peu de temps auparavant l'entrée de cette même province.

Ayant ainsi suivi son inclination sans consulter ses alliés, ni l'intérêt & l'honneur de son empire, il n'aspira plus qu'à reconquérir l'héritage de ses pères, c'est-à-dire la partie du duché de Sleswick qu'ils avoient autrefois possédée, & il se disposoit à entraîner ses sujets dans une guerre dispendieuse contre le roi de Dannemarc, à l'occasion de ces prétentions que bien des gens regardoient comme chimériques & mal-fondées. Pierre réclamoit ce petit état dans sa qualité de duc de Holstein, quoiqu'il eût été cédé au Dannemarc par un traité en 1732; & dabord après avoir fait sa paix avec le roi de Prusse, il fit avancer une armée sur les frontières de Holstein qu'il se proposoit d'aller commander en personne.

A l'égard de l'administration intérieure de ses états il tourna toute son attention sur divers plans de réforme, & on ne sauroit nier, quelque haine qu'on ait pu avoir contre lui, que malgré sa précipitation & son

---

d'Elisabeth, il forma le projet de la révolution de 1740. Mais cette princesse oublia ce service, & Lestof étant devenu hautain & insolent, elle le bannit & le tint prisonnier toute sa vie.

RUSSIE.

imprudence, la Ruſſie ne lui doive pluſieurs changemens utiles & importans. En effet ce prince ſupprima le *conſeil ſecret*, ou l'inquiſition d'état (1), il abolit pluſieurs priviléges oppreſſifs & tyranniques, il forma le deſſein de corriger les abus qui s'étoient gliſſés dans les tribunaux, & de leur donner un ſyſtème de juriſprudence plus régulier & moins vicieux. Il affranchit la nobleſſe de l'obligation où elle étoit de ſervir dans l'armée, & lui permit de voyager hors de l'empire, ce qu'elle ne pouvoit faire auparavant ſans une permiſſion expreſſe du ſouverain.

Pendant les premières ſix ſemaines de ſon règne, Pierre propoſa tant d'utiles réglemens, & les accompagna de tant de réflexions judicieuſes, que pluſieurs perſonnes avouèrent qu'elles l'avoient mal jugé en le mépriſant. Elles imaginèrent même qu'il avoit affecté à deſſein de paroître un homme inconſéquent par des motifs politiques, pendant le règne d'Eliſabeth. Mais la conduite qu'il tint dans la ſuite prouva bien qu'il étoit toujours le même, c'eſt-à-dire, un prince très-foible & très-imprudent, que s'il avoit aſſez de ſens pour accepter les plans que d'autres lui ſuggéroient, il n'en avoit pas aſſez pour les exécuter à propos, qu'il avoit la fureur de vouloir tout réformer, ſans avoir le jugement néceſſaire à un réformateur.

Les bons réglemens dont on a parlé, étoient accompagnés de projets ridicules & puériles; il y en avoit de pernicieux, & parmi ceux qui étoient en eux-mêmes utiles & convenables, il y en avoit qui ne pouvoient être propoſés ſans danger au commencement d'un règne, parce qu'ils étoient entièrement contraires aux mœurs & au génie de ſon peuple. Il irrita le clergé en ſéculariſant les biens des monaſtères, & en leur aſſignant à la place des penſions très-inférieures aux revenus de ces biens; en défendant qu'on y reçût des novices avant l'âge de trente

(1) Cette inquiſition d'état avoit été inventée par Alexis Michælovitch. Elle conſiſtoit dans un comité ſecret, établi pour juger les perſonnes ſoupçonnées de haute trahiſon; le plus léger ſoupçon ſuffiſoit pour faire arrêter des perſonnes de tout rang & de tout ſexe, & pour leur faire ſouffrir les plus cruelles tortures: il ſuffiſoit que quelqu'un prononçât contre un autre ces paroles conſacrées *Slovo i delo*, c'eſt-à-dire, *je dis le mot*, pour que le dernier fût auſſitôt arrêté & conduit devant le comité ſecret.

ans, & en faisant ôter des églises beaucoup d'images de saints. Il exila l'archevêque de Novogorod, pour avoir refusé de souscrire à ces nouveautés, & voyant ensuite que cet acte de pouvoir arbitraire causoit un mécontentement général, il fut obligé de le rappeler. Comme il avoit été élevé dans la religion luthérienne, il n'avoit embrassé la grecque que pour monter sur le trône, & dès qu'il s'en crut assuré, persuadé que la dissimulation lui devenoit inutile, il laissa voir publiquement son mépris pour plusieurs rites & cérémonies qui étoient l'objet du plus profond respect de ses sujets.

Il fit construire une chapelle luthérienne dans la forteresse d'Oranienbaum, assista à la dédicace, & distribua de sa propre main des livres de cantiques à ses soldats allemands. On n'y auroit peut-être pas pris garde, s'il ne s'étoit dispensé d'assister à la consécration d'une église russe dans le même endroit.

Il offensa l'armée par les préférences qu'il accordoit publiquement à ses gardes de Holstein, par l'introduction de la discipline prussienne, & par les nouveaux uniformes qu'il donna à plusieurs régimens; mais il offensa surtout les gardes accoutumés à rester dans la capitale en ordonnant à deux régimens de se rendre en Poméranie où s'assembloit l'armée destinée à agir contre le Dannemarc. Il blessa la noblesse en créant son oncle le prince de Holstein, généralissime de ses armées, & en accordant sa principale confiance à des étrangers; il excita une haine générale contre lui, en témoignant publiquement son mépris pour la nation russe, pour ses manières & sa religion; il déplut enfin beaucoup à ses sujets pour avoir engagé l'empire dans une guerre avec le Dannemarc; guerre qui sembloit tout-à-fait étrangère à ses intérêts. Enfin son admiration aveugle pour le grand Fréderic, avec lequel les Russes avoient été si long-temps & si récemment en guerre, étoit un nouveau grief contre lui. On raconte que pendant la vie d'Elisabeth, il témoignoit un jour à un ministre étranger son chagrin de ce que l'impératrice l'avoit appelé en Russie: « si j'étois resté duc de Holstein, ajoutoit-il, » je commanderois à présent un régiment au service du roi de Prusse, » & j'aurois l'honneur de servir moi-même ce grand monarque, hon» neur que j'estime beaucoup plus que celui de grand-duc ». Après être monté sur le trône, il appeloit encore ordinairement le roi de

RUSSIE.

Pruſſe ſon maître, & converſant un jour ſur ce ſujet avec un de ſes favoris, « vous ſavez, lui diſoit-il, que j'ai été toujours un fidelle ſer- » viteur de mon maître & vous devez vous rappeler que je l'ai toujours » informé des ſecrets du cabinet. » La perſonne à qui il adreſſoit ce diſcours en ayant paru ſurpriſe, & héſitant de répondre; « de quoi » avez-vous peur, lui dit-il, la vieille femme n'eſt plus au monde, & » elle ne peut plus vous envoyer en Sibérie ». Il portoit ordinairement un uniforme pruſſien, & témoignoit la plus grande ſatisfaction lorſqu'il avoit été avancé dans ce ſervice. Quand il envoya un miniſtre à Berlin pour négocier la paix, il lui donna des inſtructions ſecrettes qui lui enjoignoient de veiller à ce que perſonne ne fût avancé à ſon préjudice au ſervice de Pruſſe. A la réception du brevet de lieutenant-général dans ce ſervice, il s'habilla ſur-le-champ dans ſon nouvel uniforme, fit faire une décharge générale de l'artillerie de ſa fortereſſe, donna une fête magnifique à l'occaſion de cette promotion & but à la ſanté de ſon maître juſqu'à ce qu'il fut entièrement ivre.

Pendant le peu de temps qu'il régna, il entretint une correſpondance continuelle avec le roi de Pruſſe, & en reçut toujours les meilleurs conſeils. Ce prince habile & prudent le détourna conſtamment de la guerre avec le Dannemarc, mais trouvant qu'il étoit obſtinément réſolu à la faire, il lui conſeilla de ſe faire premièrement couronner à Moſcow avec toute la ſolemnité accoutumée, & lorſqu'il partiroit pour le Holſtein d'emmener avec lui tous les miniſtres étrangers & les Ruſſes qu'il ſoupçonneroit d'être mal diſpoſés pour lui. Fréderic l'exhortoit auſſi à ſe garder d'aliéner les terres qui appartenoient à l'égliſe, de ſe mêler de ce qui tenoit à l'habillement du clergé, & à avoir toute ſorte d'égards pour ſon épouſe. Ce monarque auſſi grand politique que grand guerrier prévoyoit déjà les conſéquences fâcheuſes auxquelles l'empereur s'expoſoit par ſa conduite imprudente, & il ordonna à ſon miniſtre à Pétersbourg de donner à l'impératrice toute ſorte de marques de reſpect.

Si Pierre avoit ſuivi ces ſages conſeils il eût évité ſa malheureuſe deſtinée; mais il étoit dans ſon caractère de pourſuivre obſtinément l'exécution de ce qu'il avoit une fois réſolu, & de fermer l'oreille aux plus ſages repréſentations. Quoiqu'il y eût des choſes excellentes dans ſes projets de réforme, la précipitation avec laquelle il les mettoit en

avant, & l'imprudence avec laquelle il bravoit les préjugés du peuple lui avoient ôté l'affection de ses sujets, & en prêtant des forces au parti qui lui étoit opposé elles le conduisirent enfin à sa perte.

Rien ne fait mieux connoître son caractère inconséquent que sa conduite avec l'impératrice. Pendant le règne d'Elisabeth, Catherine avoit employé ses heures de loisir à cultiver son esprit, elle s'étoit surtout appliquée à la lecture des meilleures ouvrages de politique. Née avec des talens supérieurs elle les avoit perfectionnés par l'habitude de la réflexion, & par l'étude constante de tout ce qui pouvoit donner plus d'étendue & de force à son esprit. Ses manières douces & insinuantes, son esprit souple & liant, les grâces de sa personne, son assiduité toujours soutenue, & une conversation toujours intéressante lui avoient assuré la faveur d'Elisabeth toute soupçonneuse & défiante qu'elle étoit. Cette princesse la traitoit toujours avec égard & avec affection. Son époux même, quoique en général sa conduite avec elle fût grossière & méprisante, témoignoit quelquefois la plus grande estime pour ses lumières & son habileté, & lui demandoit ordinairement son avis dans les affaires importantes. Dès qu'il s'élevoit quelque différend entre lui & Elisabeth, Catherine reussissoit toujours à les reconcilier, & Pierre lui dut plus d'une fois d'avoir été bien reçu à la cour. Après son avènement au trône, il lui témoigna très-souvent la déférence qu'il devoit à son génie supérieur, quoiqu'il laissât voir en même temps au public qu'il avoit pour elle une profonde aversion. Par une imprudence qu'on ne sait comment expliquer, il voulut même qu'elle fut revêtue en présence de toute la cour des marques extérieures du pouvoir souverain, pendant que lui-même faisant le rôle de simple colonel lui présentoit les officiers de son régiment. A la bénédiction des eaux, solemnité où l'empereur de Russie a accoutumé de paroître avec toute la pompe de la majesté, il voulut aussi que l'impératrice fût chargée de toute la représentation, pendant que lui-même montoit la garde comme colonel & la saluoit de sa pique. Dans ces occasions l'air de dignité de Catherine frappoit tous les spectateurs, & il étoit impossible qu'ils n'en fissent pas la comparaison avec l'air léger & peu séant de son époux. Ainsi ce prince inconséquent & aveugle avertissoit tout le monde que sa femme étoit plus faite que lui pour gouverner l'empire, dans le temps même où il étoit

RUSSIE.

fermement résolu à la repudier & à l'enfermer, & il lui assuroit l'estime de toute la nation pendant qu'il annonçoit au public qu'elle avoit perdu la sienne. En attendant, les cœurs des deux époux s'éloignoient toujours plus l'un de l'autre. Il avoit souvent avec elle les manières les plus brutales, & une fois entr'autres dans une fête qu'il donnoit à l'honneur du roi de Prusse, il l'insulta à un tel point, qu'elle fondit en larmes & quitta la table. Ainsi ses mauvais traitemens & ses égards pour elle concouroient à la fois à exciter la haine des Russes contre lui, & à leur inspirer de l'affection pour Catherine.

C'est un fait bien connu qu'il laissa voir plus d'une fois son dessein de l'arrèter elle & son fils le grand-duc. Il se proposoit en effet de l'exclure de la succession au trône, & d'épouser sa maîtresse Elisabeth comtesse de Voronzof. A peine eut-il pris cette dangereuse résolution que Catherine en fut instruite par l'imprudence de la comtesse elle-même. Par ce moyen ou par d'autres, & surtout par l'indiscrétion de Pierre elle fut toujours instruite de bonne heure de toutes les mesures qu'on prenoit contr'elle. Ainsi elle fut la maîtresse de choisir le moment d'agir, & de pourvoir à sa sûreté en prévenant à temps les desseins de son mari.

Le danger devenoit en effet plus pressant de jour en jour, & elle touchoit au moment fixé pour son emprisonnement. La maison dont nous avons parlé que l'on construisoit à Schlusselbourg par ordre de l'empereur pour une personne du premier rang, s'élevoit avec tant de promptitude que l'on comptoit l'achever dans le court espace de six semaines. Pierre étoit allé lui-même à Schlusselbourg pour l'examiner, & il n'y avoit pas besoin d'une grande pénétration pour se convaincre qu'elle étoit destinée à l'impératrice. Dans ce moment si critique les personnes de son parti s'assembloient à Pétersbourg. Elles étoient en fort petit nombre, & excepté la princesse Daschkoff & ses amis particuliers, il n'y avoit dans ce nombre que peu de personnes de la principale noblesse. Ses principaux partisans étoient le prince Volkonski, le comte Panin gouverneur du grand-duc, le comte Rasoumofski hetman de l'Ukraine. On proposa dans cette assemblée de suivre le plan du chancelier Bestucheff, de déclarer le grand-duc empereur, & Catherine régente pendant sa minorité, & c'est là sans doute ce qu'on eût fait

dans tout état où l'ordre de la succeffion auroit été mieux déterminé qu'en Ruffie. Ce ne fut que peu de jours avant la révolution que les inconvéniens inféparables d'une minorité, l'affection du peuple pour Catherine, & fon habileté engagèrent le parti à prendre la réfolution de la placer elle-même fur le trône. On propofa auffi divers plans fur la manière d'exécuter ce deffein, mais enfin on conclut unanimément à attendre le moment où Pierre partiroit pour le Holftein, & c'eft alors feulement que Catherine devoit s'emparer de la capitale pendant fon abfence & monter fur le trône.

Quoiqu'il n'y eût qu'un petit nombre de perfonnes qui eût pris l'engagement d'exécuter ce périlleux projet, leur deffein ne put refter ignoré des partifans de l'empereur qui le follicitèrent avec inftance de faire faire des recherches à ce fujet. Mais ce prince qui avoit la plus haute confiance en ceux à qui il avoit donné l'ordre de furveiller l'impératrice, ne put jamais fe réfoudre à faire la moindre attention à ces rapports. Il étoit même fi convaincu de leur fauffeté, que tout ce qu'on lui infinuoit là-deffus le mettoit en colère. Un de fes confidens lui ayant préfenté un mémoire qui contenoit les noms des conjurés : *Quoi*, dit-il, *toujours ce vieux conte ; reprenez votre papier, & ne me fatiguez pas davantage avec ces fornettes.* Son oncle le prince George de Holftein dit qu'il étoit las de lui faire des remontrances à ce fujet, & que l'empereur étoit abfolument infenfible au danger de fa fituation. Le jour même de la révolution, à deux heures du matin, un officier qui avoit la confiance de Pierre arriva à Oranienbaum & demanda à lui parler pour une affaire de la plus grande conféquence. Ayant été introduit avec la plus grande difficulté, il informa l'empereur de diverfes circonftances qui annonçoient une confpiration prête à éclater. Mais ce prince toujours aveuglé par fa prévention, loin de faire aucune attention à cet avis, fit mettre fur-le-champ l'officier aux arrêts pour avoir ofé interrompre fon fommeil de fi bonne heure. Et c'étoit dans ce moment même qu'on fe difpofoit à le détrôner, car une circonftance qui n'avoit aucun rapport au plan de conduite adopté par l'empereur avoit obligé fes ennemis à avancer le moment d'exécuter leurs deffeins.

Un lieutenant des gardes nommé Paffec qui étoit du parti de l'impératrice venoit d'être arrêté. Ses amis furent très-effrayés de cet incident.

RUSSIE.

Ils en conclurent que l'empereur avoit pénétré leur projet, & quoiqu'ils ne tardassent pas à reconnoître que Passec n'avoit été mis aux arrêts que pour quelque irrégularité dans le service, la consternation qui s'étoit répandue parmi eux hâta l'exécution de leur entreprise. Chaque moment étoit infiniment dangereux, & ils eussent été infailliblement découverts s'ils eussent différé d'agir jusques au départ de l'empereur pour le Holstein.

Cependant l'impératrice qui étoit restée à Peterhof, apprenant qu'on précipitoit le moment décisif, étoit en proie aux plus vives inquiétudes, & elle sembla manquer pendant quelques instans de la résolution si nécessaire dans une crise où il falloit savoir se décider sur-le-champ. Elle hésita même si elle donneroit son consentement mesures aux qu'on venoit de prendre. Mais son parti convaincu que le moindre délai pouvoit lui devenir funeste, fit partir de Pétersbourg le 27 de Juin vers le soir, un carrosse vuide pour Peterhof. C'étoit à ce signal convenu qu'elle devoit se rapprocher de la capitale. Catherine qui avoit retrouvé dans l'intervalle son courage & sa force d'esprit ordinaire, étant sortie sur-le-champ de son appartement à trois heures du matin, traversa le jardin toute seule jusques à l'endroit où le carrosse l'attendoit, y monta & se rendit en toute diligence à Pétersbourg (1). On étoit convenu que le comte Panin seroit chargé de veiller à la sûreté de la personne du grand-duc, que Grégoire Orlof resteroit dans la capitale pour gagner quelques officiers & soldats des gardes, que le comte Rasoumofski tiendroit son régiment prêt pour recevoir l'impératrice. En conséquence de ces résolutions, Catherine en entrant à Pétersbourg se rendit sur-le-champ au quartier des gardes Ismalalofski; il étoit de si bonne heure que le comte Rasoumofski leur lieutenant colonel n'étoit pas encore arrivé, circonstance bien propre à allarmer & à déconcerter quelqu'un qui n'eût pas eu autant de courage & de présence d'esprit; mais l'impératrice ayant envoyé un messager à Rasoumofski, fit appeler en l'attendant les officiers & les soldats: un petit nombre d'entr'eux qui

(1) Le carrosse étoit conduit par quelqu'un de ses plus intimes confidens, à ce que je crois, par le comte Alexis Orlof. Mais c'est un fait dont je n'ai pu m'assurer avec une entière certitude.

avoient été prévenus par Orlof ſe trouvèrent prêts, mais la plupart ayant été éveillés de ſi bonne heure ſe préſentèrent à moitié déshabillés. RUSSIE.

Alors elle leur repréſenta la mauvaiſe conduite de l'empereur, ſon mépris public pour les Ruſſes, ſon averſion pour leurs uſages, ſon attachement aux étrangers. Elle leur expoſa les dangers auxquels ſa perſonne avoit été expoſée, ainſi que ſon fils & la principale nobleſſe. Elle s'étendit ſur celui qui menaçoit leur religion & le gouvernement, & exhorta tous ceux qui ſouhaitoient de ſauver la patrie & ſon fils de leur ruine certaine, à ſe joindre à elle. Cette harangue interrompue de temps en temps par des ſoupirs & des ſanglots, fut courte mais touchante, & les graces de celle qui la faiſoit lui prêtant une nouvelle force, elle fit une prompte impreſſion. La plus grande partie des ſoldats y répondit par de bruyantes acclamations. Quelques officiers parurent d'abord héſiter, mais l'arrivée du comte Raſoumofski diſſipa leurs craintes, & tout le régiment lui promit de ſe ſacrifier pour ſoutenir ſa cauſe. Alors Catherine ſe rendit dans l'égliſe de notre Dame de Caſan, & chemin faiſant elle fut jointe par des détachemens des gardes & par pluſieurs perſonnes de la principale nobleſſe. Le ſervice fut célébré par l'archevêque de Novogorod, & l'impératrice prêta le ſerment ordinaire de maintenir inviolablement les priviléges & la religion des Ruſſes; après quoi la nobleſſe & le peuple accoururent en foule pour lui prêter ſerment. Quand cette cérémonie fut terminée, elle ſe rendit au ſénat dont les membres la reconnurent pour leur impératrice & leur ſeule ſouveraine. On avoit répandu le bruit que Pierre s'étoit tué en tombant de cheval, & cela n'avoit pas été inutile au ſuccès de la révolution. Le cortège de l'impératrice augmentoit continuellement. Deux régimens des gardes qui avoient à peine quitté Pétersbourg pour joindre l'armée en Poméranie furent rappelés ſur-le-champ, & comme ils étoient très-irrités contre l'empereur de ce qu'il les avoit obligés de quitter la capitale, ils ſe rangèrent ſans héſiter ſous l'étendard de l'impératrice.

Pour qu'une révolution de ce genre ſoit du goût général, il faut toujours que quelque prétexte plauſible engage la voix du peuple à confirmer ce que la force militaire a opéré; & on a vu que cela étoit néceſſaire même dans les états où les cohortes prétoriennes cantonnées dans la capitale s'étoient arrogées le droit de faire & de défaire les ſouverains.

RUSSIE.

Quand Elisabeth se saisit des rênes de l'empire, le respect de la nation pour la mémoire de son père fut un motif pour la nation d'approuver ce qu'elle faisoit. Ici Pierre III s'étoit rendu si odieux par quelques traits de sa conduite, & si méprisable par d'autres, qu'aussitôt que l'on sut sa déposition & l'élevation de Catherine sur le trône, on reçut avec une joie universelle le manifeste qu'elle fit publier en ces termes.

« Catherine II, par la grace de Dieu, impératrice & autocratrice de toutes les Russies, à tous nos fidelles sujets, &c.

» Tous les vrais enfans de la Russie ont vu clairement le danger » auquel l'empire de Russie à été exposé. Premièrement; les fondemens » de notre religion grecque orthodoxe ont été ébranlés, & sa tradition » a été menacée d'une ruine totale, ensorte qu'il étoit bien à craindre » que la foi qui a été établie en Russie depuis les plus anciens temps » ne fût changée, & qu'une religion étrangère ne fût introduite à sa » place. Secondement; la gloire que la Russie s'étoit acquise au prix de » tant de sang, & qu'elle avoit portée au plus haut point par ses armes » victorieuses, a été comme foulée aux pieds par la paix dernièrement » conclue avec son plus grand ennemi. Et enfin les réglemens domesti- » ques qui sont la base de la prospérité d'un pays ont été entièrement » renversés.

» A ces causes & cédant à la considération des dangers imminens » qui menaçoient nos fidelles sujets, voyant aussi combien leurs désirs » à cet égard étoient sincères & manifestes, nous avons mis notre con- » fiance dans le Tout-Puissant & dans sa divine justice, nous sommes » montée sur le trône de toutes les Russies, & nous avons reçu le » serment solemnel de tous nos fidelles sujets ». *Pétersbourg le* 28 *Juin*, (vieux style) 1762.

Tous les partisans de l'empereur furent arrètés, & entr'autres le prince George de Holstein qui étoit venu le 26 à Pétersbourg sous prétexte des préparatifs nécessaires pour le départ de l'empereur, mais dans le fait pour veiller sur les mouvemens du parti opposé. C'étoit lui qui avoit fait mettre Passec aux arrêts, & qui jetant ainsi l'allarme chez les partisans de l'impératrice, avoit hâté, contre son intention, la révolution qui détrôna son neveu. L'impératrice ne rencontra nulle part aucune opposition; & quoique les rues de Pétersbourg fussent remplies

de soldats qui se livrent ordinairement dans ces terribles circonstances à toute sorte d'excès qu'on n'ose réprimer, le plus grand ordre & la plus stricte discipline furent toujours maintenus, & personne n'eut à souffrir la moindre insulte (1). RUSSIE.

A six heures du soir l'impératrice en habit d'homme avec l'uniforme des gardes, une branche de chêne sur la tête, l'épée nue à la main, & montée sur un cheval gris se rendit à Peterhof accompagnée de la princesse Dashcof, de l'hetman Rasoumofski, des Orlofs & de ses principaux partisans, & suivie de dix mille hommes de troupes. A peine avoit-elle fait trois milles que le prince Gallitzin, vice-chancelier, s'approcha d'elle avec une lettre de l'empereur, mais on l'engagea à se joindre à son parti, & il prêta le serment de fidélité. A *Crasnoe Capac*, petit village qui n'est qu'a huit milles de la capitale, le comte Voronzof premier ministre se présenta aussi devant l'impératrice. « Je viens, dit-il, de la » part de l'empereur mon maître, pour savoir quelles sont vos intentions ». Quelques uns de ceux qui se trouvoient là lui ayant appris que Catherine avoit pris possession du trône, & qu'il parloit à sa souveraine, il offrit de prêter le serment de fidélité; mais ayant refusé généreusement d'abandonner son maître, on lui ôta son épée & on l'envoya prisonnier à Pétersbourg.

A Crasnoe Capac il n'y avoit qu'une misérable chaumière dans laquelle l'impératrice entra, elle y resta quelque temps occupée à pleurer, & à brûler une grande quantité de papiers. Ensuite elle se jeta toute habillée sur un mauvais lit, où elle dormit environ une heure & demi, & remonta à cheval à la pointe du jour. Elle fit encore quatre milles jus-

(1) Plusieurs marchands anglois étoient sortis de chez eux avant que d'être informés de la révolution, mais ils y rentrèrent sans que les soldats postés dans les rues les en empêchassent en aucune façon. Un entr'autres m'a dit qu'étant allé à la douane à six heures du matin, il avoit été surpris de n'y trouver personne; qu'après avoir attendu quelque temps, il retourna chez lui; que passant sur le pont de la Neva, il rencontra un ami qui lui demanda ce qui se passoit; que dans ce même moment trois cent cavaliers l'épée nue à la main s'avancèrent au galop, passant leurs épées sur leurs têtes, & criant *Tout va bien*, *vive Catherine II*, & que ce fut là le premier avis qu'ils reçurent de la révolution.

RUSSIE.

qu'au couvent de St. Serge à Strelna, dans lequel elle ſe retira pendant que les troupes campoient à l'entour. A huit heures du matin le général Iſmahilof arriva à Strelna avec un meſſage de l'empereur, dont la ſituation étoit devenue bien critique. Mais je dois m'arrêter ici pour rendre compte de tous les événemens qui avoient réduit ce prince au triſte état où il ſe trouvoit.

Pendant que la révolution ſe conſommoit à Pétersbourg, Pierre reſtoit à Oranienbaum dans une étrange ſécurité. La veille même de cette journée ſi fatale pour lui, il avoit paſſé la ſoirée avec quelques favoris à ſe livrer à tous les excès de la table, & il s'étoit retiré fort tard & à peu près yvre. Le matin il avoit mis ſon uniforme pruſſien & étoit parti à onze heures pour aller célébrer à Peterhof la fête des ſaints Apôtres Pierre & Paul, comptant d'y dîner avec l'impératrice, & ſe propoſant à ce qu'on a dit, de lui faire donner les arrêts (1). Il étoit accompagné d'Eliſabeth Voronzof, de l'oncle de cette demoiſelle le comte Voronzof, de ſon favori Godovitz, du maréchal Munich, & de pluſieurs autres ſeigneurs & dames qui formoient ſa cour. Il n'avoit pas fait beaucoup de chemin lorſqu'un gentilhomme qui lui étoit dévoué, & qui avoit trouvé le moyen de s'échapper de Pétersbourg, s'avança vers lui, & ayant fait arrêter le carroſſe de l'empereur, demanda à lui parler en particulier. Pierre ordonna au cocher de continuer & dit au gentilhomme en plaiſantant. « Qu'avez-vous de ſi preſſé ? Retournez à » Peterhof, vous aurez aſſez le temps de m'y parler ». Mais celui-ci répétant avec inſtance ſes ſollicitations, l'empereur deſcendit enfin de carroſſe & apprit ce qui s'étoit paſſé à Pétersbourg. Mais ſa prévention & ſon obſtination étoient ſi grandes qu'il douta encore long-temps de la réalité de cette nouvelle, & ce ne fut qu'après s'en être fait raconter toutes les circonſtances dans le plus grand détail, que réveillé en quelque

(1) Si Pierre, comme on l'a dit, avoit réellement le deſſein de faire arrêter l'impératrice, ſa conduite précédente devient plus concevable. Il penſoit que ſon parti ne méritoit aucune attention, il doutoit ou feignoit de douter de tout ce qu'on diſoit d'une conſpiration, perſuadé que Catherine une fois arrêtée, tous ſes deſſeins ſeroient avortés. Il avoit une confiance aveugle dans les perſonnes qu'il avoit placées auprès d'elle, & ces perſones furent les premières à l'abandonner.

ſorte de ſa léthargie par la vue d'un preſſant danger, il ſe livra enfin à l'indignation & à la terreur, & reſta abattu & conſterné. Revenant enſuite de cet accès de déſeſpoir il envoya un aide-de-camp à Oranienbaum, avec ordre à la garniſon de ſe mettre en marche pour le ſuivre ſur-le-champ juſqu'à Peterhof. En arrivant à ce palais il apprit que l'impératrice n'y étoit plus, mais il ne put en ſavoir davantage d'aucune perſonne de la cour de cette princeſſe. Le marechal Munich lui conſeilla de ſe mettre à la tête de ſes troupes de Holſtein & de marcher ſans délai ſur Pétersbourg. » Je vous précéderai, lui dit ce brave vétéran, » & l'on n'arrivera juſques à vôtre majeſté qu'au travers de mon corps. » Si cet avis eût été ſuivi le ſuccès en eût été glorieux, & peut-être heureux. Quoique les troupes de Holſtein montaſſent à peine à mille hommes, elles étoient très-affectionnées à leur maître, & Munich valoit ſeul un régiment. Mais le courage manqua à Pierre dans ce moment critique. Il reſta dans l'indéciſion ſur les meſures qu'il devoit prendre, flottant entre la crainte & l'eſpérance, il prenoit un moment des réſolutions qu'il abandonnoit un moment après.

La perplexité où il étoit fut encore augmentée par la conduite des principales perſonnes qui l'avoient accompagné depuis Oranienbaum, ou qu'il trouva à Peterhof. On n'entendoit que les lamentations des femmes qui entouroient l'empereur avec tous les ſignes du plus violent déſeſpoir. Chacun crioit & vouloit donner ſon avis, & le bruit étoit ſi grand que l'avis n'étoit pas entendu, ou s'il étoit entendu il n'étoit pas ſuivi, parce qu'à chaque inſtant on en propoſoit un autre. Pluſieurs partiſans de l'impératrice étoient préſens, & augmentoient à deſſein la confuſion. Sous le ſpécieux prétexte de leur affection & de leur zèle ils redoubloient les craintes de l'empereur, & mettoient des obſtacles à toutes les meſures vigoureuſes comme étant impraticables & dangereuſes. Ainſi l'empereur partagé entre ces avis contraires & perfides, entretenu dans ſes frayeurs par les larmes des femmes, paſſa le jour entier dans un état peu différent de celui d'un homme aliéné.

Chaque moment ajoutoit à ſa terreur & à ſon déſeſpoir. Il apprit ſucceſſivement que l'impératrice avoit reçu le ſerment de fidélité d'un grand nombre de perſonnes de tout rang, qu'elle étoit la maitreſſe de capitale, qu'elle s'avançoit à la tête de dix mille hommes. Découragé

RUSSIE.

par ces tristes nouvelles, il dépêchoit des courriers l'un sur l'autre pour lui proposer un accommodement; & aucun de ces courriers ne revenant il se détermina enfin à se réfugier à Cronstadt (1), parti qui, s'il l'avoit pris à temps, auroit pu donner une tournure favorable à ses affaires.

D'abord après son arrivée à Peterhof il avoit fait partir le général Lievers & le prince Baratinski pour Cronstadt avec ordre de reconnoître l'état de la place. Le général Lievers fut reçu sans difficulté, & le prince Baratinski retourna à Peterhof pour assurer l'empereur qu'on n'y avoit encore reçu aucune nouvelle de la révolution, que le général préparoit tout pour l'y recevoir, que sa majesté y trouveroit un asyle assuré, où les troupes de l'impératrice ne pourroient pénétrer, & d'où en cas d'extrême nécessité elle pourroit gagner par mer ses états de Holstein. Sur cette information l'empereur ordonna aux troupes de Holstein qui étoient déjà en marche pour Peterhof de retourner à Oranienbaum, mais par une fatalité incompréhensible il différa de partir jusqu'à minuit. Alors quand il se présenta devant le port, les sentinelles refusèrent l'entrée au yacht qu'il montoit, sous prétexte qu'il étoit tard. Son étonnement fut inexprimable & il augmenta encore quand il eut fait dire que c'étoit lui-même qui demandoit à entrer en personne, & que les sentinelles non-seulement persistèrent à lui refuser l'entrée, mais qu'elles le menacèrent de tirer le canon sur son yacht s'il ne s'éloignoit pas sur-le-champ.

Voici ce qui donna lieu à cette réception si différente de celle qu'il attendoit. Le général Lievers en arrivant à Cronstadt prit le commandement du fort, mais s'étant apperçu que la garnison n'avoit aucune connoissance de la révolution, il ne voulut pas donner l'allarme en répandant cette nouvelle; & comme il comptoit voir arriver l'empereur à tout moment, il crut plus convenable d'attendre son arrivée pour s'assurer de la fidélité de la garnison, & pour donner des ordres hostiles contre le parti de l'impératrice. Dans cet intervalle l'amiral Talicin

(1) Ville située dans une petite isle du golfe de Finlande avec un port où est la flotte russe. On en verra la description dans le chapitre où je parle de la marine russe.

arriva à Cronstadt. Il y étoit envoyé par l'impératrice qui, dans la confusion & le trouble des premiers momens, avoit oublié de s'assurer de cette importante forteresse (1). Il fut reçu dans la place sans difficulté, & considérant l'état des affaires il crut devoir ordonner d'arrêter sans perte de temps le général Lievers. Il fut promptement obéi, parce que tous les marins exécutent bien plus volontiers les ordres d'un amiral que ceux d'un général. Maître de la personne de celui-ci, il apprit à la garnison la révolution qui étoit arrivée à Pétersbourg, il leur dit que l'empereur étoit déposé, que l'armée & le sénat s'étoient déclarés pour Catherine, que toute opposition seroit inutile & dangereuse. Ces argumens accompagnés d'une abondante distribution d'eau-de-vie produisirent l'effet désiré, & Catherine fut proclamée seule impératrice. Ainsi Talicin se vit maître sans obstacle d'une place dont la possession eût pu rendre le succès de la révolution douteux, si elle ne l'eût pas empêché, & Pierre eut la douleur de s'en voir fermer l'entrée.

La seule ressource qui lui restoit dans cette triste conjoncture étoit de faire voile sur-le-champ, & de chercher un asyle en Suède, d'où il pouvoit joindre aisément son armée de Poméranie ou passer dans ses états de Holstein. Mais c'étoit le destin de ce monarque de ne savoir prendre aucun parti décisif dans les momens critiques. Il se flattoit toujours qu'il pourroit y avoir une réconciliation entre lui & l'impératrice, & cette idée jointe aux cris & aux prières des femmes qui étoient sur son yacht le détermina à retourner à Oranienbaum où il arriva à quatre heures du matin. Lorsqu'il en étoit parti le matin du jour précédent il portoit son uniforme prussien. A son retour il avoit l'uniforme

(1) Il peut paroître d'abord incroyable qu'on eût négligé de s'assurer d'une place de cette importance. Mais j'ai appris d'une très-bonne autorité que jusques à dix heures du matin personne n'y avoit songé à Pétersbourg. Alors un particulier en parla par hasard à un des chefs du parti qui en alla informer sur-le-champ l'impératrice, & cette princesse sentant bien toute l'importance de la chose fit partir sur le moment l'amiral Talicin. Il ne put partir de Pétersbourg qu'après onze heures, & il avoit vingt milles à faire par mer, ensorte qu'il ne put arriver à Cronstadt qu'après trois heures. La distance de ce port à Peterhof n'est que de six milles, ainsi il étoit bien aisé à l'empereur d'arriver avant Talicin.

RUSSIE.

russe. Il sentoit trop tard combien il avoit eu tort de blesser l'amour-propre & les préjugés de ses peuples. Ces petites circonstances méritent sans doute l'attention des historiens, parce qu'elles sont souvent la cause des grands événemens, & parce qu'elles servent à caractériser les personnages qui jouent les premiers rôles.

De retour à Oranienbaum, plein de trouble & d'effroi, il s'enferma tout seul dans sa maison de la forteresse, laissant au palais le maréchal Munich & le reste de la cour. A dix heures il reparut avec un air plus calme & une plus grande liberté d'esprit. Ses gardes de Holstein n'eurent pas plutôt revu leur maître qu'ils coururent en foule se ranger autour de lui (1). Les uns s'efforçoient de lui baiser la main, les autres s'élevoient pour le voir, quelques-uns se mettoient à genoux ou se prosternoient devant lui, tous versoient des larmes d'attendrissement & le conjuroient avec les assurances du plus grand dévouement de les mener au-devant de l'armée de l'impératrice, lui promettant de ne point l'abandonner, quoiqu'il arrivât, & de sacrifier leurs vies pour sa défense. Ces témoignages touchans de zèle & de fidélité l'enflammèrent tellement qu'il sembla pour un moment animé de leur esprit, & cria *aux armes*; mais les gémissemens des femmes, sa propre irrésolution, & la réflexion que la résistance seroit inutile eurent bientôt étouffé cette étincelle de courage, & le ramenèrent au parti de la soumission.

Dès le grand matin il avoit envoyé à l'impératrice le général Ismahilof, en qui il avoit une aveugle confiance; il lui avoit remis une lettre dans laquelle il lui offroit de résigner la couronne entre ses mains à condition qu'elle lui permettroit de se retirer en Holstein avec *Elisabeth* Voronzof & son favori Godovitz. Ismahilof trouva l'impératrice dans le couvent de Strelna, & fut sur-le-champ introduit. Le grand intérêt de l'impératrice dans ce moment étoit de s'assurer de la personne de l'empereur sans effusion de sang. Ainsi elle tâchoit de l'amuser pour qu'il ne prît aucun parti désespéré. Elle savoit bien qu'il ne tenoit qu'à

(1) J'ai su ces circonstances par une personne qui étoit présente. Cette personne avoit les larmes aux yeux quand elle parloit de la conduite de ces troupes & de leur affection pour leur prince. Elle n'avoit jamais vu, disoit-elle, de scène plus touchante.

qu'à

lui de ſe mettre à la tête de ſes troupes de Holſtein, & de défendre ainſi ſa vie juſques à la dernière extrêmité. Il pouvoit auſſi échapper & s'enfuir, & plonger par ce moyen l'empire dans toutes les horreurs d'une guerre civile. L'habileté avec laquelle elle conduiſit une affaire ſi difficile & ſi dangereuſe prouva bien que ce qu'elle avoit eu le courage d'entreprendre, elle avoit auſſi toute l'adreſſe néceſſaire pour le faire réuſſir.

Elle repréſenta avec beaucoup de calme & de ſang-froid à Iſmahilof combien il étoit inſenſé de lui oppoſer quelque réſiſtance à préſent qu'elle étoit en pleine poſſeſſion de l'autorité ſouveraine, elle lui fit voir les divers corps de troupes qui étoient campés en nombre autour d'elle, elle ajouta que les efforts que Pierre pourroit faire ne ſerviroient qu'à attirer ſur lui & ſur ſon parti la vengeance d'une armée irritée, elle propoſoit donc que ſon mari ſe retirât de lui-même à Peterhof, où l'on conviendroit des conditions de ſon abdication. Iſmahilof s'étant convaincu que le vent ſouffloit en faveur de l'impératrice, & que le clergé, l'armée & la principale nobleſſe étoient dans ſes intérêts, crut voir qu'il ne reſtoit d'autre parti à Pierre que celui de la ſoumiſſion. Séduit par l'éloquence inſinuante & par les manières engageantes de l'impératrice, il prit ſur lui de perſuader à ſon maître de prévenir par une prompte ſoumiſſion une effuſion de ſang dont il ne pouvoit rien réſulter que de fâcheux pour lui.

Iſmahilof revint à Oranienbaum entre dix & onze heures, & trouva l'empereur avec Munich, Eliſabeth Voronzof, Godovitz & d'autres perſonnes qui attendoient ſon retour en tremblant. Ils paſsèrent dans un autre appartement & le réſultat de leur conférence fut que Pierre avec Eliſabeth Voronzof, Godovitz & Iſmahilof montèrent dans le carroſſe qui avoit amené Iſmahilof, & ſe rendirent à Peterhof ſans ſuite & ſans gardes. Ils y arrivèrent à midi & demi & l'empereur fut auſſitôt ſéparé de ceux qui l'avoient accompagné. L'impératrice évita de le voir, mais elle lui envoya le comte Panin qui fut reçu ſeul. Le public ignore, & ſans doute ignorera toujours ce qui ſe paſſa dans cette conférence entre ce ſeigneur & l'empereur détrôné, mais la foibleſſe, la puſillanimité de ce prince ne peuvent être rendues d'une manière auſſi ſenſibles

RUSSIE.

qu'il les peignit lui-même dans l'acte de son abdication, par lequel l'entrevue se termina. (1)

" Pendant le peu de temps que j'ai gouverné l'empire de Russie, j'ai „ reconnu par mon expérience que je n'avois pas la capacité suffisante „ pour porter un si grand fardeau, & que j'étois hors d'état de régir „ cet empire de quelque manière que ce fût, & bien moins encore „ avec un pouvoir absolu. Je reconnois donc que j'ai été la cause de „ tous les troubles intérieurs qui, s'ils avoient continué plus long-„ temps, auroient renversé l'empire & m'auroient couvert d'un opprobre „ éternel. Ayant pesé mûrement ces considérations, je déclare, sans „ aucune contrainte, & de la manière la plus solemnelle à la nation „ russe & au monde entier que je renonce pour jamais au gouvernement „ dudit empire, que je ne désire plus d'y régner à l'avenir, ni comme „ souverain absolu, ni sous aucune autre forme de gouvernement. Je „ déclare aussi que je ne tenterai jamais de reprendre les rênes du gou-„ vernement. Et pour sûreté de ces engagemens je jure sincèrement „ devant Dieu & le monde entier d'observer le présent acte de renon-„ ciation, écrit & signé de ma propre main „.

PIERRE.

Ce 29e. Juin (vieux style) 1762.

Quand il eut signé cette abdication, il fut conduit le soir du même jour à Robscha où il fut enfermé. C'est un petit palais impérial à vingt milles de Peterhof. L'impératrice de son côté retourna à la même heure à Pétersbourg. A sept heures elle fit son entrée en triomphe dans sa capitale, à cheval, au milieu des cris de joie & des applaudissemens du peuple. Les rues étoient remplies d'une foule prodigieuse qui s'empressoit sur son passage, & lui baisoit les mains qu'elle présentoit. Un grand nombre de prêtres s'étoit assemblé autour des avenues du palais.

(1) J'ai de bonnes raisons de croire que cet acte d'abdication fut fait à Peterhof: si, cependant, comme quelques personnes l'assurent, l'empereur le signa à Oranienbaum avant qu'il fût entre les mains de ses ennemis, sa pusillanimité est absolument inexcusable.

Quand elle fut arrivée près d'eux elle s'arrêta pour baiser sur la joue les principaux d'entr'eux, pendant qu'ils lui baisoient la main, manière de saluer qui sert en Russie à marquer le plus haut degré de considération.

RUSSIE.

Aussitôt que les esprits, toujours agités dans les premiers momens d'une révolution, eurent repris un peu de calme, plusieurs personnes commencèrent à se repentir d'avoir abandonné leur souverain. La populace toujours prête à passer d'un extrême à l'autre, eut pitié de ce malheureux monarque précipité du trône dans une prison, & condamné aux horreurs d'une captivité éternelle. Ce n'étoit plus un maître inconsidéré, un mauvais administrateur, ce n'étoit qu'un prince infortuné qui malgré sa violence & son incapacité, avoit des qualités propres à le faire aimer du peuple, & qui en effet étoit chéri de ceux qui avoient accès auprès de lui. Pendant que l'impératrice marchoit à Peterhof avec son armée, plusieurs soldats avoient déjà donné de fortes preuves de mécontentement, & on a su depuis que si à la première nouvelle de la révolution, Pierre s'étoit montré en personne, une partie des troupes se seroit rangée de son côté. Ses partisans s'étoient apperçus de ce mécontentement & l'avoient fomenté en secret. Le vent de la faveur populaire commençoit à changer, & les progrès de ce changement devenoient plus sensibles à chaque instant. Mais dans ce moment de crise sa mort vint rendre la paix à l'empire, & le délivra des horreurs de la guerre civile qui le menaçoit. Le septième jour de sa détention à Robscha, ce prince mourut dans cette prison le 6 Juillet 1762, (vieux style) dans la trente-quatrième année de son âge. Son corps fut transporté au couvent de St. Alexandre Neuski à Pétersbourg, & exposé sur un lit de parade, où suivant l'usage des Russes, les personnes de tout rang furent admises à lui baiser la main. Il fut ensuite enterré dans l'église de ce couvent, sans tombeau & sans inscription.

La mort de Pierre ne fut suivie d'aucun de ces événemens tragiques dont les révolutions avoient jusques alors constamment été souillées & ensanglantées en Russie. Personne ne fut même envoyé en Sibérie; il n'y eut aucune exécution ni publique ni secrète. L'impératrice pardonna même à ses ennemis personnels. Le maréchal Munich avoit donné, comme on l'a vu, les meilleurs avis à l'empereur; il lui avoit

offert de le défendre au péril de ſa vie. On dit que l'impératrice ayant voulu ſavoir le motif de ce grand zèle pour ſon ſervice : » J'étois dans » ce moment, repondit-il avec un courage que vingt ans d'empriſon- » nement n'avoient pu abattre, j'étois engagé par les liens les plus » forts du devoir & de la reconnoiſſance à me dévouer pour le ſervice » de mon maître. Votre majeſté eſt à préſent ma ſouveraine, & elle » trouvera chez moi la même fidélité. » L'impératrice frappée de cette réponſe courageuſe ne montra pas moins de grandeur d'ame de ſon côté, elle lui accorda une confiance ſans bornes, qui fut bien juſtifiée par la conduite du maréchal. Auſſitôt qu'on n'eut plus à craindre un nouveau ſoulèvement, le comte Voronzof fut remis en liberté, & dans la ſuite on lui donna de l'emploi. Eliſabeth Voronzof n'éprouva de la part de l'impératrice ni jalouſie, ni reſſentiment. Sa perſonne fut reſpectée, & on la laiſſa même jouir ſans aucune reſtriction de tout ce qu'elle tenoit de la libéralité de Pierre. Catherine guidée par un ſentiment de magnanimité propre à ſon caractère oublia les indignes traitemens que cette favorite lui avoit attirés par ſes inſinuations, & ce qui étoit plus encore, la préſomption qu'elle avoit eue de la dépouiller de ſon rang d'impératrice pour ſe le faire donner. On lui permit d'épouſer un particulier, & elle eſt encore aujourd'hui à Pétersbourg comme un monument vivant d'une clémence ſans exemple. Godovitz le favori de l'empereur, qui avoit particulièrement offenſé l'impératrice, eut la permiſſion de ſe retirer dans ſon pays. Les gardes de Holſtein qui avoient offert à l'empereur, qui l'avoient même importuné pour qu'il les fît marcher contr'elle, n'éprouvèrent pas la plus légère marque de reſſentiment. Ceux qui le voulurent furent incorporés dans d'autres régimens; les autres quittèrent la Ruſſie avec une entière liberté. Le prince George de Holſtein, oncle de l'empereur, qui avoit été bien inſtruit de ſon deſſein d'enfermer l'impératrice, fut aux arrêts pendant tout le temps de la révolution dans ſon palais, mais auſſitôt qu'elle fut terminée, elle l'éleva au grade de feld-maréchal, & le nomma adminiſtrateur du Holſtein, pendant la minorité du grand-duc.

L'impératrice avoit 34 ans quand elle monta ſur le trône, & le ſuccès de la révolution ne fut pas moins dû à ſon courage & à ſon habileté qu'au zèle de ſon parti, & à la faveur du peuple qui voyoit ſon intérêt dans la cauſe qu'elle défendoit.

CHAPITRE II.

Famille & naiſſance du prince Ivan — Il eſt fait grand-duc de Ruſſie, & empereur à la mort de l'impératrice Anne — Dépoſé par Eliſabeth — Mis en priſon à Riga, Dunanunde, Oranienbaum, & enfin à Schluſſelbourg — Deſcription de ſon appartement — Sa manière de vivre — Son intelligence — Sa férocité, &c. — Pierre III lui rend viſite — Relation de leur entrevue — Il eſt tranſporté à Kexholm, ramené à Schluſſelbourg — Entrepriſe de Mirovitch en ſa faveur — Mort d'Ivan — Procès & exécution de Mirovith — Punition de ſes complices — Soupçons ſur une colluſion entre la cour & Mirovitch — Preuves qu'on en donne, & leur réfutation — Des parens d'Ivan & de ſa famille — Anecdotes de la vie du comte de Munich.

Le prince infortuné qui va faire le ſujet de ce chapitre deſcendoit par les femmes du tzar Ivan Alexievitch, frère aîné de Pierre-le-grand (1) & étoit fils d'Anne de Mecklenbourg & d'Antoine-Ulric prince de Brunswick. Il naquit le 4 Août 1740, fut créé grand-duc par ſa tante l'impératrice Anne, & lui ſuccéda le 28 Octobre de la même année; mais il n'occupa le trône que juſqu'au 6 Décembre 1741, ayant été alors dépoſé par l'impératrice Eliſabeth. RUSSIE.

(1) IVAN ALEXIEVITCH.

Catherine épouſe du duc de Mecklenbourg.	Anne impératrice de Ruſſie.
Anne mariée à Antoine-Ulrick prince de Brunſwick	
Ivan.	

RUSSIE.

Les ſoldats qui avoient été envoyés pour ſe ſaiſir du jeune empereur, avoient reçu ordre d'entrer ſans bruit dans ſon appartement, & de ne le pas réveiller s'il étoit endormi. L'ayant trouvé ſommeillant à côté de ſa nourrice, ils ſe tinrent autour de ſon berceau dans un ſilence reſpectueux pendant une heure au moins avant que le prince ouvrît les yeux. Alors les ſoldats voulant le prendre, & ſe diſputant à qui l'emporteroit, l'enfant fut effrayé & ſe mit à crier : auſſitôt ils le laiſsèrent & permirent à la nourrice d'approcher. Celle-ci l'ayant couvert d'un manteau, l'emmena avec elle en traîneau au palais d'Eliſabeth. Cette impératrice prit l'enfant, le baiſa ; & pendant qu'il étoit dans ſes bras, des ſoldats qui paſſoient devant le palais, crièrent *vive Eliſabeth*. L'enfant à qui ces acclamations faiſoient plaiſir, étendit ſa petite main, & en ſouriant ſembloit vouloir imiter le cri des ſoldats ; ſur quoi Eliſabeth ne put s'empêcher de dire : *Innocente créature ! tu ne vois pas que tu eſſayes de parler contre toi-même !* Il n'eſt pas aiſé de ſuivre Ivan depuis le temps de ſa dépoſition juſques à ſon empriſonnement à Schluſſelbourg ; mais ce que je vais dire eſt ce qu'il y a de plus probable. Ce prince & ſes parens furent certainement d'abord conduits à la forteresse de Riga où ils reſtèrent priſonniers environ un an & demi. De-là on les tranſporta à Dunamunde & enſuite à Oranienbourg petite ville de la province de Voronetz ; ils y reſtèrent au moins deux ans ſous la garde du baron Korff qui les traita avec beaucoup d'humanité. Je n'ai pu ſavoir avec exactitude combien de temps ils reſtèrent à Oranienbourg ; ni ſi le prince Ivan fut tranſporté avec ſes parens à Kolmogori, où il eſt certain que ſa mère Anne mourut en couche en 1746. Buſching dit que quand ſes parens furent envoyés à Kolmogori, Ivan qui avoit alors huit ans fut laiſſé à Oranienbourg, & que quelque temps après, un moine entreprit de le faire ſortir de ſa priſon & le conduiſit juſqu'à Smolensko, où ils furent tous les deux repris. Peu de temps après cet événement il fut probablement conduit au couvent de Valdaï dans une isle du lac de même nom qui n'eſt pas éloignée de la grande route de Péterſbourg à Moſcow. Je n'ai pu ſavoir combien de temps il reſta dans ce couvent, ni la manière dont il y vécut juſqu'au moment où il fut conduit à Schluſſelbourg, mais on ne doit pas être ſurpris de trouver quelque obſcurité dans l'hiſtoire d'un prince priſonnier dès ſa plus tendre enfance & toujours ſecrettement gardé.

Pendant les huit dernières années de sa vie, Ivan fut certainement détenu dans la forteresse de Schlusselbourg où il fut conduit pour la première fois en 1756 dans la seizième année de son âge. La même année le comte Pierre Schuvalof, grand maître d'artillerie, le mena secrettement dans la maison du comte Ivan Schuvalof son cousin, où l'impératrice Elisabeth le vit & lui parla sans se faire connoître. On dit qu'elle pleura beaucoup pendant cette entrevue, & le lendemain on le reconduisit dans sa prison de Schlusselbourg.

Lorsque j'allai voir cette forteresse, on ne nous permit point d'entrer dans la chambre qu'il avoit occupée ; cependant comme j'en ai examiné une qui étoit toute semblable, & que j'ai conversé avec diverses personnes qui l'avoient vue, je crois pouvoir en faire une description. Elle est située au bout du corridor dont j'ai parlé ailleurs ; elle a environ 25 pieds quarrés, & est voutée ; les murs ne sont que de pierres & elle est carrelée de briques ; les jours n'en sont pas bouchés comme ceux des chambres voisines, mais il y a des fenêtres dont le verre est enduit d'une espèce de plâtre, ce qui permet à la lumière de pénétrer sans qu'on puisse rien distinguer au-travers. Il n'y avoit pas d'autres meubles qu'un lit à roulettes, une table & quelques chaises ; c'est dans ce triste séjour que ce prince vécut huit ans, excepté quelques momens qu'on lui permettoit de passer dans la cour intérieure de la forteresse, d'où il pouvoit du moins découvrir le ciel, mais la crainte qu'il n'échappât ne permettoit pas de lui accorder cette jouissance, aussi souvent que l'humanité l'eût demandé. A l'égard du degré d'intelligence qu'il possédoit, comme il avoit été enfermé dès l'âge de deux ans, il n'avoit que fort peu d'idées, & ses connoissances étoient extrêmement bornées, quoiqu'il ne fût pas absolument imbécille. Il donnoit quelquefois des signes de folie, il ne savoit ni lire ni écrire, il parloit le russe, savoit quelques mots allemands qu'il avoit pu apprendre de ses parens dans son enfance ; il articuloit mal, & quand il étoit ému, il bégayoit beaucoup ; il n'ignoroit point son origine, & il savoit qu'il avoit été une fois empereur. Plein d'espérance de jouir encore de sa liberté, & de remonter un jour sur le trône, il parloit souvent de la conduite qu'il tiendroit alors, & quand on l'irritoit, il menaçoit de punir un jour ceux qui l'avoient offensé ; il étoit d'un naturel extrêmement colère & féroce, &

RUSSIE.

cette passion alloit jusqu'à la fureur, lorsqu'il étoit yvre, car pendant quelque temps on lui avoit accordé tout ce qu'il demandoit pour sa table. On le servoit en vaisselle d'argent, avec profusion, soit pour la variété des plats, soit pour celle des vins. Mais ensuite on fit avec raison des retranchemens sur ces objets pour prévenir ses fréquens excès, quoique l'on continuât à lui assigner pour son entretien la somme bien suffisante de 20 livres sterling par mois.

Il avoit un grand nombre d'habits, ce qui étoit pour lui une source continuelle d'amusemens. Il en changeoit souvent vingt fois par jour, & se promenoit dans sa chambre en s'admirant comme un enfant avec l'air de la plus grande satisfaction. A l'égard de sa croyance en matière de foi il avoit quelque idée de la religion grecque, & il prioit souvent Dieu avec beaucoup de ferveur. Un fois l'an il se confessoit & communioit suivant le rit de son église, & souvent il se vantoit d'avoir eu des conversations avec l'ange Gabriel.

Il savoit certainement que l'impératrice Elisabeth occupoit le trône dont elle l'avoit fait descendre, mais il ne paroît pas qu'il ait jamais sû sa mort ni les événemens qui l'ont suivie. D'abord après son avénement Pierre III alla à Schlusselbourg accompagné des comtes Nariskin & Volkof & du baron Korff. Dès qu'ils furent entrés ils demandèrent à voir Ivan, mais le gouverneur refusa de les recevoir dans son appartement, alléguant des ordres précis qui ne le lui permettoient pas, jusqu'à ce que Nariskin lui eût appris que l'empereur étoit avec eux. Pierre resta caché quelques momens pendant que les seigneurs de sa suite conversoient avec Ivan, mais il prit part ensuite à la conversation, s'entretint avec le prince & prit du café avec lui.

J'ai fait tous mes efforts pour savoir quelques particularités de cette conversation, mais ce que m'en ont dit des personnes mêmes très-dignes de foi est rempli de circonstances contradictoires. Ainsi au lieu de rapporter ici des choses douteuses & inconsistantes, j'aime mieux emprunter de Busching la relation suivante qu'on peut regarder comme authentique parce qu'il la tenoit du général Korff qui assista du commencement à la fin à cette conversation.

« Au mois de Mars 1762, Pierre III desirant de voir Ivan, partit de » bon matin pour Schlusselbourg accompagné du baron Korff, & de

son

RUSSIE.

» son favori Godovitch. Il prit des chevaux de poste & tint son voyage » si secret qu'il étoit midi avant que son oncle George de Holstein » sût qu'il étoit parti. Il se donnoit pour un officier, & produisit au » gouverneur de Schlusselbourg un ordre signé de sa main pour être » reçu avec sa compagnie. Avec cet ordre il fut admis en effet dans » l'appartement du prince Ivan, c'est-à-dire, dans une mauvaise chambre » très-mal meublée. Ses habits étoient propres & en bon état, mais » extrêmement grossiers; il parut qu'il recherchoit beaucoup la propreté » sur sa personne & sur son linge. Il avoit l'air d'un imbécille & » parloit d'une manière très-confuse. Une fois il assuroit qu'il étoit » l'empereur Ivan, un autre moment que cet empereur n'étoit plus » en vie & que son ame avoit passé dans son corps. Quand on lui » demanda ce qui lui faisoit croire qu'il étoit empereur, il répondit, » qu'il le savoit par ses parens & par les soldats qui l'avoient gardé. A » la question s'il se souvenoit de ses parens, il répondit que oui, & » sur cela il se plaignoit avec amertume de ce que l'impératrice Elisa- » beth les avoit toujours tenus dans un triste & malheureux état, aussi » bien que lui, ajoutant qu'il se rappelloit fort bien que ses parens » & lui avoient été autrefois sous la garde d'un officier qui avoit été la » seule personne dont il eût reçu quelque marque d'affection & d'hu- » manité. Sur cela le général Korff lui ayant demandé s'il reconnoîtroit » cet officier, je ne pourrois pas, dit-il, le reconnoître à présent, » parce qu'il y a bien long-temps que je ne l'ai vu, & que j'étois alors » un enfant, mais je n'ai pas oublié qu'il s'appelloit *Korff*. Le général » fut fort ému à l'ouïe de ce discours. Ivan avoit entendu parler du » grand-duc & de la grande-duchesse (Pierre III & Catherine) & » comme il répétoit souvent qu'il espéroit d'être encore empereur, on » lui demanda comment alors il se conduiroit avec eux. Je les ferois » exécuter tous les deux, repliqua-t-il. Pierre III fut fort offensé de » cette réponse. Cependant il résolut de faire bâtir une petite maison (1)

(1) On voit par ce passage de Busching qu'il croyoit que la maison bâtie par ordre de Pierre dans la forteresse étoit destinée à Ivan & non à l'impératrice. Il ignoroit sans doute que dès le commencement de Juin Ivan avoit été transféré à Kexholm, parce que l'empereur ayant résolu de faire enfermer Catherine à Schlusselbourg, il ne vouloit pas que deux prisonniers de cette conséquence fussent détenus dans le même lieu.

RUSSIE.

„ dans la forteresse pour recevoir ce malheureux prisonnier, & il se „ proposa de le traiter avec plus d'humanité. Le prince George de „ Holstein lui conseilla même de lui rendre sa liberté, de le renvoyer „ en Allemagne avec son père le prince Antoine Ulric & le reste de sa „ famille avec une bonne pension, mais l'empereur ne parut pas goûter „ cet avis. „ *Voyez la vie d'Ivan* III *en allemand dans le mag. hist. de Busching*; *T. VI.*

Je puis ajouter une anecdote certaine à cette curieuse relation. Après avoir été quelques momens avec Ivan, Pierre III se trouva mal tout-à-coup, il sortit de la chambre, & alla prendre l'air. *Je me trouve beaucoup mieux à présent*, dit-il à quelqu'un de sa suite. *J'ai été extrêmement affecté & sur le point d'évanouir.* Alors il rentra dans la chambre d'Ivan & continua à s'entretenir avec lui pendant près d'une heure.

On dit que Pierre se proposoit de rendre la liberté au prince Ivan, & comme il s'étoit imaginé que c'étoit peut-être par politique que ce prince feignoit d'être imbécille, il résolut pour découvrir ce qui en étoit, de le faire examiner pendant quelques jours par une personne de confiance qui devoit rester avec lui. Mais cette personne ne tarda pas à se convaincre qu'Ivan ne dissimuloit point, & que sa conduite & ses discours prouvoient qu'il étoit quelquefois réellement aliéné; en effet il lui arrivoit fréquemment d'assurer avec une grande véhémence que l'ange Gabriel lui avoit apparu, & lui avoit apporté des révélations du ciel; cette même personne lui ayant demandé pourquoi il imaginoit qu'il avoit été autrefois empereur, il répondit; « je l'ai entendu dire à un de mes „ gardes qui m'ayant long-temps regardé fixement, ne put s'empêcher „ de répandre des larmes, & quand je lui en demandai la raison, il „ m'apprit que lui & toute la nation m'avoient prêté autrefois serment „ de fidélité comme à leur empereur, & à cette occasion il me raconta „ qu'Elisabeth m'avoit détrôné & avoit pris ma place ».

Pierre III étant dès-lors convaincu que le prince Ivan ne jouissoit pas de son bon sens, ne songea plus à le remettre en liberté, & peu de temps après, il ordonna qu'il fût transporté par eau à Kexholm, forteresse bâtie dans une petite isle du lac Ladoga.

On l'embarqua pour cet effet dans un petit bateau ouvert pour le conduire à une galiotte qui l'attendoit; mais dans ce passage le vent

devint très-violent, & les vagues si fortes qu'il fut très-effrayé; cependant quelques momens après il reprit sa tranquillité ordinaire, quoique la tempête eût augmenté au point que les bateliers, malgré tous leurs efforts, ne purent empêcher le bateau de renverser près du rivage; ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'on put sauver le prince.

Au mois d'Août suivant, il fut reconduit de la forteresse de Kexholm à celle de Schlusselbourg par ordre de l'impératrice Catherine, qui dans cet intervalle étoit montée sur le trône. Le carrosse dans lequel il fut conduit s'étant brisé près du village de Schlusselbourg, on le mena au travers de ce village, enveloppé d'un manteau jusqu'à l'appartement qu'il avoit précédemment occupé. Ce prince infortuné resta prisonnier dans ce lieu jusqu'à sa mort qui arriva le matin du 5 Juillet (vieux style) 1764. Voici un récit exact de la manière dont ce triste événement se passa. Deux officiers, l'un nommé *Ulusief*, capitaine, l'autre *Tchekin*, lieutenant, avoient été chargés de la garde du prince Ivan, & en conséquence ils devoient se tenir dans son appartement; une compagnie d'environ cent hommes étoit dans la forteresse; on en détachoit huit ou dix soldats pour garder le corridor qui conduisoit à la porte de sa chambre, & les passages qui y aboutissoient; le reste se tenoit dans le corps-de-garde, à la porte, & dans différens autres endroits de la forteresse, sous le commandement du gouverneur. Dans ce même-temps le régiment de Smolensko étoit en quartier dans le village de Schlusselbourg, & toutes les semaines cent hommes de ce régiment alloient relever la garde de la forteresse. Un sous-lieutetenant nommé Vassili Mirovitch, ayant formé le projet de délivrer Ivan, devint la cause de sa mort. Il étoit petit-fils d'un rebelle de même nom qui suivit le parti de Mazeppa, hetman des cosaques lorsqu'il se révolta contre Pierre-le-grand, & se joignit à Charles XII pendant la guerre que ces princes se faisoient dans l'Ukraine. Mirovitch avoit sollicité la restitution des biens de son grand-père, confisqués après la bataille de Pultava, mais l'impératrice ayant toujours fermé l'oreille à ses sollicitations réitérées, il forma la résolution désespérée de délivrer Ivan, se flattant que si ce prince remontoit sur le trône, il s'éleveroit lui-même au rang du premier sujet de l'empire. Mais c'étoit un homme sans fortune & sans appui, & ses moyens n'étoient en aucune façon proportionnés à la hardiesse de son entreprise.

RUSSIE.

Quelques mois avant le temps qu'il avoit fixé pour l'exécution, il en fit part à Casan, à un lieutenant du régiment de Veliki-Lacki, qui se nommoit Apollon Uschakof. Ces deux conjurés se rendirent à l'église de la Vierge-Marie, y prêterent serment sur l'autel d'être secrets & fidelles l'un à l'autre, & joignant le fanatisme à la trahison, ils invoquerent le Tout-Puissant pour qu'il favorisât & sanctifiât leurs desseins. Ils préparèrent aussi un manifeste qu'ils se proposoient de répandre aussitôt qu'Ivan seroit mis en liberté; l'exécution de ce projet fut différée jusqu'en été, parce que l'on croyoit que l'impératrice iroit alors faire un voyage en Livonie. Bientôt après Mirovitch joignit son régiment qui étoit à Schlusselbourg, mais son associé Uschakof se noya par accident le 29 Mars en allant à Smolensko.

Privé de son secours, Mirovitch ne trouva personne, à ce que l'on croit, en qui il pût placer la même confiance; il sonda cependant un domestique de la cour, nommé Tikon Casatkin, & il employa beaucoup d'artifices pour lui inspirer par degrés l'esprit de rebellion dont il étoit animé, afin de pouvoir s'en servir au besoin comme d'un instrument utile à ses desseins. Mais il s'ouvrit davantage avec Sémen Tchevaridef, lieutenant du corps d'artillerie. Il lui communiqua en termes équivoques & indirects son dessein de délivrer Ivan, & de le remettre entre les mains des régimens qui sont en garnison à Pétersbourg, n'en parlant cependant que comme d'un projet dont l'exécution étoit remise à un temps indéterminé, & sans se faire connoître pour en être l'auteur.

Ce fut avec aussi peu de ménagement & de précautions en cas de mauvais succès que Mirovitch se prépara à exécuter cette *périlleuse* entreprise. Il fit son service à la forteresse pendant une semaine sans trouver l'occasion favorable. Il observa cependant & mit une marque sur la porte de la chambre du prince pour la reconnoître, & il la fit voir à son ami Sémen Tchevaridef qui étoit venu de Pétersbourg lui faire visite. A la fin de la semaine son service à la forteresse devoit finir, suivant l'usage, mais il sollicita & il obtint sous quelque spécieux prétexte la permission de le continuer, & il y étoit encore le soir du 4 Juillet (vieux style). Il crut sans doute que les soldats qui étoient de garde avec lui ce jour-là seroient plus aisés à séduire que ceux qu'on venoit de relever. Mais il ne paroit pas qu'il se fût assuré d'eux, à la

réſerve d'un ſeul nommé Jacob Piskof, & ce ne fut qu'à dix heures du ſoir qu'il communiqua pour la première fois ſon deſſein à trois caporaux & deux ſoldats qui refusèrent d'abord poſitivement de ſe joindre à lui. Cependant aidé de Piskof, il réuſſit enfin par ſes inſinuations artificieuſes & ſes ſollicitations à les engager à favoriſer ſon projet. Ils conſentirent à le ſeconder, mais il ne put les engager à agir avec cette réſolution & ce courage qu'exigeoit la circonſtance; au contraire, ils reſtèrent long-temps irréſolus, & la crainte du danger les affecta ſi fort qu'ils proposèrent de différer juſques à un moment plus opportun. Mirovitch parut d'abord céder à leurs raiſons, & diſſimula ſoigneuſement ce qu'il penſoit de leurs craintes; mais entre une & deux heures du matin, il renouvella ſes inſtances, & il eut ſi bien l'art de les perſuader par ſes raiſons, par l'argent qu'il leur diſtribua, par les promeſſes de plus grandes largeſſes, & d'un avancement conſidérable, & enfin par l'autorité que lui donnoit ſur eux ſon rang d'officier commandant, qu'ils reprirent courage, & ſe déterminèrent ſur-le-champ à le ſeconder de tout leur pouvoir.

Avec le ſecours de ces ſix hommes, il ordonna ſans perdre un moment à environ quarante ſoldats qui étoient de garde dans cette partie de la forteresſe, les uns en faction, les autres endormis, de charger leurs fuſils & de le ſuivre. Il ſe fit obéir aiſément en leur alléguant les ordres qu'il diſoit avoir reçus de l'impératrice. Et avant qu'ils puſſent s'appercevoir de ſon deſſein, il les conduiſit à l'appartement d'Ivan. Chemin faiſant, il fut rencontré par Berednicof, gouverneur de la place, qui s'étoit déjà retiré pour ſe repoſer, mais qui ſur l'avis que lui avoit donné un des gardes, s'étoit habillé à la hâte, & étoit allé chercher Mirovitch. Il lui ordonna de déclarer quelle étoit la cauſe des mouvemens qu'il appercevoit. Mirovitch ne répondit rien, mais le frappant ſur la tête du bout de ſon fuſil, il le donna à garder à quelques-uns des ſoldats de ſon parti, & continuant ſon chemin avec le reſte, il ſe rendit à la porte qui fermoit le paſſage par lequel on alloit à l'appartement du prince. Il demanda qu'on le laiſsât entrer, mais les ſentinelles l'ayant refuſé, il ordonna à ſes gens de faire feu ſur elles, & de s'ouvrir de force le paſſage. Il fut obéi, & les ſentinelles tirèrent à leur tour. Les ſoldats trompés par Mirovitch ne s'attendoient point à cette oppoſition.

RUSSIE.

Surpris & alarmés d'une résistance imprévue & vigoureuse, ils se retirèrent avec précipitation, malgré les efforts de leur chef, & insistèrent pour qu'il leur produisit l'ordre qu'il disoit avoir reçu de l'impératrice. *Mirovitch* leur lut un écrit qu'il avoit préparé (1) au bas duquel étoit la signature contrefaite de l'impératrice, & comme il n'étoit pas difficile de tromper des hommes aussi ignorans, dont la plus grande partie ne savoit pas lire, il réussit de nouveau à force de prières, de promesses & de menaces à faire sur-le-champ une seconde tentative. Pendant ce court intervalle, on lui amena d'un des bastions une pièce de canon que Mirovitch pointa lui-même contre le passage qui conduisoit à l'appartement du prince, & à cette vue, la porte fut sur-le-champ ouverte, & tous ses gens entrèrent sans aucun obstacle.

Ulusief & Tchekin, ces deux officiers qui, comme on l'a dit, gardoient le prince dans l'intérieur de son appartement, avoient à la première attaque de Mirovitch repoussé les assaillans en faisant tirer sur eux par les sentinelles. Mais quand les conjurés revinrent à la charge avec leur canon pour s'ouvrir le passage, ces deux officiers sentant que la résistance étoit impossible prirent le cruel parti d'attaquer l'épée à la main l'infortuné prince qui étoit l'objet de la querelle.

Il s'étoit réveillé au bruit des coups & des cris, & s'étoit jeté hors de son lit, & quoique nud & sans armes, plein de rage & de désespoir, il opposa à ses gardes une vigoureuse résistance. Il para plusieurs fois les coups qu'ils lui portoient, & de sa main, quoique percée, il rompit une de leurs épées, jusques à ce que cédant au nombre & couvert de

---

(1) Il est difficile aujourd'hui de rien savoir du contenu de cet écrit, mais il paroît par le procès de Mirovitch & de ses complices qu'il étoit conçu en termes obscurs. Comme il prétendoit que c'étoit un ordre de l'impératrice, il ne pouvoit y supposer qu'elle voulût le remettre en pleine liberté contre ses intérêts les plus évidens. Peut-être cet écrit ne contenoit-il qu'un ordre d'ôter à *Ulasief & Tchekin* la garde du prince, sous prétexte qu'ils étoient des traitres, & cette supposition semble confirmée par les injures atroces dont les soldats accablèrent ces deux officiers, quand ils les attaquèrent pour la seconde fois. Nikita Lebedef qui les commandoit après Mirovitch fut la seule personne qui s'apperçut que cet ordre étoit contrefait, & quoique dès lors il refusa de seconder Mirovitch, il fut puni pour n'avoir pas fait connoître à ces soldats ignorans qu'on les abusoit.

blessures il fut enfin tué d'un coup qu'on lui porta dans le dos. Alors ces deux officiers ouvrant la porte avec violence, & montrant aux gens de Mirovitch le corps sanglant du prince, ils leur crièrent : *Voilà votre empereur.*

A cette vue Mirovitch recula d'horreur & de surprise, mais bientôt reprenant ses esprits, loin de tenter quelque nouvel effort pour sa défense, il retourna avec la tranquillité la plus parfaite auprès du gouverneur Berednicof, & lui remettant son épée, il lui dit froidement : *C'est moi qui suis à présent votre prisonnier.*

Le jour suivant, le corps d'Ivan fut exposé couvert seulement d'une chemise & d'un caleçon devant le corps-de-garde de la forteresse. Un concours immense de peuple s'y rendit de toutes parts. Quelqu'un qui étoit présent m'a dit qu'il étoit impossible de décrire l'indignation & la douleur que le peuple faisoit paroître dans ses gestes, sa contenance & ses discours à la vue d'un prince qui, après avoir occupé un trône, dont son malheur & non sa faute l'avoit fait descendre, avoit passé ses jours malheureux dans une sombre prison, & n'en sortoit que pour les terminer par une fin aussi tragique que prématurée.

Enfin la foule devint si grande qu'on craignit quelque tumulte. Le corps fut enveloppé d'une peau de mouton, mis dans un cercueil, & enterré dans une ancienne chapelle de la forteresse qui est à présent démolie.

Des personnes qui ont vu le corps d'Ivan m'ont dit qu'il avoit six pieds de haut, qu'il étoit bien fait & qu'il avoit le corps d'un athlète. Il avoit de petits yeux pleins de feu, les cheveux & la barbe rousse, de belles couleurs naturelles, que son long séjour dans une prison avoit rendues pâles.

On envoya au comte Panin une relation de l'attentat de Mirovitch & de la mort d'Ivan avec plusieurs copies du manifeste qui avoit été originairement concerté avec Uschakof, & qui furent trouvées sur Mirovitch quand il se rendit. Ce manifeste est rempli des injures les plus atroces & des plus terribles imprécations contre l'impératrice, & elle y est représentée comme ayant usurpé le trône sur Ivan, seul légitime empereur. Il l'avoit destiné à être répandu par-tout au moment où le prince seroit en liberté & conduit dans la capitale. Le comte Panin en instruisit sur-le-champ l'impératrice par un courier qu'il lui expédia en

RUSSIE.

Livonie. Elle donna ordre à Weymar, lieutenant-général, de se rendre sans délai à Schlusselbourg, d'examiner Mirovitch & ses complices, & de se procurer les informations qui pourroient contribuer à découvrir toutes les circonstances de leur complot. Ces informations & les aveux de Mirovitch & de ses complices furent mis sous les yeux d'une commission composée de cinq ecclésiastiques du premier rang, de sénateurs, & de plusieurs seigneurs qualifiés par leur naissance & leurs dignités. Mirovitch & ses complices ayant été transportés à Pétersbourg, furent interrogés à plusieurs reprises par cette commission, ensemble & séparément, & le résultat de toutes ces enquêtes fut que personne ne l'avoit poussé à cet attentat, que lui seul en avoit conçu le dessein, & que dans tout ce qu'il avoit fait, il n'avoit pris conseil que de lui seul.

Durant tout le cours de son procès, il se conduisit avec une assurance & une audace qui étonnèrent beaucoup ses juges. Cependant l'archevêque de Rostof, & quatre nobles chargés spécialement de l'exhorter à rentrer en lui-même, lui firent enfin comprendre jusques à un certain point combien il étoit criminel. Alors on l'exhorta de nouveau à confesser s'il avoit quelque autre complice, & il répondit avec fermeté : « Condamné & prêt à mourir, comme je le suis, je déclare » solemnellement que ma confession renferme tout ce que je sais. J'appelle le Tout-Puissant en témoignage de la vérité de mes déclarations, » & je me soumets aux châtimens les plus sévères dans l'autre vie, si » je n'ai pas dit la vérité dans tout ce que j'ai avancé, ou si je n'ai » pas fait connoître tous mes complices. »

Etant ainsi convaincu de haute trahison, il fut condamné à être décapité, & son corps à être brûlé avec l'échafaud sur lequel il devoit mourir. Cette sentence fut exécutée le 26 Septembre en public à Pétersbourg. Une immense multitude se trouva sur son passage jusques au lieu de l'exécution, & il se montra constamment avec l'air d'un homme qui ne craint rien, & avec une contenance ferme & assurée. Etant ensuite monté sur l'échafaud, il jeta les yeux autour de lui avec beaucoup de sang-froid & d'indifférence. Ensuite ayant fait un signe de croix,

croix, ſans prononcer un ſeul mot, il poſa ſa tête ſur le billot, & fut décapité d'un ſeul coup (1).

Mirovitch fut le ſeul des conjurés qui fût condamné à mort, ſes complices ſubirent différentes peines, ſuivant le degré de leurs fautes. Piskof, qui étoit le plus criminel, fut condamné à paſſer douze fois par les verges ſur une ligne de mille ſoldats; & cinq des plus coupables après lui paſsèrent dix fois : ils furent enſuite condamnés à l'eſclavage & aux travaux publics; ſentence qui n'eſt guères moins terrible que la mort même. Les autres paſsèrent par les verges ou furent dégradés, ou condamnés à ſervir dans des garniſons éloignées. Il ſuffit d'obſerver, ſans entrer dans de plus grands détails ſur ces punitions, que cinquante-cinq perſonnes furent impliquées dans le complot de Mirovitch; il faut même ajouter à ce nombre Caſatkin & Tchevaridef qui furent trouvés coupables d'avoir eu des converſations criminelles avec lui, & Nikita Lebedef qui fut puni pour n'avoir pas déſabuſé les ſoldats en leur faiſant voir la fauſſeté de l'ordre impérial forgé par Mirovitch.

Telles ſont les principales circonſtances que j'ai pu recueillir ſur la vie & la mort du prince Ivan, & j'ai tâché de les rendre avec l'impartialité la plus parfaite. Le même reſpect pour la vérité ne me permet pas de paſſer ſous ſilence les bruits répandus dans le public, ſuivant leſquels la cour auroit non-ſeulement connivé à l'attentat de Mirovitch, mais l'auroit même encouragé. Voici comment on raconte le fait dans cette ſuppoſition. On avoit donné d'avance des ordres au capitaine Ulazief & au lieutenant Tchekin de faire périr Ivan, ſi quelqu'un tentoit de le délivrer avec quelque apparence de ſuccès, & afin que ces officiers euſſent un prétexte de lui ôter la vie : on engagea ſecrètement Mirovitch à former un complot en ſa faveur; on a voulu fonder cette accuſation ſur les preuves ſuivantes.

1°. Que lorſque Mirovitch & ſes partiſans attaquèrent les gardes d'Ivan, il n'y eut perſonne de tué ou de bleſſé, ni d'un côté ni de l'autre.

2°. Que la conduite de Mirovitch lorſqu'il vit ſon projet manqué,

(1) Il n'eſt pas inutile d'obſerver qu'il ne fut point bâillonné, comme on l'a fauſſement aſſuré.

RUSSIE.

son insolence & son audace pendant son procès, son courage & son sang-froid sur l'échafaud ne peuvent admettre aucune autre explication.

3°. Qu'il y avoit eu certainement des ordres donnés à Ulazief & à Tchekin pour faire mourir Ivan, & qu'il est tout aussi certain que ces officiers furent avancés pour avoir exécuté ces ordres.

1°. A l'égard de la première preuve, le fait qu'on allègue, quoique fort extraordinaire, ne doit pas être regardée par cela même comme impossible; chacun sait que dans des jours de bataille il arrive souvent à de grands corps de troupes légères de s'approcher de fort près, & de faire des décharges sans aucun effet; & si cela arrive fréquemment de jour, la chose a été encore bien moins difficile dans le tumulte en question qui eut lieu à deux heures du matin & pendant un épais brouillard.

Cette dernière circonstance a été mal-à-propos révoquée en doute: on m'apprit quand j'étois à Schlusselbourg que pendant l'été un brouillard précède presque toujours le lever du soleil; & il est assez naturel que cela arrive dans l'isle marécageuse où est bâtie la forteresse, & au bord du plus grand lac de l'Europe.

Il n'est pas extraordinaire non plus que les sentinelles du prince qui n'étoient qu'en petit nombre, & dont une partie au moins pouvoit trouver un abri dans le passage, ou derrière les piliers du corridor, n'aient pas été blessées par les coups que tiroient au hasard les assaillans, tremblans la plupart, & indécis s'ils obéiroient ou non aux ordres de leur chef. A l'égard des gens de Mirovitch, ils ne firent pas feu tous à la fois; plusieurs se tenoient à une certaine distance, & ils furent si surpris & si alarmé lorsqu'on tira sur eux, qu'ils furent dispersés en un instant, & probablement avant que les gardes eussent fait feu de toutes leurs armes. D'ailleurs, ces gardes n'étant qu'au nombre de huit ou dix, la nuit étant obscure & le lieu assez vaste on ne doit pas être fort étonné qu'ils n'aient blessé aucun des assaillans. Ceux qui ont été sur les lieux & en ont examiné la disposition ne trouveront rien que de très-vraisemblable dans cette supposition. Si l'on pense au contraire que toute cette affaire eût été concertée d'avance, il faudra supposer aussi que chacun de ceux qui y prirent part des deux côtés avoient été instruits que l'attaque & la défense n'étoient qu'une feinte;

mais comment pourra-t-on croire qu'un deſſein de cette importance & la manière de l'exécuter euſſent été confiés à tant de perſonnes qui n'étoient pour la plupart que de ſimples ſoldats. RUSSIE.

2°. La ſeconde preuve eſt tirée de la conduite de Mirovitch à la mort d'Ivan, pendant ſon procès, & au moment de ſon exécution.

A l'égard de ſa conduite lors de la mort d'Ivan, on objecte qu'au lieu d'eſſayer de faire quelque réſiſtance, il ſe rendit priſonnier tranquillement & volontairement. On répond à cela que toutes ſes eſpérances étoient fondées ſur la poſſeſſion de la perſonne du prince, & que ſa mort venant à le priver de cette unique reſſource, ſon ſort étoit décidé. Il avoit eu beaucoup de peine à perſuader aux ſoldats de faire une ſeconde attaque pendant que le prince étoit encore en vie; quel ſecours pouvoit-il attendre d'eux depuis qu'ils ſavoient qu'il étoit mort? Leur ſeul objet avoit été de délivrer Ivan, ils s'y étoient même portés avec beaucoup de répugnance; Mirovitch pouvoit-il ſuppoſer qu'ils voudroient encore le ſeconder en attaquant les officiers, & pour tenter d'échapper par ce coup déſeſpéré. Et comment auroit-il pû le faire? Il ne pouvoit ni ſe cacher dans la fortereſſe, ni ſortir de l'isle ſans les plus grandes difficultés; il ne lui reſtoit plus que l'alternative de ſe rendre ou de ſe tuer; s'il préféra de ſe rendre, ce fut l'effet du ſentiment dont il étoit animé dans ce moment, ou peut-être de la froide intrépidité qui formoit ſon caractère. Il avoit fait dépendre ſa fortune & ſa vie même d'une ſeule chance à peine poſſible, il avoit donc dû s'attendre, & il s'étoit attendu en effet à tout ce qu'il y avoit de plus fâcheux. Cette chance lui manquant, il n'avoit plus qu'à ſouffrir la mort avec conſtance; mais après tout, pourquoi nous demanderoit-on d'expliquer la conduite d'un enthouſiaſte, & de la juger dans un moment de déſeſpoir, d'après les principes de la raiſon & de la réflexion.

L'audace qu'il fit paroître devant ſes juges, ſon ſang-froid, ſon indifférence au moment de l'exécution ne peuvent, dit-on, s'expliquer que par la ſuppoſition que c'étoit de ſa part une fermeté affectée pour écarter toute idée de colluſion. Il ſe croyoit sûr de ſa grâce, ajoute-t-on, bien perſuadé qu'il en ſeroit quitte pour mettre ſa tête ſur le billot, & qu'on lui alloit annoncer ſon pardon. Il me ſuffit de répondre à celà qu'on ne ſauroit comprendre par quelle eſpèce de promeſſes on peut

venir à bout de persuader à un homme de s'exposer à un pareil danger; de placer sa tête sous la hache qui peut trancher ses jours dans un instant, au gré d'un maître extrêmement intéressé à sa mort. Car sa mort couvre tout, & bien loin de rien laisser pénétrer au public, elle jette un voile sur cet affreux traité qu'on suppose entre le souverain & le sujet. Et on met en avant une supposition si étrange, comme s'il n'y avoit jamais eu de rebelle qui eût persisté dans ses idées & ses résolutions sans se laisser effrayer par la crainte du supplice; comme si jamais aucun coupable n'eût reçu la mort avec courage, & même avec une espèce d'indifférence.

Je ne puis m'empêcher de citer ici un passage de l'auteur anonyme du recueil intitulé *Pièces concernant la mort d'Ivan*. Il suppose une collusion entre la cour & Mirovitch. « Après un si noble exploit, dit-il, Mrs. » Ulazief & Tchekin jettent le corps du prince assassiné devant la porte » & par un effet miraculeux, Mirovitch *qui ne connoissoit alors le prince* » *Ivan que de nom, le reconnoît dans ce moment pour son empereur,* » *malgré le brouillard épais.* » Voilà sans doute une étrange objection, comme si Mirovitch, quoiqu'il ne connût pas l'empereur, ne devoit pas comprendre que le corps mort que l'on jetoit étoit celui de ce prince, lorsque ses gardes en le jetant crioient : *Voilà votre empereur.* Pouvoit-il penser que ces gardes avoient massacré un innocent dans la seule vue de le tromper? Les portes de sa chambre ne venoient-elles pas d'être ouvertes avec violence? N'étoit-il pas le maître d'y entrer & d'y chercher le prince? Je ferai encore mention d'un autre passage du même auteur, parce qu'il renferme une fausseté palpable. *Le coup inattendu le frappe tellement qu'il témoigne son repentir & son affliction à toute sa troupe, se rend prisonnier, & de toute sa garde qui étoit complice du même crime lui seul qui en est le chef est arrêté & lui seul puni.* Je laisse à juger si les soldats séduits par Mirovitch étoient aussi coupables que lui, s'il fut la *seule* personne arrêtée, & la *seule* punie. Cet auteur ne savoit peut-être pas que par les loix de Russie, on inflige rarement des peines capitales; il ignoroit que les complices de Mirovitch furent sévèrement punis. Il faut qu'il sache que même dans la rebellion de Pugatcheff, cet imposteur & quatre de ses associés furent les seuls qui souffrirent la

mort. Les autres rebelles ne furent condamnés qu'au knout, aux travaux publics, & à la prison.

3°. A l'égard de la troisième preuve fondée sur les ordres donnés d'avance aux deux officiers Uluzief & Tchekin, sur leur exactitude à exécuter ces ordres, & sur la récompense qu'ils reçurent à cette occasion; je puis répondre d'une manière sûre & précise que ces ordres n'étoient point particuliers aux gardes d'Ivan, & qu'en Russie on donne constamment des ordres tout semblables à ceux qui sont chargés de la garde des prisonniers d'état de quelque conséquence. On justifie en général ces ordres par les motifs tirés de l'intérèt de l'état, & ce n'est point à l'occasion d'Ivan qu'ils ont été inventés. On a constamment pris cette précaution durant tout le regne d'Elisabeth, & à l'égard d'Ivan on avoit renouvelé ces ordres toutes les fois qu'on lui avoit donné de nouveaux surveillans.

On insiste, & l'on prétend que les officiers se hâtèrent beaucoup trop de se défaire du prince, & qu'ils auroient pu le faire conduire dans un lieu plus sûr pendant l'intervalle entre la première & la seconde attaque des conjurés. Mais où l'auroient-ils pû conduire? Ils ne pouvoient le cacher dans la forteresse, ni le faire sortir de l'isle. Il ne pouvoit y avoir d'appartement plus sûr que celui où il étoit gardé, & quand ils auroient voulu le transporter ailleurs, l'intervalle entre les deux attaques eût été trop court pour le leur permettre. Les conjurés revinrent à la charge aussitôt qu'ils eurent entendu lire l'ordre impérial forgé par leur chef, & ils revinrent avec un canon chargé. Ainsi les officiers & les sentinelles virent bien que toute résistance étoit impossible, & qu'Ivan alloit passer dans les mains de Mirovitch s'ils ne s'en défaisoient sur-le-champ. Terrible alternative sans doute, mais l'intérêt de la tranquillité publique exigeoit le dernier parti. Ils savoient qu'en le suivant ils seroient approuvés par leur souverain, & leur avancement en étoit une suite naturelle, & même juste.

D'ailleurs, toute la conduite de Mirovitch, son association avec Ushakof, leur serment d'être fidelles l'un à l'autre, le manifeste violent qu'il avoit préparé contre l'impératrice, ses menées avec Casatkin & Tchevaridef sont des preuves évidentes qu'il n'y avoit aucune feinte ni collusion dans son projet, qu'il en étoit seul l'inventeur & l'auteur,

RUSSIE.

& qu'il l'avoit formé quelque temps avant que de trouver le moment favorable pour l'exécuter.

Suppofer que la cour eût formé le deffein de fe défaire d'Ivan, qu'elle employât Mirovitch comme un inftrument propre à ce deffein, qu'elle lui promit fecrètement fon pardon, qu'elle le laifsât aller à l'échafaud fur la promeffe de fa grâce, qu'elle l'eût trompée en l'y laiffant recevoir la mort, qu'elle eût fait enfuite punir fes affociés d'un crime qui étoit le fien; tout cela renferme une complication de fourberies fi indignes, & de cruautés fi révoltantes, qu'on ne pourroit que rejeter bien loin une fuppofition pareille, lors même qu'elle feroit appuyée fur quelque probabilité; mais tout ce qu'on allègue pour lui donner quelque vraifemblance n'eft que des foupçons dénués de toute preuve & de vagues conjectures contraires à des raifons de la dernière force, & à des témoignages inconteftables.

Je ne dois pas terminer l'hiftoire du prince Ivan fans dire un mot de fa famille. Antoine-Ulric de Brunfwick fon père étoit fils de Ferdinand-Albert & d'Antoinette, fœur de l'infortunée Charlotte-Chriftine qui avoit époufé le tzarovitch Alexis. Il étoit frère du dernier duc Charles de Brunfwick & du célèbre général prince Ferdinand. Antoine-Ulric étoit né en 1714. En 1733 à fon arrivée à Pétersbourg on lui accorda pour époufe Anne, princeffe de Mecklenbourg, héritière préfomptive de l'empire, & en 1739 ce mariage fut célébré avec beaucoup de magnificence. « Qui eût imaginé le jour de cette fête, dit Manftein, » que cette union attireroit un jour fur eux les plus grands malheurs, » & que ce prince qu'on appeloit à occuper un trône en Ruffie, n'y trouveroit lui & fon époufe que l'exil & la captivité!

Cette princeffe étoit fille de Charles-Léopold, duc de Mecklenbourg & de Catherine Ivanofna (1) Elle étoit née en 1718, & fut appelée en Ruffie en 1731 par l'impératrice Anne fa tante. Elle y embraffa la religion grecque, & ayant été en conféquence rebaptifée, elle changea fon nom

(1) Il faut ajouter que Catherine Ivanofna étoit fille du tzar Ivan, frère aîné de Pierre-le-grand, & qui régna quelque temps avec lui. Ce tzar avoit époufé une Solticof, dont il eut cinq filles, l'une defquelles étoit l'impératrice Anne. (*Note du Traducteur.*)

d'Elisabeth-Christine en celui d'Anne, sous lequel elle est connue dans l'histoire. En 1739 elle épousa, comme on vient de le dire, le prince Antoine-Ulric de Brunswick, & de ce mariage naquit l'infortuné prince Ivan. Peu de temps après sa naissance sa mère fut exclue du trône, & même de l'administration des affaires pendant la minorité de son fils. Ce fut l'effet des intrigues de Biren qui se fit déclarer régent à la mort de l'impératrice Anne. Mais bientôt après le comte Munich aida la princesse mère d'Ivan à opérer une nouvelle révolution en sa faveur. Biren fut arrêté, Anne prit la régence & le titre de grande-duchesse, & elle alloit se faire proclamer impératrice, quand Elisabeth l'exclut à son tour, & s'empara des rênes du gouvernement.

Cette révolution coûta la liberté à ces deux illustres époux. Ils furent rélégués successivement, comme je l'ai déjà observé, à Riga, à Dunemunde, & à Oranienbourg. De-là on les transporta encore à Solomenskoy-Ostrof, isle de la mer blanche, & enfin à Kolmogori, petite ville située dans une isle de la Dvina, à quarante milles environ d'Archangel. Anne eut quatre enfans pendant qu'elle fut prisonnière avec son mari, & elle mourut en couche à Kolmogori, au mois de Mars 1746. Son corps fut transporté à Pétersbourg & enterré dans l'église du couvent de St. Alexandre Neuski.

Manstein nous a laissé dans ses mémoires un portrait fidelle du caractère foible, capricieux & indécis de la régente Anne (1). Si elle eût eu

(1) « Elle étoit extrêmement capricieuse, dit-il, passionnée & indolente (ce qui » ne s'accorde guères). Elle haïssoit les affaires, & étoit irrésolue dans les petites » comme dans les grandes choses. Pendant l'année qu'elle fut régente, elle gouverna » avec beaucoup de douceur. Elle aimoit à faire le bien, mais elle ne savoit com» ment s'y prendre. Sa favorite Julienne de Merigden possédoit toute sa confiance » & la gouvernoit à son gré. Elle écoutoit à peine ses ministres & les hommes » capables qu'elle eût dû consulter. En un mot, elle n'avoit aucune des qualités » nécessaires pour gouverner un aussi grand empire dans des temps difficiles & » orageux. Elle avoit toujours un air triste & même tremblant, ce qui pouvoit lui » être resté du temps de l'impératrice Anne, pendant lequel Biren n'avoit cessé de » la persécuter. Elle étoit d'une très-jolie figure, & fort bien faite, & parloit aisé» ment plusieurs langues. »

Le comte Munich dans ses mémoires dit: « Elle étoit naturellement fainéante, &

RUSSIE.

quelque fermeté & quelque prudence, il lui eût été aisé de faire échouer tous les projets d'Elisabeth. L'anecdote suivante qui nous a été conservée par Busching, met dans le plus grand jour son indolence & sa douceur. Pendant qu'elle étoit enfermée dans la forteresse de Riga, le prince de Brunswick, son mari, lui reprochoit souvent de n'avoir fait aucune attention aux avis qu'elle recevoit tous les jours des menées de ses ennemis. Un jour entr'autres, il se plaignit avec amertume de ce qu'elle avoit rejeté le conseil qu'on lui donnoit de faire arrêter Elisabeth, ajoutant que si ce conseil eût été suivi, elle & sa famille eussent évité les plus grands malheurs. *Cela peut être*, répliqua la princesse avec la plus grande indifférence, *mais je ne saurois me repentir de ma conduite, & j'aime mieux que les choses soient allées ainsi, que si nous avions conservé la couronne en répandant un déluge de sang.* Busching nous dit tenir ce fait d'une demoiselle d'honneur sa favorite qui lui tenoit compagnie dans sa prison.

Anne laissa, outre le prince Ivan, quatre enfans, savoir, deux fils & deux filles qui restèrent enfermés avec leur père dans le couvent de Kolmogori, lieu fort par lui-même, & qu'on avoit entouré de palissades pour plus de sûreté. On en avoit fait sortir l'abbé & les moines pour les loger dans le village. L'église est attenante au couvent, mais aucune sentinelle ne paroissoit au-dehors. On montoit la garde en-dedans, & les soldats, au lieu de leur uniforme, étoient vêtus en paysans, ensorte qu'à moins d'être prévenu, on ne pouvoit soupçonner qu'il y eût

» ne parut jamais au cabinet; & lorsque je me présentois le matin chez elle avec
» ce qui étoit expédié au cabinet, ou ce qui demandoit quelque résolution, elle
» sentoit son insuffisance, & me disoit souvent : Je voudrois que mon fils fût déjà
» en âge de régner lui-même. — Elle étoit naturellement mal-propre, se coëffoit
» d'un mouchoir blanc, alloit ainsi à la messe & sans jupe de baleine, & paroissoit
» de même en public & à table & après-midi pour jouer. — Elle vivoit mal avec
» le prince son époux, & lorsqu'il vouloit entrer le matin chez elle, il trouvoit
» ordinairement les portes fermées. — A l'égard du prince, ajoute Manstein, il avoit
» le meilleur cœur & le meilleur caractère imaginable avec tout le courage qu'on
» peut souhaiter à la guerre, mais il étoit trop timide & embarrassé dans les affaires
» d'état. Il étoit venu trop jeune en Russie où il avoit été sans cesse chagriné par le
» duc de Courlande, qui ne l'aimoit pas & le traitoit fort mal. » *Mém. de M. p.* 317.

dans

dans ce couvent des prisonniers d'une si grande conséquence. Un Anglois qui passa, il y a quelques années à Kolmogori, en allant à Archangel, entra souvent dans cette église pour tâcher de voir ces illustres prisonniers, mais ils étoient si étroitement gardés qu'il ne put jamais les découvrir. Il entendit seulement une fois le prince de Brunswick qui jouoit de la flûte.

L'impératrice Elisabeth leur avoit assigné une somme honnête pour leur entretien, mais quelque temps après être arrivés à Kolmogori, ceux qui étoient chargés de les nourrir en retenoient la plus grande partie, ensorte qu'ils avoient à peine les choses les plus nécessaires. Quelques personnes touchées d'un sort aussi malheureux trouvèrent moyen cependant d'en informer l'impératrice qui fit sur-le-champ ordonner qu'on leur procurât tout ce qui pourroit apporter quelque adoucissement à leur malheur, & cet ordre fut ponctuellement exécuté.

Antoine-Ulric mourut à Kolmogori en 1781, après 39 ans de captivité, & dans la 67e. année de son âge. L'impératrice régnante qui pense trop bien & a trop de grandeur d'ame pour n'être pas au-dessus des craintes & des jalousies, a donné un bel exemple d'humanité en délivrant de leur longue prison ces infortunés rejettons d'une tige impériale. L'année même de la mort de leur père, deux princes & deux princesses, dont l'aînée à plus de 40 ans, ont été conduits de Kolmogori à Archangel, & de-là transportés sur un vaisseau à Bergen en Norvège. Là, ils ont été embarqués de nouveau sur le Mars, vaisseau de guerre danois, qui les a transportés en Octobre en Jutlande, & de-là ils ont été conduits à Horsens, lieu qui leur a été fixé pour leur résidence (1). C'est-là qu'ils sont aujourd'hui sous la protection & les soins de la reine douairière de Dannemarc, & l'impératrice de Russie a assigné une pension considérable pour leur entretien.

Puisque j'ai eu souvent occasion de parler du comte Munich, je rapporterai ici quelques anecdotes sur cet homme extraordinaire qui a joui de la faveur de cinq souverains de Russie, qui est parvenu, dans

(1) Horsens est une ville située dans la Jutlande, diocèse d'Arhuus avec un port sur la mer Baltique. La reine douairière est une princesse de Brunswick, sœur du duc Antoine-Ulric, père de ces princes & princesses. (*Note du Traducteur*).

RUSSIE.

un période de sa vie, aux honneurs les plus éminens, & dans un autre a été détenu pendant vingt ans dans la plus rigoureuse captivité, & qui a soutenu les plus cruels revers avec un courage au-dessus de toute épreuve (1).

Burchard-Christophle Munich, fils d'un officier danois, nâquit dans le comté d'Oldenbourg (alors au roi de Dannemarc) le 9 Mai 1683. Il reçut une excellente éducation, & à l'âge de 17 ans, il entra au service du Landgrave de Hesse-Darmstadt qui lui donna le grade de capitaine en considération de ses connoissances dans la tactique. Il fit sa première campagne en 1701 sous l'empereur Joseph qui commandoit l'armée impériale contre les François. Il fut au siége de Landau. En 1705, le landgrave de Hesse-Cassel l'employa comme major, & il continua à apprendre l'art de la guerre sous le duc de Malborough & le prince Eugène. Il se distingua bientôt par son intrépidité & son sang-froid dans plusieurs batailles, & particulièrement dans celle de Malplaquet, où sa valeur fut récompensée d'un brevet de lieutenant-colonel. En 1712 il fut dangereusement blessé & fait prisonnier par les François à la journée de Denain, & un an après avoir été remis en liberté, il obtint le commandement d'un régiment.

En 1716 il passa du service de Hesse à celui d'Auguste II, roi de Pologne, qui l'éleva peu de temps après au rang de major-général. Mais en 1721 ayant été maltraité par le comte Fleming, favori de ce prince, il passa en Russie où il fut reçu de la manière la plus honorable par Pierre I. Ce prince lui confia plusieurs commissions importantes, politiques & militaires, & l'éleva aux plus grands emplois dans l'un & l'autre département. L'impératrice Anne le fit maréchal & ministre de la guerre. Il eut le commandement de l'armée contre les Turcs, & fit preuve de ses grands talens militaires dans les campagnes de 1737 & de 1738.

D'abord après la mort de cette impératrice, il s'occupa du projet d'abaisser Biren à qui elle avoit eu la foiblesse de laisser la régence pendant

(1) J'ai tiré la plus grande partie de cette notice de la vie du comte de Munich par Busching qui avoit été très-lié avec lui, & j'y ai ajouté quelques anecdotes que je tiens d'une personne dont le témoignage est au-dessus de tout doute.

la minorité d'Ivan. Il forma un plan pour le faire arrêter, le fit agréer & l'exécuta. Anne devenue régente le fit son premier ministre, mais il fut mécontent de n'avoir pas été créé en même-temps généralissime, & son pouvoir & son ambition donnant de l'ombrage à la cour, il lui demanda la permission de résigner tous ses emplois. Il eut lieu d'être surpris de la promptitude avec laquelle cette demande lui fut accordée, & au lieu de se rendre auprès du roi de Prusse qui l'en sollicitoit, l'espérance d'être rétabli dans ses dignités le fit rester imprudemment en Russie, où il fut arrêté le 6e. de Décembre 1741 par ordre de l'impératrice Elisabeth. La raison qu'on donna de sa disgrace fut qu'il avoit persuadé à l'impératrice Anne de nommer Ivan son successeur, mais la véritable cause, à ce que j'ai appris par une personne sûre qui tenoit ce fait de Munich lui-même, étoit d'avoir obéi à cette impératrice qui lui avoit ordonné de faire arrêter un des amans d'Elisabeth.

Munich fut conduit devant une commission chargée d'examiner les prisonniers d'état. Là, fatigué de questions perpétuelles, & convaincu qu'on avoit résolu de le trouver coupable, il dit à ses juges : *Dictez-moi les réponses que vous voulez que je vous fasse, & je les signerai.* Les juges écrivirent tout de suite une confession de plusieurs crimes, que Munich signa en effet, & qui termina ce prétendu jugement. Convaincu dès ce moment de haute trahison sans autre cérémonie, on le condamna à être écartelé, mais Elisabeth commua sa sentence en une prison perpétuelle. Pendant le règne de cette impératrice, c'est-à-dire, pendant vingt ans, il fut détenu à Pelim en Sibérie, dans un ostrog ou fort environné de palissades, dont lui-même, à ce que dit Manstein, avoit fait le plan & qu'il avoit fait construire pour servir à Biren. C'étoit un espace enfermé par de hautes palissades d'environ cent soixante & dix pieds quarrés, dans lequel il y avoit une maison de bois où il logeoit avec sa femme & quelques domestiques, & un petit jardin qu'il cultivoit de ses propres mains. On lui donnoit douze sols par jour pour sa dépense & celle de sa femme & de ses gens. Mais il sut accroître ce chétif revenu en tenant des vaches dont il vendroit le lait en partie, & en donnant à des jeunes gens des leçons de génie & de géométrie. Pendant sa longue captivité, sa conduite fut celle d'un homme parfaitement résigné, tranquille & même content; tous les jours à diner il

portoit à sa femme une santé qui étoit un vœu pour leur heureux retour à Pétersbourg. Il avoit deux heures par jour consacrées à la prière, de 11 à midi, & de 6 à 7; son chapelain Martins lui lisoit les prières en allemand; & après sa mort, ce fut lui-même qui s'acquitoit de ce devoir. Outre la culture de son jardin, & les leçons qu'il donnoit, il trouva le temps de composer des hymnes, de traduire des pseaumes & des prières en vers allemands, & de composer un traité sur l'art de la guerre qu'il se proposoit de présenter au roi de Prusse. La dernière année de sa captivité un de ses gardes s'étant plaint de ce que son domestique lui fournissoit des plumes & du papier, le comte, pour prévenir toute recherche, fut obligé de brûler tous ses écrits, l'amusement & le travail de tant d'années.

Il s'étoit toujours soutenu par l'espérance que Pierre III le remettroit en liberté lorsqu'il monteroit sur le trône; mais aussitôt qu'il fut informé de cet événement, rempli d'une agitation bien naturelle dans l'état où il étoit, il commença à craindre que son attente ne fût trompée, il passa plusieurs semaines dans cette cruelle anxiété, flottant entre la crainte & l'espérance, & on lui a souvent entendu dire que ce court période de sa vie lui avoit paru plus long que toutes les années de sa captivité. Enfin, le 11 Février 1762, ce messager si long-temps attendu arriva de Pétersbourg avec ordre de lui rendre sa liberté. Munich qui vaquoit à ses prières ne l'apperçut pas, & sa femme lui fit signe de ne pas l'interrompre; quand ensuite il apprit la nouvelle de son rappel, il en fut si ému qu'il s'évanouit; revenu à lui-même, il se mit à genoux pour remercier Dieu avec la plus grande ferveur.

Le 19 il partit de Pelim, & arriva à Pétersbourg le 24 Mars, vêtu de la même peau de mouton qu'il avoit portée dans sa prison. Le 31 il fut présenté à l'empereur, qui après l'avoir revêtu des marques de l'ordre de St. André, & l'avoir rétabli dans son ancien grade, lui dit: « J'espère que votre âge avancé ne vous empêchera pas de me servir » encore ». « Puisque votre majesté (répliqua le comte) m'a fait passer » des ténèbres à la lumière, & m'a rappelé de Sibérie pour m'admettre » aux pieds de son trône, elle me trouvera toujours prêt à exposer ma » vie pour son service: ni mon long bannissement, ni les rigueurs du

» climat de Sibérie n'ont pu éteindre en aucune manière cette ardeur RUSSIE.
» que j'ai fait briller autrefois avec tant d'éclat pour les intérêts de la
» Ruſſie, & la gloire de ſon ſouverain. »

Munich jouit de la faveur & de la protection de Pierre III & de Catherine II, & il mourut le 16 Octobre 1765 dans la 83e, année de ſon âge.



CHAPITRE III.

Des imposteurs qui ont pris le nom de Pierre III, & en particulier de Pugatschef — Son origine & son histoire — Il sert comme simple cosaque — Il déserte & s'enfuit en Pologne — Il vit d'aumônes & se rend à Yaitsk — Sectaires russes dans cette contrée — La sédition des cosaques de Yaitsk favorise ses projets — Il se donne pour Pierre III & est reconnu en cette qualité par ces cosaques — D'autres troupes se joignent à lui, & il forme une armée — Ses progrès, ses succès, son horrible barbarie — Sa foiblesse & sa mauvaise conduite — Il est défait plusieurs fois; il s'enfuit & reparoît de nouveau — Il est enfin absolument défait, & trahi par ses complices — Son exécution à Moscow.

RUSSIE.

QUOIQUE le corps de Pierre III eût été exposé en public à Moscow dans le couvent de St. Alexandre Neuski, il s'éleva dans les provinces éloignées de l'empire plusieurs imposteurs qui se firent passer pour cet empereur infortuné.

Le premier fut un cordonnier de Veronetz qui prit le nom de Pierre III dans cette ville quelques années avant la révolte de Pugatschef, mais il fut bientôt arrêté & exécuté.

Le second fut un déserteur du régiment d'Orlof nommé Tchernichef. Il parut en 1770 dans le petit village de Kopenka sur les frontières de la Crimée pendant qu'un corps de troupes Russes passoit par cet endroit. Quelques prêtres sectaires qui le soutenoient avoient suborné un certain nombre de personnes qui l'élevèrent sur l'autel de leur église, & ils se préparoient à le proclamer empereur au moment où le colonel du régiment informé de leur dessein entra dans l'église à la tête

d'une garde nombreuse, l'enleva de l'autel & le conduisit sur le moment même au supplice. RUSSIE.

Le troisième fut un paysan qui appartenoit aux Voronzof, des terres desquels il avoit déserté & s'étoit engagé chez les cosaques établis à Dubofska sur le Volga. Un détachement de ces cosaques étant parti de Tzaritzin au printemps de l'année 1772, pour joindre l'armée russe, il les assembla dans une maison de poste qui est au milieu d'un désert entre le Don & le Volga, & là il les assura qu'il étoit Pierre III, & réussit à leur persuader de le reconnoître pour leur empereur. Ayant reçu leur serment de fidélité il nomma d'abord des officiers & ministres d'état, mais quelques heures après avoir ainsi commencé à régner, le commandant des troupes étant arrivé les soldats furent si frappés de cette apparition imprévue, qu'ils ne s'opposèrent point à ce que cet officier prît l'imposteur par les cheveux, & qu'ils l'aidèrent même à le lier & à le conduire en prison à Tzaritzin. Pendant qu'on le jugeoit les habitans de la forteresse, animés par les faux rapports de ses partisans, se soulevèrent encore, & ce ne fut pas sans peine que le colonel Zipletof commandant de la place vint à bout de les disperser. Alors on conduisit l'imposteur dans une isle du Volga où il reçut le knout jusques à la mort.

A-peu-près dans le même temps un malfaiteur qui avoit été transporté à Irkutsk fit une tentative pareille. Il avoit même déjà gagné un officier qui recevoit une pension de la cour, mais son projet ayant été bientôt découvert il subit le même sort que les précédens.

Yemelka Pugatschef dont je vais raconter les aventures fut sur le point d'éprouver un pareil traitement dès les premiers pas qu'il fit dans la même carrière. Cet homme extraordinaire, fils du cosaque Ivan Pugatschef, étoit né à Simoveisk petit village sur le Don. Il avoit servi comme simple cosaque dans les guerres contre le roi de Prusse, sous l'impératrice Elisabeth, & dans la campagne de 1769 contre les Turcs. Il avoit été au siége de Bender, & cette ville ayant été prise il demanda son congé l'année suivante. Il lui fut refusé & il s'enfuit en Pologne. Il y fut reçu par quelques hermites du rite grec qui le tinrent caché, après quoi il vécut d'aumônes dans la ville de Dubranka. De-là il se rendit dans les colonies de la Petite-Russie & resta chez les sectaires qui

RUSSIE.

y ſont en grand nombre; mais craignant d'y être découvert il ſe retira dans le principal établiſſement que les coſaques ont ſur les bords du Yaik (1) & en engagea pluſieurs à l'accompagner dans le Kuban. Il n'avoit point cependant encore pris le nom de Pierre III. Mais ſes diſcours ſéditieux le firent arrêter à Malekofka, d'où il fut envoyé à Caſan pour y être queſtionné & jugé. L'indolence du gouverneur & ſa lenteur à le remettre à la juſtice donnèrent le temps & le moyen à Pugatschef de s'évader avec un prêtre qui lui avoit fourni de l'argent pour enivrer ſes gardes. Il deſcendit le Volga, & remontant la rivière Irghis il gagna le déſert où il ne tarda pas à ſe produire ſous le nom de Pierre III à la tête d'un grand corps de troupes. Ce qui l'avoit favoriſé dans ſes projets peut être attribué à deux cauſes principales, les préjugés des ſectaires ruſſes & la mutinerie des coſaques du Yaik. Il faut dire un mot de l'une & de l'autre.

Les ſectaires ruſſes que l'égliſe établie appelle *Roskolniki* ou *hérétiques*, ſe diſtinguent eux-mêmes par celui de *Staroverski* ou *vieux croyans*. Ils ont été fréquemment perſécutés, & en particulier par Pierre I qui les condamna à payer de doubles impôts & à porter une marque qui les fit reconnoître. Mais ces perſécutions ne ſervirent qu'à propager leur ſecte, & ils ſont encore en grand nombre en Sibérie & dans le gouvernement d'Orenbourg où la rébellion de Pugatschef éclata. Ils regardent les rites de l'égliſe dominante comme profanes & ſacrilèges, & ils ont leur culte à part & leurs prêtres. Pugatschef eut l'adreſſe de tirer un grand parti de leurs préjugés religieux qu'il faiſoit profeſſion d'adopter & de protéger.

La rebellion d'un grand corps de coſaques fut la ſeconde cauſe qui opéra puiſſamment en faveur de Pugatschef. Les coſaques du Yaik qui deſcendent de ceux du Don ſont une brave & vaillante race d'hommes, tous pleins d'enthouſiaſme pour leur ancienne croyance & leurs uſages, & eſtimant preſque autant leurs barbes que leurs vies. La pêche abondante qu'ils font d'eſturgeons les enrichit, & leur eſprit d'indépendance & de

(1) Pour effacer toutes les traces & tout ſouvenir de cette rebellion, on a appelé dès-lors la rivière Yaik, Ural; le mot de Yaitsk a été changé en celui de Uralsk, & celui de coſaques du Yaik en coſaques Uraliens.

révolte

révolte s'est formé & accru d'autant plus aisément qu'ils habitent un désert entre les Calmucs & les Kirghefes qui se font sans cesse la guerre & la font quelquefois aux cosaques eux-mêmes. Pendant la guerre contre les Turcs on demanda un certain nombre de recrues à ces cosaques pour former un corps de hussars, en conséquence on leur ordonna de se faire raser, & comme ils s'opposoient à cette atteinte qu'on vouloit porter à leur liberté & à leurs usages, le général Traubenberg, Livonien, qu'on avoit envoyé avec une petite troupe à Yaitsk pour appaiser le tumulte ordonna fort mal à propos que ces recrues fussent rasées en public au milieu de la ville. Cette insulte irrita tellement les habitans qu'ils prirent les armes, blessèrent plusieurs officiers, massacrèrent le général & le chef des cosaques & se révoltèrent ouvertement. Cela arriva vers la fin de l'année 1771. Au printemps suivant le général Freyman s'empara de Yaitsk, prit plusieurs des chefs des mutins, & mit une partie de ses troupes en garnison dans la ville. Plusieurs rebelles échappèrent en s'enfuyant dans le désert, & en particulier dans les marais qui sont près du lac de Kamysh-Samara, où ils vécurent de leur pèche, de la chasse du sanglier, & de quelques provisions que leurs amis leur envoyoient de temps en temps. Avec ces secours ces malheureux poussés à bout & désespérés se soutinrent pendant deux ans jusques au moment où Pugatschef se montra parmi eux.

Depuis qu'il s'étoit évadé, il étoit venu secrettement à Yaitsk vers le milieu du mois d'Août 1773, & il s'y étoit fait un nombre assez considérable de partisans, parce que le peuple furieux contre la garnison ne respiroit déjà que la vengeance & la rébellion, lorsque le bruit se répandit encore pour les y exciter qu'un nouvel empereur alloit arriver, bruit auquel avoit donné lieu sans doute l'apparition de Pugatschef dans le pays. Il apprit à Yaitsk le dernier soulèvement des cosaques, & la fuite d'une partie d'entr'eux, & il se rendit dans les marais qui leur servoient d'asyle. En ayant trouvé un corps nombreux qui s'occupoit à la pèche, il leur dit qu'il étoit l'empereur Pierre III., qu'il s'étoit sauvé de sa prison, qu'on avoit suborné des assassins pour l'y faire périr, que le bruit de sa mort étoit une fausseté inventée par la cour, & qu'il venoit se mettre entre leurs mains, & leur demander leur protection. Il n'est pas vrai qu'il eût la moindre ressemblance avec

Pierre III, mais il fondoit l'espérance de réussir sur la grande distance de la capitale, sur l'ignorance du peuple, sur la révolte actuelle, & par-dessus tout cela sur le zèle des sectaires pour leurs opinions religieuses, dont il se déclaroit le partisan & le protecteur. Il n'étoit pas en effet besoin de beaucoup d'argumens pour entraîner les cosaques déjà ouvertement révoltés ; ils le proclamèrent donc unanimément empereur, & lui promirent de sacrifier leurs vies pour sa défense. Avec ces cosaques & d'autres qu'il trouva également bien disposés à se ranger sous ses étendards, il alla d'abord attaquer les nouvelles colonies de Polonois réfugiés, que l'impératrice venoit d'établir sur la rivière Irghis, & il se contenta pour lors de leur ôter leurs chevaux & leurs armes, sans se livrer à cette férocité dont il donna ensuite tant de preuves. Après cela, il alla se présenter devant la ville de Yaitsk, & ayant sommé inutilement le gouverneur de se rendre au nom de Pierre III, il donna l'ordre de monter à l'assaut. Mais il fut repoussé par le courage intrépide de la garnison, & voyant qu'il ne gagneroit rien par une nouvelle tentative, il bloqua cette place dans l'espérance de la réduire par la famine. Ce projet ne réussit pas mieux. La résolution & la persévérance de la garnison furent incroyables, elle refusa de capituler, quoique réduite à se nourrir de chevaux, & même de cuir bouilli. Cette résistance admirable fit durer le siége jusques à ce que Yaitsk fût secouru par un corps de Russes.

Pugatschef fut plus heureux dans d'autres entreprises. Il marcha vers les colonies cosaques d'Iletz, & prit d'assaut sans beaucoup de peine les deux forteresses de Rasypnaia & de Osernaya ; il attaqua celle de Tatischeva qui se défendit mieux, mais les fortifications n'étant que de bois, il y mit le feu, & s'en rendit ainsi le maître. Un détachement envoyé contre lui d'Orenbourg, sous les ordres du colonel Bulof, tomba entre ses mains, faute de prudence & de résolution. Un autre corps commandé par le général Tchernichef, arriva trop tard pour joindre le premier, tant on avoit mal concerté ses opérations.

Trompés par des partis de l'armée de Pugatschef ils s'étoient engagés dans des défilés, & avoient été si inopinément attaqués qu'ils ne purent faire aucune résistance ; dans toutes ces rencontres les officiers qui tombèrent entre les mains de Pugatschef furent massacrés, & les

soldats qui ne se joignoient pas aux rebelles faits prisonniers. Son armée s'étant ainsi beaucoup accrue, il entreprit le siége d'Orenbourg dont le gouverneur n'avoit pas des forces suffisantes pour défendre cette place, & elle eût été prise infailliblement si la garnison de Krasnogorsk ne s'y étoit jetée en se frayant un passage au travers des assiégeans.

Dès que le bruit des succès de Pugatschef se fut répandu, les Baschkires, peuple qui n'a point de demeure fixe mais qui dépend de la Russie, se déclara pour l'imposteur, & joignit de grands corps de troupes à son armée. Cet exemple fut suivi par plusieurs colonies russes, & surtout par les paysans qui travaillent aux mines de cuivre & aux fonderies des montagnes d'Ural. Il employa ses forces, en partie au siége d'Orenbourg, en partie à enlever l'argent qui se trouvoit dans les mines, & à fondre des canons & des boulets de cuivre dont il se servoit pour battre les murs d'Orenbourg; il passa une partie de l'hiver devant cette ville, se livrant à tous les excès imaginables de débauche & de cruauté.

Son armée étoit alors si forte que tous les secours qu'on recevoit de Casan pouvoient suffire à peine à défendre le passage des montagnes qui sont entre cette ville & Orenbourg. Ce même hiver il reçut un puissant renfort de onze mille cavaliers Calmoucs qui venoient du voisinage de Stauropol, & s'étoient révoltés après avoir tué leur commandant le brigadier Veghezac. Avec toutes ces forces réunies, il parcourut la partie montagneuse de la province d'Orenbourg, où la seule petite ville d'Ufa lui opposa quelque résistance; il s'avançoit même vers Catarinenbourg où il auroit trouvé de la monnoie de cuivre pour la valeur de 200,000 liv. sterlings. Mais sur le faux bruit de l'approche d'une armée russe supérieure à la sienne, il rallentit sa marche, & laissa ainsi le temps aux troupes qui étoient sur les frontières de Sibérie de s'avancer & de couvrir cette place.

Dans les commencemens, Pugatschef affectoit tous les dehors d'une grande sainteté; il s'habilloit comme un évêque, donnoit la bénédiction au peuple, renonçoit à toute vue ambitieuse pour lui-même, & assuroit que son dessein étoit de placer son fils le grand-duc sur le trône, & de se retirer ensuite dans le monastère où il avoit trouvé un asyle lorsqu'il s'étoit échappé de sa prison. Il étoit aussi alors actif & entreprenant,

RUSSIE.

prompt à faisir toutes les occasions de signaler ses armes, & de profiter de tous les avantages que la situation de ses ennemis lui présentoit; mais il ne sut pas supporter long-temps sa bonne fortune; enivré par ses succès rapides, il se persuada que la dissimulation lui devenoit inutile, il perdit des momens précieux, & son naturel vicieux le porta aux excès les plus révoltans.

Il négligea la plus favorable occasion de marcher à Moscow où l'esprit de rebellion avoit déjà pénétré, & dont il eût pu se rendre maître, puisque cette grande ville n'étoit défendue que par six cent hommes de troupes régulières, & que la guerre contre la Turquie ne permettoit pas au maréchal Romanzof d'envoyer de grands secours de l'armée sur le Danube. Au lieu de poursuivre vigoureusement ses avantages, il perdit la plus grande partie de l'hiver devant les villes de Yaitsk & d'Orenbourg. Pendant le siége de cette dernière place, il fit massacrer avec la dernière barbarie les officiers & les gentilhommes qui lui furent menés; il faisoit une profession publique de son dessein d'exterminer la noblesse russe & pour cet effet, il n'épargnoit pas plus les femmes & les enfans que ceux qui étoient capables de porter les armes. Sa conduite ne fut pas moins imprudente qu'elle étoit barbare; quoiqu'il fût déjà marié avec Sophie, fille d'un cosaque, dont il avoit trois enfans, il épousa encore une femme publique à Yaitsk, & il suspendit sa marche pour célébrer ces nôces dans lesquelles il se livra publiquement à toute sorte d'excès.

Il n'y avoit dans son parti aucune personne de rang ou de quelque importance; mais pour en imposer à son armée, il avoit fait prendre à ceux de ses partisans dont il étoit le plus assuré, les noms des principaux seigneurs russes & les marques des divers ordres de chevalerie. Il fit massacrer en une seule fois sur un signal donné à ses gens tous les officiers allemands qui lui avoient été amenés, de peur qu'on ne s'apperçût qu'il ignoroit une langue que Pierre III devoit savoir.

Pendant que cela se passoit, le général Bibikof s'étant approché à la tête d'une armée considérable, détacha le prince Galitzin, major-général qui surprit Pugatschef avec toute son armée près de Tatischeva, & remporta sur lui pour la première fois un avantage décidé. Pugatschef forcé de fuir fut poursuivi & attaqué de nouveau par le prince Galitzin,

près de Kargula à douze milles d'Orenbourg. Il y fut complettement défait, ses troupes légères furent dispersées, & lui-même ne se sauva qu'avec peine dans les montagnes d'Ural avec un petit nombre de ses plus fidelles partisans; mais malgré cette défaite, il rassembla encore assez de monde pour reparoître bientôt avec des forces respectables à l'est de ces montagnes. Il s'y rendit maître de plusieurs forteresses, & brûla Troitsk; mais attaqué de nouveau par le général de Colm, il fut battu & forcé de se retirer encore dans les montagnes. Devenu furieux par ses défaites réitérées, & voulant absolument signaler ses armes par quelque brillant exploit, il dirigea tout-à-coup sa marche sur Casan, exerçant par-tout où il passoit les plus terribles ravages; ayant brûlé les fauxbourgs de cette ville il mit le siége devant la citadelle où le major-général Paul Potemkin gouverneur s'étoit retiré avec toute sa troupe, mais il leva bientôt ce siége à l'approche du colonel Mikelson qui l'ayant atteint un peu au-delà de Casan, le défit encore après plusieurs combats très-opiniâtres qui durèrent près de trois jours. Sa déroute cette fois fut si générale, que lui-même s'enfuit en traversant le Volga avec trois cent cosaques de Yaitsk seulement, les mieux armés & les plus obstinés de tous les rebelles, & dans lesquels il avoit une pleine confiance. Il fut joint ensuite par de grands corps de cosaques, de Baschkires & de paysans mal armés qui le regardant comme leur libérateur, accouroient vers lui de pays fort éloignés. Ainsi cet imposteur sembloit acquérir de nouvelles forces par ses pertes mêmes, & le nombre de ses troupes lui inspiroit une telle confiance qu'il se disposoit à marcher à Moscow où ses émissaires avoient déjà répandu un esprit de sédition parmi le peuple, mais sur la nouvelle que la paix avec les Turcs venoit d'être conclue, il craignit qu'une partie de l'armée du Danube ne fût employée contre lui, & il changea le plan de ses opérations.

RUSSIE.

Il descendit le long du Volga, défit à Dubofka un corps de Russes commandé par le baron Dies, prit d'assaut Pensa & Saratof, dont le gouverneur se sauva avec cinquante soldats seulement, & s'empara par trahison de Demitrefsk dont il fit mourir le commandant. *Lowitz* astronome, membre de l'académie des sciences de Pétersbourg, étoit dans le voisinage de cette forteresse occupé à prendre des niveaux pour

RUSSIE.

un canal projeté entre le Don & le Volga. Pugatschef le fit mourir de la manière la plus barbare, & joignant l'insulte à la cruauté, quand il sut qu'il étoit astronome, il ordonna qu'il fût élevé sur des piques, *afin qu'il fût plus près des étoiles*, & dans cette horrible situation il le fit massacrer en sa présence.

Mais les excès de ce monstre furent bientôt terminés par la fin qu'il méritoit. La cour débarrassée de la guerre contre les Turcs, s'occupa sans obstacle des moyens de dompter les rebelles de ces provinces éloignées. Le comte Panin qui s'étoit distingué par la prise de Bender reçut ordre de marcher contr'eux. Cet habile général s'approcha du Volga après avoir détaché plusieurs compagnies pour soutenir le colonel Michelson qui, avec ce secours, força Pugatschef à lever le siége de Tzaritzin, & à retourner à Tchernoyarsk, coupa ses convois, & pendant qu'il marchoit avec son armée à moitié affamée & embarrassée d'une multitude de chariots chargés & de femmes qui la suivoient toujours, il le surprit dans un défilé entre deux chaînes de montagnes qui s'avancent vers le Volga. Ce fut là qu'il fut défait enfin complettement. Un grand nombre de rebelles fut tué sur la place. Un plus grand nombre périt en se précipitant dans les gorges escarpées de ces montagnes où ils cherchoient des asyles. Le reste se rendit à discrétion. Après s'être défendu en désespéré, Pugatschef échappa avec quelques-uns de ses principaux complices, en traversant le Volga à la nage, & ensuite le désert jusques à la rivière d'Ufem, où sa révolte avoit commencé. Il y fut successivement abandonné de ses partisans accablés de fatigues, à demi morts de faim, & enfin il fut trahi par ceux en qui il avoit le plus de confiance. Un cosaque d'Iletz nommé Tvogorof, & deux cosaques d'Yaitsk, Tchumakef & Fidulef s'y déterminèrent par la promesse qu'on leur avoit faite d'obtenir leur grâce. L'un d'eux représenta à l'imposteur qu'enveloppé comme il étoit par ses ennemis, & ne pouvant espérer de leur échapper, le meilleur parti qui lui restât étoit de se rendre de lui-même à condition d'obtenir sa grâce. Furieux à l'ouïe de cette proposition, il tira son poignard & voulut frapper celui qui lui donnoit un conseil si peu courageux, mais ses compagnons saisissant ce moment, le lièrent & le conduisirent à un corps de Russes qui campoient au bord du Yaik, sous les ordres du général Savorof. De-là il fut conduit

à Yaitsk, & enfin remis à Sambirsk entre les mains du comte Panin qui l'envoya avec ses principaux complices à Moscow, où il arriva au mois de Novembre 1774. **Russie.**

Il avoua devant ses juges toutes les circonstances de son imposture, & fut décapité en public à Moscow, le 21me. Janvier. Son corps fut ensuite partagé en quatre quartiers, & exposé dans cet état en différens endroits de la ville.

Rien ne sauroit faire plus d'honneur à l'humanité & à la grandeur d'ame de l'impératrice, que la manière dont se termina une rébellion qui ne tendoit à rien moins qu'à lui enlever sa couronne. Elle ne voulut pas que Pugatschef fût appliqué à la question, ni qu'on fit mourir plus de cinq de ses complices. (1)

(1) Lorsque j'allai voir les prisons de Moscow, on me montra les horribles instrumens qu'on avoit préparés pour appliquer Pugatschef à la torture, & dont l'impératrice défendit positivement qu'on fit aucun usage.

M. L'Evesque s'est trompé lorsqu'il dit *que Pugatschef périt du supplice de la roue*. Hist. de R. *Tom.* V, p. 143.



CHAPITRE IV.

Description du knout — Loix pénales de Russie — Abolition des peines capitales par un édit d'Elisabeth, & remarques sur cet édit — Les peines capitales supprimées seulement en apparence — Abolition de la torture par l'impératrice régnante — Réponses de S. M. à des questions de l'auteur sur l'état des prisons — Esquisse d'un nouveau code — Vues sages & bienfaisantes qui ont dicté cet ouvrage.

RUSSIE.

JE me promenois un matin dans les rues de Pétersbourg, lorsque le hasard me conduisit au marché où j'apperçus que le peuple se portoit en foule vers un même endroit. J'en demandai la raison à mon domestique russe, qui me dit que cette multitude couroit pour voir un criminel convaincu de meurtre qui alloit subir la peine du knout. Quoique l'idée de ce supplice me fît frémir, la curiosité l'emporta sur ma répugnance. Avec le secours de mon domestique je perçai la foule, & je montai sur le toît d'une maison de bois qui n'avoit qu'un étage, d'où je voyois parfaitement cette terrible opération qui avoit déjà commencé. L'exécuteur tenoit dans sa main le knout (1), c'est-à-dire, une courroie de

(1) Voici les dimensions exactes & le poids d'un knout, que je me suis procuré en Russie, & que je conserve.

Longueur de la courroie 2 pieds ; sa largeur en haut $\frac{3}{4}$ quarts de pouce, en bas $\frac{1}{8}$; épaisseur $\frac{1}{8}$. Longueur du fouet 2 pieds ; circonférence dudit 2 $\frac{1}{2}$ pouces. Diamètre de la virole 1 pouce $\frac{5}{8}$. Longueur du ressort de cuir 1 pouce $\frac{1}{2}$. Longueur du manche 1 pied 2 $\frac{1}{2}$ pouces. Longueur de tout l'instrument 5 pieds 5 pouces. Poids 11 onces. Le lecteur pourra juger de la grande force qu'un exécuteur adroit peut donner à cet instrument, quand il saura que s'il en reçoit l'ordre en particulier, il peut expédier le criminel en lui donnant seulement deux ou trois coups sur les côtes.

l'épaisseur

l'épaisseur d'un écu, large de trois quarts de pouce, & rendue extrêmement dure par une espèce de préparation. Elle est attachée à un fouet tressé fort épais qui tient par une virole de fer à un petit morceau de cuir élastique, & le tout est emmanché à un bâton assez court. RUSSIE.

Avant que de frapper avec cet instrument l'exécuteur recula de quelques pas & retira en même-temps la main dont il le tenoit. Ensuite il s'avança, & appliqua le bout plat de la courroie avec une grande force sur le dos nud du criminel. Il frappa d'abord sur l'épaule droite & ensuite sur la gauche, sans cesser jusques à ce qu'il lui en eut donné les 333 coups que portoit la sentence. Après cette terrible opération le criminel eut les narines tenaillées avec des pinces, & le visage marqué d'un fer chaud, & il fut reconduit en prison d'où il devoit être transporté dans les mines de Nerschinsk en Sibérie.

Plusieurs auteurs ayant donné de la peine du knout des descriptions fausses ou exagérées, j'ai cru devoir publier ces détails que j'ai observés moi-même, & je prendrai cette occasion pour faire quelques remarques sur les loix pénales de Russie.

Par les anciennes loix, les criminels aussi bien que les traitres étoient exécutés en public. Mais par un édit de l'impératrice Elisabeth, certaines peines corporelles furent substituées à la peine de mort.

Selon les loix pénales qui sont aujourd'hui en vigueur, les criminels sont punis comme il suit.

Ceux qui sont convaincus de haute trahison sont décapités ou condamnés à une prison perpétuelle.

Les criminels condamnés ci-devant à mort sont tenaillés aux narines, marqués au visage, & reçoivent le knout, comme celui dont je viens de parler, après quoi ils travaillent le reste de leur vie aux mines de Sibérie.

Ceux qui sont coupables de moindres crimes sont, ou fouettés, ou transportés dans les colonies de Sibérie, ou condamnés aux travaux publics pour un certain temps. On envoie aussi aux colonies de Sibérie les paysans que leurs seigneurs peuvent bannir arbitrairement, en déclarant seulement la nature de leur délit.

Tous les criminels qu'on transporte sont envoyés au lieu de leur exil en automne & au printemps. Ils sont conduits en partie par eau,

RUSSIE.

en partie par terre, enchaînés deux à deux & attachés à une longue corde. La nuit on les loge dans des maisons séparées & ils sont gardés par les soldats qui les accompagnent. Quand toute la bande est arrivée à Tobolsk le gouverneur distribue ceux qui savent des métiers à divers maîtres de la ville, il en envoie d'autres travailler comme esclaves à la campagne. Le reste est conduit jusques à Jrkutsk, & le gouverneur en dispose de la même manière. Ceux qui ont été condamnés pour crimes capitaux sont envoyés aux mines d'argent ou aux forges de Nerschinck.

Les voyageurs qui ont été en Russie avant le règne d'Elisabeth s'accordent tous à parler des divers genres de supplices qui y sont en usage comme étant d'une sévérité excessive. Mais quoique nous nous joignions à tous les amis de l'humanité pour nous féliciter de ce que plusieurs de ces supplices ont été abolis, nous ne saurions souscrire aux éloges donnés à la supériorité du code pénal établi par l'édit d'Elisabeth que l'on suppose avoir entièrement supprimé la peine de mort dans tous les cas, excepté le crime de haute trahison.

Cette ordonnance d'Elisabeth a donné lieu non-seulement à l'ingénieux Voltaire, mais même au judicieux Blackstone de citer cette princesse comme un modèle de clémence en matière de législation. (1) Cependant

(1) Voltaire parle ainsi de cet édit : " L'impératrice Elisabeth a achevé par sa » clémence l'ouvrage que son père commença par les loix ; cette indulgence a été » même poussée à un point dont il n'y a point d'exemple dans aucun peuple. *Elle* » *a promis que pendant son règne personne ne seroit puni de mort, & a tenu sa* » *promesse. Elle est la première souveraine qui ait ainsi respecté la vie des hommes.* » Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics, leurs châtimens » sont devenus utiles à l'état : institution non moins sage qu'humaine. Partout » ailleurs, on ne fait que tuer un criminel avec appareil, sans avoir jamais empêché » les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impression peut-être sur des méchans » pour la plupart fainéans, que la crainte d'un châtiment & d'un travail pénible » qui renaissent tous les jours. » *Hist. de Russie, p.* 120.

Le chevalier Blackstone fait les réflexions suivantes sur le même sujet. " Le vaste » empire de Russie étoit-il moins bien réglé sous la dernière impératrice de Russie » que sous ses sanguinaires prédécesseurs ? Est-il moins civilisé, moins social, moins » tranquille sous Catherine II ? *Et cependant nous sommes certains que ni l'une ni* » *l'autre de ces illustres princesses n'a infligé la peine de mort pendant son règne.* » La dernière, persuadée que cette peine étoit inutile & même pernicieuse, a même

quoique on ne puisse nier que la peine de mort ne soit infligée trop fréquemment dans plusieurs pays, on peut assurer que les modifications apportées aux loix criminelles par l'édit d'Elisabeth ne sont pas moins défectueuses quant à la convenance, qu'illusoires quant à l'adoucissement des peines qu'on suppose en être l'effet.

A les considérer d'abord du côté politique & de la convenance, quand nous supposerions, avec les auteurs cités, que cet édit a été observé à la lettre, & que pendant quarante ans aucun criminel n'a subi la peine de mort dans toute l'étendue de la Russie, on ne pourroit considérer cette douceur excessive quand il s'agit de crimes atroces que

---

„ ordonné qu'elle fût entièrement abolie dans toute l'étendue de ses vastes états. „ (*Commentaires*, *T. IV*, *p.* 10).

Enfin M. L'Evesque dans son hist. de Russie, T. V s'exprime ainsi " Les grands „ crimes ont commencé à devenir plus rares sous ce règne où personne n'a été puni „ de mort.

Selon Voltaire la crainte d'un châtiment & d'un travail pénible qui renaissent tous les jours, fait plus d'impression sur la multitude que la terreur de la mort. Il ajoute que les criminels sont employés utilement à des travaux publics. Je répondrai sur le premier point que la terreur de la mort a toujours été regardée comme la plus grande des craintes qui puissent opérer sur l'esprit des hommes, & que si celle des travaux publics peut faire une égale impression, ce n'est pas lorsque les criminels qui y sont condamnés sont soustraits à tous les yeux & sont envoyés en Sibérie. Des peines infligées dans des lieux si éloignés sont comme ignorées du peuple, son imagination n'en est point frappée. A l'égard de l'utilité que le public retire du travail des malfaiteurs, si cette punition ne suffit pas pour contenir les meurtriers, par exemple, le public n'a pas sujet de s'en féliciter, & le législateur lui fait payer bien chèrement l'avantage qu'il peut y trouver.

Je dirai de même au chevalier Blackstone qu'il est difficile de répondre à sa question si la Russie étoit mieux gouvernée avant Elisabeth & Catherine que sous ces deux impératrices qui ont aboli la peine de mort. Il faudroit pour cela avoir une liste des crimes commis pendant une longue suite d'années sous l'une & l'autre législation, & en faire une comparaison exacte. Mais d'ailleurs ce raisonnement suppose un fait qui n'est point vrai; savoir qu'aucun criminel n'a subi la peine de mort depuis l'avénement d'Elisabeth au trône. Je suis arrivé en Russie prévenu de l'idée qu'on n'y punissoit personne de mort. Je fus bientôt désabusé par un étranger qui répondit à mes questions sur ce sujet. "On ne décapite ici, ni ne pend les malfaiteurs, mais ils y reçoivent souvent le knout jusques à ce qu'ils en meurent. „

RUSSIE.

comme une injure des plus graves envers la société. En rompant cette barrière de la crainte de la mort, la plus forte sans doute qu'on puisse opposer au crime, on détruit la sauve-garde la plus sûre des vies & des propriétés des bons citoyens, & on affoiblit chez eux ce sentiment de sécurité qui naît de la seule protection des loix & qui les attache à la patrie. Voilà du moins, selon mon sentiment, ce qu'on peut objecter contre ce fameux édit tant célébré par ces auteurs; mais je sens combien je dois proposer mes objections avec défiance dans une matière si difficile & qui intéresse de si près le bonheur de l'humanité.

Quant à l'autre observation fondée sur ce que cette clémence tant admirée n'est qu'une clémence apparente & illusoire, ce n'est pas une affaire de spéculation qui puisse être contestée, c'est une vérité fondée sur des faits indisputables. En effet, quoique les loix pénales de Russie ne permettent plus de prononcer expressément la peine de mort contre les criminels, ils la subissent souvent par le fait, puisque les peines prononcées en plusieurs cas l'entraînent nécessairement avec elles, & ne servent même qu'à prolonger les horreurs d'un supplice dont l'humanité doit faire désirer de hâter la fin. Quand on pense que plusieurs criminels périssent sous le knout ou de ses suites, que d'autres ne peuvent résister à la fatigue d'un voyage de 4776 milles qui séparent Pétersbourg de Nerschink (le lieu le plus éloigné de la Sibérie) & que le reste est bientôt emporté par le mauvais air de ces mines, ou par les travaux auxquels ils y sont condamnés, il sera difficile de voir autre chose qu'une lente & douloureuse exécution dans le sort auquel on condamne ces êtres infortunés.

En effet depuis la promulgation de cet édit de grâce, il ne s'est pas passé une seule année que plusieurs grands criminels n'aient été mis à mort en vertu d'une sentence qui prononçoit une autre peine. Et peut-être que si on avoit le tableau de toutes ces exécutions, on trouveroit que, malgré la douceur apparente de ce code pénal, il n'y a pas moins de malfaiteurs mis à mort en Russie que dans les pays où les peines capitales sont admises par les loix. Il paroîtra donc évident au lecteur que les peines capitales ont été conservées par le fait en Russie, que cela a été trouvé nécessaire, & que tout ce qui en a résulté, c'est qu'on a affoibli le frein salutaire que la terreur d'une mort certaine & prompte

opposoit aux crimes qui attaquent le plus ouvertement la société. Russie.
Les panégyristes d'Elisabeth auroient eu de plus grands doutes encore sur sa clémence, s'ils avoient su qu'elle conserva expressément l'usage barbare que je vais décrire pour extorquer les aveux des personnes accusées de trahison.

On leur lioit les mains par derrière avec une corde, on les élevoit très-haut dans cette posture, ensuite on les précipitoit jusques près de terre avec tant de violence que la secousse leur disloquoit les épaules, & dans cet affreux état on leur donnoit encore le knout. Elisabeth avec sa clémence tant admirée usoit sans réserve de ce terrible instrument de la barbarie & du despotisme, & pendant tout son règne il étoit d'usage de l'employer au gré de juges inférieurs & ignorans. Ce n'a été qu'au moment où Catherine II est montée sur le trône que cette affreuse torture & toute espèce de torture ont été proscrites dans les tribunaux.

Quoique les souverains de Russie soient absolus dans le sens le plus étendu de ce mot, cependant le préjugé général de la nation en faveur de la nécessité de la torture étoit tellement enraciné, que l'impératrice qui savoit combien les préjugés les plus déraisonnables doivent quelquefois être ménagés, usa avec raison de la plus grande circonspection pour éviter le mécontentement qu'eût excité la suppression brusque & inattendue de cette pratique inhumaine. Les précautions qu'elle prit pour amener par degrés cette suppression ne font pas moins d'honneur à la justesse de son esprit qu'à la bonté de son cœur. En 1762, d'abord après son avénement à l'empire, Catherine ôta aux Vayvodes ou aux juges inférieurs le droit d'ordonner la torture dont ils avoient honteusement abusé. En 1767, un ordre secret fut donné aux juges des diverses provinces, portant que toutes les fois qu'ils croiroient la torture nécessaire pour obtenir l'aveu des accusés, ils devroient soumettre les principales charges portées contre lui à l'examen du gouverneur de la province. Et ces gouverneurs avoient reçu des instructions d'après lesquelles ils devoient déterminer les cas où la question pouvoit être nécessaire. Mais ces cas ne pouvoient exister, car on leur ordonnoit de prendre pour règle de leur conduite les principes posés dans la question IIme. du dixième Chapitre des *Instructions de S. M. pour former un*

RUSSIE. *nouveau Code* (1) & dans cet article on prouve que la torture n'eſt pas moins inutile que cruelle, enſorte qu'elle ſe trouvoit ainſi tacitement abolie, & elle l'a été depuis formellement & publiquement. C'eſt ſans doute une époque bien mémorable dans les annales de l'humanité que la ſuppreſſion de cette pratique barbare dans les vaſtes états du ſouverain de la Ruſſie.

Conformément au plan que je m'étois tracé, je voulus viſiter les priſons de Ruſſie à Moſcow & à Péterſbourg, & j'en ai déjà donné dans un autre ouvrage une ample relation (2). Je remarquerai donc ſeulement ici que S. M. l'impératrice ayant appris que je faiſois des recherches ſur ce ſujet, me permit par un effet de cette bonté qui diſtingue ſon caractère, d'adreſſer au comte Ivan Tchernichef, vice-préſident de l'amirauté, les queſtions ſur leſquelles je déſirerois des éclairciſſemens. Elle ordonna qu'il fût répondu à quelques-unes de ces queſtions par les gouverneurs de provinces les plus inſtruits, & elle daigna répondre elle-même à quelques autres. Je vais placer ici ces dernières, perſuadé que celles mêmes qui n'ont pas des objets fort importans deviendront précieuſes par l'autorité, le rang & les lumières de l'auguſte perſonne à qui les réponſes ſont dues.

Queſtions ſur les priſons de Ruſſie, remiſes à S. M. l'Impératrice.	*Réponſes dictées par S. M. à ſon ſecrétaire, & envoyées à l'auteur.*
1°. Y a-t-il un plan général pour la conſtruction des priſons & leur diſtribution intérieure, & ſont-elles ordinairement placées dans les fauxbourgs & près des eaux courantes?	« 1°. Il n'y a eu juſqu'ici aucun plan » général pour la conſtruction des priſons, » ni aucune règle preſcrite pour leur diſ- » tribution & leur emplacement.
2°. Quelle précaution prend-on pour entretenir la propreté dans les priſons, & pour prévenir les maladies contagieuſes?	» 2°. Il n'y a pas plus de réglemens pour » cet objet que pour le précédent. Par un » abus favorable aux priſonniers on leur » permet dans pluſieurs endroits d'aller » aux bains. Il y a apparence que le froid » ſeul prévient les maladies épidémiques.

(1) Elle commence par ces mots : La queſtion ne bleſſe-t-elle pas la juſtice, & » conduit-elle au but qu'on ſe propoſe, &c? *Voyez page* 51, 55.

(2) Voyez la relation de l'état des priſons & des hôpitaux en Ruſſie, Suède & Dannemarc, &c. J'y ai fait uſage des éclairciſſemens que je rapporte ici.

RUSSIE.

3°. Y a-t-il une infirmerie séparée pour les malades ?

„ 3°. Non pas partout.

4°. Les petits criminels sont-ils séparés des grands, & ceux-ci les uns des autres ?

„ 4°. Quoique les anciennes loix ordon„ nent qu'un criminel condamné à mort „ soit tenu dans une chambre séparée qu'on „ nomme la *chambre de repentance*, cepen„ dant il n'y a pas partout des chambres „ destinées à cet usage.

5°. Permet-on aux prisonniers d'acheter des liqueurs spiritueuses, & les geoliers leur en vendent-ils ?

„ 5°. On vend toute sorte d'alimens „ dans les prisons. Mais les geoliers ne peu„ vent vendre des liqueurs spiritueuses, „ 1°. parce que le droit de les vendre „ appartient exclusivement à ceux qui l'ont „ en ferme de la couronne. 2°. Parce „ qu'il n'y a point de geoliers dans aucune „ prison, chose d'autant plus extraordinaire „ que les loix en font mention (1).

6°. Les femmes sont-elles mises aux fers ?

„ 6°. Les loix se taisent sur ce point. „ Ensorte que partout où la chose arrive „ on doit la regarder comme un de ces „ abus innombrables qui doivent être „ abolis.

7°. Le sort des criminels condamnés aux travaux publics ne peut-il jamais être adouci s'ils viennent à se corriger ? Portent-ils quelque marque d'infamie, & la leur ôte-t-on quand ils ont une bonne conduite ?

„ 7°. Les criminels condamnés aux tra„ vaux publics sont transportés. Les meur„ triers sont marqués d'un fer chaud au „ visage, quelques-uns enchaînés, d'autres „ tenaillés aux narines, & à moins d'un „ acte d'amnistie générale ou particulier, „ il n'y a aucun adoucissement à leur „ sort.

8°. Y a-t-il des lieux & des temps marqués dans les diverses provinces pour l'examen & le jugement des criminels ?

„ 8°. Les loix ont bien fixé certaines „ époques pour cet objet. Mais comme il „ y a une grande quantité d'affaires & de „ procès pendans devant le même tribu„ nal, les cours de justice sont fort lentes „ dans leurs opérations. Voyez le manifeste „ de 1775, à la tête des réglemens de sa „ majesté impériale pour l'administration „ des gouvernemens, &c. „

(1) Les prisons sont gardées par des soldats.

RUSSIE.

„ *Projet pour les prisons de Russie qui doit s'exécuter dans chaque gouvernement.*

» 1°. On doit avoir des prisons séparées *civiles* & *criminelles*.

» 2°. La prison criminelle doit être divisée en trois parties. La première » pour les criminels avant & pendant leur procès; la seconde pour » ceux qui sont condamnés à rester en prison pendant un temps limité; » la troisième pour les criminels condamnés à la prison perpétuelle ou » aux travaux publics.

» 3°. Chaque partie doit être soudivisée en deux parties, l'une pour » les hommes, l'autre pour les femmes.

» 4°. Il doit y avoir une infirmerie pour les malades.

» 5°. Les prisons doivent être bâties hors de la ville dans un lieu bien » aéré, & près de l'eau ».

Ce sera sans doute un grand sujet de satisfaction pour le lecteur que de voir une si grande princesse s'occuper avec ce détail du sort des malheureuses victimes de la justice publique, & chercher tous les moyens de l'adoucir. Mais combien l'admiration qui lui est dûe ne sera-t-elle pas augmentée, quand on pensera que s'élevant en même temps jusques aux plus grands objets, elle a fondé sur la base solide d'une législation complète l'édifice glorieux de la félicité nationale?

A son avènement les loix de Russie n'étoient qu'un vrai cahos, *rudis indigestaque moles*. Elle comprit la nécessité pressante de les corriger & de les réformer. Les tribunaux devoient se conformer aux réglemens & aux statuts d'Alexis Michælovitch (1) qui manquoient absolument d'ordre & de précision, & aux *ukases* ou décrets impériaux rendus par Pierre I & par ses successeurs qui étoient extrêmement nombreux, & se contredisoient souvent sur des points très-importans.

Le vaste empire de Russie étoit partagé en un petit nombre de gouvernemens très-étendus. Chaque gouvernement étoit soudivisé en

(1) Le plus ancien code régulier de loix écrites date de 1542. Ivan II le fit compiler sur l'usage & sur l'exemple. Alexis Michælovitch y joignit les édits & ordonnances des successeurs d'Ivan, les arrêts des Boiars qui présidoient alors aux cours de justice, les loix byzantines ou des empereurs de Constantinople, &c.

provinces,

provinces, & chaque province en cercles ou diſtricts. Il y avoit un gouverneur pour le gouvernement général, un vayvode & ſes officiers pour chaque province qui formoient ce qu'on nommoit une *chancellerie*, & un vayvode ou juge inférieur pour chaque diſtrict.

Les abus qui réſultoient de cette diſtribution ne peuvent être mieux connus que par le paſſage ſuivant du manifeſte que l'impératrice a mis à la tête de la première partie de ſon nouveau code.

« Nous trouvons que pluſieurs gouvernemens ne ſont pas aſſez pourvus » de tribunaux & d'officiers de juſtice proportionnellement à leur éten- » due; que non-ſeulement les affaires de finance & de police, mais » auſſi les procès criminels & civils reſſortiſſent à la même cour qui eſt » chargée de l'adminiſtration du gouvernement. Les provinces & les » cercles ou diſtricts ſont ſujets aux mêmes inconvéniens; la chan- » celerie du Vayvode étant la ſeule cour qui prend connoiſſance de » tant d'affaires & d'affaires de nature ſi différente. Les abus qui naiſſent » de-là ne ſont que trop manifeſtes. Ce ſont d'un côté des délais, des » omiſſions, des vexations, effets néceſſaires d'une conſtitution ſi mal- » entendue & ſi défectueuſe, où une affaire nuit à l'autre, & où l'on » n'en peut expédier qu'une partie. D'un autre côté les délais engen- » drent les chicanes & encouragent aux crimes, parce que la peine ne » ſuivant le crime que de loin, la crainte qu'elle eût inſpirée ſi elle » eût été plus prompte n'eſt plus un frein ſuffiſant pour les coupables, » & les appels ſans fin qui ſe font d'un tribunal à un autre ſont un » obſtacle perpétuel à la diſtribution de la juſtice. (1). »

Mais le plus grand mal qui en réſultoit pour le peuple étoit l'autorité énorme des juges inférieurs, gens ordinairement de baſſe naiſſance, ſans aucune connoiſſance des loix, & qui pouvoient cependant punir non-ſeulement des délits légers, mais condamner au knout & au banniſſement en Sibérie. Il arrivoit ſouvent que des perſonnes ſoupçonnées

(1) On en cite des exemples frappans dans ce manifeſte relativement aux affaires de commerce, & dans les procès des marchands & des bourgeois. « Un plaideur „ qui n'eſt pas content de la ſentence qu'on lui a prononcée, peut porter ſa cauſe „ devant le magiſtrat de la ville, de-là au magiſtrat de la province, enſuite au magiſtrat „ du gouvernement, puis au magiſtrat ſupérieur, & enſuite au ſénat. *Ibid. p.* 8.

RUSSIE.

de quelque crime restoient en prison plusieurs années sans être jugées, qu'on les appliquoit à la question faute de preuves suffisantes & qu'on les y appliquoit même plus d'une fois.

Plusieurs empereurs depuis le règne d'Alexis & en particulier Pierre I, avoient projeté de réformer les loix de l'empire. Mais ce projet étoit toujours resté sans exécution. Cette grande & difficile entreprise étoit réservée à Catherine II, qui appela en 1767 à Moscow des députés de toutes les parties de son vaste empire, nomma des commissaires pour composer de nouveaux réglemens, & leur remit les *Instructions* qu'elle avoit composées, instructions dictées par le véritable esprit qui doit animer un habile législateur. (1)

Conformément à ces instructions, la première partie du nouveau code parut en 1775, & une seconde partie en 1780. Et il a été reçu dans plusieurs nouveaux gouvernemens établis lors de la dernière division qui s'est faite des provinces de l'Empire.

Au moyen de ces nouvelles institutions plusieurs des abus dont on a parlé ci-dessus, & d'autres qui n'étoient pas moins graves sont redressés & supprimés. Plusieurs de ceux qui subsistent encore le seront par la suite, si l'impératrice a le temps de mettre la dernière main à son ouvrage.

Les bornes & le plan de ce livre ne permettent pas d'y faire entrer de grands détails sur ces réglemens nouveaux, & ce sujet exigeroit d'ailleurs de moi un plus grand degré de capacité. Mais j'espère que la curiosité du public se contentera des traits les plus frappans que je vais citer de ce grand ouvrage qui a changé & modifié le système du gouvernement.

L'empire de Russie que Pierre I avoit partagé en neuf vastes gouver-

(1) Voyez les instructions de Catherine II pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouveau code de loix. St. Pétersb. 1769. Ces instructions ont été traduites dans la plupart des langues de l'Europe, elles le sont en anglois par M. Tatischef, Russe de nation. On a mis à la tête de cet ouvrage une description de la manière dont s'est fait l'ouverture de la commission, avec les règles prescrites pour l'élection des commissaires.

nemens l'est aujourd'hui en un plus grand nombre (1); chacun, calcul fait, contenant seulement de 3 à 400,000 ames. Un officier nommé *Nameſtnick* ou gouverneur, est préposé sur un gouvernement ou sur plusieurs, & il a sous lui un vice-gouverneur, un conseil, & une cour de justice civile & criminelle dont la cour nomme quelques membres, & les autres sont élus par la noblesse. Ainsi par cette institution Catherine a mis à quelques égards des bornes à son autorité absolue, en diminuant le pouvoir des tribunaux qui ne dépendoient que de la couronne, & en le transférant à la noblesse, & en donnant à cet ordre plusieurs privilèges rélatifs à l'administration de la justice. De même en établissant dans chaque gouvernement des tribunaux supérieurs qui prononcent définitivement, elle a prévenu les fréquens appels qui intervenoient aux colléges impériaux de Pétersbourg & de Moscow, ainsi que les dépenses & les délais considérables qui en étoient la suite. En formant pour les finances, la police, &c. des départemens distincts des cours de justice, qui s'embarrassoient autrefois les uns les autres en s'assemblant dans le même lieu, elle a facilité l'expédition des affaires & celle de l'administration de la justice. Elle a augmenté le salaire des juges qui étoit trop petit autrefois pour qu'ils ne fussent pas exposés à la tentation presque irrésistible de se laisser corrompre, ou pour me

(1) Les premières provinces érigées en gouvernemens, en vertu de la nouvelle institution, sont Twer & Smolensko en Janvier 1776. Ceux qui ont été établis ensuite, avant & pendant mon séjour en Russie, sont les suivans. Novogorod & Kaluga en Décembre 1776. Plescof, Yaroslaf & Tula en Décembre 1777. Polotsk & Mohilef en Mai 1778. Resan, Volodimir, Kostruma & Orel en Décembre 1778.

Suivant les dernières relations de Pétersbourg, les gouvernemens sont disposés dans l'ordre suivant.

1. Moscow. 2. Pétersbourg. 3. Wibourg. 4. Twer. 5. Novogorod. 6. Plescof. 7. Smolensko. 8. Mohilef. 9. Polotsk. 10. Orel. 11. Kursk. 12. Karkof. 13. Voronetz. 14. Tambof. 15. Resan. 16. Tula. 17. Kaluga. 18. Yaroslaf. 19. Vologda. 20. Volodimir. 21. Kostroma. 22. Nishnei-Novogorod. 23. Viatka. 24. Permia. 25. Tobolsk. 26. Kolyvan. 27. Irkutsk. 28. Ufa. 29. Simbirsk. 30. Casan. 31. Penza. 32. Saratof. 33. Astracan. 34. Azof. 35. Nouvelle Russie. 36. Petite Russie. 37. Kiof. 38. Tchernichef. 39. Livonie ou Riga. 40. Esthonie ou Revel. 41. Novogorod Severskoi. 42. Orenbourg.

RUSSIE.

servir des propres expressions qu'elle emploie en s'adressant à eux dans son édit. » Autrefois le besoin a pu vous engager à être trop attentifs à » vos intérêts particuliers. A présent votre patrie vous paye vos tra» vaux, & ce qui pouvoit ci-devant recevoir quelque sorte d'excuse » devient un crime dès ce moment. » Elle a considérablement augmenté » les dépenses de la couronne, sans accroître les taxes, (1) parce qu'elle a introduit un meilleur ordre dans les finances.

Ajoutez à ces excellens réglemens l'abolition de la torture, une limitation bien entendue entre les divers gouvernemens qui prévient beaucoup de disputes & de procès, l'établissement de médecins & de chirurgiens instruits qui doivent rester dans les divers districts & y sont entretenus aux frais de la couronne, la fondation des écoles pour l'éducation de la noblesse, & pour celle des bourgeois & du peuple, celle de nouveaux séminaires pour les ecclésiastiques, la création de nouvelles corporations avec de nouvelles immunités, le don de la liberté à un nombre infini de serfs relevant de la couronne, & les facilités accordées pour affranchir les autres paysans, & on verra par cette esquisse combien la Russie doit d'excellentes institutions à cette grande princesse. Comment & à quel point opéreront-elles sur un peuple dispersé dans cette immense étendue ? c'est ce que le temps seul pourra nous apprendre. Mais quand même elles ne produiroient pas *tous* les avantages qu'on peut attendre de leur excellence intrinsèque, elles ne pourront manquer d'être suivies des plus heureux effets, & c'est ce que prouve bien l'état florissant des provinces dans lesquelles ces institutions ont été déjà mises en vigueur.

Si l'on convient que plusieurs abus ont été reformés, & que le bien a été fait à divers égards, il ne s'ensuit pas qu'on doive prétendre que les manières & les mœurs de la nation soient changées pour cela dans un moment, ni que le souverain le plus absolu ait dû porter la main sur des usages consacrés par des siècles, & étroitement liés avec des droits mêmes contraires aux principes de l'humanité. Il suffit qu'on ait remédié aux abus autant que cela se pouvoit dans un pays où la grande

(1) Les dépenses du gouvernement de Tver se montent à 24,000 L. sterling par an & les revenus à 175,000 L. sterling.

inégalité des rangs & des fortunes, & la servitude absolue des paysans rendent très-difficile, si ce n'est impossible, l'établissement soudain d'une justice impartiale & incorruptible. RUSSIE.

La Russie est à-peu-près dans le même état, du moins quant à la généralité de la nation, où étoit la plus grande partie de l'Europe dans les 11me. & 12me. siècles, lorsque le système féodal étoit sur son déclin, lorsque l'autorité illimitée des seigneurs sur leurs serfs commençoit à être contre-balancée par l'ordre intermédiaire des bourgeois industrieux, lorsqu'il se formoit sans cesse de nouvelles villes, & qu'elles acqueroient des nouvelles immunités, lorsqu'enfin la couronne commençoit à affranchir la plus grande partie des serfs qui en dépendoient.



CHAPITRE V.

Recherches sur l'état actuel de la civilisation en Russie — Division des habitans en nobles, ecclésiastiques, marchands, bourgeois, & paysans — Remarques sur ces diverses classes — Privilèges accordés par l'impératrice aux marchands, bourgeois & paysans — De l'état des serfs — Conclusion.

RUSSIE.

On a souvent répeté que Pierre-le-grand avoit civilisé son peuple, qu'il l'avoit obligé à renoncer à sa barbe & à son habit national, qu'il avoit naturalisé chez lui les arts & les sciences, discipliné son armée, créé une marine, opéré, en un mot, un changement total dans toutes les parties de son vaste empire. Il faut reconnoître qu'en effet il a mis son armée sur un beaucoup meilleur pied, & qu'il a créé la marine de Russie. Ce sont là des choses que peut opérer un despote habile & persévérant. Mais ces pompeuses descriptions d'un changement total dans les usages & les mœurs des Russes ne sont fondées que sur les assertions hasardées d'étrangers qui n'ont jamais voyagé en Russie & qui ont écrit l'histoire de Pierre I sur des mémoires dictés par la plus grande partialité. Une nation peut paroître avoir fait de grands progrès tant qu'elle n'est comparée qu'à ce qu'elle étoit anciennement, & ces mêmes progrès se réduisent presque à rien quand on la met à côté d'autres nations véritablement civilisées. Pour moi qui, sur ces récits exagérés, m'attendois à trouver l'esprit de la nation généralement cultivé, éclairé & adouci, j'avoue que je fus étonné du degré de barbarie dans lequel je trouvai encore plongée la masse du peuple. Je conviens que la principale noblesse est parfaitement civilisée, & que dans son commerce, sa manière de vivre, & dans l'accueil qu'on en reçoit, elle a poussé la politesse & l'élégance aussi loin qu'aucune autre nation. Mais il y a une grande différence entre civiliser une nation, ou seulement quelques individus. Non-seulement les marchands & les paysans conservent encore leurs

barbes, leur habit national & leurs anciennes mœurs, mais la plupart ressemblent encore par leur extérieur & leur manière de vivre aux habitans des plus petits villages, sans en excepter ceux des grandes villes & de la capitale même. Malgré les défenses rigoureuses de Pierre I, (1) j'oserois assurer que sur 11,500,000 habitans mâles que l'on compte dans cet empire, il y en a au moins 9 millions qui portent la barbe. (*) Ils ne sont guères moins attachés aujourd'hui à cet usage que leurs ancêtres l'étoient dans le temps où l'on faisoit payer une amende de 1 f. 3 den. à celui qui avoit coupé le doigt à un autre, & 4 f. 10 den. à celui qui lui avoit coupé la barbe ou les moustaches. (2)

Quoique les sciences & les arts soient cultivés dans la capitale, la plus grande partie des paysans qui font le gros de la nation, sont aussi reculés à cet égard qu'avant le règne de Pierre I. La civilisation d'un peuple nombreux dispersé dans une immense étendue de pays ne peut être l'ouvrage d'un moment. On ne peut y parvenir que par des progrès lents & presque insensibles.

Si de ces réflexions générales nous descendons dans un examen plus détaillé des différentes classes dont la nation est composée, nous pourrons nous former une idée plus juste du degré de sa civilisation actuelle.

---

(1) " Il ordonna aux Russes de quitter l'habit long & la barbe. Une amende fut » imposée aux amateurs obstinés de l'ancien usage.... Bien des Russes, & sur-tout » les Rozkolniks (dissidens) regardoient le changement d'habits comme un renon- » cement à la religion, & disoient qu'il valoit mieux perdre la tête que la barbe. » Ils furent obligés de payer un droit pour n'être pas rasés, & ils recevoient un » jetton qui leur servoit de quittance. Souvent à la cour on enivroit les vieux » boyars, & on leur tailloit la barbe d'une manière si ridicule qu'ils étoient obligés » de garder la chambre pendant plusieurs mois, ou de se faire raser. On attachoit » aux portes des villes un modèle de nouvel habit, & on rognoit la robe de » ceux qui ne vouloient pas payer: on les rasoit malgré eux dans les rues ». *L'Evesque IV. p.* 157.

(*) Dans ce cas là tous ceux qui peuvent porter la barbe en Russie la portent, ce qui n'est pas vraisemblable & n'est pas sans doute la pensée de l'auteur, car les hommes qui n'ont pas encore la barbe forment sans doute près d'un quart du total des habitans mâles dans tous les pays & surtout dans les pays du nord. (*Remarq. du Traducteur.*)

(2) Voyez Haygold. Tom. I. p. 337.

RUSSIE.

Ces classes sont au nombre de quatre, 1°. Celle de la grande & petite noblesse. 2°. Le clergé. 3°. Les marchands, bourgeois & autres personnes libres. 4°. Les paysans. Dans les trois premières classes sont presque tous les sujets libres de l'empire, & dans la dernière tous les serfs ou esclaves.

1°. Dans le premier ordre sont compris les grands & la noblesse, seules personnes (1) à qui, selon le véritable esprit du despotisme féodal, appartienne le droit de posséder des terres. Mais au lieu de pouvoir, comme du temps de cet ancien régime, s'armer & se mettre à la tête de leurs vassaux, on ne leur demande que de servir dans l'armée, & ils sont obligés de lui fournir des recrues proportionnellement à l'étendue de leurs possessions.

En Russie, comme dans tous les gouvernemens orientaux, il n'y a presque d'autre distinction de rang entre les nobles que celle qui dérive des emplois & des grades que leur confère le souverain. Les fils aînés des personnes élevées aux premières dignités n'ont aucune prérogative attachée à leur naissance, comme celles des pairs d'Angleterre, des grands d'Espagne, des pairs de France. La grandeur d'une famille qui réunit des richesses immenses aux plus éminentes dignités est comme anéantie à la mort de son chef, parce que les biens sont également partagés entre les fils, & parce que les titres qui sont héréditaires, sans la faveur du maître, ne contribuent pas beaucoup à rendre grands ceux qui les portent. Qu'ils soient princes, comtes ou barons, c'est une distinction qui n'a pas une grande valeur sans l'appui de quelque emploi civil ou militaire (2).

(1) Catherine II en confirmant les immunités de la noblesse a ordonné " Que le " droit d'acheter ou de vendre des terres seroit propre aux seuls nobles. " *Le Clerc, Hist. de Russie*, *p.* 472.

Cela regarde la Russie proprement dite, car en Ukraine & dans les provinces conquises sur la Suède (l'Ingrie exceptée) les terres peuvent être possédées par des roturiers.

(2) " A présent en Russie, indépendamment des avantages que procure par-tout la " fortune ou la facilité de s'approcher de la cour, un noble n'est distingué d'un " autre que par l'emploi qu'il occupe & qui lui marque son rang. Les titres, l'ancien- " neté de la noblesse, l'illustration de ses pères n'empêchent pas celui à qui son

Avant

Avant Pierre-le-grand le seul titre héréditaire étoit celui de *knæs*, qu'on traduisoit par celui de *prince*. Celui de *Boyar*, qui signifie conseiller privé, ne se transmettoit pas des pères aux fils. Ceux qui prenoient le titre de *knæs* descendoient, ou prétendoient descendre, de quelques branches collatérales de la famille régnante, ou de quelques princes Lithuaniens qui s'étoient établis en Russie au 14me. & 15me. siècles, ou de seigneurs tartares qui devinrent sujets de l'empire sous Ivan Vassilievitch II, & ses successeurs immédiats, ou de quelques familles polonoises & étrangères qui se sont établies en Russie. Avec le temps, le nombre de ces princes s'est tellement accru, que suivant le lord Whitworth, il y en avoit trois cent qui servoient comme simples soldats dans le seul régiment de dragons de Menzicof.

RUSSIE.

Quoique Pierre-le-grand, à l'exemple des autres cours de l'Europe, ait introduit les titres de comtes & de barons, & que ses successeurs l'aient imité à cet égard, aucun de ces titres ni celui de prince n'a paru une distinction suffisamment brillante, & les favoris des souverains de Russie ont souvent désiré d'être créés princes de l'empire germanique, comme Menzicof le fut, sur la demande de Pierre I, & les princes Orlof & Potemkin sous le présent règne.

Suivant le système établi par Pierre I, mais qui s'est altéré à mesure qu'il s'est éloigné de sa source, chaque personne prend son rang du

„ emploi ne donne que le rang de lieutenant, d'être, même hors du service militaire, „ inférieur à un capitaine tiré de la plus nouvelle noblesse ou même de la classe „ des affranchis. „ *L'Evesque*, *T. IV. p.* 479.

A l'égard des prérogatives qui appartiennent aux enfans des nobles, M. Le Clerc nous apprend que " Catherine II.... en confirmant les droits & privilèges que „ Pierre a accordés à la noblesse russe, y en a ajouté quatre autres. 1°. Elle a „ ordonné aux colonels des régimens, dans une instruction particulière, de préférer „ dans tous les cas les nobles à ceux qui ne le sont pas dans la promotion des grades „ militaires. 2°. Elle a statué que les enfans des nobles, ainsi que ceux des officiers „ de l'état-major seroient reçus préférablement à tous autres de ses sujets dans les „ établissemens d'éducation nationale. 3°. Que le droit d'acheter ou de vendre „ des terres seroit propre & particulier aux seuls nobles. 4°. Que les nobles de son „ empire jouiroient du privilège exclusif des fabriques pour la distillation de l'eau-„ de-vie de grains, & de la vendre à la couronne. „ *page* 472.

RUSSIE.

grade qu'il a dans l'armée. On s'avance ſucceſſivement & régulièrement; & avant que d'être officier il faut avoir ſervi comme caporal ou ſergent. Mais ce réglement s'élude facilement. On fait ſouvent des enfans ſergens & caporaux, & il n'eſt pas toujours néceſſaire d'avoir fait même une ſeule campagne pour obtenir un rang, puiſqu'on peut parvenir par des emplois civils.

Quoique la loi de Pierre I qui obligeoit tout gentilhomme ſous peine de dégradation à ſervir dans l'armée ait été abolie par Pierre III, ſes effets ſubſiſtent encore. Aucun gentilhomme au-deſſous du grade de major, quelque riche qu'il puiſſe être, ne peut avoir plus de deux chevaux à ſon caroſſe, au-deſſous de brigadier il n'en peut avoir que quatre. Quand il joindroit la plus grande fortune à la plus haute naiſſance, s'il n'a jamais ſervi, il ne peut avoir dans la capitale qu'une voiture à un ſeul cheval, à moins d'une permiſſion expreſſe, pendant qu'un marchand peut avoir deux chevaux à ſon caroſſe. Il y a cependant divers moyens de ſe procurer des grades dans le militaire & les priviléges qui y ſont attachés. Par exemple, un chambellan de S. M. a le rang de major-général. Les charges de ſecrétaires dans les différens départemens donnent le rang d'officiers, & ceux qui contribuent pour une certaine ſomme à l'entretien de l'hôpital des enfans trouvés à Moſcow, obtiennent le rang de lieutenans.

Ces réglemens & la facilité avec laquelle on obtient un grade militaire ont donné lieu à un allemand établi en Ruſſie de dire aſſez plaiſamment: « Un gentilhomme n'eſt rien ici. Son rang dans l'armée met „ ſeul une valeur à ſon exiſtence. Un médecin a le rang de major, & „ peut comme officier atteler quatre chevaux à ſon carroſſe, pendant „ que les autres n'en ont que deux. Un apothicaire au ſervice de la „ cour a le rang de capitaine, ſes garçons ſont enſeignes, & les deux „ chirurgiens d'un diſtrict ont le rang de lieutenans. „ (1) Mais quelque ridicule qu'on veuille jeter ſur ces uſages, ils ſont fondés ſur les principes de la plus ſaine politique, car le décret de Pierre I ayant établi que tout officier jouiroit de la nobleſſe pendant ſa vie, & que les enfans d'un officier-général ſeroient aggrégés à l'ordre de la nobleſſe,

(1) Voyez Schlœtzer, Correſpond. pour l'ann. 1781.

toute inſtitution tendante à accroître le nombre des membres d'un ordre qui a ſeul le droit de poſſéder des terres, ne peut qu'être extrêmement avantageuſe à la ſociété.

Les nobles ont dans leurs terres une autorité preſque illimitée & diſpoſent de leurs ſerfs ſans aucune reſtriction, comme on le verra dans l'article où je traite des payſans.

II. Le ſecond ordre de l'état eſt le clergé. J'ai parlé ailleurs de la dignité de patriarche, de ſon origine & de ſon abolition. Il étoit le chef du clergé. Pierre le ſupprima en 1719, mais au lieu de ſe déclarer formellement chef de l'égliſe en ſa place, il remit prudemmment la principale direction des affaires eccléſiaſtiques à une commiſſion qu'il nomma le *ſacré Synode*, & qu'il mit réellement dans ſa dépendance, en faiſant prêter ſerment à chacun de ſes membres de le reconnoître comme ſon juge ſuprême. Le ſynode a l'empereur pour préſident, & il eſt compoſé de plus d'un vice-préſident qui eſt ordinairement l'archevêque métropolitain, & d'un certain nombre de conſeillers & d'aſſeſſeurs.

Le clergé eſt compoſé de réguliers & de ſéculiers; les premiers ſont les moines, les ſeconds les prêtres ou curés de paroiſſes.

1°. La plus grande partie des richeſſes de l'égliſe eſt concentrée dans les monaſtères dont les revenus annuels ſe montoient autrefois à 400,000 livres ſterlings. Comme les autres poſſeſſeurs de fiefs, les moines exerçoient un pouvoir abſolu ſur leurs payſans. L'impératrice régnante a annexé à la couronne ces biens eccléſiaſtiques, & elle paie en compenſation des penſions annuelles au clergé & aux moines. Les archevêques & les évêques ont mille à douze cent livres ſterl. par an, & les eccléſiaſtiques d'un rang inférieur à proportion. D'abord après ce changement pluſieurs monaſtères furent ſupprimés, & le nombre des moines conſidérablement réduit dans ceux qui furent conſervés. On défendit d'en recevoir au-delà d'un certain nombre, & on fixa l'âge où l'on peut prononcer ſes vœux.

Dans la plupart des pays c'eſt un grand bien ſans doute que la diminution du nombre des couvens, mais en Ruſſie il peut en réſulter un inconvénient, parce que ce ſont les ſeuls ſéminaires pour ceux qui ſe deſtinent à l'état eccléſiaſtique, & que les moines ſeuls poſſèdent toute la ſcience qui exiſte dans l'ordre du clergé. Mais probablement on

RUSSIE. prévindra ce mal en perfectionnant d'autant plus l'administration des couvens qu'on a laissé subsister, & les nouvelles écoles fondées en divers endroits pour l'instruction des ecclésiastiques.

Tous les dignitaires de l'église sont tirés de l'ordre des moines. Ce sont les archevèques & les évèques, les archimandrites ou abbés, & les igoumens ou prieurs. « L'ordre épiscopal en Russie est distingué par » les divers titres de métropolitain, d'archevèque & d'évèque. Les » titres de métropolitain & d'archevèque ne sont pas attachés au siége » qu'ils occupent. Ce sont à présent des distinctions purement person- » nelles que le souverain accorde, & qui ne donnent aucun nouveau » pouvoir, & à peine même une preséance à ceux qui les obtiennent ». Voilà du moins ce qu'en dit le docteur King dans son traité de l'église grecque. (*) Il y a trente-trois archevéchés ou évèchés. 1°. Novogorod. 2°. Moscow. 3°. Pétersbourg. 4°. Casan. 5°. Astracan. 6°. Tobolsk. 7°. Rostof. 8°. Pleskof. 9°. Kratitz. 10°. Rezan. 11°. Tver. 12°. Slavensk & Kherson. 13°. Mohilef. 14°. Smolensko. 15°. Nishnei-Novogorod. 16°. Bielgorod. 17°. Susdal. 18°. Vologda. 19°. Columna. 20°. Viatska. 21°. Archangel. 22°. Ustjug. 23°. Voronetz. 24°. Irkutsk. 25°. Pereslaf. 26°. Costroma. 27°. Volodimir. 28°. Tambof. 29°. Olonetz. 30°. Siersk. 31°. Kiof. 32°. Tchernichef. 33°. Pereaslaf.

La Russie contient aujourd'hui cent cinquante-neuf couvens d'hommes gouvernés par cinquante-huit archimandrites & quatre-vingt-dix-neuf igoumens, & soixante-sept couvens de femmes, dirigés par des abbesses. On y compte deux mille six cent soixante & dix-sept moines, & mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf religieuses. Les autres prêtres ou personnes ecclésiastiques appartenant aux couvens & aux cathédrales sont au nombre de quinze cent trente-sept. (2).

(*) Le vrai nom russe des prieurs est *Igumes*, celui des prieures ou abbesses *Igumenja*, celui des archevèques *Archijerei*, celui des prêtres *Jerei*, & des archiprêtres *Protojerei*. (*Note du Traduct.*)

(2) Suivant une liste imprimée dans le Journal de Pétersbourg en 1776, il y a en Russie quatre cent soixante couvens & vingt mille cinq cent trente-cinq églises. Suivant Busching la Russie contient quatre cent soixante & dix-neuf couvens d'hommes & soixante & dix-neuf de femmes, sans compter plusieurs petits cloîtres qui dépen-

Les curés sont désignés communément par le titre de papas ou popes, mot qui signifie *père*, & qu'on donnoit indifféremment dans les premiers âges du christianisme à tous les ecclésiastiques sans distinction, jusques à ce que Grégoire VII ordonna qu'il fût réservé au seul évêque de Rome. La séparation qui a toujours continué à exister entre l'église latine & la grecque n'a pas permis que celle-ci obéît à cet ordre & le nom de papas est resté aux prêtres grecs.

RUSSIE.

Les prêtres qui doivent être les membres les plus utiles de la société sont ordinairement en Russie la plus méprisable partie du peuple. Il est vrai à la lettre que la plupart ne savent pas lire (1) dans leur propre langue l'évangile qu'ils sont chargés de prêcher. Ils récitent l'office de mémoire; c'est-à-dire, un chapitre du nouveau testament, ou un morceau d'Homélie qu'ils répètent tous les vendredis & les dimanches. Et il n'est pas étonnant qu'il y en ait de si ignorans quand on considère le peu de bénéfice qu'ils tirent de leurs fonctions. Outre ce qui leur est assigné pour leurs surplis; c'est-à-dire; quatre liv. sterl. dans les plus petits bénéfices & vingt dans les meilleurs, ils jouissent d'une maison de bois qui ne vaut guères mieux que celle de leurs plus chétifs paroissiens, & d'un peu de terrain qu'ils cultivent ordinairement eux-mêmes. La plus grande dignité à laquelle ils puissent parvenir aussi long-temps qu'ils sont mariés est celle de premier prêtre d'une cathédrale, dont le revenu ne passe guères vingt liv. sterl. par an. Si c'est de l'ordre des prêtres & des curés que les connoissances & les bonnes mœurs doivent sortir & se répandre dans le peuple, quel doit être l'état de ce peuple qui n'a que de pareils chefs pour le guider & pour l'éclairer?

L'impératrice n'a peut-être rien fait de plus efficace pour civiliser ses sujets que de fonder divers séminaires pour l'éducation des enfans des prêtres. Elle a dans le même but encouragé par toute sorte de moyens

---

dent des grands. Le nombre total des moines peut monter à sept mille trois cent, & celui des religieuses à cinq mille trois cent. Peut-être les choses étoient-elles ainsi autrefois avant qu'on eût supprimé plusieurs couvens. J'ai adopté l'estimation de M. Le Clerc qui nous apprend *qu'il la tient de l'impératrice elle-même*. Voyez Hist. de Russie, p. 261.

(1) Cette ignorance honteuse est certainement moins commune aujourd'hui, parce que les évêques sont plus attentifs à ne pas consacrer des prêtres aussi incapables.

RUSSIE.

cet ordre à s'inſtruire & à ſortir de la craſſe ignorance dans laquelle il étoit plongé. J'en citerai un exemple entre pluſieurs autres, parce que je l'ai eu en quelque ſorte ſous mes yeux. Lorſque j'allai voir l'imprimerie du ſaint Synode à Moſcow, on m'y montra trois volumes de ſermons imprimés en langue ruſſe. C'étoient des traductions des meilleurs ſermons anglois, françois & allemands qui traitoient principalement des devoirs de la morale. On devoit les diſtribuer aux curés des paroiſſes avec ordre de les lire de temps en temps pendant le ſervice divin.

On ne permet pas aux moines de ſe marier, pendant que cela eſt ordonné aux prêtres comme un préliminaire indiſpenſable de l'ordination. Si leurs femmes viennent à mourir, ils peuvent entrer dans un couvent & parvenir enſuite aux dignités de l'égliſe. Ils ne peuvent s'engager dans un ſecond mariage à moins que de devenir laïques, & ne peuvent reſter prêtres de paroiſſe ſans une permiſſion expreſſe de l'évêque. Tous les enfans des prêtres ſont libres; ordinairement ils ſe conſacrent au ſervice de l'égliſe.

Tous les eccléſiaſtiques portent de longues barbes, & on les diſtingue des laïques, parce qu'ils laiſſent croître leurs cheveux très-longs & les portent flottans ſur les épaules ſans être ni attachés ni friſés. Ils ont un bonnet quarré, & une longue robe noire ou brune qui va juſques aux talons. Dans certains cas les prêtres ſéculiers & réguliers ont un habit différent, & les dignitaires de l'égliſe ſont diſtingués par de plus riches vêtemens.

Je ne dois pas oublier d'obſerver que pendant les cinq mois que nous paſsâmes à Péterſbourg, vivant continuellement avec des perſonnes de la nobleſſe, nous ne nous trouvâmes jamais en compagnie avec aucun eccléſiaſtique. Il faut convenir que les prêtres ſont pour la plupart trop ignorans & trop mal élevés pour qu'on les trouve dignes d'être admis dans la bonne ſociété, & quant aux dignitaires du clergé, comme ils forment un ordre ſéparé qui eſt aſſujetti à diverſes règles auſtères, ils reſtent la plupart du temps dans leur palais & dans l'enceinte des monaſtères, où ils prennent du dégoût pour une ſociété à laquelle ils ne ſont pas propres. Au reſte, ce caractère de la hiérarchie ruſſe ne doit être cenſé lui appartenir que d'une manière générale, pluſieurs

individus doivent en être exceptés, & j'ai eu occasion d'en connoître quelques-uns qui n'étoient pas moins recommandables par leurs manières honnètes que par leurs lumières.

III. La troisième classe des sujets russes, est la classe intermédiaire entre la noblesse & les paysans que l'impératrice définit de la manière suivante, dans le XVI Chapitre des instructions pour le nouveau code.

« Cette classe d'hommes digne que nous en fassions mention, & dont » l'état peut se promettre de grands avantages, quand elle aura reçu » une forme stable, & qui ait pour but l'encouragement des bonnes » mœurs & l'amour du travail, c'est l'état mitoyen.

» Cet état composé d'hommes libres, n'appartient ni à la classe des » nobles, ni à celle des paysans. On doit ranger dans cette classe tous » ceux qui sans être ni gentilshommes ni paysans s'occupent des arts, » des sciences, de la navigation, du commerce ou exercent des métiers.

» On doit y placer encore tous ceux, qui nés de parens roturiers, » sortiront des écoles & maisons d'éducation religieuses ou autres fon- » dées par nous, ou par nos prédécesseurs (1).

» De même les enfans des officiers & écrivains de chancellerie. Mais » comme ce tiers-état est susceptible de différens degrés de préroga- » tives, dont nous ne voulons pas traiter en détail, nous ne ferons » que d'ouvrir ici le champ à un plus ample examen. „

Quoique avant le règne de Pierre-le-grand il y eût des corps de marchands qui jouissoient de certains priviléges, au moyen desquels ils étoient au-dessus de l'ordre des paysans, ces priviléges étoient bien restreints & bien précaires à cause des immenses monopoles que la couronne exerçoit, & des moyens qu'ils fournissoient aux grands pour opprimer de toute manière ces communautés de négocians. Pierre qui s'étoit apperçu dans ses voyages de l'utilité & même de la nécessité d'un tiers-d'état dans son empire pour y faire fleurir le commerce, publia plusieurs réglemens dans cette vue qui, bien que très-bons en eux-mêmes, n'étant pas adaptés à la nature des propriétés telle quelle est en Russie, ne répondirent qu'imparfaitement au but qu'il s'étoit proposé. Un des plus utiles fut celui par lequel il accordoit à quelques

(1) Instruction pour le nouveau code des loix, *p.* 107.

villes libres certains priviléges qu'Elisabeth augmenta par la suite. Mais ils se bornoient aux villes de Pétersbourg, de Moscow, d'Astracan, de Tver & à un petit nombre d'autres grandes villes de province, & tous les habitans, sans en excepter les marchands, restoient dans certains cas, sur le même pied que les paysans. Ils étoient soumis, par exemple, aux deux principales sujettions qui sont considérées comme le caractère indélébile de la servitude, ils payoient la capitation, & on les faisoit tirer au sort pour l'armée & pour la marine. L'impératrice régnante a excepté le corps des marchands de ces deux odieuses servitudes, elle a augmenté le nombre & les immunités des villes libres, ellea permis à plusieurs paysans de la couronne, & à tout homme libre de s'inscrire, sous certaines conditions stipulées, dans la classe des marchands & des bourgeois.

Les marchands sont sous-divisés en trois classes, la première comprend ceux qui ont un capital de 2000 L. sterling. La seconde est de ceux qui ont 1000, & la troisième 100.

Par le 47 article du fameux *Manifeste de grâce*, comme on l'appelle, que S. M. accorda à ses sujets après la conclusion de la guerre contre les Turcs en 1775, tous ceux qui veulent entrer dans quelqu'une de ces classes sont exemptées de la capitation à condition de payer annuellement à la couronne un pour cent du capital qu'ils emploient dans le commerce. On ne recherche pas rigoureusement la valeur de ce capital, & il dépend entièrement du marchand de déclarer la somme qu'il est supposé posséder; ainsi celui qui a plus de 2000 L. st. peut s'inscrire dans une classe inférieure & même dans celle des bourgeois, s'il aime mieux payer la capitation qu'un pour cent de son capital, & alors il ne jouit que des priviléges de ce corps.

Ce changement dans la manière de faire contribuer les marchands produit de grands avantages pour la couronne & pour les sujets. La couronne reçoit & le sujet paye sans peine un pour cent de son capital parce qu'il est exempt par-là de la capitation & admis à de nouveaux priviléges. C'est d'ailleurs un impôt juste en lui-même parce que le marchand paie à proportion de ce qu'il possède. Il croît avec ses profits, diminue dans la même proportion. Relativement aux intérêts de l'état, c'est un chef-d'œuvre de jugement & de politique. Il excite l'industrie

en

RUSSIE.

en faisant trouver au marchand son honneur en même-temps que son profit dans l'augmentation de son capital, & il lui donne une nouvelle sûreté contre la crainte des impositions arbitraires en engageant la bonne-foi du gouvernement à protéger sa propriété. Et ce qui n'est pas un avantage public moins essentiel, il crée, en quelque sorte, un tiers-état qui croissant en richesses, en crédit, deviendra de jour en jour plus important & plus indépendant. (1)

Les bourgeois forment la seconde classe de cet ordre. C'est le nom qu'on donne à tous les habitans des villes libres, quelle que soit leur profession, qui déclarent avoir un capital au-dessous de 100 L. st. ou qui possédant cette somme ne se soucient pas de prendre le nom plus honorable de marchand. Ils jouissent de plusieurs priviléges que n'ont pas les paysans, mais ils sont au-dessous des marchands en ce qu'ils payent la capitation & peuvent-être enrollés pour l'armée & pour la flotte.

Au-dessous de ces derniers sont les autres sujets libres de l'empire, comme les esclaves affranchis par leurs maîtres, ceux qui ont obtenu leur congé de l'armée ou de la flotte, les membres de l'académie des arts & d'autres établissemens semblables, les orphelins de l'hôpital des enfans trouvés, & enfin les enfans de tous ces hommes libres. Toutes ces personnes ont la permission de s'établir dans quelque partie de l'empire que ce soit, d'y exercer le commerce ou des professions, de se faire inscrire parmi les bourgeois des villes libres, & si elles ont un

(1) Montesquieu observe qu'il n'y a point de tiers-état en Russie, & que les Russes sont tous nobles ou esclaves. Il est relevé sur ce point par M. Le Clerc qui prouve qu'il y a certainement, & qu'il y a eu toujours en Russie un certain ordre de personnes qui ne sont ni libres ni esclaves. Mais Montesquieu qui traitoit la chose en grand avoit certainement raison, comme M. Le Clerc l'a eue en la voyant dans les détails; car, quoique il y eût quelques sujets qui n'étoient ni nobles ni esclaves, ce nombre étoit bien petit, & quand Montesquieu écrivoit il ne jouissoit pas encore des priviléges qui lui ont été accordés depuis, ensorte qu'on ne pouvoit pas dire que ce fut là un *tiers-état* dans le sens où l'on emploie ce mot lorsqu'on parle des autres nations.

Une preuve incontestable de ce qu'on observe ici, c'est que l'impératrice dit elle-même, en 1767, dans son édit que cet ordre n'a pas une forme stable.

RUSSIE.

capital suffisant, elles sont admises dans l'ordre des marchands. Par tous ces sages réglemens, le nombre des personnes libres s'accroîtra graduellement, & avec le temps il formera un ordre considérable surtout quand il acquerra le droit de posséder des terres.

C'est une chose digne de remarque que les marchands Russes tiennent rarement des livres de compte, & qu'il y en ait peu qui sachent lire, écrire & chiffrer. Ils se servent pour compter d'une machine qui a plusieurs rangs de fil de métal, auxquels sont enfilés de grains de verre; les grains du premier rang marquent les unités, ceux du second les dixaines, ceux du troisième les centaines, & ainsi de suite. Au moyen de cette machine, ils font la multiplication, la soustraction & la division, avec beaucoup d'exactitude. Dans le petit nombre qui doit être excepté, il ne faut pas oublier les habitans d'Archangel & de ses environs; ce sont les plus honnêtes & les plus intelligentes personnes de cet ordre, ils savent presque tous lire, écrire & chiffrer; la factorerie angloise à Pétersbourg en emploie un grand nombre, pour diriger ses magasins, & ils ont en général la réputation de domestiques fidelles & industrieux.

Il n'est pas aisé de rendre compte des différentes causes qui ont concouru à rendre les habitans de cette ville plus intelligens que les autres Russes, mais voici ce qui peut y avoir beaucoup contribué. Depuis le temps de la première découverte d'Archangel par les Anglois en 1554, cette ville a été pendant bien des années le plus grand marché de la Russie; par-là plusieurs de ses habitans eurent occasion de former des liaisons avec les marchands étrangers, & se formèrent ainsi aux affaires. Une espèce de point d'honneur national & des leçons transmises des pères aux fils, ont continué à les mettre en état de se distinguer de leurs compatriotes, plus ignorans & moins honnêtes, par une étude des élémens de l'Arithmétique, & par leur exactitude à remplir leurs devoirs.

IV. Le quatrième ordre des sujets, comprend les paysans.

Les paysans Russes, sont tous serfs ou esclaves, excepté ceux de Finlande, de Carelie, d'Ukraine & quelques autres: (1) ils peuvent

(1) Je ne saurois déterminer le nombre & les privilèges de ces paysans libres: voici ce qu'en dit M. Le Clerc.

être divisés en paysans de la couronne, & paysans appartenant à des particuliers.

I. Les premiers habitent dans les domaines de la couronne, & ils forment environ la sixième partie des paysans Russes, en y comprenant ceux des terres de l'église qui appartiennent à présent à la couronne. Ils relèvent immédiatement de la jurisdiction des officiers impériaux, ou des baillis. Quoique ces petits tyrans puissent leur faire souffrir beaucoup de vexations, en abusant de leur pouvoir, ils sont cependant beaucoup plus assurés de leur propriété, & comme ils sont sous la protection du souverain, ils peuvent espérer d'obtenir plus aisément son intervention, lorsqu'ils sont violemment opprimés. Dans plusieurs districts ils ont été affranchis, & on leur a permis de se faire inscrire dans la classe des marchands ou bourgeois. Tous ces paysans obtiendront peu-à-peu de plus grands priviléges, parce que l'esprit d'humanité, &

" Il y a une classe de sujets naturels qui ne sont ni nobles ni serfs. On les appelle „ *odnovortsi*. Ce sont des paysans libres qui possédent des terres en propre, qui les „ cultivent eux-mêmes ou les font cultiver par les autres. „

Busching parle ainsi de cet ordre de personnes. " Les *odnovortsi*, c'est-à-dire, ceux „ qui ne possédent qu'une maison, sont un espèce de sujets intermédiaires entre „ les nobles & les serfs, ils sont indépendans de la noblesse, & personne ne dépend „ d'eux, mais plusieurs ont acheté peu-à-peu des paysans en empruntant le nom de „ quelque noble. Sous le règne d'Anne, un grand nombre d'entr'eux furent trans- „ portés sur les frontières de l'Ukraine, & levèrent une milice nationale pour les „ défendre. Quelques-uns demeurent sur les bords de l'Occa dans le gouvernement „ de Moscow, mais la plus grande partie est établie dans les gouvernemens de Biel- „ gorod & de Voronetz „. *Voyez Geog. de Busching, Tom. I, p.* 635.

Le Clerc ajoute " Il est encore d'autres paysans qui ne fournissent point à l'en- „ tretien de la Land-Milice ou des troupes qui gardent les frontières, & qui paient „ à la couronne pour redevances annuelles & par tête deux roubles & soixante-dix „ copecs. Ils sont au nombre de 24,991. Outre ceux-ci, il y en a 532,948 „ également libres, qui paient une redevance d'un rouble soixante-dix copecs, & „ qui fournissent à l'entretien des troupes. „ *Hist. mod. de Russie, page* 223.

Il dit dans un autre endroit " Les paysans qui habitent aux environs de l'Archangel „ ont des terres en propre qu'ils peuvent hypothéquer, vendre & léguer, *pag.* 222. „ Les yamschiks ou ceux qui sont chargés de fournir des chevaux pour la poste „ peuvent être comptés parmi les paysans libres, puisqu'ils sont exempts du service „ militaire & de la capitation. „

RUSSIE.

la bonne politique deviennent plus communs dans ces pays, & parce que l'impératrice peut hasarder de réaliser le généreux système de répandre plus de liberté & d'égalité entre les sujets de son vaste empire.

II. Les paysans qui appartiennent à des particuliers, sont la propriété des possesseurs de terres, comme leur charrue & leurs troupeaux; & la valeur d'une terre s'estime comme en Pologne, non par le nombre d'arpens mais par celui des paysans qu'elle contient.

Aucun réglement n'a peut-être plus contribué à river les chaînes de ces malheureux esclaves, que deux loix publiées par Pierre-le-grand. Par l'une il établit que le seigneur de la terre répondroit à la couronne de la capitation de ses serfs; & par l'autre il l'oblige à livrer un certain nombre de recrues. Ainsi le seigneur est devenu extrêmement intéressé à ce qu'aucun de ses paysans ne sorte de sa terre. Cette circonstance a produit une différence frappante dans le sort du paysan Russe & du paysan Polonois, qui est en faveur du dernier, quoiqu'à d'autres égards il soit plus misérable. Si le paysan Polonois est opprimé & qu'il s'enfuye chez un autre maître, ce dernier n'est sujet à aucune peine pour l'avoir reçu, mais en Russie, celui qui reçoit le paysan d'un autre autre, est condamné à une grosse amende. Le seigneur peut exiger de ses paysans la somme qu'il lui plaît & les employer comme bon lui semble, sans qu'aucune loi le gêne à cet égard; il est le maitre absolu de leur temps & de leur travail; il en emploie quelques-uns à l'agriculture, il en prend d'autres pour ses domestiques & peut-être sans leur payer de gages. Il y en a dont il exige un tribut annuel; (1) ainsi chaque serf est

(1) L'impératrice s'exprime ainsi sur ce sujet dans son instruction " Il n'y a „ guères de villages qui ne paie ses redevances en argent. Les possesseurs qui ne voient „ jamais ou que très-rarement leurs villages, imposent chaque tête à un à deux & „ jusques à cinq roubles, sans s'embarrasser comment le paysan s'y prendra pour „ gagner cet argent. Il seroit très-nécessaire de prescrire aux possesseurs des loix „ qui les obligent à agir avec plus de circonspection dans la manière dont il se „ font payer leurs droits, & à exiger du paysan des redevances qui soient de nature „ à l'éloigner le moins qu'il sera possible de sa maison & de sa famille. Par ce „ moyen, l'on mettra l'agriculture en vigueur, & la population augmentera dans „ l'empire „. *Instruction*, &c. p. 79.

taxé arbitrairement par son maître. Quelques-uns payent quatre à cinq schellings par an, d'autres qui font quelque trafic ou commerce payent suivant leur profit réel ou supposé. J'ai eu occasion d'observer quelques exemples de ces exactions, comme celui d'un maçon taxé à 6 liv. sterl. par an, un forgeron à 12 liv. & d'autres jusques à 20; s'ils gagnent par leur industrie un capital, le seigneur peut le saisir sans qu'il puisse y avoir aucun recours contre lui, car suivant l'ancienne loi féodale qui existe encore ici, un paysan ne peut intenter un procès à son seigneur; de-là il arrive quelquefois que des paysans qui auront amassé une somme considérable, ne peuvent acheter leur liberté à aucun prix, parce qu'aussi long-temps qu'ils restent serfs, ils peuvent être impunément volés par leurs maîtres.

La manière dont plusieurs possesseurs de terres en usent avec leurs paysans me rappelle celle des Romains avec leurs esclaves. Atticus, à ce qu'on nous dit, fit apprendre à un grand nombre d'esclaves à copier des manuscrits qu'il vendoit fort cher, & il acquit par ce moyen de grandes richesses. C'est dans la même vue que plusieurs seigneurs russes envoient leurs esclaves à Moscow ou à Pétersbourg pour y apprendre des métiers.* Ensuite ils les emploient sur leurs terres, ils les louent, les vendent avec profit, ou se font payer par eux une somme annuelle en retour de la permission qu'ils leur accordent de travailler pour leur compte.

A l'égard de l'autorité qui appartient au seigneur sur ses paysans, suivant les anciennes loix, il pouvoit les faire juger par ses propres officiers de justice, ou les punir sans les avoir jugés. Il pouvoit leur infliger arbitrairement toute sorte de peines, excepté le knout, les faire fouetter, les enfermer dans un cachot, les envoyer dans une maison de correction, les reléguer en Sibérie, en un mot, les condamner pour toute faute qui n'étoit pas un délit public. Il n'avoit à la vérité aucun droit sur leurs vies, car si un serf avoit été battu par ordre de son maître, & mouroit dans l'espace de trois jours, le maître étoit

---

* Cet usage de contraindre les paysans à payer une somme annuelle en argent, sans qu'ils ayent toujours les moyens de se la procurer, les porte souvent à des partis désespérés & criminels.

RUSSIE.

regardé comme coupable de meurtre, à moins qu'il ne pût alléguer d'autres causes de sa mort. Mais n'étoit-ce pas une justice illusoire & une vraie moquerie? Car un homme peut sans doute être châtié d'une terrible manière & n'en pas mourir au bout de trois jours, & si le serf châtié mourroit, & que son maître fût un homme puissant, qui est-ce qui étoit là pour le citer en justice? (1) Par le nouveau code ce pouvoir énorme des seigneurs a été restreint sur les principes d'humanité qui distinguent tous les réglemens émanés de l'impératrice, & le droit de punir a été remis aux personnes seules auxquelles il appartient, aux magistrats publics & à eux seuls. Il subsiste cependant encore bien des abus, mais ils céderont avec le temps à l'influence de ces salutaires institutions.

Je suis loin de prétendre que l'inhumanité soit en général le caractère de la noblesse russe, & qu'il n'y ait pas dans cet ordre beaucoup de personnes qui traitent leurs esclaves avec la plus grande bonté. Je sais aussi que plusieurs paysans sont si bien traités qu'ils ont gagné des capitaux considérables sans craindre la moindre exaction, & que quelques-uns possédent des terres sous le nom de leurs maîtres. Mais si l'on pense à ce malheureux penchant qui ne porte que trop souvent les hommes à tyranniser leurs inférieurs, nous aurons toute sorte de raisons de croire que la généralité des paysans gémit encore sous une cruelle oppression. Un auteur judicieux a eu bien raison de dire que,
» comme la soumission à un petit prince dont la domination ne renferme
» qu'une seule ville est plus fâcheuse que l'obéissance due à un grand
» monarque, de même l'esclavage domestique est plus cruel & plus

---

(1) Combien de fois ces cruautés n'échappent-elles pas à la connoissance des juges & ne restent-elles pas impunies? Quelquefois cependant un noble est cité en justice. Je citerai à ce sujet un trait que j'emprunte d'un ouvrage publié depuis peu sous le titre de *Relation des prisons*, &c. p. 12.

Il y a dans les prisons de Moscow un gentilhomme qui est le seul prisonnier auquel on refuse de sortir jamais de sa chambre, punition qui n'est guères proportionnée à ses crimes, car il a fait fouetter plusieurs de ses paysans jusques à la mort. Cette circonstance fait voir quelle autorité les seigneurs exercent sur leurs paysans, & elle prouve en même temps que ces crimes quand ils sont découvers ne restent pas toujours impunis.

» oppressif que quelque assujettissement civil que ce soit. »... Et plus loin, « on ne peut donner aucune raison probable des mœurs sévères » ou plutôt barbares des anciens temps que l'esclavage domestique, au » moyen duquel tout homme d'un certain rang devenoit un petit tyran, » & étoit élevé au milieu d'esclaves flatteurs, abjects & rampans. » (1) Comment donc pourroit-on qualifier de civilisée une nation où l'esclavage domestique subsiste encore ?

RUSSIE.

Les serfs qui travaillent pour leurs maîtres sont entretenus par eux ou dédommagés par une portion de terre dont ils tirent le produit, & par ce moyen ils ont en abondance les choses les plus nécessaires à la vie, qui sont en bien petit nombre pour eux, & ils dépensent le peu d'argent qu'ils ont en habits & en liqueurs spiritueuses. Ceux qui au contraire épargnent ce qu'ils ont pu gagner par leur travail, ou par le commerce, cachent autant qu'il leur est possible ce qu'ils ont acquis : ils changent rarement de manière de vivre, très-souvent même ils enterrent leur argent. Cette coutume est une des causes de la rareté de la monnoie courante, car c'est principalement en argent que les paysans réalisent leurs économies. L'usage de cacher l'argent est commun dans tous les pays de l'Orient où la propriété n'est pas assurée, & où le peuple est tellement esclave, que la crainte des exactions ne lui permet pas de faire usage des richesses qu'il a acquises. Malgré cela les Russes sont très-avides de gain, & il n'y a peut-être point de marchands qui demandent autant de leurs marchandises, & se contentent de si peu, preuve sûre d'une oppression continuelle. Les paysans ne sont pas à plaindre de manquer des petites commodités de la vie que les autres nations regardent comme des choses nécessaires; l'habitude les console aisément de ces privations, mais c'est leur dépendance de leurs maîtres qui doit exciter la compassion en leur faveur : les privations servent à les rendre durs, patiens, & faciles à contenter; mais la dépendance extrême les rend humbles, rampans, opiniâtres, négligens, & en quelque maniere insensibles.

Un paysan peut obtenir sa liberté,

(1) Voyez Essais de Hume, T. I, pag. 402.

RUSSIE. 1°. Par l'affranchissement qui est accordé fréquemment à la mort du maître à ceux qui ont été ses premiers domestiques.

2°. En achetant la liberté.

3°. En servant dans l'armée ou dans la flotte; car un paysan est libre du moment qu'il est enrôlé, & continue à l'être lorsqu'il obtient son congé; & dans tous ces cas l'impératrice a facilité les moyens d'obtenir la liberté en abandonnant plusieurs droits de la couronne qui rendoient à quelques égards cette acquisition difficile.

Quoique S. M. ne puisse pas porter atteinte aux fondemens de la propriété, en conférant aux paysans des priviléges importans qui attaqueroient ceux de la noblesse, elle n'a cependant pas négligé leurs intérêts, & elle a adouci leur sort par diverses loix qu'elle a faites en leur faveur.

En leur permettant de s'établir dans quelque endroit que ce soit de ses états & de s'inscrire parmi les bourgeois ou les marchands suivant leurs facultés respectives, elle a donné à leur liberté une stabilité plus grande & de puissans encouragemens à leur industrie; elle a aboli dans certains districts ces loix oppressives qui défendoient au paysan de se marier sans le consentement du gouverneur de la province ou du magistrat de la ville, auxquels il falloit que les époux portassent des présens. En supprimant cette taxe sur les droits de l'humanité, l'impératrice a sagement écarté autant qu'il dépendoit d'elle tous les obstacles au mariage (1).

Je fus fort surpris d'apprendre, après m'en être informé soigneusement, qu'aucun gentilhomme russe n'avoit affranchi ses paysans, comme j'ai dit que cela s'étoit pratiqué en Pologne; mais j'oserois prédire que le temps où cela arrivera n'est pas éloigné, quoiqu'un préjugé presque général semble encore prévaloir, & fasse regarder les paysans comme incapables de la liberté. Et cela est peut-être vrai littéralement de plusieurs d'entr'eux qui, à moins que l'on ne les instruise préalablement, au lieu de tirer quelque avantage solide de leur liberté, ne la regarderoient

(1) Voyez le 17 article du manifeste de l'Impératrice à la conclusion de la paix avec les Turcs.

que

que comme une exemption de travail, & une permiſſion de ſe livrer au libertinage. RUSSIE.

Il y a un ſiècle que perſonne en Ruſſie n'auroit oſé diſcuter la queſtion : *Si le payſan doit être libre ?* Mais les ſciences dont la lumière commence à briller ſur ce pays y ont déjà répandu tellement l'eſprit d'examen & de recherche, qu'on ne craint point de traiter ſouvent en public de pareils ſujets. Je puis citer un exemple récent & remarquable qui vient à l'appui de cette obſervation.

En 1766, un inconnu fit un préſent de mille ducats à la ſociété économique de Pétersbourg, & engagea en même temps cette ſociété à promettre un prix de cinquante ducats & une médaille d'or qui en vaudroit vingt-cinq, à l'auteur du meilleur mémoire ſur la queſtion ſuivante : *Eſt-il plus avantageux à l'état que le payſan poſsède des terres ou ſeulement des effets mobiliers, & jusqu'à quel point cette propriété doit-elle s'étendre pour le bien public ?*

Cent ſoixante-quatre mémoires furent envoyés au temps fixé ſur cette queſtion, & le prix fut donné à M. Béard, docteur en droit à Aix-la-Chapelle, pour un mémoire en françois ſur cette queſtion intéreſſante qu'il décide en faveur des payſans.

J'ai parcouru ce traité avec beaucoup de ſatisfaction, parce que l'auteur en démontrant les avantages attachés à la propriété foncière des payſans, ne diſſimule pas les difficultés qui doivent ſe rencontrer dans l'exécution d'un projet de cette importance. Ce n'eſt pas un de ces ſpéculatifs enthouſiaſtes qui voudroient changer bruſquement les loix fondamentales d'un royaume; il recommande à la légiſlation de n'accorder aux payſans des priviléges que peu-à-peu & graduellement, & de ſuivre la méthode lente, mais sûre, de les inſtruire & de les former peu-à-peu. Ce mémoire & pluſieurs autres ont été imprimés à Pétersbourg, ils y encourageront l'eſprit de recherche & d'examen, & y répandront ces heureux principes de bienveillance qui ne peuvent manquer de produire d'excellens effets avec le temps.

Catherine II fait dans ſes inſtructions pour le nouveau code une réflexion qui renferme en peu de mots le ſommaire de tout ce qu'on peut dire de mieux ſur ce ſujet. *L'agriculture ne pourra jamais proſpérer là où l'agriculteur ne poſsède rien en propre.*

RUSSIE.

On peut voir par ce coup-d'œil ſur les diverſes claſſes des habitans de Ruſſie, que quoiqu'ils tendent vers l'état de la civiliſation, ils en ſont encore fort éloignés, que le bien être général ne ſauroit ſe concilier avec l'eſclavage abſolu du plus grand nombre, que les mœurs & les manières de la nation ne ſauroient être réellement changées juſques à ce que tous y jouiſſent d'une pleine sûreté pour leurs perſonnes & pour leurs biens; car quel motif pourroit-on avoir pour s'appliquer avec ſuccès à quelque art ou à quelque profeſſion, quand on ne peut jouir des fruits de ſon travail, & qu'on eſt taxé en proportion de ſon profit & de ſon induſtrie?



CHAPITRE VI.

Académie des ſciences — Son origine & ſon inſtitution — Ses occupations, les membres qui la compoſent; ſa bibliothéque, ſon cabinet de curioſités de l'art & de la nature — Os foſſiles d'éléphant & d'autres animaux trouvés en Sibérie — Cuivre & fer natifs — Ornemens en or trouvés dans d'anciens ſépulcres — Monnoies de Ruſſie — Figure en cire de Pierre-le-grand — Globe céleſte de Gottorp — Académie des arts — Société pour l'avancement de l'agriculture — Corps des cadets — Couvent des demoiſelles nobles.

L'ACADÉMIE impériale des ſciences doit ſon inſtitution à Pierre I. Ce grand prince ayant remarqué dans le cours de ſes voyages combien les ſociétés ſavantes contribuoient aux progrès des lumières, forma le deſſein de fonder une académie des ſciences à Pétersbourg. Il conſulta Wolf & Leibnitz, & ce fut ſur leurs avis qu'il fit dreſſer les réglemens de cette ſociété, dont il invita pluſieurs ſavans étrangers à devenir membres. Pierre ſigna le 10 Février 1724 l'édit de ſa création & les ſtatuts qu'elle devoit ſuivre, mais ſa mort qui ſuivit de près ne lui permit pas d'achever l'exécution de ſon plan. Ce ſoin étoit réſervé à Catherine I qui y mit la dernière main, enſorte que le 27 du même mois l'académie s'aſſembla pour la première fois. Le premier Août 1726, Catherine aſſiſta à une de ſes ſéances où le profeſſeur Bulfinguer, naturaliſte allemand d'un grand mérite, prononça un diſcours ſur l'utilité de l'aimant & de la bouſſole pour découvrir les longitudes.

L'impératrice aſſigna un fond de 4982 livres ſterlings par an pour l'entretien de l'académie, & l'on aggrégea & penſionna quinze membres ſous le titre de profeſſeurs dans différentes branches de la littérature & des ſciences. Les plus diſtingués étoient Nicolas & Daniel Bernoulli, les deux Delile, Bulfinguer & Wolf.

RUSSIE. Pendant le court règne de Pierre II les penſions des membres de l'académie ne furent pas payées, & la cour négligea abſolument l'académie. Mais l'impératrice Anne lui rendit ſa protection & y ajouta même un ſéminaire pour l'éducation de la jeuneſſe ſous l'inſpection des profeſſeurs. Ces deux établiſſemens proſpérèrent quelque temps ſous la direction du baron Korff, mais à ſa mort, c'eſt-à-dire, vers la fin du règne d'Anne, un ignorant fut donné à l'académie pour la préſider, & les plus habiles d'entre les académiciens quittèrent la Ruſſie. A l'avènement d'Eliſabeth, l'académie reprit une nouvelle vie. Le premier plan de ſon inſtitution fut étendu & perfectionué. On rappela à Pétersbourg la plupart des ſavans étrangers qui s'en étoient allés, & ce qui fut conſidéré comme étant d'un bon augure pour les lettres en Ruſſie, deux ruſſes, Lomonoſof & Rumowski, hommes de génie & de ſavoir qui avoient fait leurs études dans des univerſités étrangères, furent inſcrits dans le nombre des académiciens. Le revenu annuel de l'académie fut augmenté de 10,659 livres ſterlings, & peu de temps après l'on mit en vigueur la nouvelle inſtitution.

L'impératrice régnante toujours animée par le déſir de répandre les lumières dans ſon empire a pris encore plus particulièrement l'académie ſous ſa protection. Elle a fait dans la cour des directeurs des changemens très-avantageux à tout le corps, elle a redreſſé pluſieurs abus, elle lui a inſpiré une nouvelle ardeur pour entreprendre des recherches & les diriger.. Sur ſa recommandation particulière, les plus habiles profeſſeurs ont parcouru les diverſes provinces de l'empire, & comme les fonds de l'académie n'auroient pas ſuffi pour fournir aux frais de ces divers voyages, l'impératrice lui a fait préſent de 2000 liv. ſterl. libéralité qu'elle a renouvelée auſſi ſouvent que le beſoin l'a exigé.

L'objet de ces voyages eſt développé dans les inſtructions que l'académie a données aux différentes perſonnes qui les ont entrepris. Il leur étoit ordonné de faire des recherches ſur les divers genres d'eaux & de terres, les meilleures méthodes de cultiver les terrains déſerts & ſtériles, ſur les maladies locales des hommes & des animaux, & la meilleure manière de les traiter, ſur celle d'élever le bétail & particulièrement les brebis, les abeilles & les vers à ſoie, ſur les lieux propres à la pèche & à la chaſſe, & la nature de ces pèches & chaſſes; ſur

les minéraux, les arts, le commerce; sur le plan d'une flora de Russie ou collection de plantes indigènes. On leur recommandoit aussi de rectifier avec soin la longitude & la latitude des principales villes, de faire des observations astronomiques, géographiques & météorologiques, de marquer le cours des rivières, de dresser des cartes exactes, d'observer & de décrire avec soin les mœurs & les usages des différens peuples, leurs habillemens, leurs langues, antiquités, traditions, histoire, religion; en un mot, de rechercher & de remarquer tout ce qui pourroit contribuer à faire connoître le véritable état de tout l'empire Russe.

Au moyen de ces savantes expéditions il n'est peut-être point de pays qui puisse se vanter d'avoir produit, dans un terme aussi court, un si grand nombre d'excellens ouvrages sur son état intérieur, ses productions naturelles, sa topographie, son histoire, les manières, usages, langues de ses diverses tribus, qu'il en est sorti des presses de l'académie des sciences de Pétersbourg, ensorte que nous pouvons souscrire hardiment à la remarque faite sur ce sujet par un auteur anonyme. (1)

" Tous ces différens objets ont été supérieurement remplis par nos
„ illustres savans, & l'on n'a pas eu tort d'avancer que jamais l'histoire
„ naturelle n'a obtenu tout d'un coup un pareil accroissement de
„ richesses, fruits inestimables du labeur de ces hommes vraiment
„ utiles, & leurs rélations sont devenues un monument à jamais durable
„ de leur zèle, de leurs rares talens, & de leur infatigable activité „.

Les plus distingués de ces voyageurs illustres sont Pallas, Gmelin, Guldenstædt, Georgi & Lepekin.

Les premières transactions de l'académie furent publiées en 1728, sous le titre de *commentarii academiæ scientiarum imperialis Petropolitanæ, ad ann.* 1726, avec une dédicace à Pierre II. Elles continuèrent à paroître sous cette forme jusques à l'année 1747, où elles furent publiées sous le nouveau titre de *acta academiæ scientiarum imperialis Petropolitanæ.* On fit aussi quelque changement dans l'arrangement & le plan de l'ouvrage. Ce qui avoit été jusques alors écrit en latin l'est à

(1) Hist. des découvertes par des savans voyageurs. Introduction.

RUSSIE.

présent ou en latin ou en françois. On y a ajouté une préface sous le titre de *partie historique* qui contient un précis de l'histoire de l'académie, ses opérations, ses séances, l'admission des nouveaux membres & autres évènemens remarquables. Quatorze volumes de mémoires avoient déjà paru. Le premier des nouveaux mémoires fut publié en 1750, & le vingtième en 1776. On a donné sept volumes sous le nouveau titre de *Acta academiæ*, & l'on en imprime deux par an. Ces mémoires sont remplis de recherches savantes & ingénieuses, & font le plus grand honneur à leurs auteurs, il n'y a point d'exagération à dire qu'aucune société savante de l'Europe ne s'est plus distinguée que celle-là par l'excellence des ouvrages qu'elle a publiés, & particulièrement sur les sujets les plus abstraits des mathématiques.

L'académie est encore composée comme dans le commencement de quinze professeurs, outre le président & le directeur. Chaque professeur a une maison & un appointement de 200 à 600 liv. sterl. par an. Outre les professeurs, il y a quatre adjoints qui sont pensionnés; ils ont droit d'assister aux séances de l'académie & ils remplissent les premières places vacantes.

Quand j'étois à Pétersbourg, l'académie étoit composée des personnes suivantes.

Le comte Rozomouski (1), président.

Serge Domashnef, directeur. Léonard Euler (2), professeur de mathématiques, reçu en 1727. Gérard-Fréderic Muller, historiographe & garde des archives de Moscow en 1731. Jacob Stœhlin, en 1736. François Æpinus, en 1757. Semen Kotelnikof, dans les mathématiques, en 1757. Jean-Albert Euler, fils du célèbre Euler, dans la philosophie naturelle, en 1766. Etienne Rumovski en astronomie, en 1763. Gaspard-Fréderic Wolf en anatomie, en 1767. Pierre-Simon Pallas en histoire

(1) La surintendance de l'académie appartient à présent à la princesse Daskof. Cette savante princesse a formé le plan d'une société dans le même genre que l'académie françoise, qui doit être composée de soixante membres. Son plan a été approuvé par l'impératrice qui a déjà assigné des fonds pour cet établissement.

(2) Ce savant illustre est mort d'apoplexie le 18 Septembre 1783.

naturelle, en 1767. Eric Laxman (1) en agriculture, en 1770. Alexis Protassof en anatomie, 1764. Ivan Lepekin en histoire naturelle, 1771 Wolgang-Louis Kraft en philosophie expérimentale, 1771. André-Jean Lexel en astronomie, 1771. Antoine-Jean Guldenstædt en histoire naturelle, 1771, il est mort depuis. — Adjoints : Peter Inokodtzof en astronomie, 1768, nommé en 1779 professeur extraordinaire. Jean-Gottlieb Georges en chymie, 1775. Nicolas Fuss en mathématiques, 1775. Michel Golovin en philosophie expérimentale, 1775.

Ce tableau de l'établissement des progrès & de l'état présent de l'académie doit être naturellement suivi d'une description de la bibliothéque, du cabinet d'histoire naturelle & des autres choses que j'ai examinées plusieurs fois pendant mon séjour à Pétersbourg.

M. Bachmeister le bibliothécaire a eu raison de remarquer dans son essai sur la bibliothéque de l'académie, que la guerre qui dans la plupart des pays nuit aux progrès des sciences, les a favorisées dans cet empire. Cette bibliothéque doit son origine à 2500 volumes que Pierre I prit à Mittau dans la guerre contre la Suède; elle fut ensuite augmentée par les libéralités de cet empereur & de ses successeurs, & elle a été dernièrement enrichie par la collection curieuse de livres que le prince Radzivil avoit à Newitz, & dont les Russes s'emparèrent en 1772 pendant les troubles de la Pologne.

M. Bachmeister m'apprit qu'actuellement le nombre des livres se montoit à 36000. Les plus anciens manuscrits sont les vies des saints, écrites en 1298, & une chronique de Nestor le plus ancien historien de la Russie. Cette chronique avec celles de Novogorod, de Pleskof, d'Ukraine, de Casan & d'Astracan, les tables généalogiques des anciens grands-ducs, depuis Uladimir-le-grand jusques à Ivan Vassilievitch, composées dans les douze, treize & quatorzième siècles, me convainquirent que la Russie est très-riche en documens rélatifs à son histoire ancienne & moderne. Ces anciens manuscrits sont tous en langue esclavonne. On trouve aussi dans cette bibliothéqne 16 vol. *in-folio* qui contiennent les négociations des ministres de Pierre-le-grand depuis 1711 à

---

(1) Laxman ayant passé à d'autres emplois, a été remplacé par Ferber, célèbre minéralogiste suédois.

RUSSIE.

1716, & 30 vol. de la correspondance du prince Menzicof sur les affaires publiques, de 1703 à 1717. Ces collections seroient de bons matériaux pour composer une histoire authentique de Pierre-le-grand, ouvrage qui manque encore, & qu'on doit beaucoup désirer.

Un manuscrit très-moderne, & cependant d'un grand prix, à cause de la personne auguste qui l'a écrit, c'est l'instruction de l'impératrice au comité choisi pour composer un nouveau code. Cette instruction a été dressée par elle-même & écrite de sa propre main; on la conserve dans un beau vase de bronze doré, & elle est toujours placée sur la table dans les séances publiques de l'académie.

Entre plusieurs autres livres, le bibliothécaire me fit remarquer un volume qui contient les Actes des Apôtres & les Epitres. C'est le premier livre imprimé en Russie. M. *Nichols* dans son traité de l'origine de l'imprimerie nous apprend qu'il fut dix ans sous presse. Il porte la date de 1564, & fut imprimé à Moscow. Le papier en est certainement d'Angleterre, comme je le reconnus distinctément à la marque, & l'on sait d'ailleurs par Hackluyt que le papier est une des premières marchandises que la Russie a reçues de l'Angleterre.

Cette bibliothéque contient peut-être une plus grande quantité de livres chinois qu'aucune autre collection connue en Europe. Il y en a 2800 cahiers séparés. M. Leontief qui a passé plusieurs années à Pekin où il y a une église russe, & où l'on entretient des étudians russes pour apprendre le chinois, a fait un catalogue exact de ces livres. Jusqu'à présent c'étoit aux François que l'on devoit presque tout ce que l'on sait avec quelque certitude de l'état intérieur de la Chine. Les liaisons d'amitié qui ont subsisté quelque temps entre les cours de Pétersbourg & de Pekin, ont rendu facile l'acquisition des livres chinois, & l'établissement d'un séminaire à Pekin a donné aux Russes les moyens de connoître plus exactement & plus complètement ce pays. De-là vient que depuis quelque temps on a publié à Pétersbourg divers ouvrages intéressans sur les loix, l'histoire & la géographie de la Chine qui sont extraits ou traduits des originaux publiés à Pekin.

Les divers objets d'histoire naturelle sont distribués dans divers appartemens. Ce cabinet est extrêmement riche en productions du pays, & il a été considérablement augmenté par les collections de Pallas, de Gmelin,

Gmelin, de Guldenstædt, & d'autres savans qui ont parcouru les provinces de l'empire. Comme il n'est pas de mon ressort & qu'il n'entre pas dans mon plan de rendre de toutes ces curiosités un compte détaillé, je me bornerai à indiquer celles qui ont principalement attiré mon attention. Il y a un appartement pour les animaux & les oiseaux où je remarquai l'*equus hemionus*, espèce de cheval sauvage qui ressemble à un mulet. Il tient de l'âne par la crinière, les oreilles, les pieds & la queue, & surtout par la raie noire qu'il a sur le dos. Il ressemble au cheval pour le reste. C'est le même animal qu'Aristote nomme *Hæmionos*, qu'on trouvoit de son temps en Syrie, & qui étoit renommé pour sa grande vîtesse & sa fécondité. Les Mongols le nomment *dsiggetèi* qui signifie animal à oreilles. Les naturalistes le nomment aussi *Mulus Dauricus*, parce qu'il se trouve dans la Daurie sur les bords des fleuves Amour, Onon & Orgoun. On n'y trouve cependant ces animaux qu'en petit nombre, & détachés de ces nombreuses troupes qui habitent dans les vastes déserts de la Tartarie au sud de l'empire de Russie. Leur légéreté a passé en proverbe, & on dit qu'elle surpasse même celle de l'Antelope. Les Tartares disent que ce sont des animaux très-fiers, & qu'on ne peut rendre privés. M. Pallas en a donné au public une description exacte avec un dessin dans les nouveaux mémoires de l'académie à laquelle je renvoie le lecteur, ou à l'histoire des quadrupèdes de M. Pennant. Les autres animaux propres à la Russie & aux pays voisins qui attirèrent mon attention, sont le bélier sauvage, appelé *argoli* par les Mongols, & par Linnæus la chèvre *ammon* qui habite les montagnes désertes au sud du lac Baykal; & le *bœuf grognant* de Linnæus & de Pennant. Ce dernier se trouve dans la Tartarie & le Thibet, & j'en parle ici à cause de la rare beauté de sa queue épaisse, ondoyante, & d'un tissu lustré comme de la soie. Ces queues sont un objet considérable d'exportation pour le Thibet. Les Indiens en attachent des touffes à des manches pour en faire des émouchoirs. Les Chinois les teignent d'une belle couleur écarlate, & en ornent leurs bonnets, les Turcs les emploient pour figurer sur leurs drapeaux, & c'est mal-à-propos que nous croyons en Europe que ce sont des queues de cheval. Je remarquai encore le bouquetin, l'ours blanc, l'hermine, le rat musqué, l'écureuil volant, & parmi les amphibies, le cheval marin, dont les dents

RUSSIE.

RUSSIE.

s'emploient comme l'ivoire, & la loutre de mer extrèmement estimée à cause de sa peau. On la prend sur la côte de Kamschatka & dans les isles d'Aleüt, & on vend sa peau très-chèrement aux Chinois.

Je passai ensuite à la collection des oiseaux, insectes, poissons, coquillages, plantes séchées. Tout cela étoit rangé dans le meilleur ordre, suivant le système de Linnæus.

Je ne pus qu'être surpris du nombre & de la variété des os fossiles, dents, cornes d'éléphant, de rhinocéros, de buffles, qu'on a trouvés dans les diverses provinces de Russie, & surtout dans la Sibérie méridionale. A la vue de cette étonnante variété, je ne pus qu'être curieux de savoir par quels événemens ces os se trouvent dans un pays où les animaux auxquels ils appartiennent n'ont jamais existé, du moins autant qu'on peut le savoir.

C'étoit l'opinion de Pierre I, plus grand monarque sans contredit que grand naturaliste, que les dents qu'on trouve près de Voronetz sont les restes des éléphans qu'Alexandre-le-grand menoit avec lui lorsque, suivant quelques auteurs, il traversa le Don avec son armée, & s'avança jusques à Kostinka.

Le célèbre Bayer dont l'autorité est beaucoup plus sûre en matières d'histoire naturelle, conjecture que ces dents & ces os trouvés en Sibérie appartenoient à des éléphans communs dans ce pays-là, pendant les guerres des monarques Mongols contre les Persans & les Indiens. Et cette hypothèse assez plausible semble confirmée en quelque manière par la découverte qu'on a faite du squelette entier d'un éléphant dans un tombeau en Sibérie. Mais elle est assez réfutée, comme M. Pallas l'observe avec raison, par la seule considération que les éléphans de toutes les armées des Indes n'auroient jamais pu produire l'immense quantité de dents qu'on a déjà découverte, sans parler de celles qu'on peut présumer avec fondement qui restent encore enterrées.

Ce naturaliste ingénieux a décrit avec soin ces os fossiles & a tâché d'expliquer leur origine (1). En examinant à Pétersbourg ceux qui sont

(1) Voyez *Nov. Comment. de ossibus Sib. fossilibus.* M. Pallas dit dans ce mémoire qu'on ne trouve nulle part des os fossiles en aussi grande abondance qu'en Sibérie, & qu'on en a tiré des dents d'éléphans en telle quantité qu'elles sont devenues

dans le cabinet de l'académie, il fut acheminé à conclure, que comme il se trouve de ces os dispersés dans tous les pays du nord de l'Europe, le climat en étoit probablement moins froid qu'aujourd'hui, & que les éléphans, les rhinocéros, & les autres quadrupèdes qu'on ne voit à présent que dans les pays méridionaux pouvoient alors y vivre & y multiplier. Mais quand il alla ensuite sur les lieux d'où l'on tire ces fossiles, & qu'il les examina par lui-même, & non par les yeux d'autrui, il abandonna son hypothèse avec une bonne foi qui ne peut que lui faire beaucoup d'honneur, & il se joignit à plusieurs autres physiciens qui pensent que ces fossiles ont dû être charriés par les eaux dans les lieux où ils sont aujourd'hui, & qu'il n'y a qu'une inondation subite & générale, comme le déluge, qui ait pu les transporter au nord, des pays du sud où vivent les animaux auxquels ils appartiennent. Pour prouver cette assertion, il observe que ces os se trouvent le plus souvent séparés comme s'ils avoient été déplacés & emportés par les vagues, couverts d'une couche de vase qui est évidemment un dépôt des eaux, & ordinairement entremêlés de restes de plantes marines, & de substances de cette espèce (1). Il a eu occasion d'en observer en quantité dans le cours de ses voyages en Sibérie, qui ne permettent pas de douter que cette partie de l'Asie n'ait été une fois couverte des eaux de la mer.

un objet considérable de commerce. " *Nulla unquam regio tot tantaque in hoc* „ *genere gravissimarum & antiquissimarum telluris mutationum monumenta pro-* „ *didit ac Siberia nostra, cujus subterraneum ebur quanquam hodiernum non* „ *nisi casu riparumque ad majora flumina ruinis detegi soleat, eâ tamen sic quoque* „ *copiâ legitur, ut inter merces indigenas non ultimum obtineat locum, illud* „ *præsertim quod in terris hyperboreis æterno gelu rigentibus repertum, plane* „ *incorruptum & tornatili operi adhuc aptum est* „.

(1) *De reliquiis animalium exoticorum per Asiam repertis. Ibid.* M. Pallas dans un ouvrage plus récent a décrit plusieurs os fossiles qu'on a trouvés dans le gouvernement de Casan, & dont une partie a été envoyée au cabinet de l'académie. On y remarque entr'autres une dent d'éléphant qui a 10 empans & 3 ½ pouces de longueur sur 15 ¾ pouces de circonférence, plusieurs gros os d'éléphans, une corne de rhinocéros gâtée qui a deux pieds 4 pouces de longueur, une mâchoire de rhinocéros qui a trois empans & 1 ¾ pouces de longueur, & où il y a encore deux dents. (*Voyez Pallas, Nordische Beytrage*, T. I, p. 173.)

RUSSIE.

Tel est le sentiment de M. Pallas sur ce sujet. Le lecteur qui en desirera davantage doit consulter les excellentes dissertations de ce savant. Pour moi, je me bornerai à observer qu'en examinant les morceaux conservés dans le cabinet de l'académie avec toute l'attention qu'ils méritent, je me suis parfaitement convaincu que ces os fossiles appartenoient bien en effet aux animaux en question. Les plus curieux sont une tête & un pied de rhinocéros qu'on a trouvés entiers sur les bords du Vilui, petite rivière qui tombe dans la Lena à la latitude de 64 degrés au-dessous de Yakutsk. Le corps fut trouvé en Décembre 1771, & M. Pallas étant sur les lieux l'année suivante, la tête & les deux jambes lui furent envoyées par le gouverneur de la province, & il les fit remettre au cabinet de l'académie. On y voit encore la peau & les poils très-distinctement.

Je vais donner ici la traduction de ce qu'en dit Pallas dans la relation » de ses voyages. « Cet hiver, les chasseurs de Yakutsk ont trouvé près » de la petite rivière de Vilui le corps d'un animal inconnu, dont la tête » & les pieds de derrière ont été envoyés à Irkutsk par *Angmof*, gou- » verneur de Vilitsk. Il paroît par la relation de cette découverte, datée » du 17 Janvier, que dans le mois précédent on avoit découvert à » vingt-six milles au-dessus de Vilitsk, le corps d'un animal à moitié » enterré dans le sable.... La peau étoit entière, le corps paroissoit » avoir sa grosseur naturelle, mais dans une telle position qu'on n'en » put emporter que la tête & les pieds, dont un fut envoyé à Yakutsk » & le reste à Irkutsk. En les examinant ils parurent appartenir à un » grand rhinocéros, & la tête étant entièrement couverte de sa peau, le » fait n'étoit pas douteux. Sur un des côtés on voyoit encore les poils » parfaitement conservés. L'organisation extérieure l'étoit de même, & » les paupières n'étoient pas entièrement gâtées. On trouvoit en divers » endroits sous la peau & les os, & dans la partie vuide du cerveau » une substance visqueuse qui étoit un reste des chairs corrompues, & » sur les pieds, après cette matière gluante, on découvroit encore des » portions de tendons & de nerfs. Les cornes & les sabots n'y étoient » plus, mais les trous où les cornes étoient plantées, & les bords de la » peau qui environnoit leurs bases étant encore visibles ainsi que les » séparations du sabot; on ne peut avoir aucun doute que l'animal ne

» fût un rhinocéros. Comme j'ai donné dans les mémoires de l'académie » une description détaillée de cette découverte extraordinaire, je ne » répéterai pas ce que j'ai dit alors des causes qui peuvent avoir trans» porté ce rhinocéros dans des régions si septentrionales, & avoir dispersé » tous les autres débris d'animaux exotiques que l'on trouve en Sibérie. » Je rapporterai seulement quelques détails que je tiens d'*Angunof*, rela» tivement au lieu où les restes de ce rhinocéros ont été trouvés, & » j'ajouterai quelques conjectures sur ce qui a pu les conserver si » long-temps.

RUSSIE.

» Le pays autour de Vilui est plein de montagnes composées de couches » en partie de sable & de chaux, en partie de glaise mêlée de beaucoup » de cailloux. Le corps du rhinocéros fut trouvé dans une colline de » sable & de cailloux haute d'environ 15 brasses. Il étoit enterré fort pro» fondément dans le gravier, & conservé par un froid perpétuel dans son » état naturel, car dans cette contrée la terre ne dégèle jamais bien » avant. Dans les endroits les plus chauds le dégel ne pénètre qu'à environ » deux aunes de profondeur quand il fait du soleil. Dans les fonds qui » sont de glaise & de sable, la terre reste gelée même à la fin de l'été » jusques à une demie aune au-dessous de sa surface. Sans cette cir» constance il seroit impossible que la peau & les autres parties de ce » quadrupède eussent été conservées si long-temps; car nous ne saurions » rapporter le soudain déplacement de cet animal, de son pays natal jus» ques dans ces froides régions, à une époque moins ancienne, ou à » une cause moins puissante que le déluge. Du moins les plus anciennes » annales du genre humain ne font-elles aucune mention d'une révo» lution plus récente qui ait pu aussi probablement ensevelir ces restes » de rhinocéros, & tous les os d'élephans dispersés dans toute l'étendue » de la Sibérie ».

La variété des métaux & des minéraux qu'on a tirés des mines de l'empire Russe, & qui sont rassemblés ici, mérite toute l'attention du minéralogiste. Je me bornerai à indiquer deux articles fort intéressans pour les naturalistes, un morceau de cuivre natif & une grande masse de fer natif. Le premier de ces morceaux a été apporté d'une petite isle voisine de l'isle Beering, à la vue des côtes du Kamschatka, qui a pris

RUSSIE.

son nom de *Mednoi-Ostrof* ou d'*isle de cuivre*, des masses de cuivre natif qu'on y trouve assez souvent sur le rivage.

Le fer natif fait partie d'un morceau remarquable de fer dans sa plus grande pureté, mêlé d'une matière semblable à du verre. (1) C'est un fer parfait à tous égards, malléable, capable de prendre toute sorte de formes à la forge, susceptible de rouille, en un mot, doué de toutes les qualités du fer. Cette masse a été découverte en Sibérie par M. Pallas qui, sur ma prière, a bien voulu m'en donner une description en françois, que j'ai trouvée très-exacte dans les examens réitérés que j'ai faits du morceau qui en est l'objet.

« Cette masse, dit M. Pallas, présente le premier fer natif qu'on ait » jamais trouvé dans un état parfait de malléabilité. Elle a été découverte » sur une éminence qui est vis-à-vis du mont Memis, sur la rive orien- » tale du Yenisei, entre les deux ruisseaux nommés Oubei & Sisim » qui tombent dans ce fleuve au-dessus de la ville de Krasnoyarsk. Elle » sembloit avoir été détachée par le laps de temps de la montagne où » elle étoit, & ce qui est fort remarquable, la chaine de montagnes où » elle a été trouvée ne porte pas la moindre trace de *volcans*, ou de » restes de forges & de mines anciennes, & il n'y a nulle part la plus » petite apparence de fer natif. A 374 verges environ de la place où la » masse en question a été découverte, il y a une veine abondante d'un » minéral magnétique, de couleur bleue, qui ayant été examiné par des » mineurs russes, les conduisit à faire la découverte de cette masse » isolée de fer natif.

» Dans son premier état elle pesoit 1440 livres d'Angleterre, & *étoit* » incrustée presque partout d'une couche épaisse & ferrugineuse, de » couleur noirâtre. L'intérieur est du fer pur & malléable, divisé par » des cavités irrégulières qui sont remplies d'une substance vitrifiée » transparente, le plus souvent jaune, noire dans quelques endroits, » principalement à la surface, & mêlée d'ocre çà & là.

---

(1) Il paroît par l'analyse qu'en a faite M. Meyer que cette matière vitreuse est composée de 8 parties de terre ferrugineuse, de 27 de terre de silex, & de 25 de magnésie. Voyez son mémoire sur ce sujet dans les mémoires de la société de Berlin. *T. III*, *p.* 505.

» Ceux qui n'ont jamais vu cette maſſe ni aucun de ſes fragmens » peuvent être diſpoſés à croire qu'elle doit être un ouvrage de l'art, » mais ceux qui l'examineront avec attention feront d'avis qu'elle eſt » entièrement naturelle, quoiqu'ils ne puſſent rendre raiſon de la manière » dont elle a été produite. »

La collection anatomique eſt fort eſtimée parce qu'elle a été préparée par le célèbre Ruyſch, anatomiſte de la Haye, qui la vendit en 1717 à Pierre-le-Grand, pour la ſomme de 30,000 florins de Hollande. Ce qui en fait le plus grand prix, c'eſt une ſuite de fœtus conſervés dans l'eſprit de vin, depuis la première formation juſques à la naiſſance de l'enfant, & les injections du cerveau & de l'œil. Les membranes de l'œil ſont ſi fines & ſi délicates qu'il faut une attention infinie pour les injecter, & Ruyſch a excellé à cet égard.

Je me hâte d'arriver à la chambre des raretés entre leſquelles entr'autres choſes très-curieuſes, on remarque les ornemens trouvés dans des tombeaux en Sibérie dont pluſieurs ſont d'une grande valeur, (1) étant

(1) La quantité d'or qu'on a trouvé dans ces tombeaux eſt à peine croyable. Celui qui fut ouvert dans le voiſinage de l'Irtish eſt ainſi décrit dans une relation de Demidof qui ſe trouve dans l'archæologie, *Tome II*, *page* 223.

« Après avoir enlevé beaucoup de terres & de pierres, les ouvriers trouvèrent trois » voûtes en pierre d'un ouvrage groſſier. Celle où le prince étoit enterré étoit au » centre, & on la reconnut aiſément par-là, & parce qu'elle étoit la plus grande, » comme auſſi par l'épée, la lance, l'arc, le carquois & les flèches qui étoient à » côté de lui. Dans une voûte qui étoit plus loin contre ſes pieds étoient ſon » cheval, ſa bride, ſa ſelle & ſes étriers. Le corps du prince étoit couché ſur un » drap d'or maſſif qui s'étendoit de la tête aux pieds. Un autre drap de même métal » & de même grandeur étoit étendu ſur lui. Il étoit enveloppé d'un riche manteau » bordé d'or, de rubis & d'émeraudes. Sa tête, ſon col, ſa poitrine étoient nuds & » ſans ornemens. Dans la plus petite voûte étoit la princeſſe reconnoiſſable par des » parures de femme. Elle étoit appuyée contre le mur; & avoit autour du col une » chaine d'or à pluſieurs anneaux, ornée de rubis, & des bracelets d'or autour des » bras. Sa tête, ſa poitrine & ſes bras étoient nuds. Le corps couvert d'une riche » robe, mais ſans bordure ni d'or ni de pierreries. Elle étoit étendue ſur un drap » d'or fin, & couverte d'un autre pareil. Ces quatre couvertures d'or peſoient » quarante livres. La robe de l'un & de l'autre paroiſſoit belle & ample, mais en la » touchant elle ſe réduiſit en poudre ».

RUSSIE.

d'or massif & d'un fort beau travail. Ces ornemens consistent en bracelets, dont quelques-uns pèsent une livre, en colliers qui ont la forme de serpens, en vases, couronnes, boucliers, anneaux, figures d'animaux en argent & en or, sabres à poignées d'or ornées de pierres précieuses, idoles tartares & autres antiquités. Cette quantité d'ouvrages d'or ne paroîtroit pas croyable si on ne l'avoit pas vue de ses propres yeux, & puisqu'elle a été trouvée en effet, comme on l'a dit, il faut nécessairement que le peuple qui enterroit ainsi tant de choses précieuses fût très-riche. Et quelle idée peut-on se former d'une nation civilisée, capable de produire de pareils ouvrages de l'art, fixée anciennement sur les bords de l'Irtish, du Tobol, & du Yenisée? M. Muller qui a fait des recherches sur ce sujet, & qui pendant ses voyages en Sibérie a examiné plusieurs lieux où l'on a ouvert de pareilles tombes, fait des conjectures vraisemblables sur ce peuple; & la plupart des auteurs qui ont écrit sur ce sujet n'en ont raisonné que d'après lui. Voici le précis de ces conjectures.

Après avoir décrit les diverses espèces de tombes qu'on a découvertes dans le midi de la Sibérie, il ajoute. « Comme dans plusieurs de ces » tombes on trouve des os d'hommes, de femmes, de *chevaux*, avec » des lances, des arcs, des flèches, & d'autres armes, il paroît évident » que la même coutume superstitieuse qui régne encore dans l'Inde, » étoit autrefois admise dans ces contrées, c'est-à-dire, qu'on croyoit » que les ames des morts continuoient dans l'autre monde, à mener le » même genre de vie qui leur avoit été agréable dans celui-ci. En con- » séquence, à la mort d'une personne de distinction, sa femme favorite, » ses domestiques, ses chevaux étoient immolés sur sa tombe & enterrés » avec lui, & par la même raison on y joignoit ses armes, ses habits & » autres choses dont il faisoit le plus de cas. Delà vient qu'encore » aujourd'hui, les femmes indiennes se brûlent sur le même bûcher où » l'on place les corps de leurs maris ». (1) M. Muller observe aussi qu'en examinant les anciennes archives de Yakutsk, il trouva que ce même usage s'observoit encore parmi les habitans, lorsque les Russes firent pour la première fois la conquète de leur pays, & que le seul moyen qu'on

---

(1) Voyez l'excellent traité de Muller des anciens tombeaux de Sibérie dans le recueil de Haygold, T. II, & dans le Journal de Pétersbourg à l'année 1779.

trouva

trouva pour l'extirper, ce fut de punir comme meurtriers tous ceux qui feroient ces facrifices des femmes & des domeftiques des morts, au prétendu devoir de leur tenir compagnie. RUSSIE.

Après avoir ainfi rendu raifon de la quantité d'or & d'argent trouvée dans ces tombeaux, Muller effaie de déterminer quel étoit le peuple à qui ils appartenoient, & il réfout cette queftion difficile avec la même fagacité. Il commence par affurer que les plus riches de ces tombeaux font du temps de Zinghis-Kan & de fes fucceffeurs immédiats, qu'on les trouve fur les bords du Volga, du Tobol & l'Irtish, que les moins précieux après ceux-là font dans les déferts du Yenifei, & les moins riches de tous dans les pays qui bordent le lac Baikal. Il fuppofe que tous font des ouvrages de hordes Mongoles, & qu'ils ont été conftruits à diverfes époques par ce peuple qui a habité auffi en différens temps les pays où on les trouve à préfent. Il fe fonde fur les faits fuivans. Zinghis-Kan jeta les fondemens de fon vafte empire au commencement du treizième fiècle. Les hordes errantes des Mongols qui furent les premières fous fa domination habitoient les bords des fleuves Selenga, Tola, Orkon & Anon, depuis le fleuve Amour jufques au défert Mongol qui aboutit à la muraille de la Chine. Ces hordes étoient fort pauvres, auffi les tombes qu'on trouve dans ces pays ne contiennent guères d'effets de quelque valeur.

Auffitôt que Zinghis les eut affujettis, il tourna fes armes d'un autre côté. Avec le fecours de ces hommes guerriers, lui & fes fucceffeurs conquirent une grande partie de la Chine, la Tartarie indépendante, la Perfe, & tout le pays qui s'étend jufqu'a la mer noire; ils tinrent même pendant quelque temps prefque toute la Ruffie fous leur joug. Le butin qu'ils avoient fait dans cette immenfe étendue de pays fut prefque tout raffemblé & concentré dans les lieux où s'étoit fixé le principal Khan duquel relevoient tous les autres, car à la mort de Zinghis, ce vafte empire fut divifé en plufieurs principautés différentes. La réfidence du chef ou khan fuprême étoit vers le milieu du treizième fiècle, à peu de diftance des bords de l'Irtish, comme on le voit par les voyages du miffionnaire *Rubruquis* qui en fe rendant à la cour du khan *Magnu* parle du fleuve Yaik comme du dernier qu'il traverfa; il ne fait après cela aucune mention de l'Irtish, enforte qu'il eft probable que

la résidence de ce khan étoit située entre ces deux rivières. Aussi, & cela confirme bien cette hypothèse, c'est entre le Yatk & l'Irtish qu'on a découvert les plus riches tombeaux.

Vers le commencement du quinzième siècle l'empire des Mongols fut démembré. Ce doit donc être, à ce qu'il semble, pendant les treizième & quatorzième siècles, qu'ils ont ramassé ces dépouilles immenses que supposent les magnifiques ornemens trouvés dans leurs tombeaux.

C'est une chose bien remarquable que plusieurs de ces ornemens soient travaillés avec tant de goût & d'élégance, & c'est ce que l'état des arts dans l'Orient, à cette époque, n'auroit point fait présumer. Ce sont indubitablement des ouvrages d'artistes Européens que la magnificence de Zinghis & de ses successeurs appeloit dans leurs cours, & en effet Rubruquis trouva à la cour de Magnu, un orfèvre françois nommé Guillaume Boucher, qui étoit employé par le khan.

M. Muller fait cependant avec sa bonne foi ordinaire une exception à cette proposition générale, que tous les tombeaux de Sibérie où l'on a trouvé des armes & des effets précieux ont appartenu aux *Mongols*. Il en décrit quelques-uns en petit nombre qui paroissent d'une date beaucoup plus ancienne, & qui contiennent des armes & des ustensiles de cuivre. On les conserve à présent dans la chambre des raretés, & je les ai examinés avec beaucoup d'attention. Les couteaux, les lances, les épées étant constamment de cuivre semblent prouver que les peuples à qui ces tombeaux appartenoient ne connoissoient pas l'usage du fer, & conséquemment qu'ils sont bien antérieurs aux hordes Mongoles & d'une très-haute antiquité. M. Muller qui a porté dans toutes ces recherches une merveilleuse sagacité, suppose que ce peuple a été les *Igurs* ou *Uigurs* (1), dont on prétend que Zinghis-Khan, & ses sujets les Mongols ont emprunté l'alphabet & l'art d'écrire qu'ils ignoroient entièrement. Mais M. Muller ne donne cela que comme une conjecture, & il convient de la difficulté de déterminer positivement le peuple

(1) Ou Hungars. Ce sont les ancêtres des Hongrois d'aujourd'hui qui habitoient dans les anciens temps une partie de la Sibérie. Un des colliers trouvé dans ces tombeaux ressemble à ceux qui sont encore en usage en Hongrie.

qui a fait usage de ces armes & ustensiles de cuivre, & le temps où les tombeaux ont été construits. RUSSIE.

Une longue galerie est destinée à rassembler les divers habillemens des peuples sujets de l'empire, & ceux des nations de l'Orient & des Chinois en particulier. Un autre appartement est rempli des habillemens, armes, instrumens qu'on a apportés des isles nouvellement découvertes entre l'Asie & l'Amérique, & des parties voisines du continent qui ont été visitées par des navigateurs russes. Ce sont en partie les mêmes choses dont il est fait mention dans les journaux des voyageurs russes, comme des bonnets ornés de longues tresses de cheveux dans le goût des anciens casques, des habits de peau de loutres marines, de rennes & de plumes peintes en rouge, ornés de franges de cuir, de cheveux, de nerfs; des masques de bois qui représentent la tête d'un grand poisson ou d'un animal amphibie, masques dont les habitans font usage dans les grandes fêtes.

Il y a aussi dans cette galerie différentes idoles que M. Pallas s'est procurées & qui appartenoient aux Calmucs ou aux hordes Mongoles qui errent dans la Sibérie, & qui sont encore idolâtres pour la plupart ou attachées à la religion du Dalai Lama. Quelques-unes de ces divinités sont dessinées sur de la grosse toile, d'autres sont en terre cuite, peintes ou dorées, le plus petit nombre est de bronze & vient du Thibet. Ce sont pour la plupart des figures grotesques qui ont plusieurs mains & plusieurs bras, & sont assises les jambes croisées. Elles ressemblent à celles qui sont l'objet du culte de plusieurs sectes de l'Orient. Elles sont creuses & ordinairement remplies de reliques, de sentences, de prières. Les plus remarquables se trouvent gravées dans les voyages de Pallas.

J'examinai ensuite avec beaucoup de soin la collection des monnoies russes qui répandent un grand jour sur l'ancienne histoire du pays. Ce qui tenoit lieu de monnoies autrefois & avoit cours parmi les habitans étoit de petites pièces de cuir ou de peaux de martres; mais dans le commerce avec les étrangers, les Russes échangeoient leurs marchandises contre de l'or ou de l'argent en lingots, comme les Chinois font encore aujourd'hui. On ignore quand on a commencé à frapper des espèces en Russie, mais c'est probablement les Tartares qui en

RUSSIE.

ont introduit l'usage. Les monnoies russes sont divisées en neuf classes (1).

1°. La première contient toutes celles qui sont sans légendes. Ce sont sans doute les plus anciennes. On y voit quelquefois un homme à cheval tenant une épée, mais le plus souvent une grossière représentation de certains animaux qui, suivant l'ingénieuse conjecture d'un historien russe, (2) prouve l'origine tartare de ces monnoies.

2°. Les monnoies avec une légende tartare représentent des hommes à pied, à cheval tenant à la main un sabre, une lance, un faucon. On y trouve aussi des griffons, des chèvres, des oiseaux, des cygnes.

3°. Des monnoies qui ont à la fois des légendes tartares & Russes.

4°. Des monnoies qui n'ont que des lettres russes sans date.

On peut observer sur ces trois dernières classes que depuis que les monnoies russes portent une légende, on y trouve des lettres tartares ou russes & souvent de toutes les deux à proportion de ce que les souverains de Russie étoient plus ou moins soumis au joug des Tartares.

5°. Les monnoies des grands-ducs depuis Vassili-*Demitrievith* jusques à celles de Vassili-Ivanovitch.

6°. Les monnoies des princes du sang qui possédoient des principautés indépendantes, comme celles de Galitz, Svenigorod, Moshaisk, Bielosero, Susdal, Resan, Tver, &c.

7°. Celles des principales villes qui avoient le droit de battre monnoie, comme Novogorod, Plescof, Moscow, Tver, &c. Les plus anciennes sont celles de Novogorod. Les monnoies tartares n'y avoient point de cours, mais le commerce y faisoit circuler celles de Lithuanie & de Suède.

8°. Les monnoies frappées depuis Ivan-Vassilievitch II jusques à la majorité de Pierre-le-grand. La première pièce d'or fut frappée sous le

(1) M. Le Clerc a donné au public un précis fort curieux de l'histoire numismatique de Russie, auquel il a ajouté les dessins de 177 des plus anciennes monnoies qui donnent un grand prix à cette partie de son ouvrage. *Voyez Hist. de la Russie ancienne*, *T. II.*

(2) Sherebatof dans le Journal de St. Pétersbourg pour 1781, T. 2.

règne d'Ivan, & cet art fut alors très-perfectionné. Ce prince fut certainement le premier qui fit graver sur ses monnoies un aigle déployé; mais l'histoire ne dit pas à quelle occasion. Le premier rouble fut frappé sous Alexis Michælovitch. Ce n'étoit jusques alors qu'une monnoie de compte. Il y a dans cette classe un ducat de Russie qui porte les têtes des deux tzars Ivan & Pierre d'un côté, au revers leur sœur Sophie avec la couronne, le sceptre & le manteau royal.

9°. La neuvième classe comprend toutes les monnoies de Pierre & de ses successeurs. On y voit combien Pierre à son retour de ses voyages fit perfectionner les coins de la monnoie de Russie. Ils n'ont été plus parfaits à aucun égard depuis cette époque.

Cette collection est riche en monnoies de l'Orient. On y en trouve en quantité des Caliphes d'Arabie, de Samarcande, des khans de Bulgarie, de la Crimée, d'Azof, de la tribu mongole, nommée par les Russes la *horde dorée*. Entre les pièces indiennes, on remarque une pièce de douze roupies représentant les douze signes du Zodiaque de la reine Nourmahall, dont l'histoire rapportée dans les voyages de Tavernier a plus l'air d'un conte des Mille & une Nuits que d'une histoire véritable. Ces roupies sont si extrêmement rares, que le premier possesseur de cette collection en paya, dit-on, mille écus.

Dans un appartement voisin, je fus frappé d'une figure en cire qui représente Pierre I, de grandeur naturelle; il est assis dans un fauteuil & sa ressemblance est parfaitement exacte parce que la tète a été moulée sur le visage de Pierre après sa mort, & les couleurs appliquées avec une grande vérité; il a les sourcils, les cheveux, & les yeux noirs, le teint brun, un air féroce & la tête penchée de côté, suivant sa coutume; il est fort grand & en le mesurant, aussi bien que l'attitude où il est peut le permettre, il doit avoir eu plus de 6 pieds. Il porte le seul habit paré qu'il ait jamais porté, & c'est le même qu'il avoit le jour où il plaça de sa propre main la couronne sur la tête de sa chère Catherine; c'est un habit de soie bleu, richement brodé d'argent, les bas sont de couleur de chair à coins d'argent. J'avoue que j'aurois pris plus de plaisir à voir ce grand Monarque dans son uniforme verd & avec l'épée à poignée de cuivre que l'on conserve dans la même chambre, & qu'il portoit à la bataille de Pultava. On y voit aussi le chapeau qu'il avoit ce jour là

RUSSIE.

& qui eſt percé vers le haut, d'une balle de mouſquet. On garde dans la même chambre la culotte de matelot, les bas de laine, les ſouliers & le chapeau qu'il avoit à Sardam, lorſqu'il y travailloit aux chantiers, ſous le nom de maître Peter. L'académie des ſciences a pouſſé ſon reſpect pour la mémoire de ſon illuſtre fondateur, juſques à conſerver dans ſon cabinet le cheval qu'il montoit à la bataille de Pultava, ſes deux chiens favoris, ſon tour, ſes outils & pluſieurs de ſes ouvrages, une barre de fer ſur laquelle on a gravé cette inſcription :

„ Le jeudi 21 Fév. 1724. S. M. Pierre I étant allé
„ à Olonetz forgea cette barre de ſa propre main.

Je ne dois pas oublier trois gobelets d'argent qu'on préſenta à ce prince lorſqu'on lança trois vaiſſeaux de ligne qui avoient été conſtruits ſous ſa direction immédiate ; un de ces gobelets contenant 65 médailles des Rois de France, fut un préſent de l'impératrice Catherine qui ſavoit également bien ſe ſervir des vertus & des vices de ſon mari pour ſe concilier ſon affection. Je remarquai auſſi le modèle d'un vaiſſeau de 120 canon que le roi Guillaume III donna à Pierre pendant *ſon ſéjour* en Angleterre. L'empereur qui avoit été très-bien accueilli par le roi, lui donna en partant un diamant d'un grand prix enveloppé dans un morceau de gros papier commun, image aſſez expreſſive de lui-même & de ſa nation dont les qualités étoient encore dans une enveloppe groſſière.

Avant que de terminer cet article, je dois parler de la ſphère céleſte, connue ſous le nom de globe de Gottorp, qui eſt à préſent dans un bâtiment ſéparé, afin de le garantir du feu. C'eſt une grande ſphère concave qui a 11 pieds de diamètre & qui contient une table & des chaiſes pour douze perſonnes ; l'intérieur repréſente la voûte du ciel, telle que nous la voyons, les étoiles & les conſtellations y ſont marquées par des cloux dorés, elle eſt ſur le méridien de Pétersbourg & étant tournée au moyen d'un méchaniſme curieux, elle repréſente la vraie poſition des étoiles ; l'extérieur eſt un globe terreſtre, cette machine eſt nommée le globe de Gottorp, parce qu'elle a été faite d'après une ſemblable ſphère que Fréderic III, duc de Holſtein avoit fait conſtruire à Gottorp par André Buſch, ſous la direction d'Adam Olearius. On avoit ſuivi pour ſa conſtruction un plan trouvé dans les papiers du

célèbre Ticho-Brahé. Fréderic IV, roi de Dannemarc en fit présent à Pierre-le-grand qui l'avoit vue en 1713, & avoit témoigné beaucoup d'admiration pour la structure & le méchanisme de cette pièce. Le transport de Gottorp à Pétersbourg en fut très-dispendieux, & étant enfin arrivée à Pétersbourg, elle fut brûlée par accident en 1747. Au moyen des fers qui avoient échappé au feu, on construisit la sphère actuelle; on y fit des additions considérables, & on la plaça en 1751 dans le lieu où elle est encore aujourd'hui. Elle est exactement de la même grandeur que la sphère originale, mais elle lui est très-supérieure parce qu'on y a marqué toutes les observations nouvelles de géographie & d'astronomie qui manquoient à la précédente. Le méridien & l'horison ont été travaillés par Scot méchanicien anglois.

Je remarquerai à cette occasion qu'il y a une machine de même espèce, mais très-supérieure pour la grandeur & la perfection au collége de Pembroke dans l'université de Cambridge. Elle a 18 pieds de diamètre & 30 personnes peuvent s'y asseoir commodément.

L'académie des arts a été fondée sous l'impératrice Elisabeth, par les conseils du comte Schuwalof, & annexée à l'académie des sciences. Elle avoit alors un revenu de 4000 liv. sterl. par an, & on y recevoit 40 écoliers. L'impératrice régnante en a fait une fondation séparée, elle lui a assigné un revenu de 12000 liv. sterl. & elle a porté le nombre des écoliers à 300. Elle a fait aussi construire pour son usage un grand bâtiment circulaire sur les bords de la Néva. Les écoliers y sont admis à l'âge de 6 ans, & y restent jusqu'à celui de 18; ils sont habillés, nourris, logés aux dépens de la couronne; on leur apprend aussi à lire, à écrire, l'arithmétique, le françois, l'allemand, & le dessin. A 14 ans ils ont la liberté de se vouer à un des arts qu'on enseigne dans l'académie & qui sont divisés en 4 classes.

1°. La peinture dans ses différens genres, comme histoire, portraits, batailles, paysages, architecture, mosaïque, émail.

2°. La gravure sur cuivre & sur pierre.

3°. La sculpture en bois, en yvoire, en ambre.

4°. L'horlogerie, l'art de tourner, de faire des instrumens, de fondre des statues de bronze & d'autres métaux, d'imiter les pierres fines & les médailles, de dorer, de vernir. On distribue annuellement des prix

RUSSIE.

à ceux qui se distinguent, & parmi ceux qui ont obtenu quatre prix, on en choisit douze qui voyagent aux dépens de l'impératrice. Lorsqu'ils s'établissent ensuite dans quelque ville, ils jouissent encore pendant quatre ans d'une pension de 60 liv. sterl.

Nous observâmes dans cette école plusieurs morceaux de dessin, de peinture & de sculpture qui avoient beaucoup de mérite, & qui semblent annoncer que les arts feront de grands progrès en Russie. Cependant jusqu'à présent on n'a pas recueilli de grands fruits d'une institution si louable & si bien calculée pour faire fleurir les beaux arts. La plupart des écoliers font de grands progrès pendant qu'ils restent dans l'académie, plusieurs même se perfectionnent dans les pays étrangers, mais ceux qui ont le plus de talens s'y établissent souvent, ou s'ils reviennent ils tombent bientôt dans cette indolence qui semble propre au caractère de la nation. La cause en tient peut-être au peu d'encouragement qu'ils reçoivent en Russie. Le souverain peut former des artistes, & les élever à force de dépense, comme des plantes étrangères, mais à moins qu'il ne continue à ces plantes les mêmes soins quand elles sont parvenues à maturité, elles languissent faute de culture. Il est impossible au monarque même le mieux disposé pour les arts & à quelques seigneurs qui s'empressent de suivre ce bel exemple, d'en répandre le goût chez une nation qui n'est pas encore en état d'en juger, & qui n'en peut faire encore le cas qu'elle doit. Dès-lors les artistes de mérite n'étant point distingués ne peuvent avoir cette émulation qui doit faire l'esprit de leur état, & n'étant point employés ils ne peuvent trouver dans leurs professions, les ressources dont ils ont besoin. Il est certain que les Russes ne manquent point du tout de génie, mais le goût des arts n'y régne point encore comme dans les autres pays de l'Europe. Cependant comme la nation se civilise tous les jours davantage, les institutions comme celle-ci, quoiqu'encore dans leur enfance, ne peuvent manquer de produire avec le temps des effets durables & très-étendus.

La société libre économique, établie pour l'avancement de l'agriculture à Pétersbourg, est une autre institution trop importante & trop utile pour être passée sous silence. Voici à quelle occasion elle a été fondée.

L'impératrice

L'impératrice parla un jour à table avec beaucoup de force des avantages qui résulteroient d'une société de cette espèce. Le prince Orlof qui étoit présent, forma dès ce moment la résolution de faire ce que souhaitoit son auguste Maîtresse, & de concert avec quatorze personnes de rang & de savoir, il tint une assemblée en Juin 1765, qui dressa les statuts & convint de la forme d'une société d'agriculture, régulière & permanente. Ce plan ayant été présenté à l'impératrice, S. M. fit cette réponse écrite de sa propre main. RUSSIE.

« Le dessein que vous venez de former pour l'encouragement de l'agriculture & de l'économie nous est extrêmement agréable, & vos efforts » sont une preuve de votre zèle & de votre amour pour votre patrie. » Nous regardons votre plan & vos réglemens comme dignes de notre » approbation, & nous permettons que votre société prenne le titre de » *Société libre économique.* Vous pouvez être assurés que nous la prenons » sous notre protection. Nous consentons non-seulement qu'elle fasse » usage de nos armes, mais pour vous marquer encore mieux notre » bienveillance nous vous permettons de prendre pour sceau une ruche » placée au milieu de nos armes impériales, à laquelle des abeilles » portent du miel avec ces mots pour devise, à l'*utilité.*

» Nous accordons de plus à votre société 6000 roubles pour acheter » une maison convenable, soit pour tenir vos assemblées, soit pour y » former une collection de livres d'agriculture. Vos travaux secondés par » la faveur de la divine Providence seront extrêmement avantageux à » vous & à votre postérité, & accroîtront notre bienveillance pour vous » à proportion du zèle que vous y porterez. 31 Oct. 1765.

CATHERINE.

La société est composée d'un président qui change tous les quatre mois, & d'un nombre illimité de membres. Les candidats qui demandent à y être admis sont présentés par trois membres, & rejetés ou reçus à la pluralité des voix. Elle est principalement soutenue par les contributions volontaires de ses membres, dont plusieurs sont des personnes très-distinguées par leur rang & par leur fortune. Le nombre total en 1781 étoit de 179.

RUSSIE.

L'aſſemblée tient ſes ſéances une fois la ſemaine. On y lit des mémoires ſur l'agriculture & d'autres objets analogues. Ceux que l'on juge dignes de voir le jour ſont imprimés aux dépens de l'impératrice & le profit de la vente eſt laiſſé à la ſociété, mais l'ouvrage ſe vend à un prix fort bas & on en envoye 12 exemp. aux gouverneurs de chaque province pour les y diſtribuer. Les mémoires ſont en langue Ruſſe. Ils ont paru d'abord ſous le titre de *Traités de la ſociété économique*, en 10 volumes de 1765 à 1775. On a depuis changé ce titre en celui de *Continuation des Traités*, *&c.* & au lieu de paroître trois fois par an on n'en imprime des volumes que de temps en temps. Depuis ce changement le 1er. volume a paru en 1779 & le ſecond en 1780. La ſociété diſtribue des prix annuellement, conſiſtant en des médailles d'or & d'argent, ou une ſomme d'argent qui eſt quelquefois de 140 liv. ſt. à ceux qui ont le mieux traité les queſtions qu'elle a propoſées.

L'impératrice dirigée par les mêmes vues, envoie ſouvent des jeunes gens en Angleterre pour y apprendre par la pratique l'art dont cette ſociété répand la théorie. Ils ſont ſurtout recommandés à M. Arthur Younge qui s'eſt diſtingué par pluſieurs traités excellens ſur diverſes branches d'économie rurale, & qui a été élu membre de cette ſociété de la manière la plus honorable.

Catherine a formé un autre établiſſement pour l'agriculture, qui eſt auſſi ſingulier dans ſon eſpèce qu'il doit être avantageux à la Ruſſie. Le plan en a été propoſé par M. Samborski, eccléſiaſtique de beaucoup de ſavoir & de talens qui a étudié pendant pluſieurs années l'agriculture en Angleterre, & qui a accompagné le grand-duc dans ſes derniers voyages, afin de lui faire obſerver les diverſes méthodes de culture en uſage dans les pays qu'il viſitoit. On a établi à Sophisk, près de Sarskoſelo, une ferme de mille arpens avec les bâtimens néceſſaires. M. Samborski doit y demeurer avec les jeunes gens qu'on a envoyés en Angleterre. On y introduira toute ſorte de culture, & on y enſeignera la théorie & la pratique de l'agriculture. On placera dans cette nouvelle école deux fils de prêtres de chaque ſéminaire de l'empire qui devront ſuccéder aux bénéfices de leurs pères, & ils s'y inſtruiront de tout ce qui regarde l'économie rurale, afin de pouvoir inſtruire à leur tour leurs paroiſſiens. Tout ſeigneur de terre qui déſirera faire apprendre à ſes payſans ce qu'on

y enseigne pourra en envoyer un à Sophisk. Cet établissement est sous la protection & l'inspection de l'impératrice. Comme il n'existe que depuis mon départ de Russie je ne puis en dire davantage. J'ajouterai seulement que M. Samborski a apporté de chez M. Younge les charrues & autres instrumens d'agriculture qu'il a vus, & qu'il s'occupe actuellement à mettre sur un bon pied la ferme de Sophisk. RUSSIE.

Il y a à Pétersbourg deux fondations pour l'éducation de la noblesse, l'une nommée le *Corps des cadets*, l'autre le *Couvent* des *demoiselles nobles*.

La maison occupée par les cadets de terre étoit anciennement un palais du prince Menzicof, & elle est située dans Vassili-Ostrof. Le nombre des personnes qui y logent, les cadets compris, est au moins de 2000. Cette institution doit sa première origine à l'impératrice Anne & aux conseils du maréchal Munich, mais elle a été beaucoup perfectionnée, & ses fonds ont été considérablement augmentés par Catherine II, qui peut en être regardée comme la fondatrice. Son revenu annuel est de 30,000 liv. sterl. & on y reçoit 600 jeunes gens.

En novembre 1778, lorsque j'allai voir cette maison il y avoit 480 gentilshommes, & 64 enfans d'un rang inférieur, destinés à être les gouverneurs des enfans des gentilshommes, & qui reçoivent une instruction analogue à leur destination. Les premiers doivent entrer au service; ils sont presque tous en uniforme, quelques-uns cependant sont destinés à l'état civil. On les reçoit à 6 ans, & ils y restent quinze ans & sont partagés en cinq classes. On leur enseigne le françois, l'allemand, l'arithmétique, la fortification, la tactique, l'histoire, la géographie, à danser, à faire des armes, à monter à cheval, & quelquefois le dessin, la musique. Ceux qui annoncent des dispositions à l'étude apprennent le latin, l'anglois, & le tartare.

Les cadets sont divisés en un certain nombre de compagnies, & on leur fait faire régulièrement l'exercice. En été pendant six semaines ils campent près de la ville, & on distribue des prix à ceux qui se distinguent, soit dans ces exercices, soit dans leurs études; ces prix sont des livres, des médailles d'or & d'argent, des rubans, des étoiles. Celui qui a obtenu six fois le prix, voyage dans les pays étrangers avec une pension de 120 liv. st. par an.

RUSSIE.

Les garçons sont élevés d'une manière très-dure. On ne leur donne pas des habits fourrés même en hiver, & ils n'usent que sobrement des poëles. Ils sont accoutumés à toute sorte d'exercices, & surtout à courir & à sauter. J'en ai vu sauter dans toute sorte de directions par-dessus un cheval de cuir, dont la partie la plus élevée avoit au moins 6 pieds ; ils sautoient par-dessus sa tête, voltigeoient sur son dos, se tenoient la tête en bas appuyée sur la selle & les pieds en l'air, & s'élançant retomboient sur leurs pieds. Ces tours & d'autres aussi forts ils les exécutoient avec autant d'adresse & d'aisance que les meilleurs voltigeurs. Ces exercices dégagent leurs membres, ouvrent la poitrine & les rendent robustes & actifs. Dans divers départemens de cette maison on fait une grande attention à la propreté ; aussi ces jeunes gens jouissent-ils d'une excellente santé.

Une ou deux fois chaque hiver on permet aux cadets de donner une mascarade & un bal à la principale noblesse. A cette occasion quelques-unes des demoiselles du séminaire des filles nobles sont invitées pour danser avec les cadets des classes supérieures. Nous avons assisté à une de ces fêtes, où il régna autant d'élégance que de bienséance & d'ordre.

Le couvent des demoiselles nobles est à l'extrémité des faubourgs d'Alexandre Neuski. La maison est un grand bâtiment quarré qu'Elisabeth avoit fait bâtir pour en faire un couvent. L'impératrice régnante l'a fait servir sagement à l'institution actuelle, & a assigné pour son entretien un revenu annuel de 16,000 liv. sterl. On en fit l'ouverture, pour la première fois, en 1764, en y recevant 200 demoiselles & 240 bourgeoises.

L'impératrice y a ajouté depuis cinquante surnuméraires qui sont des filles de qualité appelées pensionnaires, & M. Betskoi, directeur de tous ces utiles établissemens pour l'éducation, entretient généreusement quarante filles de bourgeois à ses dépens. Les filles sont reçues à l'âge de cinq à six ans, & sortent du séminaire vers l'âge de dix-huit. Autrefois les jeunes demoiselles & les bourgeoises recevoient la même éducation, sans aucune différence relativement à leur rang & à leur fortune ; mais on a sagement changé cette méthode, & on les élève d'une manière mieux adaptée à l'état qu'elles doivent avoir dans le monde. Les unes & les autres sont divisées en quatre classes, distinguées par la couleur de

leurs habits, celui des bourgeoiſes eſt plus groſſier que celui des demoiſelles; elles apprennent toutes à lire, à écrire, à chiffrer & tous les ouvrages à l'aiguille. Les demoiſelles reçoivent à part des leçons d'hiſtoire & de géographie, de grammaire ruſſe, de françois, d'allemand & d'italien. On leur apprend auſſi la danſe, la muſique, le deſſin ſuivant leur portée: les bourgeoiſes au lieu de ces leçons ſont formées aux ſoins du ménage, elles couſent & blanchiſſent leur linge; on leur apprend à pétrir & à faire la cuiſine.

Un des appartemens eſt orné des deſſins, des peintures, des cartes, des tables généalogiques & des autres trophées de l'induſtrie des jeunes demoiſelles. On diſtribue annuellement des prix à celles qui ſe diſtinguent; ce ſont ordinairement des rubans qu'elle portent à leurs côtés.

Le jour que nous viſitâmes ce bel établiſſement, cent pauvre femmes dînoient dans la ſalle, & étoient ſervies par les plus anciennes du ſéminaire. Les jeunes diſtribuoient à chacune une petite pièce d'argent & quelques aulnes de toile; cette cérémonie a été établie pour leur faire ſentir de bonne heure ce qu'on doit aux malheureux. La maiſon contient un joli théâtre où les jeunes demoiſelles jouent de temps en temps. Nous aſſiſtâmes à une repréſentation qui nous fit beaucoup de plaiſir. Le théâtre eſt une belle ſalle circulaire qui repréſente un payſage, & peut contenir environ quatre cent ſpectateurs. On joua deux pièces en françois, la Servante maîtreſſe, & l'Oracle. La première fut jouée par des demoiſelles de ſeize à dix-ſept ans, & la ſeconde par celle de dix à douze. Toutes les deux furent jouées avec beaucoup d'intelligence & de vivacité, & je fus très-étonné de la grande perfection avec laquelle elles parloient françois. Le ſpectacle fut terminé par un ballet & par des danſes de leur âge. On danſa auſſi la danſe du pays; elle eſt exécutée par deux perſonnes qui reſtent preſque toujours à la même place, mais dont les bras, le corps & la tête ont des mouvemens très-variés pendant que leurs épaules s'élèvent & s'abaiſſent en meſure. Cette danſe repréſente un amant & une maîtreſſe; ce ſont d'abord des regards languiſſans, de la réſerve, du dédain, de la perſévérance, & enfin quand les danſeurs ont changé deux ou trois fois de place, ils pirouettent avec vivacité & finiſſent par s'embraſſer.

Cette fête fut ſuivie d'un bal & d'un ſouper auxquels étoient invitées

RUSSIE.

plusieurs personnes de la noblesse, des étrangers, & quelques cadets. A minuit on servit le souper, & tout le monde se plaça comme le hasard le voulut. Je me promenois dans la salle; une des jeunes demoiselles voyant un étranger qui n'étoit point assis, se leva de table & m'invita poliment à être de sa compagnie; j'acceptai son invitation, & j'y restai jusqu'à deux heures du matin extrêmement satisfait de l'aisance & de l'innocente vivacité de cette belle jeunesse, dont la politesse & l'affabilité font honneur à l'esprit qui préside à cette institution.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

VOYAGE EN POLOGNE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

VOYAGE EN RUSSIE.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

Fin de la Table du Tome premier.

14
18

